A 791

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3155
Sala Grande
Scansia 18 Palchetto
N.° d'ord. 13

Palat. XXXVIII-51
13

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

AOÛT.

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

AOÛT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON;
Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

TABLE

Des Titres contenus dans ce huitieme Volume.

PREMIER JOUR.

SAINT PIERRE AUX LIENS, page 1
L'Épître de la Messe, 10
Reflexions sur l'Epître, 12
L'Evangile de la Messe, 14
Meditation. Des afflictions, 15
Pratiques de Piété, 18

SECOND JOUR.

SAINT ETIENNE, PAPE ET MARTYR, 20
L'Epître de la Messe, 28
Reflexions sur l'Epître, 29
L'Evangile de la Messe, 31
Meditation. De l'abnégation de soi-même, ibid.
Pratiques de Piété, 35

TROISIEME JOUR.

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR, 36
L'Epître de la Messe, 45
Réflexions sur l'Epître, 46
L'Evangile de la Messe, 47
Meditation. De l'abus qu'on fait des bienfaits de Dieu, 48
Pratiques de Piété, 51

QUATRIEME JOUR.

SAINT DOMINIQUE, CONFESSEUR, FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRERES PRÊCHEURS, 53
L'Epître de la Messe, 67
Réflexions sur l'Epître, 68
L'Evangile de la Messe, 69
Méditation. De la parole de Dieu, 70
Pratiques de Piété, 73

CINQUIEME JOUR.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES NEIGES, 75
L'Epître de la Messe, 83
Réflexions sur l'Epître, 84
L'Evangile de la Messe, 86
Méditation. De la dévotion à la sainte Vierge, ibid.
Pratiques de Piété, 90

SIXIEME JOUR.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST, 92
L'Epître de la Messe, 99
Réflexions sur l'Epître, 100
L'Evangile de la Messe, 101
Méditation. Sur le Mystère de ce jour, 102
Pratiques de Piété, 106

SEPTIEME JOUR.

SAINT GAETAN, FONDATEUR DES CLERCS REGULIERS, *dits* LES THÉATINS, 108
L'Epître de la Messe, 118
Réflexions sur l'Epître, 119
L'Evangile de la Messe, 121
Méditation. De la confiance en Dieu, 122
Pratiques de Piété, 125

HUITIEME JOUR.

SAINT CYRIAQUE, SAINT LARGE, ET SAINT SMARAGDE, MARTYRS, 127
L'Epître de la Messe, 134
Réflexions sur l'Epître, 135
L'Evangile de la Messe, 137
Méditation. De la foi Chrétienne, ibid.
Pratiques de Piété, 140

NEUVIEME JOUR.

SAINT ROMAIN, SOLDAT ET MARTYR, 142
L'Epître de la Messe, 147
Réflexions sur l'Epître, 148
L'Evangile de la Messe, 150
Méditation. De l'Enfer, 151
Pratiques de Piété, 155

DIXIEME JOUR.

SAINT LAURENT, MARTYR, 158
L'Epître de la Messe, 167
Réflexions sur l'Epître, 168
L'Evangile de la Messe, 170
Méditation. Du bonheur de l'homme de bien dans l'adversité même, 171
Pratiques de Piété, 174

ONZIEME JOUR.

SAINT TIBURCE ET SAINTE SUSANNE, MARTYRS, 175
L'Epître de la Messe, 184
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 186
Méditation. Combien il est important de ne pas négliger les moindres choses, 187
Pratiques de Piété, 190

DOUZIEME JOUR.

SAINTE CLAIRE, VIERGE, 192
L'Epître de la Messe, 204
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 206
Méditation. Du petit nombre des Elus, 207
Pratiques de Piété, 210

TREIZIEME JOUR.

SAINTE RADEGONDE, REINE DE FRANCE, 212
L'Epître de la Messe, 222
Réflexions sur l'Epître, 223
L'Evangile de la Messe, 226
Méditation. De la vie molle, ibid.
Pratiques de Piété, 231

QUATORZIEME JOUR.

LA VEILLE DE L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, 232
L'Epître de la Messe, 242
Réflexions sur l'Epître, 243
L'Evangile de la Messe, 244
Méditation. De la préparation aux grandes Fêtes, 245
Pratiques de Piété, 248

QUINZIEME JOUR.

L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE, 250
L'Epître de la Messe, 264
Réflexions sur l'Epître, 265
L'Evangile de la Messe, 267
Méditation. Sur l'Assomption de la Sainte Vierge, 268
Pratiques de Piété, 271

SEIZIEME JOUR.

SAINT HYACINTHE, DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE, 273
L'Epître de la Messe, 284
Reflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 286
Méditation. De la véritable dévotion à la sainte Vierge, 287
Pratiques de Piété, 291

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT ROCH, CONFESSEUR, 292
L'Epître de la Messe, 302
Reflexions sur l'Epître, 303
L'Evangile de la Messe, 304
Méditation. Que la véritable dévotion à la sainte Vierge est une marque de prédestination, 305
Pratiques de Piété, 309

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINTE CLAIRE DE MONTE-FALCO, VIERGE, 311
L'Epître de la Messe, 320
Réflexions sur l'Epître, 321
L'Evangile de la Messe, 323
Méditation. De l'auguste qualité de Mere de Dieu, 324
Pratiques de Piété, 328

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT LOUIS, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR, 330
L'Epître de la Messe, 339
Réflexions sur l'Epître, 341
L'Evangile de la Messe, 343
Méditation. De la confiance qu'on doit avoir en la très-Sainte Vierge, ibid.
Pratiques de Piété. 347

VINGTIEME JOUR.

SAINT BERNARD, CONFESSEUR, 349
L'Epître de la Messe, 363
Réflexions sur l'Epître, 364
L'Evangile de la Messe, 367
Méditation. Du culte singulier que nous devons rendre à la sainte Vierge, ibid.
Pratiques de Piété, 371

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT GERMAIN, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE, 372
L'Epître de la Messe, 379
Réflexions sur l'Epître, 380
L'Evangile de la Messe, 382
Méditation. De l'amour que la sainte Vierge a pour tous les hommes, et singuliérement pour les pécheurs, 383
Pratiques de Piété, 386

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINT PHILIPPE BENITI, CONFESSEUR, 389
L'Epître de la Messe, 396
Réflexions sur l'Epître, 397
L'Evangile de la Messe, 400
Méditation. Des grandes graces et des faveurs singulieres que procure la véritable dévotion à la sainte Vierge, 401
Pratiques de Piété, 405

VINGT-TROISIEME JOUR.

LA COMMEMORAISON DES FIDELLES TRÉPASSES, 408
L'Epître de la Messe, 415
Réflexions sur l'Epître, 416
L'Evangile de la Messe, 418
Méditation. Du véritable secret de faire une sainte mort, 419
Pratiques de Piété, 422

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINT BARTHELEMI, APÔTRE, 423
L'Epître de la Messe, 430
Réflexions sur l'Epître, 431
L'Evangile de la Messe, 433
Méditation. De la vocation à l'état de vie, 434
Pratiques de Piété, 437

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE, 439
L'Epître de la Messe, 455
Réflexions sur l'Epître, 456
L'Evangile de la Messe, 457
Méditation. De la vraie générosité à l'égard de Dieu, 459
Pratiques de Piété, 461

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT ZÉPHYRIN, PAPE ET MARTYR, 463
L'Epître de la Messe, 468
Réflexions sur l'Epître, 369
L'Evangile de la Messe, 470
Méditation. De l'importance du salut, 471
Pratiques de Piété, 474

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT CÉSAIRE, ARCHEVÊQUE D'ARLES, 475
L'Epître de la Messe, 483
Réflexions sur l'Epître, 484
L'Evangile de la Messe, 486
Méditation. Des fausses vertus, ibid.
Pratiques de Piété, 490

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT AUGUSTIN, EVÊQUE ET DOCTEUR DE L'EGLISE, 491
L'Epître de la Messe, 505
Réflexions sur l'Epître, 506
L'Evangile de la Messe, 507
Méditation. De l'amour de Dieu, 508
Pratiques de Piété, 512

VINGT-NEUVIEME JOUR.

LA DECOLLATION DE S. JEAN-BAPTISTE, 513
L'Epître de la Messe, 518
Réflexions sur l'Epître, 519
L'Evangile de la Messe, 520
Méditation. De l'effet des passions, 522
Pratiques de Piété, 524

TRENTIEME JOUR.

SAINT FIACRE, CONFESSEUR, 526
L'Epître de la Messe, 532
Réflexions sur l'Epître, 533
L'Evangile de la Messe, 534
Méditation. De la sainteté, 535
Pratiques de Piété, 538

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINT RAYMOND NONNAT, CONFESSEUR, 540
L'Epître de la Messe, 548
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 550
Méditation. Des divertissemens de la campagne, 551
Pratiques de Piété, 553

Fin de la Table du Tome huitieme.

EXERCICES

EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

AOÛT.

PREMIER JOUR.

S. PIERRE AUX LIENS.

APRÈS avoir célébré avec tant de solemnité le vingt-neuvieme jour de Juin les merveilles et le triomphe glorieux du Prince des Apôtres, l'Eglise fait aujourd'hui une Fête particuliere pour honorer singuliérement la prison et les chaînes de ce même Apôtre, et sur-tout le miracle insigne que Dieu avoit fait pour l'en délivrer. Il étoit juste que puisque Dieu avoit fait une si éclatante merveille, à la priere de toute l'Eglise, pour lui conserver son Chef visible, elle en consacrât tous les ans la mémoire par une particuliere solennité.

Dieu voulant punir les péchés des Païens, dit saint Chrysostôme, et en particulier la haine mortelle que les Juifs avoient contre les Apôtres, affligea la Judée d'une horrible famine, que le Prophete Agabe avoit prédite peu auparavant. Ce fléau ne fut pas cependant ce qui fit le plus gémir les Fidelles; ils eurent bien plus à souffrir du coté des ennemis de la Foi, qui susciterent contr'eux dans le même temps une persécution sanglante.

Les Juifs avoient alors pour Roi, Hérode Agrippa, qui possédoit en souveraineté toutes les terres tenues autrefois par Hérode Ascalonite son aïeul. Agrippa portoit comme lui le nom de Roi, que l'Empereur Claude avoit bien voulu lui accorder, quoiqu'il n'en eût ni l'autorité ni la puissance, parce que les Magistrats Romains la partageoient avec lui. Ce Prince étoit fils d'Aristobule, et petit-fils de la vertueuse Marianne. Il avoit été élevé dans les maximes d'une politique mondaine, toujours opposée a la Loi de Dieu et aux regles de la conscience; et l'on peut dire qu'il n'avoit pas moins hérité de la cruauté que de la couronne du plus inhumain et du plus impie de tous les Rois.

Il n'eut pas plutôt pris possession du Royaume de Judée, auquel l'Empereur avoit uni en sa faveur la Samarie, qu'il déclara la guerre aux Fidelles, et résolut d'abolir entiérement le nom Chrétien. Il en fit saisir et emprisonner plusieurs; il en fit même mourir quelques-uns, et entr'autres saint Jacques frere de saint Jean, qu'il condamna à avoir la tête coupée. Cet injuste arrêt fit grand plaisir aux Juifs, qui en témoignerent une joie extrême. Hérode qui ne vouloit rien épargner pour gagner l'affection du peuple, crut qu'il ne pouvoit rien faire qui lui fût plus agréable, que de continuer de persécuter les Chrétiens, et que le moyen le plus court pour les exterminer,

c'étoit de leur enlever leur Chef; ne doutant point que tout l'édifice ne dût tomber, dès qu'il auroit renversé cette colonne. Il fit donc arrêter saint Pierre durant les fêtes de Pâques de l'an 44 de Jesus-Christ, et commanda qu'on le mît dans une étroite prison, à la garde de seize soldats qui devoient se relever les uns les autres, par bande de quatre à chaque veille de la nuit. Son dessein étoit de l'en tirer après les fêtes, pour le mettre entre les mains du peuple Juif, furieusement animé contre le saint Apôtre. Tous les Fidelles en furent alarmés; mais les prieres ferventes et continuelles de toute l'Eglise pour la liberté du Chef des Pasteurs, eurent plus de force que les précautions et la malice du tyran. La nuit même avant le jour qu'Hérode devoit le faire paroître et le livrer chargé de fers à ses ennemis, le saint Apôtre étoit couché et dormoit paisiblement entre deux soldats, avec qui, selon la coutume de ce temps-là, il étoit lié de deux chaînes qui lui serroient très-étroitement les mains; il y avoit encore des gardes à la porte de la prison, de peur qu'il n'échappât; et néanmoins rien ne fut capable d'empêcher sa délivrance.

L'Ange du Seigneur vint à lui tout resplendissant d'une lumiere céleste qui éclaira le cachot où il étoit, mais qui ne fut vue que de lui seul; puis l'ayant poussé par le côté, il l'éveilla et lui dit : Levez-vous vîte. Ses chaînes se détacherent au même instant et tomberent de ses mains sans que les gardes s'en apperçussent. Mettez votre ceinture, ajouta-t-il, prenez vos souliers et votre manteau, et me suivez. Il obéit incontinent, sort de la prison et suit l'Ange, sans pourtant être bien sûr si tout ce qui se passoit étoit véritable. La chose étoit si extraordinaire, qu'il avoit peine à le croire, et qu'il la prenoit pour un songe. Mais il se reconnut bientôt; car l'Ange l'ayant retiré du milieu des gardes qui le tenoient atta-

ché, il la fit passer au travers de ceux qui gardoient la porte, d'où il l'amena à une autre porte nommée la porte de fer, qui est du côté de la ville, et qui s'ouvrit d'elle-même. Il ne le quitta pas là néanmoins; mais il marcha encore avec lui le long d'une rue, au bout de laquelle l'Ange disparut. Alors saint Pierre revenant à soi, commença à voir qu'il n'y avoit rien de plus vrai que ce qui lui sembloit auparavant un pur songe. C'est à cette heure, dit-il en lui-même, que je sais certainement qu'il a plu à Dieu de m'envoyer son Ange pour me délivrer des mains d'Hérode, et pour tromper l'espérance que les Juifs avoient de m'ôter la vie. C'est cette délivrance miraculeuse, sollicitée par les prieres de l'Eglise, et procurée par un Ange envoyé de Dieu pour lui faire tomber les chaînes des mains, qui servent aujourd'hui de matiere aux actions de graces que l'on rend à Dieu pour la conservation du Chef visible de l'Eglise.

Une merveille si éclatante obligea les Fidelles à trouver les moyens d'avoir les chaînes dont le saint Apôtre avoit été lié. On les garda avec soin pour conserver à la postérité cet insigne monument d'une grace si singuliere. L'an 439, l'Impératrice Eudoxie femme de Théodose le Jeune, étant allée en Palestine visiter les Saints Lieux, s'arrêta quelque temps à Jérusalem, et témoigna le désir qu'elle avoit d'avoir quelques reliques. Le Patriarche Juvenal voulant satisfaire sa dévotion, ne crut pas pouvoir lui faire un présent plus précieux, et qui fût plus de son goût, que de lui donner les deux chaînes qu'avoit porté saint Pierre. La Princesse les reçut avec respect et avec joie; en garda une pour l'Eglise de Constantinople, et envoya l'autre à sa fille Eudoxie, qui avoit épousé depuis deux ans l'Empereur Valentinien III. La jeune Impératrice charmée d'un si religieux présent, le fit voir au Pape Sixte III,

qui montra aussi à la Princesse une autre chaîne dont Néron avoit fait lier saint Pierre avant que de le condamner à mort, et qu'on gardoit avec beaucoup de vénération à Rome. Le Pape ayant approché les deux chaînes l'une de l'autre, on assure qu'elles se joignirent si parfaitement, qu'elles n'en firent qu'une, qui paroissoit être l'ouvrage du même ouvrier. Ce miracle augmenta encore la vénération qu'on avoit pour ces précieux Liens, et obligea l'Impératrice Eudoxie petite-fille d'Arcade, de faire bâtir sur le Mont Esquilin une magnifique Eglise à l'honneur du saint Apôtre, où les deux chaînes, qui n'en faisoient plus qu'une, furent conservées. Cette Eglise fut appelée d'abord Eudoxie, du nom de sa Fondatrice, et depuis, Saint-Pierre aux Liens, qui est un titre de Cardinal. Les guérisons miraculeuses et les autres miracles que Dieu opéra dans la suite par le seul attouchement de ces chaînes, les rendirent célebres par tout l'univers, et augmenterent la dévotion des Fidelles.

Saint Augustin dit, que le fer des chaînes de saint Pierre étoit beaucoup plus estimé que l'or parmi les Chrétiens, parce qu'on le jugeoit sanctifié par les tourmens mêmes qu'il avoit causés au saint Apôtre. Aussi apprenons-nous de saint Grégoire le Grand, que c'étoit un usage assez commun de son temps, d'envoyer pour reliques, de la limure des chaînes de saint Pierre, par lesquelles Dieu faisoit de grands miracles. C'étoit le Pape même qui les limoit pour en avoir de la poudre. Saint Grégoire qui parloit sur cela par sa propre expérience et celle de ses prédécesseurs, dit que souvent la lime tiroit cette poudre du fer sans peine; mais qu'il arrivoit aussi d'autres fois que pour certaines gens qui en demandoient, on limoit long-temps sans pouvoir rien avoir. On renfermoit cette limure tantôt dans des croix, tantôt dans de petites clefs d'or ou d'argent; l'on

descendoit ensuite ces clefs ou ces croix avec un petit cordon, sur le tombeau du saint Apôtre pour les y faire toucher, et ceux à qui on les donnoit, les portoient pendues au cou, comme un préservatif contre toutes sortes de fâcheux accidens de la vie. C'est ce qu'écrivoit ce saint Pape à Childebert Roi de France, en lui envoyant une de ces clefs garnie de la limure de ces chaînes. Il rapporte aussi l'exemple de la punition d'un Seigneur Lombard, lequel s'étant moqué de la vertu surnaturelle qu'on reconnoissoit dans ces petites clefs, et en ayant voulu rompre une par mépris pour en tirer l'or qui enfermoit cette limure, fut sur l'heure possédé du démon, et devint si furieux, qu'il se tua lui-même.

Le Comte Justinien, neveu de l'Empereur Justin et son successeur à l'empire, ayant fait bâtir à Constantinople une magnifique Eglise à l'honneur de saint Pierre, souhaita d'avoir quelque portion de ses reliques. Le Pape Hormisdas lui envoya un linge sanctifié, c'est-à-dire, qu'on avoit fait toucher à son tombeau, avec une clef ou une croix enrichie de la limure de ses chaînes. Ces linges ainsi sanctifiés, comme l'assure saint Grégoire, étoient reçus par-tout avec respect. On les mettoit comme des reliques dans les Eglises consacrées à Dieu à l'honneur du Saint, et ils y opéroient les mêmes miracles que si le propre corps du Saint y eût été. Le même Saint ajoute, que lorsqu'on coupoit ces linges, ils rendoient quelquefois du sang; et bien des gens avoient été témoins de ce miracle.

En l'année 969, un Comte fort chéri de l'Empereur Othon le Grand, étant en Italie, fut possédé du démon d'une maniere si violente qu'il se déchiroit lui-même avec les dents. L'Empereur touché du pitoyable état de son favori, le fit mener au Pape Jean XIII, pour lui faire faire les exorcismes. Mais on ne lui eut pas plutôt

mis au cou la chaîne de saint Pierre, que le démon sortit de son corps en jetant des cris épouvantables. Théodoric, Evêque de Metz, et cousin germain de l'Empereur, qui étoit présent à cette merveille, en fut si frappé, que se saisissant de la chaîne, il protesta qu'il ne la lâcheroit point qu'on ne lui en eût donné un anneau; ce qui lui fut accordé, et c'est celui qu'on garde encore à Metz dans l'Abbaye de Saint-Vincent comme une précieuse relique.

Les chaînes dont saint Pierre fut lié à Rome sous Néron, furent, dès le temps de sa prison, en singuliere vénération à tous les Fidelles. Saint Alexandre, Pape et Martyr, ayant guéri miraculeusement dans sa prison une Dame Romaine nommée Albine, ne voulut pas permettre qu'elle baisât les fers dont il étoit lié pour Jesus-Christ: Cet honneur, lui dit-il, n'est dû qu'aux chaînes de saint Pierre; allez vous les faire montrer, et baisez-les avec respect.

Parmi les sermons de saint Chrysostôme, il y en a un que le Cardinal Baronius croit être de saint Procle ou de saint Germain ses successeurs, qui est sur la fête de ce jour: *Hic enim dies*, dit l'Auteur, *venerandas ejus catenas manifestas ostendit, et earum adorationem proponit, quibus Apostolus ipse devinctus, multiplices ejus qui est malorum omnium origo, nodos ac machinas dissolvit, et quos diabolus adstrictos tenebat, eos ereptos à morte sempiterna liberavit.* C'est ici le jour qui expose aux yeux et à la vénération des Fidelles ces vénérables chaînes dont saint Pierre a été lié, et en vue desquelles le saint Apôtre délie tous les nœuds, et dissipe tous les artifices malins de celui qui est la source funeste de tous nos maux, et nous faisant remporter une glorieuse victoire sur l'ennemi de notre salut, nous délivre de la mort éternelle.

Ces chaînes, ajoute-t-il, faisoient un des plus

beaux ornemens du saint Apôtre ; il triomphoit de joie de s'en voir chargé : *His catenis Apostolus ornabatur ; his exultans ac gestiens se oblectabat.* L'Eglise, cette chaste épouse de Jesus-Christ, s'en fait honneur, et se pare de ces chaînes comme d'un riche collier et d'une riche couronne, qui la rend brillante aux yeux de son divin Epoux : *His et nunc sanctissima ac pura Christi Sponsa Ecclesia tanquam splendido monili, ac velut coronâ quâdam decorata, ad dexteram sui Sponsi partem assistit.* Ayons en tout temps, continue-t-il, et singuliérement en ce jour, une grande vénération pour ces précieuses chaînes ; touchons-les avec confiance, baisons-les avec respect : *Has, inquam, catenas hodierno die amplexamur ; has reverentes veneramur et colimus.* Il seroit à propos de révérer avec beaucoup de dévotion, non-seulement ces sacrées chaînes, mais encore tout ce qui a servi à ce saint Apôtre, le Vicaire de Jesus-Christ sur la terre, l'interprete fidelle de ses secrets, l'organe de ses volontés, l'oracle des Fidelles : *Deceret certè : deceret non solùm catenas quæ manus illas astrinxerunt, magnoperè venerari, sed etiam indicia omnia ad quæ Apostoli membra accesserunt singulatim amplecti ac revereri, et in illis singulis diem festum ac panegyrim celebrare, etc.*

Il raconte ensuite par quelle voie la Providence a permis que ces précieuses chaînes ayent été conservées a la postérité. Les chaînes dont saint Pierre avoit été lié, étant restées dans la prison, quelques-uns des gardes, dit-il, que cette miraculeuse délivrance avoit convertis, eurent soin de les enlever et de les confier aux Fidelles de Jérusalem, qui transmirent ce trésor caché à leurs descendans, et les conserverent secrétement, jusqu'à ce que le Paganisme étant détruit, les Chrétiens eurent toute la liberté d'honorer publiquement ces saintes reliques : *Ipsi Herodis ministri quibus divinæ cognitionis lumen effulserat,*

clam sustulerunt, et apud seipsos velut thesaurum quemdam eas conservarunt; quod verò à patre suo, ut discitur, traditum, et de catenis illis narratum, sibi quisque acceperat, posteris suis deinceps tradebat, et tuto in loco catenas illas occultas servabat, etc.

Oh! s'il m'étoit permis, continue le même Saint, de voir ces souliers et cette robe dont l'Ange lui dit de se vêtir : *Illa certè apertis ulnis exciperem atque amplecterer;* certainement je ne me lasserois point de les serrer sur mon cœur, de les embrasser, et de les révérer comme une précieuse relique. *Tu verò ô Petre, Christi Ecclesiæ petra et firmamentum, summe Apostolorum vertex... qui catenas has instar scelerati alicujus hominis pertulisti, et curationum fontem illas reddidisti; tu, quæso, adesto hodie misertus nostrî, et hoc in loco spiritu venerare.* Pour vous, ô grand Saint, la pierre fondamentale de l'Eglise de Jesus-Christ, son appui, le Prince des Apôtres, qui avez porté ces chaînes comme un criminel, et en avez fait par-là une source de guérisons et de merveilles, daignez avoir pitié de nous, et nous honorer de votre protection, touché de nos miseres en ce jour.

Si l'ombre de Pierre, dit saint Augustin (*a*), a été si salutaire, combien plus le sera la chaîne dont son corps a été lié. O chaînes fortunées, qui avez été changées en couronnes! ô bienheureux liens, que vous êtes dignes de nos respects!

La fête de saint Pierre aux Liens a été fixée au premier jour du mois d'Août, auquel jour on célebre la Dédicace de son Eglise; et par cette fête on a voulu abolir les réjouissances profanes que les Païens avoient coutume de faire en ce jour, en mémoire de l'impie consécration du temple du dieu Mars.

(*a*) *Serm.* 28.

La Messe de ce jour est à l'honneur de saint Pierre.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui beatum Petrum Apostolum à vinculis absolutum, illæsum abire fecisti : nostrorum, quæsumus, absolve vincula peccatorum, et omnia mala à nobis propitiatus exclude. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui avez délivré l'Apôtre saint Pierre de ses liens, sans qu'il ait reçu aucun dommage, brisez, s'il vous plaît, les liens de nos péchés, et détournez par votre bonté de dessus nos têtes tous les maux dont nous sommes menacés. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 12.

IN diebus illis, misit Herodes Rex manus, ut affligeret quosdam de Ecclesia. Occidit autem Jacobum fratrem Joannis gladio. Videns autem quia placeret Judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum. Erant autem dies Azymorum. Quem cùm apprehendisset, misit in carcerem, tradens quatuor quaternionibus militum custodiendum, volens post Pascha producere eum populo. Et Petrus quidem servabatur in carcere. Oratio autem fiebat sinè intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo. Cùm autem producturus

EN ce temps-là même, le Roi Hérode se mit à persécuter quelques-uns de ceux de l'Eglise. D'abord, il fit mourir par le glaive Jacques frere de Jean ; et voyant que cela faisoit plaisir aux Juifs, il en vint jusqu'à faire prendre Pierre même. Or, c'étoit le temps des Azymes. Quand il l'eut fait prendre, il le fit mettre en prison, et il en commit la garde à quatre escouades de quatre soldats chacune, ayant dessein de le livrer au peuple après le temps de la Pâque. Pierre étoit donc gardé dans la prison : et l'Eglise ne cessoit point de faire pour lui des prieres à Dieu. Comme Hérode étoit sur le

eum esset Herodes, in ipsa nocte erat Petrus dormiens inter duos milites, vinctus catenis duobus: et custodes ante ostium custodiebant carcerem. Et ecce Angelus Domini astitit: et lumen refulsit in habitaculo: percussoque latere Petri, excitavit eum, dicens: Surge velociter. Et ceciderunt catenæ de manibus ejus. Dixit autem Angelus ad eum: Præcingere, et calcea te caligas tuas. Et fecit sic. Et dixit illi: Circumda tibi vestimentum tuum, et sequere me. Et exiens sequebatur eum, et nesciebat quia verum est, quod fiebat per Angelum: existimabat autem se visum videre. Transeuntes autem primam et secundam custodiam, venerunt ad portam ferream, quæ ducit ad civitatem: quæ ultrò aperta est eis. Et exeuntes processerunt vicum unum: et continuò discessit Angelus ab eo. Et Petrus ad se reversus, dixit: Nunc scio verè, quia misit Dominus Angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni expectatione plebis Judæorum.

point de le livrer, la nuit de ce jour-là même Pierre dormoit entre deux soldats, lié de deux chaînes, et la garde posée devant la porte gardoit la prison; lorsqu'un Ange du Seigneur vint tout à coup: un éclat de lumiere remplit la chambre, et l'Ange donnant un coup à Pierre par le côté, le réveilla: Levez-vous promptement, dit-il, et à l'instant les chaînes lui tomberent des mains. Prenez votre ceinture, lui dit l'Ange, et mettez vos souliers; prenez votre vêtement de dessus, et suivez-moi. Pierre sortit, et le suivit, sans savoir que ce que faisoit l'Ange fût une chose réelle. Il croyoit au contraire que ce n'étoit qu'une vision. Quand ils eurent passé la premiere et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui mene à la ville, et qui d'elle-même s'ouvrit pour eux. Etant sortis, ils allerent jusqu'au bout de la rue, et tout à coup l'Ange le quitta. Alors Pierre revenu à soi, dit: je sais maintenant à n'en pas douter, que le Seigneur a envoyé son Ange, et m'a délivré de la puissance d'Hérode et de ce qu'attendoit le peuple Juif.

Le Livre des Actes des Apôtres, qui est l'histoire fidelle de l'Eglise naissante, a été écrit en Grec. Saint Chrysostôme demande pourquoi saint Luc adressant au même Théophile l'Evangile qu'il a écrit et les Actes des Apôtres dont il est l'Auteur, n'a pas réduit en un seul livre ces deux ouvrages. Il en apporte plusieurs raisons, et singulierement,

parce qu'il écrivit l'Evangile en Achaïe vers l'an 57, et c'est de cet Evangile dont parle S. Paul dans sa seconde Epître aux Corinthiens ; et il n'écrivit les Actes qu'à Rome, vers l'an de Jesus-Christ 62 ou 63.

RÉFLEXIONS.

Le martyre de Saint Etienne fut l'effet de la jalousie des Prêtres et des Docteurs de la Loi, et de la fureur d'une populace mutinée et enragée contre Jesus-Christ. Mais présentement c'est le Prince même qui entreprend de persécuter l'Eglise, et, ce qui est plus étrange, qui le fait pour flatter la passion d'un peuple passionné et furieux, dont il vouloit s'acquérir l'affection aux dépens de la justice. C'est ainsi qu'on sacrifie son salut et sa Religion à ses propres intérêts et à sa passion. Ce ne sont pas seulement les Grands du monde qui préferent souvent leur propre gloire à celle de Dieu, et leur satisfaction à leurs devoirs et à leur conscience : le respect humain viole tous les jours, et dans toutes les conditions les lois les plus sacrées. On veut être flatté, on veut être approuvé, on veut plaire. Mais je ne serai plus serviteur de Dieu, dit saint Paul, si je veux plaire aux hommes. N'importe, pourvu qu'on plaise aux hommes, on se met peu en peine de déplaire à Dieu. On se récrie contre l'injustice criante d'Hérode, qui par un pur motif d'ambition, et seulement pour gagner le peuple, fait arrêter saint Pierre, le charge de fers, et le condamne au dernier supplice. Sommes-nous plus religieux, sommes-nous moins injustes, lorsque pour satisfaire notre passion, nous violons les commandemens de notre Dieu, et nous perdons notre ame ? n'a-t-on pas sujet de dire que le respect humain a pris la place des persécuteurs de la Religion ? Que d'irréligieux, que d'indévots, que d'apostats, pour ainsi

dire, de la piété chrétienne ne fait pas le respect humain ! On a honte de paroître vertueux, et par-là même on cesse de l'être. Semblables à ces timides oiseaux, dit saint Augustin, lesquels épouvantés par le bruit qu'on fait tout exprès pour les tirer de leur fort, abandonnent le buisson où ils étoient en sureté, et vont donner dans le panneau que le chasseur leur a tendu. Combien de gens abandonnent la piété par la crainte des discours et des jugemens des hommes, et également timides et imprudens, ne connoissent ni la ténuité du péril qui les épouvante, ni la grandeur de celui où ils se jettent en pensant fuir le premier ? Qu'ils se riroient de leur propre crainte, s'ils savoient combien elle est vaine dans sa cause ; mais qu'ils la craindroient elle-même étrangement, s'ils savoient combien elle est funeste dans ses effets. Qu'il paroît bien par cette miraculeuse délivrance de saint Pierre, combien Dieu prend de soin de ses véritables serviteurs ! Faut-il des miracles pour les tirer des dangers ? Dieu renverse en leur faveur toutes les lois de la nature. Qu'on jette les trois jeunes Israélites dans la fournaise : ils trouvent un air rafraîchissant au milieu des flammes. Qu'on enferme durant plusieurs jours Daniel dans une fosse, à la merci des lions affamés : Daniel n'en reçoit aucun dommage. Que saint Pierre soit étroitement gardé dans la prison, chargé de chaînes au milieu de plusieurs soldats, les fers lui tombent des mains, et il sort sans que ses gardes s'en apperçoivent. Prudence humaine, que tes artifices sont de foibles obstacles aux desseins de Dieu, et que nous verrions de miracles, si nous ne manquions pas de confiance en la toute-puissance et en la bonté de la divine Providence ! Servons Dieu avec un cœur sincere et généreux, et remettons nos intérêts aux soins paternels de notre divin Maître, rien ne pourra nous nuire ; et ce Dieu

qui a si fort à cœur les intérêts de ceux qui l'aiment, saura bien pourvoir à tout.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 16.

In illo tempore : Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi : et interrogabat Discipulos suos, dicens : Quem dicunt homines esse Filium hominis ! At illi dixerunt : Alii Joannem Baptistam, alii autem Eliam, alii verò Jeremiam, aut unum ex Prophetis. Dixit illis Jesus : Vos autem quem me esse dicitis! Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus, Filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es Simon Bar-Jona : quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam. Et tibi dabo claves regni cælorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.

En ce temps-là : Jesus s'en alla dans le territoire de Césarée de Philippe, et il demanda à ses Disciples : Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme! Ils lui répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie, ou quelqu'un des Prophetes. Et vous, leur dit Jesus, qui dites-vous que je suis! Simon-Pierre prenant la parole, dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jesus lui repartit : Vous êtes heureux, Simon fils de Jonas ; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Pere qui est dans le Ciel. Et moi je vous dis que vous êtes Pierre ; que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du Royaume des Cieux : tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié aussi dans le Ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié aussi dans le Ciel.

MÉDITATION.

Des Afflictions.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les travaux et les miseres de ette vie ne sont pas de purs châtimens ; car le oupable en souffrant la peine qui lui est due, e mérite par justice aucune récompense. Mais le 'ils de Dieu voulant faire de cette exil, auquel ous avons été condamnés, une carriere glorieuse our nous, lui a ôté le nom de supplice, et lui donné le nom de combat ; et il l'a encore ano- li lui-même par son exemple et par la dignité e sa Personne ; de sorte que celui qui souffre le lus et le mieux, obtient la plus belle couronne.)n regarde les afflictions de cette vie comme es marques d'un Dieu irrité, et comme les effets e sa juste colere. On se trompe, ce sont le plus ouvent des remedes spécifiques d'un Médecin abile et expérimenté ; ce sont des preuves écla- ntes de l'amour du plus tendre de tous les peres.)e quel crime accuse-t-on l'innocent Abel ? Quelle ute avoit commis Joseph envers ses freres ? 'un et l'autre cependant ont été haïs, persécutés, fligés. Qui fut jamais plus aimé de son Pere éleste, que le Fils de Dieu ? C'est en lui que le ere Eternel trouve toutes ses délices ; les afflic- ons cependant sont comme l'apanage du Fils de 'ieu. C'est, dira-t-on, que Jesus-Christ s'étoit ıargé de nos iniquités. Mais si le Fils bien-aimé e prend point d'autre voie pour entrer dans sa oire, y a-t-il un autre chemin pour des sujets iminels ? Nous ne devons pas regarder les maux ıe la Providence nous envoie comme des objets

d'aversion, mais plutôt comme des sujets de joie. Un Chrétien doit gémir dans les honneurs, dans les prospérités du monde, parce que tout cela le rend dissemblable à Jesus-Christ; et tout son bonheur c'est de lui être semblable. C'est ce qui faisoit dire à saint Paul, qu'il trouvoit un plaisir exquis dans les souffrances. Les Saints n'ont pas eu d'autres sentimens; aussi n'ont-ils pas tenu un autre langage. Les adversités de cette vie portent avec elles un caractere de prédestination; c'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze les appelle le chemin royal du Ciel : *Regia ad Cælum via.* Quoi de plus propre que la tribulation, pour faire convertir le pécheur, et pour faire avancer le juste dans la voie de la perfection, pour le maintenir dans la justice, pour empêcher sa vertu de languir, et pour la fortifier. Désabusons-nous; la prospérité amollit l'ame, et l'assujettit aux sens : rien ne nourrit tant les passions que la prospérité et l'abondance; elles flattent, mais elles affoiblissent et éteignent enfin la vertu. L'humilité auroit-elle jeté de si profondes racines dans votre cœur, sans cette disgrace humiliante que Dieu vous a envoyée? A qui devez-vous ce détachement des biens terrestres, sinon à la perte que Dieu a permis que vous en fissiez? A qui devez-vous cette patience insurmontable, sinon aux infirmités qui vous dégoûtent du monde? Et si l'orgueil, si la cupidité, si l'amour-propre subsistent encore au milieu des afflictions les plus accablantes, que seroit-ce si tout vous rioit?

SECOND POINT.

Considérez que les souffrances sont, pour ainsi dire, le trésor de l'Evangile; mais c'est un trésor caché, que peu de personnes trouvent, parce que peu de personnes en savent profiter, à cause qu'ils n'en connoissent pas le prix. On

trouve dans la Croix, la vie, le salut, la protection de Dieu, la force de l'ame, l'abrégé et l'usage des vertus, la perfection de la sainteté. Que de richesses dans les afflictions ! Les adversités devroient être pour nous une source de consolations, et elles nous deviennent une occasion de chagrins et de murmures. Elles devroient être notre force et notre joie, et elles nous jettent dans l'abattement. Rien ne pouvoit être plus avantageux pour moi, disoit David, que de me voir humilié. Les fleurs entêtent, et l'éclat éblouit; les honneurs enchantent. On ne pense guere à la patrie, quand dans le lieu de l'exil tout nous rit : mais quand la terre où l'on est ne produit que des ronces et des épines; quand on n'habite qu'une région de frimats; quand le Ciel n'y paroît jamais serein; quand on y mêle son pain avec ses larmes, on compte les jours du séjour qu'on y fait, et l'on soupire après le moment qu'on sortira de cette région de pleurs et de souffrances. On a grand tort de ne pas connoître le mérite des adversités. Bienheureux ceux qui pleurent, dit le Sauveur, parce que la consolation qui doit suivre leurs pleurs, les dédommagera bien de leurs souffrances. Dieu n'attend pas même l'autre vie pour les consoler. Saint Pierre étoit dans le cachot, qui est-ce qui ne lui portoit pas compassion dans les chaînes ! Saint Pierre dort dans sa prison; mais Dieu ne dort pas sur les afflictions de ceux qui l'aiment. Le saint Apôtre n'est pas oublié dans ses adversités; ses chaînes tombent de ses mains durant son sommeil; les portes de fer de sa prison s'ouvrent d'elles-mêmes. Hérode a beau multiplier les gardes pour l'empêcher d'en sortir : saint Pierre passe à travers plusieurs escouades de soldats sans obstacle. Mon Dieu, qu'on éprouveroit des secours imprévus, et des ressorts secrets d'une Providence toute-puissante,

si l'on savoit faire un bon usage des afflictions de la vie; si au lieu de ces inquiétudes chagrines, de ces saillies d'impatience et de mauvaise humeur; au lieu de ces murmures irréligieux qui ne diminuent rien de la peine, on savoit plier sous la main bienfaisante qui s'appesantit sur nous, et bénir Dieu qui nous afflige.

Que je regrette, Seigneur, les occasions que j'ai eues jusqu'ici de vous témoigner mon amour et ma confiance, en profitant mieux que je n'ai fait de mes adversités. J'ai peu connu le mérite des afflictions de cette vie; mais j'espere que moyennant le secours de votre grace, je saurai mettre à profit désormais ce trésor caché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Bonum mihi quia humiliasti me. Ps. 118.

Je connois bien, Seigneur, combien un état d'humiliation m'est avantageux.

Virga tua, et baculus tuus : ipsa me consolata sunt. Psal. 22.

Je trouve ma consolation, Seigneur, dans les verges même dont vous me frappez.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON a beau être né dans l'éclat et dans l'abondance; on a beau être né grand et heureux selon le monde, la vie est parsemée de croix; nul n'est à l'abri des afflictions; la voie de l'homme sur la terre est pleine de haut et de bas; la prospérité a des éclipses même en plein jour: nul mortel ne fut long-temps heureux; les adversités, les chagrins, les déplaisirs naissent dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les âges. Chercher d'en être exempt, c'est courir après un fantôme. Le plus heureux

sur la terre n'est pas celui qui est sans afflictions, mais celui qui sait mieux en profiter. Il importe donc d'avoir cette science; rendez-vous habile dans cet art; qui que vous soyez, ne vous attendez pas à ne jamais rien souffrir : mais étudiez-vous à souffrir en Chrétien, à profiter de toutes les souffrances; celles qui naissent dans l'état que nous avons embrassé, dans la condition où nous vivons, sont les plus méritoires. Les revers de fortune fournissent une grande matiere à la patience chrétienne; bénissez Dieu, comme Job, dans ces revers. Vous avez échoué dans ce dessein; vous avez perdu ce procès; la mort vous a enlevé ce fils, ce parent, ce patron, cet ami; dites comme Job : Le Seigneur me l'avoit donné, le Seigneur me l'a ôté; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que le nom du Seigneur soit béni.

2.° Que n'a-t-on pas à souffrir dans les familles? L'humeur bizarre, violente, dure d'un mari débauché; le génie hautain, indocile, capricieux d'une femme vaine; des enfans mal nés; la malice d'un envieux ou d'un concurrent; un méchant succès dans les affaires; une maladie, une infirmité habituelle, etc. sont des croix bien pesantes, il est vrai : mais ce sont des croix; et pourquoi vous les rendre inutiles, en ne les regardant pas comme telles? C'est à ce rude exercice de patience que Dieu a attaché votre perfection, et peut-être votre salut : pourquoi vous révolter? Toute autre pratique de mortification et de piété seroit plus de votre goût, mais elle vous seroit moins salutaire; celle qui vous pese si fort à présent, et que vous voudriez secouer, c'est celle-là même que Dieu vous a destinée. Gardez-vous bien de regarder les afflictions comme un mal, ce seroit en juger par les sens; envisagez-les avec un œil chrétien, vous les estimerez autant qu'elles le

méritent. Elles sont une source de graces et de salut. Un moyen de vous les rendre salutaires, et même douces, c'est de remercier Dieu de temps en temps, et sur-tout à la fin de la priere du matin et du soir, de l'affliction que Dieu vous a envoyée. Par exemple : *Je vous rends graces, Seigneur, de l'affliction que vous m'avez envoyée; faites par votre grace, qu'elle me devienne salutaire, et qu'elle me serve à me détacher des vaines douceurs et des biens apparens de cette vie, pour ne m'attacher qu'à vous.*

Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum (*a*).

SECOND JOUR.

SAINT ETIENNE, PAPE ET MARTYR.

SAINT Etienne Pape, premier du nom, étoit fils de Jules citoyen Romain. Il vint au monde sur la fin du second siecle ; et quoiqu'on soit peu instruit de ses premieres années, on a sujet de croire que sa famille étoit Chrétienne, et qu'il fut élevé avec soin dans les principes et les maximes de la Religion. Comme il avoit naturellement le cœur droit et l'esprit excellent, l'étude qu'il fit des sciences divines et humaines, et singuliérement de la science des Saints, le distingua bientôt parmi les Fidelles de Rome. Il fut admis encore jeune dans le Clergé. La pureté de ses mœurs, son zele pour la Religion, son savoir, son mérite le firent admirer, et le rendirent digne des premiers emplois de l'Eglise. Les Papes saint Corneille et saint Luce ses pré-

(a) *Job.* 1.

décesseurs, ne crurent pas devoir laisser une si brillante lumiere sous le boisseau; ils le firent Diacre, et puis Archidiacre de l'Eglise Romaine; dignité qui lui donnoit la garde et la dispensation du trésor de l'Eglise, et un droit de jurisdiction en qualité d'Official; ce qui fait voir l'estime qu'ils faisoient de sa haute vertu et de son mérite.

On n'avoit point encore vu l'Eglise agitée, ce semble, par de plus dangereuses tempêtes, ni attaquée par des ennemis plus rusés et plus malins, que vers l'an 254, lorsque le saint Pape Luce mourut. Novatien, Prêtre de l'Eglise de Rome, et Novat, Prêtre de l'Eglise de Carthage, le premier Anti-Pape, et tous deux schismatiques et hérétiques déclarés, avoient trouvé des partisans de leurs erreurs en Orient et en Occident, même parmi les Evêques. En vain S. Cyprien de Carthage et S. Denis d'Alexandrie s'étoient opposés avec courage à leurs impiétés, et les avoient fait condamner dans des Conciles; le venin ne laissoit pas de corrompre bien des gens; et leur parti, sous le prétexte séduisant de réforme, débauchoit bien des Fidelles à Jesus-Christ, et faisoit chaque jour de nouvelles conquêtes. Ils soutenoient qu'on ne devoit point admettre à la communion ceux qui étoient tombés dans le crime d'idolâtrie. Leurs disciples étendirent cette rigueur contre tous ceux qui étoient tombés dans ces crimes; ils ôterent à l'Eglise le pouvoir de lier et de délier; ils condamnerent les secondes noces, et soutinrent qu'il falloit rebaptiser ceux qui avoient été baptisés dans l'Eglise, si après leur Baptême ils étoient retombés dans quelque péché grief. Les Païens profitant de ces funestes divisions, persécutoient cruellement les Chrétiens, et animoient les Empereurs et les Magistrats à faire une guerre sanglante à l'Eglise. Les saints Papes Corneille et Luce voyant la na-

celle de saint Pierre agitée par de si furieux flots, avoient appelé notre Saint pour les aider à mener le gouvernail, dans un temps où les écueils n'avoient jamais été plus fréquens, et les tempêtes plus violentes. Sa piété, son savoir et son zele lui acquirent, du vivant même de ses prédécesseurs, tous les suffrages du public pour la place que le Ciel lui avoit destinée. Saint Luce ayant fini glorieusement sa carriere et couronné par le martyre son Pontificat, saint Etienne fut élu tout d'une voix Souverain Pontife vers l'an 257. Anastase dit que saint Corneille lui avoit commis tous les biens de l'Eglise plus de six mois avant sa mort, et que saint Luce en mourant lui avoit confié le soin de tout le troupeau, et lui avoit recommandé toute l'Eglise affligée. Quelques-uns même croient qu'il avoit gouverné l'Eglise comme Vicaire de ce S. Pape, qui fut banni pour la foi peu de jours après son élection.

Saint Etienne ne se vit pas plutôt sur la chaire de saint Pierre, qu'il n'oublia rien pour remplir tous les devoirs d'une si éminente dignité. Sa piété, sa capacité et son zele trouverent bientôt des occasions de briller. En vain les hérétiques employerent tous leurs artifices pour le surprendre ou pour l'intimider ; le saint Pontife se montra par-tout le fléau de l'hérésie, le défenseur des saints Canons et l'oracle de toute l'Eglise.

Basilide, Evêque d'Astorga en Espagne, et Martial, Evêque de Mérida, tous deux convaincus d'être du nombre des Libellatiques, c'est-à-dire, de ces lâches Chrétiens, qui bien qu'ils n'eussent pas sacrifié aux Idoles, donnoient néanmoins, ou recevoient des billets portant attestation qu'ils l'avoient fait, et sauvoient par ce moyen leur vie, leur liberté et leurs biens. Les deux Prélats étoient encore accusés de beaucoup d'autres crimes énormes, qui les avoient rendus

indignes de l'Episcopat, et qui avoient obligé les Evêques d'Espagne de les déposer et de leur donner des successeurs. Basilide et Martial n'oublierent rien, pour surprendre le saint Pape, à qui ils avoient eu recours. La douceur et la charité avec lesquelles il les avoit reçus et écoutés, leur fit croire qu'ils seroient rétablis dans leurs Sieges; mais le saint Pontife n'eût pas plutôt été informé, par les lettres de saint Cyprien et des Evêques d'Espagne, des crimes dont ils étoient coupables, qu'il ne voulut plus les voir, et sa fermeté fut inflexible.

Mais rien ne donne une plus haute idée du mérite de notre Saint, que la célebre contestation qui s'éleva entre les plus saints et les plus savans Evêques de l'Eglise, touchant la validité du Baptême des Hérétiques. Elle semble avoir pris sa source dans l'Eglise de Carthage, où saint Cyprien, appuyé de la pratique de son prédécesseur l'Evêque Agrippin, soutenoit que tout Baptême donné hors de l'Eglise Catholique étoit nul, et par conséquent, qu'il falloit rebaptiser tous les hérétiques qui revenoient à l'Eglise. Les Evêques d'Orient assemblés à Icone suivirent cette opinion, et elle fut la dominante en Orient et dans l'Afrique. Mais saint Etienne la condamna, et déclara qu'à l'égard de ceux qui revenoient à l'Eglise, de quelque secte que ce fût, on ne devoit rien innover, *Nihil innovetur*; mais garder seulement la tradition, qui étoit de leur imposer les mains pour la pénitence, sans les rebaptiser, si leur Baptême avoit été donné au nom des trois Personnes de la Sainte Trinité, et qu'il ne manquât rien d'essentiel dans le Baptême.

Saint Cyprien eut de la peine à changer de sentiment; il assembla même plusieurs Conciles, qui confirmerent son opinion; ce qui l'obligea d'écrire au Pape. Les Evêques d'Orient en firent

de même ; mais saint Etienne, conduit par l'Esprit-Saint qui gouverne toujours l'Eglise, et assisté par les secours surnaturels que Jesus-Christ a promis à son Vicaire jusqu'à la fin des siecles, ne fut point ébloui par l'éclat et le mérite de ceux qui n'étoient point de son sentiment, ni ébranlé par leur nombre. Il écrivit à S. Cyprien et aux Evêques de Cilicie, de Cappadoce, de Galatie et des pays voisins, que s'ils persistoient dans leurs opinions touchant le Baptême des hérétiques, il ne communiqueroit point avec eux. Saint Denys, Evêque d'Alexandrie, ne contribua pas peu dans la suite à faire revenir au sentiment du Pape tous les Evêques d'Orient. Ceux d'Afrique furent plus long-temps à se rendre ; mais enfin toute l'Eglise a rendu justice par sa soumission à la décision du Souverain Pontife. Le saint Pape eut la consolation encore d'apprendre par une lettre de saint Denys d'Alexandrie, que tout l'Orient avoit généralement abandonné le parti des Novatiens, pour se réunir avec Rome ; et en lui apprenant cette agréable nouvelle, ce Saint le félicitoit de l'assistance qu'il procuroit sans cesse aux Fidelles de Syrie et d'Arabie ; ce qui fait voir jusques où notre saint Pape portoit sa vigilance et sa charité. Sa sollicitude pastorale s'étendoit sur tous les besoins de l'Eglise, et son zele étoit aussi immense que sa charité.

Faustin Evêque de Lyon, et S. Cyprien, lui ayant écrit vers le commencement de son Pontificat, que Marcien Evêque d'Arles donnoit dans les erreurs des Novatiens, et étoit devenu le partisan de leur secte, il agit contre lui avec toute la vigueur de son zele, toujours accompagné de beaucoup de douceur et de charité. La paix dont jouissoit l'Eglise sous les premieres années du regne de l'Empereur Valérien, donnoit au saint Pasteur toute la liberté de veiller sur

sur son troupeau, et de l'écarter des mauvais pâturages. Mais cette douce tranquillité ne dura pas; Macrien, premier Ministre de l'Empereur, et l'un des plus mortels ennemis qu'ait eu le nom Chrétien, changea bientôt l'esprit du Prince, et le porta à déclarer la guerre à la sainte Religion. Saint Etienne n'oublia rien pour munir les Fidelles contre l'orage qui se formoit.

L'Empereur ayant fait un Edit par lequel il accordoit la confiscation des biens des Chrétiens à tous ceux qui les dénonceroient, S. Etienne assembla le Clergé et le peuple, leur parla avec tant de force et d'éloquence de la vanité des biens de cette vie, et leur inspira tant de courage, qu'un Prêtre nommé Bon, transporté d'une sainte ferveur, s'écria au nom de tous, qu'ils étoient prêts non-seulement à perdre tous leurs biens, mais encore à souffrir les plus cruels tourmens, et à donner leur vie pour Jesus-Christ; à quoi tous applaudirent. Le feu de la persécution étant allumé, on ne peut dire avec quels empressemens on se prépara au martyre. Le saint Pape alloit de maison en maison, passoit les jours dans des souterrains, offrant le divin Sacrifice, et donnant la Communion aux Fidelles. Il baptisa dans un seul jour cent et huit Cathécumenes, leur administra ensuite le Sacrement de la Confirmation, disent les Actes, offrit pour eux le Sacrifice non-sanglant, les nourrit du pain des forts, et presque tous, peu de jours après, méritèrent de recevoir la couronne du martyre.

Le saint Pontife ne doutant point qu'il ne dût être bientôt immolé, voulut pourvoir aux besoins de l'Eglise. Il régla tout ce qui regardoit les affaires présentes du cher troupeau, et en chargea trois Prêtres, sept Diacres et seize Clercs, à qui il remit la garde des Vases sacrés, et les chargea du soin de distribuer les aumônes. Tandis qu'il donnoit ses ordres, et qu'il pourvoyoit à tout,

Nemese, Tribun militaire, cherchoit le saint Pape dont il avoit entendu parler comme d'un homme extraordinaire, qui avoit un grand crédit auprès de Dieu, et qui faisoit de grands miracles. Ce Tribun n'avoit qu'une fille qu'il chérissoit tendrement, et qui étoit aveugle de naissance : ayant enfin trouvé notre Saint, il le supplie de rendre la vue à sa fille. Je ferai ce que vous souhaitez de moi, répond le Saint, à condition que vous croirez en Jesus-Christ, au nom et par la vertu duquel je ferai ce miracle. Nemese n'hésita pas un moment à tout promettre de bonne foi, assurant avec serment qu'il se feroit Chrétien, s'il rendoit la vue à sa fille ; et sur l'heure, confessant Jesus-Christ, il demanda le Baptême. Le Pape l'ayant instruit, le baptisa avec sa fille, laquelle n'eut pas plutôt reçu le Baptême, qu'elle recouvra l'usage des yeux, et fut appelée Lucile. A cette merveille, soixante-trois Païens furent convertis et baptisés ; le nombre des nouveaux Chrétiens s'accrut chaque jour : de sorte que saint Etienne qui parcouroit jour et nuit les grottes où se tenoient les Chrétiens, pour les encourager, les consoler, les assister et leur dire la Messe, étoit continuellement obligé de conférer le Baptême à ceux qu'il avoit instruits.

Cependant Nemese et Lucile sa fille furent arrêtés ; on se saisit aussi de Sympronie son premier Secrétaire ou Intendant de sa maison, à qui le Juge nommé Olympe ordonna de lui donner l'état de tous ses biens sous peine de la vie. Ce fidelle Domestique répondit, que le Tribun Nemese n'avoit plus rien depuis qu'il avoit tout donné aux pauvres. Tu es donc Chrétien comme ton Maître, reprit le Juge. J'ai ce bonheur, répond Sympronie, et je m'en fais honneur. Olympe irrité de cette réponse, fait apporter une statue du dieu Mars, et commande à Sympronie, au nom de cette fausse divinité, de lui déclarer les

trésors de Nemese. Sympronie regardant cette Idole avec indignation : Que Notre-Seigneur Jesus-Christ, Fils du Dieu vivant, s'écrie-t-il, te confonde et te brise sur l'heure ! A l'instant même l'idole tombe en poudre à ses pieds. Cette merveille étonna Olympe, et lui fit croire que tous ces dieux n'étoient que des chimeres, et que Jesus-Christ seul étoit le vrai Dieu. Il s'en ouvrit à Exuperie sa femme, qui étant dans le cœur Chrétienne, le confirma dans sa pensée, et lui conseilla de se convertir. Il le fit avec toute sa famille ; et saint Etienne en étant averti, vint les instruire, les baptisa, et les exhorta à la persévérance.

La conversion d'une famille si distinguée dans Rome fit grand bruit. L'empereur irrité ordonna qu'ils fussent tous le jour même exécutés à mort ; et le saint Pape eut la consolation de leur donner à tous la sépulture. Douze Clercs ou Prêtres de son Eglise eurent le même sort, ayant le Prêtre Bon à leur tête. Le saint Pontife qui avoit déjà envoyé dans le Ciel tant de généreux Martyrs, soupiroit depuis long-temps après la même couronne ; il l'obtint enfin. L'Empereur l'ayant fait arrêter, voulut le voir : il lui demanda d'abord s'il n'étoit point ce séditieux qui troubloit l'Etat en détournant le peuple du culte des dieux de l'Empire. Je ne trouble point l'Etat, mon Prince, répond le Saint ; j'exhorte seulement le peuple à laisser le culte des démons, pour n'adorer que le vrai Dieu qui seul mérite notre culte. Ta mort, impie, s'écrie l'Empereur, vengera le blasphême que tu viens de proférer ; puis s'adressant aux soldats de sa garde : Je veux, leur dit-il, qu'il soit mené au Temple du dieu Mars, et qu'il y soit égorgé et offert en sacrifice. L'ordre fut bientôt exécuté : le saint Pape fut mené au temple de Mars ; mais à peine y fut-il arrivé, que le Ciel éclata en tonnerre, en foudres, et en éclairs ;

ce temple fut renversé, et tous les Païens mis en fuite. Saint Etienne se voyant seul avec les Chrétiens qui l'avoient suivi, se retira avec eux dans le lieu où il avoit coutume de les assembler, et y offrit le divin sacrifice. A peine le Sacrifice du Corps et du Sang de Jesus-Christ étoit achevé, qu'il vit arriver l'heureux moment de faire lui-même à Jesus-Christ le sacrifice de sa vie; car les soldats qui le cherchoient par-tout, étant entrés, l'égorgerent sur son Siege Episcopal, tandis qu'il exhortoit les Chrétiens au martyre. Ce fut le 2 du mois d'Août vers l'an 249. Son corps avec le siege sur lequel il avoit été immolé, et qui étoit empourpré de son sang, fut enterré par les Chrétiens dans le cimetiere de Calixte. Son chef a été transporté à Cologne, où il est singulierement honoré.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos Beati Stephani Martyris tui atque Pontificis, annuâ solemnitate lætificas: concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui renouvelez chaque année notre joie par la solemnité du bienheureux Etienne votre Martyr et Pontife, accordez-nous, s'il vous plaît, que tandis que nous célébrons sa naissance dans le Ciel, nous nous réjouissions de sa protection sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 20.

IN diebus illis: A Mileto Paulus mittens Ephesum, vocavit Majores

EN ce temps-là, Paul envoyant de Milet à Ephèse, fit venir les Anciens de l'E-

natu Ecclesiæ, qui cùm venissent ad eum, et simul essent, dixit eis : Vos scitis à prima die quâ ingressus sum in Asiam, qualiter vobiscum per omne tempus fuerim, serviens Domino cum omni humilitate et lacrymis, et tentationibus, quæ mihi acciderunt ex insidiis Judæorum : quomodò nihil subtraxerim utilium, quominùs annuntiarem vobis, et docerem vos publicè, et per domos, testificans Judæis atque Gentilibus in Deum pœnitentiam, et fidem in Dominum nostrum Jesum Christum.

glise, et quand ils se furent rendus auprès de lui, étant tous assemblés, il leur dit : Vous savez comment depuis le premier jour que je suis entré dans l'Asie, j'en ai usé parmi vous tout ce temps-là, servant le Seigneur avec toute sorte de soumission et avec larmes, dans les épreuves que j'ai eu à soutenir de la part des Juifs qui me dressoient des embûches ; qu'il n'y a rien de ce qui vous est utile, que j'aye manqué de vous enseigner publiquement et dans les maisons, exhortant les Juifs et les Gentils de retourner à Dieu par la pénitence, et de croire en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Luc a intitulé l'Ouvrage dont cette Epître est tirée, les Actes des Apôtres ; afin que nous y cherchassions, dit saint Chrysostôme, non pas tant les miracles qu'ils ont faits, que les actions saintes et les vertus qu'ils ont pratiquées.

RÉFLEXIONS.

Vous savez comment depuis le premier jour que je suis entré dans l'Asie, j'en ai usé parmi vous tout ce temps-là, servant le Seigneur. Voilà le langage que doivent être en état de tenir tous ceux qui sont chargés du salut des ames, tous ceux qui travaillent à la conversion des pécheurs. Leur désintéressement, leur exacte probité, leur vie pure, mortifiée, édifiante, leur modestie et leur éclatante piété doivent prévenir les cœurs et les esprits en leur faveur, et faire l'éloge de leur zele. Que les Ministres de la parole prêchent par leurs actions, on écoutera toujours avec fruit le Pré-

dicateur. On peut dire que les dispositions des auditeurs dépendent beaucoup de l'idée qu'on a de celui qui prêche ; on est toujours puissant en paroles quand on l'est en œuvres ; les exemples sont un discours muet, mais plus éloquent que tous les plus habiles Orateurs. On peut dire la même chose de la direction des ames. Tout zele lucratif est infructueux. Malheur aux Pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes, disoit autrefois le Prophete (*a*). Les Pasteurs ne paissent-ils pas leurs troupeaux? *Væ Pastoribus Israël qui pascebant semetipsos. Nonne greges à Pastoribus pascuntur!* Et cependant vous mangez le lait de mon troupeau, et vous vous couvrez de sa laine ; et vous ne vous mettez point en peine de paître mon troupeau : *Quod infirmum fuit, non consolidastis.* Vous n'avez point travaillé à fortifier celles qui étoient foibles, ni à penser à guérir celles qui étoient malades : *Et quod ægrotum, non sanastis.* Vous n'avez point relevé celles qui étoient tombées, et vous n'avez point cherché celles qui étoient perdues : et ainsi mes brebis ont été dispersées ; elles sont devenues la proie de toutes les bêtes farouches ; *Et factæ sunt in devorationem omnium bestiarum.* C'est pourquoi, ô Pasteurs, écoutez la Parole du Seigneur, ajoute le même Prophete. Voici ce que dit le Seigneur : Je viens moi-même demander compte à ces Pasteurs de tout ce qui est arrivé de fâcheux à mon troupeau ; ils me répondront de toutes les brebis qui se seront égarées : *Ecce ego ipse requiram gregem meum de manu eorum* (b). Le zele doit être pur, pour être efficace. Si nous n'avons des motifs surnaturels dans nos fonctions, notre charité n'est qu'un amour-propre déguisé, qui nous rend semblables, dit l'Apôtre, à de l'airain qui résonne, et à une cymbale qui ne fait que du bruit. Ayons la même charité que l'Apôtre ; notre

(a) *Ezech.* 34. (b) 1. *Cor.* 13.

conduite fera elle-même notre apologie contre la plus maligne calomnie. Ne cherchons que Dieu dans notre ministere, et nous gagnerons à Dieu tous les pécheurs.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam. Qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ! Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua ! Filius enim hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis : et tunc reddet unicuique secundùm opera ejus.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive : car, qui voudra sauver sa vie, la perdra, et celui qui l'aura perdue pour moi la retrouvera. Car, que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre ! ou que donnera-t-il en échange pour soi-même ! Car le Fils de l'homme doit venir avec la gloire de son Pere, et accompagné de ses Anges ; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

MÉDITATION.

De l'abnégation de soi-même.

PREMIER POINT.

Considérez que l'abnégation de soi-même n'est pas seulement nécessaire pour la perfection chrétienne ; il paroît assez par ces paroles de l'Evan-

gile combien elle est encore nécessaire pour le salut : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, dit le Sauveur, qu'il renonce à soi-même. Notre amour-propre est notre plus grand ennemi ; il naît dans un fonds corrompu ; son principe est gâté, sa fin n'est pas plus saine. Qu'aimons-nous quand nous nous aimons ? nous aimons tout ce qui est contraire au salut, biens terrestres, plaisirs sensuels, licence, liberté, distinction, prééminence ; tout ce qui flatte les sens, tout ce qui nourrit la cupidité, tout ce qui corrompt le cœur et l'esprit ; en un mot, tout ce qui éloigne de Dieu est du goût d'une nature corrompue. L'amour-propre est toujours d'intelligence avec les sens ; tout ce qui contrarie ceux-ci, irrite l'amour-propre ; toutes les passions sont, pour ainsi dire, à son service ; elles ne regnent que sous son nom ; amour, haine, vengeance, ambition, orgueil, tous ces tyrans du cœur humain, tous ces ennemis de notre salut, toutes ces bêtes féroces sont les ouvrages de la concupiscence. Otez l'amour-propre, disoit saint Bernard, l'enfer ne sera plus qu'un lieu désert, ses feux seront éteints, ou du moins seront-ils inutiles. Otez l'amour de nous-mêmes, de notre propre excellence, de nos propres commodités ; l'homme Chrétien ne sera plus animal et sensuel, il sera tout spirituel ; il ne goûtera plus que Dieu, il ne trouvera de repos et de plaisir que dans les exercices de la vie parfaite. L'amour-propre a ses routes, il ne connoît de chemin que celui qui mene a ses fins ; mais comme ses fins sont toutes opposées à celles de Jesus-Christ, ses voies sont toutes contraires à celles de l'Evangile. Si nous voulons donc suivre celles-ci, il faut nous éloigner de celles-là ; si nous voulons marcher sur les pas de Jesus-Christ, il faut indispensablement renoncer à nous-mêmes. Nous devons contrarier nos inclinations naturelles, et mortifier sans cesse

nos sens. Nous devons vaincre sans cesse nos passions. Nous devons nous haïr nous-mêmes, si nous voulons faire notre salut. Goûtons, ou ne goûtons point ces maximes; que l'esprit et le cœur humain se révoltent contre cette loi, elle est indispensable; et que Jesus-Christ soit cru ou non, sa parole est infaillible et immuable; et il sera toujours vrai pour tout le monde, que *qui voudra sauver sa vie la perdra; et qui l'aura perdue pour Jesus-Christ, la retrouvera.*

SECOND POINT.

Considérez que l'abnégation et la haine de soi-même, si fort recommandées dans l'Evangile, ne sont pas une haine absolue de nous-mêmes, mais de notre corruption, du déréglement de notre cœur, des illusions de notre esprit, et des inclinations vicieuses de notre ame. Tous ces défauts ne sont-ils pas un juste sujet de notre indignation? Quelle autre source de nos chagrins, de nos inquiétudes, de nos déplaisirs, et enfin de notre perte? Nos imperfections, nos péchés, les crimes mêmes les plus funestes ne sont-ils pas les fruits malheureux de notre corruption? Quel sujet plus digne de notre haine? C'est cette haine que Dieu nous demande; et cette haine est fondée, pour ainsi dire, sur l'amour que Dieu veut que nous ayons de nous-mêmes; car c'est s'aimer véritablement soi-même, que de se haïr. Ce pere, cette mere, aiment ce fils unique qui fait toutes leurs délices; cependant que ne fait-on pas souffrir à ce fils qu'un abcès, qu'une plaie, menacent d'une mort certaine? On perce, on brûle, on martyrise cet enfant, et cela sous les yeux et par l'ordre de la plus tendre des meres. Dira-t-on quelle hait son cher fils? Non, mais on dira qu'elle hait la cause de son mal, qui le met en danger de sa vie. Rien ne prouve mieux sa ten-

dresse que la haine qu'elle a de sa mauvaise constitution, de son tempérament valétudinaire et catarreux; voilà, pour ainsi dire, toute l'analyse et la vraie image de l'abnégation de soi-même. O qu'il est vrai que nous ne nous aimons jamais davantage que quand nous nous haïssons! Les Saints ont eu cette haine de soi-même dans un degré de perfection qui leur a fait rechercher avec empressement tout ce qui étoit contraire aux sens, à la cupidité, à l'amour-propre. De là cette innocente cruauté envers soi-même, ces étonnantes macérations de leur chair, ces effrayantes austérités; de là cette abnégation de soi-même, qui a été une vertu commune à tous les Saints. Ont-ils été sages! eussent-ils dû prendre une autre voie, sachant que pour marcher sur les pas de Jesus-Christ, il n'y en a point d'autres? Que deviennent donc tous ceux qui suivent un autre chemin?

Que deviendrai-je donc moi-même, Seigneur, moi que le seul nom d'abnégation, de renoncement à soi-même, effraie! Ferez-vous une nouvelle route pour moi? et tandis que je ne cherche qu'à satisfaire mes passions et mes sens, pourrois-je me flatter de vous suivre? Ah! qu'il y a long-temps que je me suis égaré! Daignez, Seigneur, avoir pitié de votre brebis, faites-la rentrer dans la voie qui conduit au Ciel. Je me suis perdu en m'aimant, il est temps que je me haïsse; donnez-moi cette sainte haine de moi-même, sans quoi je ne dois pas attendre de me sauver.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vivo ego, jam non ego: vivit verò in me Christus. Gal 2.

Je vis, non ce n'est plus moi qui vis; c'est Jesus-Christ qui vit en moi.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis suis. Gal. 5.

Je le confesse, Seigneur, il n'y a que ceux qui ont crucifié leur chair avec les vices et les convoitises, qui vous appartiennent.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'AMOUR-PROPRE ne vieillit jamais ; son autorité croît avec les années de son regne. Il commande dans les jeunes gens avec impétuosité ; dans les vieillards, c'est toujours avec une espece de tyrannie. De là vient cette opiniâtreté chagrine à soutenir leurs sentimens, et à ne vouloir pas changer d'idée. L'esprit alors ne raisonne guere seul ; la passion, le naturel, l'habitude en fournissant toujours les premiers principes, le cœur y a plus de part que l'esprit ; et de là vient qu'on ne contredit guere les vieillards sans les aigrir et les offenser ; les préventions du cœur sont toujours les plus fortes et les plus opiniâtres ; les inclinations qui croissent et qui se nourrissent avec nous, sont la source de tous les préjugés. Prévenez ces défauts, en affoiblissant l'amour-propre de bonne heure : les passions sont bientôt domptées quand l'amour-propre est affoibli. N'agissez jamais par pure inclination ; ne recherchez jamais, dans l'état Religieux surtout, les emplois, les maisons, les places qui sont de votre goût : outre que tout cela sera pour vous une source abondante de chagrins, vous ne sauriez vous assurer que ce soit Dieu qui vous veuille dans le lieu et dans l'emploi que vous avez choisi ; et quand ce n'est pas Dieu qui nous y veut, ce que nous y faisons et ce que nous y souffrons, est-il de quelque mérite ? Vous satisfaites votre amour-propre, c'est de lui seul que vous devez attendre la récompense, c'est-à-dire, à être malheureux.

2.° Ne croyez pas que l'abnégation de soi-

même soit un rude exercice ; elle n'a de fâcheux que le nom : faites-en l'épreuve ; l'onction secrete qui accompagne toujours cette victoire sur soi-même, fait évanouir tout ce que le combat a de dur. Ne faites jamais rien par pure inclination, défiez-vous même de tout ce que votre inclination vous représente comme avantageux et même nécessaire. L'amour-propre est ingénieux à nous séduire ; il ne manque point de prétexte spécieux et éblouissant. La gloire de Dieu, le salut du prochain, le bien de l'Etat, de la famille, le salut même des ames, tout sert à l'amour-propre de leurre et de motif. Soyez en garde contre un ennemi domestique si rusé. Mortifiez vos sens ; leurs fruits sont empoisonnés, et leur poison est doux, il flatte, mais il tue. Souvenez-vous que vous avez un fonds corrompu et en friche ; il faut couper, arracher, le renverser même, pour ainsi dire, sens dessus dessous, pour en tirer quelque chose de bon, et le rendre moins infructueux. Souvenez-vous sans cesse de ces paroles du Sauveur du monde : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même. Vous n'avancerez dans la vertu, dit l'Auteur des Livres de l'Imitation de Jesus-Christ, qu'à proportion de la violence que vous vous ferez.

TROISIEME JOUR.

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR.

LE culte que l'Eglise rend à saint Etienne premier Martyr, est aussi ancien que son martyre. Ce ne furent pas seulement des larmes que les Fidelles donnerent après sa mort, ce fut un hommage religieux qu'on rendit publiquement à

sa mémoire ; on implora son secours, et on eut confiance en son crédit auprès de Dieu, et en sa protection ; on célébra avec solemnité sa fête : mais on n'avoit point de ses reliques, parce qu'on ignoroit où étoit son corps.

En effet, ce saint Corps avoit été enlevé secrétement du lieu de son supplice, par les soins du Docteur Gamaliel, ce disciple secret de Jesus-Christ, et transporté dans sa terre de Capharmagale, à sept lieues de Jérusalem, où il avoit été enterré dans une des grottes destinées, à ce qu'on croit, pour la sépulture de toute sa famille. Il y demeura long-temps caché. Les malheurs qui désolerent la Judée, depuis la mort du Sauveur, le feu de la persécution que l'enfer alluma durant trois siecles, pour exterminer les Chrétiens ; tout cela avoit fait oublier le lieu de sa sépulture. Ce lieu étoit couvert sous les ruines d'un vieux tombeau, où il y avoit une Eglise et un Prêtre qui la desservoit, lorsqu'en l'année 415, sous le regne des Empereurs Théodose le Jeune et Honorius, il plut à Dieu de découvrir enfin ce trésor caché, et de le rendre célebre dans tout l'univers par un nombre infini de miracles. Voici comme la chose arriva.

Lucien, Prêtre de l'Eglise de Jérusalem, étoit Curé, en 415, de la petite Eglise sous laquelle étoit enterré le corps de saint Etienne premier Martyr. Ce saint Prêtre qui passoit ses jours dans les exercices de la piété, tout occupé des fonctions de son Ministere, eut une révélation dont il se défia lui-même plusieurs jours, comme il le raconte lui-même dans une Lettre qu'il adressa à tous les Fidelles. Il dit, que s'étant endormi un Vendredi, troisieme de Décembre, sur les huit heures du soir, Gamaliel s'apparut à lui en songe, lui déclara où étoit le corps de saint Etienne premier Martyr, près duquel on trouveroit le sien, avec celui d'Abibas son fils, et de Nicodeme.

Il lui recommanda de prendre soin de ces quatre corps, et de ne les pas laisser plus long-temps dans l'obscurité et dans la poussiere, mais de dire à Jean, Evêque de Jérusalem, qu'il vînt ouvrir lui-même le tombeau. Le Prêtre Lucien s'étant éveillé sur cette apparition, n'osa s'y fier d'abord, mais se prosternant en terre, il demanda à Dieu, que si la vision qu'il avoit eue venoit de lui, il lui plût de la lui faire paroître encore deux fois. Pour se préparer à cette grace, il jeûna fort rigoureusement au pain et à l'eau, comme nous avons accoutumé, dit-il, de faire en Carême. Il vécut de la sorte jusqu'au Vendredi suivant, dixieme de Décembre, que Gamaliel lui apparut une seconde fois, et lui montra sous la figure de quatre corbeilles pleines de fleurs, les différens mérites des quatre Saints dont les corps étoient dans le même tombeau. Celle qui représentoit saint Etienne, étoit d'or, pleine de roses rouges qui marquoient son martyre : les deux autres moins précieuses, étoient pleines de roses blanches ; et la quatrieme qui étoit d'argent, étoit remplie d'un parfum exquis.

Lucien ayant continué son jeûne et redoublé ses prieres, Gamaliel lui apparut pour la troisieme fois à la même heure. Lucien songeoit alors qu'il s'entretenoit avec Jean de Jérusalem, qui lui disoit qu'il falloit transporter le corps de saint Etienne à Jérusalem, et laisser les trois autres à Capharmagale. Gamaliel lui ayant recommandé de ne point perdre de temps, mais de travailler avec diligence à tirer de l'obscurité ces saintes reliques, pour ne pas priver plus long-temps les Fidelles des graces que Dieu vouloit leur faire par l'intercession de ses Saints, disparut ; et Lucien s'etant éveillé, ne regarda plus sa vision comme un songe. Il part sur l'heure, va à Jérusalem, et raconte à l'Evêque Jean tout ce qui lui étoit arrivé, sans lui parler de la transla-

tion du corps de saint Etienne ; mais le Patriarche lui en parla le premier. L'obligation qu'il avoit de se trouver au Concile de Diospolis, où l'on devoit traiter des erreurs de l'Hérésiarque Pélage, l'empêcha d'aller lui-même à Capharmagale ; mais comme il connoissoit le lieu, il dit au Prêtre Lucien de faire creuser près d'un tas de pierres qu'il lui marqua ; et que s'il trouvoit quelque chose, il l'en fît incessamment avertir par son Diacre.

La nuit du 18 de Décembre, Gamaliel apparut à un saint Religieux nommé Migece, et lui marqua précisément le lieu où les corps étoient enterrés, et singuliérement celui du *Grand* et du *Juste*, c'est-à-dire, de saint Etienne, à quelques pas du bourg, dans un champ qu'on appeloit *de la Gabri*, c'est-à-dire, des *hommes forts*, ou des *hommes de Dieu*. C'est ainsi que l'appeloit le peuple. Lucien en étant averti, fit creuser dans le lieu marqué, et le jour même qui étoit le 18 de Décembre, il trouva le trésor qu'il cherchoit. On trouva gravé sur le premier cercueil qu'on découvrit, ce mot Hébreu *Cheliel*, qui signifie la même chose que le mot Grec *Stephanus*, c'est-à-dire, *Couronne*, et l'on ne douta point que ce ne fût dans celui-là que le corps de saint Etienne étoit renfermé.

Lucien fit aussi-tôt savoir au Patriarche ce qui se passoit. Ce Prélat vint de Diospolis à Capharmagale, accompagné des Evêques de Jéricho et de Sebaste. On ouvrit en leur présence le cercueil de saint Etienne, et en même temps la terre trembla, et il sortit du cercueil une odeur excellente qui embauma tout ce lieu. Soixante et treize malades furent guéris sur le champ, et l'on vit dès ce moment chaque jour de nouveaux miracles.

Les os du Saint se trouverent tous entiers et dans leur situation naturelle, mais les chairs

étoient consumées. On laissa les os des doigts avec les cendres dans le même lieu, et après avoir refermé le cercueil, on le transporta avec beaucoup de pompe à Jérusalem dans l'Eglise de Sion, la plus ancienne de la ville. La cérémonie s'en fit le 26 de Décembre, et elle ne fut pas plutôt achevée, qu'une pluie abondante qu'on demandoit à Dieu depuis plus d'un an, parut visiblement à tout le monde avoir été l'effet de la puissante intercession de saint Etienne. Les corps des autres Saints furent levés, et mis en un lieu décent dans la petite Eglise de Capharmagale.

Cette révélation que Dieu fit du corps du saint Martyr, fit grand bruit dans tout le monde Chrétien ; et saint Augustin qui vivoit lorsqu'elle arriva, en parle comme d'un miracle visible que Dieu avoit fait pour convertir, ou du moins pour confondre les hérétiques. La relation qui en fut faite par le saint Prêtre Lucien, dont Dieu s'étoit voulu servir pour découvrir ce trésor caché, est un monument de l'antiquité des plus authentiques. Il l'écrivit en Grec, et l'adressa à toute l'Eglise, à la priere d'Avite, Prêtre Espagnol, son ami, qui étoit alors à Jérusalem, et qui la traduisit en Latin, et l'envoya en Occident par le Prêtre Orose, à qui il confia quelque peu de reliques du saint Martyr. C'étoient des cendres de son corps, avec quelques petits ossemens qu'il avoit obtenus de son ami Lucien, et qu'il envoyoit à l'Eglise de Brague, dont il étoit Prêtre, espérant que ce saint Martyr qui avoit déjà délivré la Palestine du fléau de la sécheresse et de la stérilité, délivreroit aussi l'Espagne des incursions des Barbares.

Orose chargé de ce précieux dépôt, et de la relation de Lucien, vint aborder dans l'Isle de Minorque, où ayant appris que l'Espagne étoit en proie aux Goths et aux Vandales, qui saccageoient tout, il n'osa pas passer outre, et ayant séjourné quelque temps au Port-Mahon, il laissa

les reliques de saint Etienne dans l'Eglise de cette ville, et retourna en Afrique auprès de saint Augustin. La protection du saint Martyr se répandoit visiblement dans tous les lieux où il y avoit de ses reliques. Les meilleures familles du Port-Mahon étoient Juives : à peine la ville fut enrichie de ce trésor, que dans moins de huit jours il y eut cinq cent quarante Juifs, comme il paroît par la relation qu'en fit alors l'Evêque de l'Isle, nommé Sévere.

Toutes les parties du monde Chrétien s'empresserent d'avoir de ces reliques. Saint Evode Evêque d'Uzale, grand ami de saint Augustin, en ayant reçu d'Orient, les porta processionnellement avec beaucoup de solemnité dans l'Eglise : elles furent placées d'abord sur un trône élevé, au haut du Chœur richement orné de tentures ; et après la Messe, elles furent posées sur un petit lit d'une étoffe précieuse que l'on renferma dans une grande armoire, où il y avoit une petite fenêtre par où l'on faisoit toucher des linges à la phiole qui contenoit ces reliques, lesquelles consistoient en quelques esquilles des ossemens du Saint. Saint Evode assure qu'un aveugle ayant, durant la procession, touché la châsse du Saint, recouvra la vue sur le champ, et il se fit depuis ce jour-là tant de miracles, et qui eurent tant de témoins, que le saint Evêque crut devoir en conserver la mémoire à la postérité, en faisant faire un registre. On en remplit bientôt un livre que le saint Evêque faisoit lire publiquement dans l'Eglise le jour de la fête de saint Etienne ; et après qu'on avoit lu un miracle, on faisoit monter au Jubé la personne dont le Lecteur venoit de rapporter la guérison, lorsqu'elle étoit présente, afin qu'elle autorisât par son témoignage le fait.

La dévotion à saint Etienne croissant tous les jours, peu d'Eglises qui ne souhaitassent d'avoir de ses reliques ; c'est-à-dire, quelques linges du

moins qui eussent touché la châsse de ses ossemens, ou de la terre de son sépulcre. L'Eglise de Calame en ayant reçu, on y vit paroître des prodiges semblables à ceux que Dieu avoit opérés ailleurs; ce qui porta saint Augustin qui étoit voisin, et les autres Evêques, à faire un réglement, que dans la suite ceux qui seroient miraculeusement guéris par le moyen des reliques du Saint, feroient un mémoire de leur guérison, dont ils marqueroient les moindres circonstances; et saint Augustin assure qu'il y eut bientôt plusieurs gros livres pleins de ce nouveau Recueil.

L'Eglise d'Hippone eut part aussi à ce trésor. Saint Augustin reçut de ces reliques vers l'an 425. Il fit un Panégyrique du saint Martyr à leur réception, et les mit avec beaucoup de solemnité dans une Chapelle de l'Eglise, qui fut dédiée à saint Etienne. On peut voir dans le vingt-deuxieme livre de la Cité de Dieu, le nombre prodigieux de miracles opérés à Hippone même par l'intercession de saint Etienne, de la plupart desquels saint Augustin dit avoir été témoin, et qu'il faisoit raconter lui-même dans l'Eglise en présence de ceux en faveur de qui ces miracles avoient été faits, lesquels souvent, pour en convaincre davantage le public, les racontoient publiquement eux-mêmes.

Saint Augustin en fait un grand détail. Une femme aveugle, dit ce saint Docteur, offrit des fleurs pour qu'on les fît toucher à la châsse des reliques de saint Etienne; après quoi les ayant appliquées sur ses yeux, elle recouvra la vue, et à son retour marcha la premiere, servant de guide à ceux qui l'avoient conduite en venant: *Cæca mulier flores quos ferebat dedit, recepit, oculis admovit, protinus vidit, stupentibus qui aderant, præibat exultans, viam carpens, et viæ ducem ulteriùs non requirens.* Un homme des plus distingués de la ville, nommé Martial, étoit Païen, et ne vouloit

point entendre parler de se faire Chrétien : sa fille et son beau-fils qui étoient baptisés, le voyant dangereusement malade, furent prier devant la châsse de saint Etienne ; le beau-fils s'en retournant, prit quelques fleurs qui étoient sur l'autel, et les mit durant la nuit sous la tête de son beau-pere : *Abscedens aliquid de altari florum tulit, eique cùm jam nox esset, ad caput posuit.* Le lendemain de grand matin, dit saint Augustin, Martial déclare qu'il croit en Jesus-Christ, et demande le Baptême ; et depuis ce jour-là jusqu'à sa mort qui arriva peu après, il eut toujours ces paroles à la bouche : Jesus-Christ, recevez mon esprit, quoiqu'il ignorât que c'eussent été là les dernieres paroles de saint Etienne : *Hoc quandiu vixit, in ore habebat : Christe, accipe spiritum meum, cùm hæc verba beatissimi Stephani quando lapidatus est à Judæis, ultima fuisse nesciret, quæ huic quoque ultima fuerunt.* Enfin ce saint Docteur dit qu'en moins de deux ans il se trouvoit déjà soixante et dix relations d'autant de miracles faits à Hippone depuis qu'il y avoit des reliques du Saint, parmi lesquels il marque la résurrection de trois morts, dont l'une se fit par le moyen de l'huile du saint Martyr (ce sont ses termes) dont on frotta le corps du mort : *Cùmque corpus jaceret exanime, suggessit quidam ut ejusdem Martyris oleo corpus perungeretur : factum est, et revixit.* L'autre n'est pas moins admirable. La roue d'un chariot, dit-il, passa sur le corps d'un jeune enfant, et l'écrasa. La mere voyant son fils mort, le prend entre ses bras, le porte sur l'autel du Saint ; et à l'instant l'enfant ressuscite, sans qu'il parût avoir été blessé : *Et non solùm revixit, verumtamen illæsus apparuit.*

On assure que les ossemens de saint Etienne qui étoient à Jérusalem, furent transportés à Constantinople peu de temps après son Invention, et de-là à Rome sous le Pontificat du Pape

Pelage I.er du nom, et mis dans l'Eglise de Saint-Laurent. Quoique l'invention de ce saint Corps fût arrivée, ainsi qu'on l'a dit, le 18 de Décembre, comme ces jours-là sont privilégiés, et que l'Eglise n'est occupée alors qu'à se préparer à la solemnité de la fête de la Naissance du Sauveur du monde, elle a renvoyé la fête de l'Invention du Corps de saint Étienne au 3 d'Août, parce qu'on célébroit déjà ce jour-là une fête à Acone en l'honneur de ce Saint, à l'occasion d'une des pierres dont le saint Martyr fut lapidé, et qu'on conserve dans cette ville avec beaucoup de soin, y ayant été apportée par un de ceux qui avoient été présens à son martyre. C'est la raison qu'apporte le Cardinal Baronius dans ses notes sur le Martyrologe.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus, Domine, imitari quod colimus, ut discamus inimicos diligere; quia ejus inventionem celebramus, qui novit etiam pro persecutoribus exorare Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

SEIGNEUR, faites-nous la grace d'imiter le Saint que nous révérons en ce jour, et d'apprendre par son exemple à aimer même nos ennemis; puisque nous célébrons l'Invention de celui qui a pardonné à ses propres persécuteurs, et qui a bien voulu implorer pour eux la miséricorde de Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 6.

In diebus illis : Stephanus plenus gratiâ et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo. Surrexerunt autem quidam de Synagoga, quæ appellatur Libertinorum, et Cyrenensium, Alexandrinorum, et eorum qui erant à Cilicia et Asia, disputantes cum Stephano : et non poterant resistere sapientiæ, et spiritui, qui loquebatur. Audientes autem hæc, dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum. Cùm autem esset Stephanus plenus Spiritu Sancto, intendens in Cœlum, vidit Gloriam Dei, et Jesum stantem à dextris Dei. Exclamantes autem voce magnâ continuerunt aures suas, et impetum fecerunt unanimiter in eum. Et ejicientes eum extra civitatem, lapidabant : et testes deposuerunt vestimenta sua secùs pedes adolescentis qui vocabatur Saulus : et lapidabant Stephanum invocantem, et dicentem : Domine Jesu, suscipe spiritum meum. Positis autem genibus, clamavit voce magnâ, dicens, Domine, ne statuas

En ces jours-là, Etienne qui étoit rempli de grace et de force, faisoit de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple, mais quelques-uns de la Synagogue qu'on appelle la Synagogue des Affranchis, et de celles des Cyrénéens, des Alexandrins, des Ciliciens, et des Asiatiques, commencerent à disputer avec Etienne, et ils ne pouvoient résister à la sagesse, et à l'esprit qui parloit. Entendant ce qu'il disoit, ils crevoient de dépit en eux-mêmes, en grincoient les dents ; mais lui qui étoit rempli du Saint-Esprit, regardant fixement le Ciel, vit Dieu dans sa gloire, et Jesus debout à la droite de Dieu. Je vois, dit-il, les Cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est à la droite de Dieu. Là-dessus poussant de grands cris, ils se boucherent les oreilles, et tous ensemble se jetterent sur lui. Au même-temps ils le traînerent hors de la ville, et le lapiderent, et les témoins mirent leurs habits aux pieds d'un jeune homme appelé Saul. Tandis qu'ils lapidoient Etienne, il prioit et disoit : Seigneur Jesus, recevez mon esprit. S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria, Seigneur, ne leur

illis hoc peccatum. Et cùm hoc dixisset, obdormivit in Domino.

imputez point ce péché ; et après avoir prononcé ces paroles, il passa au repos du Seigneur.

Le livre des Actes des Apôtres renferme l'histoire de l'Eglise depuis le jour de l'Ascension du Sauveur, jusqu'à la délivrance de saint Paul, deux ans après son arrivée à Rome ; c'est-à-dire, un espace de trente ans, depuis l'an 34 jusqu'à l'an 64 de J. C. ; ce qui répond à l'an 20 de Tibere, jusqu'en l'année 9 de Néron.

RÉFLEXIONS.

S. Etienne a beau confondre et convaincre les Juifs, il ne les convertit pas. L'esprit d'erreur ne sait pas plier, ni se rendre à la verité. Est-il vaincu : il creve de dépit, il frémit, il enrage ; au défaut des raisons, il a recours aux armes ; et ne pouvant pas étouffer la vérité, il la décrie, il la calomnie, il la noircit. Comme la passion est toujours la mere de l'esprit d'erreur et de parti, elle s'allume, elle éclate, elle fait bien du dégât pour soutenir son ouvrage. De là vient que les hérétiques ne crient jamais plus haut, et ne font jamais plus de bruit, que quand la vérité les presse. Ne peuvent-ils plus répondre, ils sont furieux ; la vengeance suit de près la honte et le dépit. Trop de lumiere fait mal à des yeux malades ; la raison a peu de crédit où la passion regne ; et la Religion en a encore moins. Quand le cœur est d'accord avec l'esprit, les préjugés, quelque faux qu'ils soient, sont des maux incurables. La conscience a beau crier, la vérité a beau se montrer, on est sourd, on est aveugle. On ne pense, on ne s'étudie, on ne s'applique qu'à détruire, qu'à anéantir ce qui vient troubler et inquiéter la passion. De là cette volonté maligne, cette

dureté opiniâtre, cette inhumanité dans l'ame des hérétiques de tous les temps. Les ennemis de Jesus-Christ, le sont toujours de ses serviteurs, et singuliérement de son Eglise; tout leur zele ne tend qu'à grossir leur parti. Le fait est clair dans notre Epître; ce tas de sectes se réunit pour disputer avec Etienne; et ils ne peuvent resister à la sagesse, et à l'esprit qui parloit. Qui ne concluroit de cette conviction, que tous ces Juifs vont se rendre à la vérité qui les presse? Tout le contraire arrive: *Entendant ce qu'Etienne disoit, ils crevoient de dépit en eux-mêmes, et grinçoient les dents.* Voilà l'effet que produit dans des cœurs endurcis, dans des gens qui ont résisté au Saint-Esprit: La vérité connue, la passion des ennemis de Jesus-Christ soutenue, ne s'arrête jamais à mi chemin: elle pousse ses adversaires à bout, non pas par des raisons, la raison est esclave dans des ames où la passion regne; mais par la violence, qui se porte bientôt jusqu'aux derniers excès. La mort d'Etienne est le fruit de cette dispute. Le disciple de Jesus-Christ est immolé à la rage de ceux qui ne peuvent pas répondre. Dieu en tire sa gloire, l'Eglise se multiplie; la vérité, quelque opprimée qu'elle soit, triomphe dans la mort même du premier des Martyrs.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 23.

In illo tempore: Dicebat Jesus turbis Judæorum, et principibus Sacerdotum: Ecce ego mitto ad vos Prophetas, et Sapientes, et Scribas, et ex illis occidetis, et crucifi-

En ce temps-là: Jesus dit aux Juifs, et aux principaux Sacrificateurs: Je vais vous envoyer des Prophetes, des Sages, des Interpretes de la Loi; il y en aura que vous ferez mourir, et que vous

getis, et ex eis flagellabitis in Synagogis vestris, et persequemini de civitate in civitatem, ut veniat super vos omnis sanguis justus qui effusus est super terram, à sanguine Abel justi, usque ad sanguinem Zachariæ, filii Barachiæ, quem occidistis inter templum et altare. Amen dico vobis, venient hæc omnia super generationem istam. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis Prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti! Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta. Dico enim vobis, non me videbitis, amodò, donec dicatis: Benedictus, qui venit in nomine Domini.

crucifierez; et il y en aura que vous flagellerez dans vos Synagogues, et que vous poursuivrez de ville en ville, afin que tout ce qui s'est répandu de sang innocent sur la terre, retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel jusqu'à celui de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur le peuple d'aujourd'hui. Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les Prophetes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que votre maison va demeurer déserte; car je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

MÉDITATION.

De l'abus qu'on fait des bienfaits de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que rien ne prouve mieux la malice du cœur humain, ni sa noire ingratitude envers Dieu, que la résistance à la grace, et l'abus énorme qu'on en fait. C'est un don gratuit, un pur effet de sa bonté pour nous, une marque bien sensible de sa tendresse, que cette grace qui ne nous est donnée que pour faire notre salut; le

le mépris, le mauvais usage qu'on en fait, est-il pardonnable ? et quelle marque plus visible et plus certaine de réprobation que cet abus ? Quelle plainte ne ferions-nous pas, si Dieu, insensible à notre perte, nous refusoit le moyen essentiellement nécessaire pour nous sauver ? Je me suis damné, diroit éternellement un réprouvé ; mais, Seigneur, pouvois-je ne me pas perdre ? Je ne pouvois pas me sauver sans le secours de votre grace ; il n'étoit pas en mon pouvoir de vous arracher ce secours ; c'étoit à vous seul de me le donner, et vous me l'avez refusé. Mais quel reproche n'a pas sujet le Seigneur de nous faire ! Je n'ignorois pas votre stérilité, votre néant, votre foiblesse, dira éternellement le Seigneur à un réprouvé ; mais j'y avois pourvu. Vous aviez des ennemis redoutables et rusés ; mais je vous avois donné des armes pour les combattre : prieres, avis salutaires, sacremens, sacrifices, protection puissante des Saints, secours spirituels, exercices de piété, pénitences, bonnes œuvres, tout pouvoit vous servir pour vaincre des ennemis que j'avois déjà désarmés. Vous étiez une terre inculte et en friche, je vous ai envoyé d'excellens ouvriers pour la cultiver ; je vous ai donné des hommes zélés et pleins de mon esprit, des directeurs sages et éclairés, des guides sûrs et expérimentés pour vous conduire sûrement dans les voies de la perfection et au terme. Quel usage avez-vous fait de tous ces moyens ? Quelle utilité en avez-vous tirée ? Je vais vous envoyer des Prophetes, des Sages, des Interpretes de la Loi, dit le Sauveur, et il y en aura que vous ferez mourir, et il y en aura que vous flagellerez et que vous poursuivrez de ville en ville. Les Juifs ont bien mal profité de ces puissans moyens de salut ; ils en ont abusé d'une maniere bien étrange. Faisons-nous un meilleur usage des graces qu'il nous fait, des moyens qu'il nous donne ? Rappe-

lons le souvenir de toutes les graces qu'il nous a faites ; que de secours spirituels, que de salutaires inspirations, que de pieux mouvemens, que de Sages, que de Prophetes ! Quel fruit en avons-nous tiré ?

SECOND POINT.

Considérez que tout publie, tout nous prêche les bontés du Seigneur à notre égard ; nous sommes accablés de ses bienfaits, nous sommes pleins de ses dons : les faveurs spirituelles, les corporelles, biens éternels et temporels, tout publie les libéralités d'un Dieu qui est et notre Créateur et notre Pere. Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu de sa libéralité ? Ce que nous possédons, ce que nous espérons, tout sollicite notre cœur, tout exige notre reconnoissance : est-elle vive cette reconnoissance ? et quel usage faisons-nous de tous ses bienfaits ? On abuse de tous ses dons ; on s'en sert pour lui déplaire, pour l'offenser ; on abuse même de ses graces ; sa miséricorde et sa patience servent souvent de prétexte à notre ingratitude : nous sommes méchans, parce que Dieu est bon ; notre cœur est si mauvais, il est si déréglé, qu'il convertit en poison les meilleurs remedes ; souvent ce qui est le plus propre à convertir une ame, ne sert qu'à l'endurcir. Quel fruit tire-t-on de tant de livres spirituels, de tant d'exhortations, de tant de confessions, de communions, de prieres ? Dieu a beau crier, menacer, frapper même ; les accidens les plus frappans endorment, pour ainsi dire. Il y a peu d'années que quelque jeune personne mondaine ne soit surprise par la mort au milieu des plaisirs, des jeux, des spectacles, sans qu'il y ait eu le moindre intervalle entre les déréglemens de la vie et la mort. Qui ne seroit touché de ces malheurs ? On est effrayé, on gémit sur le sort funeste d'autrui ; mais en devient-on

meilleur ? Une dame mondaine est morte subitement à la comédie, un joueur de profession est mort les dés, les cartes à la main ; quel fruit produisent ces événemens fâcheux dans l'esprit et le cœur de ceux qui survivent ? Les spectacles sont-ils moins fréquentés, les académies d'oisiveté, les assemblées moins nombreuses ? En devient-on plus chrétien ? en est-on même moins mondain ?

Hé, Seigneur ! quel abus effrayant n'ai-je pas fait jusqu'ici de vos graces et de tous vos bienfaits, et quel compte n'ai-je pas à rendre ? Daignez, Seigneur, encore par un excès de bonté, suspendre votre juste colere. Je reconnois mon iniquité, et je la déteste. Je vais, mon Dieu, commencer, moyennant le secours de votre grace, à mettre tout à profit pour mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Aufer rubiginem de argento, et egredietur vas purissimum. Prov.

Otez, Seigneur, la rouille de l'argent, et il s'en formera un vase très-pur.

Trahe me post te, et curremus. Cant. 2.

Ne vous rebutez pas, Seigneur ; attirez-moi encore à vous par votre grace, et vous verrez avec quelle promptitude je courrai.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOUS résistez toujours au Saint-Esprit, disoit saint Etienne à ce peuple ingrat et endurci, qui ne vouloit pas se rendre aux douces et fortes sollicitations de la grace. Ne pourroit-on pas vous faire aujourd'hui le même reproche ? Depuis combien de temps peut-être résistez-vous à cet Esprit-Saint qui vous éclaire, qui vous exhorte, qui vous presse de réformer ces mœurs trop mon-

daines, corrompues peut-être, ou du moins peu chrétiennes; de vaincre ces passions qui vous maîtrisent, et sur-tout celle qui domine; de suivre les impressions de la grace qui vous sollicite à ne pas différer plus long-temps votre conversion! Voici aujourd'hui un nouveau bienfait du Seigneur. Ces réflexions qu'on vous fait faire ici, ces avis salutaires qu'on vous donne, ces pratiques de piété qu'on vous conseille, sont une nouvelle grace; ne la rendez pas inutile; ne résistez pas plus long-temps à cet Esprit-Saint. Peut-être est-ce ici le point critique pour votre conversion et pour votre salut; il y en a un durant la vie qui décide de notre éternelle destinée; il est probable que celui-ci sera le dernier pour plusieurs de ceux qui feront ces réflexions et qui liront ces pratiques.

2.° Commencez ce jour même de faire quelque démarche sûre dans la voie du salut. Avez-vous une liaison à rompre, une confession, une restitution à faire, un ennemi avec qui vous deviez vous réconcilier, n'attendez pas à demain, faites tout cela aujourd'hui même, ou entiérement si vous le pouvez, ou du moins que la conversion, que la restitution, que la réformation soit commencée. Allez voir cette personne avec qui vous êtes en froideur. Vous ne pouvez pas rendre toute la somme, mettez à part quelque argent, jusqu'à ce que petit à petit toute la restitution soit complette, et écrivez sur l'heure même, dans un billet secret, le nom de la personne à qui vous la devez, avec votre obligation dont vous chargez votre héritier, en cas que la mort vous prévienne. Commencez ce jour même par réformer votre extérieur par une nouvelle modestie. Pratiquez ces regles que vous avez si fort négligées jusqu'ici. Relisez votre réglement de vie que vous aviez fait dans la retraite ou au commencement de cette année. C'est l'Esprit-Saint qui vous donne les avis que vous lisez; n'y résistez point.

QUATRIEME JOUR.

SAINT DOMINIQUE, CONFESSEUR, FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRERES PRÊCHEURS.

SAINT Dominique, que le Ciel avoit destiné pour être par lui-même, et par ses enfans, la lumiere du monde Chrétien, une des plus solides colonnes de l'Église, le soutien de la Foi et de la Religion, le réformateur des mœurs, le fléau des hérétiques, naquit l'an 1170 à Calarvega, petite ville du Diocese d'Osma dans la Vieille Castille. Il étoit fils de Félix de Guzman, de l'ancienne et illustre maison des Guzman, si distinguée en Espagne par les grands services qu'elle a rendus à l'Etat, et par ses alliances avec les premieres Maisons de l'Europe. Sa mere Jeanne d'Aça, dont les ancêtres se sont rendus si célebres dans l'histoire de leur pays, étoit encore plus recommandable par sa haute piété que par sa noblesse. Etant grosse de Dominique, qui ne fut que le troisieme de ses fils, elle eut un songe où elle s'imagina mettre au monde un petit chien, qui tenant un flambeau allumé dans la gueule, portoit la lumiere et le feu par toute la terre. La doctrine et le zele immense de notre Saint, justifierent bientôt le vrai sens de cette mystérieuse vision, laquelle fut peu de jours après confirmée par une autre encore plus claire : car cette vertueuse Dame faisant une neuvaine dans l'Eglise de Saint-Dominique de Silos, pour son heureux accouchement, ce Saint lui apparut, et l'assura qu'elle accoucheroit d'un fils qui seroit la lumiere du monde Chrétien, et la consolation de toute l'Eglise.

Les premieres années de Dominique furent un présage de ce qu'il seroit un jour. On n'apperçut

en lui aucunes foiblesses ordinaires aux autres enfans. On eût dit que la piété avoit prévenu en lui l'âge de raison. Il étoit encore sous la conduite de sa nourrice, qu'il savoit déjà se lever secretement la nuit, et donner à la priere le temps qu'il déroboit à son repos. Un naturel heureux, un esprit doux et docile, un cœur tendre, une douceur qui lui gagnoit tous les cœurs, le rendirent d'abord l'admiration de tous ses parens, et en firent les délices de sa famille. Son penchant à la vertu laissa peu à faire à l'éducation. Un de ses oncles, Archiprêtre de l'Eglise du Gumiel d'Yssan, s'en chargea; et toute son attention fut à modérer sa ferveur pour la piété, et son application à l'étude.

Après avoir appris la Grammaire et les Humanités, on l'envoya faire ses études dans l'Université de Palencia, la plus célebre alors, pour ne pas dire l'unique qui fût en Espagne, et qui depuis a été transférée à Salamanque. Il y fit de si grands progrès dans les sciences, que dans moins de six ans il devint un des plus habiles Théologiens; mais en devenant savant, il devint encore plus saint. Il jeûnoit plusieurs fois la semaine; il macéroit sa chair par d'étonnantes austérités; il couchoit sur la dure, dormoit peu, et passoit une partie de la nuit en prieres. Jamais homme ne fut plus maître de tous ses sens. Il avoit fait un accord avec ses yeux, pour ne pas regarder seulement une femme. Sa modestie annonçoit son amour extrême pour la pureté; et l'on peut dire que sa délicatesse sur ce point ne contribua pas peu à en faire un des plus chers favoris de la Reine des Vierges; aussi eut-il pour elle toute sa vie une tendresse, et une dévotion qui eut de grands effets.

Il n'avoit point encore achevé ses études, lorsqu'une cruelle famine désolant toute l'Espagne, lui donna occasion de signaler sa charité. Après

avoir donné tout ce qu'il avoit d'argent pour soulager les pauvres, il vendit ses meubles et ses livres ; et ayant tout donné, il résolut de se donner lui-même en échange pour tirer de l'esclavage le fils d'une pauvre femme, laquelle lui demandoit de quoi le racheter. Cette mere affligée fut effrayée de la seule proposition que Dominique lui en fit, et il n'y eut que l'opiniâtre refus qu'elle fit, qui empêcha le Saint de se faire esclave.

Sa charité ne se bornoit pas aux seuls besoins du corps, elle le rendoit encore plus sensible aux besoins spirituels du prochain. Doué du talent de la parole dans un éminent degré, rien ne put jamais résister à l'Esprit-Saint qui parloit par sa bouche. Soit qu'il prêchât, ou qu'il s'entretînt dans la conversation, nul cœur si endurci qui ne se ramollît, qui ne se convertît en entendant parler Dominique. Les prémices des fruits de sa prédication furent la conversion d'un jeune Seigneur nommé Conrad, qui s'étant fait ensuite moine de Cîteaux, fut élevé depuis au Cardinalat par son seul mérite.

Quelque jeune que fût encore notre Saint, on le consultoit comme le Directeur le plus expérimenté dans les voies du salut ; et malgré son âge, on le regardoit déjà comme l'oracle de l'Université de Palencia et de toute l'Espagne. Ce fut cette haute réputation qui obligea Dom Diegue de Azebez Evêque d'Osma, l'un des plus saints Prélats de son temps, de le pourvoir de l'Archidiaconat de son Eglise. Le saint Evêque venoit d'en faire un Chapitre de Chanoines Réguliers. La nouvelle réforme avoit besoin d'un puissant appui : Dominique en fut l'ame, et sa vie exemplaire cimenta merveilleusement cette naissante régularité. Il augmenta ses jeûnes, prolongea ses veilles, et redoubla toutes ses autres austérités. La lecture assidue des Conférences de Cassien lui fit prendre

la résolution de retracer sur lui-même les mortifications des anciens Peres de l'Egypte. Il s'obligea de se donner la discipline trois fois chaque nuit, avec un fouet armé de pointes de fer ; et il enchérit sur les macérations de ces grands exemples de pénitence.

Mais Dieu n'avoit pas formé ce nouvel Apôtre pour la seule Eglise d'Osma. Dominique né pour porter la parole de Dieu aux nations, et prêcher la pénitence aux pécheurs, parcourut plusieurs provinces d'Espagne, travaillant partout avec un succès inoui, et détruisant avec les vices, les erreurs dont les Mahométans et les Hérétiques les avoient infectées. La conversion éclatante de l'Hérésiarque Reinier fut un des fruits de cette premiere mission ; et la réformation générale des mœurs suivit de près cette insigne conquête. Demandé à Palencia pour y faire des leçons publiques de Théologie, il fit bien voir l'alliance qu'on peut faire d'une science sublime avec la plus éminente vertu.

Cependant la moisson demandoit des ouvriers ; et les peuples ensevelis ou dans les vices, ou dans l'erreur, tendoient les mains vers Dominique. Ayant été ordonné Prêtre par l'Evêque d'Osma, il quitta Palencia pour faire une seconde mission jusqu'aux extrémités de la Galice. Les Eglises se trouvant trop petites pour contenir tous ceux qui vouloient l'entendre, il fut obligé de prêcher dans les places et dans les champs. Un jour qu'il prêchoit sur le bord de la mer, il fut enlevé par les Pirates, qui après l'avoir outragé de paroles, le maltraiterent encore à coups de bâtons et de nerfs de bœuf. Sa patience les rendit encore plus cruels ; mais ces mauvais traitemens ne l'empêcherent pas d'entreprendre la conversion de ces Barbares. Ils étoient sur le point de le jeter dans la mer, lorsqu'une furieuse tempête s'éleva tout à coup,

et leur fit craindre un prochain naufrage. Ils reconnurent que c'étoit une punition des mauvais traitemens faits à l'homme de Dieu. Tout l'équipage se jette à ses pieds, promet de se convertir, et à l'instant la tempête s'appaise. On débarque au premier port; et le fruit de sa mission dans le vaisseau et de sa captivité, fut la conversion miraculeuse de tous ces Infidelles. Aussi puissant en œuvres qu'en paroles, il parcourut les Royaumes de Castille et d'Aragon. Tout changea de face dès que Dominique eut paru. La réformation passa jusqu'à la Cour. Alphonse Roi de Castille, pere de la Reine Blanche mere de saint Louis, n'eut pas plutôt ouï l'homme de Dieu, qu'il devint un des plus vertueux Princes d'Espagne.

Tout prêchoit dans cet homme apostolique; toutes ses paroles étoient comme autant d'étincelles du feu divin dont son cœur étoit embrasé; et sa dévotion tendre et pleine de confiance envers la sainte Vierge, fut toujours, comme il le disoit lui-même, le principal artifice dont il se servoit pour convertir les pécheurs et les hérétiques. C'est à lui que les Prédicateurs doivent cette sainte pratique de saluer et de prier la sainte Vierge dès l'entrée de leurs discours, et c'est encore à saint Dominique que l'Eglise est redevable de cette dévotion si sainte et si utile du Rosaire. Cette Reine des Saints l'ayant choisi dès le berceau pour son favori, lui avoit appris la maniere de l'honorer qui lui étoit la plus agréable. Elle lui en avoit inspiré la méthode et l'esprit; et ce fut à cette excellente pratique de piété, à cette priere si efficace, qu'il reconnoissoit devoir ce nombre prodigieux de conversions dont Dieu bénissoit son zele.

Mais l'Espagne n'étoit pas un champ assez étendu, le Ciel l'appeloit à de plus grandes

conquêtes. Le Roi de Castille envoyant en France l'Evêque d'Osma en qualité d'Ambassadeur, voulut qu'il prît pour son Théologien saint Dominique. Ils passerent par le Languedoc, où ils ne purent voir, sans gémir, les progrès que les hérétiques Albigeois faisoient dans cette Province. Leur négociation heureusement terminée, ils furent si frappés de la mort précipitée de la jeune Princesse qu'ils avoient obtenue pour le Prince Ferdinand, qu'ils prirent le chemin de Rome pour obtenir du Pape Innocent III la permission de venir travailler à la conversion des Albigeois, ou de passer dans le Nord, pour annoncer la foi aux Infidelles. Le Pape les détermina à prendre le premier parti ; et ayant reçu leur mission, ils revinrent en France. Ils passerent par dévotion à Cîteaux. L'Abbé nommé Arnoul se joignit à eux ; et étant arrivés en Languedoc, ils s'associerent Raoul Abbé de Fontfroide, et le Bienheureux Pierre de Castelnau, Religieux de la même Abbaye.

L'Eglise ne s'étoit peut-être jamais vue en France dans un si pitoyable état. Un tas d'hérésies monstrueuses, réunies sous le nom d'Albigeois, ravageoit impitoyablement la vigne du Seigneur, et faisoit une guerre sanglante à l'Église. Acharnés à l'abolition des Sacremens, à la destruction de la dévotion à la sainte Vierge, et de toutes les pratiques de piété, et à l'anéantissement de la Hiérarchie Ecclésiastique, ils mettoient tout à feu et à sang, et remplissoient les Provinces des tristes ruines des temples. L'ignorance et le libertinage regnoient par-tout, et le sacré ministere de la Prédication, moyen efficace et permanent pour maintenir la Religion, et pour servir comme de digue au torrent de l'impiété, n'étoit plus en usage. A tous ces maux, Dieu n'oppose que notre Saint. Ce nouvel Apôtre n'a pas plutôt paru en

Languedoc, que cette nuée d'hérétiques est dissipée. Henriciens, Pétrobusiens, Arnaudites, Citares, Piffres, Patarins, Tisserans, Poblicains ou Publicains, Passagiens, Vaudois, Ariens, tous furent confondus, et la plupart convertis par le zele, les exemples et les prédications de saint Dominique. Il ne commençoit jamais ses controverses ou ses instructions, que, prosterné devant l'Image de la Mere de Dieu, il ne fît cette belle priere que l'Eglise a depuis adoptée : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata ; da mihi virtutem contra hostes tuos.* Daignez, Vierge sainte, m'obtenir la grace de vous louer dignement ; et donnez-moi la force pour combattre tous vos ennemis, et pour les vaincre. Quelque pénible que fût sa mission, il résolut de faire tous ses voyages à pied, sans argent, et sans autre provision que sa confiance en la charité des Fidelles, opposant ce désintéressement apostolique à l'hypocrisie de quelques-uns de ces hérétiques qui se disoient parfaits, parce qu'ils affectoient une pauvreté extraordinaire. Les hérétiques qui se piquoient et de doctrine et de piété, firent contre notre Saint plusieurs libelles pleins d'invectives et de blasphêmes contre Dieu, contre la sainte Vierge et les Saints. Dominique y répondit de vive voix et par écrit. A quoi les hérétiques ne pouvant répliquer, ils demanderent que notre Saint leur donnât par écrit sa doctrine. Il le fit ; l'écrit fut lu en pleine assemblée ; la force et l'évidence de la vérité les interdit. Ils conclurent de jeter l'écrit dans le feu ; mais le feu respecta la Doctrine Catholique. On alluma un brasier encore plus ardent, mais l'écrit n'en fut pas plus endommagé ; et ayant fait tous leurs efforts une troisieme fois pour le brûler, ils furent confondus par un troisieme miracle. Ils se fussent tous convertis, si les miracles conver-

tissoient les Hérétiques. Un seul de l'assemblée eut ce bonheur, pour publier un fait qu'ils avoient tous promis de tenir secret, et qui fut bientôt suivi d'une pareille merveille ; car disputant un jour à Fanjaux avec ces endurcis, l'un d'eux ayant secrétement trempé dans de l'eau d'alun l'écrit des hérétiques pour le rendre incombustible, demanda fiérement qu'on en vînt à l'épreuve du feu pour reconnoître la vérité. Tout le peuple s'étant assemblé autour d'un grand brasier, on y jeta l'écrit hérétique, qui à l'instant fut consumé. Saint Dominique consentit qu'on y jetât le sien, qui y resta jusqu'à ce que le feu fût éteint, sans y avoir reçu la moindre atteinte.

Cette double victoire rendit les ennemis de la Foi encore plus furieux. Ils attenterent plusieurs fois à la vie de l'homme de Dieu; mais toutes leurs entreprises ne servirent qu'à augmenter la passion qu'il avoit du martyre. Touché du danger où étoient un grand nombre de filles de qualité, que les Hérétiques avoient dépouillées de leurs biens, il fonda pour elles, par les libéralités de Bernard Archevêque de Narbonne, et de Foulques Evêque de Toulouse, un Monastere à Proville près de Fanjaux, qui est le chef des Monasteres des Filles de son Ordre.

Les grands succès du zele infatigable de notre Saint, lui attirerent des compagnons qui s'estimoient heureux d'avoir part à ses travaux apostoliques. Il parcourut avec eux les villes d'Albi, de Pamiers, de Narbonne, de Carcassonne, de Montpellier, et la plupart des villes et villages du Languedoc, opérant par-tout de nouveaux miracles. Les Fidelles étoient confirmés dans la Foi ; mais il convertissoit peu d'hérétiques. S'en plaignant un jour à la sainte Vierge en qui il mettoit toute sa confiance après Dieu, elle

lui apparut, et lui dit : que pour convertir ces obstinés, il n'avoit qu'à prêcher la dévotion du Rosaire. Le Saint obéit; au lieu de controverse, il se mit à prêcher la pratique de cette admirable dévotion ; il en apprit au peuple la méthode et l'esprit ; il en expliqua les mysteres : le fruit démontra bientôt l'efficacité merveilleuse de ce puissant secours. Saint Dominique eut la consolation de voir en peu de temps plus de cent mille pécheurs ou hérétiques convertis ; l'armée des Croisés n'ayant guere servi qu'à les rendre plus endurcis. Leur conversion fut l'effet de la puissante protection de la Mere de Dieu, par le moyen du saint Rosaire. Ce fut-là proprement la véritable époque de cette célebre dévotion, qui a été appuyée par tant de témoignages non suspects, autorisée par tant de miracles, honorée de tant de privileges, et continuellement approuvée par l'abondance des bénédictions que Dieu répand sur ceux qui savent en faire un saint usage.

Les merveilles que Dieu opéroit par notre Saint, et les fruits étonnans de son zele, porterent la plupart des peuples à le demander pour Pasteur; mais sa profonde humilité lui donna toute sa vie un éloignement infini pour toute sorte de Prélature. Il refusa un Evêché dans la Galice, un autre en Bretagne, ceux de Cominge, de Conserans, de Beziers ; et pour lui faire accepter l'Office d'Inquisiteur de la Foi, il fallut un ordre exprès du Pape ; mais la Providence avoit sur lui de plus grands desseins. Dès l'an 1207 Dieu lui avoit inspiré le plan d'un Ordre Religieux, qui eût pour fin la prédication de l'Evangile, la conversion des hérétiques, la défense de la Foi, et la propagation du Christianisme. La mort du saint Evêque d'Osma, à qui notre Saint s'en étoit expliqué, en avoit suspendu l'exécution. Foulques, Evêques de Toulouse, allant au Concile

de Latran, se chargea de le faire approuver par le Vicaire de Jesus-Christ, et voulut que saint Dominique l'accompagnât à Rome. Le Pape Innocent III, quelque résolu qu'il fût de ne point multiplier les Ordres Religieux, ayant vu en songe saint Dominique soutenant seul l'Eglise de Latran, reconnut le doigt de Dieu, dans ce nouvel Institut, ordonna au Saint d'en dresser les Constitutions et les Regles. La mort de ce grand Pontife sembloit devoir être un obstacle à ce grand dessein. Le Pape Honorius III, successeur d'Innocent, ne crut pas pouvoir rendre un plus grand service à l'Eglise, que d'approuver ce nouvel Institut, sous le nom de Freres Prêcheurs; et ce fut le 22 de Décembre de l'an 1216 qu'il en expédia la Bulle. Telle fut la naissance de cet Ordre célebre, qui a rendu, et qui rend encore tous les jours à l'Eglise des services si signalés; qui a donné au monde Chrétien six Papes, quarante-neuf Cardinaux, vingt-trois Patriarches, quinze cents Evêques, six cents Archevêques, quarante-trois Nonces, soixante-neuf Maîtres du sacré Palais, un nombre prodigieux de célebres Docteurs et de savans Ecrivains, et une multitude extraordinaire de Saints, qui font un des plus grands ornemens de l'Eglise.

Toute la Chrétienté ressentit bientôt les effets merveilleux de cet important secours. A peine ce saint Ordre fut confirmé, que le saint Fondadateur vit ses enfans répandus par toute la terre, et par-tout triompher de l'hérésie, et porter la réformation des mœurs par-tout. Arrivant à Toulouse, il eut la consolation d'y trouver le premier Couvent de son Ordre presque achevé, par les libéralités de l'Evêque de Toulouse, et du Comte de Montfort. La Reine Blanche, qui croyoit devoir à la dévotion du Rosaire, que notre Saint lui avoit inspirée, la naissance du Roi saint Louis, lui en fonda un à Paris.

Le Saint passa à Metz, où il bâtit un Couvent, dont il donna la conduite au Bienheureux Etienne son compagnon, et prit ensuite le chemin de l'Italie. Ce fut en ce voyage qu'il fut pris par des brigands et traité avec la derniere indignité. Sa douceur et sa patience convertirent ces scélérats; et ses exhortations furent suivies de leur pénitence. Le Saint étant arrivé à Venise, dans le dessein d'aller porter la lumiere de l'Evangile aux peuples Barbares de de-là le Pont-Euxin, reconnut que son entreprise étoit impossible. Il se contenta d'envoyer quelques-uns de ses Religieux en Dalmatie, et ayant laissé quelques autres à Venise pour y bâtir un Couvent, il se rendit à Rome. Il fut reçut du Pape Honorius, avec la tendresse et la vénération due à son éminente vertu. Le Pape lui donna d'abord l'Eglise de Saint-Sixte et ses dépendances, pour en faire un Couvent, qu'il céda ensuite aux Religieuses de son Ordre, et établit ses Religieux dans la Maison de Sainte Sabine, que le Pape lui accorda.

L'application qu'avoit notre Saint à nourrir de la parole de Dieu les peuples, n'empêcha pas que son zele ne s'étendît encore jusques dans le Palais des Grands. Le Pape le chargea du soin de sa Maison, sous la qualité de Maître du Sacré Palais; dignité qui n'est jamais sortie de ce saint Ordre. Cependant la sollicitude paternelle qu'il avoit pour toute la famille, qui dans moins de cinq ans, comptoit déjà plusieurs Provinces et plusieurs mille Religieux, lui en fit entreprendre la visite. Il commença sa course par l'Espagne, revint en France; resta quelques mois à Paris, d'où il envoya quelques-uns de ses Religieux en Ecosse, parcourut toute l'Italie, prêchant par-tout avec admiration, et par-tout voyant fleurir son Ordre avec éclat, et trouvant dans toutes ses Maisons des Religieux d'une sainteté éminente.

Etant revenu à Boulogne vers le Carême de l'an 1220, il y assembla son premier Chapitre Général, où après avoir fait des ordonnances pleines de sagesse et de piété, il mit tout en œuvre pour se démettre de sa supériorité ; mais il fallut que son humilité cédât aux larmes et aux prieres de ses enfans, et qu'il continuât les fonctions de sa charge. Après avoir visité les Maisons de son Ordre dans l'Etat Ecclésiastique, dans la Toscane et dans le Milanez, il vint tenir son second Chapitre Général à Boulogne. Il y divisa tout son Ordre en huit Provinces, contenant cinquante-six Couvens ; il fit élire huit Provinciaux, tous d'une vertu éminente et d'une capacité reconnue ; et envoya plusieurs de ses enfans dans les pays du Nord et dans l'Orient, et le célebre Hyacinthe en Pologne.

Les miracles que Dieu opéroit par ce grand Saint, le firent regarder comme le Thaumaturge de son siecle. Doué du don des Langues et de celui de Prophétie, il renouvela dans ces derniers temps les merveilles qu'on avoit admirées dans les premiers siecles de l'Eglise. Une Dame Romaine nommée Gouttadonne, ayant laissé un enfant malade, pour aller entendre le Saint, le trouva mort à son retour. Sa confiance en saint Dominique suspendit sa douleur. Elle porte elle-même son fils aux pieds du Saint, qui touché de cet accident, après une courte priere, fait le signe de la Croix sur le mort, puis le prenant par la main, le rend à sa mere plein de vie. Un jour comme il s'entretenoit avec le Cardinal Etienne et deux autres Cardinaux, on vint lui dire que le neveu du Cardinal nommé Napoléon, étant tombé de cheval, avoit expiré sur la place. A cette nouvelle, l'oncle tomba pâmé entre les bras du Saint. On apporte le corps ; notre Saint se met en prieres, il est exaucé ; le jeune homme se leve plein de santé, et va lui-même apprendre

le miracle à son oncle. Un des Ouvriers qui travailloient au Couvent de Saint Sixte, ayant été écrasé sous un pan de muraille qui s'étoit éboulée, fut ressuscité par le Saint aux yeux de toute la ville. Il n'est pas surprenant si un homme si puissant en œuvres, l'étoit en paroles, et s'il ne paroissoit guere en public sans qu'on lui coupât une partie de son manteau.

Accoutumé à des visites fréquentes de Jesus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints, ses oraisons étoient ordinairement des extases, dans l'une desquelles le Sauveur lui apparut, irrité par le déréglement général des mœurs, et sur le point d'immoler les pécheurs à sa justice, lorsque la Mere des miséricordes lui présentant Dominique et un autre de ses fidelles serviteurs, demanda grace pour les pécheurs en considération de ces deux Justes. Le même jour notre Saint ayant rencontré saint François, reconnut que c'étoit celui que la sainte Vierge avoit présenté à son Fils avec lui; et ce fut cette vision qui lia si étroitement les cœurs de ces deux grands Patriarches.

Il y avoit déjà quelque temps que saint Dominique languissoit encore plus par les ardeurs de l'amour divin que par la foiblesse de sa santé, usée par tant d'austérités et de travaux apostoliques, lorsqu'il fut averti de l'heureux moment qui devoit être le commencement d'une éternelle félicité. Sa derniere maladie ne fut pas longue, mais elle fut édifiante; sa patience, sa douceur, sa joie, sa dévotion charmerent tous ses chers enfans, qui ne pouvoient se consoler de se voir séparés de leur cher Pere. Enfin après les avoir consolés et exhortés à l'exacte observation de leur saint Institut, il voulut mourir sur la cendre. Ce fut le Vendredi sixieme d'Août 1221, qu'il rendit son bienheureux esprit à son Créateur, âgé seulement de 51 ans, et comblé de mérites. On trouva sur

son corps une chaîne de fer en ceinture. Ses funérailles furent comme le prelude de sa Canonisation. Le Cardinal Hugolin, Légat du Saint-Siege, depuis Pape sous le nom de Grégoire IX, fit la cérémonie de la sépulture, accompagné du Patriarche d'Aquilée et de plusieurs Evêques. Il fut enterré dans l'Eglise de son Couvent; mais les miracles qui se faisoient tous les jours à son tombeau, ne permirent pas qu'on laissât longtemps ce saint dépôt enfoui. On leva le saint corps douze ans après sa mort; et deux ans après le Pape Grégoire IX, qui avoit été témoin des principales actions des dernieres années de sa vie, et qui avoit été présent quand il ressuscita Mapoléon, le canonisa le 13 Juillet de l'année 1234, avec les cérémonies ordinaires. La solennité de la Transfiguration de N. S. Jesus-Christ, qui étoit le jour de sa mort, a fait fixer sa fête au 4 d'Août, par un ordre exprès du Pape Paul IV.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui Ecclesiam tuam beati Dominici Confessoris tui illuminare dignatus es meritis et doctrinis: concede, ut ejus intercessione, temporalibus non destituatur auxiliis, et spiritualibus semper proficiat incrementis. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui avez daigné donner un nouvel éclat à votre Eglise, par les mérites et la doctrine du bienheureux Dominique votre Confesseur: faites que par son intercession elle ne soit jamais dénuée de secours pour le temporel, et qu'elle croisse de jour en jour pour les biens spirituels. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul à Timothée. Chap. 4.

CHARISSIME : Testificor coram Deo, et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus : prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam Doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus : et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto : ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex : non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

MON très-cher fils, je vous en conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts : je vous en conjure par son avénement, et par son regne, prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion : employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire : car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine ; mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs ; et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent ; acquittez-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Evangile ; remplissez votre ministere. Vivez sobrement : car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais aussi à ceux qui souhaitent son avénement.

Saint Paul écrivit cette Epître à son cher Disciple, non-seulement pour l'appeler auprès de lui, mais aussi pour l'encourager au milieu des peines et des travaux de l'Episcopat. Il lui donne divers avis sur les faux Docteurs et les Hérétiques de ce temps-là, les Simoniens, les Gnostiques et ceux qui devoient venir après eux, dont il lui fait une vive peinture, l'exhortant sur-tout au saint ministere de la prédication.

RÉFLEXIONS.

Il faut de l'étude, il faut de la science, il faut du talent pour prêcher ; mais il faut encore plus de vertu, de zele et de patience pour prêcher avec fruit. Rien ne prouve mieux la corruption du cœur humain que les erreurs de l'esprit. Ces ténebres naissent toujours d'un mauvais fonds. Les brouillards qui les causent sont malins, il n'est pas aisé de les dissiper, parce que le cœur a toujours beaucoup de part aux erreurs de l'esprit dans les hérétiques. La passion les produit, la passion les nourrit. Il faut du zele pour entreprendre de guérir un aveuglement volontaire ; il faut de l'habileté, il faut de la patience et encore plus de piété. Le premier effet de l'erreur volontaire, c'est le dégoût du vrai ; ce dégoût marque toujours un dérangement et une maladie. Le mal ne seroit pas incurable si le malade vouloit guérir ; mais l'opiniâtreté est la qualité naturelle de l'hérésie, comme celle-ci est toujours la fille de l'orgueil. La maladie est mortelle, et la cure par conséquent difficile ; c'est pour cela qu'il faut une main habile, sage, qui ne se rebute pas. Il faut prêcher la vérité sans dissimulation, mais avec beaucoup de douceur. Il faut prêcher avec zele ; mais il faut que ce zele soit sans aigreur et sans passion. Il faut qu'une charité pure et sans fard soit toujours l'ame de notre zele. Peu d'hérétiques,

s'ils ont de l'esprit, qui ne soient convaincus, encore moins qui se convertissent, parce que la source du mal n'est pas toujours dans l'esprit. Un Prédicateur est plus persuasif par les exemples que par les raisons : on réplique toujours à celles-ci ; mais on n'a rien à répliquer à ceux-là. Les exemples sont toujours plus éloquens que les discours. Une saine doctrine qui n'est pas soutenue par la sainteté d'une vie exemplaire, n'a qu'un éclat foible et demi-éteint. Il faut que la conduite du Prédicateur prévienne les esprits en faveur de sa morale. Jesus-Christ a commencé par faire avant que de prêcher. Une vie molle, une vie mondaine et immortifiée dans un Prédicateur, affoiblit étrangement son éloquence. On ne peut pas se persuader qu'il croit lui-même les vérités qu'il prêche, quand il ne fait rien de ce qu'il dit.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum, quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes. Amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins, ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à la ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la

in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias, quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati: quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De la parole de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que jamais la parole de Dieu n'a été plus souvent annoncée dans le Christianisme qu'elle l'est de nos jours; mais il est également vrai que ce bon grain semé dans le champ de l'Eglise n'y fut jamais plus stérile, et que jamais les Chrétiens n'en ont tiré moins de fruit. D'où peut venir cette inutilité de la parole de Dieu, et à qui doit-elle être imputée? Est-ce à la parole même de Dieu? est-ce aux Prédicateurs qui la débitent? est-ce aux Chrétiens qui l'écoutent? Or, de vouloir en accuser la parole de Dieu même, ce seroit une injustice; car elle n'est pas moins puissante aujourd'hui qu'elle l'a été du temps des Apôtres, lorsque dans un seul discours saint Pierre convertit trois mille auditeurs. Sont-ce les Prédicateurs qui causent ce désordre? Il peut s'en trouver, comme dit l'Apôtre, qui la tiennent captive; d'autres qui la rendent mercénaire, et qui, pour ainsi dire, en trafiquent, pour acheter je ne sais quel crédit et quelle vaine

réputation. Les mœurs peut-être de quelques-uns peuvent contredire la morale qu'ils prêchent. Mais après tout, ce n'est ni au mérite, ni à la sainteté des Prédicateurs que Dieu a attaché l'efficacité de sa parole; elle opere par sa propre vertu, indépendamment même de l'intention du Ministre. S'ils la profanent, ils se pervertissent eux-mêmes; mais en se pervertissant ils ne laissent pas de sanctifier les autres. Pourvu que la terre soit bien préparée, qu'elle soit bonne, l'habileté de celui qui la seme influe peu à sa fertilité. Si donc la parole de Dieu fructifie si peu parmi nous, c'est à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. Mais quelles réflexions à faire, et quelles conséquences à tirer de cette stérilité? On a prêché cette divine parole aux Païens les plus entêtés, les plus corrompus, et ils se sont convertis. On prêche encore tous les jours aux peuples les plus grossiers, les plus barbares, et ils se convertissent. On nous prêche; ce sont les mêmes vérités de foi; c'est la même morale: se fait-il parmi nous un grand nombre de conversions? Quand l'esprit est convaincu, le cœur est bientôt réformé, et le changement des mœurs est toujours l'effet nécessaire de cette réforme. Il faut que notre esprit soit bien peu docile; il faut que nous ne croyons rien de ce qu'on nous prêche, puisque nous nous corrigeons si peu; et si nous ne croyons pas, sommes-nous fidelles?

SECOND POINT.

Considérez que cette inutilité ou stérilité de la parole de Dieu dans nous, ne peut guere venir que de ces trois sources; savoir, du dégoût qu'on a de la parole de Dieu; de l'abus qu'on fait de la parole de Dieu, et de la résistance volontaire à la parole de Dieu. On se dégoûte de la parole de Dieu; c'est le défaut ordinaire des ames lâches.

On abuse de la parole de Dieu ; c'est le vice des ames vaines. On résiste à la parole de Dieu ; c'est le caractere des pécheurs endurcis. Ce dégoût marque un dérangement et une maladie habituelle dans une ame que Dieu commence de rejeter de son cœur, qu'il a peut-être déjà rejetée. La faim spirituelle d'une nourriture si nécessaire et si exquise, tout comme la faim corporelle, est une marque de santé, comme le dégoût spirituel et corporel est un présage peu équivoque d'une mort prochaine. Cet abus de la parole de Dieu est une profanation d'autant plus criminelle, qu'elle s'en prend au moyen le plus sûr, et peut-être au remede le plus efficace que Dieu ait pour nous convertir. Cette résistance volontaire à la parole de Dieu, est une des plus prochaines dispositions à l'endurcissement et à la réprobation d'un Chrétien. Résister à la parole de Dieu, c'est résister au Saint-Esprit, c'est se roidir contre toutes les impressions les plus fortes de la grace. Quelle espérance reste-t-il de la conversion d'un pecheur, lorsqu'il étouffe, lorsqu'il éteint la lumiere qui seule peut l'éclairer, lorsqu'il éteint ce feu sacré qui seul peut l'échauffer et lui donner la vigueur, sans quoi la mort de l'ame est certaine. La parole de Dieu est la ressource qui restoit à ce pécheur. Les premiers ne l'écoutent point, parce qu'ils s'en dégoûtent ; les seconds l'écoutent, non comme parole de Dieu, et c'est pour cela qu'ils en abusent ; les derniers l'écoutent, et l'écoutent même comme parole de Dieu, mais ils ne veulent point la pratiquer, et c'est ainsi qu'ils y résistent. Quel aveuglement, Seigneur ! nul déréglement plus commun ni plus universel. Combien de fois avez-vous négligé d'entendre cette divine parole ? ce dégoût est une marque du mauvais état de votre ame ; en êtes-vous effrayé ? Combien de fois l'avez-vous entendue cette parole de Dieu, sans aucun fruit ? quel

quel abus plus criminel, et qui vous doive plus faire craindre ! Combien de fois l'avez-vous entendue sans vouloir la pratiquer ? quelle preuve plus certaine de votre réprobation ! et vous vous tranquillisez ; qui vous rassure ? Quel compte terrible, Seigneur, à rendre au grand jour de la justice !

Mon Dieu, je tremble, quand je pense à ce dégoût que j'ai eu, et à cet abus que j'ai fait, et à cette résistance que j'ai apportée à la grace. Daignez, Seigneur, avoir pitié de mon ame que vous avez rachetée avec tant de frais ; et puisque cette divine parole a encore pour moi toute sa force, puisque vous me présentez encore ce pain salutaire, daignez m'accorder encore la grace de m'en nourrir et d'en profiter.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. Luc. chap. 11.

O qu'heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la pratiquent !

Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis. Psal. 118.

Votre parole, Seigneur, est un flambeau qui conduit mes pas ; c'est une lumiere qui me découvre la route que je dois prendre.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On s'imagine souvent que tout est fait quand on a été touché au sermon, et cependant on peut dire qu'il ne reste jamais tant à faire. Tout est fait du côté de Dieu, qui vous a appelé et qui vous a offert sa grace ; mais rien n'est fait de votre part. C'est à vous à suivre le Pasteur qui vous a fait entendre sa voix, et à faire valoir le

talent que votre Maître vous a mis entre les mains. Ayez donc soin, après le sermon, de recueillir cette étincelle de feu qui est tombée dans votre ame; entretenez-la par la méditation, et donnez-lui de l'aliment par la lecture de quelque livre de piété, au lieu d'aller aussi-tôt dissiper votre esprit dans les affaires du monde. Allez au sermon avec faim de la parole de Dieu; regardez le Prédicateur comme le héraut du Seigneur, qui vient publier sa Loi et vous déclarer ses volontés; avec quel respect devez-vous l'écouter, et avec quelle docilité! On n'examine guere si celui qui publie les ordres du Roi a belle voix, s'il dit bien, s'il est éloquent, s'il persuade; on ne fait attention qu'à ce qu'il publie: qu'on aille l'entendre, ou qu'on ne l'ait pas ouï, les ordres du Prince obligent; et si on les néglige, on seroit mal reçu à dire: Je ne l'ai pas ouï. Faites l'application de ces vérités-pratiques.

2.° Allez au Sermon avec empressement; soyez-y assidu, et souvenez-vous que la grace de votre conversion est peut-être attachée à celui que vous aurez manqué par votre faute. Souvenez-vous que la parole de Dieu est ce grain mystérieux dont parle le Sauveur du monde. Prenez garde que vous ne soyez du nombre de ceux qui sont près du chemin, qui, comme l'explique le Sauveur lui-même, laissent fouler aux pieds des passans cette divine semence; laquelle n'étant pas enterrée, est mangée par les oiseaux du Ciel. Prenez garde que votre cœur ne soit cette terre pierreuse sur laquelle le grain seche dès qu'il est levé, parce qu'il manque d'humidité, ou que ce soit le lieu plein d'épines qui étouffe le bon grain. Soyez cette bonne terre bien préparée, dans laquelle le grain ayant levé, rapporte cent pour un. Comprenez aujourd'hui la perte que vous faites, et le danger que vous courez de ne tirer aucun fruit de la parole de Dieu. Ecoutez-la

assidument, avec respect, avec humilité, avec dévotion, et ne sortez d'aucun sermon sans en tirer quelque fruit en particulier. Les résolutions vagues sont ordinairement inutiles. Déterminez le vice, ou le défaut que vous devez corriger, ou la vertu que vous devez pratiquer.

CINQUIEME JOUR.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES NEIGES.

ON peut dire que la dévotion à la sainte Vierge est née avec l'Eglise; et les saints Peres ont eu raison quand ils ont assuré que c'étoit à tous les Fidelles que Jesus-Christ parloit sur la croix, quelques momens avant que d'expirer, quand il a dit à saint Jean : *Voilà votre Mere;* et que c'étoient ces mêmes Fidelles qu'il avoit en vue, quand il dit à sa Mere en parlant de saint Jean : *Femme, voilà votre Fils.* C'est cette douce et consolante qualité de mere dans Marie, et ce titre si glorieux et si intéressant de fils dans les Fidelles, qui anime cette confiance, qui excite cet amour, qui inspire ce profond respect et ce culte singulier envers la sainte Vierge, que l'Eglise exige de tous ses enfans, et qui a fait dire à saint Augustin : *Tu es spes unica peccatorum, Maria; in te nostrorum est expectatio præmiorum* (a). Vous êtes, Vierge sainte, l'unique espérance des pécheurs; c'est de vous que nous attendons le prix et la récompense de nos travaux dans le Ciel; et à saint Germain, Patriarche de Constantinople : *Nemo est qui salvus fiat nisi per te, ô beata Virgo : nemo qui liberetur à malis nisi per te; cujus misereatur gratia, nisi*

(a) *Serm. 2. de Annunt.*

per te (a). Il n'y a personne, ô bienheureuse Vierge, qui puisse espérer son salut que par votre moyen; personne qui soit délivré des maux de cette vie que par votre protection; personne qui puisse obtenir miséricorde que par votre puissante intercession.

C'est dans le même sens que l'Eglise, toujours conduite par l'Esprit-Saint, ne se contente pas d'honorer la sainte Vierge, en instituant des fêtes particulieres pour célébrer chaque mystere de sa très-sainte vie, son Immaculée Conception, sa Nativité, sa Présentation au Temple, son Annonciation, sa Purification, son Assomption glorieuse; elle en ordonne une aujourd'hui particuliere, à l'occasion de la Dédicace de son Temple, sous le titre de Sainte Marie Majeure, ou de Notre-Dame des Neiges, pour nous marquer de toutes les manieres son zele pour l'honneur de Marie, et son empressement pour le salut de tous ses enfans. Voici ce qui a donné lieu à cette fête singuliere.

Vers le milieu du quatrieme siecle, sous le Pontificat du Pape Liberius et l'Empire de Constance, le Patrice Jean, d'une des plus anciennes et des plus grandes Maisons de Rome, encore plus illustre par sa piété que par sa naissance, voulut donner quelque marque publique de sa dévotion à la sainte Vierge, à laquelle il étoit singuliérement dévoué; et comme il n'avoit point d'enfans, il résolut, du consentement de sa femme, qui ne lui cédoit ni en noblesse ni en vertu, de faire héritiere de tous leurs biens celle qui, après Dieu, lui tenoit lieu de tout. Ayant communiqué son dessein à son épouse qui, ayant la même dévotion, étoit dans les mêmes sentimens, ils convinrent de faire des prieres particulieres et des aumônes, pour obtenir de la sainte Vierge la grace de connoître ce à quoi elle sou-

(a) *Serm. de B. Virgine.*

haitoit qu'ils employassent les biens qu'ils lui avoient consacrés. Cette Mere du pur amour, de la science et de l'espérance sainte, qui nous dit : Venez à moi, vous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte, écouta les vœux de ces pieux serviteurs, et la nuit du cinquieme jour du mois d'Août, elle leur apparut à tous les deux séparément en songe ; et après leur avoir déclaré combien leur dévotion lui avoit plu, et combien leur résolution lui étoit agréable, elle leur dit que la volonté de son Fils et la sienne étoit qu'ils employassent leurs biens à faire bâtir en son honneur une Eglise sur le mont Esquilin, qu'ils y trouveroient la place marquée, et le plan du Temple tracé par de la neige miraculeuse.

La vision se trouvant commune à tous les deux, ils ne douterent point qu'elle ne fût surnaturelle. Ils allerent trouver le Pape Libere, qui avoit eu la nuit en songe la même vision, et qui voyant que le Ciel parloit, voulut vérifier le fait par lui-même. Il fit assembler son Clergé, qui, accompagné du Patrice Jean, de sa femme et du peuple, se rendit processionnellement au lieu où étoit la merveille. Etant arrivés sur le Mont Esquilin, ils trouverent une place toute couverte de neiges, quoique ce fût dans le temps des plus grandes chaleurs. Un prodige si sensible frappa tous les assistans. A l'admiration succéderent les plus vifs sentimens de reconnoissance, de tendresse et de dévotion envers la sainte Vierge. Le projet fut bientôt dressé, selon le plan que cette neige miraculeuse avoit marqué, et l'Eglise fut bientôt bâtie des deniers du Patrice. Le miracle étoit trop visible pour ne pas exciter la dévotion du public. Tout le monde regarde cette Eglise comme un lieu saint, et singulierement privilégié par le choix qu'en avoit fait la sainte Vierge. Quoiqu'il y eût déjà dans Rome, comme par-

tout ailleurs, des Oratoires consacrés à Dieu et dédiés à l'honneur de la sainte Vierge, ce fut ici proprement la premiere Eglise dans Rome, bâtie sous le titre de la Mere de Dieu. Elle fut d'abord appelée la Basilique de Libere; c'est-à-dire, la grande Eglise dédiée à l'honneur de la sainte Vierge, et bâtie par le Pape Libere. Ce mot de Basilique est un mot grec, qui signifioit autrefois le Palais Royal, ou même un lieu vaste et public, avec portiques, ailes, tribunes et tribunal, où les Rois tenoient leur lit de justice. Depuis il a signifié une grande Eglise. On a observé que les Basiliques étoient différentes des Temples, en ce que les colonnes des Temples étoient en dehors, et celles des Basiliques en dedans. Celle dont nous parlons, fut aussi appelée l'Eglise de Notre-Dame des Neiges, à cause de l'insigne miracle dont on a parlé. Elle porte encore le nom de Sainte-Marie *ad Præsepe*, c'est-à-dire, de la Crêche; parce que la Crêche qui servit de berceau au Sauveur du monde, y fut apportée de Bethléem, et y est conservée comme une précieuse relique. Le Pape saint Sixte III du nom, l'un des plus zélés défenseurs de la Maternité divine de la sainte Vierge, fit magnifiquement réparer cette Eglise vers l'an 437; il y offrit de très-riches présens, un autel d'argent, des calices, des coupes, des couronnes, des chandeliers, un encensoir et des vases baptismaux de même métal, outre des maisons et des héritages qu'il assigna pour son entretien, et pour la subsistance des Prêtres qui y feroient l'Office. Ce fut là comme un trophée que ce saint Pape érigea après le célebre Concile d'Ephese sur l'hérésie de Nestorius, en l'honneur de la Mere de Dieu, comme nous l'apprenons d'une inscription en vers qu'il y fit graver sur une pierre, et qui s'est conservée jusqu'à nous. Le Pape Adrien dans son Epître à Charlemagne, observe que le

Pape Sixte mit dans cette Basilique plusieurs images et peintures sacrées de grand prix. Tout ceci fait voir que la dévotion à la sainte Vierge est de tous les âges de l'Eglise, et que la pratique de cette Eglise dès sa naissance a été de dresser des autels à Dieu, et de bâtir des Temples magnifiques à l'honneur de sa divine Mere, comme il paroît par celui qui étoit à Ephese, dans lequel se tint le Concile, et qui étoit bâti à son honneur long-temps avant l'hérésie de Nestorius. Cette réparation de l'Eglise de Notre-Dame des Neiges, la fit appeler la Basilique de Sixte, jusqu'à ce que le nombre des Eglises bâties à l'honneur de la sainte Vierge se multipliant tous les jours dans cette Capitale du monde, pour distinguer celle-ci de toutes les autres, on lui donna le nom de Sainte-Marie Majeure, et c'est celui qu'elle a porté jusqu'à ce jour. Ce fut en cette célebre Basilique que le Pape saint Grégoire voyant que la peste désoloit toute l'Italie, fit aller la procession générale de tout le Clergé et de tous les Corps de Rome, pour obtenir de Dieu par la puissante intercession de la sainte Vierge, la fin de ce triste fléau. Ce fut encore dans la même Eglise que le Pape Léon IV fit aller en procession tout le Clergé et tout le peuple, pour obtenir la grace d'être délivré d'un serpent monstrueux qui ruinoit tout le pays. L'an 653 l'Empereur Constant ayant fait mourir cruellement les défenseurs de la Foi orthodoxe en Orient, envoya ordre à l'Exarque de Ravenne de faire arrêter le Pape saint Martin, le fléau des hérétiques. Le saint Pontife célébroit les divins Mysteres dans l'Eglise de Sainte-Marie Majeure, lorsque l'assassin qui avoit ordre de le tuer, même à l'autel, devint aveugle dès qu'il eut mis le pied dans l'Eglise. Toutes ces merveilles, et un grand nombre d'autres que Dieu opere encore tous les jours par l'intercession de la sainte

Vierge, dans un Temple qu'elle a elle-même choisi, et où elle veut être singulierement honorée, ont rendu cette Eglise célebre à tous les Fidelles, qui y viennent de toutes les parties du monde y rendre leurs vœux. On ne doit pas être surpris si la Basilique de Saint-Pierre près celle de Sainte-Marie Majeure, passe pour la plus magnifique et la plus riche qu'il y ait dans Rome.

Comme l'Eglise n'a rien tant à cœur que de rendre à la sainte Vierge le culte singulier qui est dû à son auguste qualité de Mere de Dieu, de Médiatrice entre Jesus-Christ et les hommes, de Reine du Ciel et de la Terre, de réfuge des pécheurs, de Mere de grace et de miséricorde, il n'est pas surprenant qu'on ait bâti par-tout cette multitude prodigieuse de Temples consacrés à Dieu sous le nom et à l'honneur de la très-Sainte Vierge. On voit à Rome plus de soixante Eglises, toutes plus magnifiques, qui portent son nom, et dont elle est titulaire. Constantinople n'avoit pas fait paroître moins de dévotion dans la structure et la consécration de ses Temples à l'honneur de la sainte Vierge. Leur multitude l'a fait appeler la ville de la Mere de Dieu. Il n'y avoit point de rue où l'on n'en vît, pas même de Palais, ni d'Hôtel considérable, qui n'eût sa Chapelle de la Vierge. La plus remarquable de ces Eglises étoit celle que l'Impératrice Pulcherie fit bâtir hors de la ville, dans le lieu appelé Blaquerne. Combien de Temples dressés à l'honneur de la sainte Vierge dans les villes de l'Orient et de l'Afrique, qui ont subsisté avant la domination des Sarrazins et des Turcs? Combien en Occident qui l'emportent sur l'antiquité de celles des Martyrs et des Apôtres? Outre ce que l'on voit par toute l'Italie, l'Espagne seule qui porte ses antiquités Ecclésiastiques jusques à la premiere source de la Religion, a rendu la sainte Vierge tutélaire presque de toutes ses Ca-

thédrales. La France même compte jusqu'au-delà de quarante Cathédrales et huit Métropoles dédiées en l'honneur de la sainte Vierge, parmi lesquelles celles de Paris et du Puy cedent à peu d'autres en ancienneté. L'Allemagne, les Pays-Bas, la Sicile, l'Angleterre, la Pologne, le Danemarck, la Suede, sont encore pleins de monumens illustres de la dévotion des peuples envers la Mere de Dieu; et la guerre que l'hérésie lui a toujours faite, n'a pu abolir ces marques éclatantes de la piété des vrais Fidelles. Comme de toutes les Eglises bâties en son honneur, il n'en est point de plus marquée que celle de Notre-Dame des Neiges, et par le choix singulier qu'elle en fait, et par l'insigne merveille qui en canonisa, pour ainsi dire, la fondation et la structure; c'est ce qui en fait célébrer tous les ans la dédicace et la fête en ce jour, où, après avoir célébré la dédicace de la Basilique du Sauveur le 9 de Novembre, on célébra celle de Notre-Dame des Neiges le 5 du mois d'Août.

La dévotion à la sainte Vierge est si autorisée dans l'Eglise, qu'il n'est point de vrai Catholique qui n'en reconnoisse l'importance et l'utilité, et qui ne s'en fasse un devoir, dit un grand Serviteur de la sainte Vierge. L'Eglise Latine et l'Eglise Grecque, ont sur cet article une conformité que le schisme n'a point altérée. En Orient, comme en Occident, on fait des prieres publiques à la Vierge; on célebre des fêtes en son honneur; on consacre des temples à Dieu sous son nom; on expose ses images sur les autels; on l'invoque sans cesse durant l'Office divin, et dans le Sacrifice. Rien n'établit mieux cette vérité que cette conformité des Grecs avec nous, vu le penchant qu'ils ont à s'en éloigner. Nous avons reçu les uns et les autres cette doctrine de nos Peres par une tradition constante de tous les siecles, depuis Jesus-Christ jusqu'à nous. Les Grecs d'au-

jourd'hui ont les mêmes sentimens touchant la dévotion à la sainte Vierge qu'avoient saint Athanase, saint Chrysostôme, saint Cyrille. Ainsi saint Bernard nous les a transmis, et il les avoit reçus de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin, et des autres Peres de ces premiers temps. Quand nous n'aurions point d'autres preuves que cette tradition vient des Apôtres, continue le même Serviteur de Marie, que la force qu'elle avoit déjà au temps du Concile d'Ephese, pourroit-on raisonnablement en douter? Cette conspiration unanime de Savans, du peuple, des Saints, du Chef visible de l'Eglise, de tous les Prélats Catholiques que la cabale Nestorienne n'avoit point encore corrompus; cette ardeur de tous les Orthodoxes, non-seulement à défendre le dogme particulier dont il s'agissoit, mais à exalter d'autant plus les excellences et les grandeurs de la sainte Vierge, que l'esprit d'erreur les attaquoit avec plus de malignité; à en faire de plus fréquens éloges; à lui bâtir de nouveaux temples jusques dans la Capitale de l'Empire. Ce zele si vif, si ardent, si efficace, si universel, pouvoit-il avoir un autre fondement qu'une tradition établie; et nous, pourrions-nous en douter, quand nous n'en saurions point les canaux : *Devotum tibi esse, ô beata Virgo*, dit saint Jean de Damas, (*a*), *est arma quædam habere, quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri:* Avoir pour vous une singuliere dévotion, ô bienheureuse Vierge, c'est avoir des armes défensives que Dieu met en main à ceux qu'il veut sauver. *Si tu nos deserueris*, disoit saint Germain de Constantinople (*b*), *quidnam de nobis fiet, ô sanctissima Deipara, spiritus, et vita Christianorum.* O très-Sainte Mere de Dieu, que deviendrions-nous, si vous nous abandonniez, vous qui êtes

(a) *Orat. de Assumpt.*
(b) *Serm. de B. Virg.*

la vie et l'esprit de tous les Chrétiens ? Attachons-nous toujours au service d'une telle Reine, s'écrie le vénérable Bede, laquelle n'abandonne jamais ceux qui ont mis leur espérance en elle : *Serviamus semper tali Reginæ Mariæ, que non derelinquit sperantes in se* (a).

La Messe de ce jour est à l'honneur de la sainte Vierge.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

CONCEDE nos famulos tuos, quæsumus Domine Deus, perpetuâ mentis et corporis sanitate gaudere; et gloriosâ beatæ Mariæ semper Virginis intercessione, à præsenti liberari tristitiâ, et æternâ perfrui lætitiâ. Per Dominum, etc.

ACCORDEZ-NOUS, s'il vous plaît, Seigneur Dieu, à nous qui sommes vos serviteurs, une santé perpétuelle de corps et d'esprit ; et que par la glorieuse intercession de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, nous soyons délivrés des afflictions présentes, et nous jouissions un jour des joies éternelles. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 24.

AB initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam, et in habitatione sancta coram ipso ministravi. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requevi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et

J'AI été créée dès le commencement, et avant les siecles ; je ne cesserai point d'être dans la suite de tous les temps ; et j'ai exercé devant lui mon ministere dans la maison sainte. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la sainte Cité, et ma puissance s'est établie dans Jérusalem,

(a) *De sancta Maria.*

in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine Sanctorum detentio mea.

J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, et dont l'héritage est le partage de mon Dieu ; et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints.

Ce Chapitre 24 de l'Ecclésiastique d'où cette Epître est tirée, contient l'éloge de la Sagesse, fait par elle-même. Son origine, ses ouvrages, ses merveilles, son excellence, son élévation. L'Eglise toujours dirigée par le Saint-Esprit, appliqué à la sainte Vierge ce que la Sagesse dit d'elle-même ; aussi ne peut-on pas douter que le Saint-Esprit n'ait eu en vue la sainte Vierge en faisant ce portrait.

RÉFLEXIONS.

J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré de sa bienveillance et d'une bonté particuliere ; on commence, dit le Texte Grec, *dans le peuple que le Seigneur a choisi pour son héritage.* La sainte Vierge est la mere des Elus, et l'on a raison de dire que le signe le moins équivoque de prédestination, c'est la véritable dévotion à la sainte Vierge. Nul des Saints qui n'ait eu ce caractere, ce respect profond ; cette tendresse affectueuse entre dans le portrait de tous les Saints, peu même qu'elle ne caractérise. Il n'y a que l'hérésie qui n'ait jamais pu regarder de bon œil celle qui a écrasé la tête du serpent, et laquelle, comme chante sans cesse l'Eglise, a seule dissipé et détruit toutes les hérésies : *Sola interemisti.* Que doit-on penser d'un esprit toujours prêt à faire naître des doutes sur les grandeurs de la sainte Vierge, et sur ses plus illustres prérogatives, s'écrioit dans le siecle passé le modele, pour ainsi dire, des Orateurs Chrétiens ? Que doit-on penser d'un esprit qui met toute son étude à troubler la piété des peuples, et qui par toutes ses

subtilités ne cherche qu'à la resserrer, qu'à en décréditer les plus anciennes pratiques, peut-être qu'à l'anéantir, au lieu de travailler à la maintenir et à l'etendre ! Hé quoi ! est-on réduit aujourd'hui parmi les Fidelles à la triste nécessité de défendre l'honneur et le culte que le monde Chrétien est en droit et en possession de rendre à la très-sainte Vierge ? Après que les premiers hommes de notre Religion se sont épuisés à publier les grandeurs de la Mere de Dieu, après qu'ils ont désespéré de trouver des termes proportionnés à la sublimité de son état ; après qu'au nom de tous, saint Augustin a confessé son insuffisance, et protesté hautement qu'il manquoit d'expressions pour donner à la Mere de Dieu les louanges qui lui étoient dues, *Quibus te laudibus efferam nescio*, se trouvera-t-il des gens qui craignent de la louer avec excès, et qui osassent se plaindre qu'on l'honorât trop ? A mesure que les mœurs se sont perverties par une apparence de réforme, on a raffiné sur la simplicité du culte. A mesure que la foi est devenue tiede et languissante, on a affecté de la faire paroître vive et ardente sur la réforme imaginaire des prétendus abus. Si ces censeurs indiscrets et irréligieux du culte de la sainte Vierge avoient été appelés au conseil, et qu'on eût pris leur avis, jamais ils n'auroient consenti à cette multiplication des fêtes instituées en son honneur ; ce nombre infini de temples et d'autels consacrés à Dieu sous son nom, n'eût pas été de leur goût ; tant de pratiques établies par l'Eglise pour entretenir notre piété envers la Mere de Dieu, les auroient choqués ; et pour peu qu'on eût écouté l'esprit d'erreur, elles auroient été abolies. Mais malgré toutes les entreprises que l'hérésie depuis tant de siecles a formées contre la sainte Vierge, son culte a subsisté, et il subsistera. Jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre le zele des

vrais Chrétiens. Vous êtes, ô sainte Mere de Dieu, vous êtes l'écueil contre lequel ont échoué toutes les erreurs, et vous le serez toujours. Vous seule avez triomphé de toutes les hérésies. A peine s'en est-il formé une dans le Christianisme, qui ne vous ait attaquée ; et il n'y en a point que vous n'ayez confondue : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 11.

In illo tempore : Loquente Jesu ad turbas, extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi : Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti. At ille dixit : Quinimò beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

En ce temps-là : Lorsque Jesus parloit au peuple, une femme de la troupe élevant la voix, lui dit : Heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. Mais plutôt, reprit Jesus, heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

MÉDITATION.

De la dévotion à la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il ne faut qu'entendre ces deux termes, *Mere de Dieu*, pour avoir envers la sainte Vierge une dévotion affectueuse, un amour tendre, une vénération profonde, une confiance filiale, que l'Eglise nous inspire dans toutes ses fêtes. Elle est Mere de Dieu, donc elle a dû être

sainte et immaculée dans sa Conception ; elle a dû être comblée de graces, ornée de toutes les vertus, enrichie de tous les dons du Ciel, plus sainte elle seule que tous les Saints ensemble. Marie est *Mere de Dieu*, elle est donc la Reine du Ciel et de la Terre ; elle est la Fille bien-aimée du Pere Eternel, l'Epouse chérie du Saint-Esprit, notre Médiatrice auprès de son Fils ; et tandis que les célestes Intelligences ne sont que les Serviteurs et les Ministres du Très-Haut, Marie seule est élevée à la Maternité de Dieu même. Considérez quelle autorité a une mere sur son fils, et quelle part à sa majesté, à sa dignité, à sa gloire. Marie seule seroit-elle privée de ces droits que la nature donne à toutes les meres ? et si jamais fils n'aima si tendrement sa mere que le Sauveur du monde, quelle doit être la sainteté, la grandeur, la majesté de Marie ? Quel doit être son crédit auprès de son Fils ? Craindra-t-on de faire tort au Fils, si l'on aime, si l'on honore sa Mere ? Craindra-t-on qu'on ne donne dans des excès, quand on honore et qu'on aime avec tendresse, avec confiance Marie, par le seul motif quelle est Mere d'un tel Fils ? C'est ainsi que l'Eglise découvrant toutes les grandeurs qui sont renfermées dans cette glorieuse qualité de Mere de Dieu, et voulant ensuite rendre des hommages à Marie qui fussent proportionnés à la sublimité de son état, après avoir usé des termes les plus nobles, et des expressions les plus fortes pour lui marquer tout le respect dont elle est touchée, n'étant pas satisfaite de ses éloges, et désespérant d'en trouver jamais qui soient dignes de ses grandeurs, s'écrie avec saint Augustin : *Quibus te laudibus efferam nescio.* Les paroles me manquent, et je ne trouve point de termes assez expressifs pour vous marquer, Vierge sainte, toute la vénération que j'ai pour vous : *Quia quem Cæli capere non poterant, tuo gremio contulisti.* Voilà la vérî-

table raison de mon insuffisance, et de l'impuissance où je me trouve de vous honorer autant que vous le méritez ; c'est que vous êtes la Mere de Dieu. Comprenons-nous ces deux termes ? et si nous les comprenons, en ferons-nous jamais trop pour honorer la sainte Vierge ? et quoique nous disions, quoique nous fassions, l'honorerons-nous jamais assez ?

SECOND POINT.

Considérez que si l'Eglise a trouvé dans le titre de Mere de Dieu un objet si digne de vénération à proposer aux Fidelles, elle y découvre un fonds de confiance encore plus consolant. C'est dans cette auguste qualité de Mere de Dieu, que nous découvrons ces trésors de graces qu'elle présente à ses enfans ; c'est sur ce titre magnifique que nous trouvons en elle une Médiatrice toute-puissante auprès de son Fils ; un asile ouvert à tous les pécheurs ; une Mere pleine de tendresse pour les hommes ; car quiconque dit Mere de Dieu, dit tout cela. Oui, être Mere de Dieu, c'est fournir le Sang qui a été répandu pour nous sur la Croix, c'est former le Corps adorable qui a servi de rançon pour le genre humain ; c'est concevoir dans son sein, c'est produire de la meilleure partie de soi-même la victime qui doit appaiser un Dieu irrité ; c'est la nourrir de son propre lait ; c'est l'élever avec des soins infinis ; c'est s'arracher avec violence au plus aimable Fils du monde, pour le voir attaché à une Croix ; c'est enfin consentir à la mort de ce cher Fils pour l'amour des hommes ; c'est le sacrifier à notre salut. Faut-il être surpris après cela, si les Peres lui donnent le titre de Corédemptrice, et si avec l'Eglise ils nous disent que si on attribue à Eve la perte du genre humain pour avoir

présenté le fruit défendu au premier homme, pourquoi refuseroit-on à Marie d'avoir contribué d'une maniere singuliere au salut des hommes, puisqu'elle a produit un fruit de vie que la Croix a porté pour nous ? Pourroit-on penser que la sainte Vierge nous aimât peu, après tout ce qu'elle a fait en notre faveur, et qu'elle fût peu sensible à nos besoins ? Mais pourroit-on s'imaginer qu'elle manquât de crédit auprès de son Fils dans le Ciel, elle à qui ce même Fils a voulu être si soumis durant sa vie sur la terre ? Demandez ce qu'il vous plaira, disoit Salomon à sa mere : *Pete Mater mea :* car comment pourrois-je vous rien refuser ? *Neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* Voilà la toute-puissance de Marie, elle n'est pas absolue et indépendante comme celle de Dieu, mais elle est suppliante, et n'en est pas moins efficace : *Omnipotentia supplex.* Et c'est ce que tous les saints Peres ont reconnu lorsqu'ils se sont adressés à Marie avec des termes si respectueux, et qui marquent une confiance si bien fondée. Quelle perte ne faisons-nous pas ? Quel tort n'avons-nous point, si nous n'avons qu'un amour foible et languissant, qu'une dévotion superficielle pour la sainte Vierge ?

Je l'avoue à ma confusion, ô Mere de mon Dieu, et ma très-chere Mere ! je n'ai eu jusqu'ici qu'une médiocre confiance en votre bonté, parce que ma dévotion envers vous n'a été que fort imparfaite. Que l'aveu que j'en fais, et le regret que j'en ai, Mere de miséricorde, vous touchent de compassion pour ce serviteur ingrat et infidelle. Je me consacre de nouveau tout à votre service ; daignez me recevoir au nombre de vos serviteurs.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ave gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus. Luc. 1.

Je vous salue, vous qui êtes pleine de grace, le Seigneur est avec vous.

Exultabimus, et lætabimur in te, memores uberum tuorum. Recti diligunt te. Cantic. 1.

Oui, Vierge sainte, nous tressaillons de joie quand nous pensons que vous avez allaité notre Sauveur votre Fils. Tous ceux qui ont le cœur droit, vous aiment.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On peut dire que les pratiques de dévotion envers la sainte Vierge ont été familieres aux plus grands Saints, et sur-tout certaines courtes prieres qui leur servoient d'oraisons jaculatoires, et qu'ils avoient sans cesse à la bouche, et toujours dans le cœur. Intercédez pour nous, (c'est la priere de saint Athanase), intercédez pour nous, ô sainte Dame, Maîtresse, et Reine, et Mere de mon Dieu : *Intercede, Hera, Domina, et Regina, et Mater Dei, pro nobis.* Je me jette à vos genoux, et je reconnois votre puissance, sainte Vierge, ma souveraine Princesse. C'est la priere de Saint Ephrem : *Advolvor genibus tuis, ô Domina mea.* Demandez à Dieu, sainte Vierge, qu'il nous fasse Saints. C'est la priere de saint Jean-Chrysostôme : *Supplica Deo ut animas nostras salvet.* Jetez sur nous un regard favorable, Vierge sainte : *Aspice nos de cælo oculo propitio,* s'écrioit sans cesse saint Basile. Vierge sainte, secourez-nous dans tous nos besoins. C'étoit la priere ordinaire de Saint Augustin, que l'Eglise a

singuliérement adoptée : *Sancta Maria, succurre miseris.* O sainte Mere de Dieu, que deviendrions-nous si vous nous abandonniez ! *Si tu nos deserueris, quidnam de nobis fiet, sanctissima Deipara*, disoit cent fois le jour saint Germain. Vierge sainte, s'écrioit saint Bernard, Vierge sainte, vous êtes notre Souveraine, notre Médiatrice, notre Avocate : *Domina nostra, Mediatrix nostra, Advocata nostra.* O Vierge admirable, disoit le même Saint, qui avez réparé la perte de nos premiers peres, et qui avez vivifié toute leur postérité : *O Virginem admirandam, parentum reparatricem, et posteriorum vivificatricem !* Choisissez parmi ce nombre de courtes prieres celle qui vous plaira ; rendez-vous-la familiere, la disant plusieurs fois le jour, et plusieurs fois même à toutes les heures.

2.° Ayez une confiance entiere et affectueuse en la sainte Vierge ; recourez à elle dans tous vos besoins. Ayez chaque semaine, chaque jour même, quelque pratique de piété en son honneur. Le jeûne du Samedi : le Chapelet tous les jours ; habiller quelque pauvre fille tous les ans ; aller par dévotion tous les jours dans quelque Eglise ou Chapelle où la sainte Vierge est particuliérement honorée ; dire l'*Ave Maria* quand l'heure sonne ; communier à toutes ses fêtes, ce sont-là de ces pratiques de dévotion que chacun peut faire, et qui accompagnées d'une vie pure et Chrétienne, attirent mille bénédictions. Heureuse l'ame qui a fondé son espérance sur Marie ! Heureux qui plein de vénération pour le Fils, a appris dès son enfance à réclamer la protection de la Mere, et qui par un manque de confiance et de dévotion, ne s'est point soustrait un des secours les plus puissans et les plus efficaces que nous ayons pour nous sauver.

SIXIEME JOUR.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

LA Transfiguration du Sauveur du monde sur le Thabor en présence des trois plus chéris et plus privilégiés de ses Apôtres, renfermoit trop de Mysteres et raffermissoit d'une maniere trop consolante notre foi, pour la confondre avec les autres merveilles de la vie de Notre-Seigneur; aussi l'Eglise en a-t-elle voulu faire une Fête particulière, qui se célébroit déjà à Rome avec beaucoup de solemnité dès le commencement du cinquieme siecle, et elle est d'un établissement encore plus ancien chez les Grecs.

Quoique le Sauveur témoignât beaucoup de mépris pour la gloire, et qu'il aimât à être caché, on peut dire qu'il vouloit pourtant avoir l'estime de ses Disciples, et qu'ils le connussent tel qu'il étoit. Cela parut en un voyage qu'il fit avec eux dans plusieurs bourgades aux environs de Césarée, qui étoit proche de la source du Jourdain. Sur le chemin il se retira un peu à l'écart pour faire oraison; après quoi il demanda à ses Apôtres (ce qu'il savoit mieux que personne) quelle opinion on avoit de lui? ne prenant alors que la qualité de Fils de l'Homme selon sa coutume. Ils répondirent avec leur simplicité ordinaire, que quelques-uns le faisoient passer pour Jean-Baptiste ressuscité, d'autres pour Elie, d'autres pour Jérémie, ou pour quelques-uns des anciens Prophetes revenus de l'autre monde. Et vous, leur dit-il, qui pensez-vous que je sois? A cette seconde question, Pierre, comme le premier de tous, le

plus ardent et le plus zélé pour la gloire de son Maître; comme celui par la bouche et dans la chaire duquel, disent les Peres, le Saint-Esprit devoit parler, Pierre fit cette admirable réponse: Vous êtes le Messie, Fils du Dieu vivant. Un témoignage si glorieux et si sincere méritoit, ce semble, quelque récompense: aussi fut-il sur l'heure même avantageusement récompensé. Jesus-Christ dont les paroles sont des graces, et les promesses valent des effets, l'assura du prochain établissement de son Eglise, et qu'il en seroit le Chef. Simon fils de Jonas, lui dit le Sauveur, vous êtes heureux; car c'est un bonheur qui n'est pas commun à tout le monde, que celui de connoître cette vérité que vous venez de confesser. Une si sublime connoissance n'est pas l'effet d'une lumiere ordinaire, mais d'une révélation divine, à quoi la chair et le sang n'ont point de part, elle est au-dessus de l'esprit humain, et elle ne sauroit venir que de mon Pere céleste. Oui, je suis le Messie promis, le Fils du Dieu vivant, Dieu moi-même: mais il n'est pas temps de le publier, et je vous défends de le dire. Il faut premiérement que je souffre les dernieres ignominies, et la mort même sur une croix pour le salut du genre humain, et que je satisfasse par-là à la justice de mon Pere céleste. Après quoi leur ayant prédit jusques aux moindres circonstances de sa Passion, de peur qu'elle ne leur fît douter de sa divinité, s'il ne les leur eût pas prédites, il voulut affermir encore leur foi naissante, en leur faisant voir un échantillon sensible de sa gloire. Aussi il ne leur eut pas plutôt détaillé toutes les circonstances de sa Passion, qu'il leur dit que quelques-uns de ceux qui l'entendoient, ne mourroient point qu'ils ne l'eussent vu plein de majesté et brillant de gloire, et qu'ils n'eussent ressenti un avant-goût de cette

joie ineffable dont ils devoient tous être comblés dans le Ciel durant toute l'éternité.

En effet, il n'y avoit pas encore huit jours qu'il leur avoit fait cette promesse, lorsqu'il l'accomplit au-delà même de tout ce qu'ils auroient pu penser. Il prit en particulier ses trois Disciples favoris, Pierre, Jacques et Jean, et les ayant menés seuls avec lui sur une haute montagne, il se retira un peu à l'écart, se mit en priere, et dans la ferveur de son oraison, se transfigura devant eux. L'éclat de sa divinité, et la gloire de son ame bienheureuse, parurent visiblement sur son corps. Tout d'un coup il parut dans l'éclat de sa majesté, non plus comme un simple homme, mais comme un homme-Dieu. Son visage devint lumineux comme le soleil, ses habits mêmes devinrent blancs comme la neige, et d'une blancheur éclatante qui éblouissoit; sa face, son air, ses habits ne furent point changés essentiellement, ils furent seulement pénétrés des rayons et de la lumiere qui rejaillissoient de son corps, comme une nuée mince et transparente, pénétrée des rayons du Soleil. *Transformatio*, dit saint Jérôme, *splendorem addidit, faciem non subtraxit.* On pourroit dire dans un certain sens, que la vie commune du Sauveur, et sa bassesse extérieure, étoit une vraie transfiguration, puisqu'il paroissoit dans un état étranger à sa nature, au lieu que la gloire de sa Transfiguration étoit son état naturel : ainsi il falloit un miracle continuel pour suspendre le rejaillissement de sa gloire et de sa majesté sur son visage; mais il ne falloit que laisser agir les causes naturelles pour se montrer tel qu'il parut alors.

Dans un état si glorieux, le Sauveur ne voulut pas paroître seul; on vit Moyse et Elie à ses côtés, celui-là son principal Ministre dans l'ancienne Loi, celui-ci le plus zélé de ses Prophetes,

Le Fils de Dieu voulut que ces deux grands personnages parussent dans sa Transfiguration, pour montrer à ses Apôtres que la Loi et les Prophetes lui rendoient témoignage, et se terminoient dans sa personne. Elie étoit encore en vie, et ainsi il parut avec son corps naturel. Saint Thomas prétend que ce fut avec un corps étranger que parut Moyse. Ces deux hommes de Dieu s'entretenoient avec Jesus-Christ des souffrances, des ignominies et de la mort cruelle qu'il devoit souffrir publiquement dans peu de jours à Jérusalem, et laquelle devoit mettre le comble à tous les travaux de sa vie. Saint Luc dit que saint Pierre et ses compagnons étoient accablés de sommeil, et qu'en se réveillant ils virent la gloire de Jesus et les deux personnes qui étoient avec lui. Le Sauveur qui ne les avoit pas prévenus sur ce qui devoit arriver, permit qu'ils s'endormissent durant sa priere, pour qu'ils fussent surpris plus agréablement à leur réveil. Saint Chrysostôme ne peut croire que ç'ait été un vrai sommeil, il aime mieux dire que ce fut une espece d'extase, frappés subitement par l'éclat de ce prodige nouveau. L'admiration mêlée d'une sainte frayeur, fut accompagnée d'nne si douce abondance de consolations, que saint Pierre, avec sa vivacité et sa promptitude ordinaire, tressaillant de joie, et se laissant aller aux premiers mouvemens de sa ferveur : Seigneur, s'écria-t-il, comme un homme tout transporté durant une extase, Seigneur, ah ! qu'il fait bon ici ! nous devrions bien y rester toujours, et y établir notre demeure, nous ne saurions être mieux, nous y dresserons trois tentes, une pour vous, une pour Moyse, et une pour Elie. Tertullien croit qu'en cette rencontre saint Pierre étoit ravi en extase et hors de lui-même ; et que c'est ce que l'Ecriture a voulu marquer par ces termes : il ne savoit ce qu'il disoit : *Nesciens quid diceret.* Saint Pierre ne con-

sulte ici que cette joie et cette abondance de consolations intérieures, dont son cœur étoit inondé. *Non inconsulta petulantia, sed præmatura devotio*, dit saint Ambroise, *fructum pietatis accumulat ; nam quod ignorabat, conditionis fuit ; quod promittebat, devotionis.* Il parloit encore, lorsque Moyse et Elie ayant disparu, une nuée lumineuse les enveloppa et les couvrit tous ; et du fond de cette nuée il sortit une voix claire et divine, qui disoit : Voici mon Fils bien-aimé ; c'est l'objet de mon affection ; c'est en lui que je mets mes complaisances ; et tout ce que j'aime, je l'aime pour lui : écoutez-le comme votre Maître, obéissez-lui comme à votre Roi. Les Peres remarquent, que cette voix ne se fit entendre, qu'après que ces deux Saints se furent retirés, afin que Jesus étant seul, on ne pût douter qu'elle ne s'adressât à lui, et que ce ne fût de lui seul qu'elle parlât : *Ipsum audite.* La splendeur de ce nuage, et le son éclatant de cette voix les frapperent de telle sorte, que saisis de crainte et d'étonnement, ils tomberent le visage contre terre ; et au même instant, toute cette gloire s'évanouit : ils ne purent toutefois se relever, jusqu'à ce que Jesus s'approchant d'eux, et les touchant de sa main, leur dit : Levez-vous, n'ayez point de peur. Ils commencerent aussi-tôt à lever les yeux, et regardant de toutes parts, ils ne virent que Jesus-Christ dans son état ordinaire. Ils descendirent de la montagne avec le Sauveur, pleins d'admiration, et dans une sainte impatience d'annoncer par-tout ce qu'ils avoient vu ; mais sur le chemin, le Fils de Dieu qui ne vouloit pas leur donner une moindre idée de son humilité que de sa gloire, leur commanda de n'en parler à personne. Il leur avoit fait la même defense peu auparavant, lorsqu'ayant demandé à ses Apôtres, qui ils pensoient qu'il étoit, Pierre eut répondu qu'il étoit le CHRIST, Fils du Dieu vivant. Alors, dit l'Evangéliste,

l'Evangéliste, il leur défendit de dire à qui que ce fût qu'il étoit Jesus-Christ : *Tunc præcepit Discipulis suis, ut nemini dicerent quia ipse esset Jesus Christus* (a). Saint Luc en apporte la raison : Parce, dit-il, qu'il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup ; qu'il soit condamné des Anciens, des Princes des Prêtres et des Scribes ; qu'il soit ensuite mis à mort, et qu'il ressuscite le troisieme jour. C'étoit donc de peur que la connoissance que l'on auroit qu'il étoit le Messie n'empêchât sa Passion et sa mort ; au lieu qu'après sa Résurrection il leur ordonne de le publier partout. S'il eût déclaré et fait prêcher nettement qu'il étoit le Messie, avant sa Passion, la vue de la mort et de son supplice, disent saint Chrysostôme et saint Jerôme, auroit pu scandaliser les foibles d'une maniere dont ils auroient eu beaucoup de peine à revenir ; au lieu que la Résurrection dont nul de ses Apôtres et de ses Disciples ne pouvoit douter, autorisoit tout ce qu'il avoit fait et dit jusques-là, et donnoit un nouveau poids à toutes ses autres preuves.

Le dessein du Sauveur, en se montrant à ses Apôtres revêtu de gloire et tout brillant de lumiere, fut de leur faire voir un rayon de cette gloire qu'il tenoit cachée sous le voile de son corps mortel, et de celle qu'il préparoit dans son Royaume pour ceux qui se devoueroient à son service ; il vouloit aussi les animer à porter la croix, et leur apprendre que Dieu fait goûter quelquefois aux Saints, dès ce monde, quoiqu'en passant, les douceurs et les joies de l'autre ; aussi la vie de ceux qui suivent Jesus-Christ, est à la vérité une croix, mais une croix que les consolations célestes, les délices de l'esprit, rendent agréable, suivant ce qu'il dit lui-même, que son joug est doux, et que son fardeau est léger.

Le Sauveur choisit pour ce mystere un lieu

(a) *Matth.* 16.

retiré et propre à faire oraison, pour montrer que Dieu ne nous fait pas ces singulieres faveurs, et ne nous découvre pas sa gloire en public, ni dans le tumulte du monde, mais dans la retraite, lorsque nous sommes le plus dégagés des affections de la terre, et élevés à une perfection plus sublime. Ainsi Moyse et Elie avoient eu le bonheur de voir Dieu, non pas au milieu des villes, mais à l'écart, et sur une montagne, tant il est vrai qu'il importe extrêmement d'aimer la solitude et le recueillement, et de nous mettre au-dessus de toutes les choses terrestres, si nous voulons que Dieu se communique à nous. Jesus-Christ voulut que les mêmes Disciples qui devoient l'accompagner sur la montagne des Oliviers, l'accompagnassent sur le Thabor, et qu'ils fussent les témoins de sa gloire, comme ils le devoient être de ses douleurs. Si nous avons part à ses souffrances, dit saint Paul, nous aurons aussi part à sa gloire : *Si compatimur, ut et glorificemur.*

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour, est celle qui suit.

Deus, qui fidei sacramenta, in Unigeniti tui gloriosa Transfiguratione Patrum testimonio roborasti : et adoptionem filiorum perfectam, voce delapsâ, in nube lucida mirabiliter præsignasti : concede propitius, ut ipsius Regis gloriæ nos cohæredes efficias, et ejusdem gloriæ tribuas esse consortes. Per eumdem Dominum, etc.

O Dieu, qui dans la glorieuse Transfiguration de votre Fils unique, avez confirmé les mysteres de la Foi par le témoignage des Peres, et qui avez marqué d'une maniere admirable la parfaite adoption de vos enfans, par la voix qui éclata d'une claire nuée ; faites-nous la grace de devenir les cohéritiers de ce Roi de gloire, et d'être un jour participans de son Royaume. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître du Bienheureux Pierre Apôtre. Chap. 1.

CHARISSIMI : Non doctas fabulas secuti, notam fecimus vobis Domini nostri Jesus-Christi virtutem et præsentiam : sed speculatores facti illius magnitudinis. Accipiens enim à Deo Patre honorem et gloriam, voce delapsâ ad eum hujuscemodi à magnificâ gloriâ : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui, ipsum audite. Et hanc vocem nos audivimus de cœlo allatam, cùm essemus cum ipso in monte sancto. Et habemus firmiorem Propheticum sermonem : cui benefacitis attendentes, quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco : donec dies elucescat, et lucifer oriatur in cordibus vestris.

MES très-chers Freres : Ce n'est point en nous conduisant par des fables étudiées, que nous vous avons fait connoître le pouvoir et la venue de Jesus-Christ Notre-Seigneur, mais pour en avoir vu nous-mêmes la majesté ; car il est honoré et glorifié de Dieu son Pere, par cette voix, qui du milieu d'une gloire digne de sa grandeur, vint d'en-haut pour lui : c'est-là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve mes délices : écoutez-le ; et nous-mêmes nous avons entendu cette voix venue du Ciel, étant avec lui sur la montagne sainte. D'ailleurs, nous avons la parole des Prophetes, qui est encore plus établie, et vous faites bien d'y attacher vos regards, comme sur un flambeau qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paroître, et que l'étoile qui amene la lumiere se leve en vos cœurs.

Saint Pierre étant de retour à Rome vers l'an de Notre-Seigneur 65, c'est-à-dire, quelques mois avant son martyre, écrivit cette seconde Lettre aux mêmes Chrétiens Hebraïsans, à qui il avoit adressé sa premiere. Quelques-uns croient qu'elle étoit autant adressée aux Gentils convertis, qu'aux Juifs convertis à la foi.

RÉFLEXIONS.

Seigneur, il est bon pour nous d'être ici. Si un échantillon de la gloire et de la majesté du Fils de Dieu ravit d'admiration, et comble d'une joie si pure, si exquise, si rassasiante ceux qui en sont les témoins, que doit-ce être dans le Ciel où l'on voit Dieu face à face ? et quel doit être ce torrent de délices dont les Saints sont inondés dans le séjour des Bienheureux, dont cette montagne sainte n'étoit qu'une légere figure ? Je ne sais pas ce que ce sera du Paradis, disoit un grand serviteur de Dieu ; je sais qu'on y sera plongé dans la joie, qu'on y verra Dieu en lui-même ; que Dieu, à proprement parler, ne paroît Dieu que dans ce lieu de délices ; que tous les ornemens dont il a paré le Ciel et la Terre, tout ce que l'art peut ajouter à la nature pour nous causer du plaisir et pour charmer nos sens ; que tout cela, dis-je, ne sont que des ombres, rien en comparaison du Paradis : mais je ne sais pas ce qu'il y aura ; je sais ce qui n'y sera pas, nul mal ni moral ni physique ; nul péché, nul vice, nulle jalousie, nul intérêt, nulle inconstance, nulle crainte, nulle espérance, nulle peine, nulle inquiétude, nul chagrin. La terre est l'exil, ou plutôt l'échafaud où les Saints souffrent. Le Ciel est leur patrie et leur maison de plaisir, c'est le lieu de leur triomphe. Si Dieu a fait l'enfer si terrible pour un seul péché mortel, nonobstant l'infirmité humaine, lui qui est plus libéral qu'il n'est rigoureux, que n'aura-t-il pas fait pour les hommes qui auront vécu les trente, les soixante, les quatre-vingts ans dans la rigueur de la pénitence, malgré toutes les répugnances de la nature ? Le Paradis est le lieu où Dieu récompense ses serviteurs ; il y fait des biens qui surpassent tous ceux d'ici-bas. Si c'est-là où il

répand sans mesure ses faveurs sur ses favoris, il faut désespérer de s'en former jamais une idée : notre bonheur en cette vie est, que nous pensons, que nous espérons que par sa miséricorde nous pouvons être ce que sont les Saints. Si l'espérance du Paradis a pu rendre heureux les Saints même au milieu des maux de cette vie, que sera-ce de la possession même du Paradis sans nul mélange de mal ! que n'ont-ils pas fait pour gagner le Paradis ! et quelle sorte de personnes toutes plus sages ! nul cependant qui ait jamais pensé en avoir trop fait, et qui ne s'écrie avec l'Apôtre : Nulle proportion entre les afflictions et les austérités de cette vie avec la gloire future. Il n'y a pas un moment de calme en cette vie, on ne sait si c'est la tristesse ou la joie, l'indigence ou les richesses, le plaisir ou la douleur qui nous troublent davantage ; les richesses et la pauvreté causent à-peu-près les mêmes inquiétudes ; la gloire nous étourdit, la confusion nous accable, le plaisir nous lasse ; rien sur la terre qui ne degoûte ; ce n'est que dans le Ciel où l'on peut dire : Il est bon d'être ici.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 17.

In illo tempore : Assumpsit Jesus Petrum, et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum seorsum : et transfiguratus est ante eos, et resplenduit facies ejus sicut sol : vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix. Et ecce apparuerunt illis Moy-

En ce temps-là : Jesus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les mena à l'écart sur une haute montagne : et il se transfigura en leur présence ; son visage parut resplendissant comme le soleil, et ses habits devinrent blancs comme la neige. Tout-à-coup Moyse et Elie leur apparurent, s'entretenant avec lui ;

ses et Elias cum eo loquentes. Respondens autem Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hîc esse : si vis, faciamus hîc tria tabernacula : tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum. Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos. Et ecce vox de nube, dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite. Et audientes discipuli, ceciderunt in faciem suam, et timuerunt valde. Et accessit Jesus, et tetigit eos : dixitque eis : Surgite, et nolite timere. Levantes autem oculos suos, neminem viderunt, nisi solum Jesum, et descendentibus illis de monte, præcepit eis Jesus dicens : Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis à mortuis resurgat.

et Pierre prenant la parole, dit à Jesus : Seigneur, il est bon pour nous d'être ici. Si vous voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moyse, et une pour Elie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse les enveloppa, et tout-à-coup il sortit de la nuée une voix, qui dit : C'est-là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve toutes mes délices, écoutez-le. A ces paroles les Disciples saisis de frayeur, tomberent le visage contre terre; mais Jesus s'approchant les toucha, et leur dit : Levez-vous, et n'ayez point de peur. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus tout seul, et comme ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit une défense, en ces termes : Ne dites à personne ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme ressuscite.

MÉDITATION.

Sur le Mystere de ce jour.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien le Sauveur du monde distingue ceux qui l'aiment avec tendresse, et avec quelle bonté il leur fait part de ses plus grandes faveurs. Pierre, Jacques et Jean lui sont attachés plus ardemment que tous les autres; aussi sont-ils ses favoris; il les mene sur le Thabor, bien entendu qu'ils l'accompagneront sur la

montagne des Olives. Les douceurs spirituelles dans cette vie, sont d'ordinaire le présage des croix. Inutilement demande-t-on d'être aux côtés du Fils de Dieu, si l'on n'a pas le courage de boire le calice. Jesus-Christ se montre à ses Disciples resplendissant de lumiere comme un soleil, et dans tout l'éclat et la majesté de sa gloire; mais au milieu de cette gloire, il ne s'entretient que de ses souffrances, de ses humiliations, de sa mort. Désabusons-nous; nul état, nulle condition sur la terre qui soit exempte de la mortification; toute dévotion brillante, honorée, délicieuse, doit être suspecte. Il n'y a de vraie douceur que celle que produit la croix, ou du moins l'amour des humiliations et des croix. Le Sauveur veut faire une insigne faveur à ses chers Disciples, et les rendre témoins de sa gloire, il les mene sur une haute montagne. Le tumulte du monde ne fut jamais une disposition propre aux communications avec Dieu; la solitude, ou du moins la retraite est le séjour ordinaire de ces précieuses faveurs: *Non in commotione Dominus* (a). Dieu aime une ame tranquille. Je la menerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur. Ce n'est guere que dans la retraite que Dieu se fait entendre à une ame pure. Quelle erreur de vouloir être dévot, sans cesser d'être mondain. On se plaint de n'avoir que sécheresse dans ses oraisons, que distractions, que dégoût dans ses prieres. On se plaint de ne goûter nulle de ces douceurs spirituelles que goûtent les fidelles serviteurs de Dieu, quoiqu'il y ait si long-temps qu'on est à son service: aimez Jesus-Christ avec fidélité, avec tendresse; craignez, faites mourir en vous cet esprit de mollesse, cet esprit du monde qui domine encore dans votre cœur; éloignez-vous du tumulte du monde, aimez la solitude, vivez dans la retraite, et vous

(a) *Oseæ.* 2.

aurez bientôt part aux faveurs insignes de cet aimable Sauveur.

SECOND POINT.

Considérez que l'amour du plaisir est si naturel à l'homme, et il a un si fort penchant pour la joie, pour le contentement, pour la paix du cœur, qu'on peut dire que cet amour, que ce penchant, sont comme le grand mobile de presque toutes les actions de la vie. Mais, hélas! quelle illusion de chercher ce repos, ce plaisir, cette joie si rassasiante, hors de Dieu! Ce n'est qu'au service d'un si bon Maître qu'on trouve tous ces avantages. Etre avec Jesus-Christ, dit l'Auteur du livre de l'Imitation de Jesus-Christ, c'est un doux Paradis; mais si Jesus ne s'y trouve point, fût-on le plus heureux homme du monde, c'est un enfer. Il est étonnant que depuis que les hommes en font une si triste et si longue expérience, ils n'ayent pas reconnu leur erreur, en reconnoissant le vide de ces fausses joies du monde. Ils en sentent toute l'amertume, ils en connoissent l'instabilité; et ils ne soupirent cependant qu'après ces fausses joies. Si la passion du plaisir domine, pourquoi ne pas le chercher dans la seule condition où il se trouve, qui est celle des véritables serviteurs de Dieu? Pourquoi ramper toute sa vie par une médiocrité de vertu qui n'en fait jamais sentir les douceurs? Ce n'est que sur le haut de la montagne que Jesus-Christ fait voir sa majesté; ce n'est que dans le fond de la solitude, dans le silence de la retraite, que ces douceurs célestes se font goûter. La Transfiguration du Sauveur ne se fait que sur une haute montagne. Pourquoi ce consolant Mystere ne s'opere-t-il qu'aux yeux de trois Disciples? c'est que le nombre des ames ferventes est toujours le plus petit. Soyons de ce petit nombre, et nous

serons des favoris. Il est bon pour nous d'être ici, s'écrie saint Pierre. On oublie aisément tous les biens créés, quand Dieu se communique à une ame pure. Les douceurs les plus recherchées de la terre, paroissent fades à qui goûte ces douceurs spirituelles qui sont un avant-goût des joies du Ciel. On n'est plus touché de ces honneurs imaginaires, de ces distinctions puériles, de ces chimériques fortunes dont le monde repaît ses partisans, dès que Dieu se fait sentir à l'ame. Cette paix intérieure, qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser; ce contentement si plein, qui cause une égalité d'humeur inaltérable; cette joie inexpliquable, qui est le fruit des plus dures croix; cette joie pure, qui n'est mêlée d'aucun chagrin; cette joie durable qui ne finit point avec une fête publique; cette joie constante, qui n'a point de retour fâcheux; tout cela est l'apanage des gens de bien. Comparez tous ces avantages avec le trouble et la tyrannie des passions, avec ces inquiétudes et ces chagrins qui sont le partage des ames lâches, des ames tiedes, et découvrez la véritable cause de vos sécheresses et de vos déplaisirs.

Je reconnois, mon Dieu, que mes infidélités passées m'ont privé jusqu'ici de ces graces de distinction qui ne sont que pour les fervens. Je ne vous demande pas de ces faveurs extraordinaires qui rendent la vertu si douce et si aisée; mais je vous demande par les mérites de mon Sauveur Jesus-Christ, de me faire la grace de sortir de ce malheureux état de tiédeur qui m'a rendu votre joug si amer. Donnez-moi cette ferveur qu'on doit avoir à votre service, et la grace de vous servir désormais avec fidélité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam: et salutare tuum da nobis. Psal. 84.

Faites-nous voir, Seigneur, les effets de votre miséricorde ; et accordez-nous votre secours.

Splendor gloriæ, et figura substantiæ Patris. Hebr. 1.

Vous êtes, mon divin Sauveur, la splendeur de la gloire, et l'image de la substance du Pere.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUE celui qui n'aime pas Jesus-Christ, disoit saint Paul, soit anatheme. Et certainement si, selon saint Jean, celui qui n'aime pas son prochain, est dans un état de mort, en quel état doit-on regarder celui qui n'aime pas son Créateur, son Sauveur, son Rédempteur, son Dieu, son Pere ? Comment pouvons-nous ne pas aimer Jesus-Christ avec ardeur, avec tendresse, nous qui nous aimons tant nous-mêmes ; nous qui donnons notre cœur, qui le prodiguons pour le moindre bienfait ? N'en avons-nous point reçu de ce divin Sauveur, à la pure bonté duquel nous devons tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes ? Ignorons-nous combien ardemment Jesus-Christ nous a aimés ; combien tendrement il nous aime : Aimons-nous Jesus-Christ ? L'aimez-vous ? Voilà la demande que vous devez vous faire sans cesse. Pour ce qui est de la réponse, il faut que ce soient vos actions, vos discours, vos sentimens, votre conduite, qui répondent pour vous. Etes-vous dans le lieu saint, assistez-vous au divin Sacrifice, prouvez publiquement par votre respect, par votre modestie, par votre dévotion, combien vous aimez Jesus-Christ. Un Directeur, un Supérieur vous ordonne ou vous conseille ; c'est l'ordre, c'est le conseil de Jesus-Christ même : prouvez par votre promptitude et par votre joie à obéir, combien vous aimez Jesus-Christ. Les devoirs de votre état, vos Regles sont des

marques sûres et visibles de la volonté de votre souverain Maître, c'est ce que le Sauveur demande de vous : ne passez pas ce jour sans avoir la consolation d'avoir prouvé par tous ces points combien votre amour pour Jesus-Christ est sincere.

2.° Imitez ces grands Serviteurs de Jesus-Christ, qui ayant le cœur embrasé de son amour, avoient sans cesse son saint Nom à la bouche. Je vous conseille singuliérement, dit saint François de Sales (*a*), de prendre souvent pour sujet de votre méditation, les Mysteres de la vie et de la mort de Notre-Seigneur Jesus-Christ. En le regardant durant votre oraison, vous apprendrez comme vous devez agir, et vous formerez vos actions sur le modele des siennes. Les enfans, ajoute-t-il, à force d'ouir leurs meres et de bégayer avec elles, apprennent non-seulement les mots, mais encore l'accent ; et nous, en nous tenant assidus auprès de ce divin Sauveur durant la méditation, et observant toutes ses paroles, ses actions, ses sentimens, ses maximes, nous apprendrons, moyennant le secours de sa grace, à parler, à faire et à vouloir comme lui. Ce n'est pas sans raison que le Sauveur s'appelle le Pain descendu du Ciel ; car comme le pain, dit-il, doit être mangé avec toute sorte de viande, aussi le Sauveur doit être médité, considéré et recherché en toutes nos oraisons, pour être imité dans toutes nos actions.

(a) 1, *p.* 2, *ch.* 1.

SEPTIEME JOUR.

SAINT GAETAN, FONDATEUR DES CLERCS REGULIERS, *dits* LES THÉATINS.

SAINT GAETAN, ou Gajetan, étoit d'une des plus nobles familles du Vicentin dans la Seigneurie de Venise, distinguée par les grands emplois qu'elle avoit eus dans l'Eglise et dans l'Etat, laquelle avoit produit plusieurs grands personnages, célebres dans la profession des armes et dans l'état Ecclésiastique. Car outre le fameux Gaëtan de Thiene, Chanoine de Padoue, que quelques-uns nommoient le Prince des Théologiens de son siecle, il y a eu plusieurs Prélats de cette Maison, comme aussi de grands Capitaines, des Gouverneurs de Milan et des Vice-Rois de Naples. Notre Saint naquit l'an 1480, ou à Vicence, ou à Thiene même, gros bourg appartenant à sa famille qui en avoit pris le nom. Il fut fils de Gaspard de Thiene et de Marie Porte, tous deux encore plus considérables par leur grande vertu que par leur noblesse. L'éducation qu'on lui donna, répondit aux pieuses intentions de ses parens. Sa mere qui souhaitoit de voir des Saints dans une famille qui avoit déjà produit tant de braves et de savans, le consacra à Dieu sous la protection de la sainte Vierge, incontinent après son Baptême.

On s'apperçut bientôt par ses premieres inclinations, que le Seigneur l'avoit prévenu de ses plus douces bénédictions, presque dès le berceau. On ne vit peut-être jamais un naturel plus doux, un air plus modeste, un esprit plus brillant et plus docile, un cœur plus pur et plus droit. Tout enfant qu'il étoit, il marquoit déjà que Dieu étoit le seul objet de ses désirs. Les petits exercices

de dévotion au-dessus même de son âge, furent les seuls amusemens de son enfance. Son plus grand divertissement étoit de représenter dans son cabinet les sacrées cérémonies qu'il avoit vu faire à l'Eglise. Sa soumission et sa parfaite déférence aux volontés de ses parens, et à celles de son Gouverneur le faisoient proposer pour modele à toute la jeunesse de Vicence; et la pureté extraordinaire de ses mœurs, sa tendre dévotion et sa charité envers les pauvres, dans un âge peu sensible encore aux miseres d'autrui, lui firent donner communément le nom de Saint.

Les exercices de sa piété qui sembloient faire d'ailleurs le sujet de sa principale occupation, n'apporterent point d'obstacle aux progrès surprenans qu'il fit dans les sciences humaines. Il devint en fort peu de temps habile Philosophe et savant Théologien; il étudia avec le même succès l'un et l'autre Droit à Padoue, où il prit les degrés du Doctorat, et commença même dès-lors à se distinguer parmi les plus savans Jurisconsultes de son temps et les Casuistes. Mais si les exercices de piété n'arrêterent pas les progrès qu'il faisoit dans l'étude, son application à l'étude ne dessécha point sa dévotion. Son amour pour Dieu croissoit tous les jours, et sa dévotion à la sainte Vierge devenoit tous les jours plus affectueuse et plus tendre. Une vie si pure dans un siecle si corrompu, n'étoit pas pour rester long-temps dans le monde. Le saint jeune homme eut bientôt pris son parti. Destiné à former dans le Clergé même un nouveau Corps Religieux, il embrassa l'état Ecclésiastique.

Etant devenu le maître de son bien, par la mort de ses parens, il fit bâtir une Chapelle Paroissiale à Rampazzo, et fonda l'entretien d'un Chapelain pour le soulagement des habitans du lieu, qui étant trop éloignés de la Paroisse, manquoient de secours spirituels, et étoient sou-

vent en danger de ne pas entendre la Messe les jours de Dimanches et de Fêtes.

Le déréglement des mœurs avoit presqu'aboli l'usage des Sacremens, et à peine trouvoit-on parmi les plus réglés des gens qui communiassent deux fois l'année. Les exemples de notre Saint firent renaître la ferveur. Sa dévotion, sa modestie, son assiduité à la priere, et ses fréquentes communions, dans un jeune homme de ce mérite et de cette qualité, réformerent les mœurs, et firent changer de face à toute la ville.

Le désir de prendre l'esprit Ecclésiastique et de se perfectionner, lui fit entreprendre le voyage de Rome, bien résolu d'y mener une vie cachée, uniquement occupé des plus bas exercices de l'humilité. Mais son insigne piété, jointe à sa haute réputation, le fit bientôt connoître pour ce qu'il étoit. Le Pape Jules II voulut le voir, et reconnoissant en lui des marques visibles d'un mérite extraordinaire et d'une éminente sainteté, dont l'Eglise pourroit un jour tirer de grands avantages, lui ordonna de rester à la Cour. Ce n'étoit guere l'inclination de Gaëtan, qui ne soupiroit qu'après la solitude, pour ne s'occuper que de Dieu seul. Il fallut cependant obéir; et le Pape qui ne vouloit pas qu'une si grande lumiere restât sous le boisseau, lui donna un Office de Protonotaire participant. L'air de la Cour n'altéra point sa ferveur ni son esprit de recueillement. Il y avoit à Rome une Congrégation appelée de l'Amour Divin, établie dans l'Eglise de Saint Sylvestre, et qui avoit pour fin d'embraser tous les cœurs de l'amour de Dieu, et d'éteindre par ce feu sacré tout amour profane. Gaëtan n'eut pas plutôt été admis dans cette sainte société, qu'il y ralluma le zele et la ferveur qui commençoient à se ralentir; il y rétablit le fréquent usage des Sacremens, et on

s'apperçut bientôt combien on opere de fruit quand on prêche d'exemple.

On étoit dans l'impatience de voir un si saint Ministre promu aux Ordres sacrés. Quelque ardent que fût le désir qu'il avoit d'être Prêtre, la seule pensée du sacré ministere alarmoit son humilité. Le Pape sut le rassurer, et l'ayant dispensé des intervalles pour les degrés de l'Ordination, lui fit recevoir en trois jours de fêtes consécutifs le sous-Diaconat, le Diaconat, et la Prêtrise. Depuis long-temps on ne se souvenoit point d'avoir vu les saints Autels servis avec tant de pureté et de ferveur. On disoit communément, que Gaëtan étoit un Séraphin à l'Autel, et un Apôtre en chaire. Le Pape Jules étant mort, il ne soupira plus qu'après la retraite. Il se défit de l'Office qu'il avoit à la Cour, et du rang de Prélat que cet emploi lui donnoit, résolu de se livrer tout entier aux bonnes œuvres. Il ne fut pas plutôt arrivé à Vicence, qu'il se mit de la Congrégation de Saint Jérôme, formée sur le modele de celle de l'Amour Divin, mais qui n'étoit composée que de pauvres Artisans et du peuple. Sa famille en murmura; mais le Saint étoit depuis long-temps insensible à tout respect humain. Né, pour ainsi dire, avec l'amour de la pauvreté évangélique, il avoit une prédilection pour les pauvres, qui croissoit avec sa vertu. Sa charité ne pouvant se resserrer dans des bornes aussi étroites que celles de cette Compagnie, il l'étendit sur tous les pauvres et les malades de la ville; nul malheureux qui échappât à son zele, nul qui n'eût part à sa charité.

Il avoit pris pour son Directeur un saint Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, qui n'étoit appliqué qu'à modérer ses excès de ferveur, et son ardeur pour les humiliations. Son assiduité dans les hôpitaux, et son empressement à servir toujours les malades les plus dégoûtans, réveilla

bientôt la charité presqu'éteinte des citoyens. On vit les bourgeois et les gens de qualité s'exciter à l'envi au service des pauvres, par l'exemple du Seigneur Gaëtan ; et les hôpitaux d'où la délicatesse des mondains bannissoit autrefois tous les honnêtes gens, devinrent dans moins de rien les maisons les plus fréquentées de la ville.

Mais le Ciel préparoit un plus grand théâtre à la charité de notre Saint. Le sage Directeur ordonna à Gaëtan d'aller à Venise. Le Saint obéit sans consulter son inclination, ni ses répugnances. Vicence pleura l'éloignement d'un si bon ouvrier ; mais Venise où sa réputation l'avoit déjà devancé, le reçut avec une joie extrême. S'il changea de lieu, il ne changea point d'inclination, ni d'exercices. Il se logea dans le nouvel hôpital ; et il y fit de si grands biens, par les services qu'il rendit aux malades, et par le bon ordre qu'il établit dans cette Maison naissante, qu'on n'a pas fait difficulté de l'en appeler le Fondateur. La réformation des mœurs et la conversion de la ville, furent autant le fruit de ses fréquentes exhortations que de ses saints exemples. Tant de prodiges firent croire au Directeur de Gaëtan qu'une ville particuliere ne pouvoit pas suffire au zele de notre Saint, et que Dieu l'avoit destiné à servir l'Eglise universelle d'une maniere plus étendue et plus éclatante. Il l'envoya à Rome, où il s'unit plus étroitement que jamais avec les principaux Membres de la Congrégation de l'Amour Divin, Jean-Pierre Caraffe, alors Evêque de Théate, vulgairement Chieti, qui fut depuis Pape sous le nom de Paul IV ; Paul Consigliere, de l'illustre famille des Ghisleri, et Boniface de Colle, Gentilhomme Milanois ; ce fut avec ces Saints Personnages que notre Saint délibérant des moyens de réformer bien des abus, et remédier au relâchement qui s'étoit glissé dans le Clergé, résolut d'instituer un Ordre de Clercs Réguliers sur le modele de la vie des Apôtres.

Le dessein étoit grand, et l'entreprise difficile ; mais pleins de confiance sur la droiture de leurs intentions, ils s'adresserent au Pape Clément VII, pour être déchargés de leurs Bénéfices et de leurs Emplois, lui demandant sa protection pour un dessein qui devoit être si utile à l'Eglise. Le Pape eut peine sur-tout à consentir que Caraffe se démît de l'Episcopat ; mais les Cardinaux firent encore plus de difficultés à approuver un Institut qui non-seulement ne vouloit point de fonds ni de revenus, comme celui des Religieux de saint François, mais qui portoit la pauvreté et le dénuement jusqu'à défendre de quêter et de rien demander, obligeant tous les Réguliers à s'abandonner entiérement à la Providence. Caraffe et Gaëtan représenterent si bien la conformité de cette maniere de vivre avec celle des Apôtres et des premiers Disciples de Jesus-Christ, qu'ils obtinrent enfin l'approbation de cet admirable Institut, qui renouvela en ces derniers temps l'esprit et le dénuement le plus parfait des premiers siecles de l'Eglise. Ce fut le 24 de Septembre de l'année 1524 que saint Gaëtan et ses trois illustres Compagnons ayant renoncé à tous leurs biens, dont les pauvres eurent la meilleure part, firent leurs vœux dans l'Eglise du Vatican, entre les mains du Seigneur Jean-Baptiste Bonzien, Evêque de Calerte, et Dataire Apostolique, que le Pape avoit député pour recevoir leurs vœux. Sa Sainteté ayant déjà approuvé avec de grands éloges ce nouvel Institut, sous le nom de Clercs Réguliers, par une Bulle du 24 de Juin de la même année 1524, après leurs vœux, ils élurent un Supérieur, qui fut Caraffe, à qui le Pape avoit toujours voulu conserver le titre d'Evêque de Théate ; et c'est du nom de cette ville que les Religieux de ce nouvel Ordre ont pris celui de Théatins, qu'ils ont toujours gardé depuis.

Comme l'indévotion et l'ignorance des Ecclésiastiques, le déréglement des mœurs des Laïques, la négligence du culte divin dans les Eglises, et le dégoût des Sacremens avoient été le premier objet du zele de ces hommes apostoliques, la fin de leur Institut fut, 1.° De rétablir la pureté des mœurs, l'amour de l'étude, et la régularité de conduite parmi les Clercs. 2.° D'éteindre la cupidité et de faire revivre le désintéressement, en les formant sur l'esprit et la perfection de la pauvreté apostolique. 3.° De rétablir par-tout la décence et la magnificence même dans le lieu saint, faisant revivre ce premier esprit de respect et de Religion qui doit animer toutes les cérémonies extérieures de l'Eglise. 4.° De purger la chaire de verité de tout ce qu'on y avoit introduit de bas et de profane. 5.° De poursuivre par-tout les nouvelles hérésies, d'assister les malades jusqu'au tombeau, et d'accompagner les criminels au supplice.

Rome et toute l'Italie ressentirent bientôt les avantages de cet admirable établissement, dont saint Gaëtan étoit l'ame. L'odeur de sa sainteté et de celle de ses Confreres attira beaucoup de monde dans leur Congrégation, et fut cause qu'on donna dès-lors le nom de Théatins à ceux mêmes parmi les Séculiers qui étoient plus dévots, et qui menoient une vie plus exemplaire. Le nombre croissant tous les jours, il fallut trouver une maison plus vaste; ils s'établirent sur le mont Pincio, d'où ils furent obligés de sortir l'année suivante par la violence des soldats de l'Empereur qui avoit pris la ville. Leur maison fut pillée, et eux fort maltraités; saint Gaëtan sur-tout eut beaucoup à souffrir; il fut mis à la question plusieurs fois, à l'instigation d'un soldat, qui, l'ayant vu long-temps à Vicence et l'ayant reconnu, s'étoit imaginé qu'il étoit encore fort riche. Après ces cruelles épreuves,

il sortit de Rome le corps tout brisé, avec ses Confreres, n'ayant tous que leur Bréviaire sous le bras et une pauvre soutane sur le corps; et s'étant embarqués au port d'Ostie, ils se rendirent à Venise. La Seigneurie les reçut avec vénération, les logea à saint Nicolas de Tolentin, et l'on peut dire que ce fut là que leur Ordre prit une seconde naissance.

Les trois années de la Supériorité de Caraffe étant expirées, on n'eut point d'égard ni aux larmes, ni aux prieres de Gaëtan; il fut élu en sa place pour gouverner une Congrégation dont il étoit le Pere. Ce nouvel emploi n'ôta rien des soins qu'il prenoit des pauvres étrangers: il n'en fut pas moins assidu dans les hôpitaux; et sa charité ne parut jamais avec plus d'éclat et d'admiration dans tout le pays, que dans une peste que les vaisseaux du Levant y avoient apportée.

Son zele, soutenu par-tout de l'opinion de sa sainteté, faisoit sans cesse des fruits merveilleux; et il ne parut pas plutôt à Vérone, où tout étoit en trouble parmi le Clergé, qu'il y mit la tranquillité en y remettant la réforme. Envoyé à Naples par ordre du Pape pour y fonder une de ces Maisons, il accepta le logement que le Comte d'Oppido lui donna, et refusa les fonds et les revenus que le Comte s'efforçoit de lui faire accepter, ne voulant point que la perfection de sa pauvreté reçût aucune atteinte. Les avantages de ce nouvel établissement furent les mêmes à Naples qu'ils avoient été à Vicence, à Rome et à Venise. La réformation des mœurs le suivoit par-tout, et par tout où saint Gaëtan paroissoit, on voyoit le Peuple, les Magistrats, la Noblesse et le Clergé changer de face.

Le Pape Paul III, qui avoit succédé à Clément VII, ayant élevé Caraffe au Cardinalat, la nouvelle Congrégation en reçut un nouveau lustre. Comme notre Saint ne travailloit pas moins

à rétablir la pureté de la Foi que celle des mœurs, sa vigilance lui fit découvrir trois hérétiques déguisés, qui, sous l'apparence de réforme et de piété dont ils se paroient, semoient à Naples les pernicieuses nouveautés du Luthérianisme. Valdés, Martyr, et Ochin, furent obligés de se retirer, n'ayant pas voulu se convertir; et ce fut par le zele de notre Saint que cette grande ville fut préservée de la contagion de l'hérésie. Le même zele l'obligea de faire bien des voyages à Rome, à Venise et dans le Vicentin, et partout avec le même succès, sans qu'au milieu de toutes ces agitations son recueillement intérieur, sa pénitence et sa dévotion particuliere en fussent altérés. Son amour tendre pour Jesus-Christ et pour la sainte Vierge croissoit avec ses occupations; son cœur en étoit continuellement embrasé; et il ne prononçoit jamais le sacré Nom de Jesus, qu'il n'y ajoutât celui de Marie. Etant entré la veille de Noël dans l'Eglise de sainte Marie Majeure pour y passer la nuit, il ne fut pas plutôt en oraison que le Fils de Dieu se fit voir à lui dans l'état où il étoit dans sa naissance temporelle; la sainte Vierge qui tenoit ce divin Enfant entre ses bras, le lui remit entre les mains, tandis que les consolations spirituelles inondoient son ame d'une maniere ineffable, comme il le dit lui-même. Depuis cette insigne faveur, il ne vivoit plus que de l'amour divin, dont l'ardeur paroissoit sans cesse sur son visage. Il macéroit continuellement sa chair avec une sainte rigueur; il ne quittoit son cilice que pour se déchirer le corps avec des fouets armés de fer, et il passoit souvent les nuits dans ces sanglans exercices. Son jeûne étoit continuel; son union intime avec Dieu ne fut jamais interrompue par l'action, et on l'a vu passer des six et sept heures en oraison tout-à-fait immobile. Ces graces, qui sembloient l'élever au-dessus de la

condition des mortels, ne le rendoient point insensible aux miseres publiques. Il étoit touché sur-tout des afflictions de l'Église, que les nouvelles hérésies déchiroient. Il faisoit faire sans cesse des prieres, et imposoit des jeûnes à l'exemple des siens ; et l'on peut dire que les vives douleurs qu'il sentoit de tant de maux publics, abrégerent sa vie. Les merveilles qu'il opéroit augmentoient tous les jours l'opinion de sa sainteté. Un des Freres de la Maison ayant eu l'os près du talon cassé, il s'y forma un abcès qui fit résoudre les Chirurgiens à lui couper la jambe. Saint Gaëtan les pria de différer l'opération jusqu'au lendemain. Il passa une partie de la nuit dans la chambre du malade. Après sa priere il débanda le pied, baisa la plaie, fit dessus le signe de la croix, et le lendemain les Chirurgiens étant venus pour faire cette dangereuse opération, trouverent le pied aussi sain que s'il n'y avoit jamais eu de plaie.

Il y avoit déjà long-temps que la santé du Saint s'affoiblissoit, sans que sa ferveur fût altérée. Usé enfin par ses travaux apostoliques et par ses grandes austérités, il tomba malade. Le Médecin l'ayant voulu faire coucher sur un matelas : Mon Sauveur est mort sur une Croix, s'écria-t-il, c'est bien le moins que je meure sur la cendre. En effet, ce fut en cet état de pénitence qu'après avoir reçu les derniers Sacremens, et avoir exhorté ses enfans à ne jamais rien relâcher de la perfection de leur Institut, il rendit doucement son esprit à son Créateur, à Naples le 7 du mois d'Août de l'an 1547, qui étoit le soixante-septieme de sa vie, et le vingt-troisieme de la fondation de son Ordre. Son corps fut enterré avec beaucoup de solemnité en son Eglise de Saint-Paul à Naples, où il est en très-grande vénération. Les grands miracles qu'il avoit fait durant sa vie, et qui augmenterent si fort après sa mort,

porterent le Pape Urbain VIII à le déclarer bienheureux par un Bref de l'an 1629, et sa Canonisation fut terminée dans les formes ordinaires par le Pape Clement X l'an 1673. On éprouve encore tous les jours le crédit que ce Saint a auprès de Dieu par les merveilles que le Seigneur opere par son intercession; par laquelle, l'an 1660, l'Electeur et l'Electrice de Baviere obtinrent leur fille aînée Marie-Anne-Victoire, qui épousa depuis Monseigneur le Dauphin; et ce fut en reconnoissance de ce bienfait que l'Electrice envoya à quarante Maisons des Théatins un enfant d'argent, comme on le voit dans leur Eglise à Paris et en Italie.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui beato Gajetano Confessori tuo Apostolicam vivendi formam imitari tribuisti: da nobis ejus intercessione et exemplo in te semper confidere, et sola cœlestia desiderare. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui avez fait la grace au Bienheureux Gaëtan votre Confesseur, d'imiter la vie que menoient les Apôtres; faites que secourus par son intercession, et animés par son exemple, nous mettions toujours notre confiance en vous, et que nous ne désirions que les biens célestes. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir, qui inventus est sinè macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors.

laudabimus eum ! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æternâ : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit. Ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle ; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal ; et ne l'a pas fait : c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Jesus fils de Sirath, premier auteur du livre qu'on appelle Ecclésiastique, ou livre de la Sagesse, s'étant proposé Salomon pour modele, s'appliqua comme lui à recommander l'étude de la Sagesse, et à donner aux hommes des instructions pleines de piété. C'étoit un homme d'une science très-étendue, et il étoit en réputation d'un des plus habiles hommes de son temps.

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Depuis le temps qu'on court après cet or, qu'on se morfond sans gagner autre chose qu'un fonds de chagrins, d'inquiétudes, de déplaisirs et de remords, on devroit bien être revenu de ces illusions, et avoir découvert le vide de ce fantôme dont tant de gens se font une idole. L'avarice est une maladie qui saisit en même-temps et l'esprit et le cœur. C'est une espece de folie dont peu de gens guérissent. Qu'on est à plaindre, quand on se laisse maîtriser par une telle passion ! Si du moins un avare etoit libéral envers celui à qui nous devons tous les biens de la vie ! Mais l'avarice n'est pas seulement le vice des ames basses, elle est encore celui des cœurs peu chrétiens. On est toujours aussi avare à l'égard de

Dieu, qu'on l'est à l'égard de soi-même. La misere d'autrui touche peu celui qui n'aime que son argent. L'avarice est par-tout méprisable; mais elle n'est jamais plus odieuse que quand elle regne dans des gens qui, selon le langage de l'Apôtre, n'en doivent pas même savoir le nom : *Avaritia nec nominetur in vobis, sicut decet Sanctos.* Quelle pitié que des gens consacrés au ministere des Autels, et engagés par leur état à n'avoir d'autre héritage que le Seigneur, ayent la passion d'en laisser un à ceux qui doivent hériter de leurs sordides épargnes, tandis que tant de pauvres leur demandent avec justice le revenu de leur patrimoine, que la piété des Fidelles leur a remis entre les mains. N'est-ce pas là cette sotte vanité que le Prophete a raison de mettre au nombre des abominations qui se commettent dans le Temple? N'est-ce pas là cette imbécillité d'esprit, cette ridicule folie, comme parle le Sage, qui révolte, et qui doit faire horreur à tous les gens de bon sens. Quoi! des personnes que Dieu a séparées comme pour lui, et dont le Royaume n'est pas de ce monde, ne s'occupent que de ce qui peut contribuer à l'agrandissement de leur famille? Quoi! des gens à qui les aumônes des Fidelles ont fait un revenu, et souvent même que le seul service de l'Autel entretient, se refusent le nécessaire pour laisser à des neveux, ou peut-être à des étrangers de quoi fournir à leur superflu? Des gens qui portent leur sordide avarice peinte sur leur mal-propreté; plus ardens pour leur intérêt, plus affamés de leur salaire que le laïque même, toujours plus durs aux pauvres, et à eux-mêmes, que ne mettent-ils pas à profit? Mais enfin quel motif d'une si vile et si honteuse économie? Nul autre que celui de grossir à leurs propres dépens un fonds dont ils ne doivent pas profiter, et qui ne doit servir qu'à nourrir le luxe et l'ambition de ceux à qui il tarde toujours de s'en voir les maîtres.

L'ÉVANGILE.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 6.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget : aut unum sustinebit, et alterum contemnet. Non potestis Deo servire et mammonæ. Ideò dico vobis : Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini. Nonne anima plus est quàm esca, et corpus plus quàm vestimentum ! Respicite volatilia Cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea : et Pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis ! Quis autem vestrûm cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ! Et de vestimento quid solliciti estis! Considerate lilia agri quomodo crescunt : non laborant, neque nent. Dico autem vobis, quoniam nec Salomon in omnia gloria sua coopertus est sicut unum ex istis. Si autem fœnum agri, quod hodie est, et cras in clibanum mittitur, Deus sic vestit : quantò magis vos modicæ fidei. Nolite ergo solliciti

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou s'il respecte celui-là, il méprisera celui-ci. Vous ne pouvez servir Dieu et le démon des richesses. C'est pour cela que je vous dis : Ne vous inquiétez point, ni au sujet de votre vie, ni de quoi vous vous nourrirez ; ni au sujet de votre corps, de quoi vous vous habillerez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture ; et le corps plus que l'habillement ! Regardez les oiseaux du Ciel, ils ne sement, ni ne moissonnent, ni n'amassent point dans des greniers ; et votre Pere céleste les nourrit. Ne valez-vous pas plus qu'eux ! Mais qui de vous à force d'y penser, peut ajouter une coudée à sa taille ! Et du vêtement, pourquoi vous en inquiétez-vous ! Voyez les lis de la campagne, comme ils croissent : ils ne travaillent, ni ne filent, et néanmoins je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n'a point été si bien paré que l'est un de ces lis. Or, si Dieu habille de la sorte une herbe champêtre, qui est aujourd'hui, et qu'on jette demain dans le four, combien plus le

esse, dicentes : Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur! Hæc enim omnia gentes inquirunt. Scit enim Pater vester, quia his omnibus indigetis. Quærite ergo primùm regnum Dei, et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis.

fera-t-il pour vous, gens de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc point, et ne dites point : Qu'aurons-nous pour manger, et pour boire ! et de quoi nous habillerons-nous ! Car ce sont les Gentils qui ont de l'inquiétude sur toutes ces choses, et votre Pere céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premiérement le Royaume de Dieu, et sa justice ; et vous aurez tout cela par-dessus.

MÉDITATION.

De la confiance en Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous serions, pour ainsi dire, tout-puissans, si notre confiance en Dieu étoit vive, constante et parfaite. Nous ne manquons de secours que parce que nous manquons de foi. Nos demandes sont peu écoutées, et nos prieres peu efficaces, parce que nous manquons de confiance en Dieu. Les sages du monde s'appuient sur leur prudence, comme si elle étoit infaillible ; les riches comptent sur leur or, les jeunes gens sur leur âge, les personnes robustes sur leur santé comme sur de solides fondemens. On fait un si grand fonds sur la faveur des Grands, sur l'autorité des patrons, sur le nombre des amis, qu'on croit, ce semble, pouvoir se passer de Dieu même, sur qui on peut dire qu'on compte peu. Nous expérimentons tous les jours l'insuffisance et l'infidélité des créatures, sans que cela puisse donner nulle atteinte à la confiance que nous y avons. Nous ne laissons pas de retourner à ces

roseaux, qui ont plié, et qui se sont si souvent brisés entre nos mains. D'où vient donc que nous espérons si peu au Seigneur; en lui, dont le pouvoir est immense, infini, et la fidélité si éprouvée? D'où vient que quoique la nature ait mis en nos cœurs des semences de cette vertu, comme il paroît aux plus impies, qui dans les plus grands périls, et aux accidens inopinés, ne peuvent s'empêcher de lever les mains au Ciel, et appeler Dieu à leur secours? D'où vient que nonobstant cet instinct, nous avons tant de peine à mettre notre confiance au Créateur? Comme cela est tout-à-fait déraisonnable, il est impossible d'en rendre aucune raison. Ce que l'on peut dire, c'est que nous n'avons jamais bien considéré celles que nous avons d'en user tout autrement; c'est que nous manquons de foi, et encore plus d'amour de Dieu; c'est que notre conscience nous reproche sans cesse nos infidélités au service de Dieu, notre lâcheté, nos ingratitudes. Nous ne cessons de déplaire à Dieu, de désobéir à ses volontés, de mépriser sa Loi et ses maximes, et voilà ce qui affoiblit, ce qui éteint notre confiance en Dieu. Pleins de défiance en sa bonté, nous nous adressons à tout autre; ce n'est qu'après avoir éprouvé l'infidelité et l'impuissance des créatures, que par désespoir et par force nous recourons au Créateur, encore n'est-ce qu'en chancelant et qu'avec défiance; et nous nous étonnons, nous nous plaignons même de ce que Dieu ne nous exauce pas. Quelle merveille si le Seigneur nous prêtoit sa main bienfaisante.

SECOND POINT.

Considérez que c'est une chose surprenante que la contradiction de notre conduite avec notre croyance. Nous sommes tous convaincus que Dieu est l'auteur et la source de tous les biens,

et que c'est uniquement à sa bonté que nous sommes redevables de tous les dons que nous pouvons attendre, et que nous ne recevons que de lui; d'où vient que nous manquons donc de confiance? pouvoit-il nous en inspirer davantage, qu'en ne nous demandant que cette confiance pour l'engager à nous assister dans tous nos besoins? *Credite quia accipietis :* croyez fermement que vous recevrez ce que vous demanderez, et vous serez assistés. Dieu a engagé sa parole, qui nous répond de tout ce qu'il nous promet, et qui doit certainement rendre notre confiance inébranlable : après cette sûreté, toute autre précaution est inutile du côté de Dieu; cependant comme le serment est quelque chose de plus inviolable parmi les hommes, que tous les autres engagemens, le Seigneur a bien voulu l'ajouter à sa parole, afin de nous faire voir, dit saint Paul, avec plus de certitude la fermeté immuable de ses promesses. Faut-il d'autres preuves, faut-il un motif plus pressant, faut-il d'autres raisons pour réveiller notre espérance, pour rassurer notre confiance et pour ranimer notre foi? Quel bonheur pour nous, que Dieu s'accommodant à notre foiblesse, veuille bien jurer pour l'amour de nous! pourroit-il mieux faire entendre combien est sincere le désir de nous donner ce qu'il nous promet? *O nos beatos, quorum causâ Deus jurat! ô miserrimos, si nec Deo juranti credimus* (a)! Quelle doit donc être la fermeté de cette confiance, qui est appuyée sur de si puissans engagemens! quel calme, quelle tranquillité ne doivent pas produire en nos cœurs des espérances si bien fondées? comment se peut-il faire qu'il y ait encore des accidens qui nous effraient, des pertes de biens qui nous désesperent, des révolutions qui nous alarment, ayant un Dieu qui nous offre, qui

(a) *Ter.* 2.

nous présente son secours? Cependant il n'est que trop vrai que la défiance et la crainte regnent presque universellement dans les cœurs.

Je suis si persuadé, ô mon Dieu, que vous veillez sur ceux qui esperent en vous, et qu'on ne peut manquer de rien quand on attend de vous toutes choses, que j'ai résolu de me décharger à l'avenir sur vous de toutes mes inquiétudes. Les hommes peuvent me dépouiller et des biens et de l'honneur; les maladies peuvent m'ôter les forces, je puis même être assez malheureux pour perdre votre grace par le péché, mais jamais je ne perdrai mon espérance; je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie; et tous les démons de l'enfer font à ce moment de vains efforts pour me l'arracher. *In te Domine speravi, non confundar in æternum.*

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine non confundar, quoniam invocavi te. Psal. 30.

Je vous ai invoqué, Seigneur, je ne serai pas confondu.

In te Domine speravi, non confundar in æternum. Psal. 30.

Toute ma confiance est en vous, Seigneur, je n'aurai jamais la confusion d'y avoir espéré en vain.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si je suis auprès de vous, ô mon Dieu, disoit le saint homme Job, je donnerai hardiment le défi à tous mes ennemis; ne souffrez donc jamais que je m'en sépare, et rien n'ébranlera jamais ma confiance. *Pone me juxta te, et cujusvis magnus pugnet contra me.* Tout est

plein de pieges et d'écueils ; nous vivons en pays ennemi ; les adversités, les croix naissent jusques sur le trône ; nous avons en nous-mêmes un fonds intarissable de miseres et de chagrins ; les maux ont inondé toute la terre ; cependant quelque effrayant que soit ce déluge d'infirmités, de maux et de miseres, je ne saurois en être effrayé, mon Dieu, s'écrie le Prophete, parce que vous êtes avec moi : *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Ayons cette confiance en notre Dieu, et nous serons bientôt rassurés. Pauvre veuve qui êtes sans secours et sans appui, qui êtes chargée d'enfans, et peut-être de dettes, rebutée, méprisée, persécutée : ayez recours à Jesus-Christ, mettez en lui toute votre confiance ; il sera surement votre asyle, votre protecteur, votre appui. Pauvre artisan, vous n'avez nulle ressource dans le monde : recourez à Jesus-Christ avec confiance, lui seul vous tiendra lieu de tout : *Numquid non ego melior tibi sum, quàm decem filii.* Ayez une confiance sans mesure et sans bornes ; et dans tous les événemens fâcheux, et les tristes accidens de la vie, écriez-vous d'abord avec ses Disciples : *Domine, salva nos, perimus :* Seigneur, sauvez-nous, sans quoi nous périssons. Ne comptez ni sur les amis, ni sur votre industrie ; vous ne devez point négliger les moyens que la prudence dicte ; mais ne comptez que sur le secours du Ciel.

2.° La divine Providence, dit saint François de Sales, ne differe son secours que pour exciter notre confiance. Si notre Dieu ne nous donne pas toujours ce que nous lui demandons, c'est pour nous retenir auprès de lui, et nous donner sujet par-là de le presser, et le contraindre par une amoureuse violence ; se confier en Dieu parmi les douceurs, la prospérité et l'abondance, chacun le sait faire ; mais de se

remettre entiérement entre ses bras parmi les orages et les tempêtes, c'est le propre des enfans. Mettez en pratique cette importante maxime : dès qu'il vous arrive quelque chose de fâcheux, de difficile, de dangereux, entrez dans votre chambre, jetez-vous aux pieds de votre crucifix, et mettant toute votre confiance en la bonté du Sauveur, demandez-lui son secours et sa grace; évitez ces airs tristes, désespérés et plaintifs, qui marquent de la défiance; inspirez la même confiance à vos enfans, et à toute votre famille. Nous serions tout-puissans si nous ne manquions pas de foi.

HUITIEME JOUR.

Saint Cyriaque, Saint Large, et Saint Smaragde, Martyrs.

L'empereur Dioclétien ayant associé à l'Empire Maximien Hercule, natif de Sirmich, l'an 286, celui-ci ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il s'étudia à donner des marques de sa reconnoissance à son bienfaicteur, en lui faisant bâtir un des plus magnifiques Palais pour lui servir de bains, qu'on appela depuis les Thermes de Dioclétien, et qui a toujours été estimé comme le plus beau monument de la magnificence Romaine. Ce Prince ne cherchant qu'à plaire au vieil Empereur, ne crut pas pouvoir lui faire mieux sa cour qu'en persécutant les Chrétiens, contre lesquels il avoit lui-même une haine mortelle. S'étant apperçu que le sang des Martyrs, bien-loin de les exterminer, augmentoit le nombre des nouveaux Chrétiens, il résolut de les persécuter par un nouveau genre de supplice, qui étoit d'autant plus cruel

qu'il étoit plus long, et qui, les faisant périr dans l'obscurité, sembloit devoir éteindre le nom Chrétien dans l'Empire. Il ordonna que ce superbe édifice ne fût cimenté que par la sueur des Chrétiens, et les condamna tous à servir de manœuvres.

C'étoit un spectacle digne de l'admiration de tout le Ciel, de voir ce nombre prodigieux de Confesseurs de tout âge, de toute qualité, de tout sexe, creuser les fondemens, charier du sable, porter de l'eau, et traîner des quartiers de pierre d'une grosseur énorme : ces travaux immenses étoient sans soulagement ; et comme on avoit dessein de les faire tous périr, on ne leur donnoit presque point de nourriture. Ainsi ce superbe Palais fut le fruit des sueurs de ces illustres Confesseurs ; et c'est peut-être pour cela que tandis que tous les autres édifices publics ont été ruinés par le feu et par le temps, celui-ci est demeuré presque tout entier, et il a été changé en une magnifique Eglise consacrée à Dieu sous le nom de Notre-Dame des Anges, que les Révérends Peres Chartreux possedent.

Durant une persécution si cruelle, un Seigneur Romain nommé Thrason, fort riche, et Chrétien caché, fut touché de la cruauté dont on usoit envers ces Saints, et résolut de les assister dans leurs miseres. Cyriaque, Large et Smaragde, Chrétiens zélés, qui n'avoient point encore été découverts, et que le Ciel réservoit pour le soulagement et la consolation de ces pauvres Fidelles, lui parurent propres pour être les généreux ministres de sa charité. Il leur communiqua son dessein, et les chargea de porter ses aumônes aux Chrétiens qui travailloient à cet édifice. La commission étoit périlleuse, et nos trois Saints n'ignoroient pas le danger; mais leur zele et leur charité animoient leur courage. Ils se mêloient sans crainte

avec ces illustres Confesseurs, pourvoyoient largement à tous leurs besoins; et se servant habilement de l'occasion, les fortifioient contre le découragement, et les animoient à la persévérance. Le Pape saint Marcellin informé du courage et de la charité de nos Saints, voulut les voir, et ayant trouvé une vertu éminente dans ces héros Chrétiens, ordonna Diacre de l'Eglise Romaine saint Cyriaque, afin qu'il fût plus en état de pourvoir plus efficacement aux besoins spirituels des Fidelles.

Elevé à cette nouvelle dignité, il en remplit avec fruit le sacré ministere. Large et Smaragde ne lui cédoient point en zele et en ferveur, aussi furent-ils bientôt récompensés de leur charité et de leurs peines. On les surprit tous trois chargés de vivres et des aumônes qu'ils portoient aux saints Confesseurs. Ils furent arrêtés et condamnés eux-mêmes à travailler aux Thermes.

On ne sauroit exprimer quelle fut la joie de nos Saints quand on vint leur annoncer leur sort; ils ne pouvoient assez tôt voir le moment qu'ils auroient part aux travaux et aux miseres de tant de saints Confesseurs de Jesus-Christ; et ce qui augmentoit leur joie, c'étoit l'espérance qu'ils avoient de couronner leurs travaux et leur vie par le martyre. Le désir d'obtenir cette grace leur faisoit redoubler leur charité et leur ferveur. Ils ne se virent pas plutôt mêlés avec cette foule si respectable de serviteurs de Dieu, qu'ils eussent voulu les soulager tous dans leurs travaux, et partager avec chacun en particulier ses peines. Non-seulement on les vit se charger avec joie de la hotte pour porter du sable, et traîner le chariot plein de pierres, mais s'ils voyoient quelqu'un de leurs freres, ou cassé de vieillesse, ou languissant de foiblesse, ou surchargé, ils se chargeoient eux-mêmes du fardeau, et faisoient son

ouvrage. Saturnin, un des Confesseurs, vénérable par sa vertu et par son âge, succomboit sous le faix lorsque nos Saints accoururent aux Officiers, et les prierent d'agréer que pour soulager ce bon vieillard, ils se chargeassent de sa tâche.

Une charité si éclatante charma les Officiers; ils ne pouvoient assez admirer la modestie, la douceur, l'empressement qu'avoient ces Héros Chrétiens à soulager leurs freres. Leur joie surtout, qui se rendoit sensible parmi tant de travaux, leur fit juger qu'il y avoit dans les Chrétiens une force et une vertu spirituelle. Ils avertirent Maximien de ce qui faisoit le sujet de leur admiration, et exalterent sur-tout la charité héroïque de Cyriaque, de Large et de Smaragde. Ce Prince barbare qui ne se distinguoit que par la haine qu'il portoit aux Chrétiens, bien loin d'être frappé d'une charité si peu ordinaire, n'en devint que plus cruel; il ordonna qu'on resserrât ces trois Confesseurs, qu'on les fermât dans un cachot, pour être condamnés au dernier supplice. Cette détention les affligea; ils se voyoient hors d'état de soulager les saints Confesseurs, et de partager les travaux avec leurs freres.

Cependant le Seigneur ne voulut pas laisser long-temps une vertu si bienfaisante ensevelie dans l'obscurité. Des aveugles eurent recours à nos Saints. Cyriaque les ayant embrassés, fit sur leurs yeux le signe de la croix, et à l'instant ils recouvrerent la vue. Ces merveilles firent de l'éclat; plusieurs malades vinrent dans la prison implorer leur secours. Dieu exauça leur foi; nul qui ne s'en retournât guéri, et la guérison du corps fut le salut de l'ame.

Le bruit de ces miracles se répandit jusqu'à la Cour de l'Empereur, lorsqu'une des filles de Dioclétien appelée Arthémie, que ce Prince aimoit tendrement, fut possédée du démon, qui la tourmentoit d'une maniere étonnante. Le Prince qui

l'aimoit avec tendresse, voulut la voir. Les horribles contorsions que l'esprit malin lui faisoit faire, tirerent les larmes de ses yeux, et lui percerent le cœur d'une vive douleur, et il ne put soutenir long-temps ce triste spectacle ; elle se déchiroit le corps en hurlant, et criant sans cesse qu'elle ne pouvoit être délivrée que par la vertu de Cyriaque Diacre de l'Eglise Chrétienne. L'Empereur suspendant alors toute sa fureur contre les Chrétiens, ordonna qu'on tirât sur l'heure Cyriaque et ses deux compagnons du cachot, et qu'on les priât de délivrer sa fille. Les Saints voyant la Princesse, furent touchés de compassion; et après leur priere, Cyriaque commanda au démon de sortir de ce corps. J'obéirai, répondit le démon, car je ne puis tenir contre la toute-puissance de Jesus-Christ ; mais je ne sortirai d'ici que pour aller à la Cour du Roi de Perse. Tu ne saurois rien faire, répliqua Cyriaque, qui ne soit à ta confusion, et qui ne serve à la gloire du Christianisme. A l'instant la fille se trouva délivrée d'un double démon ; car s'étant jetée aux pieds du Saint, elle lui déclara qu'elle croyoit fermement en Jesus-Christ, et qu'elle vouloit être Chrétienne. On cacha pour quelque temps la résolution de la Princesse à l'Empereur, qui se sentant fort obligée du service que notre Saint lui avoit rendu, lui fit donner une maison dans Rome.

Cependant la fille du Roi de Perse, nommée Jobie, se trouva possédée du même démon en même temps, et Dieu voulut qu'elle s'écriât continuellement qu'elle ne pouvoit être délivrée que par le Diacre Cyriaque qui étoit à Rome. Le Roi qui aimoit passionnément sa fille, étoit fort sensible à son malheur, et ne voulant rien oublier pour la soulager, envoya un Ambassadeur à l'Empereur, pour le prier de lui envoyer incessamment Cyriaque. Dioclétien qui avoit intérêt de ménager ce Roi, n'hésita pas un moment : Cyriaque eut

ordre de partir avec l'Ambassadeur, et on consentit que ses deux chers compagnons fussent du voyage. On fit une partie du chemin par mer. On eut beau lui vouloir donner un équipage, il n'en voulut point d'autre que son bâton, allant à pied, sans rien relâcher de ses austérités, jeûnant rigoureusement tous les jours; et chantant les louanges de Dieu, ils marchoient tous trois en Apôtres.

Etant arrivés à la Cour du Roi de Perse, ils furent agréablement surpris de voir ce Prince se jeter à leurs pieds, les priant d'avoir pitié de sa fille. Saint Cyriaque lui promit que pourvu qu'il voulût croire en Jesus-Christ, sa fille seroit délivrée du démon, et recevroit avec la foi une santé parfaite. Le Prince promit tout, et le tint. Le Saint n'eut pas plutôt fait sa priere, et commandé au nom de Jesus-Christ au démon de quitter ce corps, que la fille fut délivrée. Le pere et la fille furent convertis, et plus de quatre cents Païens reçurent le Baptême.

Le séjour de nos Saints à la Cour ne servit pas seulement à confirmer les nouveaux Chrétiens dans la foi, mais à faire encore chaque jour de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, et de nouvelles merveilles. Quarante-cinq jours après, s'étant embarqués, ils partirent pour retourner à Rome, où le Seigneur devoit bientôt couronner leurs travaux. L'Empereur Dioclétien les laissa vivre en paix; et il est aisé de comprendre les grands biens que ces Héros Chrétiens faisoient parmi les Fidelles. Mais Dioclétien étant sorti de Rome pour aller visiter quelques Provinces de l'Empire, Maximien dont la haine et la fureur contre les Chrétiens croissoient chaque jour, les fit arrêter, et ordonna à Carpase d'employer tous les artifices, de mettre tout en œuvre pour les porter à offrir des sacrifices aux dieux de l'Empire, et à leur refus, de les sacrifier eux-mêmes à ces mêmes dieux.

La seule proposition qu'on leur fit de renoncer à Jesus-Christ, leur fit tant d'horreur, et ils en parurent si indignés, qu'on ne les pressa pas davantage. Leur procès fut bientôt instruit : ils furent condamnés à mort ; mais comme le saint Diacre Cyriaque ne cessoit de prêcher Jesus-Christ, et de publier sans cesse que les prétendus dieux de l'Empire n'étoient que des démons de l'enfer, le Juge lui fit verser de la poix bouillante sur la tête. Le Saint souffrit ce tourment avec une patience héroïque ; et comme il ne cessoit de confesser et de louer Jesus-Christ, il fut étendu sur le chevalet, et brisé à coups de bâtons, ne cessant dans ce supplice de s'écrier : Gloire à vous, Jesus mon souverain Seigneur ; ayez pitié de moi, qui ne suis qu'un pécheur indigne de la grace que vous me faites de souffrir pour la gloire de votre nom. Sa constance étonna les Païens : Maximien en étant averti, ordonna que Cyriaque, Large et Smaragde fussent incessamment exécutés, et qu'ils eussent la tête coupée, avec vingt autres Martyrs, qui eurent part à la même couronne. Leur martyre arriva le seize de Mars de l'an 303. Leurs saints corps furent enterrés hors de la ville près du lieu de leur supplice sur le chemin du Sel, qu'on nomme en quelques endroits, Chemin Salutaire. Ceux des saints Cyriaque, Large et Smaragde en furent ôtés peu de temps après, et transportés par le Pape saint Marcel, successeur de saint Marcellin, dans une terre appartenant à une Dame Chrétienne nommée Lucine, sur le chemin d'Ostie à un bon quart de lieue de la Ville. Comme cette translation se fit le huit d'Août, l'Eglise a choisi ce jour pour faire leur Fête.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces Saints Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos annuâ sanctorum Martyrum tuorum Cyriaci, Largi, et Smaragdi solemnitate lætificas: concede propitius, ut quorum natalitia colimus, virtutem quoque passionis imitemur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance dans la solemnité de vos Martyrs SS. Cyriaque, Large et Smaragde; faites par votre bonté qu'en célébrant le jour qu'ils ont reçu une nouvelle vie dans le Ciel, nous imitions aussi la vertu de leur martyre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de la premiere Épître de l'Apôtre S. Paul aux Thessaloniciens. Chap. 2.

FRATRES: Gratias agimus Deo sinè intermissione quoniam cùm accepissetis à nobis verbum auditûs Dei, accepistis illud, non ut verbum hominum, sed (sicut est verè) verbum Dei, qui operatur in vobis, qui credidistis. Vos enim imitatores facti estis Fratres Ecclesiarum Dei, quæ sunt in Judæa in Christo Jesu: quia eadem passi estis et vos à contribulibus vestris, sicut et ipsi à Judæis: qui et Dominum occiderunt Jesum, et Prophetas, et nos persecuti sunt, et Deo non placent, et omnibus hominibus, adversantur; prohibentes nos Gentibus loqui ut salvæ fiant, ut

MES Freres: Nous ne cessons point de rendre des actions de graces à Dieu, de ce que nous ayant ouï prêcher la parole de Dieu, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, selon ce qu'elle est en effet, comme la parole de Dieu, laquelle opere en vous autres qui avez cru. Car, mes Freres, vous avez suivi l'exemple des Eglises de Dieu qui sont à Jesus-Christ dans la Judée: puisque vous aussi, vous avez souffert de vos compatriotes les mêmes traitemens qu'ils ont soufferts des Juifs; de ces gens qui ont mis à mort, et le Seigneur Jesus et les Prophetes; de ces gens qui nous ont persécutés; qui ne plaisent point

impleant peccata sua semper : pervenit ira Dei super illos usque in finem. à Dieu ; qui sont opposés à tout le monde, qui afin de remplir sans cesse la mesure de leurs péchés, nous empêchent de parler aux Nations pour leur salut. Car la colere de Dieu est tombée sur eux pour toujours.

L'Epître de saint Paul aux Thessaloniciens est la premiere de toutes celles que l'Apôtre ait écrite aux Eglises, selon le sentiment de saint Chrysostôme. On croit que ce fut l'an 52 ou 53 de Jesus-Christ. Plusieurs croient qu'elle a été écrite d'Athenes ; il est vraisemblable que ce fut de Corinthe, où Silas et Timothée le vinrent trouver.

RÉFLEXIONS.

Mes freres, nous ne cessons point de rendre des actions de graces à Dieu, de ce que nous ayant ouï prêcher la parole de Dieu, vous l'avez reçue non comme la parole des hommes, mais, selon ce qu'elle est en effet, comme la parole de Dieu. Ce n'est pas une autre parole qu'on nous prêche aujourd'hui : la reçoit-on comme la parole de Dieu ? Un des plus grands châtimens dont Dieu menace son peuple par le Prophete, c'est d'ôter la force et la vertu du pain dont ils se nourrissoient : *Auferam robur panis.* Si ce pain devient insipide et sans goût ; s'il n'a plus la force de nourrir, il faut nécessairement qu'on tombe dans une foiblesse, dans une inanition mortelle. La parole de Dieu est le pain de l'ame ; il ne manque pas de gens charitables, qui distribuent ce pain céleste : ne diroit-on pas que la menace terrible qu'il faisoit à son peuple s'exécute aujourd'hui sur les Chrétiens ? jamais tant de Prédicateurs, jamais tant de Sermons ; pourroit-on dire, jamais moins de conversions ; les personnes même les plus assidues au Sermon, ne sont pas toujours

les plus régulieres. D'où vient ce peu de fruit ? c'est qu'on reçoit cette divine semence comme la pure parole des hommes, et non pas comme parole de Dieu. Celui qui est enfant de Dieu, disoit le Sauveur, écoute les paroles de Dieu : ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas enfans de Dieu : rien ne montre mieux la santé et la vigueur de l'ame que cette faim de la divine parole. Dieu parle en différentes manieres. Dieu nous parle au fond du cœur par ses inspirations : malheur à qui est sourd à cette voix intérieure. Dieu nous parle par les bons exemples : malheur à qui n'entend pas ce langage. Dieu nous parle par cent divers événemens de la vie : malheur à qui n'en sait pas profiter. Le monde, nos passions, notre amour-propre parlent d'ordinaire plus haut que Dieu, ils font trop de bruit, et voilà ce qui nous empêche de l'entendre : malheureusement pour nous, la premiere langue qu'on entend et qu'on apprend, c'est le langage des passions et de l'amour-propre ; nous passons toute l'enfance, et souvent même toute la jeunesse à ne parler que ce jargon. Combien de gens du monde qui ne parlent toute leur vie que cette langue ! Faut-il être surpris si nous n'entendons pas la voix de Dieu ? on est dans le grand monde tout le temps de la vie ; on n'entend parler que de ses lois, on ne s'entretient que de ses maximes : la parole de Dieu à de pareilles gens, est un langage étranger qu'on n'entend point. Le Chrétien et le mondain ont une langue bien différente : faut-il être surpris s'ils ne s'entendent point ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Marc. Chap. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit ; qui verò non crediderit, condemnabitur. Signa autem eos, qui crediderint, hæc sequentur : In nomine meo dæmonia ejicient : linguis loquentur novis : serpentes tollent : et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit : super ægros manus imponent, et benè habebunt.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Allez partout le monde, prêchez l'Evangile à tous les hommes : celui qui croira, et qui recevra le Baptême, sera sauvé ; mais celui qui ne croira point, sera condamné. Pour ceux qui croiront, voici les miracles qu'ils feront ensuite : Ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues : ils manieront les serpens : et s'il boivent quelque chose capable de faire mourir, cela ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades se porteront bien.

MÉDITATION.

De la foi Chrétienne.

PREMIER POINT.

Considérez que quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le manque de foi est un vice de la volonté. J'aurois bientôt quitté ces plaisirs, dit-on, si j'avois la foi. Et moi, je vous dis, que vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs. On s'étonne que tant de personnes qui ne manquent pas d'esprit, croupissent opiniâtrément dans des erreurs grossieres en

matiere de Religion, jusqu'à les défendre comme des dogmes. Qu'on développe les mysteres du cœur, qu'on en guérisse les illusions, et la conversion de l'esprit suivra bientôt celle du cœur. Les brouillards se forment en l'air ; mais ils viennent tous de l'eau qui est sur la terre. L'hérésie tient son siege dans l'esprit ; mais elle doit toujours sa naissance et son progrès aux dispositions du cœur. On commence à douter, dès qu'on commence à vivre peu chrétiennement. La foi suit toujours la qualité des mœurs ; elle ne persévere guere dans sa pureté, dès que celles-ci se corrompent. On ne veut plus que ce qui nous incommode soit vrai, quand on ne suit qu'une voie aisée et commode. Un cœur esclave de la passion débauche bientôt l'esprit. Du doute on passe aisément à l'erreur : quand l'orgueil, l'impureté, l'avarice, ou la vengeance sont devenus le vice dominant, l'esprit alors ne s'étudie plus à combattre ses illusions, mais à les défendre et à les suivre. Bon Dieu ! qu'un peu de sérieuses réflexions sur un point qui nous intéresse si fort, feroient revenir de gens de tant de pitoyables égaremens ! Dans ces déplorables dispositions, on regarde les plus terribles vérités de la Religion comme des préjugés de l'éducation. L'esprit gâté par la malignité du cœur, s'établit juge souverain de la foi, et ne veut d'autres suffrages que ceux des sens. Mais si l'esprit défere tant aux inclinations du cœur, le cœur aussi ne défere pas moins aux lumieres naturelles de l'esprit, quelque bornées, quelque défectueuses qu'elles puissent être. Tout ce que l'esprit ne comprend pas est condamné, tout est soumis à ses idées. L'esprit et le cœur se rendent mutuellement service ; et l'on s'étonne après cela de voir naître dans tous les temps tant de sortes d'erreurs, tant de sectes toutes plus pernicieuses. Qu'on remonte jusqu'à leur origine, elle n'est pas

difficile à trouver ; on verra que toutes les hérésies n'ont point d'autre principe ; on peut même ajouter, que c'est la diversité des passions qui a fait la diversité de leurs dogmes. Les ouvriers de celles que l'Eglise déplore depuis tant de siecles, ont imprimé le caractere de leur esprit et de leur cœur, ou pour mieux dire, de leurs passions, à la secte qu'ils enfantoient. La révolte contre l'Eglise, la fureur contre les vérités de la Foi, ont été l'effet de leur orgueil ; les nouveaux systêmes de Religion, celui de leur cupidité ; et le libertinage, la base et le fond de leur morale. Mon Dieu ! de quelle importance il est de conserver la pureté des mœurs, si l'on veut conserver la pureté de la Foi !

SECOND POINT.

Considérez que de tous les états, le plus misérable est celui d'un Chrétien qui croit peu *. Ce peu de lumiere qui lui reste, suffit pour le perdre, et ne suffit pas pour le sauver. La foi étoit libre dans les prisons des premiers Chrétiens ; elle est enchaînée et captive depuis qu'ils sont libres. C'est que les passions ont pris la place des tyrans. D'où vient cette négligence extrême des choses du salut ? c'est que la foi est éteinte. Une passion dans le cœur que le relâchement et la paresse ont déjà amolli, est comme un feu qui s'attache à une matiere humide ; elle excite une épaisse fumée qui aveugle la raison, et l'empêche de voir les choses surnaturelles. La passion nous rend aveugles à l'égard des objets même sensibles. Faut-il s'étonner si elle nous dérobe la connoissance des spirituelles et des divines. Ce qui rebute les méchans attire les bons. Ce qui fait de la peine aux libertins, console les gens de bien : ils ne peuvent assez admirer ce

* *La Colombiere.*

que les autres ne peuvent croire. L'Eucharistie ; l'Incarnation, la Mort d'un Dieu, tous ces grands Mysteres qui exercent la foi des mauvais Chrétiens, ne font qu'enflammer davantage l'amour des plus réglés et des plus fervens. Vous ne pouvez comprendre qu'un Dieu ait pu s'abaisser jusqu'à se faire homme pour le salut de ces mêmes hommes, qui en devoient si mal user à l'égard de Dieu ; et si vous le compreniez, seroit-ce une merveille si digne d'admiration ? Si Dieu ne pouvoit faire que ce que nous pouvons comprendre, seroit-il Dieu ? Si la maniere d'être propre de Dieu seul pouvoit être à la portée du foible génie de l'homme, seroit-il un Etre infiniment parfait, infini ? Dieu voulant se faire connoître à lui par les lumieres de la Foi, nulle autre voie de salut, nul autre chemin à la gloire éternelle ; et l'on trouve des difficultés à croire ce que Dieu révele ! Peut-on avoir de la peine à se soumettre, à réduire notre esprit en esclavage sous l'obéissance de Jesus-Christ ? Mon Dieu ! qu'on a peu de raison, quand on manque de foi. Pardonnez-moi, Seigneur, mon infidélité ; elle a été la source funeste de tous mes égaremens. Ranimez ma foi ; ressuscitez-la cette foi, et elle sera la mesure de ma pénitence et de mon amour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, adauge nobis fidem. Luc. 17.
Seigneur, augmentez en nous la foi.
Credo, Domine ; adjuva incredulitatem meam. Marc. 9.
Je crois, Seigneur ; fortifiez mon peu de foi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° REFUSER de croire ce que l'Eglise nous propose, c'est une insigne folie : mais en est-ce une moindre de ne vivre pas selon la Loi qu'on

croit? Dans notre Religion, la morale n'est pas moins l'objet de notre foi, que le dogme. On croiroit aisément tout ce qu'on voudroit, pourvu qu'on nous laissât vivre comme nous voudrions. Dans notre Religion, il faut croire; mais il faut vivre conformément à ce qu'on croit. Voilà une vérité importante, et qui fera bien de la peine à la plupart des gens. Mes freres, dit l'Apôtre saint Jacques, si quelqu'un dit qu'il a la foi, et qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il? Est-ce que la foi le pourra sauver? Si la foi, ajoute-t-il, n'a point les œuvres, elle est morte en elle-même. Mais quelqu'un dira, continue le même Saint: Vous avez la foi, et moi j'ai les œuvres; faites-moi voir sans les œuvres que vous avez la foi; pour moi, je vous ferai voir ma foi par les œuvres. Voilà le langage que vous devez tenir. Examinez aujourd'hui si vos œuvres, si vos mœurs, si toute votre conduite disent que vous avez la foi. Ne vous étourdissez pas sur un point aussi essentiel, ne prenez pas le change. Voilà quel doit être aujourd'hui et durant plusieurs jours le sujet de votre méditation et de vos réflexions ordinaires; et à votre examen de conscience, demandez-vous à vous-même si vos actions de la journée prouvent que vous avez la foi. Il ne faudroit que cette pratique régulierement observée, pour vous élever à une haute vertu en très-peu de temps.

2.° Notre foi ne se trouve plus dans des épreuves pénibles; graces au Seigneur, les persécutions des ennemis du nom Chrétien ont cessé; nous vivons dans un temps où la Religion Chrétienne regne paisiblement et sans orage. Mais dans ce temps de paix on n'a pas moins besoin de courage pour se déclarer hautement en cent occasions pour véritable Chrétien, en faisant une profession ouverte de la Loi de Jesus-Christ et des maximes de l'Evangile. Gardez-vous

bien de rougir de la piété. Vous trouvez vous parmi des mondains, n'hésitez pas de condamner les maximes du monde ; défendez en toute occasion les saintes pratiques de dévotion, dont les libertins ont souvent l'impiété de faire de fades railleries ; estimez-les toutes ; pratiquez avec ferveur toutes celles qui conviennent à votre état ; faites-en même l'apologie avec prudence ; les plus simples ne sont pas les moins respectables, et sur-tout toutes celles qui tendent à rendre à la sainte Vierge le culte qui lui est dû.

NEUVIEME JOUR.

SAINT ROMAIN, SOLDAT ET MARTYR.

L'EGLISE, en célébrant en ce jour la vigile de saint Laurent, fait la commémoration de saint Romain, que cet illustre Diacre de l'Eglise Romaine convertit au milieu de ses tourmens, et qu'il eut la consolation de voir couronné du martyre avant que lui-même eût remporté la couronne.

Saint Romain étoit Soldat de la Garde de l'Empereur Valérien, et en cette qualité il étoit obligé d'assister aux interrogatoires des Chrétiens, et à leurs supplices. L'illustre saint Laurent ayant été arrêté par ordre du Prince, fut donné en garde à Hippolyte et à Romain. Celui-ci qui étoit un homme d'esprit, fut obligé par son emploi d'être témoin de tout ce qui se passa dans le martyre du saint Diacre. Ce saint ayant été interrogé par le Préfet de la Ville nommé Corneille, et sur sa Religion, et sur les trésors de l'Eglise dont il étoit chargé, rendit raison de sa foi et de son administration avec tant de sagesse et d'élo-

quence, que tous les assistans en furent dans l'admiration. Romain qui étoit aux côtés du Saint, et qui par la bonté de son génie comprenoit mieux que personne la vérité et la force des raisons du généreux Confesseur de Jesus-Christ, observoit tout, et faisoit les réflexions que les réponses et les raisonnemens de saint Laurent lui faisoient naître. La grace qui vouloit faire de ce soldat Païen un généreux soldat Chrétien, touchoit vivement son cœur en éclairant son esprit, et lui faisoit conclure que la sagesse du Saint, qui brilloit si fort dans toutes ses paroles, aussi bien que sa constance héroïque dans les plus horribles tourmens, n'étoient pas naturelles; qu'il n'y avoit qu'une vertu divine et supérieure à toute la nature, qui pût le faire parler et souffrir avec cette grandeur d'ame que les Païens même les plus obstinés admiroient.

Tandis que Romain faisoit ces sages réflexions et raisonnoit si juste, le Seigneur voulut bien lui découvrir sensiblement par une merveille singuliere le soin qu'il avoit de ceux qui souffroient pour la gloire de son nom, et avec quelle bonté il adoucissoit les plus cruelles douleurs au milieu de leurs plus grands supplices.

On venoit d'étendre saint Laurent sur le chevalet, qui étoit un banc ou treteau qui sert à donner la question, et qui fait bander les cordes sur lesquelles les corps des criminels sont suspendus en l'air. Saint Laurent en cet état étoit déchiré à coups de fouets armés de fer, avec tant de cruauté que les spectateurs en avoient horreur, sans que le Saint donnât un seul soupir, ni une seule larme. Romain étoit effrayé de cette inhumanité, mais il étoit encore plus frappé de la constance et de la sérénité du patient, et ne pouvoit comprendre comment un homme de chair et d'os pouvoit supporter un si cruel supplice sans se plaindre, et même avec joie, lorsqu'il

apperçut un Ange sous la figure d'un jeune homme d'une beauté ravissante, qui ayant un mouchoir à la main, essuyoit la sueur qui couloit du visage du saint Martyr, et le sang qui couloit de ses plaies.

Un spectacle si merveilleux augmenta l'admiration de Romain. Il avoit de la peine à en croire ses yeux, et se défiant de ce qu'il voyoit, il demandoit à ceux qui étoient auprès de lui, s'ils ne voyoient point un jeune inconnu qui essuyoit le sang du Martyr, et séchoit ses larmes. Comprenant qu'il n'y avoit que lui seul qui eût cette vision, il en fut encore plus frappé. Sa surprise augmenta son admiration; l'onction intérieure de la grace devenant toujours plus sensible et plus efficace, Romain ne délibéra plus sur le parti qu'il avoit à prendre, et résolut d'être Chrétien. Il s'approche du saint Martyr, lui déclare ce qu'il voyoit et ce qu'il avoit résolu de faire, et le supplie les larmes aux yeux de ne le point abandonner. Saint Laurent apprit avec une joie indicible cette victoire de Jesus-Christ, et cette insigne merveille de sa grace; il le félicita, l'exhorta, l'encouragea en peu de mots le mieux qu'il put. Toute la difficulté étoit de baptiser ce Néophyte. Il n'y avoit point d'eau, et quand il y en auroit eu, il n'eût pas été possible d'administrer ce Sacrement en présence d'une multitude de Païens déchaînés contre les Chrétiens, outre que le saint Martyr étoit étendu sur le chevalet, les pieds et les mains étroitement liés, sans apparence qu'il dût être détaché qu'après avoir expiré dans ce supplice. Cette difficulté dans ces circonstances inquiétoit fort notre Saint. Romain étoit dans une vive impatience d'être régénéré par le Baptême. La crainte que saint Laurent n'expirât sur le chevalet, l'incertitude s'il trouveroit quelqu'un à qui il pût s'adresser avec confiance, l'envie sur-tout de se voir au nombre des Fidelles, tout l'effrayoit,

l'effrayoit, tout le pressoit. On le voyoit lever de temps en temps les yeux au Ciel, s'approcher du Martyr, lui parler à l'oreille, se démener comme un homme inquiet, et qui roule un dessein dans la tête qui l'inquiete, lorsque la Providence qui veille si amoureusement sur ses Elus, dénoua cette intrigue, et le tira heureusement d'embarras.

L'Empereur apprenant la constance de saint Laurent, et avec quelle tranquillité, avec quelle joie même il persévéroit dans les supplices, ne voulut pas en avoir le démenti. Il ordonna qu'on le déliât, et qu'il fût ramené en prison, le réservant à de nouveaux tourmens plus horribles. On ne peut dire quelle fut la joie de Romain; il parut d'abord le plus empressé à faire exécuter l'ordre de l'Empereur; et en Ministre fort zélé pour les volontés du Prince, il se charge lui seul de faire conduire le Martyr dans le cachot. Brûlant alors du désir d'être Chrétien, il se saisit d'une aiguiere d'eau, et se fermant dans la prison avec le Saint, le supplie de ne plus différer son bonheur, en ne différant plus de lui conférer le Baptême. Saint Laurent lui ayant demandé s'il prévoyoit le danger de mort auquel il devoit s'attendre de se voir bientôt exposé, et s'il auroit le courage de confesser Jesus-Christ dans les plus grands tourmens, il eut la douce consolation de trouver dans la foi de ce nouveau soldat de Jesus-Christ, une résolution et un courage qui ne pouvoit être que l'effet de la grace. Le trouvant donc suffisamment instruit, et encore mieux disposé, il le baptisa, et l'ayant tendrement embrassé, l'exhorta à se préparer au martyre.

La prédiction se vérifia bientôt. Le nouveau Fidelle ne put ni contenir sa joie, ni dissimuler le bonheur que Dieu venoit de lui faire. On s'apperçut aisément que Romain étoit converti; ses paroles, son air, toute sa conduite, publioient

quelle étoit sa Religion. Le Prince en fut informé, sa colere éclata, et il ne put s'empêcher de témoigner le dépit qu'il avoit de voir que les plus horribles tourmens, non-seulement n'ébranlassent pas la constance héroïque des Chrétiens, mais qu'ils servissent encore à convertir à la Foi de Jesus-Christ les Païens mêmes. Il voulut s'instruire par lui-même de la vérité du fait. Il ordonne qu'on amene Romain devant son tribunal, résolu d'en faire sur le champ un exemple. Notre Saint ne parut pas plutôt à l'entrée du parquet, que sans attendre qu'on l'interrogeât, il s'écria de toutes ses forces : *Je suis Chrétien; oui, je suis Chrétien, et j'en fais gloire.*

Une confession si hardie irrita furieusement l'Empereur, qui ordonna que sur le champ le Saint fût roué de coups, et qu'il eût ensuite la tête tranchée. A peine ce cruel arrêt fut prononcé, qu'il fut exécuté. Saint Romain fut ignominieusement dégradé de la qualité de Soldat Romain, et assommé de coups de fouets, comme le plus vil esclave.

On le voyoit en cet état tressaillir de joie sous cette horrible grêle de coups, et on l'entendoit s'écrier sans cesse : Je suis Chrétien, je suis Chrétien, et je m'estime trop heureux de pouvoir donner mon sang pour la gloire de mon divin Sauveur, qui a daigné pour mon salut donner sa vie. Après avoir eu le corps tout déchiré jusqu'aux os, il eut enfin la tête coupée. Ce fut le neuvieme d'Août que ce généreux Soldat de Jesus-Christ eut le bonheur de mériter la couronne du martyre, l'an de Notre-Seigneur 258. Le corps du saint Martyr fut enlevé la nuit par un saint Prêtre nommé Justin, et enterré au champ Veran, dans une cave. Ce grand Saint est singuliérement honoré en plusieurs villes d'Italie et de France. La Ferté-Gaucher en Brie l'a pris pour son Patron, et conserve un de ses ossemens. La

ville de Lucques se glorifie de posséder le reste de ses Reliques.

La Messe de ce jour, est de la vigile de saint Laurent, avec la commémoration de saint Romain.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus : ut intercedente Beato Romano Martyre tuo, et à cunctis adversitatibus liberemur in corpore, et à pravis cogitationibus mundemur in mente : Per Dominum, etc.

FAITES, ô Dieu tout-puissant, que par l'intercession du Bienheureux Romain votre Martyr, nos corps soient délivrés de toutes sortes d'adversités, et que nos ames soient purifiées de toutes sortes de mauvaises pensées : Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 10.

JUSTUM deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum : honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. In fraude circumvenientium illum adfuit illi, et honestum fecit illum. Custodivit eum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum, et certamen forte dedit illi, ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. Hæc venditum justum non dereliquit, sed à peccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in

LE Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints, il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir tout le fruit : il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies, et il l'a rendu respectable. Il l'a protégé contre ses ennemis, et il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses : c'est elle qui n'a

foveam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversùs eos qui eum deprimebant : et mendaces ostendit, qui maculaverunt eum, et dedit illi claritatem æternam Dominus Deus noster.

point abandonné le Juste, lorsqu'il fut vendu ; mais elle l'a tiré des mains des pécheurs : elle est descendue avec lui dans la prison, et elle ne l'a point quitté dans les chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mis entre les mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avoient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci par des calomnies ; et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle.

L'Auteur de ce Livre, qui a pour titre la Sagesse, se propose pour fin principale l'instruction des Rois, des Grands, des Juges de la terre. C'est à eux singuliérement qu'il adresse son discours. Dans l'Epître de ce jour il parle de Jacob, qui pour éviter la colere d'Esaü se retira en Mésopotamie, seul et sans conducteur. Mais Dieu lui-même fut son guide, comme il l'est de tous ses fidelles serviteurs.

RÉFLEXIONS.

Il lui a donné la science des Saints. La science des Saints, c'est la science du salut ; n'avoir pas cette science, c'est errer hors du bercail, c'est s'égarer, c'est se perdre. Eût-on toutes les connoissances les plus sublimes, fût-on doué d'un génie supérieur, possédât-on toutes les sciences, rien n'eût-il échappé aux lumieres d'un esprit éminent : que sert durant toute l'éternité à ces beaux esprits du temps, d'avoir eu de si belles, de si profondes connoissances, s'ils ont ignoré la science du salut ? Le plus petit de ces Anges rebelles qui sont damnés, en savoit plus que tous les Docteurs et les Savans du premier ordre n'en ont su tous ensemble. Leur condition en est-elle meilleure ? en sont-ils moins méprisables, moins malheureux ? ils avoient toutes les lumieres, ils

possédoient toutes les connoissances des secrets de la nature ; rien ne leur échappoit. Ils n'ont ignoré qu'une seule science, c'est celle du salut, et cette seule ignorance les rend, durant toute l'éternité, l'objet de la colere de Dieu, et par-là les plus malheureuses de toutes les créatures. Quel ignorant, quel idiot, eût-il eu l'esprit le plus borné, le plus épais, le moins actif, qui a su faire son salut, voudroit changer son sort avec eux ? Quelle idée, en bonne foi, avons-nous à présent de tous ces grands génies qui ont fait l'admiration de leur siecle, et qui font encore celle de celui-ci ? S'ils sont damnés, qui leur porte envie ! Chose étrange ! on passe toute la vie à devenir savant, et après tout, c'est bien peu de chose que notre science. Après avoir fatigué son esprit, usé sa santé à aller un peu plus loin que le commun des hommes, toute notre science n'est tout au plus qu'une vaine opinion, accompagnée d'obscurité et d'ignorance. Depuis qu'on étudie, sait-on seulement au vrai comment se forme une fleur, une feuille, et la nature du feu et de l'eau ? Ce grand fonds de science et de doctrine charge souvent plus un esprit qu'il ne l'éclaire. Ce qu'on apprend dans l'étude des Anciens, est proprement une science de mémoire, et non pas une science d'esprit et de raison ; et l'on peut dire qu'une partie de la vraie science consiste à ignorer ce qu'il est inutile de savoir. La science des Saints est, à proprement parler, la seule digne d'un homme sage. On a su se faire saint ! on est plus habile que tous ces grands génies qui se sont perdus. Nul qui n'ait assez d'esprit pour exceller dans cette science ; la plus petite servante, le plus vil esclave, l'homme du monde le plus grossier, peuvent aisément se distinguer dans cet important savoir. Mon Dieu, que cette consolante vérité confond bien ces mondains qui se piquent de briller dans les assemblées ! Igno-

rons, s'il le faut, tout le reste, pourvu que nous sachions la science du salut.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 10.

In illo tempore : dixit Jesus Discipulis suis. Nihil est opertum quod non revelabitur ; et occultum, quod non scietur. Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine : et quod in aure auditis, prædicate super tecta. Et nolite timere eos, qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potiùs eum timete, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. Nonne duo passeres asse vœneunt : et unus ex illis non cadet super terram sinè Patre vestro ! Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt. Nolite ergo timere : multis passeribus meliores estis vos. Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, ni rien de secret qui ne vienne à se savoir ; ce que je vous dis dans les ténebres, dites-le en plein jour, et ce qui vous est dit à l'oreille, publiez-le sur les toits. Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent ôter celle de l'ame ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer l'ame et le corps. Ne donne-t-on pas deux passereaux pour une piece de la plus petite monnoie ! et cependant il n'en tombera pas un seul à terre sans l'ordre de votre Pere. Au reste, les cheveux de votre tête sont comptés : ainsi ne craignez rien ; vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble. Quiconque donc se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai de même pour lui devant mon Pere ; et quiconque me désavouera devant les hommes, je le désavouerai devant mon Pere, qui est dans le Ciel.

MÉDITATION.

De l'Enfer.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ, ce qu'on a déjà médité une fois, et ce qu'il faudroit méditer tous les jours de la vie ; considérez qu'il y a un enfer, c'est-à-dire, un lieu où la toute-puissance de Dieu réunit tous les tourmens, pour punir, pour faire souffrir ceux qui meurent dans sa disgrace, et pour les y faire souffrir éternellement.

La colere d'un Dieu irrité y allume un feu d'une ardeur, d'une vivacité incompréhensible, qui ne brûle pas seulement les corps, mais encore les esprits. Un damné est plongé, enseveli, noyé dans ce feu ; il est immobile au milieu de ce feu, pénétré de ce feu, sans ne pouvoir respirer que le feu qui le brûle. A chaque moment nouvelle douleur, nouveau supplice ; et par un prodige effroyable de rigueur, qui est l'effet de la toute-puissance divine, un damné souffre tous les supplices réunis ensemble à chaque moment.

Mais quelque effroyables, quelque incompréhensibles que soient ces peines, on peut dire que c'est encore peu de chose en comparaison de ces cuisans regrets, de ces éternels désespoirs que lui cause le souvenir du temps passé, et du mauvais usage qu'il a fait de ce temps et de tant de graces.

Le faux brillant des honneurs qui l'ont ébloui, le vide des biens qui l'ont occupé, la séduisante apparence des plaisirs qui l'ont charmé, la vanité des objets qui l'ont détourné de Dieu, le ridicule de ce qu'on appelle respect humain, le néant

des grandeurs humaines ; ce sont autant de furies qui déchirent, qui bourrellent le cœur d'un damné.

Quoi ! pour jouir durant ce moment de quelques fades plaisirs, pour satifaire mon orgueil et ma vanité, pour contenter ma passion, je me suis précipité dans ces fournaises éternelles. Fantômes de grandeur, fortune chimérique, vaines idées de félicité, je vous ai cent fois condamnés, et je n'ai pas laissé de vous suivre, et en me repaissant de vos espérances, je me suis damné ! J'ai pu être sauvé ; que de salutaires sollicitations ! je n'ai jamais manqué de graces ; mais il ne m'a pas plu d'y correspondre. J'ai pensé à l'enfer ; j'ai cru tout ce que je vois, tout ce que j'expérimente ; j'ai frémi d'indignation et d'horreur en pensant à ceux qui se damnent : et je me suis damné.

A ces remords mortels, à ces peines inconcevables, ajoutez la vue d'un Dieu souverainement irrité, d'un Sauveur devenu un ennemi irréconciliable, d'un Dieu perdu sans ressource, et perdu par un péché. Il faudroit pouvoir comprendre ce que c'est qu'un Dieu, pour concevoir quel tourment c'est de le perdre, et de le perdre sans esperance de pouvoir jamais le recouvrer. Cette perte vaut seule tous les supplices : l'enfer même, avec tous ses tourmens, deviendroient un lieu de délices sans cette perte. Concevez, s'il est possible, quel tourment c'est d'avoir perdu Dieu pour jamais.

Ah ! Seigneur, que je perde tout dès ce moment, biens, dignités, santé, la vie même, plutôt que de vous perdre. J'ai mérité l'enfer, mais je compte sur votre infinie miséricorde ; ne permettez pas, mon doux Jesus, que je sois damné.

SECOND POINT.

Considérez que les peines de l'enfer ne sont pas seulement universelles, excessives, inimagi-

nables, elles sont encore éternelles ; c'est-à-dire, que quelque intolérables, quelque épouvantables que soient les peines qu'on y souffre, il n'y a aucune espérance, ni d'être jamais soulagé, ni de les voir jamais finir.

Quelle douleur, quel désespoir, quelle rage pour une ame damnée, lorsque de cet abyme de l'éternité, après avoir brûlé les cent mille et millions d'années, elle jettera les yeux sur cette petite portion, sur ce peu de temps qu'elle a vécu, et qu'elle aura peine à trouver au bout de ce nombre prodigieux de siecles qui auront passé depuis sa mort. Elle pensera que c'est pour n'avoir pas voulu se faire quelque violence pendant un si petit espace de temps, qu'elle brûle et qu'elle souffre tous les supplices à la fois depuis tant de millions de siecles, sans qu'on puisse dire qu'il reste un moment de moins à souffrir.

Brûler dans les enfers autant d'années, autant de siecles qu'on a vécu de momens ! cette durée fait peur ; que sera-ce de brûler autant de millions de siecles qu'il y a de gouttes d'eau dans les rivieres et dans la mer ! Un damné aura souffert dans ces prisons de feu toute cette étendue incompréhensible de temps ; et ce ne sera pas là un demi-quart d'heure, pas un instant de l'éternité. Les enfans de vos enfans seront déjà ensevelis ; le temps aura ruiné les maisons que vous avez élevées, détruit les villes où vous serez né, renversé les Etats où vous aurez vécu, la fin des siecles aura enseveli tout l'Univers dans ses propres cendres ; il se sera même écoulé depuis la fin du monde autant de millions de siecles que le monde a duré de momens, et il ne se sera rien écoulé de cette épouvantable éternité ; et si vous êtes damné vous aurez autant à souffrir que vous en aviez au premier moment que vous avez été plongé dans ces flammes !

O éternité épouvantable ! incompréhensible

éternité ! qui peut te croire, et vivre un seul moment dans le péché, et différer d'un seul moment sa pénitence ?

Supposons qu'un pécheur est condamné à brûler dans l'enfer jusqu'à ce qu'une fourmi qui ne viendroit qu'une fois dans mille ans, eût transporté dans la mer tout le sable qui est sur le rivage : Hélas ! depuis que Caïn est dans l'enfer, ce petit animal n'en auroit encore emporté que six ou sept grains ; que seroit-ce s'il falloit que ce malheureux souffrît jusqu'à ce que cette fourmi eût enlevé non-seulement tout ce sable, mais encore toute la terre que le monde renferme ? s'il falloit que ce damné brûlât jusqu'à ce que cette fourmi eût usé tous les rochers et toutes les montagnes, en ne passant qu'une fois dans mille ans ? L'esprit se perd et se confond dans cette inimaginable étendue de temps ; et le temps viendra où vous pourrez dire, si vous êtes damné : Depuis ma mort, depuis que j'enrage dans ces feux, cette fourmi auroit déjà transporté tout le sable et toute la terre de l'univers, elle auroit déjà usé les montagnes et les rochers, elle auroit creusé jusqu'au centre du monde ; toute cette effroyable durée de temps s'est passée dans ces épouvantables tourmens, et il me reste encore à souffrir une éternité toute entière. Il y a un enfer, il y a une éternité malheureuse dans cet enfer, et il y a des Chrétiens qui le croient ; et l'on pèche ! Voilà qui paroît aussi incompréhensible que l'éternité.

Hé quoi, Seigneur ! ne m'auriez-vous donné le temps de penser aux peines éternelles de l'enfer que pour augmenter par ma pure malice le regret que j'aurois un jour de m'être damné après avoir pensé à ces peines ! et quel regret, quel désespoir un jour, si après la méditation que je viens de faire, je ne change pas de conduite, si je néglige de travailler avec le secours de votre grace à mon salut ? Jetez un de vos regards favorables, Père

Eternel, sur ce pauvre pécheur; je suis encore teint du Sang de Jesus-Christ, et c'est en vertu de ce Sang, ô mon Dieu, que je vous demande miséricorde, et la grace de vous aimer tout le temps de ma vie, et durant toute l'éternité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis poterit habitare cum igne devorante? quis habitabit cum ardoribus sempiternis! Isaï. 33.

Hé, Seigneur! qui pourra demeurer dans le feu dévorant? qui pourra subsister dans les flammes éternelles?

Hîc ure, hîc seca, hîc non parcas, ut in æternum parcas. Aug.

Hé, de grace, Seigneur! brûlez, coupez, ne m'épargnez pas dans cette vie, pourvu que vous m'épargniez pendant l'éternité.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DESCENDEZ souvent en esprit dans l'enfer durant votre vie, dit saint Bernard, si vous voulez éviter le malheur d'y être condamné après la mort. Quand on craint un grand malheur, on y pense souvent; cette pensée fait qu'on étudie les moyens, et qu'on prend des mesures pour le prévenir. Ne perdez guere de vue l'enfer, dit le Sage, si vous n'en voulez pas prendre la route. C'est une pratique de piété très-salutaire de se servir de tous les chagrins de cette vie et de tout ce qui afflige, pour en rappeler le souvenir; on peut même dire que son souvenir adoucit tous les chagrins. Souffrez-vous des douleurs vives, aiguës, pensez ce que souffrent les damnés dans l'enfer. Nous logeons dans des maisons, nous sommes dans des villes et dans des emplois où ont été plusieurs de ceux qui brûlent à présent

dans ces flammes. Nous ne nous trouvons guere dans des assemblées des gens du monde, dans des repas, dans des parties de plaisirs où l'on ne puisse dire que quelques-uns de ceux qui s'y divertissent seront probablement damnés. Nul accident fâcheux, nul plaisir même dans cette vie qui ne soient propres à nous rappeler le souvenir des tourmens de l'autre; nul remede aussi plus efficace pour amortir, pour guérir même la passion du plaisir que ce salutaire souvenir. La cupidité se réveille-t-elle, sentez-vous les aiguillons de la chair, vos passions se révoltent-elles, imaginez-vous que vous entendez la voix de ce malheureux riche, qui s'écrie du fond de l'abyme : *Crucior in hac flamma :* je souffre cruellement dans ce feu. Portez cette image, cette voix même dans vos plaisirs; vous en perdrez bientôt le goût, et ils perdront bientôt leur pointe. Un saint Solitaire se trouvant un jour extraordinairement tenté, s'avisa de mettre le bout du doigt sur la flamme de sa lampe; la douleur vive et piquante l'ayant obligé à le retirer vîte : Hé quoi! dit-il, s'adressant au tentateur, tu me sollicites, tu me presses de prendre un plaisir criminel, pour lequel je dois être condamné aux flammes éternelles, et je n'ai pas la force de toucher du bout du doigt notre feu usuel! Qu'il seroit à souhaiter que bien des gens se servissent en plusieurs occasions de pareilles industries, on ne sucomberoit pas si souvent à la tentation.

2.° Nulle perte qui soit irréparable que celle de notre ame. Renversement d'affaires, revers de fortune, perte de procès, naufrages, disgraces, et tout ce qu'on appelle malheurs, quelque sensible que cela soit, rien n'est proprement sans ressource; mais si je suis damné, qui peut me consoler? quel soulagement me reste-t-il? quelle espérance? Tout est perdu si je perds Dieu. Que

cette pensée nourrisse votre dévotion, en nourrissant l'horreur que vous devez avoir du péché. Dans vos pertes, dans vos disgraces, dans ces importunes frayeurs, qui sont inséparables de la vie, dites, dites-vous à vous-même sans cesse : Nul mal que le péché ; nulle perte proprement à craindre que celle de Dieu même. Les amis, le temps, la mort même peuvent du moins me consoler de la perte des biens, de la santé, des emplois, etc. Mais perdre Dieu, et le perdre pour toujours, quelle perte ! Dans les avantages et les déplaisirs de la vie, rendez-vous familieres ces belles paroles : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur !* Que sert à un homme de gagner tout l'univers, d'être le plus puissant Monarque du monde, s'il vient à se perdre, s'il est damné ? Que sert à présent à ce Grand du monde réprouvé, à ce mauvais riche d'avoir vécu dans la magnificence, dans l'abondance et dans les plaisirs ? Que sert à cette femme mondaine à présent damnée, d'avoir brillé dans les assemblées ? Que servent ces grands noms, ces superbes palais, cet étalage de modes, de parures, de luxe ? Que sert tout cela à qui est damné ? Et sera-ce une grande consolation pour cette mere, pour ce pere damné, d'avoir laissé des enfans qui sont fort à leur aise, tandis qu'eux brûlent dans ces feux éternels ? Rendez-vous familieres ces réflexions ; peu de pratiques de piété plus salutaires. Ayez toujours dans votre cabinet ou dans votre chambre quelque objet qui vous fasse sans cesse souvenir de la mort ou de l'enfer.

DIXIEME JOUR.

SAINT LAURENT, MARTYR.

SI l'Espagne se fait honneur d'avoir vu naître l'illustre Martyr saint Laurent, Rome ne se glorifie pas moins de lui avoir servi de théâtre pour son triomphe, et la France se fait un mérite de l'avoir pour un de ses Protecteurs, et de posséder une partie de ses Reliques.

Il naquit à Huesca, ville d'Espagne dans le Royaume d'Aragon, vers le milieu du troisieme siecle. Son pere s'appeloit Orence, et sa mere Patience, tous deux Chrétiens zélés, et d'une probité si reconnue, d'une vertu si éclatante, que la ville d'Huesca solemnise leur fête le premier jour de Mai, et leur mémoire est en singuliere vénération dans cette Eglise. Des parens si vertueux ne pouvoient pas manquer de donner à leur fils une éducation fort chrétienne. Laurent y répondit merveilleusement; et par la beauté de son naturel, par la docilité de son esprit, et par une inclination à la vertu qui paroissoit lui être naturelle; la pureté des mœurs et l'amour de la chasteté furent dès le berceau les traits les plus marqués de son caractere. On admira toujours en lui un cœur noble, généreux, intrépide, et un amour sur-tout pour Jesus-Christ que rien ne put jamais affoiblir. Son zele pour la Religion lui fit souhaiter de bonne heure d'aller à Rome qui en étoit le centre: les Fidelles de cette capitale du monde découvrirent bientôt le mérite et la haute vertu de ce jeune étranger; le Pape saint Sixte sur-tout, qui venoit d'être élevé sur le Saint-Siege, ne pouvant assez admirer l'inno-

cence et les rares qualités de ce jeune Héros Chrétien, l'éleva aux Ordres sacrés et l'ordonna Archidiacre, comme parlent saint Augustin et saint Chrysologue, c'est-à-dire, le premier des sept Diacres de l'Eglise Romaine. Ce haut rang ne le rendit que plus humble, plus fervent et plus zélé : à cette sacrée dignité étoit attaché, non-seulement le soin de distribuer la communion aux Fidelles lorsque le Pape offroit le divin Sacrifice, ce qui exigeoit une sainteté éminente dans le Ministre, mais encore il étoit chargé des biens de l'Eglise, c'est-à-dire, des vases sacrés, des ornemens sacerdotaux, et des deniers qui étoient destinés pour l'entretien des Officiers et pour le secours des pauvres ; ce qui demandoit une rare sagesse, une vigilance supérieure, et un désintéressement à l'épreuve de tout.

A peine notre Saint avoit commencé les fonctions de son ministere avec un applaudissement universel, que l'Eglise vit allumer le feu de la plus horrible persécution, qui ne se proposoit rien moins que d'éteindre le nom Chrétien dans le sang des Fidelles.

L'Empereur Valérien, qui passoit parmi les Païens pour un Prince doux et humain, avoit paru tel à l'égard des Chrétiens dans le commencement de son regne. Nul de ses Prédécesseurs ne les avoit traités si favorablement ; il leur témoignoit en public et en particulier toute sorte de bonté ; aussi y avoit-il un si grand nombre de serviteurs de Dieu dans son Palais, qu'on l'eût pris pour une Eglise. Mais si cette douceur pour eux étoit extraordinaire, la violence avec laquelle il les persécuta ensuite ne le fut pas moins. Ce changement vint de Macrien, qui, d'une naissance très-basse, s'étoit avancé par les plus grands crimes aux premiers emplois ; et son ambition le portant à la suprême dignité, il s'étoit livré aux démons qui lui avoient promis l'Em-

pire, pourvu qu'il extirpât la nation Chrétienne. L'ascendant qu'avoit cet ambitieux sur l'esprit de l'Empereur, lui fit bientôt changer de conduite à l'égard des Chrétiens. Ce fut l'an 258 que ce Prince publia un Edit, par lequel il condamnoit à mort, sans délai, tous les Evêques, les Prêtres et les Diacres, sans leur proposer même, comme aux autres Chrétiens, la liberté d'opter la vie pour le prix de leur Foi.

L'exécution commença par les Chefs. Le Pape saint Sixte fut arrêté ; il fut chargé de chaînes et de fers, et en cet état mené à la prison Mammertime ; cependant saint Laurent qui ne soupiroit qu'après le martyre depuis long-temps, ayant appris que saint Sixte étoit arrêté, court vers la prison, bien résolu de lui tenir compagnie dans les supplices ; il ne fut pas long-temps sans le rencontrer. D'aussi loin qu'il l'apperçut, dit saint Ambroise, il se mit à crier : Hé, saint Pontife ! comment pouvez-vous aller au sacrifice sans votre Diacre qui a eu le bonheur de vous accompagner jusqu'ici à l'Autel ? Vous défiez-vous de ma foi, ou de mon courage ? mettez-le à l'épreuve, et vous verrez si je suis indigne du sacré ministere dont vous m'avez honoré : le Diacre ne doit jamais être séparé du Pontife ; pourquoi me laissez-vous ainsi orphelin ? N'est-il pas juste que l'enfant accompagne son pere, et que la brebis ne s'éloigne point du Pasteur ?

Saint Sixte touché des sentimens de son Diacre : Consolez-vous, mon fils, lui dit-il, vos souhaits seront bientôt accomplis : le Ciel vous destine pour un plus grand triomphe. Allez, distribuez incessamment aux pauvres les trésors de l'Eglise qui vous ont été confiés, et préparez-vous au martyre. Ces dernieres paroles consolerent le Saint, qui brûloit du désir de donner son sang pour Jesus-Christ. Il ne perd pas un moment ; et ayant rendu aux Fidelles les ornemens de

l'Eglise et les vases sacrés, et ramassé tout l'argent destiné pour les pauvres, il va dans tous les endroits de Rome où les Chrétiens étoient cachés, parcourt tous les souterrains pour distribuer les aumônes. Sachant que plusieurs Prêtres et autres Fidelles s'étoient réfugiés sur le Mont-Cœlius, dans la maison d'une sainte veuve nommée Cyriaque; il s'y rend dès le soir, lave les pieds aux Ministres des Autels, et distribue de l'argent aux pauvres. De-là passant dans la maison d'un fervent Chrétien nommé Narcisse, chez qui plusieurs pauvres Chrétiens s'étoient réfugiés, il y répand les biens dont il étoit chargé, et il rend la vue à Crescentien qui étoit aveugle depuis plusieurs années. S'étant rendu ensuite dans la cave de Nepotien, où soixante-trois Chrétiens s'étoient retirés, il y fit les mêmes libéralités, pourvut à tous leurs besoins, et les ayant exhortés à la patience et à la constance dans la foi, alla achever de distribuer aux pauvres ses aumônes.

Après avoir passé toute la nuit dans les exercices de charité, il se rendit à la porte de la prison pour avoir la consolation de voir encore une fois le saint Pape, qui avoit été condamné à avoir la tête coupée. Comme on menoit ce saint vieillard au lieu du supplice, notre Saint se jette à ses pieds, et fondant en larmes, lui déclare qu'il a mis en bonnes mains les trésors de l'Eglise dont il avoit été chargé, et qu'il ne lui reste plus que de lui servir de ministre et de compagnon dans le sanglant sacrifice qu'il alloit faire de sa vie. Saint Sixte tâcha de le consoler, en lui prédisant que dans moins de trois jours il auroit part à la même couronne. Dieu ayant égard à la foiblesse de mon âge, ajouta-t-il, ne m'expose qu'à de foibles tourmens; pour vous, mon fils, il vous réserve à remporter une signalée victoire, qui va rendre célebre votre martyre.

En effet, les soldats ayant entendu parler de

trésors, rapporterent à l'Empereur que le jeune Diacre Laurent avoit caché des biens immenses. Ce Prince aussi avide de ces prétendus trésors, qu'altéré du sang des Chrétiens, ordonne qu'on se saisisse du jeune Diacre. La joie de S. Laurent répondit à l'ardeur de ses désirs. Il comparut devant le Prince avec un air modeste à la vérité et respectueux, mais résolu, qui marquoit une intrépidité peu ordinaire. On l'interrogea d'abord sur sa profession, il répondit hardiment qu'il étoit Chrétien et Diacre de l'Eglise Romaine. On lui demanda où étoient toutes les richesses qui lui avoient été confiées : il répondit qu'il les produiroit, pourvu qu'on lui en donnât le temps. On lui accorda un jour de délai, durant lequel notre Saint ayant ramassé tous les pauvres qu'il put trouver, vint à la tête de cette humble multitude se présenter au tribunal du Prince, et lui dit très-respectueusement qu'il venoit obéir à ses ordres, en lui présentant les principales richesses des Chrétiens, et les dépositaires des trésors de l'Eglise Chrétienne. Le Prince qui ne s'attendoit pas à un tel compliment, prit ce fait pour une insulte ; il résolut de punir d'une maniere éclatante la hardiesse de Laurent, et commença par le faire déchirer à coups de fouets comme le plus vil des esclaves ; puis faisant apporter les instrumens des supplices les plus cruels : Il faut, lui dit-il, ou sacrifier à nos dieux, ou être toi seul tourmenté plus cruellement que ne l'ont été jusqu'ici tous ceux de ta secte. Vos dieux ne méritent pas seulement les honneurs qu'on rend aux hommes, répond le Saint ; comment pouvez-vous, mon Prince, m'obliger de les adorer ? Comme je ne crains point les supplices, je ne suis pas effrayé d'en voir les instrumens ; et j'espere que par la grace de mon Sauveur Jesus-Christ, l'intrépidité avec laquelle je supporterai vos tourmens, sera une preuve visible de la toute-

puissance du Dieu que j'adore. Cette réponse interdit l'Empereur, et lui fit désespérer de rien gagner sur le saint Diacre. Ne voulant pas cependant avoir le démenti, il ordonna qu'on le remenât en prison, et en chargea Hippolyte ; c'étoit un des principaux Officiers de sa Garde, que l'air, la modestie et les paroles de notre Saint avoient déjà frappé, et que les miracles que le Saint opéra dans la prison convertirent ; car à peine saint Laurent fut rentré dans la prison, que tous les Confesseurs de Jesus-Christ qui y étoient enfermés vinrent se jeter à ses pieds ; et un d'entr'eux nommé Lucille, aveugle depuis long-temps, ayant pris sa main, et l'ayant mise sur ses yeux, recouvra la vue. Hippolyte témoin de ce miracle se convertit à la foi, et demanda le Baptême : ce ne fut pas la seule conquête que notre Saint fit à Jesus-Christ durant son combat.

Cependant dès la pointe du jour, le Préfet de la ville eut ordre de se faire amener le saint Diacre devant son tribunal, de le contraindre à quelque prix que ce fût de sacrifier à Jupiter ; et en cas de refus, de le faire mourir dans des supplices qui n'eussent point encore été mis en œuvre. L'ordre fut ponctuellement exécuté : le Saint ayant comparu, on employa caresses, promesses, menaces pour le pervertir ; mais on ne put tirer de lui que de nouvelles preuves de sa foi et de sa constance : on ne s'étudia plus qu'à inventer de nouveaux tourmens, et à raffiner dans la cruauté des supplices. On l'étendit sur le chevalet, et après lui avoir disloqué tous les os, on le fit déchirer avec des scorpions ; c'étoit une espece de fouet épineux dont les bouts étoient plombés, et armés de molettes de fer à plusieurs pointes. Le Saint crut d'expirer dans ce tourment ; et levant les yeux au Ciel, pria le Seigneur de recevoir son ame ; il entendit une voix qui lui dit que Dieu le réservoit pour une plus signalée

victoire, qui devoit être le fruit de nouveaux combats. On assure que cette voix miraculeuse fut entendue de toute l'assemblée, et que le Préfet s'écria : N'entendez-vous pas, ô Romains, comme les démons viennent au secours de ce magicien, qui ne craint ni les dieux, ni les Princes; nous verrons s'ils seront supérieurs à la rigueur des tourmens. Saint Laurent fut merveilleusement consolé par cette voix; et ce fut alors que Romain, l'un des soldats de la Garde de l'Empereur, vit un Ange sous la forme d'un jeune homme, d'une beauté éclatante, qui essuyoit la sueur et le sang qui couloit du visage et des plaies du S. Martyr : cette vision acheva la conversion de ce soldat à Jesus-Christ, comme on a dit dans sa vie.

Notre Saint ne survécut à ce cruel tourment que pour faire triompher la foi de Jesus-Christ dans plusieurs autres. On l'entendoit bénir sans cesse le Seigneur, et chanter ses louanges. La joie qui éclatoit sur son visage étonnoit tous les Païens ; lorsque le Préfet l'ayant fait comparoître encore devant lui, l'interrogea de nouveau sur son pays, sur sa Religion, sur la conduite de sa vie. Le Saint répondit qu'il étoit Espagnol, et qu'il avoit passé presque toute sa jeunesse à Rome. J'ai eu le bonheur, ajouta-t-il, d'être Chrétien dès le berceau, et d'avoir été élevé dans la connoissance des Lois divines. Ah! répliqua le Préfet, comment oses-tu te vanter de connoître la Loi divine, toi qui méprises insolemment les dieux ! C'est parce que je connois cette divine Loi, que je n'ai que du mépris pour de vaines idoles ; le seul bon sens réprouve cette impie et extravagante multiplicité des dieux. On ne lui permit pas d'en dire davantage, et le Juge irrité par cette réponse, emporté de colere : Tu vas passer la nuit dans une torture, lui dit-il, qui te fera bien changer de langage et de sentimens. Je ne le crois pas, repart le Saint, car toutes vos tortures

sont pour moi une source de délices, et jamais nuit ne me sera plus douce que celle dont vous me menacez. Le tyran ne pouvant souffrir cette hardiesse, lui fit briser les mâchoires avec des cailloux. Dieu consola son serviteur durant cette cruelle nuit par des douceurs sensibles. L'Empereur en étant averti, ordonna qu'on le grillât à petit feu.

On étendit le Saint sur un gril de fer tout rouge de feu, sous lequel on fit mettre une braise à demi-éteinte, mais entretenue de charbons qu'on y apportoit de temps en temps, et que l'on ménageoit de telle maniere que son corps ne pût être rôti que peu à peu, afin que la douleur en fût plus longue et plus vive. La liberté d'esprit, la joie et la constance surprenante que saint Laurent fit paroître durant ce cruel tourment, furent la cause de la conversion de beaucoup de gens même de distinction, qui reconnurent dans cette intrépidité une force plus qu'humaine. Prudence qui a écrit en vers le triomphe du saint Martyr, témoigne que les Néophytes, c'est-à-dire, les Chrétiens nouveaux baptisés, virent son visage brillant d'un éclat extraordinaire, et qu'ils sentirent une odeur très-agréable qui sortoit de son corps rôti.

Au milieu d'un supplice si cruel, la tranquillité que la vue du Ciel produisoit dans l'ame du saint Martyr, étoit si grande, et la joie qu'il avoit de souffrir pour Jesus-Christ étoit si vive, que lorsqu'il fut tout rôti d'un côté, il dit au Préfet qui étoit présent, d'un air gai et en souriant, qu'étant déjà assez rôti de ce côté, il n'avoit qu'à le faire rôtir de l'autre; puis levant les yeux au Ciel, et témoignant les douceurs célestes dont son ame étoit comblée, il rendit doucement son esprit à son Créateur, laissant tous les assistans dans une admiration qu'il n'étoit pas possible de dissimuler. Ce fut

le 10 du mois d'Août de l'an 258 que ce grand Saint consomma son martyre. Hippolyte, et le Prêtre Justin enleverent secrétement son corps, et l'enterrerent dans une grotte du champ Veran, sur le chemin de Tivoli, au lieu où l'on a depuis bâti une célèbre Eglise en son nom, dont on attribue la fondation au grand Constantin, et l'agrandissement au Pape Pelage II, laquelle est une des sept Patriarchales, et une des sept principales Stations de Rome. On en bâtit encore une autre en son honneur, que le Pape Damase consacra.

Le nombre des miracles qui se faisoient à son tombeau le rendirent célebre. *Qui a prié à son tombeau*, dit saint Augustin, *et n'en a pas obtenu ce qu'il demandoit !* Saint Leon le Grand qui estime que le martyre de saint Laurent n'est pas moins glorieux à l'Eglise de Rome, que celui de saint Etienne l'est à celle de Jérusalem, ajoute que la gloire de ces deux illustres Lévites éclate depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. A la vérité, cette multitude de temples, et d'autres monumens dressés en l'honneur de ce Saint par tout l'Univers, annonce assez sa gloire; et les faveurs du Ciel qu'on reçoit par-tout par son intercession, nourrissent cette générale vénération que tous les peuples ont pour ce grand Saint.

On conserve à Rome, outre la plus grande partie de son corps, tout ce qui a servi d'instrument à son supplice. On y voit une partie du gril sur lequel il a été rôti, et une grande pierre de marbre encore teinte de son sang, sur laquelle on reposa son corps après qu'il eut consommé son martyre. On conserve aussi dans quelques autres Eglises de Rome de la cendre et des charbons qui servirent à le rôtir. La France est encore enrichie de quelques-uns de ses ossemens, et des instrumens de son martyre. On

voit dans le trésor de Saint-Denys quelques pieces de son gril, aussi-bien que dans l'Eglise de Saint-Vincent au Mans. On montre à Laon dans l'Abbaye de Saint-Martin une partie de son bras encore couvert de sa peau toute rôtie. On voit au Puy un os du même Saint; et partout on ressent les effets du crédit qu'a ce Saint auprès de Dieu en faveur de ceux qui l'invoquent. Peu de saints Peres qui n'ayent fait des éloges magnifiques de ce grand Saint; et c'est principalement au martyre de saint Laurent que Prudence attribue la conversion de la ville de Rome.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus, omnipotens Deus, vitiorum nostrorum flammas extinguere; qui beato Laurentio tribuisti tormentorum suorum incendia superare. Per Dominum, etc.

FAITES-NOUS la grace, ô Dieu tout-puissant, d'éteindre les flammes de nos vices: vous qui avez donné à saint Laurent la force de surmonter l'ardeur du feu et de ses tourmens. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre S. Paul aux Corinthiens. Chap. 9.

FRATRES: Qui parcè seminat, parcè et metet: et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet. Unusquisque prout destinavit in corde suo, non

MES Freres: Celui qui seme peu, moissonnera peu aussi; et qui seme beaucoup, moissonnera aussi beaucoup. Que chacun en use selon qu'il a déterminé en lui-même,

ex tristitia, aut ex necessitate : hilarem enim datorem diligit Deus. Potens est autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis : ut in omnibus semper omnem sufficientiam habentes, abundetis in omne opus bonum, sicut scriptum est : Dispersit, dedit pauperibus : justitia ejus manet in sæculum sæculi. Qui autem administrat semen seminanti : et panem ad manducandum præstabit et multiplicabit semen vestrum, et augebit incrementa frugum justitiæ vestræ.

sans que le chagrin ou la contrainte y ait part : car, Dieu aime celui qui donne gaiement. Or, Dieu peut bien répandre sur vous abondamment toutes sortes de graces ; afin qu'en toutes choses, ayant toujours tout ce qui suffit pour vivre, vous ayez abondamment de quoi faire toutes sortes de bonnes œuvres, comme il est écrit : Il a répandu, il a donné aux pauvres : sa justice subsiste éternellement. Or, celui qui fournit au semeur de quoi semer, vous donnera aussi du pain pour votre nourriture, multipliera même ce que vous aurez semé, et augmantera de beaucoup les fruits de votre justice.

Saint Paul sachant que quelques-uns des Fidelles de Corinthe ne faisoient l'aumône qu'avec peine, leur donne dans cette admirable Epître des instrumens salutaires sur le mérite de l'aumône, sur la maniere de la faire, et sur la libéralité avec laquelle on doit la faire; nous souvenant que c'est à Jesus-Christ que nous la faisons.

RÉFLEXIONS.

Il a répandu, il a donné aux pauvres : sa justice subsiste éternellement. Voilà le titre le mieux fondé, et le moins incontestable du véritable mérite ; on peut ajouter, de la véritable grandeur. Ce Dieu, le souverain Maître de tous les biens ; ne les distribue qu'avec sagesse. Ce n'est pas sans dessein qu'il fait naître les uns dans l'abondance, les autres dans la pauvreté ; la différence des conditions ne fut jamais un effet du hazard ; rien n'échappe à sa providence ; et

et sa providence ne fait rien sans sagesse et sans dessein. Ne croyez pas que Dieu ait oublié les pauvres quand il ne les a pas fait riches ; il a pourvu à leurs besoins. Ce riche n'avoit pas plus de droit aux biens qu'il possede, que ce pauvre qui en est dépourvu. Dieu a fait à l'égard des hommes touchant les biens, ce qu'il fait à l'égard de la terre touchant les influences des astres : s'il y a des pays froids, il y a pourvu par les forêts et les bois; s'il y a des terres dures et seches, il y pourvoit par l'abondance des pluies. Il n'y a des riches dans le monde que parce qu'il devoit y avoir des pauvres : vous êtes riches, mais pour qui ? est-ce pour avoir de quoi fournir à vos passions et à vos plaisirs, tandis que tant de gens qui lui sont aussi chers que vous, manquent des choses nécessaires à la vie ? où seroit la sagesse de la Providence de notre Dieu ? Vous n'êtes riches que pour les pauvres; et j'ose dire que sans cela Dieu, l'arbitre et le suprême modérateur de toutes les conditions du monde, ne vous auroit jamais donné ces biens que vous possédez. Qu'a-t-il donc prétendu, et que prétend-il encore ? que vous soyez les substituts, les ministres, les coopérateurs de sa providence à l'égard des pauvres. Dieu pouvoit immédiatement par lui-même pourvoir aux besoins des pauvres ; il s'est déchargé sur vous de ce soin ; ce n'est qu'à cette condition qu'il vous a donné ces biens ; vous êtes comme les fermiers de ses biens ; il vous en laisse l'administration, le domaine et l'usage, mais à condition que vous pourvoirez aux besoins des pauvres ; vous ne possédez ces richesses qu'à titre onéreux. Concluons que l'aumône n'est point seulement une charité pure, une charité gratuite, puisqu'on ne donne au pauvre que ce que l'on a reçu pour le pauvre, et avec une obligation étroite de l'employer au profit du

pauvre. Titre de justice, qui rend criminel et injuste tout riche qui manque de charité. Quelle est donc l'obligation de ceux qui ne sont riches que des aumônes des Fidelles ? qui ne sont même si riches que pour soulager plus de malheureux, et qui après avoir fait de grandes largesses aux pauvres, ne laisseroient pas encore d'être riches ? Quel bien ne feroient pas dix ou douze mille livres répandues chaque année par des Bénéficiers qui en ont trente ou quarante de revenus, répandues, dis-je, sur ceux qui vivent dans l'indigence ? Que de gens sauvés du désespoir ! que de pauvres filles à l'abri du péril ! que de familles obérées, qui seroient secourues, et tirées même de la misere ! Bien des personnes pourroient en répandre davantage sans s'appauvrir. A la vérité on en nourriroit moins de fainéans, on marcheroit avec un moindre train, on auroit une table moins splendide ; mais en seroit-on moins respectable ? en seroit-on moins estimé, moins honoré ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet. Si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Si quis mihi minis-

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé étant tombé dans la terre ne vient à mourir, il demeure là seul ; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup. Qui aime sa vie la perdra ; et qui en ce monde hait sa vie, s'en assure pour la vie éternelle. Si quelqu'un est de mes serviteurs, qu'il me suive ; et en quelque lieu

trat, me sequatur : et ubi sum ego, illic et minister meus erit. Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus, qui est in cœlis.

que je sois, le serviteur qui est à moi, y sera aussi. Si quelqu'un est à mon service, mon Pere l'élevera en honneur.

MÉDITATION.

Du bonheur de l'homme de bien dans l'adversité même.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'homme n'est heureux qu'autant qu'il est content ; inutilement est-on grand, puissant et riche ; inutilement nage-t-on dans les plaisirs si le cœur est noyé dans l'amertume : tout ce qui est hors de l'homme ne peut que l'amuser, mais il ne sauroit le satisfaire : la tranquillité, le contentement de l'ame, peuvent seuls faire son bonheur. De là vient que les plus honorés, les plus vantés, ceux qu'on appelle les heureux du siecle, ne sont pas toujours les plus heureux ; le chagrin et les inquiétudes, les croix mêmes naissent jusques sur le trône, et pénetrent jusques dans les magnifiques palais. Les jours de Fêtes ne sont pas toujours les plus sereins : la véritable joie est l'apanage des ames saintes ; elle se fait jour à travers les brouillards les plus épais, elle regne jusques sur les échafauds. Saint Laurent en est une belle preuve ; et certainement s'il y a des croix invisibles, pourquoi n'y auroit-il point de joies secretes ? il y en a. L'homme de bien est content dans l'adversité ; il est heureux au milieu des plus grands malheurs, parce que la foi le soutient, l'espérance le console, la charité l'anime. La foi le soutient par la vue d'un Dieu

mourant sur la croix. La foi lui apprend qu'il ne peut être prédestiné, s'il n'est semblable à Jesus-Christ crucifié. L'homme n'avoit pas assez de courage pour travailler à acquérir cette ressemblance : c'est dans l'adversité, c'est par l'adversité qu'il voit que Dieu travaille lui-même à former dans lui, par les afflictions dont il l'accable, l'image de son Fils crucifié. Quoi de plus consolant ! la foi le soutient par la vue d'un Dieu juste ; il sait qu'il faut satisfaire à sa justice : il s'estime heureux de l'occasion que Dieu lui fournit de racheter par des peines courtes et légeres, des peines excessives en rigueur et en durée qu'il eût fallu subir.

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas la foi seule qui console l'homme de bien dans les adversités, l'espérance n'adoucit pas peu ses peines ; elle lui met devant les yeux un bonheur plein, sûr, et très-proche. On a beau faire, la prospérité sur la terre fait perdre la vue du Ciel ; et si l'on s'en souvient, ce n'est guere qu'avec quelque trouble ; mais quand les adversités ont banni tous ces charmes qui nous lient à la terre, quand on se voit disgracié dans le monde, quand on a l'obscurité en partage, quand les créatures nous ont oubliés, nous oublions alors aisément les créatures, pour ne nous souvenir plus que du créateur, et mettre en lui toute notre confiance ; et voilà en quoi consiste notre véritable repos, notre félicité. Les croix sont pesantes, elles sont même affreuses au mondain ; mais à l'homme de bien elles sont une source des plus douces consolations ; leurs fruits sont d'une douceur exquise. De là vient cette douceur inaltérable, cette joie même qu'on admire dans tous les Saints ; nul qui n'ait été sur la croix, nul qui n'ait vécu dans l'affliction, peu

qui n'ayent langui presque toute leur vie dans de grandes infirmités. Combien en a-t-on vu qui ont passé leurs jours dans des douleurs aiguës, méprisés, bafoués, humiliés, rassasiés même d'opprobres ! en a-t-on vu un seul dans ces états douloureux et humilians qui se soient estimé malheureux ? nul certainement qui n'ait souhaité de souffrir davantage. O qu'il est vrai que Dieu a le secret de rendre douces les adversités, et de faire trouver un plaisir exquis dans les afflictions les plus ameres ! *Gustate et videte*, dit le Prophete ; il ne dit pas : Voyez et goûtez. Si l'on commence par envisager les croix, on trouve un objet qui rebute ; mais goûtez premiérement, faites l'heureuse expérience des adversités souffertes pour l'amour du Seigneur, et ensuite regardez tant qu'il vous plaira ces dehors qui effraient, *Gustate et videte ;* on en croit plus au goût qu'aux yeux : enfin la charité anime l'homme de bien dans ses souffrances. Quand on aime Dieu, on souffre volontiers pour lui ; quand on aime Jesus-Christ, on souhaite de lui être semblable ; les souffrances nous procurent cet avantage, et dès-là on les regarde comme des faveurs.

Hé, mon Dieu ! que j'ai peu connu jusqu'ici le bonheur des croix et des souffrances, parce que je vous ai peu aimé. Faites, Seigneur, que je vous aime, et dès-lors je trouverai mes délices dans mes croix.

Aspirations dévotes durant le jour.

Hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat. Job. 6.

Que j'aye cette consolation, ô mon Dieu, que vous ne m'épargniez pas, puisque c'est votre bon plaisir que je souffre.

Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. Galat. 6.

Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la croix de Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA prospérité enivre, elle éblouit, et en éblouissant, à combien de mauvais pas et de tristes chûtes n'expose-t-elle pas ? Les adversités peuvent être fort avantageuses aux Fidelles, s'ils en savent faire bon usage. *Flagella Domini quibus quasi servi corripimur*, disoit la sage et vertueuse Judith au peuple de Béthulie, *ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus.* Les peines qui nous viennent de la part de Dieu, ne sont pas des châtimens d'un Juge qui veut nous perdre, mais d'un bon pere qui a dessein de nous corriger. Nul moyen plus efficace que les disgraces, pour obliger le pécheur à se convertir et à changer de mœurs ; nul plus propre à faire expier les péchés de la vie passée. Mais qu'il est à craindre qu'on ne soit plus sensible à la pesanteur du bras, qu'à la bonté de celui qui frappe ! L'amertume du remede ne revolte et n'irrite jamais le malade sans danger. Faites-vous une idée juste du mérite des croix et des avantages des adversités. Corrigez les préventions odieuses que l'amour-propre inspire contre les adversités ; accoutumez-vous à en parler en Chrétien, c'est-à-dire, en vrai disciple de Jesus-Christ crucifié. Faites remarquer dans l'occasion, et sur-tout en lisant la Vie des Saints en famille ou en compagnie, qu'il n'y a point de Saints qui n'ayent été affligés durant la vie, et qui ne se soient estimés heureux dans les afflictions. Si l'on accoutumoit les jeunes gens de bonne heure à ces idées avantageuses des adversités, on en feroit un meilleur usage.

2.° Vous arrive-t-il quelque affliction ? regardez

d'abord la main qui tient le fouet, et le cœur de celui qui nous châtie : *Bonum mihi quia humiliasti me*, disoit David. Je regarde cette adversité comme une grace, Seigneur, que vous me faites; je vois, je comprends qu'il m'est avantageux que j'aie été humilié ; je me serois perdu dans la prospérité. L'abondance nourrissoit mes passions ; ces fleurs m'étourdissoient ; ces hautes places faisoient tourner ma tête. On ne craint plus les chûtes, quand on est dans le bas. Rien ne console tant à l'heure de la mort que ces revers fâcheux qui nous ont détachés du monde ; pourquoi ne nous consoleroient-ils point durant la vie ? Ayez cette grandeur d'ame si convenable aux Chrétiens, de ne paroître jamais triste, ni désolé quand quelque chose vous afflige. Faites-vous une loi de paroître alors doux et content, malgré les troubles de l'amour-propre. Pour peu que vous vous fassiez alors de violence par un motif chrétien, vous goûterez immanquablement les douceurs que Dieu fait sentir à ses serviteurs dans les afflictions.

ONZIEME JOUR.

SAINT TIBURCE ET SAINTE SUSANNE, MARTYRS.

TIBURCE étoit Romain de naissance, et d'une famille distinguée dans Rome par ses grands biens et par ses grands emplois. Il étoit fils de l'illustre Chromace, Vicaire du Préfet de la ville, qui chargé la premiere année du regne de Dioclétien, de juger ceux qui étoient accusés de Christianisme, fut converti par saint Sébastien, et par saint Tranquillin pere des saints Martyrs Marc et Marcellin, et qui après avoir donné la liberté à quatorze cents de ses esclaves qui s'étoient faits

Chrétiens, et avoir fait recevoir le Baptême à toute sa famille, s'étant démis de sa charge, se retira à sa maison de campagne, qui devint l'asile des Fidelles persécutés. Tiburce suivit le sort heureux de son pere, et à peine fut-il converti, qu'il devint un des plus fervens Chrétiens. Il s'étoit déjà distingué au Barreau par son esprit et par son éloquence; et quoiqu'il fût encore jeune, il s'étoit acquis la réputation d'un des plus habiles Avocats de son temps. Devenu Chrétien, il fut bientôt dégoûté de tous ces vains applaudissemens, l'amour des sciences humaines céda à celle du salut. Tiburce renonça au Barreau, et sa piété ne lui inspira que l'amour de la solitude; mais le désir du Martyre lui fit regarder cette retraite comme une lâcheté. Le Pape saint Caïus voyant que le feu de la persécution croissoit, souhaitoit que Tiburce, encore jeune, et converti depuis peu, s'absentât de Rome; mais notre Saint le pria avec tant d'instance de le laisser dans la ville avec les Confesseurs de Jesus-Christ, que le saint Pontife se rendit aux raisons de son éleve.

Sa vertu et son zele firent bientôt du bruit. Sortant un jour du logis, il trouva à la rue un pauvre homme qui étant tombé d'un étage fort haut, avoit le corps tout brisé, et ne donnoit plus aucun signe de vie. Tiburce fut touché de ce malheur, et encore plus de la perte de cette ame. Plein de foi et de confiance, il s'approche du moribond, et faisant sur lui le signe de la Croix, lui commande au nom de Jesus-Christ de se lever, et de renoncer aux superstitions païennes. La conversion de l'ame suivit de près la guérison miraculeuse du corps; et cette merveille confirma les Chrétiens dans la foi, et convertit beaucoup d'Infidelles.

Le zele de Tiburce croissoit tous les jours par les continuels exercices de sa charité. Il par-

couroit jour et nuit les maisons des Chrétiens et les lieux souterrains où ils s'étoient cachés, les exhortant à la persévérance, les encourageant à donner leur sang pour Jesus-Christ, et les assistant dans leurs besoins par ses aumônes. Il avoit fort à cœur que tous ceux qui faisoient profession d'être Chrétiens, fissent honneur à leur Religion par la pureté de leurs mœurs, et par la sainteté de leur vie. Aussi ne pouvoit-il s'empêcher de reprendre avec douceur et avec charité ceux des Fidelles qui vivoient moins réguliérement, et qui déshonoroient leur profession par l'irrégularité de leur conduite.

Parmi ceux qui avoient reçu le Baptême, il y avoit un insigne hypocrite nommé Torquat, qui bien qu'il eût déjà secrétement renoncé à la Foi de Jesus-Christ, feignoit d'être Chrétien, et vivoit en homme du siecle. Tiburce ne pouvoit souffrir son luxe dans ses ajustemens, ses excés à table, son affection au jeu, ses manieres efféminées et licencieuses; il l'en reprit avec beaucoup de zele et de charité, et lui reprocha la licence qu'il prenoit de se dispenser des jeûnes et des prieres, d'employer à dormir le temps que les Fidelles passoient à veiller et à prier.

Torquat fit semblant de prendre en bonne part ces remontrances charitables; mais ce fourbe conserva dans le cœur un désir violent de se venger, et de perdre celui qui avoit si fort à cœur le salut de son ame. Dioclétien ayant ordonné qu'on fît une recherche exacte de tous les Chrétiens, et que tous ceux qui refuseroient de sacrifier aux dieux fussent condamnés au dernier supplice, Torquat avertit les Archers que le Seigneur Tiburce étoit Chrétien, et qu'ils n'avoient qu'à se saisir de sa personne. Pour mieux couvrir sa trahison, il se laissa arrêter avec lui. On les conduisit devant le Juge Fabien, successeur de Chromace. Torquat fut d'abord interrogé sur sa

Religion : il avoua qu'il étoit Chrétien ; que Tiburce l'avoit converti, qu'il le regardoit comme son Maître, et qu'il le suivroit en tout. Tiburce qui connoissoit le fond de son mauvais cœur, s'apperçut bientôt de sa fourberie. S'adressant donc à lui : Ne croyez pas, lui dit-il, que vos artifices nous soient inconnus ; nous ne vous avons jamais pris pour un Disciple de Jesus-Christ ; votre conduite démentoit trop visiblement votre foi, pour vous avoir jamais regardé comme un Fidelle ; les déréglemens honteux de votre vie faisoient assez voir quelle étoit votre Religion. Vous vous mêliez parmi nous ; mais vous n'etiez pas des nôtres. Votre trahison en est une preuve. Ne croyez pas cependant que je vous sache mauvais gré de votre fourberie ; vous me faites un bien infini, en voulant me nuire. Je ne souhaite rien avec plus de passion que de donner mon sang et ma vie pour celui qui a bien voulu mourir sur une croix pour l'amour de moi.

Fabien irrité de ce discours, lui dit en colere, qu'il ne s'agissoit point de tant parler, mais qu'il falloit incessamment sacrifier aux dieux de l'Empire. Je ne reconnois point d'autre Dieu, répond notre Saint, que celui qui seul a créé le Ciel et la Terre ; c'est à lui seul que je sacrifie ; heureux, si je pouvois moi-même lui servir de victime, et être immolé pour l'amour de lui. Il faut cependant obéir sur l'heure même, repart le Juge, ou vous résoudre à marcher nus pieds sur des charbons ardens. Je suis prêt à souffrir tous les tourmens, répond Tiburce ; les plus cruels supplices n'effraient point les Chrétiens. Fabien étonné de cette hardiesse, ordonne qu'on répande un tas de charbons allumés, et que Tiburce y jette de l'encens à l'honneur des dieux, ou qu'il marche dessus nus pieds en sa présence. Le Saint n'attendit pas qu'on le vînt déchausser, il ôta lui-même la chaussure de ses pieds, et ayant fait

le signe de la Croix, marcha sur les charbons ardens, comme si c'eût été sur des roses. Toute l'assemblée témoigna son admiration ; le Juge en fut irrité, et ne pouvant souffrir un témoignage si éclatant de la vérité de la Religion Chrétienne, eut recours aux injures et aux blasphêmes. Il y a long-temps, s'écria-t-il, que nous savons que votre Christ a appris la magie à ses sectateurs, et ainsi nous ne sommes pas surpris du sortilege que tu viens de faire. Notre Saint ne put entendre ce blasphême sans horreur ; l'outrage fait à Jesus-Christ lui perça le cœur et irrita son zele : il parla de la divinité de Jesus-Christ et de sa toute-puissance avec tant d'énergie et d'éloquence, et il démontra si clairement l'imposture et la fausseté de cette noire calomnie, que Fabien ne pouvant plus soutenir le mépris qu'on faisoit de ses fausses divinités, il prononça aussitôt la sentence de mort contre Tiburce.

On le conduisit à une lieue de la ville, sur le chemin de Lavique, où il eut la tête coupée le 11 du mois d'Août de l'an 286. Un Chrétien qui se trouva présent à l'exécution, prit soin d'enterrer son corps ; et Dieu rendit bientôt son tombeau célebre par un grand nombre de miracles. Deux femmes de piété, nommées Lucile et Firmine, qui étoient ses parentes, s'y firent bâtir une retraite pour y servir Dieu le reste de leurs jours.

L'Eglise célebre en ce même jour la mémoire de sainte Susanne, Vierge et Martyre. C'étoit une jeune fille Romaine de qualité, parente de l'Empereur Dioclétien, fille de saint Gabinius, et niece du saint Pape Caïus. Les deux freres eurent grand soin de donner à Susanne une éducation chrétienne, et de l'élever dans les sentimens d'une haute piété. Sa tendresse pour la Reine des Vierges, qu'elle aima toujours comme sa chere mere, lui inspira dès le berceau un amour cons-

tant pour la chasteté ; et à peine fut-elle en âge de comprendre le prix de cette admirable vertu, qu'elle résolut de n'avoir jamais d'autre époux que Jesus-Christ, à qui elle consacra sa virginité presque dès son enfance.

L'Empereur Dioclétien n'ignoroit pas que Gabinius et Caïus ses neveux ne fussent Chrétiens, et que Susanne, encore plus distinguée par sa vertu que par sa rare beauté, ne fût de la Religion de son pere ; mais comme ce Prince, les premieres années de son regne, paroissoit favorable aux Chrétiens, il les laissoit vivre fort en paix, et sa famille même en étoit remplie. Notre Sainte, durant cette tranquillité, faisoit de merveilleux progrès dans la piété chrétienne. Sa modestie la faisoit admirer, et son attrait pour la priere et pour la contemplation lui faisoit trouver ses délices dans la retraite. Susanne étoit l'exemple qu'on respectoit le plus, et le modele qu'on proposoit d'ordinaire aux filles Chrétiennes. Une vertu si rare ne pouvoit qu'avoir une fin glorieuse. La palme du martyre devoit couronner sa virginité.

Dioclétien ayant créé César Maximin-Galere, en avoit fait son gendre, en lui faisant épouser Valerie sa fille unique. Valerie étant morte, l'Empereur résolut de lui faire épouser Susanne, fille de Gabinius son neveu. Dans ce dessein il ordonna à un Gentilhomme nommé Claude, son parent, d'aller trouver Gabinius, et de lui proposer ce mariage. Gabinius témoigna au Gentilhomme combien il étoit sensible à l'honneur que l'Empereur lui faisoit, mais qu'il falloit avoir le consentement de sa fille. Claude demanda à la voir ; dès qu'elle parut, il s'avança pour lui faire civilité, et voulut la baiser selon la coutume. Susanne s'en défendit, disant qu'elle n'avoit jamais permis à aucun homme de la baiser, et qu'elle le permettroit encore moins à un Idolâtre.

Vous me faites un crime, répond le Gentilhomme, de ma Religion ! si je suis dans l'erreur, faites-le moi connoître. La Sainte, animée de l'esprit de Dieu, lui représenta d'une maniere si gracieuse, et en même-temps si forte, les absurdités et les impiétés du Paganisme, que le Gentilhomme en parut touché, et lui demanda la larme à l'œil ce qu'il avoit à faire pour réparer les égaremens de sa vie. Vous n'avez qu'à renoncer de tout votre cœur aux superstitions païennes, répond Susanne, et laver dans le Baptême les taches dont votre ame a été souillée jusqu'ici; mon pere et mon oncle vous apprendront dans quelles dispositions vous devez être pour recevoir cette grace.

Gabinius et Caïus charmés de cet heureux changement, lui parlerent avec tant d'efficacité de la sainteté de notre Religion, qu'après les avoir suffisamment instruits, lui, sa femme Prepedigne et ses deux enfans, ils eurent la consolation de leur donner le Baptême. Cependant l'Empereur ne recevant point de réponse, et ne voyant plus paroître le Seigneur Claude qu'il avoit chargé de sa commission, lui envoya Maxime son frere. Celui-ci fut fort surpris de le trouver à genoux dans sa chambre, aux pieds d'un Crucifix, fondant en larmes. Son étonnement fut bien plus grand quand il apprit de lui-même qu'il étoit Chrétien, et qu'il déploroit l'aveuglement et les impiétés de sa vie. Maxime frappé d'un changement si inopiné, et sollicité intérieurement par une forte impression de la grace, lui témoigna l'envie qu'il auroit d'être instruit des Mysteres de notre Foi, et de recevoir aussi le Baptême. Le Pape saint Caïus en étant averti, l'instruisit des points essentiels de notre Religion, et le trouvant très-disposé, le baptisa et l'exhorta à être fidelle. La grace agissant dans les deux freres véritablement convertis, leur fit prendre la résolution de

vendre tous leurs biens pour avoir de quoi assister les Fidelles. L'Empereur averti que non-seulement les deux freres n'avoient pas fait leur commission, mais qu'ils s'étoient faits Chrétiens, et qu'ils étoient les premiers à persuader à Susanne de ne point consentir à ce mariage, entra dans une colere qui lui fit jurer la perte entiere des Chrétiens, et envoya sur l'heure même en exil à Ostie ces nouveaux Chrétiens, qui y reçurent peu de jours après la couronne du martyre. Il fit mettre en prison sainte Susanne et son pere Gabinius, et mit tout en œuvre pour pervertir Susanne; mais rien ne put ébranler sa constance et sa foi. Espérances flatteuses, promesses tentantes, rang auguste d'Impératrice, rien ne fut capable de l'éblouir. On la menaça de tout ce qui pouvoit lui faire plus d'horreur, et de la faire expirer même dans les plus grands supplices; elle ne témoigna que de l'empressement à souffrir et à mourir pour son divin Époux. L'Empereur averti et de la fermeté de ses réponses et de sa derniere résolution, s'abandonna à son humeur barbare. Il ordonna qu'on fît insulte à la Sainte; mais un Ange la préserva miraculeusement de la brutalité de ces Païens. On ne manqua point d'attribuer ce secours surnaturel à la magie; ce qui obligea Dioclétien d'envoyer un de ses Officiers nommé Macédonius, avec ordre de la contraindre d'offrir de l'encens aux idoles. On lui présenta une statue de Jupiter: la Sainte levant les yeux au Ciel, pria Dieu de confondre la superstition païenne. En effet, la statue disparut, et on la trouva à deux cents pas de la maison au milieu de la rue. Cette merveille interdit l'Officier, mais elle ne le convertit pas; et sans lui parler plus d'encens ni de sacrifice, il la fit déchirer à coups de fouets dans sa propre maison, sans pouvoir tirer de la Sainte la moindre plainte. A chaque coup elle levoit les yeux au

Ciel, et remercioit Dieu de la grace qu'il lui faisoit de souffrir quelque chose pour sa gloire. Cette constance désespéra le tyran, qui ayant fait son rapport à l'Empereur, l'assura que cette fille étoit inflexible. Dioclétien ordonna qu'on lui coupât la tête dans sa maison même.

On assure que Serene femme de l'Empereur, qui étoit Chrétienne, se transporta la nuit secretement dans le lieu de l'exécution, et qu'ayant trempé son voile dans le sang de cette illustre Martyre, elle le conserva comme une précieuse relique. Le corps de la Sainte fut enterré dans une grotte qu'on appeloit la grotte des Martyrs; et saint Caïus changea la maison de la Sainte en une Eglise, où il offrit lui-même le divin Sacrifice en son honneur. Cette Eglise, rebâtie depuis, subsiste encore aujourd'hui, et est possédée par les Religieuses Bernardines. On rapporte le martyre de sainte Susanne à l'an 295, six mois avant celui de saint Gabinius, et huit avant celui de son oncle le Pape saint Caius.

La Messe à l'honneur de ces Saints, est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe et à l'Office du jour, est celle qui suit.

Sanctorum Martyrum tuorum Tiburtii, et Susannæ, nos, Domine, foveant continuata præsidia: quia non desinis propitius intueri, quos talibus auxiliis concesseris adjuvari. Per Dominum nostrum, etc.

Faites, Seigneur, que nous soyons soutenus par l'assistance continuelle de vos saints Martyrs Tiburce et Susanne: parce que vous ne cessez point de regarder favorablement ceux à qui vous accordez de tels secours. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Ecclésiastique. Chap. 25.

BEATUS qui linguâ suâ non est lapsus, et qui non servivit indignis se. Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti. Quàm magnus qui invenit sapientiam et scientiam! sed non est super timentem Dominum. Timor Dei super omnia se superposuit. Beatus homo cui donatum est habere timorem Dei: qui tenet illum, cui assimilabitur!

HEUREUX celui qui n'est point tombé par sa langue, et qui n'a point été asservi à des personnes indignes de lui. Heureux celui qui trouve un véritable ami ; qui parle de la justice à une oreille qui l'écoute. Combien est grand celui qui a trouvé la sagesse et la science ; mais rien n'est plus grand que celui qui craint le Seigneur. La crainte de Dieu s'éleve au-dessus de tout. Heureux l'homme qui a reçu le don de la crainte de Dieu ; à qui comparerons-nous celui qui la possede !

Le Chapitre vingt-cinquieme de l'Ecclésiastique, d'où cette Epitre est tirée, explique trois choses qui sont approuvées de Dieu, savoir, l'union des freres, l'amour des proches, et la bonne intelligence entre la femme et le mari, et neuf autres qui paroissent heureuses, et qui peuvent rendre heureux. On y fait ensuite l'éloge de la crainte de Dieu.

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui trouve un ami véritable. Rien n'est plus commun aujourd'hui dans le monde que le nom d'ami, et rien n'est si rare que la véritable amitié. L'amitié est une convention tacite de s'aimer et de s'estimer mutuellement ; jugez si cette convention réciproque regne beaucoup dans le monde. Ce que les hommes nomment au-

jourd'hui amitié, n'est, à proprement parler, qu'un commerce d'intérêt, où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner ; si l'intérêt cesse, l'amitié s'évanouit. Le monde est un grand théâtre, où les hommes se jouent les uns les autres sous le masque de l'amitié. Le plus habile dans l'art de dissimuler, passe souvent pour le meilleur ami. Le monde est plein de ces amitiés simulées. A voir ces airs aisés et gracieux ; à entendre ces éloquentes protestations d'amitié, ces offres de services, on diroit que l'amitié est l'ame du commerce du monde ; et cependant à peine trouveroit-on parmi les gens du monde un véritable ami. On s'épuise en civilités, en complimens ; rien de moins sincere, rien de plus vide. Les gens du monde ne sont amis qu'autant que vous leur êtes utiles. N'attendent-ils plus rien de vous, l'amitié s'éteint. Une passion est toujours le nœud de cette sorte d'amitié apparente ; et qui peut compter sur une passion ? Une maladie, un revers de fortune, une disgrace, est un coup de vent qui écarte, qui dissipe tous ces faux amis. Les gens du monde sont prodigues en complimens ; malheur à qui est assez crédule pour en être la dupe. L'esprit du monde est ennemi de toute véritable amitié ; elle n'est guere connue des Grands. Compte-t-on beaucoup sur les amis de Cour ; et cependant il n'y en a guere d'autres : elle ne regne pas plus parmi le peuple. On peut dire que la véritable amitié est bannie du monde. L'intérêt seul lie les cœurs. Faut-il être surpris si ce nœud est si aisé à rompre ? En trouve t-on beaucoup parmi les proches ? L'inimitié est toujours plus vive parmi les gens d'une même famille : l'amitié même la moins fondée dépend toujours de l'humeur et du caprice. Peu de bonne foi dans le monde, encore moins de véritables amis. Désabusons-nous ; il n'y a de véritable amitié que celle qui est fondée sur la vertu. Nulle

Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : Ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Combien il est important de ne pas négliger les moindres choses.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quelle erreur c'est parmi ceux même qui font profession de piété, de craindre peu les petites fautes, et de faire peu de cas des petits devoirs, puisque c'est d'ordinaire de la négligence de ces petits devoirs que viennent les plus grandes chûtes. *Celui qui méprise les petites choses*, dit l'Ecclésiastique, *viendra peu-à-peu à déchoir.* Ceux qui se précipitent dans les plus grands désordres, dit saint Bernard, commencent d'abord par des fautes légeres ; et personne ne va tout d'un coup jusqu'à l'excès. Il en est des maladies spirituelles comme des corporelles, les unes et les autres ne se forment que peu à peu. Il eût été aisé de prévenir ce débordement d'humeurs, cette inflammation de poumons, ces fievres malignes, ces catarres ; toutes ces mala-

dies mortelles n'étoient presque rien dans leur principe ; si l'on ne se fût pas exposé à un trop grand air, si l'on se fût abstenu de ce fruit, si l'on eût usé de régime, un petit remede nous eût délivrés d'un grand mal. Mais après que ces humeurs malignes ont inondé, après que la fluxion a pris son cours, après cet amas de bile et de pituite, inutilement court-on au remede ; quand le mal a prévalu, le remede vient toujours trop tard. Les morts subites n'ont guere d'autres causes. Ne raisonnons pas autrement des maladies de l'ame, l'analogie est assez juste. Mon Dieu, que de petites fautes négligées menent loin ! et qu'un peu plus de régularité, de délicatesse de conscience, un peu plus de dévotion, de mortification, eût prévenu de funestes chûtes ! Ces fréquentes infidélités affoiblissent l'ame ; et l'ame affoiblie et par ces continuelles infirmités, et par la soustraction de bien des secours, sera-t-elle à l'épreuve d'une tentation violente ? C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire, que les petites fautes sont en quelque façon plus dangereuses que les grandes ; d'autant que celles-ci plus on les connoît, plus la connoissance qu'on en a, porte ou à les éviter avec soin, ou à se relever promptement, lorsqu'on y tombe ; au lieu que celles-là, plus on les connoît, moins on les évite. Un violent accès de fievre alarme trop pour ne pas faire courir au remede, tandis qu'on s'aprivoise avec une fievre lente, qui tôt ou tard mene au tombeau.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est rien de plus pernicieux à l'ame que cette négligence habituelle à ses petits devoirs. C'est là proprement cet état de tiédeur, signe peu équivoque d'une réprobation certaine. Vous vous êtes précautionné contre les

grandes fautes, dit saint Augustin ; mais que faites-vous pour éviter les petites ? *Præcavisti magna ; de minimis quid agis !* Est-ce que vous ne craignez point ces négligences continuelles, ces infidélités fréquentes, ces fautes légeres ? *An non times minuta ?* Vous avez jeté à la mer les grosses charges qui pouvoient faire submerger le vaisseau ; vous vous êtes éloigné des écueils en entrant dans la Religion ; prenez garde que la quantité de sable qui est au fond du vaisseau ne le fasse périr dans le port même : *Projecisti molem, vide ne arenâ obruaris.* Désabusons-nous ; ces graces si puissantes et si nécessaires, ces secours singuliers et donnés si à propos, ne sont que pour ces cœurs généreux, pour ces ames fidelles qui n'examinent pas si ce que Dieu demande est de droit ou de pure amitié. Ces petites regles, ces petites pratiques, dites-vous, sont des riens ; et vous refusez à Dieu ces riens, tandis que vous prétendez qu'il vous donne ses grandes graces. Il est rare de trouver des serviteurs qui attentent à la vie de leur Maître ; mais garderoit-on long-temps à son service des domestiques qui manqueroient tous les jours aux plus petits devoirs, et qui ne feroient que ce qu'on leur commande sous de grieves peines ? Quand on laisse ruiner les dehors d'une place, quand on en laisse tomber les remparts, on n'est guere plus en état de défense. Qu'on fasse tant de retranchemens qu'on voudra, on ne tient pas long-temps contre les efforts d'un puissant ennemi, quand on est si fort à découvert. Les petites pratiques de dévotion, l'observation des regles et des plus petits devoirs de son état, sont comme les dehors de la place. Lorsque les avenues ne sont plus gardées, on est bientôt pris au dépourvu. Toutes ces infidélités habituelles à l'égard de Dieu, marquent une intempérie du cœur bien à craindre. On n'est pas loin de rompre avec un

ami, avec un Maître, quand on le ménage si peu, quand on lui déplaît si souvent.

Je reconnois le danger, Seigneur; je vois combien mes infidélités passées ont dû vous déplaire. Heureux le serviteur fidelle dans les moindres choses. Faites, mon divin Sauveur, que je sois désormais ce fidelle serviteur. Je suis bien résolu, mon Dieu, de m'acquitter avec ponctualité des plus petits devoirs; c'est le seul moyen de vous plaire et de persévérer.

Aspirations dévotes durant le jour.

Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas. Psal. 118.

Qu'il vous plaise, Seigneur, me faire marcher dans la voie de vos préceptes.

Inclina cor meum in testimonia tua, et non in avaritiam. Psal. 118.

Portez mon cœur, Seigneur, à l'amour de toutes vos volontés, et ne permettez pas que je vous refuse la moindre chose.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMME la vie est pleine de petits devoirs, et que ce qu'on appelle petites choses, se trouve presqu'à tous les momens de la vie; être infidelle dans ces petites choses, c'est être infidelle à Dieu toute la vie; c'est déplaire à Dieu tous les jours. Une légere mortification, une attention aux plus petits devoirs; certaines petites pratiques de dévotion, la modestie des yeux, la retenue dans tous ses sens, certaine délicatesse de conscience dans ce qu'on appelle minuties, sont de petites choses; mais la fidélité dans ces petites choses n'est pas petite, et c'est cette exacte et constante fidélité qui fait en partie le caractere de tous les

Saints. N'appelez plus petit ce qui peut être l'occasion des plus grandes graces. Il n'est rien de petit au service de Dieu ; n'y négligez rien. Souvenez-vous que Dieu ne loue dans le serviteur fidelle que son application et sa ponctualité à s'acquitter des plus petits devoirs. Travaillez à mériter cet éloge. Ne négligez aucune pratique de dévotion, aucun devoir de votre état. Soyez, pour ainsi dire, scrupuleux pour les moindres choses, par ce motif que c'est Dieu qui vous demande ce petit sacrifice. On ne néglige pas les grands devoirs, quand par le motif de plaire à Dieu, on ne néglige pas les petits.

2.° Il est peu d'heures dans le jour, il est peu même de momens dans ces heures, où il n'y ait quelque légere mortification à pratiquer, quelque acte de vertu à faire : un coup d'œil dont on se prive, une petite satisfaction qu'on sacrifie, un mot qu'on retient, cent petites saillies du naturel ou de l'amour-propre qu'on étouffe, un acte de charité qu'on pratique ; voilà à quoi vous devez être exact. Vous auriez envie, non pas d'omettre, mais de différer à un autre temps cette dévotion, cette priere : ne suivez point la légéreté de votre esprit, ni l'inconstance de votre cœur. Soyez ponctuel à vous lever précisément au temps déterminé. Mortifiez constamment votre curiosité. Réprimez les moindres sentimens de l'orgueil. Gardez ponctuellement vos plus légers réglemens de conduite : bénédiction de table, actions de graces après le repas, douceur inaltérable dans tous les événemens de la vie, modestie respectueuse dans le Lieu saint, prieres de dévotion. N'omettez rien de tout ce que vous savez plaire à Dieu. N'écoutez jamais le respect humain. Soyez en tout et par-tout un serviteur fidelle. C'est en gardant ces pieuses pratiques qu'on se fait Saint.

DOUZIEME JOUR.

SAINTE CLAIRE, VIERGE.

SAINTE Claire, si célebre dans toute l'Eglise et par l'éclat de ses vertus, et par le nombre prodigieux des saintes Filles dont elle est reconnue la Mere, étoit de la ville d'Assise en Ombrie, lieu de la naissance de saint François. Elle vint au monde l'an 1193. Son pere Favorin Sciffo, étoit le soutien de l'illustre Maison des Sciffi et de celle des Fiumi, deux des plus nobles et des plus distinguées de tout le Pays, non-seulement par leurs grands biens, mais singuliérement par les premiers emplois dans les armées, que leurs ancêtres avoient commandées jusqu'alors avec honneur. Sa mere nommée Hortolane se distinguoit encore plus par sa piété que par sa naissance; et sa dévotion l'avoit portée à faire les pélerinages du Saint-Sépulcre à Jérusalem, de Saint-Michel au Mont-Gargan et de Saint-Pierre à Rome. On assure que durant sa grossesse, recommandant à Dieu l'enfant qu'elle portoit, elle entendit une voix qui lui dit, qu'elle mettroit au monde une lumiere qui éclaireroit toute la terre; ce qui l'obligea de donner à sa fille le nom de Claire.

Le temps vérifia bientôt la prédiction. Claire prévenue dès le berceau de la grace de Jesus-Christ, fit assez prévoir, par ce qu'elle étoit déjà, ce qu'elle devoit être; jamais enfant ne le fut moins. Sa dévotion prévint l'âge de la raison; la priere lui tint lieu de tout amusement: on ne la trouvoit jamais dans la chambre qu'à genoux, et au défaut de chapelet, elle comptoit les *Pater* et les *Ave* qu'elle disoit avec un monceau de petites

petites pierres. Sa tendresse pour la Reine des Vierges, lui inspira dès sa naissance un amour extrême pour la pureté ; cette vertu fit en partie son caractere : sa charité sur-tout envers les pauvres lui fit faire souvent, tout enfant qu'elle étoit, de petits excès ; et de tout ce qu'on lui donnoit, la plus grande portion étoit toujours pour les pauvres.

Sa piété croissant avec l'âge, son aversion pour le monde croissoit avec sa piété ; les jeux, les parures, les divertissemens des gens du siecle ne furent jamais de son goût : tout son attrait étoit pour la retraite. Obligée d'être habillée comme les filles de sa qualité, les bijoux, les ajustemens étoient pour elle une espece de supplice ; et l'on s'appercevoit aisément combien les parures la faisoient souffrir. Distinguée par sa beauté, elle le fut toujours encore plus par sa modestie : les Religieuses les plus ferventes se la proposoient pour modele ; et les gens du monde la regardoient comme un prodige de vertu : elle portoit continuellement sous ses riches habits un rude cilice ; et quoique sa vertueuse mere fût charmée de la voir si pieuse, elle se plaignoit sans cesse des excès de sa mortification. En effet, Claire ne pensoit qu'à macérer son corps dans un âge qui n'inspire que le plaisir et la délicatesse ; elle faisoit ses délices du jeûne, de la priere et des plus rebutantes austérités. Sa piété reçut encore un nouvel accroissement par le récit qu'elle entendit faire de la vie admirable que saint François menoit dans son petit Couvent de la Portioncule ; elle résolut de le voir, et de communiquer avec lui sur les moyens qu'elle pourroit prendre pour se consacrer à Dieu d'une maniere plus parfaite.

La réputation de la haute vertu de notre Sainte l'avoit déjà assez fait connoître au serviteur de Dieu. Elle l'alla trouver avec une autre fille de piété qui étoit sa confidente : charmée de l'humilité, de la douceur et de la sainteté de l'homme

de Dieu, elle lui communiqua le désir qu'elle avoit de mener une vie parfaite. Saint François à qui Dieu avoit fait connoître les grands desseins qu'il avoit sur cette grande ame, découvrit bientôt ce fonds inestimable de pureté, d'amour de Dieu, et de détachement de toutes les choses de la terre, que le Ciel admiroit, et dont Dieu ne l'avoit enrichie que pour sa gloire; il la confirma dans la résolution où elle étoit de vouer à Jesus-Christ sa virginité, de quitter tout pour l'amour de lui; et lui déclara que Dieu l'appeloit à la plus haute perfection, par des voies toutes semblables à celles où Dieu l'avoit appelé lui-même.

Claire, avant que de prendre aucun parti, retourna de temps en temps à la Portioncule voir le Saint, qui par ses instructions la forma peu à peu selon son esprit, et lui inspira le dessein de faire pour les personnes de son sexe ce que lui avoit déjà commencé pour les hommes. Ce fut pendant le Carême de l'an 1212 qu'ils en dresserent le projet; et le 18 de Mars, qui étoit le Dimanche des Rameaux, fut choisi pour l'exécution d'une si généreuse entreprise. Elle parut le matin dans l'Eglise Cathédrale, parée de tout ce qu'elle avoit de plus précieux, comme si elle eût eu intention de faire ses Pâques. Chacun s'empressant d'aller recevoir les rameaux, Claire demeura par modestie à sa place. L'Evêque descendant de l'autel, alla lui-même lui donner une palme, comme un présage de la victoire qu'elle alloit remporter sur le monde ce jour-là. Sur le soir elle se rendit dans la petite Eglise de Notre-Dame des Anges, qu'on nommoit la Portioncule. Saint François accompagné de tous ses Religieux, le cierge à la main, la reçut en chantant les Pseaumes. Après une courte priere, elle se fit couper les cheveux, et ayant reçu l'habit de pénitence au pied de l'autel de la maison du Saint, elle

quitta tous ses précieux ornemens, et alla s'habiller d'un sac serré d'une corde dans une maison voisine. Saint François la mena ensuite dans l'Eglise de Saint-Paul, et la remit entre les mains des Religieuses Bénédictines.

Cette action surprit toute la Ville. Comme elle n'avoit alors que dix-huit ans, on regarda cette résolution comme un trait de légéreté, et l'effet d'une jeunesse inconsidérée; ses parens en parurent fort irrités, et crurent que cette action faisoit tort à leur famille. On mit tout en œuvre pour lui faire changer de résolution; on usa même de violence pour la tirer de son asile, rien ne put l'ébranler; et tenant l'autel d'une main, et montrant ses cheveux coupés de l'autre : Sachez, s'écria-t-elle, que je n'aurai jamais d'autre époux que Jesus-Christ, ni d'autre habit qu'une robe de pénitence. Une résolution si précise éloigna les ennemis de son repos. Saint François cependant crut qu'elle seroit encore plus en sûreté dans le Monastere de Saint-Ange de Panso du même Ordre.

A peine y eut-elle resté quinze jours, que sa sœur Agnès, plus jeune qu'elle, vint la joindre pour servir Dieu sous le même habit, et vivre le reste de ses jours avec elle. La retraite de cette cadette irrita encore plus les parens : ils vinrent au Couvent au nombre de douze pour l'enlever, et après avoir commis beaucoup de désordres dans la maison, arracherent des mains de sa sœur la jeune Agnès. On lui déchira ses habits; on la traîna à coups de pieds; on la chargea d'injures, tandis qu'elle protestoit qu'elle ne seroit jamais que Religieuse. Sainte Claire n'ayant pu résister à la force, eut recours à Dieu; et après une courte et fervente priere, elle sort du Couvent, court après sa sœur, et par un miracle dont tous les parens furent témoins, la rend immobile : on eut beau appeler

du secours pour l'entraîner, il ne fut pas possible de la faire avancer d'un pas ; cette merveille les étourdit. On vit bien que Dieu s'en mêloit ; et honteux d'avoir fait tant de vains efforts, ils la laissent entre les mains de Claire qui la ramene comme en triomphe dans le Monastere.

Ce fait miraculeux devenu public, fit revenir tous les esprits. Saint François ayant fait réparer l'Eglise de Saint-Damien qui tomboit en ruine, et ayant acheté la maison qui la touchoit, y mena ses deux Filles. Ce fut dans cette Eglise que commença l'Ordre célebre des Religieuses de Saint-François, comme celui des Religieux avoit commencé dans l'Eglise de la Portioncule. Telle fut la naissance de cet Ordre illustre de Filles qui, dans ces derniers temps, où la vertu Chrétienne languissoit si fort, a fait revivre ces miracles de pénitence, de ferveur, d'innocence et de sainteté qui font l'admiration de tout l'Univers, et a fait refleurir cette fleur précieuse de la Virginité, que le temps sembloit avoir fanée. Ce saint Ordre fut d'abord approuvé par Innocent III l'an 1212, et confirmé l'année suivante par son successeur Honoré III ; et dès lors on appela ces Religieuses Claristes du nom de sainte Claire, qui eut la consolation de voir bientôt croître son petit troupeau. Hortolane sa mere et Beatrix la plus jeune de ses sœurs, voulurent être du nombre de ses Filles. Douze jeunes Demoiselles embrasserent le nouvel Institut, qui outre la pratique de toutes les vertus, faisoit profession d'un dénuement et d'une pauvreté extrême. Elles firent toutes les trois vœu de Religion entre les mains de saint François, et élurent tout d'une voix sainte Claire pour leur Supérieure. Elle obéit ; mais son humilité qui la porta toujours à se regarder comme la derniere de toutes ses Sœurs, lui rendit insupportable cette premiere place. Elle fit des efforts

surprenans pour se décharger de cet emploi. Elle représenta que le grand nombre de Sœurs dont la Maison se remplissoit tous les jours, étoit au-dessus de sa capacité, et que la Communauté ne manquoit pas de sujets dignes de cette charge. Saint François aima mieux écouter les raisons de toutes les Sœurs que les siennes ; et de leur avis, la confirma dans la charge de sa Supériorité, et lui donna la qualité d'Abbesse malgré sa répugnance.

Claire ne regarda la dignité de sa Charge que comme une nouvelle obligation d'être plus humble, plus pauvre, plus mortifiée, plus fervente que toutes ses Sœurs. Non-seulement elle les servoit à table, dans l'infirmerie, et par-tout ailleurs ; mais elle ne se servoit du droit de sa supériorité que pour laisser aux autres ce qu'il y avoit de moins rebutant et de plus aisé, se chargeant toujours elle seule de tout ce qu'il y avoit de plus pénible, de plus bas et de plus capable de rebuter la nature. On eût dit que sa vertu favorite étoit la pauvreté ; elle en donna des preuves bien sensibles dès le commencement de sa conversion, dans la dispensation des biens dont la succession lui étoit échue par la mort de son pere : elle n'en voulut rien retenir ni pour elle, ni pour son Couvent, mais elle la fit distribuer toute entiere aux pauvres. Non-seulement elle ne voulut jamais permettre que ses Monasteres eussent aucun revenu ; elle défendit même qu'on y eût jamais de grandes provisions ; ne voulant dépendre que de la charité des Fidelles. Elle n'aimoit point que les Freres qui quêtoient pour le Monastere y apportassent des pains entiers, mais seulement des morceaux, et les restes de ceux qui lui faisoient l'aumône. Elle prit par-tout la qualité de pauvre, comme l'unique titre d'honneur que sa Communauté dût avoir ; et c'est ce qui l'a

fait nommer en effet, *l'Ordre des pauvres Dames.* Le Pape Grégoire IX qui avoit pour elle tant de vénération, et qui dès le commencement de son Pontificat se recommanda à ses prieres, eut beau lui offrir des revenus pour assurer la subsistance de ses Maisons, elle le pria si instamment, et lui dit tant de raisons pour ne rien changer à l'esprit primitif de son Institut, que le Pape ne la pressa plus, et fit même l'éloge de sa grande confiance en la Providence. Il parut bien que Dieu agréoit cet esprit héroïque de pauvreté et sa confiance en la Providence; car un jour n'y ayant qu'un pain assez petit dans le Monastere, et le temps du dîner étant arrivé, elle ordonna à la Sœur Dépensiere d'en envoyer la moitié aux Religieux qui les servoient, et de partager l'autre moitié en cinquante morceaux pour autant de Religieuses qui étoient dans le Monastere. La Dépensiere obéit, et le pain se multiplia si miraculeusement entre ses mains, qu'il y en eut suffisamment pour rassasier toutes les Religieuses. Dieu fit voir par plusieurs autres miracles avec quel soin il veilloit sur tous leurs besoins; et l'on eut raison d'appeler les Claristes durant quelque-temps, les Filles de la Providence.

Si ce détachement de toutes choses faisoit l'admiration du public, sa vie austere ne passoit pas moins pour un miracle. Outre les pratiques de la Regle, qui lui étoient communes avec ses Sœurs, comme de marcher toujours nus pieds sans socques ni sandales, de coucher sur la dure, de jeûner toute l'année, et souvent au pain et à l'eau, de garder un silence perpétuel, de ne voir jamais les gens de dehors ni en être vues; elle en observoit encore de si extraordinaires, qu'on ne peut les rapporter sans s'exposer à en diminuer la croyance. Elle avoit deux cilices, qu'elle portoit alternativement; l'un étoit de

crin, qu'elle serroit avec une corde de treize nœuds ; l'autre étoit d'une peau de porc, dont les soies coupées fort courtes lui entroient dans la chair, comme autant de pointes qui lui faisoient souffrir continuellement un cruel martyre. Pendant le Carême de l'Eglise, et celui de la Saint-Martin, qui ne finissoit qu'à Noël, elle ne vivoit que de pain et d'eau, et passoit les Lundis, les Mercredis et les Vendredis sans rien prendre. Elle n'eut durant plusieurs années que la plate terre pour lit, et quelques sarmens pour oreiller ; et ce ne fut que par commandement exprès de l'Evêque d'Assise et de saint François, que quelques années avant sa mort elle coucha sur un peu de paille.

A la vérité, ces austérités excessives n'étoient pas sans douceurs. Favorisée d'un don sublime de contemplation, elle avoit de fréquentes communications avec Dieu, qui lui faisoient goûter sur la terre ces douceurs spirituelles, qui sont un avant-goût des joies du Ciel. Sa priere étoit toujours également fervente, et rarement sans effusion de larmes : son Oraison étoit une espece d'extase ; elle en sortoit toute embrasée du divin amour ; ses paroles étoient toutes de feu, et elles étoient accompagnées d'une onction qui gagnoit tous les cœurs : on ne l'appeloit que l'Amante de Jesus-Christ. Je vis, disoit-elle cent fois le jour, je vis ; non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit dans son indigne servante. La tendresse qu'elle avoit pour la Mere, répondoit parfaitement à celle qu'elle avoit pour le Fils : on ne vit jamais une dévotion envers la Ste. Vierge plus affectueuse et plus ardente.

Ses grandes pénitences ruinerent sa santé, mais elles n'affoiblirent jamais sa ferveur. Ne pouvant plus se soutenir sur ses pieds, elle se faisoit porter devant le saint Sacrement, où elle étoit d'abord ravie en extase. Infirme jusqu'à

n'avoir que les mains de libres, elle travailloit encore pour l'autel; elle filoit pour faire la toile des corporaux, et quoiqu'elle chérît la pauvreté jusqu'à l'excès, elle vouloit que tout ce qui servoit à l'autel fût précieux et magnifique.

L'Empereur Fréderic II ayant déclaré la guerre au Saint-Siege, ravageoit l'Etat Ecclésiastique avec une armée pleine de Sarrazins. La ville d'Assise fut assiégée; et comme le Monastere de sainte Claire joignoit les murs, les Sarrazins alloient forcer le Monastere. La Sainte pleine d'une sainte confiance, se fait porter à la porte du Couvent avec la Sainte Eucharistie que l'on portoit dans une boîte d'argent, enchâssée dans une autre d'ivoire. Là, prosternée avec toutes ses Filles devant Jesus-Christ: Seigneur, s'écria-t-elle, voulez-vous livrer aux Infidelles vos pauvres servantes, qui n'ont d'autre secours que vous, et qui mettent en vous seul toute leur confiance? Aussi-tôt on entendit une voix sortant du saint Ciboire, qui disoit: Ne craignez rien, ma fille, je vous garderai, et vous serez toujours hors d'insulte. A ce même moment, les soldats effrayés se précipitent du haut des murailles où ils étoient montés, et les ennemis levent le siege.

Un an avant sa mort, le Cardinal d'Ostie, qui fut depuis Pape sous le nom d'Alexandre IV, apprenant que les infirmités de notre Sainte l'avoient réduite à une grande extrémité, alla de Perouse à Assise pour la voir. Après un entretien qui lui donna une idée encore plus grande de sa sainteté, la voyant presque à l'extrémité, il voulut lui administrer lui-même le saint Viatique. Elle ne l'eut pas plutôt reçu, avec cet accroissement de ferveur qui brille alors dans tous les Saints, qu'elle reprit de nouvelles forces. L'année suivante, le Pape Innocent IV, revenant de France, voulut lui rendre visite avant que de

retourner à Rome. Il se rendit à Assise avec un grand nombre de Cardinaux. Il la trouva qu'elle venoit de recevoir le Viatique des mains du Provincial des Freres Mineurs. Le Pape entra dans le Monastere avec quatre Cardinaux ; il lui présenta sa main à baiser ; mais elle voulut aussi lui baiser les pieds, et il fallut la satisfaire. Ensuite elle lui demanda humblement l'absolution de ses péchés, faisant assez connoître par ses paroles et par ses larmes, qu'elle se croyoit la plus grande pécheresse qu'il y eût sur la terre. Le Pape lui ayant donné sa bénédiction apostolique, et une indulgence pléniere pour tous ses péchés, se retira en disant que le monde alloit perdre une des plus grandes Saintes qu'il y eût dans l'Eglise.

Elle voulut faire un testament à l'imitation de son Pere saint François, non pour laisser à ses Filles spirituelles des biens temporels, auxquels depuis si long-temps elle avoit renoncé, mais cet esprit de la plus parfaite pauvreté qu'elle souhaitoit de transmettre à toute sa postérité religieuse, comme l'héritage propre de son Ordre. Son Confesseur, nommé Frere Regnault, lui parlant des avantages de la patience : Hélas, dit-elle, depuis que Dieu m'a fait la grace de me consacrer toute à lui, nulle peine ne m'a jamais été fâcheuse, nulle pénitence difficile, nulle maladie désagréable. Ah ! mon Pere, ajouta-t-elle, qu'il est doux de souffrir pour l'amour de Jesus-Christ ! Son agonie ne fut proprement qu'un plus violent accès du divin amour, durant laquelle on assure que Notre-Seigneur lui apparut accompagné d'un grand nombre de Vierges qui l'invitoient à venir aux noces du divin Epoux. Ce fut dans cet heureux moment qu'elle entra dans la joie du Seigneur. Ce fut le 11 du mois d'Août de l'an 1253, âgée d'environ soixante ans, dont elle en avoit passé quarante-deux dans la vie religieuse.

Au bruit de sa mort, toute la Ville accourut au Monastere. Le Pape même qui étoit déjà parti, revint pour assister à ses funérailles avec les Cardinaux. Les Religieux de Saint-François ayant commencé à entonner l'Office des Morts dans l'Eglise en présence du corps, le Pape les arrêta, et leur dit qu'il falloit chanter plutôt l'Office des saintes Vierges. Mais le Cardinal d'Ostie représenta au Pape qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire si importante, et que quoiqu'on eût des marques visibles de la sainteté de cette vertueuse fille, il falloit toujours faire des informations juridiques de l'héroïcité de ses vertus et de la vérité de ses miracles, avant que de lui décerner les honneurs des Saints. Ce même Cardinal fit ensuite l'oraison funebre. Le Corps de la Sainte fut porté avec une espece de triomphe dans l'Eglise du Couvent de Saint-Grégoire, où l'on avoit aussi transporté celui de saint François, parce que cette Eglise étoit moins exposée aux incursions des ennemis que celle de Saint-Damien. Un nombre prodigieux de miracles rendit bientôt célebre son tombeau ; et le Cardinal d'Ostie ayant été élevé sur le Saint-Siege l'année suivante sous le nom d'Alexandre IV, la canonisa avec beaucoup de solemnité deux ans après sa mort, et établit sa fête, non au jour de sa mort qui étoit le 11 d'Août, mais au 12 du mois, qui étoit le jour qu'il avoit lui-même fait son éloge funebre. Cinq ans après on leva le corps de la Sainte pour le transférer dans une Eglise qu'on avoit bâtie à son honneur, et qui porte son nom, en présence du Pape Clément IV, qui venoit de succéder à Urbain IV successeur d'Alexandre.

Dès le vivant de la Sainte, son Ordre s'étoit déjà répandu en Italie, en France et en Flandre, sans qu'elle fût jamais sortie de son Couvent de Saint-Damien, s'étant contentée d'envoyer de ses Filles pour fonder des Maisons de sa Regle.

Cet Ordre si recommandable par la perfection de son Institut, si respectable par l'éclat des vertus évangéliques qui édifient toute l'Eglise, s'est partagé depuis en plusieurs branches. Celles qui se sont maintenues dans l'esprit primitif de leur Institut, et celles qui l'ont repris ensuite par la Réforme de Sainte Collette, retiennent l'ancien nom de pauvres Dames de Sainte-Claire, ou de Claristes. Celles qui dès la deuxieme année d'après la mort de notre Sainte prirent des revenus par la dispense du Pape Urbain, furent nommées Urbanistes. Celles qui ont ajouté quelques Réglemens particuliers aux Statuts, s'appellent, les unes Capucines, les autres Annonciades, d'autres les Filles de l'Ave-Maria, les Filles de la Conception, ou les Sœurs-Grises, et les Récollettes. Toutes ces branches réunies au tronc, composent plus de quatre mille Couvens, et près de cent mille Religieuses.

La Messe de ce jour est à l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

EXAUDI nos Deus salutaris noster : ut sicut de Beatæ Claræ Virginis tuæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, mon divin Sauveur ; et faites que la joie spirituelle que nous ressentons par la fête de la Bienheureuse Claire votre Vierge, soit accompagnée des sentimens d'une vraie piété. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

FRATRES : Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est : sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me : æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro Virginem castam exhibere Christo.

MES Freres : Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur ; car ce n'est pas celui qui se fait valoir, qui mérite d'être approuvé, mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie : et en effet supportez-moi ; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est : aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une Vierge sans tache.

Saint Paul ayant appris par Tite son cher Disciple, que de faux Apôtres venus de parmi les Juifs, s'efforçoient de le décrier à Corinthe, pour détruire tout le bien qu'il y avoit fait, se crut obligé de faire son apologie dans cette seconde Lettre. Il y fait connoître ces faux Docteurs pour ce qu'ils étoient ; et s'il est obligé pour sa justification de parler de lui-même avec avantage, il le fait d'une maniere qui fait bien voir la violence qu'il faisoit à sa modestie et à son humilité.

RÉFLEXIONS.

Ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé. Rien n'est plus méprisable, ni en effet plus méprisé qu'un orgueilleux. Peu de passions qui tiennent plus de la folie : on ne peut se repaître si fort de sa propre estime et de son prétendu mérite, sans un manque visible de vertu,

et même de bon sens, et sans quelque déréglement de la raison. Un homme qui se loue impudemment, se décrie ; cette sotte vanité révolte tous les gens de bon sens : il est fort important qu'on sache qu'un Grand vous a écrit, qu'un homme d'esprit est votre ami, qu'un autre de distinction vous estime ; mais il est toujours ridicule quand c'est par vous-même qu'on le sait. Cette démangeaison de se prôner soi-même n'est pas seulement puérile, elle est toujours la marque d'un esprit foible ; il y a toujours je ne sais quelle imbécillité à se louer si grossiérement : *Dicentes se esse sapientes*, dit l'Apôtre (*a*), *stulti facti sunt.* C'est ainsi que le Seigneur a voulu que l'orgueilleux trouvât son châtiment dans l'orgueil même : on veut être estimé, et par-là même on se rend méprisable ; tandis que de bas sentimens de soi-même, et un silence absolu sur tout ce qui peut nous faire honneur, sont des preuves bien marquées d'un vrai mérite, et font honneur à celui qui les a. Certainement nulle passion plus opposée à la fin qu'elle se propose, et au bien imaginaire même dont elle nous repaît, que l'orgueil ; car enfin elle veut primer, briller, s'élever sans cesse au-dessus des autres. Vains efforts, projets frivoles. Un orgueilleux recherche partout la distinction, et tout concourt à le confondre ; en se fatiguant beaucoup pour rehausser excessivement l'opinion qu'on a de lui, il se rend la fable souvent de toute une Ville, et devient un objet de risée pour les honnêtes gens. Si du moins on devenoit sage à ses propres dépens ! L'orgueil aveugle ; il peut bien être foulé aux pieds, mais non pas dompté. Les déboires les plus humilians l'irritent, mais le guérissent-ils ? Chose étrange ! il n'y a point de vice qui ait moins de fondement dans l'homme ; et il n'y en a point qui y soit si fort enraciné. Pouvons-nous rentrer dans nous-

(a) *Rom.* 1.

mêmes sans y trouver de quoi nous humilier? et c'est au milieu de tous ces sujets d'humiliations qu'on s'éleve. Quoi de plus humiliant pour nous que notre propre orgueil!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile erit regnum cælorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Medià autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis. Dum autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ, erant in-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux sera semblable à dix Vierges, qui, prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entr'elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux

trarerunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes: Domine, Domine: aperi nobis. At ille respondens, ait: Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

arriva; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

Du petit nombre des Elus.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est peu de vérités dans le Chsistianisme plus clairement et plus solidement établies que celle-ci. Entrez par la petite porte, nous dit le Fils de Dieu; car celle qui conduit à la perdition, est large et spacieuse, et le nombre de ceux qui y passent est grand, mais que celle qui conduit à la vie est étroite, et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée: *Pauci sunt qui inveniunt eam.* Plusieurs sont appelés, dit-il ailleurs; mais de ceux-mêmes qui sont appelés, il y en a peu qui soient élus: *Pauci electi.* Il répete la même chose, et en mêmes termes ailleurs. Cette terrible vérité que le Sauveur répétoit si souvent à ses Disciples, ayant porté quelques-uns d'eux à lui faire cette demande: Seigneur, le nombre de ceux qui seront sauvés est-il si petit? Le Fils de Dieu, de peur de trop effrayer ceux qui l'interrogeoient et qui l'écoutoient, sembla vouloir éluder la question, se contentant de dire pour toute réponse: Mes enfans, la porte du Ciel est étroite; faites tous vos

efforts pour y entrer. Toute l'Ecriture est pleine de figures, de preuves et d'exemples de cette effrayante verité; et le seul bon sens suffit pour nous démontrer ce petit nombre. Il n'y a qu'une seule voie qui mene au Ciel, il n'y a qu'un Evangile; y a-t-il beaucoup de gens qui suivent cette étroite voie? y en a-t-il beaucoup qui vivent selon les maximes de cet Evangile? Quelle idée aurions-nous de la vérité, de la sainteté de notre Réligion, si après tout ce que Jesus-Christ a dit, si après tout ce que les Saints ont fait, les Elus de Dieu étoient en grand nombre? Serons-nous de ce petit nombre? Jugeons-en par la conformité de notre vie avec les maximes de l'Evangile que nous suivons si mal. Chose étrange! qu'on dise qu'un vaisseau a péri, combien de gens en peine? et quoiqu'il y ait plus de dix mille bâtimens en mer, la nouvelle du naufrage d'un seul fait craindre tous ceux qui négocient. Hé quoi! nous savons que de tous ceux qui vivent à présent sur la terre, très-peu arriveront au port du salut éternel, que la plupart feront un triste naufrage; qui m'a dit que je ne serai pas du nombre de ces malheureux? On se rassure sur ce qu'on ne vit pas dans les derniers déréglemens: les vierges folles menoient une vie fort pure, et elles furent réprouvées. Le serviteur paresseux n'avoit pas dérobé le bien d'autrui: pour n'avoir pas fait valoir son talent, il fut jeté dans les ténebres extérieures. Certainement, quand nous n'aurions d'autre sujet de craindre que cette fatale sécurité, que cette pernicieuse insensibilité où nous vivons, n'y en auroit-il pas encore trop pour nous faire craindre, pour nous faire trembler sur notre sort?

SECOND POINT.

Considérez que pour être sauvé, il y a des commandemens à garder, des regles à observer,

des maximes à suivre. Pour être sauvé, il faut dompter ses passions, faire violence à son naturel, mortifier sans cesse ses inclinations, mener une vie pure et mortifiée. Les Pharisiens étoient des gens qui avoient un dehors fort réglé, leur conduite paroissoit irréprochable; il faisoient de longues prieres, ils jeûnoient : cependant, selon l'oracle de Jesus-Christ même, si nous ne sommes plus exacts observateurs de la Loi, si nous n'avons une vertu et plus solide et plus parfaite, nous n'entrerons jamais dans le Ciel. C'est beaucoup de ne pas se venger; c'est encore plus de pardonner les injures : cependant pour être sauvé il faut quelque chose de plus parfait et de plus héroïque; il faut aimer ceux-mêmes qui nous persécutent, ceux-mêmes qui nous ont le plus maltraité. Il ne suffit pas de condamner les mauvaises actions, il faut avoir encore horreur des moindres pensées criminelles. Non-seulement il n'est pas permis de retenir le bien d'autrui, il faut encore assister les pauvres de son propre bien, et renoncer pour Jesus-Christ, d'effet ou d'affection, à ce qu'on possede. Il faut vivre dans l'innocence, ou du moins dans la pénitence, sans quoi il faut s'attendre à un malheur éternel. L'humilité chrétienne doit faire en partie le caractere des Chrétiens; leur modestie doit être ennemie du faste. Ce n'est pas assez d'avoir embrassé l'état Religieux; il faut, pour être sauvé, vivre selon son esprit, et garder ses Constitutions et ses Regles. Concluez de tous ces principes, s'il y aura beaucoup de gens sauvés. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même; c'est ici le premier des commandemens, et la base de tous les autres. Trouve-t-on aujourd'hui beaucoup de Chrétiens, même parmi ceux qui font profession de piété, qui gardent véritablement ce précepte? Un seul

péché mortel ravit en un moment tout le mérite de la plus sainte vie. Vit-on aujourd'hui dans une grande innocence ? Nul qui soit sûr de sa pénitence. Concluez encore une fois s'il y aura beaucoup de gens sauvés. La grace finale qui fait proprement les Elus, est une grace purement gratuite que nous ne saurions mériter. Cette grace décisive de notre sort éternel sera-t-elle l'apanage de ces ames lâches au service de Dieu ? de ces ames tiedes qui refusent presque tout à Dieu, qui ne le servent qu'avec dégoût, qui ne lui obeissent que par force ? Puis-je raisonnablement me flatter d'avoir cette grace finale, si je ne sers pas Dieu avec plus de ferveur ?

Tout m'inspire de la frayeur, ô mon Dieu ! rien cependant ne sauroit affoiblir la confiance que j'ai en votre miséricorde. Les réflexions que vous m'avez fait la grace de faire en ce jour, me démontrent le désir que vous avez de mon salut. J'y vais travailler sérieusement avec le secours de votre grace ; et j'espere que quelque petit que puisse être ce nombre, je n'en serai pas exclu.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tuus sum ego, salvum me fac. Psalm. 118.

Je suis à vous, ô mon divin Sauveur ! par bien des titres ; ne permettez pas que je me perde.

Ne projicias me à facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me. Psalm. 50.

Ne me rejetez pas de votre présence, ô mon Dieu ! et faites toujours luire sur moi les lumieres de votre Esprit-Saint.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL y aura peu de gens sauvés, et il doit y en avoir peu. Et en effet, si avec de telles lois et de telles maximes, notre Religion nous laissoit

l'espérance d'être sauvés, en faisant tout le contraire de ce qu'elle nous prescrit, en vivant comme la plupart des gens vivent, qu'elle idée aurions-nous de notre Religion? Ne seroit-ce pas une Momerie? Mais grace à Dieu, notre Religion est la premiere à se récrier contre une contradiction si énorme. Elle réprouve cette dissemblance monstrueuse de mœurs avec ses maximes; elle condamne une irrégularité si universelle; et le nombre des Chrétiens lâches et déréglés ne justifiera jamais leur lâcheté, ni leur déréglement. Le nombre des véritables gens de bien est petit: soyez de ce petit nombre. La foule se perd: gardez-vous bien de suivre cette foule. Toute votre communauté, tous vos amis se dispensent des plus saintes lois: dussiez-vous être le seul qui les observât, ne délibérez pas de vous distinguer par cette ponctualité religieuse. On vous regardera comme un importun réformateur, comme un censeur muet de leur irréguliere conduite: laissez dire; soyez fidelle, et dites hardiment qu'on n'en sauroit trop faire pour être sauvé.

2.° Soyez extrêmement exact à observer les devoirs communs; mais ne vous en tenez point à ces obligations communes. Le nombre des fervens, même dans les Communautés les mieux reglées, est toujours petit: ayez cette ferveur, faites-vous une loi d'être de ce petit troupeau; et sans négliger les devoirs essentiels, pratiquez les œuvres de surérogation avec persévérance. Approchez fréquemment des Sacremens; confessez-vous très-souvent, et nourrissez-vous du Pain des forts dans cette terre ennemie. Vivez dans une innocence inaltérable; ayez une délicatesse extrême de conscience; remplissez avec ponctualité tous les devoirs de votre état: mais ne négligez point les bonnes œuvres; faites l'aumône; faites avec un esprit de religion toutes vos prieres. Ayez une dévotion tendre et affectueuse pour la sainte

Vierge; cette tendre dévotion est une marque de prédestination peu équivoque. Faites assidument la cour à Jesus-Christ dans le Saint-Sacrement, et mettez-en lui toute votre confiance. Nulle condition, nul état qui ne puisse s'acquitter de toutes ces pratiques; c'est-là le moyen sûr d'être du petit nombre des Elus de Dieu.

TREIZIEME JOUR.

SAINTE RADEGONDE, REINE DE FRANCE.

SAINTE Radegonde, que la qualité de Sainte a rendu beaucoup plus illustre encore que celle de Reine de France, étoit fille de Berthaire Roi de Thuringe. Elle vint au monde au commencement du sixieme siecle. Basin Roi de Thuringe, son grand-pere, en mourant, avoit partagé ses Etats entre ses trois fils, Baderic, Hermenfroy et Berthaire. Hermenfroy, sollicité par sa femme Amalberge niece de Théodoric Roi des Goths d'Italie, Princesse pleine d'ambition et de cruauté; voulant régner seul, résolut de se défaire de ses deux freres. Il commença par faire assassiner Berthaire, pere de Radegonde, et déclara la guerre à son autre frere Baderic. Ne se croyant pas assez fort, il demanda du secours à Thierry Roi de France en Austrasie, avec promesse de partager avec lui les Etats de la Thuringe, s'il pouvoit en dépouiller Baderic. Thierry, sur cette parole, entra avec son armée dans la Thuringe. Baderic fut défait; mais Hermenfroy ne voulut plus entendre parler de partage. Thierry piqué de sa mauvaise foi, résolut d'en avoir raison; il engagea son frere Clotaire Roi de France à Soissons, d'entrer avec lui dans la Thuringe. Hermenfroy

fut vaincu, et perdit avec ses Etats la vie. Le pays fut en proie aux victorieux, qui revinrent en France chargés des dépouilles des Thuringiens, avec quantité de prisonniers de marque. De ce nombre fut la jeune Princesse Radegonde, niece du Roi Hermenfroy et fille du Roi Berthaire. Elle n'avoit encore que dix ans, et elle étoit d'une si rare beauté, et avoit tant d'esprit, que Clotaire céda volontiers à Thierry tout le butin qui lui revenoit, pourvu qu'il emmenât la Princesse Radegonde. Il la fit conduire dans le Château d'Athiés en Vermandois, où il la fit élever et entretenir selon sa condition, lui donnant des Maîtres pour lui apprendre les beaux-arts et les belles-lettres.

La Princesse y fit de grands progrès, mais la science en laquelle elle excella, fut la science des Saints. Quelques-uns ont cru qu'elle avoit été nourrie dans le Paganisme, mais qu'elle n'eut pas plutôt ouï parler des Mysteres de notre Religion, qu'elle demanda le Baptême. Ce qui est sûr, c'est que Radegonde parut d'abord prévenue des plus douces bénédictions du Seigneur. La modestie donnoit un nouvel éclat à sa beauté; sa dévotion la distinguoit par-tout; la charité pour les pauvres étoit sa belle passion; l'assiduité à la priere faisoit tous ses amusemens, et l'on eût dit qu'elle étoit née avec toutes les vertus chrétiennes. La lecture des livres de piété lui apprit bientôt tous les secrets de la vie parfaite, et l'onction intérieure de la grace lui inspira le désir de les pratiquer. Elle commença dès l'âge de onze ans à macérer son corps délicat par des jeûnes fréquens et par des instrumens de penitence. La virginité sur-tout eut pour elle de merveilleux attraits; elle résolut dès-lors de n'avoir jamais d'autre époux que Jesus-Christ, depuis sur-tout qu'elle eut pris la sainte Vierge pour sa chere mere. Elle retranchoit de sa table tout ce qu'on

lui donnoit de plus exquis, pour en nourrir un nombre de petits pauvres qu'elle servoit toujours elle-même.

Son amour pour Jesus-Christ lui faisoit porter envie aux Martyrs qui avoient eu le bonheur de donner leur sang pour la foi; et elle ne pouvoit pas dissimuler l'ardent désir qu'elle eût eu de souffrir le martyre. Dieu sembla avoir approuvé cette forte inclination, en lui faisant trouver chez elle une nouvelle espece de persécution, et permettant que ses domestiques mêmes exerçassent extraordinairement sa patience. Le mépris qu'elle avoit des joies du monde et de tout ce qui flatte tant les filles de son rang, n'étoit point de leur goût. Ils ne pouvoient souffrir ni son dégoût pour les parures, ni son assiduité à prier, et encore moins son amour pour la retraite. On la chagrinoit cruellement en toute occasion; et les sanglans reproches qu'on lui faisoit, étoient toujours suivis de traitemens indignes. La jeune Princesse triomphoit de joie d'avoir de si fréquentes occasions de souffrir, et il ne lui échappa jamais la moindre plainte. Cependant, tant de rares qualités faisoient grand bruit. On ne parloit à la cour que de la beauté, de la vertu et du mérite extraordinaire de la Princesse. Clotaire l'étant venu voir sur le récit qu'on lui en avoit fait, en fut si fort charmé, qu'il résolut de l'épouser, quoiqu'elle fût encore fort jeune.

Un si grand mariage au lieu de lui donner de la joie, ne lui causa que de l'affliction. Sa piété croissant avec l'âge avoit augmenté son estime et son amour pour la virginité. La proposition qu'on lui fit d'être Reine de France, alarma la résolution qu'elle avoit prise d'être Vierge. Il étoit difficile de résister à un Prince qui s'étoit rendu le maître de sa liberté par le droit de sa victoire. Elle résolut de s'enfuir, mais elle fut bientôt trahie par les confidens de sa fuite. On la re-

prit, et on la ramena au Roi, qui l'épousa solemnellement.

Le dérangement de ses desseins ne dérangea point sa piété. Elle se persuada qu'elle pourroit toujours demeurer épouse de Jesus-Christ, en même temps qu'elle passeroit aux yeux du monde pour celle d'un Roi de la terre. L'éclat d'une grande couronne ne l'éblouit point; sa qualité favorite fut toujours celle de Chrétienne; et le titre de Reine ne lui fit jamais oublier celui d'humble servante de Dieu. Ennemie du luxe de la Cour, elle parut toujours plus modeste dans l'obligation où elle étoit de paroître magnifique; et on avoit coutume de dire, que le seul moyen de faire sa cour à la Reine, c'étoit d'être pieux.

Une place si élevée ne dérangea point ses exercices de piété. Le seul avantage qu'elle sembla trouver dans sa nouvelle grandeur, étoit d'être plus en état de faire du bien aux pauvres. Sa grande dépense étoit en aumônes. Elle ne passoit aucun jour sans visiter les pauvres malades; les plus rebutans lui faisoient toujours plus de plaisir: elle faisoit leur lit, elle pensoit leurs plaies, et ne les laissoit manquer d'aucun secours. Quand on ne trouvoit pas la Reine dans les hôpitaux, on étoit sûr de la trouver à l'Eglise ou à son Oratoire. Le jour ne suffisant pas pour satisfaire à ses dévotions, elle passoit régulièrement une partie de la nuit en prieres. La rigueur de l'hiver ne put jamais refroidir sa ferveur. Non-contente de nourrir chaque jour une prodigieuse multitude de pauvres, peu de Religieux qui n'eussent part à ses aumônes. Elle fonda un hôpital dans le bourg d'Achiés, où elle avoit été élevée, et enrichit plusieurs Monasteres par ses grandes libéralités.

Ce qu'il y a de plus admirable dans cette jeune Princesse, c'est la sévérité avec laquelle elle macéroit sa chair au milieu des délices de la Cour,

Elle portoit ordinairement un rude cilice sous ses habits royaux, sur-tout dans les jours de cérémonies. Elle observoit tous les jeûnes de l'Eglise avec une sévérité qui étoit même peu en usage dans les plus réguliers monasteres. Elle ne prenoit ce jour-là qu'un seul repas, et ne mangeoit que d'un seul mets. Obligée de se trouver dans les fêtes publiques, elle en connoissoit trop bien le poison pour y être sans préservatifs. Elle usoit de cent industries ingénieuses, pour assaisonner les plaisirs les plus innocens de plusieurs amertumes secretes, qui lui faisoient trouver la croix par-tout.

A la vérité, elle l'aimoit trop cette croix, pour en être long-temps privée. Elle en eut de bien ameres, qui lui mériterent à juste titre la qualité d'épouse de Jesus-Christ crucifié. Clotaire dans le commencement de leur mariage paroissoit approuver fort ses dévotions; il avoit conçu une si haute estime de sa vertu, que les Courtisans qui n'étoient pleins que de l'esprit du monde, et qu'une si éclatante probité fatiguoit, ne purent jamais l'en dégoûter, quoiqu'ils missent en œuvre tous les artifices les plus malins pour décrier la Reine; et quoiqu'il fût fort débauché, il l'aimoit, et ne pouvoit s'empêcher d'estimer un si rare mérite. Mais une vertu si pure et si éclatante étoit une trop piquante censure de la licence et du déréglement des Dames de la Cour, pour pouvoir souffrir long-temps un si grand exemple. Tout ce que la jalousie a de plus malin, tout ce que la plaisanterie a de plus piquant, fut mis en usage pour décrier la pieuse Princesse. On ne cessoit de représenter au Roi que les manieres basses et trop chrétiennes de Radegonde faisoient tort à sa Majesté; qu'elle sembloit plus propre à être servante d'hôpital, qu'à vivre sur le trône; et que l'on disoit par-tout qu'il avoit épousé une Nonnain au lieu d'une Reine. On lui faisoit un

crime

crime de ses grandes charités ; sa modestie les mettoit de mauvaise humeur : on la blâmoit de ce que, dès qu'on lui apportoit une étoffe précieuse pour ses habits, elle la consacroit aux Autels : on l'accusoit enfin, d'introduire dans le Palais des pratiques de dévotion qui n'étoient supportables que dans le Cloître. Clotaire n'étoit pas dévot ; et il étoit trop livré à ses plaisirs pour être sourd à la médisance. La sainte Reine s'apperçut bientôt que les reproches des Courtisans, quelque malins, quelque injustes qu'ils fussent, faisoient impression sur le cœur et sur l'esprit du Roi. Ce Prince n'avoit plus pour la Reine les mêmes égards, et se répandoit souvent en plaintes et en reproches. Le dégoût suivit de près l'indifférence et le mépris. On ne peut dire ce que notre Sainte eut à souffrir du Roi, et même des Courtisans, et sur-tout de la part des Dames de la Cour, à qui la trop grande régularité de la Reine ne plaisoit pas, et qui aimoient un peu trop à plaire au Prince.

Notre Sainte avoit toujours conservé un grand attrait pour la retraite. La Cour n'étoit point son aliment, et elle ne soupiroit qu'après la solitude. Comme elle n'avoit point eu d'enfans, elle regarda cette indifférence du Roi comme un moyen d'obtenir plus aisément la permission d'entrer dans quelque Monastere. Un funeste incident survenu durant ses délibérations acheva de la déterminer ; ce fut la mort d'un de ses freres que Clotaire fit mourir injustement, pour s'assurer de la Couronne de Thuringe. Elle demanda la permission de se retirer de la Cour, et elle l'obtint. Etant allé trouver saint Médard Evêque de Noyon, elle lui déclara le dessein qu'elle avoit d'entrer en Religion, et lui demanda le voile. Le Saint craignant d'offenser le Roi, faisoit difficulté de le lui donner ; mais elle entra dans la Sacristie de l'Eglise où il étoit, se coupa les

cheveux, et se mit elle-même le voile. Se présentant ensuite au saint Prélat qui étoit à l'Autel, elle le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas différer davantage de la consacrer au service de Jesus-Christ, qui vouloit bien la choisir pour son épouse. Le saint charmé de cette résolution, la consacra à Dieu comme elle le souhaitoit, et la fit même Diaconesse. La Sainte ayant reçu l'habit monastique, alla d'abord visiter le tombeau de saint Martin, pour lequel elle avoit beaucoup de dévotion; elle alla de Tours à Cande, où ce Saint étoit mort; et de-là elle se retira à Sais, qui étoit une terre que le Roi lui avoit donnée. Là elle apprit le dessein que ce Prince avoit de la rappeler. Elle eut recours à Dieu pour détourner ce coup, et par ses ferventes prieres et ses austérités elle conjura cet orage. Elle passa ensuite de Sais à Chinon pour se recommander aux prieres d'un saint Reclus nommé Jean, d'où elle se rendit à Poitiers, où elle fixa sa demeure. Elle y fonda, avec la permission du Roi et l'agrément de saint Pience Evêque de Poitiers, le Monastere de Sainte-Croix, qui est aujourd'hui l'un des plus célebres du Royaume. La réputation de la Sainte y attira des filles de toute part. Elle ne se servit de son autorité et de la qualité de Fondatrice, que pour s'exclure pour toujours de toute supériorité. Elle y fit établir pour Abbesse une fille nommée Agnès, l'une de ses Demoiselles; elle se soumit à sa Direction; et oubliant qu'elle avoit été Reine de France, elle ne voulut plus d'autre titre que celui de servante des épouses de Jesus-Christ.

Cependant Clotaire, qui depuis la mort du Roi Childebert son frere, avoit réuni sous sa puissance toute la Monarchie Française, sentit rallumer son amour pour Radegonde, et se repentant de nouveau d'avoir consenti à sa retraite, résolut de la rappeler à la Cour. Il feignit de

vouloir aller visiter le tombeau de saint Martin à Tours, dans le dessein de passer à Poitiers pour enlever la Reine. Notre Sainte en étant avertie, eut recours à ses défenses ordinaires, la prière, le jeûne, les mortifications, pour obtenir de Dieu qu'il changeât l'esprit de Clotaire. Elle l'obtint. Saint Germain Evêque de Paris, qui accompagnoit le Roi, fit changer de résolution à ce Prince. Le saint Prélat vint à Poitiers, y bénit l'Abbesse, et assura Radegonde que le Roi ne la troubleroit plus dans l'état qu'elle avoit embrassé.

Tranquille dans sa retraite, elle ne mit plus de bornes à sa ferveur; elle ne réserva plus rien de tout ce qu'elle avoit possédé jusques-là; ses austérités effrayoient les plus robustes; elle portoit un cilice qu'on eût cru hérissé de pointes de fer; elle s'interdit pour toujours l'usage du vin, quoiqu'il fût permis aux Sœurs; son jeûne étoit presque continuel; sa nourriture ordinaire étoit du pain de seigle, encore s'en privoit-elle les jours de jeûne, n'usant alors que de racines crues. Elle n'eut jamais d'autre lit qu'une natte étendue sur de simples ais, et elle ne dormoit guere que deux heures. Comme si son cilice n'eût pas suffi pour matter son corps, elle le serroit si rudement avec une ceinture à pointes de fer, que la chair ayant cru, il fallut lui faire une douloureuse incision, pour arracher une de ses chaînes.

Sa passion pour les souffrances croissoit avec son amour pour Jesus-Christ souffrant. Elle ne pouvoit voir Jesus-Christ sur la Croix qu'elle ne portât envie aux Martyrs, et qu'elle n'eût voulu souffrir seule tous leurs supplices. Jamais personne ne fut plus ingénieuse qu'elle à se faire souffrir. Après avoir émoussé, épuisé même tous les instrumens de mortification, elle s'avisa de se rôtir le corps, en s'appliquant une croix de fer rougie au feu, et une lame d'airain toute ardente. Le célebre Venance Fortunat, qui avoit vu notre

Sainte, et qui en a fait de si magnifiques éloges dans ses vers, avoue que ses austérités étoient autant de miracles.

Il est vrai que les consolations spirituelles que Dieu répandoit abondamment dans son ame durant les intimes et fréquentes communications qu'elle avoit avec lui, adoucissoient beaucoup ses innocentes cruautés, et lui faisoient goûter des douceurs ineffables. Son humilité répondoit à ses autres vertus. Elle ne vouloit pas que personne autre balayât la maison; elle n'étoit pas seulement l'Infirmiere perpétuelle de ses Sœurs, elle étoit encore la servante des malades. Nul office si pénible et si bas qu'elle ne remplît, et ce n'étoit que dans ces exercices vils et humilians qu'elle faisoit paroître un air de Reine.

Le désir de voir fleurir la perfection de la vie réguliere dans sa nouvelle Communauté, lui fit entreprendre le voyage d'Arles, pour recevoir du saint Archevêque Cesaire la Regle qu'il venoit d'établir dans le Monastere de sainte Cesarie sa sœur. Elle l'établit dans sa Communauté de Poitiers, qu'elle enrichit de plusieurs Reliques, et singuliérement d'une portion de la vraie Croix, qu'elle reçut de Justin Empereur de Constantinople.

Il y avoit déjà long-temps que les grandes austérités de notre Sainte avoient usé sa santé, lorsque Dieu voulut enfin récompenser une vie si pure et si pénitente. Jesus-Christ lui apparut visiblement durant son oraison; et la comblant de ces douceurs ineffables qui sont un avant-goût des joies du Ciel, lui fit connoître que sa mort étoit proche. On connut par la joie extraordinaire qui paroissoit sur son visage celle qui dilatoit son cœur, et quelque légere que parût la maladie qui lui survint, elle fit tout craindre; elle seule ne craignit point. Elle se fit administrer les derniers Sacremens, et les reçut avec cette dévotion qui

fait le caractere des ames extraordinairement saintes ; ses yeux n'étoient plus attachés que sur Jesus-Christ sur la Croix ; et son ardent amour pour ce divin époux crucifié se faisoit sentir dans toutes ses paroles. Enfin le 13 du mois d'Août de l'an 587, au milieu des pleurs et des gémissemens de ses cheres Filles, cette ame innocente et crucifiée alla recevoir la digne récompense de ses éclatantes vertus. Elle étoit âgée d'environ 66 ans, la quarante-deuxieme année de sa vie Monastique.

Saint Grégoire de Tours qui l'avoit connue très-particuliérement, et qui a écrit la plus grande partie de l'histoire de sa vie, n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il se rendit à Poitiers; et Marove Evêque du lieu étant absent, il prit soin de ses funérailles. Elle fut enterrée avec beaucoup de solemnité dans l'Eglise de Notre-Dame, qu'elle avoit fait bâtir pour servir de cimetiere à ses Religieuses. Saint Grégoire de Tours assure qu'il la trouva dans le cercueil avec un visage si beau et si éclatant, qu'on auroit dit qu'elle étoit encore en vie; il ajoute, que les deux cents Religieuses qui composoient alors cette illustre Communauté, entouroient le corps et accompagnoient les honneurs funebres qu'elles lui rendoient d'un torrent de larmes. Les miracles qu'elle avoit faits durant sa vie, et ceux qui se faisoient sans cesse à son tombeau, la firent bientôt honorer du culte des Saints. Une personne de qualité qui avoit recouvré la vue par son intercession, fit bâtir une Eglise sous son nom, pour servir de monument à sa reconnoissance. Ses saintes Reliques furent sauvées du pillage des Normands, mais elles ne purent échapper à la fureur et à l'impiété des Huguenots, qui les brûlerent en l'an 1562 avec toutes les autres Reliques.

La Messe en l'honneur de cette Sainte, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Saintes qui ne sont ni Vierges, ni Martyres.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

EXAUDI nos, Deus salutaris noster : ut sicut de Beatæ Radegundæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum nostrum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, mon divin Sauveur ; et faites que la joie spirituelle que nous cause la fête de la Bienheureuse Radegonde, soit accompagnée du sentiment d'une vraie piété. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 3.

DIXIT, Dominus : Pro eo quòd elevatæ sunt filiæ Sion, et ambulaverunt extento collo, et nutibus oculorum ibant, et plaudebant, et ambulabant pedibus suis, et composito gradu incedebant : decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, et Dominus crinem earum nudabit. In die illa auferet Dominus ornamentum calceamentorum, et lunulas, et torques, et monilia, et armillas, et mitras, et discriminalia, et periscelidas, et murenulas, et olfactoriola, et inaures, et annulos, et gemmas in frontè pendentes, et mutatoria, et palliola, et linteamina, et acus, et specula, et sindones, et vittas, et theristra. Et erit pro suavi odore fœtor, et pro zona

LE Seigneur a dit : Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux, et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et il fera tomber tous leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretieres, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfum, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, leurs pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamant,

funiculus, et pro crispanti crine calvitium, et pro fascià pectorali cilicium. leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et leurs habillemens légers qu'elles portent en été. Et leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête chauve, et leurs riches corps de jupe en un cilice affreux.

Le Prophete Isaïe a toujours été considéré dans l'Eglise comme un des Prophetes qui ont été le plus remplis de l'esprit de Dieu. Ses Prophéties ne sont pas seulement un abrégé prophétique de tous les Mysteres de notre Religion, et singuliérement de toute l'histoire du Messie, il y a renfermé encore des avis salutaires pour toutes sortes de personnes. Sa vie fut très-sainte, et sa mort glorieuse, laquelle a été fort semblable à celle de saint Jean-Baptiste : car Manassès Roi de Juda, aussi ennemi de Dieu que son pere Ezechias lui avoit été fidelle, ne pouvant souffrir les justes reproches de ce saint Prophete, le fit scier en deux avec une scie de bois.

RÉFLEXIONS.

Le détail et la précision avec laquelle le Prophete dépeint ici la vanité et le luxe des femmes de Sion ; la maniere vive dont il s'éleve contre ce désordre, et celle dont Dieu le punit, montrent assez combien il est criminel aux yeux de Dieu, et en lui-même et dans les mauvais effets qu'il cause dans l'Etat et dans les familles. La débauche et la corruption des mœurs en sont en même-temps et la cause et l'effet. On ne se pare que pour plaire, et l'on ne plaît guere que l'on ne fasse des plaies mortelles dans l'ame de ceux à qui l'on plaît. L'envie qu'on a de plaire par sa beauté, par ses parures et par sa bonne grace, disoit Tertullien, ne vient jamais d'une conscience fort innocente (a) : *Non de integra conscientia venit*

(a) *De cultu fœmineo.*

studium placendi per decorem, quem naturaliter invitatorem libidinis scimus. On ne sait que trop combien la beauté excite la passion. A combien de dépenses superflues n'engage pas cette folle passion des parures et des habits ? et dans combien de bassesses, d'injustices et de déréglemens ne conduit-elle pas pour satisfaire à ces folles dépenses ?

Le luxe des habits est certainement une vanité puérile ; mais c'est une vanité à la mode. La morale Chrétienne a beau le condamner, les femmes aujourd'hui en font trophée : on n'ose pas paroître en public, si l'on ne brille ; à peine les terres et le négoce du mari peuvent fournir au faste et à la somptuosité : on n'a point de goût pour les parures qui ne sont pas d'un prix excessif : une coiffure absorbe bien souvent le plus clair revenu d'une année : les Temples et les Autels, pour parler selon le langage de l'Ecriture, ne sont pas si richement parés que ces idoles vivantes de la vanité mondaine. Quel temps n'emploie-t-on pas, quelle application, quelle étude pour tendre des piéges à l'innocence ? une femme mondaine met-elle autant de temps à la priere qu'elle en perd à ces pernicieux artifices ? Faut-il être surpris si un faste si irréligieux, si une si vaine gloire irrite le Seigneur, allume tôt ou tard sa colere, et attire sur les familles entieres ces funestes désolations qui changent ces parures en deuil.

Elevatæ sunt Filiæ Sion, et ambulaverunt extento collo. Les filles de Sion ont pris de grands airs, et marchent avec fierté, la tête levée ; la vanité paroît dans toutes leurs démarches ; leurs gestes, leurs regards, leurs ajustemens, et ce raffinement étudié dans leurs parures même négligées, tout montre, tout publie leur orgueil : *Nutibus oculorum ibant, et plaudebant.* Voyez avec quelle affectation elles mesurent tous leurs pas, ménagent tous leurs tons de voix, et étudient leur conte-

nance artificieuse : *Et composito gradu.* Ces airs mous et artificieusement dédaigneux, ces souris captieux, cette fierté muette et imposante ; tout est art, tout est piege pour des ames simples, qui donnent étourdiment dans le panneau. Je ferai bientôt voir, dit le Seigneur, combien je déteste ce fastueux étalage, ces airs empoisonnés, cette ridicule fierté. *Detestor ego superbiam Jacob.* Apprenez, femmes mondaines, continue le Prophete Isaïe, avec quel éclat, avec quelle rigueur Dieu punira votre orgueil. *Decalvabit Dominus verticem Filiarum Sion.* Il fera tomber cette poudre et ces cheveux arrangés avec art et avec soin. Jetez un coup d'œil sur les têtes de ces femmes mondaines qui vous ont précédé, et qui sont aujourd'hui l'horreur des tombeaux et des cimetieres. *Auferet Dominus ornamentum, et lunulas, et torques, et armillas.* Il vous arrachera ces croissans d'or, ces chaussures magnifiques, ces colliers de perles, ces bracelets de grand prix, ces pendans d'oreilles, ces poinçons de diamant, ces riches écharpes, ces rubans entrelacés, ces habits pompeux, et ces coiffures à plusieurs étages, *et discriminalia, et mitras.* Bagues ; pierreries, boîtes de parfum, bijoux, miroirs, vous ne servez à présent qu'à nourrir un esprit mondain, un fond d'orgueil, une fierté ridicule, une beauté passagere et artificielle ; vous servirez un jour à faire sentir le ridicule de celles qui se repaissent d'un si vain éclat ; après avoir été la matiere de leur vanité et l'objet de leurs complaisances, vous serez le sujet de leurs larmes, de leur confusion et de leur désespoir. Fasse le Ciel que ces solides réflexions ne mettent pas le comble à l'iniquité et à la réprobation de ceux qui les auront lues.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 11.

In illo tempore : Cœpit Jesus dicere ad turbas de Joanne : Quid existis in desertum videre ! arundinem vento agitatam ! Sed quid existis videre ! hominem mollibus vestitum ! Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus Regum sunt.

En ce temps-là : Jesus se mettant à parler de Jean, dit au peuple : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ! un roseau que le vent agite ! Mais encore, qu'êtes-vous allé voir ? un homme vêtu mollement ? Vous voyez que c'est dans les maisons des Princes que demeurent ceux qui sont vêtus mollement.

MÉDITATION.

De la vie molle.

PREMIER POINT.

Considérez que la vie efféminée et voluptueuse qui semble caractériser aujourd'hui les gens du monde, fait le plus grand nombre des réprouvés. Certainement, à voir ce qui fait aujourd'hui le fond des occupations de la plupart des femmes mondaines, on auroit sujet de demander, si la mollesse et l'inutilité de la vie ne passent pas pour un vice parmi les Chrétiens. Assemblées d'oisiveté, visites inutiles, entretiens vides, amusemens frivoles, parties de jeux et de divertissemens, promenades, spectacles, plaisirs; voilà à quoi se passe presque toute la vie des femmes du monde, au moins jusqu'à ce qu'un revers de fortune, ou un

âge usé et dégoûtant condamne les gens à la retraite ; et encore alors, c'est une oisiveté chagrine, hargneuse, qui prend la place d'une molle fainéantise. Les derniers jours de la vie sont plus tristes et plus nébuleux, mais ils ne sont pas moins vides. On est oisif par nécessité, après l'avoir été par plaisir. On diroit qu'il suffit d'être riche, d'être de qualité, d'avoir un rang, d'être en place, pour avoir droit de perdre le temps ; l'inquiétude même où l'on est pour savoir à quoi on le perdra est d'ordinaire le seul soin qui occupe : le repos de la nuit prolongé bien avant dans le jour, fait, pour ainsi dire, la premiere occupation : l'étude et le temps qu'on met à se parer, succedent à cette irréligieuse mollesse ; on va à la derniere Messe comme au rendez-vous du beau monde. Quelques entretiens fades et oisifs amusent jusqu'au repas : la compagnie, et la conversation d'ordinaire fort vide, charment ensuite quelques intervalles de repos, lequel deplaît toujours à qui n'a pas une conscience fort tranquille, jusqu'à ce que l'heure de recevoir ou de faire des visites rassemble les oisifs. Alors se forment les cercles, se lient les parties de plaisirs ; alors recommencent ces scenes et ces comédies privées où chacun se joue, et ces entretiens ennuyeux qui ne roulent que sur la bagatelle, et à qui la médisance sert de sel, et l'inutilité de fond. Aventures galantes, contes plaisans, bruits de ville, réflexions puériles sur les modes, sur les ajustemens ; nouveaux projets de divertissemens, raffinemens de délicatesse sur la santé, pitoyable censure sur la réforme, et sur la vie exemplaire des gens de bien ; critique irréligieuse, raillerie fade, bons mots, d'ordinaire peu innocens : voilà la plus sérieuse occupation de tout ce qu'il y a de brillant, ou pour mieux dire, de plus mondain, et de plus distingué dans une ville ;

car il ne faut pas s'attendre à des conversations plus solides et plus utiles dans ces assemblées d'oisiveté; on y est les heures entieres à faire l'analyse d'une coiffe, l'apologie d'une nouvelle mode, l'éloge d'un nouveau jeu. Celles qui n'ont pas assez d'esprit pour fournir à de si maigres conversations, se flattent de suppléer à ce défaut par l'éclat et la magnificence de leur parure. Les uns contens de tenir leur coin dans le cercle, sont les deux et trois heures sans dire mot; les autres défrayent la compagnie par leurs airs affectés, ou par leur impolitesse : on tâche ensuite d'égayer cette ennuyante oisiveté par le jeu, par les repas, par le bal, ou par le spectacle; et voilà ce qui occupe, ce qui remplit les jours de ces personnes qui font profession d'être Chrétiennes, c'est-à-dire, qui suivent une Religion qui condamne jusqu'à la moindre parole oiseuse, et qui exige indispensablement de tous ses sectateurs une vie pure, mortifiée, laborieuse, et une régularité de mœurs si exemplaire, qu'elle ne peut souffrir le plus petit relâchement. Joignez ces deux extrémités, et cette affreuse contradiction de mœurs et de croyance. Quelle Religion seroit la Religion Chrétienne, si ces gens-là étoient sauvés!

SECOND POINT.

Considérez que la vie molle est une marque la moins douteuse d'une réprobation certaine. Quand on n'auroit qu'une fort légere teinture de notre Religion, pourroit-on ignorer avec quelle sévérité elle réprouve l'oisivete et la vie inutile? Le Ciel ne se donne qu'à titre de récompense, il ne fut jamais le salaire des gens oisifs. En matiere de mœurs, dans notre Religion, tous les oracles sont des arrêts. Quiconque ne porte pas sa croix tous les jours de sa vie, *quotidie*, comme dit le

Sauveur du monde, se flatte en vain d'être son Disciple. Veillez, priez sans cesse, hâtez-vous, ne vous reposez point, faites tous vos efforts pour entrer dans le Ciel : *Contendite ;* sans quoi vous courez risque de n'y pas entrer, vous-mêmes que j'ai choisis pour mes Apôtres : *Contendite.* A moins de se faire une violence continuelle pour y arriver à temps, on n'y trouve pas place ; et quelque pure, quelqu'irréprochable que fût la vie de ces Vierges qui n'avoient pas fait leur provision à temps, ce seul défaut de prévoyance, effet nécessaire de leur mollesse et de leur oisiveté, les prive pour toujours de la présence du divin Epoux, et leur attire leur disgrace. Le serviteur fainéant et paresseux n'avoit pas perdu son talent, il l'avoit même conservé avec soin, *Abscondi talentum tuum in terra* (a) ; cependant pour ne l'avoir pas mis à profit, il est réprouvé comme un serviteur inutile : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* Le chemin est long, et le temps est court, dit l'Apôtre ; tous les jours sont comptés : perdre un seul de ces jours, c'est faire une perte irréparable. En bonne foi, quel tort feroit-on à la plupart des gens du monde, si on leur demandoit si cet Evangile est le leur ? Certainement quand on pense à ces vérités, et qu'on se représente cette femme mondaine dont tous les jours sont des jours de fêtes et de plaisirs ; ces gens nourris dans la mollesse, et qui vieillissent dans l'oisiveté : quand on considere cette vie molle et inutile dont tant de gens se font honneur, et qui est si fort applaudie ; et qu'on la rapproche de la vie d'une sainte Radegonde, d'une Ste. Françoise, d'un saint Edouard, d'un saint Louis ; n'auroit-on pas envie de demander si tous les Fidelles de la même Eglise sont de la même Religion ; et si tous ceux qui se disent être de la même Religion, croient le même Evangile ? Les personnes

(a) *Matth.* 25.

de qualité, les gens riches, ces jeunes femmes qui ont si fort l'esprit du monde; tous ces gens de plaisirs sont-ils dispensés, par un privilege particulier, de la loi universelle, et des obligations qui sont indispensables à tous les Chrétiens; et si nul n'est dispensé, ceux qui croient les vérités de notre Religion et qui vivent si mollement, sont-ils raisonnables? Et l'on s'étonne après cela qu'il y ait si peu de gens sauvés, que le nombre des Élus de Dieu soit si petit! Mais cette vie molle ne se glisse-t-elle point jusques dans l'état Religieux? ne trouve-t-elle jamais de partisans dans le cloître? Nouveau sujet de réflexions et de tristes frayeurs pour bien des gens.

Mon Dieu, qui daignez par votre miséricorde infinie me découvrir le précipice où me conduit la voie large où je marche depuis long-temps, sans m'appercevoir du danger, daignez me faire la grace d'en sortir pour ne plus marcher que par cette voie étroite qui seule conduit à la vie. Je comprends que la vie molle ne fût jamais une vie Chrétienne: dès ce moment je la déteste, et je vais commencer de vivre en Chrétien.

Aspirations dévotes durant le jour.

Averte oculos meos ne videant vanitatem: in via tua vivifica me. Psal. 118.

Détournez mes yeux et mon cœur, Seigneur, de cette vanité qui fait le fond de la vie mondaine, et donnez-moi un nouveau courage pour suivre votre voie.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Gal. 5.

Je comprends, ô mon Dieu, qu'on ne peut être à Jesus-Christ, si l'on ne crucifie sa chair avec ses vices et ses convoitises.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA vie molle ne fut jamais une vie Chrétienne ; elle est le présage sûr et la cause de la réprobation. Mais quel mal y a-t-il à ne rien faire, quand on est d'ailleurs d'une qualité, d'un rang, d'une naissance qui vous dispense de travailler ? mais la qualité de Chrétien n'impose-t-elle pas des devoirs indispensables ? On demande quel mal il y a à mener une vie inutile ? mais l'inutilité de cette vie oisive n'est-elle pas un grand mal à qui est obligé de ne pas perdre un seul moment ? peut-on même trouver un plus grand mal que celui qui est la source, ou du moins l'occasion de tous les autres ? Et quel mal avoit fait le serviteur oisif dont parle l'Evangile, qui ne fut condamné que pour n'avoir rien fait ? Ignore-t-on que l'inutilité de la vie d'un Chrétien lui tient lieu de crime ? On ne fait rien : mais est-on sur la terre pour ne rien faire ? et le Seigneur ne vous a-t-il fait naître Grand, ne vous a-t-il donné plus de bien qu'aux autres que pour vous faire vivre dans une molle oisiveté ? Souvenez-vous que dans le Christianisme les conditions sont différentes, mais que les commandemens sont les mêmes : les uns ont plus de loisir que les autres ; mais il n'est permis à personne de mener une vie oisive, une vie de plaisir. Le Seigneur maudit le figuier qui n'avoit que des feuilles, quoique ce ne fût pas la saison d'avoir des fruits. Ne craignez rien tant que l'oisiveté et la mollesse ; faites que tous vos jours soient des jours pleins.

2.° Souvenez-vous que l'éloge que fait le Saint-Esprit d'une femme aussi distinguée par sa naissance que par sa vertu, roule presque tout sur ce qu'elle ne fut jamais oisive. On peut se faire servir

par les autres ; mais on ne sert pas Dieu par autrui. Plus on a de loisir, plus les devoirs de son état, les lois de la charité, les préceptes de la Loi obligent : les talens sont inégalement distribués, mais le précepte de les faire valoir nous oblige tous également. Faites-vous une loi de fuir l'oisiveté ; soit que vous soyez chez vous, ou que vous soyez chez les autres, n'y perdez jamais le temps : les personnes de la plus grande qualité se font un plaisir d'avoir toujours quelqu'ouvrage en main ; les femmes de basse naissance qui ont du bien, croiroient faire preuve de roture si elles n'etoient pas oisives. Occupez-vous ou à lire des livres de piété, ou à travailler quelqu'ouvrage des mains : le Saint-Esprit loue la femme forte de ce qu'elle filoit quand le soin de sa famille ou de son domestique lui donnoit du loisir. Ne faites des visites que par pure nécessité, par devoir ou par bienséance ; les plus longues sont toujours les plus ennuyantes et les plus ennuyeuses ; ayez vos heures de prieres, et un temps destiné aux bonnes œuvrez : il est juste que vous ayez des heures de délassement d'esprit ; mais souvenez-vous qu'il n'est jamais permis d'être oisif.

QUATORZIEME JOUR.

LA VEILLE DE L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

COMME l'Eglise sait que l'abondance des graces que Dieu veut bien répandre si libéralement sur les fidelles dans les plus grandes fêtes de l'année, dépend de leurs dispositions, elle destine le jour qui précede immédiatement ces sacrées solemnités, à la priere, au jeûne, aux veilles et

à la pénitence ; afin que l'ame purifiée, et préparée par ces saints exercices, soit en état d'avoir plus de part à ses divines libéralités. Réjouissons-nous, faisons éclater notre joie, et rendons gloire au Seigneur notre Dieu, dit l'Ange de l'Apocalypse, parce que le jour des noces de l'Agneau est venu, et que son Epouse est toute parée : *Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.* On lui a permis, ajoute-t-il, de se revêtir de fin lin d'une blancheur éclatante ; car le fin lin, ce sont les bonnes œuvres des Saints : *Byssinum enim justificationes sunt Sanctorum :* et c'est-là proprement le motif et la fin de l'établissement des Veilles des grandes Fêtes.

Saint Augustin remarque que l'usage de commencer la solemnité du Dimanche et des Fêtes dès les premieres Vêpres, c'est-à-dire, dès le soir du jour précédent, a passé de la Synagogue dans l'Eglise, et a son fondement dans les ordres mêmes que Dieu donna à Moyse en faveur du Peuple choisi. Observons le saint jour du Dimanche et des Fêtes, mes Freres, dit ce saint Docteur, et sanctifions ces saints jours dès la veille, comme le Seigneur l'avoit ordonné : *Sicut antiquis præceptum est, dicente Legislatore : A vespere usque ad vesperam celebrabitis Sabbata vestra :* Vous célébrerez vos Fêtes d'un soir à l'autre. Le Targum de Jérusalem, c'est-à-dire, la Glose et la Paraphrase Chaldaïque sur l'Ecriture, dit : Vous ferez vos jeûnes et vos réjouissances dans les Fêtes, d'un soir à l'autre. Non-seulement toutes les Fêtes, mais aussi tous les jeûnes parmi les Juifs se comptoient d'un soir à l'autre. L'Eglise suit encore cette ancienne coutume dans son Office, et la solemnité des grandes Fêtes commence toujours dès les premieres Vêpres, c'est-à-dire, dès le soir du jour précédent.

La Pâque des Hébreux qui étoit la plus grande de leurs solemnités, commençoit par l'immolation

de l'Agneau, qui se faisoit, selon l'Ecriture, le jour précédent sur le soir, ou comme parle l'Hébreu, entre les deux soirs : *Inter duas vesperas.* On entend par ces deux soirs, tout le temps qui s'écoule depuis à peu près le milieu du jour, jusqu'au coucher du soleil ; c'est-à-dire, que quand le soleil commence à s'abaisser vers l'Occident, c'est le premier soir, et quand il est couché, c'est le second. Saint Matthieu décrivant le miracle de la multiplication des cinq pains, dont furent rassasiés cinq mille hommes, dit que le soir étant venu, les Disciples avertirent Jesus-Christ de renvoyer le peuple ; mais le Sauveur les ayant fait asseoir, leur fit distribuer ces cinq pains, qui suffirent abondamment pour les rassasier, après quoi il les renvoya. Ensuite le Sauveur se retira sur une montagne pour prier ; à quoi l'Evangéliste ajoute que le soir étant venu, *vespere autem facto*, il se trouva seul. Voilà les deux soirs bien marqués. C'étoit entre ces deux soirs, c'est-à-dire, quand le soleil étoit sur son déclin, que commençoit la solemnité de la Fête. David commençoit aussi les jours qu'il consacroit au service de Dieu par le soir du jour précédent : *Vespere, et mane, et meridie narrabo, et annuntiabo.* Le soir, le matin, à midi je chanterai les louanges du Seigneur.

Comme c'est le même Esprit-Saint qui anîme l'Eglise, elle a suivi le même ordre dans ses solemnités. Dès le temps des Apôtres, dans ces premiers siecles, dans ces jours de ferveur, les Fidelles commençoient dès le soir à célébrer la Fête du lendemain ; et passoient toute la nuit en prieres. Ce furent ces veilles sacrées qui porterent les Païens qui en ignoroient le mérite et la sainteté, à donner aux premiers Chrétiens le nom d'amateurs des ténebres et d'ennemis de la lumiere : *Gens lucifuga, natio tenebrosa* (a) : des

(a) *Celse.*

gens qui aimoient à faire leurs prieres et à célébrer leurs mysteres durant la nuit. *Soliti stato die ante lucem convenire, carmen Christo quasi Deo dicere secum invicem*, disoit Pline le Jeune dans sa célebre Lettre à l'Empereur Trajan, sur les mœurs des Chrétiens. Ils ont coutume, dit-il, de s'assembler avant le lever du soleil à certains jours marqués, pour chanter à deux chœurs des hymnes en l'honneur de Jesus-Christ, qu'ils reconnoissent pour leur Dieu. Ce n'étoit pas, comme l'on voit, la persécution, ni la crainte des tourmens qui portoient les Chrétiens à passer les nuits en prieres, c'étoit la pratique constante des premiers Fidelles; et ces veilles sacrées, dans ces premiers temps, étoient la principale partie des Fêtes les plus solemnelles, comme les premieres Vêpres font encore aujourd'hui la principale partie de l'Office de l'Eglise dans les grandes solemnités. Tertullien, Minutius Félix, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Augustin exhortent fort les Fideles à l'observation de ces veilles. Le second Concile de Mâcon (*a*) en 535, désigne la nuit du Samedi au Dimanche, comme faisant une partie du Dimanche, et comme devant être passée en veilles et en prieres : *Noctem quoque ipsam spiritualibus exigamus excubiis.* C'est n'être Chrétien que de nom, ajoute-t-il, que de ne pas passer en veilles et en prieres la nuit qui précede le jour de la Fête : *Nomine tenus Christiani esse noscuntur; sed oremus, et vigilemus.* Théodulphe Evêque d'Orléans dans le neuvieme siecle, ordonne que tous les Fidelles se trouvent à l'Eglise dès le Samedi pour célébrer le Dimanche et la veille des grandes Fêtes : *Conveniendum est Sabbato die cuilibet Christiano.* C'est ainsi qu'on commençoit toujours la fête dès le soir du jour précédent. Tous les ouvriers et tous les artisans finissoient leur travail et assistoient aux premieres Vêpres, après les-

(a) *Can.* 1.

quelles on pouvoit se retirer chez soi, et on se rassembloit peu après à l'Eglise pour assister aux Veilles et aux Matines : *Conveniendum est ad Vigilias, sive ad Matutinum Officium*, après lesquelles on alloit prendre quelque repos ; ensuite on venoit assister à la Messe solemnelle, et on y communioit : *Concurrendum est etiam cum oblationibus ad Missarum solemnia.* Cela n'empêchoit pas qu'on ne dît la Messe la nuit durant ces veilles ; et c'est la Messe qu'on appeloit *Messe Vespertine*, dont il est si souvent parlé dans les Canons. Les saints Peres exhortent fort ceux qui ne peuvent pas passer les nuits à l'Eglise, de les passer du moins en prieres à la maison, pour sanctifier les veilles des grandes Fêtes.

Ces veilles si saintement établies durerent assez long-temps ; mais il s'y glissa tant d'abus qu'on fut obligé de les défendre aux Laïques. Le Concile d'Elvire en Espagne commença par les défendre aux femmes. Celui d'Auxerre en France les défendit absolument pour tout le peuple : *Non licet... nec per vigilias in festivitatibus Sanctorum facere.* Saint Boniface de Mayence se plaint de ceux qui après l'Office de la nuit alloient boire et manger, et profanoient par leur intempérance la sainteté de ces veilles : *In ipsa nocte non licet post mediam noctem bibere, nec Natale Domini, nec in reliquis solemnitatibus ;* ni la veille de Noël, ni dans les veilles des autres Fêtes solemnelles.

De toutes ces veilles de la nuit, l'Eglise n'a plus conservé que celle de la nuit de Noël. On a néanmoins continué encore assez long-temps celle de Pâques ; elle a été enfin tout-à-fait retranchée, et l'Eglise s'est contentée d'en faire l'Office le matin du Samedi-Saint, comme il paroît par ces mots de la Préface qu'on chante à la Messe : *In hac potissimùm nocte*, et par l'*Exultet* qu'on ne chantoit qu'après minuit. Cependant en retranchant les veilles de la nuit, l'Eglise n'a pas pré-

tendu ôter aux Fidelles le mérite des veilles des grandes Fêtes. Outre le jeûne qu'elle ordonne le jour qui précede la solemnité, elle souhaite que ces jours-là on multiplie les bonnes œuvres, les austérités et les prieres. Toujours indulgente pour ses enfans, si elle les dispense de veiller, elle ne les dispense point des salutaires rigueurs de la pénitence. Elle veut qu'on supplée au silence de la nuit par le recueillement intérieur durant le jour, et qu'on se dispose à la sainteté du lendemain par les exercices de piété, par un renouvellement de ferveur, par la méditation et par la priere. Dans ces premiers jours de l'Eglise, on commençoit à célébrer le Dimanche dès les Vêpres du Samedi, et les Fêtes solemnelles dès les premieres Vêpres : *A vespera usque ad vesperam*, disent les Capitulaires de Charlemagne. *Dies Dominicus servetur.* Observez avec soin le jeûne de la veille, dit saint Ambroise, c'est un moyen de célébrer la Fête avec fruit : *Indictum est jejunium, cave ne negligas.... plerique sunt hujusmodi dies, ut statim meridianis horis veniendum ad Ecclesiam, canendi hymni, celebranda oblatio.* C'étoit la messe qu'on appeloit Vespertine, parce qu'on ne la séparoit guere des Vêpres. L'Eglise conserve encore aujourd'hui quelque chose de cette ancienne Rubrique le Samedi-Saint, en ne séparant point les Vêpres de la Messe.

Il est nécessaire que les véritables Fidelles qui veulent célébrer en esprit et en vérité les Fêtes des Saints, dit saint Bernard, célebrent avec ferveur leurs veilles : *In Sanctorum vigiliis necesse est vigilare hominem spiritualem, qui solemnitates eorum celebrare desiderat in spiritu et veritate.* Car les veilles, dit-il, sont établies pour nous faire examiner avec soin si nous ne croupissons point dans quelque péché, et dans une négligence criminelle : *Ad hoc enim vigiliæ proponuntur, ut evigilemus si in aliquo peccato vel negligentiâ dormita-*

mus. Passons la veille dans le recueillement, continue-t-il, et dans les exercices de piété et de pénitence, si nous voulons être en état le jour de la Fête de recevoir toutes les graces que Dieu répand, en considération des Saints, dans un cœur pur et préparé : *Ut non vos præoccupent natalitii Sanctorum dies, et inveniant imparatos.*

Il est certain que de toutes les solemnités de l'Eglise, après les principaux Mysteres de Jesus-Christ, la plus intéressante et la plus célebre, c'est la Fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, c'est-à-dire, la Fête que l'Eglise célebre en l'honneur de l'enlevement miraculeux au Ciel de la sainte Vierge en corps et en ame. Cette Fête n'est pas moins solemnelle dans l'Eglise Orientale que dans les Eglises d'Occident ; et l'Office est dans le même degré de solemnité que celui de Noël et de Pâques.

Dans le Missel Gothique, l'Assomption de la sainte Vierge tient lieu de toutes les autres Fêtes de la Mere de Dieu : *Assumptio sanctæ Mariæ Matris Domini nostri.* Dans le Lectionnaire Gallican elle est nommée la Fête, comme par excellence, de la sainte Vierge Marie : *Festivitas sanctæ Mariæ.* Dans l'Ordre Romain, il est marqué en ce jour une Procession solemnelle, qu'on dit avoir été instituée par le Pape Sergius dans le septieme siecle. On la faisoit la nuit : on paroit les rues, on mettoit des lanternes allumées aux fenêtres des maisons ; on y portoit une image de la sainte Vierge, chantant des hymnes en son honneur ; et cent fois *Kyrie eleison*, et autant de fois *Christe eleison.* Dans le Sacramentaire de saint Grégoire le Grand qui tenoit le Saint Siege dans le sixieme siecle, on y voit la Veille ou Vigile de cette grande Fête, *Vigilia Assumptionis Beatæ Mariæ*, avec une Messe propre. Le Pape Nicolas I. au neuvieme siecle, dans sa Lettre aux Bulgares, parle de la Veille de l'Assomption comme d'un

usage ancien, et d'un Carême qui précédoit cette Fête ; que plusieurs Saints et Saintes dans l'Eglise ont depuis fort religieusement observé, et que quelques Communautés Religieuses observent encore pour se mieux préparer à cette grande Fête, comme le Carême de l'Eglise est une préparation à la solemnité de la Résurrection du Sauveur. Le grand saint François et sainte Claire se préparoient à la Fête de l'Assomption par un Carême de quarante-six jours, qu'ils commençoient le dernier jour du mois de Juin. L'Eglise aujourd'hui n'en exige pas tant des Fidelles ; elle ne les oblige qu'à un jour de jeûne la veille ; c'est le seul d'obligation qu'elle impose pour toutes les Fêtes de la Mere de Dieu. Que peut-on penser de ceux qui s'en dispensent sans raison ? On ne peut douter, dit saint Jerôme, que tout ce qu'on fait à l'honneur de la Mere de Dieu, ne tourne à la gloire de Jesus-Christ son Fils : *Nulli dubium quin totum ad laudem Christi pertineat, quidquid Genitrici suæ impensum fuerit* (a). Marie ouvre à tous les hommes son sein miséricordieux, dit saint Bernard, pour les y recevoir comme dans un asyle : *Maria omnibus misericordiæ sinum aperit* (b). Celui qui est captif trouve en Marie sa rédemption, le malade sa santé, celui qui est triste sa consolation, le juste la grace, le pécheur la miséricorde et son pardon : *Inveniunt in Maria captivus redemptionem, tristis consolationem, justus gratiam, peccator veniam.* Nous avons envoyé devant nous une Avocate de la terre au Ciel, continue le même Pere, laquelle étant Mere de notre Juge, et Mere de miséricorde, traitera efficacement les affaires de notre salut : *Advocatam præmisit peregrinatio nostra, quæ tanquam Judicis Mater, et Mater misericordiæ suppliciter et efficaciter salutis nostræ negotia pertractabit.* Ayant trouvé Marie, dit le

(a) *Ad Eustach.* (b) *Serm. in signum.*

savant Idiot, on a trouvé le bien ; car elle aime ceux qui l'aiment ; et ce qui est plus admirable, elle sert elle-même ses dévots serviteurs : *Inventâ Mariâ, invenitur omne bonum : ipsa enim diligit diligentes se : imo sibi servientibus servit.* Ce sont-là les sentimens qu'ont eu tous les Saints, et qu'ont encore tous les vrais Fidelles. Que si dans les trois ou quatre premiers siecles de l'Eglise les Peres ont paru peu ardens, et même peu disposés, ce semble, à parler de la dévotion envers la Mere de Dieu, et les premiers Fidelles peu empressés à bâtir des Temples sous son nom, et à célébrer avec éclat ses Fêtes, c'est que dans ces premiers siecles de l'Eglise on avoit sujet de craindre que les nouveaux Fidelles, nourris la plupart dans les superstitions de l'idolâtrie, ne prissent la Mere de Dieu pour une divinité, surtout si l'on eût beaucoup parlé de sa glorieuse Assomption en corps et en ame dans le Ciel, et de toutes ses excellentes prérogatives. Les Païens avoient adoré je ne sais combien de déesses meres des faux dieux ; il étoit à craindre qu'on passât aisément à adorer la Mere du vrai Dieu ; il y avoit des ménagemens à garder, des précautions à prendre. C'est ainsi que Dieu avoit défendu aux Israëlites de ne faire point d'images taillées, ni aucune représentation en peinture pour les honorer, parce qu'il étoit à craindre que ce peuple né et nourri en Egypte parmi cette foule d'idoles qu'on y adoroit, ne se livrât aisément à l'idolâtrie. On sait avec quelle précaution on parloit de l'Eucharistie et de la Trinité dans ces premiers temps de l'Eglise, où l'on n'oublioit rien pour noircir et décrier les Chrétiens, en donnant un tour malin à nos plus saints Mysteres. Mais après les persécutions, lorsque la paix donna la liberté de prêcher librement les grandes vérités de notre Religion, et qu'on n'eut plus rien à craindre de la contagion de l'idolâtrie, avec quelle éloquence,

quence, avec quelle effusion de cœur on se répandit en louanges sur la Mere de Dieu, et sur le culte qui étoit dû à la sainte Vierge ; alors on publia sans crainte la gloire et les merveilles de son admirable assomption. Que de Temples consacrés à Dieu sous son nom ! que de Fêtes instituées en son honneur ! que de magnifiques éloges pour exciter la confiance des peuples en Marie ! Ce n'est pas que cette dévotion et cette confiance ne fussent aussi anciennes que l'Eglise ; c'est sur la Croix même que le Sauveur la recommande à tous les Fidelles, disent les Peres, dans la personne de saint Jean. Ayez sans cesse le nom de Marie à la bouche ; ayez-le gravé dans le cœur, dit saint Bernard ; invoquez-la, et ayez en elle une entiere confiance (*a*). *Maria non recedat ab ore, non recedat à corde.*

La Messe de ce jour est de la Vigile.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui virginalem aulam beatæ Mariæ in qua habitares, eligere dignatus es : da quæsumus, ut suâ nos defensione munitos, jucundos facias suæ interesse festivitati. Qui vivis et regnas, etc.

O Dieu, qui avez daigné choisir le chaste sein de la Bienheureuse Vierge Marie, comme un Temple sacré, pour y faire votre demeure : faites qu'étant aidés par l'assistance de son intercession, nous célébrions demain sa fête avec une sainte joie. Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

(*a*) Serm. 2. super *Missus est.*

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 24.

Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris : et flores mei fructus honoris, et honestatis. Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis : transite ad me omnes qui concupiscitis me, et à generationibus meis implemini. Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum : memoria mea in generationes sæculorum. Qui edunt me, adhuc esurient : et qui bibunt me, adhuc sitient. Qui audit me, non confundetur, et qui operantur in me non peccabunt. Qui elucidant me vitam æternam habebunt.

J'AI porté du fruit d'une agréable odeur comme la vigne ; et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance. Je suis la mere du pur amour, de la crainte, de la science, et de l'espérance sainte. En moi est toute la grace de la voie et de la vérité ; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte ; car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus excellent : la mémoire de mon nom passera dans la suite de tous les siecles. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera point confondu ; et ceux qui agissent par moi ne pécheront point. Ceux qui me glorifient auront la vie éternelle.

On ne peut pas douter que l'Esprit-Saint n'ait eu dessein de faire le portrait de la sainte Vierge dans ce chapitre de l'Ecclésiastique, et qu'il n'ait prétendu faire parler cette Mere du pur amour, en faisant parler la Sagesse. Il ne faut que considérer toutes les expressions de cette Epitre pour en être convaincu. C'est aussi l'application qu'en fait l'Eglise : En moi est toute la grace de la voie et de la vérité ; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu : la mémoire de mon nom passera dans

la suite de tous les siecles... Je suis celle qui ai fait couler de moi des fleuves. Je suis sortie du Paradis, comme le ruisseau de l'eau immense d'un fleuve, comme l'écoulement d'une riviere, et comme le canal qui conduit ses eaux.

RÉFLEXIONS.

J'ai porté des fruits d'une agréable odeur ; et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance. Ne pourroit-on pas regarder ces paroles comme un aimable reproche que la sainte Vierge nous fait de notre étonnante stérilité ? Transplantés dans le champ fertile de l'Eglise par le Baptême, et peut-être même de la Religion par la profession religieuse, quels fruits de vie avons-nous portés ? Tout au plus beaucoup de feuilles, et de temps en temps quelques fleurs qui ont séché sur la plante, et se sont fanées le même jour qui les avoit vu s'épanouir. Ce n'est pas faute de culture ; mais ne sommes-nous point ce figuier de l'Evangile, qui ayant été épargné plus d'une fois à la priere sans doute de cette Mere de miséricorde, doit être enfin coupé et arraché pour être jeté au feu à cause de sa stérilité. Les grandes Fêtes de l'Eglise sont des jours de graces et de bénédictions, mais pour ceux qui s'y sont préparés dès la veille. Quelle est aujourd'hui la préparation qu'on apporte à ces saintes solemnités ? L'Eglise n'oublie rien pour préparer ses enfans par les prieres et par le jeûne. Y en a-t-il beaucoup qui profitent de ces moyens ? Le jeûne est-il bien observé ? Hélas ! il suffit aujourd'hui d'être riche, d'être jeune, d'être en place, d'être de qualité, pour se dispenser des plus religieuses observances. La pénitence n'est plus pour les mondains ; la priere, l'assiduité à l'Office divin est une dévotion de peuple. Un petit nombre de personnes dévotes approchent des Sacremens ; les

gens de quelque distinction, les femmes du monde n'ont de temps que pour se parer; un surcroît, un raffinement de parures et de vanité, sont pour la plupart les seuls frais qu'ils font pour solemniser les grandes fêtes. On veille, mais est-ce pour prier? Les gens de plaisirs passent ces veillées au jeu; le peuple, et sur-tout les ouvriers, les prolongent souvent jusques après minuit pour achever leur travail, et plusieurs pour contenter la vanité scandaleuse de ce qu'on appelle beau monde. Une parure magnifique, un riche habit est d'ordinaire la seule marque de distinction qu'on apporte à la Fête. Mais y apporte-t-on un cœur pur? y assiste-t-on avec respect, avec religion? y paroît-on avec une conscience pure? la dévotion, la modestie, font-elles honneur à nos plus sacrées solemnités? et tâche-t-on par une édifiante piété de solemniser les grandes Fêtes en vrais Fidelles? Hélas! on fait des Fêtes de l'Eglise des jours de plaisirs et de divertissemens, des fêtes toutes profanes. Les Fêtes commencent toujours par les premieres Vêpres; s'empresse-t-on fort d'y assister? passe-t-on la soirée dans des exercices de piété? pense-t-on seulement à la Fête? et l'on s'étonne après cela qu'on ne tire aucun fruit des plus grandes solemnités?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 11.

In illo tempore: Loquente Jesu ad turbas: extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi: Beatus venter, qui te portavit; et ubera,

En ce temps-là: Lorsque Jesus parloit au peuple: une femme de la troupe élevant la voix, lui dit: Heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que

quæ suxisti. At ille dixit: Quinimo beati, qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

vous avez sucées. Mais plutôt, reprit Jesus, heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

MÉDITATION.

De la préparation aux grandes Fêtes.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ les soins qu'on prend, la dépense qu'on fait, le temps qu'on met à se préparer à une fête profane; le cœur, l'esprit, la bourse, tout est en mouvement, tout s'épuise. Le jour est-il venu, quelle attention pour que tout soit prêt! Quelle envie de briller, de primer! quelle crainte de ne pas réussir, de ne pas plaire! On n'est occupé que des préparatifs plusieurs jours auparavant; et pense-t-on à autre chose la veille! Mon Dieu! a-t-on les mêmes empressemens! prend-on de pareils soins pour se disposer à la célébration des plus grandes Fêtes! Quelle préparation pour célébrer une Fête de Religion!

Dieu ne demande pas de si grands frais. Un cœur pur, une vive foi, une dévotion tendre sont des dispositions de devoir. Un culte purement extérieur est plutôt une momerie qu'un vrai acte de Religion. Se contenter de briller ces jours-là, c'est faire parade de son orgueil: mais est-ce honorer les Saints dont on fait la Fête! Dieu veut être adoré en esprit et en vérité; les Saints n'agréent que des honneurs qui répondent à leurs vertus, et à celles sur-tout qui font leur caractere: et voilà la fin principale de la célébrité de nos fêtes; toute autre décoration, toute autre magnificence sans cette dévotion leur déplaît.

Bien des gens prennent le concours qui se fait dans nos Églises à l'occasion de la fête des Saints, pour des assemblées de cérémonie, plutôt que de dévotion; comme si ces solennités ne se faisoient que pour le spectacle, et non pour l'exemple. Quelle erreur de s'imaginer qu'on peut plaire aux Saints quand on ne plaît pas à Dieu! Mais pourquoi renouveler tous les ans la mémoire de ces Héros Chrétiens, et nous retracer de temps en temps l'image de leurs vertus et le souvenir de leur pénitence, si ce n'est pour ranimer notre zele, notre confiance et notre émulation pour les imiter? pourquoi cette cessation de toute œuvre servile, si ce n'est pour que nous ne soyons plus occupés que du culte divin, et de l'exercice des bonnes œuvres? Nos Fêtes sont des solemnités de Religion; en doit-on faire des célébrités purement mondaines et même profanes? Dieu y veut être honoré par des sacrifices du cœur, et par des hommages publics; se contentera-t-il de nos courtes apparitions dans le Lieu saint, de nos ostentations de vanité, de nos grimaces?

L'Assomption glorieuse de la très-sainte Vierge, c'est-à-dire, son enlèvement miraculeux au Ciel en corps et en ame, fait le sujet de la grande Fête de demain; assisterons-nous à son triomphe le cœur souillé? porterons-nous jusqu'au pied des autels un esprit mondain, des affections toutes terrestres? Quelle indécence de nous présenter devant cette triomphante Reine avec un cœur impur! Quelle indignité d'oser prendre part à son triomphe et à sa gloire, sans vouloir être à son service! Quel mépris plus irréligieux que de se présenter devant Dieu dans une si grande Fête sans préparation!

SECOND POINT.

Considérez qu'il est scandaleux, mais qu'il n'est pas surprenant que les jours les plus solemnels

de l'année, les plus saints, soient souvent les moins sanctifiés, les plus infructueux, les plus vides; car quelle disposition apporte-t-on aux plus grandes solemnités? Ces veilles qui n'ont été instituées que pour purifier par le jeûne et par la pénitence, que pour préparer par la priere et le recueillement, un cœur qui doit être présenté au Seigneur, et qui doit faire un des ornemens de la Fête; ces veilles sont devenues des jours de distractions et d'embarras, des jours de dissipation et de tumulte. Les affaires, les visites, le monde, la vanité en absorbent tout le temps; car quelle autre préparation le plus souvent pour les jours de Fêtes? Le démon est trop rusé pour ne pas prendre toujours les devans, sachant bien que les fruits qu'on doit tirer de ces jours solemnels dépendent en partie de la veille. Le moyen unique de solemniser avec fruit le triomphe glorieux de la sainte Vierge, c'est de paroître dans l'assemblée des Fidelles avec la robe des noces, c'est-à-dire, avec une conscience pure, avec une ame ornée des vertus qui brillent le plus dans la Reine des Cieux. Sa pureté, son humilité, sa charité ardente doivent être les traits les plus ordinaires qu'on doit trouver dans ses enfans. Nul de ses serviteurs qui ne doive porter sa livrée, et surtout quand on célebre quelqu'une de ses Fêtes, quand on assiste à son triomphe. On seroit remarqué, on seroit mal reçu chez les Grands les jours de quelque solemnité, les jours de cérémonie et d'éclat, si l'on y paroissoit d'une maniere négligée; c'est pour leur faire honneur, qu'on brille; on cherche même à n'y paroître qu'avec des ornemens et des parures qui soient de leur goût. On veut faire honneur à Marie dans ce jour de sa plus grande solemnité; doit-on négliger de lui plaire?

Veut-on goûter Dieu dans ces jours solennels? qu'on passe saintement la veille. Si la veille est

un jour de pénitence et de recueillement, l'ame trouvera toujours le lendemain un jour de Fête. On passoit autrefois en veilles et en prieres les nuits qui précédoient les Fêtes : donnons du moins quelques heures du jour qui les précede, au recueillement, aux bonnes œuvres, à l'oraison. Avons-nous une autre religion que nos peres ? et pourquoi aurions-nous moins de ferveur, moins de zele et de dévotion ?

J'attends l'un et l'autre de votre miséricorde, ô mon Dieu ! et puisque vous daignez me faire connoître et détester l'erreur dans laquelle j'ai vécu jusqu'ici, en négligeant une préparation si nécessaire ; faites que le soin que je vais prendre pour me préparer à la solemnité de demain, me la rende par votre grace un jour de bénédiction et de salut. Vierge sainte, j'ose dire que vous y êtes intéressée : c'est singuliérement sur votre puissante intercession que je compte ; obtenez-moi les graces nécessaires pour célébrer le jour de votre triomphe, comme un de vos véritables serviteurs, comme un de vos enfans.

Aspirations dévotes durant le jour.

Præparate corda vestra Domino, et servite ei soli; cras solemnitas Domini est. 1. Reg. 7. Exod. 32.

C'est demain la solemnité autant du Seigneur que de sa Mere ; préparez-lui votre cœur, et ne servez que lui dès aujourd'hui.

Paratum cor meum, Deus : paratum cor meum. Psal. 58.

Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt à recevoir votre grace.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CE n'est pas assez d'être persuadé qu'il faut être prêt quand l'Epoux arrive, il faut s'y préparer du moins la veille. Il n'y eut que les Vierges

sages qui étoient prêtes, qui entrerent avec lui dans la salle des noces; celles qui avoient attendu l'heure de son arrivée pour se préparer, n'y furent plus à temps. Outre le recueillement intérieur, et un esprit de retraite qu'on doit avoir soin de conserver tout ce jour, ménagez si bien vos occupations et votre temps, que vous ayez une partie de l'après-dînée libre pour vous préparer à loisir à une si grande solemnité. Il est bon de se confesser, si l'on peut, dès la veille; nulle préparation plus efficace; rien ne contribue tant au recueillement et à la dévotion: on doit du moins préparer toujours sa confession pour le lendemain. Faites une lecture de piété après le dîné, et assistez aux premieres Vêpres; c'est par où commence la Fête: ce devoir de Religion est toujours accompagné de beaucoup de graces. Ce n'est plus l'usage de passer la nuit dans l'Eglise, passez du moins une bonne partie de la soirée en prieres, et dans des exercices de bonnes œuvres. Visitez l'Eglise où la sainte Vierge est plus singuliérement honorée, et observez le jeûne de ce jour avec beaucoup de rigidité.

2.° Etant retiré chez vous, donnez un peu plus de temps à la lecture d'un livre de piété; et après la collation, assemblez vos enfans et vos domestiques, pour entendre la lecture que vous devez leur faire de l'histoire de la Fête de demain; et après leur avoir fait comprendre avec quelle dévotion on doit la célébrer, exhortez-les à approcher des Sacremens, et à assister avec beaucoup de piété à l'Office divin et aux sacrés Mysteres; récitez avec dévotion les Litanies de la sainte Vierge ce soir et tous les jours de l'Octave. Bien des gens passent une bonne partie de la nuit en prieres; ayez soin du moins de vous lever demain plus matin qu'à l'ordinaire. C'est un jour de graces et de bénédictions: la sainte Vierge n'est jamais plus libérale qu'au jour de son

triomphe dans la gloire ; elle répand avec profusion au jour de son Assomption ses faveurs sur tous ses dévots.

QUINZIEME JOUR.

L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

VOICI ce jour si vénérable, mes très-chers Freres, dit saint Augustin ; ce jour qui surpasse toutes les solemnités que nous faisons à l'honneur des Saints ; ce jour célebre, ce beau jour auquel nous croyons que la Vierge Marie a passé de ce monde dans la gloire céleste : *Adest nobis, dilectissimi fratres, dies valde venerabilis, dies omnium Sanctorum solemnitates præcellens, dies inclyta, dies præclara, dies in qua è mundo migrâsse creditur Virgo Maria.* Que toute la terre retentisse de louanges et de cris d'alégresse au jour glorieux de sa triomphante Assomption : *Laudes insonet universa terra cum summâ exultatione tantæ Virginis illustrata excessu.* Car quelle indignité ne seroit-ce point, si nous n'honorions d'une maniere extraordinaire la Fête solemnelle de celle par qui nous avons reçu l'Auteur de la vie ! *Quia indignum valde est, ut illius recordationis solemnitas sit apud nos sinè maximo honore, per quam meruimus Auctorem vitæ suscipere.* C'est ici un des jours des plus celebres de l'année, dit le Bienheureux Pierre Damien, puisque c'est le jour auquel la Très-Sainte Vierge, digne par sa naissance du Trône Royal, est élevée jusqu'au Trône de Dieu même, et placée si haut avec l'adorable Trinité, qu'elle attire tous les regards, et fait l'admiration de tous les Anges. *Sublimis illa dies est in qua Virgo regalis, ad thronum Dei*

Patris evehitur, et in ipsius Trinitatis sede reposita, naturam Angelicam sollicitet ad videndum. A la vérité, le Mystere de ce jour est au-dessus de toutes nos expressions; et saint Bernard ne fait point de difficulté de dire, que l'Assomption de Marie est aussi ineffable que la génération de Jesus-Christ : *Christi generationem et Mariæ Assumptionem quis enarrabit!* Saisis d'admiration à la vue d'une gloire dont les Anges mêmes sont éblouis, nous nous contenterons de décrire l'histoire de ce grand Mystere.

L'opinion la plus reçue dans l'Eglise, fondée sur la tradition, c'est que la sainte Vierge demeura encore vingt-trois ans et quelques mois sur la terre après l'Ascension du Sauveur et la descente du Saint-Esprit. Quelque ardent, quelque vif que fût le désir de cette divine Mere de suivre dans le Ciel son cher Fils, elle voulut bien consentir de rester encore sur la terre pour les besoins de l'Eglise naissante et la consolation des Fidelles; il falloit que sa présence suppléât en quelque maniere à l'absence corporelle de Jesus-Christ. Le crédit qu'elle avoit dans le Ciel étoit d'un grand secours aux Fidelles qui étoient sur la terre dans ces premiers temps de persécution; rien ne soutenoit davantage leur foi que de savoir que Marie étoit encore parmi eux. Elle étoit leur oracle, leur refuge, leur appui. Elle cimentoit leur vertu et animoit leur zele. Elle enseignoit les Docteurs, dit le savant Idiot, et servoit comme d'oracle aux Apôtres mêmes : *Doctricem Doctorum, Magistram Apostolorum.* Et l'Abbé Rupert assure qu'elle suppléoit en quelque maniere par ses instructions, à ce que le Saint-Esprit, qui s'étoit donné, pour ainsi dire, par mesure aux Apôtres et aux Disciples, n'avoit pas jugé à propos de leur découvrir; et les Saints Peres conviennent que c'est singuliérement de la sainte Vierge que saint Luc a appris les circons-

tances particulieres de l'enfance de Jesus-Christ ; et que c'est pour cela qu'il est dit dans l'Evangile, que Marie ne perdoit rien de tout ce qui se passoit, et qu'elle s'en entretenoit elle-même : *Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.*

Toute la vie de la très-Sainte Vierge durant ces vingt-trois ans, ne fut qu'un exercice continuel du plus pur amour, un modele parfait de toutes les vertus, une oraison sans interruption, et cette oraison une continuelle extase. Elle visitoit souvent ces lieux saints que le Sauveur avoit sanctifiés par sa présence, en accomplissant le Mystere de notre Rédemption. Quoique cette divine Mere fût sur la terre, son cœur n'étoit point séparé de celui de son cher Fils dans le Ciel. Peu de jours que Jesus-Christ ne lui apparût ; nul où elle ne conversât familiérement avec les Anges qui étoient singuliérement destinés à son service ; et quoiqu'éloignée de la Jérusalem céleste durant son séjour sur la terre, elle en goûtoit abondamment toutes les douceurs.

Il y avoit près de douze ans que la sainte Vierge demeuroit à Jérusalem, lorsque les Apôtres et les Disciples furent contraints d'en sortir par la persécution que les Juifs firent aux Fidelles. Si les progrès merveilleux que faisoit l'Evangile la combloient de joie, cette joie étoit bien tempérée par la fureur avec laquelle on persécutoit l'Eglise. La sainte Vierge sortant de Jérusalem, se retira avec saint Jean à Ephese, vers l'an de Notre-Seigneur 45. La persécution étant un peu ralentie, elle retourna à Jérusalem, où elle demeura le reste de sa vie.

Cependant les Apôtres ayant porté les lumieres de la Foi presque par tout l'Univers, et l'Eglise étant déjà par-tout solidement établie, il étoit temps que la sainte Vierge quittât la terre, qu'elle regardoit comme un lieu d'exil. Elle ne soupiroit plus qu'après l'heureux moment

qui devoit la réunir pour toujours à son Fils bien-aimé, lorsqu'un Ange, qu'on croit être l'Ange Gabriël, vint lui annoncer l'heure et le jour de son triomphe. Ayant été délivrée par un privilege singulier du péché originel et de tout autre péché durant sa vie, elle n'étoit point sujette à la mort qui en est la peine; mais Jesus-Christ s'y étant soumis, Marie n'en voulut pas être exempte.

Les Saints Peres remarquent six circonstances toutes plus merveilleuses dans l'Assomption de la très-Sainte Vierge: 1.° Sa mort, que quelques Martyrologes et plusieurs Saints Peres appellent sommeil: *Dormitio.* 2.° La glorification de son ame au moment de son décès. 3.° La sépulture de son saint Corps au Bourg de Gethsemani. 4.° Sa Résurrection glorieuse trois jours après. 5.° Sa triomphante Assomption en corps et en ame dans le Ciel. 6.° Son couronnement par la très-sainte Trinité dans la gloire.

Quelques anciens Peres, et entr'autres saint Epiphane, semblent douter si la Mere de Dieu est morte, ou si elle est demeurée immortelle. Son immaculée Conception et sa Maternité divine autorisoient un doute si bien fondé; mais l'Eglise déclare nettement, dans l'oraison de la Messe du jour, qu'elle est morte selon la condition de la chair: *Quam pro conditione carnis migrâsse cognoscimus.* Saint Jean Damascene dit, qu'il ne sauroit appeler ce décès une mort, mais un sommeil, une union plus intime avec son Dieu, un passage d'une vie mortelle à une immortalité bienheureuse. *Sacram tuam migrationem haudquaquam appellabimus, sed somnum, aut peregrinationem; vel, ut aptiori verbo utar, cum Deo præsentiam.* Ce ne fut ni la violence de la maladie, disent les Peres, ni le dérangement des humeurs, ni une défaillance de la nature qui séparerent cette ame toute pure de son saint

Corps, ce fut l'amour divin qui rompit cette union; la mort de la sainte Vierge fut son ouvrage. Le Saint-Esprit avoit allumé dans le cœur de Marie un amour si ardent, que ce fut un miracle continuel, dit saint Bernard, que la vie de la sainte Vierge, puisqu'il n'étoit pas possible sans miracle de soutenir l'ardeur violente de ce feu divin. A sa mort ce miracle cessa. Dieu ne suspendit plus l'effet de ce feu sacré, il le laissa agir selon toute sa force sur ce cœur sans tache, le Sanctuaire du divin amour. Ce saint cœur ne pouvant pas naturellement soutenir ses efforts, consumé par ces divines ardeurs, termina sans douleur une si sainte vie. Ou la Vierge ne devoit pas mourir, dit saint Hildephonse, ou elle ne devoit mourir que d'amour. Elle étoit alors à Jérusalem dans la maison du Cénacle. Le bruit s'étant répandu parmi les Fidelles que la Mere de Dieu alloit les quitter pour aller prendre possession du trône glorieux que son cher Fils lui avoit préparé dans la Jérusalem céleste, on ne peut dire quels furent les sentimens de tristesse et de joie qui saisirent en même temps tous les cœurs. Ils alloient se voir séparés de leur chere Mere qui faisoit toute leur consolation et leur appui: mais on l'alloit voir réunie à son cher Fils dans le Ciel, où après Dieu elle devoit être toute leur confiance. On se rendit de toute part auprès d'elle pour recevoir sa derniere bénédiction. Saint Jean, sacré dépositaire de ce trésor, ne la quittoit point, empressé plus que jamais à rendre tous les devoirs d'un fils à la plus chere de toutes les meres. Elle étoit assise sur un petit lit, d'où elle consoloit tous les Fidelles qui étoient présens, et ranimant leur foi, les exhortoit à la persévérance, lorsque par une merveille que la sainte Vierge seule savoit devoir arriver, tous les Apôtres et quelques-

uns des Disciples qui étoient répandus dans le monde, se trouverent miraculeusement transportés dans la chambre du Cénacle, pour rendre les derniers devoirs à la Mere du Sauveur. Saint Denys l'Aréopagite qui s'y trouva présent, nomme saint Pierre le souverain chef des Théologiens, saint Jacques frere du Seigneur, les autres Princes de la Hiérarchie Ecclésiastique; et de plus saint Hiérothée, saint Timothée et plusieurs autres Disciples des Apôtres, du nombre desquels étoit le même saint Denys.

Juvenal Patriarche de Jérusalem, saint André de Crete, saint Jean Damascene et d'autres Peres, assurent que les Apôtres y furent transportés dans une nuée par le ministere des Anges. Le traité du décès de la sainte Vierge, attribué à saint Meliton Evêque de Sardes, qui vivoit dans le second siecle, dit qu'elle tenoit en main une palme que l'Ange lui avoit apportée en lui annonçant le jour et l'heure de sa mort. Cependant on alluma plusieurs cierges, et la très-sainte Vierge consolant toute l'assemblée qui fondoit en larmes, après avoir exhorté tous les Apôtres et les Disciples à prêcher l'Evangile avec plus de zele et de courage que jamais, assurant toute l'Eglise de sa puissante protection, elle vit paroître le Sauveur qui, accompagné de tous les Chœurs des Anges, venoit recevoir son bienheureux esprit, et le conduire en triomphe dans le lieu de l'immortalité bienheureuse. Son ame embrasée alors de toute l'ardeur du feu divin, se détacha d'elle-même de son saint corps, et fut portée en triomphe jusques dans le trône de Dieu même.

Au moment que la sainte Vierge expira, toute la chambre fut éclairée d'une lumiere plus brillante que celle du soleil. Toute la Milice du Ciel, dit saint Jérôme, vint au-devant de la Mere de Dieu, chantant des Hymnes et des Cantiques à

son honneur, lesquels furent entendus de toute l'assemblée : *Militiam cælorum cum suis agminibus festivè obviam venisse genitrici Dei cum laudibus et canticis.* Et cette ame si pure, plus sainte que tous les Anges et tous les Saints ensemble, fut élevée, dit saint Augustin, jusqu'au trône du souverain Seigneur de l'Univers, au-dessus de toutes les célestes Intelligences : *Angelicam transiens dignitatem, usque ad summi Regis thronum sublimata est.* Il n'étoit pas juste, ajoute le même Pere, qu'elle fut placée ailleurs que là où est celui qu'elle avoit mis au monde : *Non enim fas est alibi te esse, quàm ubi est quod à te genitum est.*

Dès que la sainte Vierge eut rendu son bienheureux esprit, chacun se prosterna à ses pieds, les arrosant de ses larmes. Tous les Fidelles qui étoient à Jérusalem, et aux environs, vinrent avec empressement honorer ce saint Corps, le Sanctuaire du Verbe fait chair, et l'Arche de la nouvelle Alliance. Nul malade ne se présenta qui ne fût guéri, et saint Jean Damascene qui nous a transmis ce qu'il avoit appris de la tradition, dit que les Juifs même ressentirent les effets de son pouvoir, et eurent part à ses miracles.

Après que chacun eut satisfait sa dévotion, on porta ce sacré dépôt au lieu de sa sépulture, qui étoit au Bourg de Gethsemani, à trois cents pas de Jérusalem. Les Apôtres portoient le cercueil; tous les Fidelles suivoient avec des cierges allumés : car les Juifs, bien loin d'empêcher cette pompe funebre, pleins de vénération pour Marie, se joignirent eux-mêmes au convoi, et le rendirent encore plus célebre. Le saint Corps fut déposé avec grand respect dans le tombeau qui lui avoit été préparé, qu'on ferma avec une grosse pierre. Juvenal Patriarche de Jérusalem, écrivant à l'Empereur Marcien, et à l'Impératrice Pulchérie, dit que les Apôtres se relevant les uns les autres, passoient les jours et les nuits avec les

Fidelles auprès du tombeau, mêlant leurs voix et leurs cantiques avec ceux des Anges, qui durant ces trois jours ne cessoient point de se faire entendre. Mais il n'étoit pas convenable, dit saint Augustin, que le Sauveur laissât dans le tombeau un corps duquel le sien avoit été formé, une chair qui étoit, dit-il, en quelque maniere la sienne, *Caro enim Jesu, caro Mariæ.* Oseroit-on s'imaginer, ajoute-t-il, que le Fils de Dieu qui étoit venu, non pas pour abolir la loi, mais pour l'accomplir, se soit dispensé du moindre devoir que doit un fils à sa mère : *Nunquid non pertinet ad benignitatem Domini Matris servare honorem, qui legem non solvere venerat, sed adimplere!* Or la même Loi qui ordonne d'honorer sa mere, ordonne aussi de la préserver de tout ce qui peut la déshonorer : *Lex enim sicut honorem matris præcipit, ita inhonorationem damnat.* Jesus-Christ a pu, conclut le même Saint, exempter de la corruption le corps de sa Mere : oseroit-on douter qu'il ne l'ait voulu ? *Potuit eam à putredine et pulvere alienam facere, qui ex eâ nascens potuit Virginem relinquere.* La corruption du corps est un opprobre de la nature humaine ; Jesus-Christ en ayant horreur, il a dû en délivrer sa chere Mere : *Putredo humanæ est opprobrium conditionis, à quo opprobrio cùm Jesus sit alienus, natura Mariæ excipitur quam Jesus de eâ suscepisse probatur.*

En effet, le troisieme jour, dit saint Jean Damascene avec la plupart des Saints Peres Grecs et Latins, saint Thomas qui étoit le seul des Apôtres qui ne s'étoit pas trouvé à la mort de la sainte Vierge, souhaita ardemment de voir du moins ce sacré dépôt, Dieu ayant permis qu'il ne se fût pas trouvé à sa mort, pour manifester la glorieuse Résurrection de sa mère. On crut devoir satisfaire sa dévotion : on ouvrit le tombeau ; et l'on fut agréablement surpris, dit saint Jean Damascene, de n'y trouver plus que les linges et les

habits dont le saint Corps avoit été revêtu, lesquels rendoient une odeur exquise. *Post tres dies, Angelico cantu cessante;* le concert des Anges qui s'étoit fait entendre tous les trois jours, ayant cessé : *Qui aderant Apostoli, (cùm unus Thomas qui abfuerat venisset, et quod Deum susceperat corpus adorare voluisset) tumulum aperuerunt; sed omni ex parte sacrum ejus corpus nequaquam invenire potuerunt. Cùm ea tantùm invenissent in quibus fuerat compositum; et ineffabili, qui ex iis proficiscebatur, essent odore repleti.* Frappés d'une si grande merveille, ils refermerent le tombeau; convaincus que le Verbe divin qui avoit bien voulu se faire homme, et s'incarner dans le ventre de la sainte Vierge, n'avoit pas permis que ce corps si pur fût sujet à la corruption; mais qu'il avoit voulu le ressusciter trois jours après sa mort, et prévenant la résurrection générale, l'avoit fait entrer en triomphe dans la gloire. *Loculum clauserunt: ejus mysterii obstupefacti miraculo, hoc solùm cogitare potuerunt, quòd qui placuit ex Maria Virgine carnem sumere, et hominem fieri et nasci, cùm esset Deus verbum, et Dominus gloriæ, quique post partum incorruptam servavit ejus virginitatem, eidem etiam placuit et ipsius, postquam migravit, immaculatum corpus, incorruptum servatum, translatione honorare, ante communem et universalem Resurrectionem.* C'est-là le sentiment commun de l'Eglise, comme elle le publie tous les ans dans l'Office de l'Octave de cette Fête; c'est aussi ce qui a fait dire à saint Augustin, à l'occasion de ce verset du Pseaume 15, *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem*, qu'il ne sauroit croire que ce corps si saint où le Verbe éternel a pris chair humaine, ait été donné en proie aux vers et à la pourriture; cette seule pensée, dit-il, me fait horreur : *Sentire non valeo, dicere perhorresco.* Et saint Jean Damascene expliquant cet endroit du Prophete : *Surge Domine in requiem tuam, tu et*

Arca sanctificationis tuæ : Qui ne voit, dit ce Pere, que c'est de la Résurrection du Sauveur que parle le Prophete, et de celle de la sainte Vierge, cette Arche mystérieuse qui a porté dans son sein la source de la Sainteté ?

Qui est-ce qui peut comprendre, s'écrie saint Bernard, avec quelle gloire la Reine de l'Univers est montée au Ciel, avec quels transports d'amour tant de légions d'Anges sont venues au-devant d'elle, avec quels sentimens de respect et de vénération, avec quels cantiques de joie ils l'ont accompagnée ! *Quis cogitare sufficiat, quàm gloriosa hodie mundi Regina processerit : et quanto devotionis affectu, tota in ejus occursum cælestium legionum prodierit multitudo !* Jamais triomphe plus glorieux. Et quel jour plus célebre, dit saint Jérôme, que celui où la sainte Vierge est élevée dans le Ciel ! *Et hæc est præsentis diei festivitas.* J'ose dire, s'écrie le Bienheureux Pierre Damien, qu'à la divinité près, l'Assomption de Marie se fit avec plus de pompe et d'appareil que l'Ascension de Jesus-Christ même : *Salvâ Filii Majestate, audacter dicam Virginis Assumptionem longè digniorem fuisse Christi Ascensione :* puisque dans l'Ascension du Sauveur il n'y eut que les Anges qui lui vinrent au-devant ; mais dans l'Assomption de Marie, outre tous ces Esprits bienheureux, c'est le Fils de Dieu lui-même qui vient au-devant de sa Mere, et qui la conduit jusqu'au plus haut des Cieux. Faut-il s'étonner, dit saint Bernard, si les célestes Intelligences sont dans l'admiration, et s'écrient : *Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum !* Qui est celle-ci ? Comme s'ils disoient : Quelle pure créature approchera jamais de la gloire et de la sainteté de celle-ci qui s'éleve du désert, comblée des plus douces délices, et appuyée sur son bien-aimé ! La réception que Salomon avoit fait à sa mere, n'étoit qu'une foible

figure de celle que le Sauveur fait aujourd'hui à la sainte Vierge, *Surrexit Rex in occursum ejus*, dit l'Ecriture, *adoravitque eam; et sedit super thronum suum, positusque est thronus matri ejus quæ sedit ad dexteram ejus.* Le Roi se leva, vint au-devant d'elle, la salua profondément; et s'étant assis sur son trône, fit mettre le trône de sa mere à sa droite. C'est dans le Mystere de ce jour que se vérifie ce prodige que saint Jean admire tant dans le Ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. Si l'œil de l'homme n'a jamais vu, dit saint Bernard, si l'oreille n'a jamais entendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, qui est-ce qui pourra jamais expliquer, ni même comprendre ce qu'il a préparé à sa Mere qui l'a plus aimé elle seule que tous les hommes ensemble, et qu'il a lui-même aimée avec excès? *Quid præparavit gigne·i se.* Il n'est pas possible que personne puisse dire quel est l'excès de la gloire, et la sublimité du trône de la très-Sainte Vierge, disent les saints Peres. Il ne faut pas s'en étonner, ajoute Arnould de Chartres : la gloire de Marie en corps et en ame dans le Ciel, n'est pas comme celle des autres, elle fait un ordre particulier; elle tient un rang incomparablement plus élevé que celui des Anges même, puisque la gloire que Marie possede n'est pas seulement une gloire qui soit semblable à celle du Verbe Incarné, c'est en quelque façon la même : *Gloriam cum Matre non tam communem judicio, quàm eamdem.*

La solemnité de ce jour doit réveiller notre dévotion, ranimer notre foi, exciter notre confiance; elle nous fait souvenir que nous avons dans le Ciel, dit saint Bernard (*a*), une Souveraine qui est en même-temps notre Mere, une

(a) *Serm. 2. de Advent.*

Médiatrice toute-puissante auprès du souverain Médiateur, une Avocate à qui le Rédempteur ne sauroit refuser aucune grace : *Domina nostra*, *Mediatrix nostra*, *Advocata nostra*. Voilà l'échelle des pécheurs, continue le même Saint, voilà ma grande confiance, voilà le fondement de toute mon espérance : *Hæc peccatorum scala, hæc mea magna fiducia, hæc tota ratio spei meæ*. Vous êtes, sainte Vierge, l'espérance unique, pour ainsi dire, des pécheurs, dit saint Augustin (*a*); c'est par vous que nous espérons le pardon de nos péchés; c'est par votre intercession que nous attendons notre récompense : *Tu es spes unica peccatorum; per te speramus veniam delictorum; et in te, Beatissima, nostrorum est expectatio præmiorum* (b). Toute puissance lui a été donnée dans le Ciel et sur la Terre, dit saint Anselme, et rien n'est impossible à celle qui peut relever l'espérance du salut aux plus désespérés : *Data est illi omnis potestas in cælo et in terra; nihil illi impossibile, cui possibile est relevare in salutis spem, desperantes* (c). Ce que nous avons d'espérance, de grace et de salut, ajoute-t-il, soyons persuadés qu'il nous vient des prieres et du crédit de Marie : *Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, à Maria noverimus redundare* (d). Si vous voulez ne recevoir jamais de refus, souvenez-vous d'offrir par les mains de Marie, tout ce que vous voulez offrir à Dieu. *Si non vis pati repulsum, per Mariæ manus offerre memento, quidquid offerre vis Deo* (e). Elle est l'espérance de ceux qui sont désespérés, dit saint Ephrem, le port de ceux qui ont fait naufrage, et l'unique recours de ceux qui sont dépourvus de tout secours : *Spes desperantium, portus naufragantium, et auxilio destitutorum unica adjutrix* (f). Tous les trésors des

(a) *Serm. de aquæductu.* (b) *Serm.* 18. *de Sanctis.* (c) *De Laudib. Virginis.* (d) *Ibidem.* (e) *De Laudibus Virginis.* (f) *De laudibus Virginis.*

miséricordes du Seigneur sont entre ses mains, dit le Bienheureux Pierre Damien : *In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini.* Enfin avoir pour vous une singuliere dévotion, ô bienheureuse Vierge, c'est avoir des armes défensives, que Dieu met en main à ceux qu'il veut sauver, dit saint Jean Damascene ; *Devotum tibi esse, ô beata Virgo, est arma quædam habere, quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri* (a).

Le sépulcre de la sainte Vierge étoit au bourg de Gethsemani en la vallée de Josaphat; et après celui de Jesus-Christ, celui de la sainte Vierge étoit le sépulcre le plus respectable et le plus honoré qu'il y eût dans le monde. Mais sous les Empereurs Vespasien et Tite, ce lieu saint fut tellement désolé par l'armée de ces Princes qui prirent la ville de Jérusalem, que les Fidelles ne purent plus reconnoître où il étoit. C'est pourquoi saint Jérôme qui fait mention des tombeaux des Patriarches et des Prophetes qui furent visités par sainte Paule et sainte Eustochium, ne parle nullement de celui de la sainte Vierge. Depuis il a été découvert, le Seigneur n'ayant pas voulu qu'un lieu sanctifié par un si sacré dépôt, fût plus long-temps dérobé à la vénération des Fidelles. Burchard assure qu'il l'avoit vu, mais si chargé des ruines des autres édifices, qu'il y falloit descendre par soixante degrés. Bede écrit qu'on le montroit à découvert de son temps. Présentement on le fait voir entaillé dans le roc aux Pélerins de la Terre-sainte.

Cette Fête a toujours été l'une des plus solemnelles de l'Eglise, et elle va de pair, pour ainsi dire, avec les Fêtes de l'Épiphanie et de Pâques pour la solemnité. On peut dire qu'elle est devenue encore plus célebre en France qu'ailleurs, depuis que Louis XIII, de glorieuse mémoire, l'an 1638, choisit ce jour pour consacrer sa per-

(a) *Orat. de Assumpt.*

sonne, la famille royale (*a*) et son Royaume à la sainte Vierge, non point par un vœu secret seulement formé dans son cœur, mais par le vœu le plus authentique qu'ait jamais fait un Roi Chrétien, puisqu'il le fit, aussi bien que David, en présence de son peuple, *in conspectu omnis populi ejus;* puisqu'il en ordonna la publication dans tous les lieux de son obéissance; puisqu'il y intéressa tous ses sujets, et qu'il voulut que le souvenir en fût éternel. Voilà l'origine et la fin de ces saintes et solemnelles processions qui se font aujourd'hui par toute la France, et qui sont autant de témoignages publics par-où nos Rois protestent qu'ils veulent dépendre de Marie, et qu'ils la reconnoissent pour leur Souveraine, par ce culte solemnel et public.

La Messe de ce jour est à l'honneur de la glorieuse et triomphante Assomption de la sainte Vierge.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FAMULORUM, tuorum, quæsumus Domine, delictis ignosce: ut qui tibi placere de actibus nostris non valemus, Genitricis Filii tui Domini nostri intercessione salvemur. Per eumdem Dominum, etc.

NOUS vous prions, Seigneur, de pardonner à vos serviteurs les péchés dont ils sont coupables; afin que dans l'impuissance où nous sommes de vous plaire par nos actions, nous soyons sauvés par l'intercession de la sainte Mere de votre Fils Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui étant Dieu, vit et regne, etc.

(a) *Bourd.*

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 24.

In omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor. Tunc præcepit, et dixit mihi Creator omnium, et qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare : et in electis meis mitte radices. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi : et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato : et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion. Quasi palma exaltata sum in Cades : et quasi plantatio rosæ in Jericho. Quasi oliva speciosa in campis, et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis. Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi : quasi myrrha electa, dedi suavitatem odoris.

J'AI cherché un lieu de repos parmi toutes les nations, et je me suis choisi une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'Univers m'a parlé, et m'a fait connoître sa volonté ; celui qui m'a crée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans Jacob ; qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes élus. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la Cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem ; j'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu ; j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints ; je me suis élevée comme les cedres du Liban, et comme les cyprès de la montagne de Sion ; j'ai poussé mes branches en haut comme les palmiers de Cadès, et comme les plantes de rosiers de Jéricho ; je me suis elevée comme un bel olivier dans la campagne, et comme le plane qui est planté dans les places, sur le bord des eaux. J'ai répandu une senteur de parfum, comme le cinnamome et comme le baume le plus précieux, et une odeur comme celle de la myrrhe la plus excellente.

Le sens littéral de tout ce Chapitre du livre de l'Ecclésiastique, c'est la sagesse qui fait elle-même son

son éloge, qui décrit son origine, ses admirables qualités, ses ouvrages, son sort heureux. Mais le sens Mystique, c'est une allégorie, ou métaphore ingénieusement continuée de la sainte Vierge, que le Saint-Esprit a faite, et que l'Eglise applique dans ce même sens à la Mere de Dieu.

RÉFLEXIONS.

J'ai cherché un lieu de repos parmi toutes les Nations, et je me suis choisi une demeure dans l'héritage du Seigneur. Ce n'est point sur la terre qu'on doit chercher un lieu de repos, et encore moins parmi les gens chez qui regne l'esprit du monde; la tranquillité de cœur et d'esprit ne fut jamais le partage des mondains. Les Fidelles sont le peuple choisi du Seigneur, et le Ciel est son héritage. La sainte Vierge ne pouvoit pas choisir une demeure ailleurs. Conçue sans péché, et sa vie étant un trésor immense de graces, de vertus, de mérites, elle a toujours été l'objet des complaisances de l'adorable Trinité. Devenue Mere de Dieu, elle a acquis tous les devoirs qu'une mere a sur son fils; et son divin Fils a eu pour elle plus de tendresse que les enfans les mieux nés n'en ont pour leur mere. Son peuple a été le sien; ses trésors ont fait ses richesses. Dès-là le peuple de Dieu est devenu son peuple; tous les Fidelles sont son héritage. Elle a pris racine, c'est-à-dire, elle est devenue la Mere des Elus de Dieu; quelle consolation pour les Elus d'avoir Marie pour Mere! C'est de là qu'est venue cette dévotion si tendre envers Marie, qui fait en partie le caractere de tous les Saints, et laquelle, au sentiment de tous les Saints, est une marque sûre de prédestination. Aussi nul hérétique, nul schismatique, nul réprouvé qui n'ait de la froideur, de l'indifférence du moins pour la sainte Vierge. Elle est bien le refuge et l'espérance des pé-

cheurs, mais elle n'est proprement que la Mere des Elus de Dieu. Sa puissance est établie dans la Jérusalem céleste. Le Pere Eternel, disent les Peres de l'Eglise, ne sauroit rien refuser à son Fils, ni le Fils à sa Mere : elle est la distributrice de toutes les graces ; quelle consolation pour ses dévots, pour ses fidelles serviteurs, pour ses enfans ! Je me suis élevée comme les cedres du Liban. Le cedre est le plus grand et le plus solide des arbres. Nulle pure créature ne sauroit approcher de la gloire et du trône de Marie; elle est assise à la droite de son Fils, elle est la Mere de Dieu : imaginez-vous une dignité plus élevée ? Dieu même peut-il élever une pure créature à une plus haute dignité ? Le palmier pousse toutes ses branches en haut, nulle qui baisse vers la terre. Les roses de Jéricho sont incorruptibles. Les oliviers sont pleins d'onctuosité, et ne perdent jamais leur verdure. Le plane a des feuilles fort larges, divisées en cinq ou six parties, disposées en main ouverte, qui répandent abondamment toute la rosée qu'elles reçoivent du Ciel. Le cinnamome est un arbrisseau dont l'écorce rend une odeur admirable, et plus suave même que la cannelle. La plante qui produit le baume le plus aromatique et le plus odoriférant, est semblable à celle de la vigne, mais elle se soutient sans échalas ; sa feuille est comme celle de la rue, mais elle ne tombe jamais ; sa tige est humble, pour ainsi dire, car elle s'éleve peu haut ; on en tire le suc par incision, mais on n'ose y employer le fer, qui est mortel à cette plante ; la liqueur qui en découle, se durcit et reste transparente ; elle défend les corps de toute corruption. La myrrhe est une liqueur odorante qui coule d'elle-même de l'écorce d'un petit arbre, et qui a une merveilleuse vertu. Toutes ces plantes que l'Ecriture nomme ici en particulier, qui ont des fruits et des qualités si exquises, marquent visiblement

les rares vertus de celle que l'Esprit-Saint compare à un jardin fermé. On y trouve les Symboles parfaits des admirables qualités de la plus parfaite des créatures, dont les perfections étant au-dessus de toutes nos idées, l'Esprit-Saint s'accommodant à la foiblesse de notre génie, se sert de ce qu'il y a de plus rare, de plus exquis et de plus salutaire dans la nature, pour faire le portrait sensible de la Mere de Dieu.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 6.

In illo tempore : intravit Jesus in quoddam Castellum : et mulier quædam Martha nomine, excepit illum in domum suam, et huic erat soror nomine Maria, quæ etiam sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius. Martha autem satagebat circa frequens ministerium ; quæ stetit, et ait : Domine, non est tibi curæ, quòd soror mea reliquit me solam ministrare ? dic ergo illi, ut me adjuvet. Et respondens, dixit illi Dominus : Martha, Martha, solicita es, et turbaris erga plurima. Porrò unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

En ce temps-là : Jesus entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut en sa maison. Elle avoit une sœur nommée Marie, qui se tenoit assise aux pieds du Seigneur, et qui écoutoit sa parole. Cependant Marthe se donnoit beaucoup de peine à apprêter divers mets ; et se présentant : Seigneur, dit-elle, ne faites-vous point réflexion que ma sœur me laisse travailler toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide. Marthe, Marthe, lui répondit le Seigneur, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de plusieurs choses. Après tout une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

MÉDITATION.

Sur l'Assomption de la Sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ toutes les merveilles qui se trouvent réunies dans la Fête de ce jour, et qui concourent toutes à rendre plus glorieux le triomphe de la sainte Vierge ; sa mort précieuse, l'effet du plus pur amour ; sa résurrection anticipée, l'apanage de sa sainteté ; son Assomption en corps et en ame dans le Ciel, la preuve la plus éclatante de sa gloire. Que de merveilles dans une seule solemnité! que de sujets de joie, de confiance, de vénération et d'amour dans cette Fête ! La belle vie que celle de la Mere de Dieu ! Conçue sans péché, pleine de grace dès les premiers jours de sa vie, enrichie de toutes les vertus ; quel amas, quel trésor infini de mérites à la mort ! C'est l'amour plutôt que la mort qui termine une si sainte vie : ce n'est ni par infirmité, ni par défaillance ; c'est pour se conformer en tout à son cher Fils que la sainte Vierge meurt. Mais quelle fut la joie et la gloire ineffable de cette ame si chérie de Dieu, lorsque sortant de ce saint corps, elle fut reçue de Jesus-Christ, et conduite par ce cher Fils au milieu d'une foule innombrable d'Esprits célestes jusques au trône de Dieu même ! Mais ce corps si pur, le sanctuaire du Verbe incarné, cette chair de laquelle le Saint-Esprit avoit formé le Corps adorable de Jesus-Christ, pouvoit-elle être sujette à la pourriture ? Une Relique si précieuse et si sainte n'étoit pas pour la terre, ni pour être l'objet simplement de la vénération des peuples, elle ne devoit être placée que dans le Ciel ; c'est ce qui

oblige le Seigneur à tirer si-tôt ce saint corps du sépulcre. Mort sainte, résurrection glorieuse, assomption triomphante, que vous êtes une source abondante de consolantes réflexions ! Jamais triomphe si frappant, si éblouissant, si auguste. Toute la Cour céleste vient au-devant de la Mere de Dieu ; tous les Esprits bienheureux s'empressent pour faire honneur à la Reine des hommes et des Anges. Avec quelle magnificence, avec quelle gloire Marie est-elle élevée en corps et en ame au-dessus des célestes Intelligences les plus sublimes, et placée à la droite de son divin Fils, de qui elle reçoit tout pouvoir, à qui elle doit toute sa gloire ? Entrons dans les sentimens de toute la Jérusalem céleste dans ce jour si glorieux à la Mere de Dieu ; et en admirant, en révérant son Assomption et son triomphe dans le Ciel, dont l'éclat et la majesté ravissent en admiration toute la Cour céleste, pensons avec joie, avec admiration, avec confiance, que cette Mere de Dieu est notre Mere ; que cette Reine si puissante auprès de Dieu, est notre Protectrice, notre Médiatrice, notre Avocate, et qu'il ne tient qu'à nous que cette Trésoriere du Tout-puissant, cette Distributrice des graces nous prenne pour ses favoris.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est pas possible de dire quel est l'excès de la gloire et de la sublimité du trône de la Vierge toute sainte. Marie étoit un sanctuaire de grace, Dieu en fait un trône de gloire. Reine de l'Univers, il n'y a que la personne du Roi qui marche devant elle. Elle est si élevée, qu'on diroit que Dieu lui a communiqué toute sa gloire ; elle est si puissante auprès de Dieu, que nous ne pourrons jamais comprendre l'étendue de son pouvoir. La sainte Vierge a reçu trois choses dont Dieu seul peut comprendre le mérite et le prix :

l'auguste qualité de Mere de Dieu, la plénitude de la grace dont elle a été ornée, et la récompense dans le Ciel, qui répond à tous les deux. La récompense dont elle jouit, étant proportionnée à la grace qui en est le germe et la mesure, et la grace étant proportionnée à la grandeur de l'auguste dignité de Mere de Dieu, qui est infinie; la gloire dont elle jouit, surpasse autant la gloire dont jouissent les hommes et les Anges, que la qualité de Mere de Dieu surpasse la qualité de pure créature. Elle surpasse la gloire des Vierges, dont elle est la Reine; celle des Martyrs, dont elle est le modele; celle des Apôtres, des Patriarches, des Anges, parce qu'elle les a surpassés en zele, en foi, en amour. Placée dans la place la plus élevée du Royaume de son Fils, avec quelles acclamations en a-t-elle été déclarée la Reine! Mais le pouvoir qu'elle y a, étant proportionné au rang qu'elle y tient, quel motif d'espérance et de joie pour nous, puisque le pouvoir qu'elle y reçoit, nous assure de sa protection; et la gloire dont elle est en possession, nous est un gage assuré de celle qui nous est promise. O quelle consolation pour une personne qui a une tendre dévotion envers la Mere de Dieu! quel sujet de confiance pour les véritables serviteurs de Marie! Quel ennemi du salut a-t-on à craindre sous une telle protection? que peut tout l'enfer déchaîné contre une personne que la sainte Vierge protege? A la vérité, nulle dévotion envers la sainte Vierge, sans pureté; l'amour du Fils est inséparable de la tendresse qu'on a pour la Mere. Veut-on être ses favoris, il faut lui plaire; et le moyen de lui plaire, si l'on déplaît à son Fils! Mais quel malheur, quelle marque moins équivoque de réprobation, que de n'avoir que de l'indifférence, que de la froideur pour une si bonne Mere!

Le Ciel vous possede, Vierge sainte, mais nous ne vous perdons pas. Au milieu de votre

gloire vous ne nous oublierez jamais, et du trône où vous êtes assise, vous ne dédaignerez pas de tourner encore vers nous vos regards. Plus vous êtes proche de la source des graces, plus vous en ferez descendre sur nous. C'est dans cette confiance que nous nous prosternons à vos pieds, et que nous vous présentons nos très-humbles respects, que nous vous offrons nos vœux, que nous vous adressons nos ferventes prieres. Nous vous honorons comme notre Souveraine; nous vous invoquons comme la Mere de miséricorde; nous vous regardons comme notre refuge, notre asile, notre consolation, notre espérance: daignez nous recevoir en ce jour de votre triomphe au nombre de vos serviteurs et de vos enfans. C'est pour toujours que nous nous consacrons à votre service.

Aspirations dévotes durant le jour.

Salve Reginæ, Mater misericordiæ, vita, dulcedo, et spes nostra, salve. Antiph. Ecc.

Je vous salue, Reine des hommes et des Anges, Mere de miséricorde, notre vie, notre consolation, notre espérance, je vous salue.

Attende de Cælo, et vide de habitaculo sancto tuo et gloriæ tuæ. Isaï. 63.

Vierge Sainte, regardez-nous du haut du Ciel où vous êtes élevée, et daignez du trône de votre gloire jeter vos regards favorables sur nous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST aujourd'hui le jour du triomphe de la très-Sainte Vierge, et en même-temps le jour de ses libéralités: que ce soit aussi le jour de votre consécration à son service. Pénétré d'un vif et sincere regret de l'avoir servie jusqu'ici avec tant de froideur et de lâcheté, demandez-lui

pardon de votre indifférence ; consacrez-vous d'une maniere singuliere à son service ; promettez-lui de ne passer aucun jour de votre vie sans l'honorer d'un culte particulier ; que toute votre confiance, votre espérance soit en la bonté et en la puissante protection d'une si miséricordieuse Mere, et, à l'exemple d'un des plus pieux de nos Rois, mettez sous sa protection, par une consécration spéciale, non-seulement votre personne, mais vos enfans, vos sujets, toute votre famille ; exhortez aujourd'hui vos domestiques et vos enfans de joindre leurs vœux aux vôtres, et inspirez-leur une dévotion tendre, une confiance filiale et constante envers la Mere de Dieu, et durant la vie et à la mort ; et comme ce pieux Monarque voulut que son dévouement fût public, ne rougissons point de faire connoître le nôtre, et souvenez-vous de cette parole de S. Anselme, que comme toute sa famille solidement et saintement dévouée à la glorieuse Vierge ne périt point, aussi ne devons-nous pas compter que la bénédiction de Dieu se trouve dans une famille où la glorieuse Vierge n'est pas honorée.

2.° Dans les jours de Fêtes, dans les jours de triomphe des Grands du monde, chacun tâche de contribuer à la célébrité du jour par la somptuosité de ses habits, par des éloges pompeux et par des présens magnifiques. Nous célébrerions mal un jour aussi solemnel que celui-ci, si nous n'avions soin de purifier et d'embellir notre ame par les Sacremens, si nous ne célébrions les louanges de la Mere de Dieu, et si nous ne lui donnions des preuves de notre affectueux dévouement et de notre vive reconnoissance. Ne manquez point d'approcher des Sacremens avec une nouvelle ferveur ; il seroit bon même de le faire la veille. Assistez à la Messe haute et aux secondes Vêpres de la Fête, au Sermon et au Salut ; mais n'y paroissez point les mains vides. Faites aujour-

d'hui quelque bonne œuvre en particulier pour l'amour de la sainte Vierge, sachant bien que c'est honorer singuliérement le Fils, dit S. Bernard, que d'honorer la Mere.: *Dubium non est quidquid in laudibus Matris proferimus, ad Filium pertinere.* Il y a des personnes pieuses qui habillent aujourd'hui quelques pauvres filles; d'autres qui donnent à dîner aux pauvres malades qui sont à l'hôpital, ou à quelque pauvre famille honteuse. C'est une charité bien agréable à la sainte Vierge de donner à quelque pauvre fille de quoi entrer en Religion dans quelque Monastere : c'en est une aussi fort louable et fort utile de promettre à la sainte Vierge de ne point jouer, ni faire aucune dépense inutile durant l'Octave de l'Assomption, et de donner aux pauvres ce qu'on auroit pu perdre ou gagner au jeu, et ce qu'on a épargné par le sacrifice qu'on a fait de ces folles dépenses. Ne passez pas le jour du moins sans faire quelqu'aumône extraordinaire en l'honneur de la Mere de Dieu, et sans visiter l'Eglise où elle est aujourd'hui plus singuliérement honorée.

SEIZIEME JOUR.

SAINT HYACINTHE, DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

SAINT HYACINTHE, l'un des plus grands ornemens de l'Ordre des Freres Prêcheurs, l'élevé de saint Dominique, étoit Polonois, de l'ancienne Maison des Comtes d'Oldrovans, qui a donné plusieurs grands Officiers au Royaume de Pologne. Son bisaïeul Saultz d'Oldrovans défit souvent les Tartares; et son grand-pere, qui portoit le même nom, se signala par ses exploits contre d'autres ennemis de l'Etat. Il fut appelé Saultz de Konski,

parce que le Comté de ce nom lui étoit échu. Il laissa deux enfans, dont l'aîné nommé Eustache, Comte de Konski, fut pere de notre Saint ; et le puîné qui s'appeloit Yves, qui fut Evêque de Cracovie.

Saint Hyacinthe naquit l'an 1183, au Château de Saxe dans le diocese de Breslaw en Silésie. Il fut élevé avec soin : mais il étoit né avec un naturel qui laissa peu à faire à l'éducation. Sa douceur naturelle, la docilité de son esprit et de son cœur, sa modestie, et sur-tout un penchant pour la vertu qu'on avoit admiré en lui presque dès le berceau, furent des présages certains d'une sainteté éminente. Ses parens qui étoient pleins de religion, lui donnerent des Maîtres qui eurent soin de cultiver un si riche fonds, et qui veillant à conserver l'intégrité de ses mœurs, eurent la consolation de le voir croître tous les jours en dévotion et en sagesse. Il commença ses études dans le College de Cracovie, où il se fit bientôt admirer par sa piété et par son esprit ; il les continua dans celui de Prague en Boheme, où l'on respectoit encore plus son mérite que sa naissance, et il les alla achever à Boulogne en Italie, où il donna autant de preuves de son savoir que de sa haute vertu ; et il revint de toutes ces Universités avec la même innocence qu'il y avoit portée.

Son oncle Yves de Konski, Evêque de Cracovie, charmé de la beauté de son esprit, de sa piété et des fruits de l'étude qu'il avoit faite dans toutes ces écoles, s'apperçut bientôt que le Seigneur n'avoit pas prévenu de si bonne heure de ses plus douces bénédictions son cher neveu pour le laisser dans le monde. Hyacinthe déclaroit assez qu'il ne vouloit servir d'autre Maître que Dieu. Quoiqu'il fût l'aîné de sa Maison, il résolut d'embrasser l'état Ecclésiastique. Le Prélat charmé de cette résolution, crut ne pouvoir rendre un plus grand service à son Eglise que de lui attacher son neveu.

Il le pourvut d'un Canonicat, et les Chanoines eurent bientôt en lui un grand modele.

Son premier soin fut d'étudier ses obligations et les devoirs de l'état qu'il avoit choisi. Il comprit que la qualité de Chanoines n'étoit pas un simple titre de Bénéfice qui ne les obligeât qu'à chanter l'Office divin ; il considéra qu'on les appeloit Chanoines, non-seulement à cause de la pension qui leur étoit assignée, qu'on appeloit *Canon*, qui anciennement signifioit *Prébende* ; mais singuliérement parce qu'ils faisoient profession de vivre selon les Canons et selon les regles, qui dans l'institution des Chapitres leur avoient été prescrites : il étudia ces regles ; il les observa avec une ponctualité extrême, et ses exemples mirent bientôt la réforme dans tout cet illustre Corps.

L'Evêque charmé de la haute vertu et des rares talens de son neveu, voulut qu'il prit part à l'administration de son Diocese. Hyacinthe fit voir autant de suffisance et de savoir dans toutes les commissions auxquelles il fut employé, que de sagesse ; mais aucun de ces emplois ne l'empêcha d'assister assidument à tous les Offices divins, où il étoit un modele de modestie et de recueillement. La tendresse qu'il avoit pour les pauvres le faisoit aller souvent aux hôpitaux pour les servir ; nulle famille honteuse qui échappât à sa charité, et il consumoit tous ses revenus en aumônes, se réduisant lui-même à la pauvreté qu'il tâchoit de diminuer, ou du moins d'adoucir dans les autres.

Les exercices de la pénitence égaloient ceux de sa charité ; sa vie étoit un jeûne continuel ; ses austérités effrayoient les pénitens les plus fervens ; et peu de jours qu'il n'ajoutât quelque nouvelle macération à ses pénitences ordinaires. Son amour tendre pour Jesus-Christ, source de toutes ses autres vertus, se manifestoit sur-tout

à l'Autel ; sa foi s'y rendoit sensible par sa modestie et par son respect, et sa dévotion affectueuse par ses larmes. Mais parmi toutes ses vertus, sa tendresse envers la sainte Vierge sembla faire le trait le plus marqué de son caractere. On eût dit qu'il étoit né avec cette marque de prédestination qui le distingua toute sa vie. Il étoit encore dans le berceau, que la vue seule d'une image de la sainte Vierge le faisoit tressaillir de joie. On ne doute point que cette grande pureté dans ses mœurs, cette innocence si rare qu'il conserva inviolablement dans tous les âges et les états de sa vie, n'ait été l'effet d'une protection singuliere de la Mere de Dieu, dont il fut toujours le favori, et le prédicateur le plus zélé de son culte.

L'Evêque de Cracovie étant obligé d'aller à Rome pour y défendre les droits de son Eglise, voulut qu'Hyacinthe l'accompagnât, afin de se servir de ses conseils et de ses lumieres. Mais Dieu avoit sur lui d'autres desseins. Saint Dominique, si celebre déjà dans toute l'Europe par le bruit de ses miracles, et par ses prédications contre les Albigeois, venoit d'obtenir des Papes Innocent III et Honoré III l'approbation et la confirmation de son Ordre. Les merveilles que ce nouvel Institut faisoit par toute l'Italie et ailleurs, inspirerent à l'Evêque de Cracovie et à son neveu le désir de voir la Pologne participer aux avantages que ce saint Fondateur procuroit à toute l'Eglise. Ils lui demanderent quelques-uns de ses disciples pour fonder des Maisons de son Ordre dans leur pays. Saint Dominique qui venoit d'envoyer tous ses ouvriers dans diverses provinces où on lui en avoit demandé, se vit dans l'impuissance de les satisfaire ; mais son crédit auprès de Dieu y suppléa. Il pria Dieu de lui envoyer de nouveaux sujets qu'il pût former en peu de temps pour la Pologne. Il fut exaucé.

Trois ou quatre des domestiques de l'Evêque de Cracovie vinrent le même jour se jeter à ses pieds, et lui demander l'habit de son Ordre. Il les reçut ; mais le Ciel lui destinoit un plus illustre éleve.

Hyacinthe apprenant la vocation des trois Polonois, en fut touché, et suivant son inclination pour la vie austere et retirée, il résolut d'imiter ceux au bonheur desquels il portoit envie. Ayant fait confidence de son dessein à un jeune Seigneur Polonois nommé Ceslas son cousin, il trouva un compagnon au lieu d'un simple confident, et celui-ci fut suivi le même jour de deux amis communs, Herman et Henri, Gentilshommes Allemands, qui étoient fort attachés à Hyacinthe. S'étant présentés tous quatre au saint Patriarche, ils en furent reçus comme un don du Ciel qui alloit enrichir tout l'Ordre. Saint Dominique connoissant déjà le mérite extraordinaire de notre Saint, s'appliqua singuliérement à cultiver un si bon fonds, et il eut bientôt fait de son éleve un de ses plus parfaits disciples. On ne peut dire avec quelle ferveur, quel détachement, quel oubli de toutes choses notre Saint entra dans cette glorieuse carriere, et avec quel courage il la continua. Il passa près de six mois sous la conduite du saint Fondateur, qui le voyant arrivé à une supériorité de vertu, à laquelle les plus parfaits aspirent toute leur vie, il crut devoir demander au Pape la permission d'abréger son noviciat ; ce qu'il obtint, et au bout de six mois il lui fit faire sa profession, avec ses trois compagnons qui jouirent de la même dispense. Saint Hyacinthe avoit trente-cinq ans, et il avoit si bien pris l'esprit du saint Fondateur, qu'il se trouva dès ces commencemens en état de fonder lui-même des Maisons de l'Ordre.

Saint Dominique après l'avoir confirmé dans tous les bons désirs que Dieu lui avoit inspirés,

et lui avoir appris l'art de prêcher chrétiennement, et de travailler tout à la fois, et à la sanctification des autres et à la sienne, il le rendit avec ses compagnons à l'Evêque de Cracovie son oncle, qui s'en retournoit; il l'établit Chef de la Mission de Pologne, et en lui donnant son esprit, il lui communiqua son don des miracles. Ils partirent tous sept avec l'Evêque; mais comme ils avoient résolu de marcher en Apôtres à pied et en mendiant leur pain, ils le quitterent pour prendre leur route par Venise et par la Carinthie. Ils prêchoient par-tout où ils s'arrêtoient avec beaucoup de succès; et les peuples reconnurent bientôt que ce nouvel Institut n'avoit que des Apôtres. Etant arrivés à Friesach, ville de Carinthie, saint Hyacinthe y prêcha avec tant de fruit, et Dieu donna tant de bénédictions à ses travaux, que les habitans résolurent de le retenir. Il y fonda un Couvent de l'Ordre; il y demeura six mois pour avoir le temps d'y former les Novices qui se présentoient, et il ne put obtenir de se rendre au terme de sa Mission, qu'en leur laissant le Frere Herman, l'un de ses disciples.

Dès qu'il fut arrivé en Pologne, on ne peut dire avec quelles démonstrations de joie et de respect il y fut reçu. Le Clergé, la Noblesse, le Tiers-Etat, tout venoit au-devant de lui, et partout il fut reçu comme en triomphe. C'étoit moins à sa naissance qu'à sa sainteté qu'on rendoit ces honneurs. Sa modestie, son air humble et mortifié, ses manieres, tout prêchoit en lui, tout lui attiroit la confiance et la vénération des peuples. Etant arrivé à Cracovie, il fut reçu non-seulement de l'Evêque son oncle et du Clergé, mais aussi de la Noblesse et du peuple, comme un envoyé du Ciel. Il n'eut pas plutôt paru en chaire, que le vice, le luxe, le libertinage furent proscrits. Il suffisoit de le voir pour être touché, et de l'entendre pour être converti; et à peine

eut-il commencé les fonctions de son ministere, que toute la ville changea de face. On lui facilita tous les moyens pour bâtir un grand Couvent. On lui donna la magnifique Eglise de la Trinité, qui étoit la principale après la Cathédrale. Un Couvent fort spacieux fut bientôt bâti; et encore plutôt rempli d'un nombre prodigieux de saints Religieux, qui, formés de sa main et animés de son esprit, porterent les lumieres de la Foi et la réformation des mœurs par-tout le Royaume. Il est étonnant de voir le nombre des conversions admirables qu'il fit, et son Couvent devint l'asile de l'innocence et de la pénitence. On vit changer la face de tout le Diocese par le zele de ce nouvel Apôtre, qui fit renaître l'esprit de priere et de charité, et l'usage des abstinences qui se pratiquoient dans les premiers siecles de l'Eglise.

Il eût été difficile de résister ou à la force de ses paroles, où à la persuasion de ses exemples. Son abstinence étoit étonnante. Outre les jeûnes marqués dans les Constitutions de l'Ordre, il jeûnoit au pain et à l'eau tous les Vendredis et les veilles des Fêtes. Il passoit la plus grande partie de la nuit en oraison dans l'Eglise devant le Très-Saint Sacrement; et le peu de sommeil qu'il prenoit, c'étoit toujours sur la terre nue; il augmentoit toujours sa pénitence de quelque surcroît d'austérité; il se déchiroit le corps toutes les nuits avec une rude discipline, et macéroit sa chair en tout temps; il ne souffroit point de vide dans toute l'économie de sa vie; ou il prêchoit, ou il confessoit, ou il visitoit les malades, ou il prioit. Quoique sa piété fût universelle, il ne laissoit pas de faire paroître une dévotion particuliere pour le Saint-Sacrement de l'Autel et pour la sainte Vierge; aussi en recevoit-il de grandes faveurs. Il n'entreprenoit rien qu'il ne l'eût offert à Dieu devant le Saint-Sacrement, et demandé le secours de la sainte Vierge par une priere par-

ticuliere ; nul discours où la dévotion à la sainte Vierge n'eût quelque part ; nul moyen qu'il n'employât pour augmenter son culte : il fut favorisé de bien des graces de cette Mere de miséricorde, qui répandoit abondamment ses plus insignes faveurs sur ce cher favori. La veille de l'Assomption, le Saint étant en oraison devant son Autel, et contemplant les merveilles de ce Mystere, elle lui apparut environnée d'une grande lumiere ; et lui témoignant combien ses prieres lui étoient agréables : *Soyez sûr, mon Fils*, lui dit-elle, *que vous obtiendrez de mon Fils tout ce que vous lui demanderez par mon intercession.*

Apres avoir travaillé avec tant de succès dans le Diocese de Cracovie et les pays d'alentour, il étendit sa Mission dans les Provinces voisines, d'où son zele passa bientôt dans les pays étrangers ; il envoya le Bienheureux Ceslas avec quelques compagnons en Boheme. Pleins de son esprit, ils y firent beaucoup de fruits. Notre Saint ayant pris de nouveaux ouvriers, partit pour aller faire de semblables expéditions dans le fond du Nord, où il y avoit beaucoup de peuples ou schismatiques, ou hérétiques, ou idolâtres, ou sans religion, et par conséquent bien des conquêtes à faire pour Jesus-Christ. Il les fit. Saint Hyacinthe n'eut pas plutôt paru, que tous ces peuples ouvrirent les yeux aux lumieres de la foi, et entrerent dans le giron de l'Eglise. Les Couvens de son Ordre qu'il bâtit en Poméranie, dans la Prusse et sur les Côtes de la mer Baltique, à Camyn, à Presmislie, à Culm, à Konigsberg, à Elbing, dans la Presqu'isle de Gedan, où se forma depuis la célebre ville de Dantzick et dans l'Isle de Rugen, furent des preuves éclatantes des fruits de ses travaux, et autant de Séminaires d'hommes Apostoliques. Son courage augmentant avec ses succès, il passa en Livonie, en Suede, en Danemarck,

en Norwege, et jusqu'en Ecosse. De-là il retourna au Levant de la Pologne, et alla prêcher dans la Petite Russie, où il réunit à l'Eglise Romaine le Prince Daniel qui suivoit les erreurs et le schisme des Grecs. Jamais Conquérant ne parcourut en si peu de temps tant de pays, et ne soumit tant de peuples, que cet illustre Apôtre en gagna à Jesus-Christ. Son zele pour la Religion se trouvant trop resserré dans l'Europe, il passa jusqu'au bord de la mer Noire et aux Isles de l'Archipel, sur les Côtes de l'Asie; et par-tout il confondit l'erreur, dissipa le schisme, détruisit l'idolâtrie, convertit des Mahométans, et fit triompher la Foi et l'Eglise. Remontant ensuite vers le Nord, il entra dans la Grande Russie, c'est-à-dire, la Moscovie. Il est aisé de concevoir combien ce grand Saint eut à souffrir dans toutes ces courses Apostoliques, parmi des peuples qu'il coûtoit autant d'humaniser que de convertir. Il fit un assez long séjour dans la grande ville de Kiovie, qui étoit la Capitale de l'une et l'autre Russie: la moisson y etoit abondante, aussi y travailla-t-il avec un zele qui attira une nouvelle bénédiction sur ses grands travaux.

A la vérité, quelque force qu'eussent ses discours et les exemples de sa vie toute sainte, ils auroient été moins efficaces, si Dieu ne les eût accompagnés et soutenus de la vertu des miracles. Il en fit de si éclatans et en si grand nombre, qu'on eut raison de l'appeler le Thaumaturge de son siecle. On lui avoit bâti un très-beau Couvent à Kiovie et une Eglise magnifique. Les Tartares étant venus assiéger la Ville, et l'ayant prise d'assaut, mirent tout à feu et à sang. Le Saint venoit d'achever la Messe, lorsqu'il apprit cette triste nouvelle: il prit le Saint-Sacrement, et ordonna à tous les Religieux de le suivre; passant devant une haute statue d'albâtre

de la sainte Vierge, devant laquelle il avoit coutume de prier, il entendit une voix miraculeuse, qui lui disoit d'un ton plaintif : *Hé quoi, mon Fils, me laisserez-vous à la merci des Barbares?* Le Saint fondant en larmes : Eh ! le moyen, ma chere Mere, répondit-il, d'emporter une Image d'un si grand poids ! *Essayez*, repart l'Image, *et vous verrez si elle sera au-dessus de vos forces.* Alors le Saint prenant la statue, la trouva si légere qu'il l'emporta d'une main, et sortant par la porte dont les Tartares ne s'étoient point encore saisis, prit le chemin de Cracovie.

Un second miracle suivit de près ce premier. Arrivé avec cette précieuse charge au bord d'un grand fleuve, il ne trouva ni pont, ni bateau pour passer. Plein de confiance en la puissance de celui qu'il adoroit et de celle dont il portoit l'Image, il marche à pied sec sur les eaux, et commande à ses Religieux de le suivre. La Bulle de sa Canonisation rapporte cet insigne miracle. Ce ne fut pas le seul qu'il fit. Allant prêcher un jour à Visgrade, située sur une grosse riviere, et n'ayant point de barque pour la traverser, il étend son manteau sur les eaux, et la passe. Il ressuscita deux morts durant sa vie, et fit tant de merveilles, que la même Bulle de sa Canonisation en rapporte plus de mille et deux cents.

Après quarante ans de travaux Apostoliques, accompagnés de si merveilleux succès, il fut averti du Ciel du jour de sa mort, à laquelle il s'étoit préparé toute sa vie, et sut par révélation qu'il assisteroit dans le Ciel au triomphe de la sainte Vierge le jour de sa glorieuse Assomption. Il tomba malade le jour de Notre-Dame des Neiges; et la veille de l'Assomption, ayant exhorté tous ses Religieux au dénuement de toutes choses, à l'exacte observance de leur saint Institut et à la dévotion à la sainte Vierge,

il se prépara par un renouvellement de ferveur à la célébration de la Fête ; il assista le lendemain à l'Office du jour, et ayant reçu les derniers Sacremens, il rendit son esprit au Seigneur le 15 d'Août, et alla recevoir dans le Ciel la grande récompense due à son innocence et à ses mérites. Ce fut l'année 1257, âgé de 74 ans. Dieu rendit lui-même témoignage aux hommes de la sainteté de son Serviteur et de la gloire dont il l'avoit couronné, en lui continuant après sa mort la vertu des miracles qu'il lui avoit accordée durant sa vie. Il fut canonisé avec la solemnité ordinaire par Clément VIII l'an 1594 ; et sa Fête fut fixée au seizieme d'Août par le Pape Urbain VIII. La Reine de France, Anne d'Autriche, mere de Louis le Grand, obtint de Ladislas Roi de Pologne, un ossement considérable des Reliques du Saint ; c'est le crâne, qui fut transporté dans l'Eglise des Peres Dominicains de la rue Saint-Honoré à Paris. Le corps du Saint est dans la magnifique Chapelle bâtie en son honneur à Cracovie.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui nos Beati Hyacinthi Confessoris tui annuâ solemnitate lætificas, concede propitius : ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur : Per Dominum, etc.

O Dieu, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solemnité du Bienheureux Hyacinthe votre Confesseur ; faites-nous la grace qu'honorant la nouvelle vie qu'il a reçue dans le Ciel, nous imitions celle qu'il a menée sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir, qui inventus est sinè macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est transgressus: facere mala, et non fecit. Ideò stabilitæ sunt bona illius in Domino, et eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait: c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Plusieurs ont cru que ce livre appelé l'Ecclésiastique étoit l'ouvrage de Salomon, et on le rapporte au regne de ce Prince: mais ce sentiment est insoutenable. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Jesus fils de Sirach qui en est le véritable auteur, avoit étudié les Saints Livres, et sur-tout ceux de Salomon, qu'il possédoit parfaitement, dont l'Ecclésiastique est comme le précis.

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache. A qui peut convenir ce bonheur? qui peut se flatter d'avoir cette innocence pure, sans flétrissure, sans nuage, sans altération? Quelle ame ne s'est pas trouvé souillée étant unie à un corps de péché, et même après avoir été sanctifiée par la

grace? combien s'en trouve-t-il qui ayent conservé cette précieuse fleur sans l'avoir fanée? il n'y a eu de pure créature que la sainte Vierge, qui par un privilege spécial ait été préservée de toute tache. Immaculée dans sa Conception, plus sainte à ce premier moment que tous les Saints ensemble à la fin de leur vie, toute sa vie n'a fait qu'augmenter sa pureté et son innocence, bien loin de la ternir. Fille bien-aimée du Pere Eternel, devoit-elle paroître un seul moment en sa disgrace? Mere si chérie du Fils, comment auroit-elle pu être souillée du moindre péché? choisie entre toutes les créatures pour être l'Epouse unique du Saint-Esprit, comment auroit-elle pu n'être pas toute belle? *Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te.* C'est ce que l'Esprit-Saint dit de la sainte Vierge, et ce que l'Eglise répete si souvent. Comme, en vertu de l'union que l'Humanité sainte a contractée avec le Verbe, elle exigeoit une grace et une gloire infinie, c'est-à-dire, la plus grande que Dieu puisse communiquer à une créature; aussi la Vierge, en vertu de l'union qu'elle a contractée avec son Fils par sa maternité divine, exige la plus grande plénitude de grace que Dieu puisse communiquer à une pure créature, dit saint Thomas. Certainement elle auroit été indigne, ce semble, de concevoir le Verbe divin, disent les Peres (*a*), si son ame avoit été souillée du péché originel, puisque l'impureté même du corps, quoiqu'exempte de tout péché, auroit été un obstacle à cette divine Conception. Comment Dieu ne l'auroit-il pas préservée d'un si grand mal, lui qui pour la garantir de maux infiniment moins considérables, comme des douleurs de l'enfantement et de la corruption du tombeau, a renversé tant de fois tout l'ordre de la nature? La premiere de toutes les femmes a été créée dans l'innocence; si Ma-

(a) 1. *q.* 25, *ar.* 6, *ad.* 4.

rie avoit été conçue dans le péché, comment auroit-elle été bénie entre toutes les femmes ? D'ailleurs la Reine des Anges devoit-elle être inférieure à ces Esprits saints ? L'infamie de la Mere retombe sur le Fils : comment ce Fils Tout-puissant eût-il permis que sa Mere fût confondue un seul moment dans la foule des esclaves du démon, elle qui devoit être Reine du Ciel et de la Terre ? Ce ne sont-là que des raisons de bienséance ; mais croyons-nous qu'il soit possible au Seigneur de faire quelque chose de peu séant ? Il étoit de la bienséance, dit saint Anselme, que celle à qui Dieu le Pere donnoit son Fils unique pour Fils, fût si pure, qu'après la pureté de Dieu, on n'en pût concevoir de plus grande que la sienne : *Decens erat ut eâ puritate quâ major sub Deo nequit intelligi Virgo illa niteret* (a). Quelle erreur de s'imaginer qu'on puisse avoir de la dévotion à la sainte Vierge, et lui plaire, sans avoir un cœur pur !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum, quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi quos cùm venerit Dominus invenerit vigilantes. Amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins, ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce ; afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à la ceinture, et qu'après les avoir

a) *Lib. de Concept. Virg.* 6. 18.

discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias, quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or sôngez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De la véritable dévotion à la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que s'il se peut trouver dans le monde, parmi les personnes adonnées au service de la Vierge, des dévots indiscrets, il est encore plus aisé d'y trouver des censeurs téméraires, qui ayent l'impiété de censurer cette sainte dévotion. Les impies ne sauroient la goûter, et les hérétiques la décrient. S'il est important d'éviter le premier abus, il est encore plus nécessaire d'avoir en horreur le second ; et l'on ne court pas moins de risque devant Dieu, en condamnant avec témérité un culte saint et légitime, qu'en pratiquant par ignorance un culte outré et superstitieux. Il faut éviter ces deux écueils ; rien n'est plus saint ni plus religieux que le véritable culte qu'on rend à la Mere de Dieu. Quelle folie de s'imaginer qu'on puisse plaire à Dieu si l'on n'a que de l'indifférence

pour sa Mere. Cette dévotion tendre, ce culte affectueux même qu'on a pour la Mere, n'est-il pas le moyen le plus propre pour gagner les bonnes graces du Fils? Jugeons-en par les sentimens les plus naturels des hommes mêmes. Mais quelle illusion aussi de s'imaginer qu'on peut plaire à la Mere, tandis qu'on vit dans la disgrace du Fils. Il n'y a de dévots indiscrets à l'égard de la sainte Vierge, il n'y a de faux dévots que ceux qui ne font consister cette dévotion qu'à être enrôlés dans quelque pieuse société érigée en son honneur, ou à réciter singulierement quelques prieres, sans se mettre beaucoup en peine de vivre dans l'innocence et dans la régularité des mœurs; prévenus d'une fausse confiance au pouvoir de la sainte Vierge, ils vivent tranquillement dans le péché. Quelle erreur plus extravagante? Il est vrai que quelque grand pécheur qu'on soit, on doit avoir recours à la Mere de miséricorde, solliciter sa bonté, avoir grande confiance en sa protection et en son pouvoir, implorer son assistance, pour obtenir du Seigneur par son moyen les graces de sortir de nos péchés, et pour nous convertir. Mais la sainte Vierge ne regardera jamais comme son serviteur celui qui veut vivre dans le désordre. Si vous lui êtes dévot, elle fera bien que vous vous convertirez pour être véritablement à son service : mais elle ne gardera jamais à son service celui qui veut persévérer dans le péché, et qui ne fait point tous ses efforts pour en sortir. La véritable dévotion à la sainte Vierge, est inséparable de la pureté des mœurs et de la régularité de la vie. Rien de plus saint, rien de plus religieux que de s'enrôler dans les Confréries érigées en son honneur, que de lui payer tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, tous les jours un tribut de louanges, de bonnes œuvres et de pratiques de piété; nous ne saurions être trop assidus, trop empressés à lui rendre

rendre nos hommages. Mais si nous voulons que notre dévotion lui soit agréable, vivons dans une pureté inaltérable, imitons ses vertus.

SECOND POINT.

Considérez que depuis que l'Eglise universelle, par le plus solemnel de ses Décrets, qui fut celui du Concile d'Ephese, a déclaré comme un article de foi, que la sainte Vierge est véritablement Mere de Dieu, il n'est point de titre d'honneur qui ne lui convienne, point d'hommage, au culte de latrie près, qui ne lui soit dû. Donnez, disoit saint Bernard, écrivant aux Chanoines de Lyon, donnez à Marie les justes louanges qui lui appartiennent. Dites qu'elle a trouvé pour elle et pour nous la source de la grace; dites qu'elle est la Médiatrice du salut et la restauratrice des siecles; vous le direz avec raison; car c'est ce que toute l'Eglise publie, et ce qu'elle chante tous les jours dans ses divins Offices: *Hæc mihi de illa cantat Ecclesia.* Non, ne craignons jamais de trop louer la sainte Vierge, ni de la trop honorer. Quoi que nous pensions, quoi que nous disions de la Mere de Dieu, tout cela sera toujours inférieur à ce qu'elle mérite: elle est après Dieu, après Jesus-Christ, notre espérance, notre consolation, notre vie, *Vita, dulcedo, spes nostra.* Mettons après Jesus-Christ toute notre confiance en Marie. Jesus-Christ est miséricordieux; mais il est juste. Nous ne trouvons en Marie que miséricorde; elle est le refuge des pécheurs qui veulent se convertir. Si son pouvoir est sans bornes, sa bonté est sans mesure. *Je consens, Vierge bienheureuse*, disoit saint Bernard, *je consens qu'on ne parle jamais de votre miséricorde, s'il se trouve quelqu'un qui puisse dire que vous lui avez manqué quand il vous a invoqué dans ses nécessités* (a). Si notre dévotion à la sainte Vierge

(a) *Serm. 1. de Assumpt.*

doit être pleine de confiance, elle ne doit pas être moins animée de zele et d'amour. La sainte Vierge est notre chere Mere; et fussions-nous les plus grands pécheurs du monde, elle nous aime avec tendresse, pourvu qu'elle trouve dans notre cœur le repentir qu'elle nous obtient. Elle est la Mere du bel amour : devons-nous être des enfans froids et indifférens pour son culte et pour tout ce qui a rapport à sa gloire? Avec quelle dévotion doit-on célébrer toutes ses Fêtes ? avec quelle attention, quelle religion, quel respect doit-on réciter et les prieres et l'Office ? avec quelle pureté de conscience doit-on pratiquer tous les exercices de piété qui sont en son honneur ? avec quel respect doit-on révérer ses images, et avec quel empressement, avec quel zele, avec quelle fidélité doit-on faire profession d'être serviteur de la sainte Vierge? Ayons cette véritable dévotion à cœur; elle doit être pure, ardente, affectueuse, constante, pour être véritable : pourroit-elle n'être pas efficace si elle a toutes ces qualités ?

C'est sur votre toute-puissante protection que je compte, Vierge sainte : plein de confiance en votre bonté, j'espere que ma dévotion envers vous sera véritable. Je me dévoue pour toujours à votre service : obtenez-moi cette pureté de cœur et de corps, sans quoi je ne saurois vous plaire; et vous serez désormais ma chere Mere, et j'espere que vous m'obtiendrez la grace d'être du nombre de vos véritables serviteurs et de vos enfans.

Aspirations dévotes durant le jour.

Monstra te esse Matrem. L'Egl.

Faites voir, sainte Vierge, que vous êtes ma bonne Mere.

Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu

nos ab hoste protege, et horá mortis suscipe. L'Egl.

Marie Mere de grace et Mere de miséricorde, protégez-nous contre la malice de l'ennemi du salut, et faites que je meure entre vos mains.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE craignons jamais d'en trop dire, dit saint Bernard, quand il s'agit de louer et d'honorer la sainte Vierge; ne craignons jamais d'en trop faire, quand il s'agit de lui témoigner notre tendresse, et de reconnoître ses bienfaits. Faites-vous honneur d'être serviteur de la sainte Vierge, portez ses livrées avec joie et avec respect. La dévotion du saint Rosaire et du Scapulaire est une des plus solides que vous puissiez pratiquer; l'une et l'autre sont authentiquement approuvées par l'Eglise: les Souverains Pontifes invitent tous les vrais Fidelles par des graces abondantes à s'enrôler dans ces deux saintes Sociétés. Si vous n'y êtes pas encore enrôlé, ne passez pas cette Octave sans entrer dans ces pieuses Confréries. Si vous avez le bonheur d'y être inscrit, examinez aujourd'hui si vous vous acquittez avec zele des devoirs qu'elles exigent; et renouvelant votre dévotion et votre ferveur dès ce jour, faites-vous une loi de remplir avec ponctualité ces pieuses obligations. Il y a encore d'autres saintes Sociétés, toutes religieusement établies en l'honneur de la sainte Vierge; comme celle du saint Esclavage, celle de l'Intérieur de Marie, celle de son saint Cœur, et plusieurs autres; estimez-les toutes comme de pieuses industries et des moyens très-propres pour le salut.

2.° Le Chapelet est une priere très-agréable à la sainte Vierge; faites la résolution de le dire tous les jours. Il est très-utile de fixer l'heure du

jour où l'on fasse toujours cette priere. L'Eglise ne change jamais l'heure déterminée de ses Offices. Il y a un mérite particulier à faire toujours ses exercices de piété à l'heure qu'on a fixée. Cette variété de temps pour ses pratiques de dévotion, marque une inconstance de dévotion et une légéreté qui déplaît à Dieu. Faites tous les soirs durant cette Octave une visite à la sainte Vierge dans l'Eglise ou la Chapelle où l'on célebre plus particuliérement la Fête de l'Assomption, et vous y ferez votre priere.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT ROCH, CONFESSEUR.

SAINT-ROCH, si célebre dans toute l'Europe Chrétienne par l'éclat de sa sainteté, et par l'efficacité de son secours contre la contagion, étoit du Languedoc, d'une famille distinguée par sa noblesse, par ses grands biens et par ses emplois. Il naquit à Montpellier vers l'an 1284. Son pere nommé Jean, que quelques-uns ont cru Seigneur de la ville, n'en étoit que Gouverneur sous les Rois de Majorque de la Maison d'Aragon, qui tenoient alors cette ville et son territoire en fief, relevant de la Couronne de France. On le regarda dès sa naissance comme un don du Ciel, et comme le fruit des prieres de ses parens, qui n'ayant jamais eu d'enfans, et se trouvant sur l'âge, eurent recours à la sainte Vierge, à laquelle ils étoient fort dévots, et la supplierent par de ferventes prieres de leur obtenir de Dieu un héritier qui fît un saint usage de ses biens, et qui fût tout dévoué à son service. Leurs vœux furent exaucés. Notre Saint fut cet enfant de prieres, et

l'on remarqua qu'il vint au monde marqué d'une petite croix rouge sur l'estomac. Toutes ces circonstances le rendirent encore plus cher à ses parens. Sa mere nommée Libere, une des plus vertueuses Dames de son temps, les prit pour un présage de la sainteté de son fils, et cette pieuse prévention la fit veiller avec encore plus de soin à son éducation, et elle mit toute son application à lui inspirer dès le berceau la piété chrétienne, et une dévotion tendre envers la sainte Vierge. La vertueuse mere s'apperçut bientôt que la grace avoit prévenu ses intentions, en prévenant son fils de ses plus douces bénédictions, avant même que l'âge l'eût rendu capable de profiter des instructions de sa mere. On s'apperçut qu'étant encore à la mamelle, il ne tetoit le Mercredi et le Samedi qu'une fois le jour, et il observa depuis ce jeûne toute sa vie.

Sa tendresse envers la sainte Vierge fut encore l'effet miraculeux de la prédilection de la Mere de Dieu. C'étoit assez pour l'appaiser ou pour le réjouir, que de lui montrer l'image de la sainte Vierge; aussi fut-il toute sa vie un de ses plus chers favoris, et l'un de ses plus fidelles et plus zélés serviteurs. Un cœur formé pour la piété, des inclinations portées naturellement, pour ainsi dire, à la vertu, lui firent passer ce premier âge dans une innocence très-rare. Ayant perdu son pere et sa mere à l'âge de vingt ans, il se vit le maître d'une très-riche succession; mais il soupiroit après un plus précieux héritage. Considérant ce dénuement parfait que le Sauveur exige si expressément de tous ses Disciples, et dont tous les Saints nous ont donné de si grands exemples, il résolut de les imiter. Il distribua aux pauvres le plus secrétement qu'il lui fût possible tout ce qu'il put tirer de ses biens; l'âge ne lui permettant pas d'en distraire les fonds, il en laissa l'administration à un oncle paternel qu'il avoit,

et s'étant déguisé en Pélerin, il se dérobe de son pays, et prend le chemin de Rome.

La qualité de pauvre qu'il avoit prise, l'obligea de faire son voyage en mendiant son pain. La délicatesse de son âge et de sa complexion mit sa patience et sa mortification dans d'étranges épreuves; mais son amour pour Dieu le soutint. Etant arrivé à Acquapendente, ville de Toscane, appartenant à l'Etat Ecclésiastique, il apprit que la peste y étoit très-violente, et qu'elle y remplissoit tout de deuil. Pressé par un vif désir d'assister les pestiférés, de faire un sacrifice de sa vie dans cet exercice héroïque de charité, il alla s'offrir au sieur Vincent, Administrateur de l'hôpital, pour servir les malades. L'Administrateur charmé d'une charité si généreuse, le trouvant si jeune et si délicat, loua son zele; mais il ne crut pas qu'il fût de la prudence de le laisser s'exposer à la contagion. Notre Saint lui répondit que la grace suppléoit à la force; que la charité étoit de tous les âges et de toutes les conditions, et qu'il seroit trop heureux de pouvoir donner sa vie à l'âge de vingt et un ans pour l'amour d'un Sauveur qui étoit mort pour lui à l'âge de trente-trois. L'Administrateur admirant des sentimens si généreux et si chrétiens, lui permit de servir les malades. Dieu bénit une si héroïque charité. Saint Roch ne se fut pas plutôt mêlé avec les pestiférés, que la peste cessa dans la ville. Apprenant que la contagion faisoit d'horribles ravages à Cesene, ville de la Romagne, il y accourut. Sa charité s'y fit autant admirer qu'à Acquapendente, et sa seule présence délivra la ville de ce triste fléau. On eût dit que la peste fuyoit devant lui. Par-tout où il passoit on voyoit la même merveille. Chacun vouloit avoir le Pélerin, et le bruit couroit même que c'étoit un Ange.

Le désir qu'il avoit eu d'aller à Rome en partant de Montpellier, se réveilla dès qu'il apprit

que cette ville étoit attaquée de la peste. Il s'y rendit lorsque le Pape Benoît II étoit sur le point de partir pour aller à Pérouse. L'arrivée du Pélerin, dont la merveilleuse charité faisoit tant de bruit, consola cette ville affligée. Le Cardinal Britonique, l'un des plus saints Prélats de son temps, voulut le voir. Il entendit sa confession, le communia, et découvrit en lui ce fond de sainteté qui étoit la source de tant de merveilles. Il le pria d'employer son crédit auprès du Seigneur pour délivrer la ville d'un si grand fléau. Saint Roch ayant fait sa priere, connut que Dieu l'avoit exaucé, et invita le Cardinal à rendre à Dieu de très-humbles actions de graces. Le fait rendit plus éclatante la vertu du Saint, en prouvant l'efficacité de ses prieres. Le Cardinal voulut qu'il baisât les pieds de sa Sainteté; Roch prosterné devant le Vicaire de Jesus-Christ, lui demanda sa bénédiction, et l'absolution de ses péchés. Le Pape frappé d'une lumiere miraculeuse, dont son corps rejaillissoit: Vous n'avez pas besoin, mon fils, lui dit-il, de notre absolution; mais nous avons besoin nous-mêmes du secours de vos prieres. Lui ayant demandé ensuite d'où il étoit, et quelle étoit sa famille, le Saint se tut, et le Pape ne voulut pas le presser davantage. Il passa environ trois ans à Rome dans les exercices de la charité, à laquelle il s'étoit dévoué, et après avoir satisfait sa dévotion, il sortit de Rome, et revint dans cette partie d'Italie qu'il avoit déjà parcourue, continuant de servir les malades, et délivrant de la peste les lieux où il passoit.

Après avoir passé quelques années en diverses villes de Lombardie dans ces exercices héroïques de charité, il apprit que la ville de Plaisance étoit affligée d'épidémie, qui est une peste populaire, causée par la corruption de l'air, dont personne ne peut se garantir; il s'y rendit et se renferma dans l'hôpital, y pansant les malades selon

sa coutume. Mais Dieu pour éprouver et purifier encore sa vertu, permit qu'après avoir souffert tant de fatigues pour eux, il se vit lui-même de leur nombre et dans le besoin de l'assistance d'autrui.

Accablé de travail et de sommeil durant une nuit, il s'endormit profondément; mais à son réveil il se sentit attaqué d'une fievre très-ardente, avec une douleur à la cuisse gauche si violente, qu'elle l'obligeoit à jeter les hauts cris. Il regarda son mal comme une véritable faveur de Dieu, et il ne cessoit de lui en témoigner sa reconnoissance. Quoique la violence de son mal ne pût pas troubler sa tranquillité, la douleur qui étoit extrême l'obligeoit de jeter des cris, dont les autres malades de l'hôpital pouvoient être incommodés. La charité qu'il avoit pour les autres le porta à se faire mettre dehors. On eut peine à le voir couché à terre, exposé aux injures de l'air : on le pressa de souffrir qu'on le rapportât sur un lit; mais la délicatesse de sa charité fut invincible. La crainte qu'on eut que son mal n'infectât la rue où il étoit, obligea les bourgeois de le faire sortir de la ville. Le Saint ravi d'aise de se voir ainsi chassé, s'appuyant sur un bâton, se traîna avec beaucoup de peine jusqu'à l'orée d'un bois voisin, où il trouva une petite hutte. La joie qu'il eut de se voir chassé des villes, accablé de douleurs, sans secours, dans une affreuse solitude, lui rendit ce séjour délicieux. Mais Dieu prit soin de son serviteur. Il fit sortir miraculeusement auprès de sa cabane une source d'eau vive, qui dure encore, et à laquelle Dieu a donné une vertu merveilleuse pour préserver de la contagion. Il en but, et après avoir lavé sa plaie, il se trouva beaucoup soulagé. Il falloit trouver de quoi vivre, et Dieu y pourvut.

Il y avoit à deux ou trois cents pas du bois

un château, où s'étoit retiré un Gentilhomme de Plaisance, nommé Gothard, durant le temps de la contagion. Un jour étant à table, un des chiens de sa meute enleve un pain et s'enfuit. On ne fit pas beaucoup d'attention à ce vol. Le lendemain Gothard étant encore à table, le chien vient faire la même prise. Le Gentilhomme crut qu'on laissoit mourir de faim ce chien, et gronda fort celui qui étoit chargé d'en avoir soin. Celui-ci eut beau protester que rien ne manquoit à la meute, il ne fut pas cru. Mais le troisieme jour le chien ayant encore enlevé un pain de dessus la table, on le suivit, et l'on s'apperçut qu'il portoit ce pain dans la hutte, et que l'ayant remis au Saint, et l'ayant flatté de sa queue, il s'en retournoit. Gothard averti d'un fait si surprenant, fut voir l'homme de Dieu; et charmé de sa douceur, de son humilité, de sa patience, et de cet air de sainteté qui brille toujours dans les Saints, lui demande qui il étoit, et pourquoi il s'étoit retiré dans cette hutte. Le Saint lui dit qu'il étoit frappé de la peste, et qu'il le prioit de se retirer. Le Gentilhomme obéit; mais à peine fut-il chez lui, que se reprochant sa lâcheté, il retourne vers le malade, et lui déclare qu'il a résolu de ne le point abandonner. Vous êtes heureux, lui répond le Saint, d'avoir si promptement obéi à la voix de la grace; Dieu vous appelle à la solitude, et il veut que vous quittiez tout pour ne servir plus que lui. Gothard reçut cet oracle comme un ordre du Ciel, et se trouvant tout changé, lui demande ce qu'il avoit à faire. Dieu veut, répond saint Roch, que vous vous habilliez de mon habit de Pélerin, et que pour rompre pour toujours avec le monde, que vous n'avez que trop servi jusqu'ici, vous alliez en cet état demander l'aumône à Plaisance. L'épreuve étoit rude, Gothard s'y soumit; et après avoir essuyé les huées des enfans et les

reproches de toute la noblesse, il revint rassasié d'opprobres, retrouver son jeune Directeur. Une action si généreuse faite pour Dieu, fut bientôt suivie de la récompense. Le nouvel Hermite se trouva tout changé, et ayant renoncé aux emplois et à tous les avantages qu'il possédoit, il se consacra au service de Dieu seul le reste de ses jours dans la retraite. Cependant saint Roch, accompagné du nouveau Solitaire, va à Plaisance, et faisant le signe de la Croix dans toutes les rues et à l'hôpital, guérit sur l'heure tous ceux qui étoient frappés de la peste, et délivra la ville de ce fléau. Un prodige si éclatant fait crier tout le monde au miracle. On court en foule après lui, et on l'accompagne comme en triomphe jusques dans sa cabane. Sur le chemin il ouit une voix du Ciel, qui lui disoit : *Roch, vous voilà guéri; retournez en votre pays, où vous devez donner de nouvelles preuves de votre patience.*

Un homme d'une grande piété qui se trouva dans la foule, ayant entendu cette voix, vint se jeter aux pieds du Saint, et l'appelant par son nom, se recommanda à ses prieres. Saint Roch qui n'avoit jamais dit son nom à personne, fut étonné de s'entendre nommer par son nom, et lui promit que lui, sa famille et tout le pays seroient préservés désormais de la contagion, pourvu qu'il ne dît à personne ce qu'il venoit d'entendre, jusqu'à ce qu'il eût appris sa mort.

Après que notre Saint eut recouvré si miraculeusement la santé, et qu'il eut suffisamment instruit et fortifié son hôte dans sa généreuse entreprise, il reprit le chemin de la France en habit de Pélerin, et en demandant l'aumône. Il étoit si exténué et si changé, qu'étant arrivé dans un village de son ancien domaine, comme alors tout étoit plein d'hostilités et de soupçons dans ces quartiers à cause des guerres, il fut pris à sa mine étrangere pour un espion, et con-

duit comme tel au Gouverneur de Montpellier, qui n'étoit autre que son oncle; qui avoit succédé dans cette charge au pere de notre Saint. Comme il ne voulut jamais dire qui il étoit, on ne douta plus que ce ne fût un espion; il fut fort maltraité, et condamné par le Gouverneur à une prison perpétuelle.

On ne peut dire quelle fut la consolation spirituelle et la joie intérieure que sentit notre Saint quand il se vit enfermé dans un affreux cachot, et traité avec tant de mépris dans son propre Pays par son oncle même. Ces paroles de l'Evangile, où il est dit, que Jesus-Christ étant venu dans son héritage, il ne fut point reçu par les siens: *Et sui eum non receperunt*, le consoloient merveilleusement. Ses entretiens n'étoient plus qu'avec Dieu, et il passoit le jour et la nuit en prieres. Comme si l'obscurité et la puanteur d'un cachot étroit et plein d'insectes n'eussent pas suffi pour exercer sa patience, il ajoutoit de continuelles austérités à la rigueur de son état. Il ne se nourrissoit que de pain et d'eau, et encore avec mesure. Son désir de souffrir pour l'amour de Jesus-Christ, toujours plus ingénieux, lui suggéroit sans cesse de nouvelles industries pour macérer son corps, et sa vie étoit un continuel martyre.

Saint Roch passa cinq ans dans ces cruelles humiliations, sans que personne pensât à lui procurer aucun secours. Dieu seul et la sainte Vierge, pour qui et en conformité de qui il souffroit, étoient toute sa consolation; et le Geolier charmé de sa douceur, de sa mortification et de sa patience, se contentoit de dire que son prisonnier étoit d'une autre espece que les autres hommes. Le Seigneur voulant récompenser enfin son serviteur, lui révéla le jour et l'heure de sa précieuse mort; il demanda qu'on lui fît venir un Prêtre. Celui ci entrant dans ce

cachot, qui ne recevoit du jour d'aucun endroit, fut fort surpris de le voir éclairé d'une lumiere céleste. Il fut encore plus étonné de voir des rayons de gloire sortir de tout le corps de ce prisonnier ; mais ayant entendu sa confession et l'ayant communié, il ne douta plus de l'éminente sainteté de cet homme extraordinaire. Au sortir de la prison, il court chez le Gouverneur, lui raconte ce qu'il a vu, et déclare qu'on tient dans la prison un trésor caché aux hommes. Le Gouverneur traita d'abord cela de vision. Cependant le bruit s'étant répandu dans la Ville qu'il y avoit un Saint dans les prisons, les portes furent assiégées de peuple. Le Geolier étant descendu au cachot, s'apperçut qu'il étoit éclairé extraordinairement d'une lumiere qui passoit par les fentes de la porte. Il l'ouvre, et trouve le Saint étendu sur la terre, qui venoit de rendre l'esprit à son Créateur, ayant à sa tête et à ses pieds une lampe allumée, et à ses côtés un petit ais où étoient écrits ces mots : *Ceux qui étant frappés de peste invoqueront mon serviteur Roch, seront délivrés par son intercession de cette cruelle maladie.*

La nouvelle de cette merveille étant rapportée au Gouverneur, il en fut frappé, et ayant raconté à sa mere, aïeule de notre Saint, laquelle vivoit encore, ce qui se passoit, elle lui dit, que si c'étoit son petit-fils, elle le connoîtroit sûrement par une croix rouge sur l'estomac, avec laquelle il étoit venu au monde. La chose fut bientôt vérifiée. Il est aisé de comprendre quels furent les sentimens de douleur, d'admiration et de joie du Gouverneur et de toute la Ville. On exposa ce saint Corps à la dévotion publique sur un lit de parade, sous un magnifique dais ; et le Gouverneur qui ne pouvoit assez condamner sa dureté innocente envers ce cher neveu, lui fit faire de magnifiques funérailles. Chacun voulut avoir la consolation de

lui baiser les pieds, et de les arroser de ses larmes. Il fut porté comme en triomphe par toute la Ville, accompagné du Clergé, de la Noblesse et de tous les Bourgeois, et enterré d'abord dans la principale Eglise, qui n'étoit pas alors Cathédrale, le Siege Episcopal étant encore à Maguelone, d'où il ne fut transféré à Montpellier que l'an 1533. Peu après son oncle fit bâtir une magnifique Eglise en son honneur, où ses saintes Reliques furent transportées. Ce Saint mourut vers l'an 1319, âgé d'environ trente-quatre ans.

Il y a peu de Saints dont le culte se soit plutôt établi que de celui-ci. La dévotion particuliere du peuple à son tombeau commença dès le jour de sa sépulture. Il est vrai que Dieu manifesta bientôt la gloire et le crédit de son serviteur par un grand nombre de miracles, et sur-tout par une protection particuliere sur tous ceux qui dans un temps de peste, ont recours à l'intercession de ce Saint. C'est ce qui a porté la plupart des Villes à le prendre pour l'un de leurs Protecteurs; et à célébrer avec solemnité sa Fête, qui se célebre le 16 d'Août, qui fut le jour de sa mort. Comme la Ville de Venise l'avoit pris pour un de ses Protecteurs, quelques aventuriers du Pays, par une pieuse conspiration, vinrent enlever furtivement à Montpellier une partie de ses Reliques; l'autre partie avoit été transportée à Arles dans l'Eglise des Peres Mathurins ou Trinitaires, par le Maréchal de Boucicaut, d'où il s'est fait une ample distribution de ces mêmes Reliques dans plusieurs Villes du Royaume.

L'Oraison qu'on dit à la Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qui suit.

Omnipotens sempiterne Deus, qui meritis et precibus beatissimi Rochi Confessoris tui quamdam

Dieu tout-puissant et éternel, qui par les mérites et les prieres du Bienheureux Roch votre Confesseur, avez

pestem hominum generalem gratiosè revocasti : præsta supplicibus tuis, ut qui pro simili peste revocandâ ad tuam confugiunt fiduciam, ipsius gloriosi Confessoris precamine ab ipsa infirmitate, et ab omni perturbatione liberentur. Per Dominum, etc.

fait cesser par votre bonté une peste générale qui desoloit tout le monde ; daignez accorder à nos très-humbles prieres, que tous ceux qui pleins de confiance en votre miséricorde, vous supplient de les préserver d'un semblable fléau, soient délivrés par l'intercession de votre glorieux Confesseur de cette maladie, et de tout ce qui peut troubler leur repos. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 4.

JUSTUS si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit. Senectus enim venerabilis est, non diuturna, neque numero annorum computata : cani enim sunt sensus hominis, et ætas senectutis vita immaculata. Placens Deo factus est dilectus, et vivens inter peccatores translatus est. Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius. Consummatus in brevi explevit tempora multa : Placita enim erat Deo anima illius : Propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum. Quoniam gratia Dei, et misericordia est in Sanctos ejus, et respectus in electos illius.

QUAND le juste mourroit d'une mort précipitée, il se trouvera dans le repos ; parce que ce qui rend la vieillesse vénérable, n'est pas la longueur de la vie, ni le nombre des années ; mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse. Comme le juste a plu à Dieu, il en a été aimé, et Dieu l'a transféré d'entre les pécheurs, parmi lesquels il vivoit. Il l'a enlevé, de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice, et que les apparences trompeuses ne séduisissent son ame. Ayant peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie ; car son ame étoit agréable à Dieu : c'est pourquoi il s'est hâté de le tirer du milieu de l'iniquité ; car la grace de Dieu, et sa miséricorde est sur ses Saints, et ses regards favorables sont sur ses Elus.

Parmi tous les Livres de l'Ecriture sainte auxquels l'Eglise donne le nom de Livre de la Sagesse, celui

dont cette Epitre est tirée, le porte seul originairement et pour seul titre. Il fut écrit d'abord en Hébreu par Salomon lui-même, qui se déclare ici d'une maniere aussi claire qu'en aucun autre de ses livres. Ce livre fut traduit en Grec par les Septante. Que si ce livre ne se trouve plus en Hébreu, cela n'est pas trop surprenant ; combien d'ouvrages avons-nous dans les Versions dont l'original ne se trouve plus !

RÉFLEXIONS.

Quand le Juste mourroit d'une mort précipitée, il se trouveroit dans le repos. L'expérience fait assez voir que le juste est souvent enlevé du monde avant que de parvenir à un âge avancé. Souvent c'est par un effet de la bonté de Dieu, qui le veut tirer des maux ou des dangers de cette vie. Mais de quelque maniere, et en quelque temps qu'il finisse sa carriere, sa mort ne doit pas être considérée comme un malheur, puisque Dieu le met dans un lieu de paix et de repos. Il est rappelé d'un lieu d'exil, d'une région de pleurs, d'un séjour triste et tumultueux, où les tempêtes sont si fréquentes, les écueils si multipliés, et les naufrages si ordinaires. Ce n'est que par une espece de prestige que nous nous plaisons dans un pays, où tout est ennemi ; dans une terre qui ne porte que des ronces et des épines, où les plus heureux sont ceux qui savent mieux l'art de s'étourdir, et de charmer, pour ainsi dire, leurs chagrins par le tumulte. Naissance illustre, fortune éclatante, emplois brillans, prospérités séduisantes, tout peut enivrer, mais rien ne peut nous rendre véritablement heureux. Toutes ces plantes ne produisent que des fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui se fanent en peu d'heures ; et si elles portent des fruits, combien peu qui ne soient amers ? combien peu qui soient de durée ! Il ne faut qu'une fievre, qu'une douleur, qu'un catarre, qu'un revers de

fortune, qu'un accident pour tout renverser; pour tout flétrir, pour tout éteindre; et quel âge, quelle santé, quelle condition exempte de ces fâcheux accidens ? Voilà la qualité et le mérite de la terre que nous habitons. Mon Dieu ! que la mort des justes les délivre de bien des maux, et qu'elle seroit pour nous un objet flatteur et réjouissant, si nous étions justes, c'est-à-dire, véritablement saints ! Un modele parfait d'une mort précieuse, c'est celle de la sainte Vierge. Elle meurt non-seulement dans la charité, ce qui est commun à tous les Saints; non-seulement pour la charité, ce qui est le propre des Martyrs dont elle est la Reine, mais par la charité même, et par le plus pur amour de Dieu. La mort des Saints est précieuse par le mérite de leur vie et de leur innocence, d'où elle tire tout son éclat. Quelle vie plus pure, plus pleine de mérites que celle de la sainte Vierge ? Le bien de la mort ne consiste pas à mourir dans la pompe et dans le faste, mais dans la faveur de Dieu; non dans l'abondance des biens, mais dans la multiplicité des vertus, qui sont les vrais trésors; non au milieu d'un grand nombre de serviteurs, mais au milieu des Anges. Telle a été la mort de la sainte Vierge. Pleine de grace dès la pointe du jour, quel amas de trésors sur la fin de la journée ! Nul moment de sa vie qui ne multipliât, qui ne doublât ses trésors infinis de mérites; combien a dû être précieuse sa mort !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 9 et 10.

In illo tempore : Circuibat Dominus Jesus civitates et castella, do-

En ce temps-là : Jesus parcouroit toutes les Villes et les Bourgades, enseignant

tens in Synagogis eorum, et prædicans Evangelium regni, et curans omnem languorem, et omnem infirmitatem. Videns autem turbas, misertus est eis: quia erant vexati, et jacentes sicut oves non habentes pastorem. Tunc dixit Discipulis suis: Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam. Euntes autem prædicate dicentes: quia appropinquavit regnum cœlorum. Infirmos curate, mortuos suscitate, leprosos mundate, dæmones ejicite: gratis accepistis, gratis date. Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.

dans leurs Synagogues, prêchant l'Evangile du royaume, et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités. Alors voyant des troupes de gens, il eut pitié d'eux, parce qu'ils étoient fatigués, et couchés par terre comme des brebis qui n'ont point de pasteurs. Là dessus il dit à ses Disciples : La moisson est grande à la vérité, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans la moisson En allant, publiez que le Royaume des Cieux est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, rendez nets les lépreux, chassez les démons, vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Soyez donc prudens comme les serpens, et simples comme les colombes.

MÉDITATION.

Que la véritable dévotion à la sainte Vierge est une marque de prédestination.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point de désir plus juste, ni d'espérance plus consolante dans la vie que le désir et l'espérance d'être du nombre des Elus de Dieu. Tous ces avantages de la naissance et de la fortune, toutes ces avenues fleuries et riantes du monde peuvent bien flatter un jeune cœur; mais elles ne sauroient le satisfaire et le rassasier. Cette

éternité effraie toujours le temps. On peut être bien aise de ce qu'on est, de ce qu'on a; mais on a toujours raison d'être inquiet sur ce qu'on doit être. On est grand, on est puissant, on est à son aise, on est riche, mais la durée de cette superficielle, de cette imaginaire félicité, est bien courte. Une poignée de jours qui diminue à tout moment, nous fait craindre avec raison cette éternité qui doit suivre. Et quelle sera cette effrayante éternité? Serai-je du nombre des prédestinés? Serai-je réprouvé? C'est ce que je ne sais pas, et c'est ce qui épouvante. Prospérités et disgraces, richesses et pauvreté, tout peut être suivi d'une éternité malheureuse. O que nous serions heureux, que nous serions aises, si nous pouvions avoir quelque présage sûr de notre bonheur éternel! En voici un non équivoque. Avez-vous une dévotion vraie, une dévotion tendre, une constante dévotion envers la sainte Vierge: tranquillisez-vous sur votre sort éternel, sur votre éternelle destinée; vous ne sauriez guere avoir une marque plus sûre de votre salut que cette véritable dévotion. Saint Augustin appelle la sainte Vierge, l'unique espérance des pécheurs: *Spes unica peccatorum.* Il la prie de lui obtenir toutes les graces qui lui sont nécessaires pour être sauvé; et il proteste que c'est par elle qu'il espere le pardon de ses péchés, et qu'il attend la récompense de ses bonnes œuvres: *Per te speramus veniam delictorum, et in te, beatissima, nostrorum est expectatio præmiorum* (a). Toute la grace du salut, dit saint Thomas, est en Marie, parce qu'elle en a reçu la plénitude, et qu'elle est comme le canal par où cette grace descend sur nous: *In me omnis gratia vitæ.* Toute l'espérance de la vie est en elle, car c'est par ses prieres que nous l'obtenons; c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'elle dit: toute l'espérance de la vie et de la vérité est en

(a) *Serm.* 18. *de Sanctis.*

moi : *Et ideò dicit ipsa : In me omnis spes vitæ et virtutis* (a). Or, en faveur de qui cette Mere de miséricorde emploiera-t-elle son crédit, en faveur de qui répandra-t-elle ses faveurs, si ce n'est à l'égard de ses fidelles serviteurs, de ses véritables dévots ? Ne croyez pas que ces sentimens de tendresse et de dévotion pour la sainte Vierge soient indifférens ; c'est une grace particuliere que Dieu fait à ceux qu'il prévoit devoir être un jour dans la gloire, en leur inspirant l'amour et la confiance pour celle qui leur doit obtenir la grace de la mériter.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a point de Saints depuis les Apôtres qui n'ayent eu cette tendresse de dévotion pour la Mere de Dieu. Saint Bernardin de Sienne, sur les paroles de Jesus-Christ sur la croix à saint Jean, *Voilà votre Mere ;* et à la sainte Vierge, *Voilà votre Fils*, dit que saint Jean représentoit tous les Elus, et la Vierge alors représentoit toute l'Eglise. Saint Augustin dit que David fait une priere à Dieu qui marque le bonheur des enfans de Marie, quand il dit : *Salvum fac filium ancillæ tuæ :* Sauvez, ô mon Dieu, le fils de votre servante. Je suis, ô Seigneur, votre serviteur, dit-il ailleurs, et le fils de votre servante : *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.* Cette seule qualité est un titre qui me fait espérer que vous me ferez la grace de faire mon salut. Saint Jean Damascene appelle la sainte Vierge le gage assuré de notre salut. Avoir pour vous une singuliere dévotion, ô bienheureuse Vierge, s'écrie-t-il, c'est avoir des armes défensives, que Dieu met en main à ceux qu'il veut sauver. Oui, continue-t-il, si je mets ma confiance en vous, je serai sauvé. Ce que nous avons d'espérance, de

(a) *Opusc.* 7.

grace, de salut, dit saint Bernard, soyons persuadés que tout cela nous vient par l'intercession de Marie. Tous les trésors des miséricordes du Seigneur sont entre ses mains, dit le Bienheureux Pierre Damien; quel sujet de confiance n'ont pas ceux qui sont ses favoris, et qui l'aiment! C'est ce qui a fait dire à saint Germain et à d'autres saints Peres, qu'il ne paroît pas possible, pour ainsi dire, qu'un véritable serviteur de Marie périsse jamais: ou il se dégoûtera de son service, ou, s'il y persévere, il se convertira. Saint Paul nous assure que tous les prédestinés doivent être semblables à Jesus-Christ, par conséquent enfans spirituels de Marie, comme le Sauveur l'est par nature. Qualité que Jesus-Christ chérit si fort qu'il ne s'appelle le plus souvent que Fils de l'homme, c'est-à-dire, de Marie. En effet, si le Sauveur, dit saint Ambroise, a bien daigné se dire le frere des Croyans, il est donc vrai que Marie est la Mere des vrais Fidelles: *Si Christus Credentium est frater, cur non ipsa quæ genuit Christum, Credentium est Mater!* Peut-on croire que cette Mere de la véritable charité laissât périr aucun de ses enfans? Quelle marque plus visible de prédestination, que cet amour pour cette divine Mere? Aussi ne vit-on jamais un Fidelle qui ait persévéré dans cette véritable dévotion, qui ne soit mort en vrai prédestiné. Au contraire, quel hérétique qui n'ait pas eu un fond de dégoût, et même d'aversion pour la sainte Vierge? Ariens, Nestoriens, Eutychiens, Pélagiens, Calvinistes, Luthériens, et tous ceux qui dans ces derniers temps se sont séparés de l'Eglise, tous ceux qui ont des sentimens contraires à la foi, nul qui ne soit ennemi de la dévotion envers la sainte Vierge, nul qui ne blâme les louanges qu'on lui donne, et le culte qu'on lui rend. Froideur mortelle, aversion irréligieuse, indifférence criminelle: présage peu équivoque, marque certaine de réprobation.

Daignez, Mere de miséricorde, être toujours ma chere Mere; je proteste aujourd'hui, à la face du Ciel et de la Terre, que je veux être éternellement votre fidelle serviteur et votre enfant: nulle qualité qui me soit plus honorable, ni plus chere. Oui, Vierge sainte, je ferai profession toute ma vie d'être à votre service, de porter vos livrées, et d'être du nombre de vos dévots: obtenez-moi la grace de vous aimer tous les jours davantage.

Aspirations dévotes durant le jour.

**Monstra te esse Matrem.* L'Egl.

Faites, Vierge sainte, qu'il paroisse toujours que vous êtes ma chere Mere.

Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe. L'Egl.

Marie, Mere de grace et de miséricorde, protégez-moi contre les ennemis de mon salut, et faites que je rende les derniers soupirs entre vos mains.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° APRÈS que les premiers hommes de notre Religion se sont épuisés à célébrer les grandeurs de Marie; après qu'ils ont désespéré de trouver des termes proportionnés à la sublimité de son état; depuis qu'au nom de tous, saint Augustin a confessé son insuffisance, et protesté hautement qu'il manquoit d'expressions pour donner à la Mere de Dieu les louanges qui lui sont dues: *Quibus te laudibus efferam nescio:* se trouve-t-il des esprits et des cœurs si irréligieux qui désapprouvent ou qui censurent le zele que les véritables Fidelles ont pour exalter sans cesse celle qu'on ne respectera, qu'on ne louera jamais assez? Ne

peut-on pas penser que cette fausse délicatesse est une marque de réprobation? Pour vous, ayez-en une toute contraire. Soyez tout dévoué au service de la sainte Vierge, et faites-vous honneur de paroître tel; vous ne sauriez plaire davantage au Fils qu'en faisant bien votre cour à la Mere. Recherchez avec empressement tous les livres qui inspirent la dévotion à la sainte Vierge. Ayez soin de l'inspirer vous-même à tous ceux qui dépendent de vous, et qui sont commis à vos soins. Parlez souvent de la dévotion à la sainte Vierge, et parlez-en en des termes qui fassent connoître combien elle est dans votre cœur. Ce zele, cet empressement, cette ardeur affectueuse est une marque de salut.

2.° Cette multiplicité de Fêtes instituées en l'honneur de la sainte Vierge; ce nombre infini de temples et d'autels consacrés à Dieu sous son nom; tant de pratiques de piété établies par l'Eglise pour entretenir, pour nourrir notre dévotion envers la Mere de Dieu, tout cela doit réveiller votre ferveur et votre zele. Si vous avez quelque Chapelle, quelque oratoire, dédiez-le sous le nom de la sainte Vierge. Que ses images ornent votre cabinet et vos appartemens; ayez-en toujours une à côté de votre lit. C'est une sainte pratique de saluer la sainte Vierge toutes les fois qu'on apperçoit quelqu'une de ses images. Célébrez toutes ses Fêtes avec une singuliere dévotion, et rendez cette dévotion plus célebre par quelque libéralité. Le samedi est le jour de la semaine qui lui est singuliérement consacré par l'Eglise: solemnisez-le par quelque devotion particuliere. Peu de véritables dévots à la Vierge, qui à l'exemple de la plupart des Saints ne jeûnent le samedi en son honneur, ou qui n'aillent ce jour-là entendre la Messe, ou faire leur priere dans quelque Eglise où elle est plus particuliérement honorée. La persévérance dans ces pieuses pratiques est un présage de salut.

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINTE CLAIRE DE MONTE-FALCO, VIERGE.

SAINTE Claire, dont le Martyrologe Romain publie de si grandes merveilles, naquit à Monte-Falco, Ville d'Italie en Ombrie, près de Spolette, vers l'an 1275. Son pere nommé Damien, et sa mere Jacqueline, étoient moins distingués par leur naissance, que par leur exacte probité, qui les porta à donner à leurs enfans une éducation très-chrétienne. Ils eurent deux filles : Jeanne, qui passa ses jours dans les exercices de la plus fervente régularité dans une Communauté de Filles qu'elle avoit elle-même formée; et Claire, qui en fut le plus bel ornement. Jamais fille ne fut dévote de meilleure heure. Dès l'âge de cinq ans elle eut un attrait merveilleux pour l'oraison; le goût qu'elle y trouvoit faisoit assez connoître de quel principe lui venoient ces lumieres surnaturelles; et comme le don d'oraison n'est jamais séparé de l'esprit de pénitence, à peine notre jeune Sainte commença à vivre, qu'elle commença à se faire souffrir. La vue de Jesus-Christ sur la croix étoit pour elle un précepte d'une mortification continuelle. On auroit de la peine à croire qu'une jeune enfant de six ans eût non-seulement le courage, mais même la pensée de macérer son corps innocent au point que notre Sainte macéroit le sien. Elle se ceignoit tout le corps avec une corde remplie de nœuds, en sorte que si l'on n'eût eu la prévoyance de modérer ces excès d'une mortification si industrieuse, on eût été obligé bientôt de déchirer son corps par de cruelles incisions, pour l'empêcher de mourir.

L'enfer étonné d'une ferveur si prématurée,

mit tout en usage pour l'effrayer, et pour la décourager. Dégoûts, tentations, spectres mêmes, tout fut mis en œuvre pour étouffer dès leur naissance ces sentimens d'une dévotion qui étonnoit les plus parfaits : Claire trouva toujours aux pieds du Crucifix, et dans l'oraison, de quoi découvrir, et de quoi dissiper toutes ses ruses. Mais ce qui lui servit sur-tout et de bouclier, et d'asile durant ces dangereuses épreuves, ce fut sa dévotion tendre et affectueuse envers la Mere de Dieu. Comme l'amour de Jesus-Christ n'est jamais sans une tendre dévotion envers la sainte Vierge, notre Sainte étoit née, pour ainsi dire, avec une tendresse pour la Reine des Vierges qui parut dès le berceau, et qui alla toujours croissant jusqu'à la fin de sa vie.

Une ame si privilégiée n'étoit pas pour le monde : aussi ne soupiroit-elle que pour l'état Religieux. Quoiqu'elle n'eût encore que six ans, elle sollicita, elle pressa tant ses parens de la laisser entrer dans la Communauté de sa sœur, qu'il fallut enfin céder à son inclination et à ses prieres ; elle y fut reçue non en qualité de pensionnaire, ce que son âge demandoit, mais comme membre de la Communauté, dont elle commença dès-lors de garder, avec plus de ferveur que personne, les saintes observances. La joie qu'elle eut de se voir admise parmi les épouses de Jesus-Christ, lui fit naître le désir d'en témoigner à son divin époux sa reconnoissance. Elle résolut de jeûner huit jours de suite, et elle le fit avec tant de rigueur, qu'elle ne prit durant tout ce temps qu'un peu de pain sec, et une pomme. A la vérité son abstinence ordinaire tenoit du prodige ; à peine prenoit-elle de nourriture dans un mois, ce qui à peine auroit suffi pour la nourrir durant huit jours ; et si l'obéissance la contraignoit de modérer son jeûne le Dimanche et les grandes Fêtes, tout l'adoucissement se réduisoit à ajouter au pain

sec

sec quelques herbes sauvages, et quelques feves seches trempées dans de l'eau.

Altérée du désir extrême de souffrir pour Jesus-Christ, elle ajoutoit sans cesse des austérités étonnantes à son abstinence; elle n'eut jamais d'autre lit que la terre nue, ou un ais; le plancher et les murailles de sa chambre teintes de son sang, montroient l'innocente cruauté de ses disciplines; et une haire affreuse qu'elle ne quittoit que rarement, faisoit voir jusques où elle portoit l'austérité. A la vérité, une ame si pure et si pénitente ne manquoit pas de consolation; ses oraisons n'étoient guere que des extases; et durant ces longues et fréquentes extases, de quelle abondance de douceurs célestes, de quel torrent de délices spirituelles, ce cœur embrasé du divin amour n'étoit-il pas inondé? La sainte Vierge qui la regardoit comme une de ses plus cheres filles, lui apparoissoit fréquemment. Un jour elle lui présenta son divin Fils sous la forme d'un petit enfant. La Sainte se trouva alors si embrasée du feu du divin amour et pour la Mere et pour le Fils, qu'elle ne put sans miracle survivre à une faveur si insigne.

Sa sœur Jeanne qui gouvernoit avec tant de zele et de sagesse sa Communauté, voyant augmenter tous les jours le nombre de ses Filles, résolut de bâtir un plus grand Monastere sur une colline, où une croix miraculeuse lui avoit comme désigné le lieu du nouveau Couvent. Ayant surmonté heureusement tous les obstacles qui s'opposoient à ce pieux dessein, elle y transféra toutes ses Filles; et ayant prié l'Evêque de Spolette leur Diocésain, de les mettre en Regle, elles en reçurent celle de saint Augustin, et ayant fait leurs vœux entre ses mains, elles formerent une nouvelle Communauté Religieuse. Les dépenses qu'il avoit fallu faire pour le nouveau Couvent, ayant obligé la Communauté à

avoir recours aux aumônes pour vivre, notre Sainte qui n'avoit de l'ambition que pour les emplois laborieux et humilians, fut chargée de faire tous les jours la quête : sa modestie quêtoit pour elle ; elle ne leva jamais son voile, et n'entra jamais dans aucune maison ; on la voyoit à la porte comme une personne qui est en oraison. Cet emploi pénible et assujettissant, ne put jamais la distraire un seul moment, ni l'obliger de modérer son jeûne. Accablée des fatigues du jour, elle se délassoit la nuit au pied de l'Autel, où elle passoit d'ordinaire jusqu'au lendemain en priere. La crainte qu'un emploi si fatigant ne ruinât tout-à-fait la santé foible et délicate de notre Sainte, ayant obligé la Supérieure à le lui ôter, elle trouva bientôt le secret de se dédommager de cette indulgence par de nouvelles austérités.

Elle regardoit son corps comme une victime qu'elle se faisoit un plaisir d'immoler tous les jours à la justice divine pour les péchés qui se commettoient ; et elle résolut de ne quitter plus la haire que pour déchirer son corps par de sanglantes disciplines. Il est difficile de porter l'exacte observance des Regles plus loin. Croyant un jour d'avoir manqué à la regle du silence, pour avoir dit quelques mots dont elle auroit pu se dispenser, elle se condamna à réciter cent fois le *Pater*, tenant ses pieds nus dans de l'eau glacée. Sa sœur lui ayant représenté que parlant à son propre frere, elle pouvoit lever son voile sans difficulté : Puisqu'on ne parle qu'avec la langue, répondit-elle, agréez que je tienne mes yeux et mon visage voilés. Son recueillement profond étoit l'effet de son union intime avec Dieu. La passion de Jesus-Christ étoit le sujet de son oraison continuelle. Quand on a vu Jesus-Christ sur la Croix, disoit-elle, peut-on penser à un autre objet ?

Les délices spirituelles qu'elle goûtoit à la Communion, étoient pour elle un avant-goût des

joies du Ciel. On l'appeloit le Séraphin mortel. Son air, sa modestie, ses discours, son silence même, tout inspiroit cet amour divin dont son ame étoit embrasée. Sa charité pour ses sœurs et pour le prochain, répondoit à son amour pour Dieu. Elle trouvoit pénibles tous les emplois qu'on donnoit aux autres, toujours au-dessus de leurs forces; et tous ensemble toujours au-dessous de ses forces, parce qu'ils étoient toujours au-dessous de son courage et de son grand cœur; elle remplissoit elle seule presque tous les emplois pénibles du Monastere; les plus bas, les plus humilians étoient toujours ceux pour lesquels elle croyoit avoir le plus de talent; et on ne pouvoit lui faire plus de plaisir que de la surcharger de travaux. Sa sœur étant morte de la mort des Saints, comme elle le connut par une révélation, elle fut élue tout d'une voix Supérieure. Cette premiere place alarma son humilité, qui fut toujours sa vertu favorite; elle eut beau ajouter à ses larmes ses prieres; elle eut beau représenter son âge, ses prétendues imperfections, son peu de santé, on n'eut nul égard à son invincible répugnance; ce qui la consola, ce fut la pensée qu'elle auroit la liberté de choisir tout ce qu'il y auroit de plus abject et de plus pénible dans la maison, et qu'on ne mettroit plus de bornes à ses pénitences.

Une Supérieure d'une sainteté si éminente établit bientôt la ferveur et la perfection parmi les Sœurs. Ses exemples étoient une regle vivante, et son crédit auprès de Dieu une source féconde de bénédictions. Une disette universelle dans tout le Bourg de Monte-Falco ayant réduit les Sœurs à manquer de pain, notre Sainte eut recours à Dieu; et à peine eut-elle achevé sa priere, qu'on vit à la porte du Monastere deux Anges sous la forme de deux jeunes hommes, chargés chacun d'une hotte pleine de pains; et ce secours miraculeux continua tout le temps de la disette.

Quoique cette Communauté naissante fût dans sa primitive ferveur, la nouvelle Supérieure fit des Réglemens qui perfectionnerent merveilleusement ce nouvel Institut, et rendirent cette Maison un modele de toutes les Communautés Religieuses. Elle réforma les parloirs, et les changea en oratoires. Tous les entretiens séculiers en furent bannis. Les Religieuses y étoient invisibles aux personnes de dehors ; on ne s'y entretenoit que de Dieu ; et elles n'y pouvoient être que dans une posture gênante. On ne voyoit par tout le Monastere que les images des instrumens de la Passion du Sauveur. La pauvreté s'y montroit par-tout ; et quoique le Monastere eût des revenus, nulle des Sœurs qui ne fût extrêmement pauvre.

Il eût été difficile, sous une si sainte Supérieure, d'être imparfaite ; ses exemples, ses paroles, ses miracles, tout inspiroit le désir de la plus haute perfection. Sa charité prévenoit les plus petits besoins, et sa ferveur en inspiroit aux plus lâches. Son assiduité auprès des malades, et les services qu'elle leur rendoit jour et nuit les charmoient. Voyant un jour panser un ulcere qui faisoit horreur, elle prit mal au cœur : revenue de sa défaillance, elle condamna sa trop grande délicatesse ; et pour la vaincre, elle voulut le jour même panser la malade ; elle baisa la plaie, en suça le pus, et dès-lors elle ne sentit plus de répugnance. Ses paroles étoient aussi efficaces que ses actions, et rien ne pouvoit résister à l'efficacité de ses prieres. Peu de pécheurs pour qui elle prioit, qui ne se convertissent ; et tout étant en combustion dans le Pays, par les différends survenus entre les habitans de Monte-Falco et ceux de Trevi, de Florence, d'Arezzo, de Spolette et de Reate, notre Sainte n'eut pas plutôt levé les mains au Ciel, que les armes tomberent des mains; tous ces peuples que rien n'avoit

pu appaiser, convinrent de tout, dès qu'on se fut recommandé aux prieres de notre Sainte.

Quoique des maladies presque continuelles, et des douleurs très-violentes, jointes à ses excessives austérités, la tinssent continuellement sur la croix, elle étoit tous les jours plus affamée de souffrances. Ce désir ardent de souffrir pour Jesus-Christ, l'ayant portée à demander à son divin Epoux de sentir elle-même toutes les douleurs et les amertumes de sa Passion, elle fut abondamment exaucée. Jesus-Christ lui ayant apparu chargé de sa croix, lui fit part des douleurs de sa Passion; l'impression fut si forte, et les douleurs si vives, qu'elle n'eut pas pu y résister; mais la même main qui lui faisoit sentir ces douleurs si vives, l'empêchoit de mourir. Depuis cette insigne faveur, elle ne mena plus qu'une vie fort languissante. Elle disoit qu'elle étoit devenue le petite servante de la sainte Vierge sur le Calvaire, inséparable de cette Mere de douleurs. Ce ne fut pourtant point là son plus grand martyre.

Entretenant un jour ses Filles des douceurs qu'on goûte à méditer assidument sur la Passion du Sauveur; une jeune Religieuse, lui dit d'un ton un peu vif: Vous nous parlez tant, ma Mere, de ces goûts exquis, de ces douceurs charmantes qu'on goûte dans ces méditations du Calvaire; pour moi, je ne trouve que dégoûts, que sécheresses dans ces tristes Méditations. La Sainte fut indignée d'une vivacité si peu édifiante, et suivant un peu trop son premier mouvement, fut émue, et le parut un peu trop. Dieu la punit bien rigoureusement d'une faute si légere. Elle fut durant onze ans dans un délaissement accablant: plus de goût dans l'oraison, plus de visions, plus de douceurs sensibles: livrée, pour ainsi dire, à tout l'enfer; ce ne furent plus que tentations abominables, que frayeurs continuelles, que sé-

cheresses, que troubles, que révolte, que sentimens de désespoir; elle eut beau pleurer, gémir, redoubler même ses austérités, implorer la divine miséricorde, le Ciel étoit d'airain à son égard, Dieu et la sainte Vierge paroissoient sourds et insensibles. Enfin après onze ans de purgatoire, le calme revint; le divin Epoux appaisé et content de sa longue et inébranlable persévérance, fit entendre sa voix; il la consola et lui rendit ses faveurs au centuple. Ce ne furent plus qu'extases, que visions, que douceurs spirituelles; et ce fut dans une de ces visions extraordinaires que Jesus-Christ lui dit, que sa dévotion à sa Passion lui étoit si agréable qu'il vouloit en graver tous les instrumens dans son cœur; dès ce moment elle en sentit continuellement toutes les pointes; elle ne put pas même s'empêcher de dire confidemment à quelques-unes de ses Sœurs et à son Confesseur, la grace que Dieu lui avoit faite; et l'on fut dès-lors persuadé qu'on en verroit après sa mort les marques sur son cœur.

Jesus-Christ favorisa de plusieurs dons cette épouse crucifiée; elle eut un don éminent de prophétie et celui des miracles; on assure qu'elle ressuscita deux morts, et qu'elle guérit sur le champ plusieurs malades. On la canonisa, pour ainsi dire, durant sa vie: on ne l'appeloit que la Sainte de Monte-Falco; on venoit de bien loin pour se recommander à ses prieres; et les Prélats, les Cardinaux et les Princes s'estimoient heureux d'avoir quelque part à son souvenir. Dieu voulut enfin récompenser une si sainte vie: elle fut avertie durant une extase du jour de sa mort: elle s'y prépara par un renouvellement de ferveur; elle se fit administrer les derniers Sacremens, quoiqu'elle ne parût pas fort malade; et après avoir exhorté toutes ses cheres Filles à une dévotion tendre à Jesus-Christ sur la croix et à la

sainte Vierge, elle mourut de la mort des Justes le 18 d'Août de l'année 1308, âgée denviron 33 ans, qu'elle avoit passé presque tous dans le Monastere. Son visage parut après sa mort plus brillant et plus vermeil que durant sa vie. On voulut absolument voir son cœur : on l'ouvrit, et on y trouva en effet les instrumens de la Passion si bien gravés, qu'on crut être obligé de manifester cette merveille. L'Evêque de Spolette en étant averti, envoya son Grand-Vicaire pour vérifier ce fait. Celui-ci peu crédule, traita d'abord ce miracle de pure vision : on eut beau lui montrer ce cœur ; il crut qu'on y avoit imprimé ce qu'on publioit comme un miracle : pour s'en convaincre, il fit ouvrir le cœur en sa présence, et il trouva les mêmes marques gravées visiblement sur les deux surfaces ; il fit encore couper chaque partie en deux, et sur chaque portion du cœur il vit les mêmes marques. Un miracle si autorisé fit grand bruit. Toute la Ville accourut au Couvent : on lui fit de magnifiques obseques : on travailla bientôt au procès de sa Canonisation ; et l'an 1316, huit ans après son décès, le Pape Jean XXII donna deux Bulles au commencement de son Pontificat, pour en faire la cérémonie ; et le Pape Urbain VIII permit à tous les Religieux et Religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin d'en faire la Fête. Le Martyrologe Romain parle de cette Sainte en ces termes : *A Monte-Falco en Ombrie, sainte Claire, Vierge, Religieuse de l'Ordre des Hermites de Saint-Augustin. On révere encore aujourd'hui avec beaucoup de dévotion les sacrés Mysteres de la Passion de Jesus-Christ, qu'il a bien voulu graver sur son cœur.*

La Messe de ce jour, est celle de l'Octave de l'Assomption.

L'Oraison à l'honneur de sainte Claire, est celle qui suit.

EXAUDI nos, Deus salutaris noster : ut sicut de Beatæ Claræ Virginis tuæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum nostrum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, ô Dieu, qui êtes notre salut ; afin que comme la Fête de la Bienheureuse Claire votre Vierge fait le sujet de notre joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une dévotion sainte. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPITRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 24.

IN omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor. Tunc præcepit, et dixit mihi Creator omnium ; et qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare, et in electis meis mitte radices. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion. Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho. Quasi oliva speciosa in campis,

J'AI cherché un lieu de repos parmi toutes les Nations, et je me suis choisi une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'Univers m'a parlé, et m'a fait connoître sa volonté ; celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans Jacob ; qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes élus. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la Cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem ; j'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu ; j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints ; je me suis élevée comme les cedres du Liban, et comme les cyprès de la montagne de Sion, j'ai poussé

et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis. Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi : quasi myrrha electa, dedi suavitatem odoris.

mes branches en haut comme les palmiers de Cadès, et comme les plantes de rosiers de Jéricho ; je me suis élevée comme un bel olivier dans la campagne, et comme le plane qui est planté dans les places, sur le bord des eaux. J'ai répandu une senteur de parfum, comme le cinnamome et comme le baume le plus précieux, et une odeur comme celle de la myrrhe la plus excellente.

Comme le livre de l'Ecclésiastique d'où cette Epître est tirée, est un précis de tous les livres de Salomon, l'Eglise lui donne le nom de livre de la Sagesse, dont ce Chapitre fait l'éloge. L'Auteur décrit ici son origine, et ses admirables effets. Il est tout clair que le Saint-Esprit qui inspiroit l'Auteur, avoit en vue le portrait de la très-Sainte Vierge Mere du Verbe Incarné, qui est la seule véritable sagesse.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur m'a dit : Habitez dans Jacob ; qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes Elus. On auroit tort de chercher de véritables dévots de la sainte Vierge ailleurs que parmi les Elus de Dieu : ils sont son héritage, puisqu'ils sont celui de son Fils. Elle ne se trouve chez les autres, pour ainsi dire, qu'en passant : mais c'est avec les Elus qu'elle fixe sa demeure ; ils sont ses enfans, elle est leur Mere, et voilà le principe de leur tendre dévotion. D'où vient cette aversion, cet éloignement, ou du moins cette indifférence qu'on tous les hérétiques pour la sainte Vierge ; Nul qui ne se soit déclaré contre elle ; nul qui ne trouve la dévotion de ses enfans indiscrete ; nul qui ne tâche d'abolir, ou d'affoiblir du moins son culte ; nul qui ne blâme cette ardente, cette affectueuse, cette respectueuse dévotion : c'est que la sainte Vierge, comme chante l'Eglise,

est l'écueil contre lequel ont échoué toutes les erreurs, et elle le sera toujours; elle seule a triomphé de toutes les hérésies; à peine s'en est-il formé une dans le Christianisme qui ne l'ait attaquée; et il n'y en a point qu'elle n'ait confondue : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*, dit S. Augustin avec toute l'Eglise : c'est-là un effet de cette inimitié mortelle que Dieu prédit devoir être éternellement entre la femme, c'est-à-dire, la sainte Vierge, et le serpent; et parce qu'elle lui a écrasé la tête, il tâche de lui mordre le talon. *Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.* Voilà ce qui a mis et mettra toujours de mauvaise humeur contre la sainte Vierge tous ceux sur qui le démon a quelque autorité : mais voilà aussi ce qui ranime la confiance de tous les vrais Fidelles. Depuis la victoire qu'elle a remportée sur le démon, en devenant la Mere de Notre-Sauveur; depuis le pouvoir sans bornes qu'elle a reçu auprès de son divin Fils en devenant sa Mere, que lui manque-t-il de tout ce qui peut affermir notre confiance? Veut-on attirer la grace; veut-on se procurer contre les dangers un secours puissant, et un ferme soutien; veut-on assurer son salut : recourons à Marie, invoquons Marie, soyons dévots à Marie. Si nous sommes obligés de croire ce que croit l'Eglise, comme la regle de notre foi, ne sommes-nous pas obligés de faire ce que fait l'Eglise, comme la regle de nos mœurs? Or combien de prieres solemnelles l'Eglise tous les jours adresse-t-elle à la Mere de Dieu, pour implorer son assistance? elle ne commence aucune de ses prieres, elle ne termine jamais l'Office divin que par une priere à la sainte Vierge. Nous avons sans cesse besoin de la grace, elle en est la Mere. L'heure de la mort est critique pour nous, c'est le moment décisif de notre sort éternel : la sainte Vierge est notre asile; elle est

notre consolation, notre secours, notre refuge. Ce qui porte l'Eglise à la prier sans cesse de nous assister à présent et à l'heure de notre mort: *Nunc et in hora mortis nostræ.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 10.

In illo tempore: Intravit Jesus in quoddam Castellum: et mulier quædam Martha nomine, excepit illum in domum suam, et huic erat soror nomine Maria, quæ etiam sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius. Martha autem satagebat circa frequens ministerium; quæ stetit, et ait: Domine, non est tibi curæ, quòd soror mea reliquit me solam ministrare! dic ergo illi, ut me adjuvet. Et respondens, dixit illi Dominus: Martha, Martha, solicita es, et turbaris erga plurima. Porrò unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

En ce temps-là: Jesus entra dans un Bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avoit une sœur nommée Marie, qui se tenoit assise aux pieds du Seigneur, et qui écoutoit sa parole. Cependant Marthe se donnoit beaucoup de peine à apprêter divers mets; et se présentant: Seigneur, dit-elle, ne faites-vous point réflexion que ma sœur me laisse travailler toute seule! Dites-lui donc qu'elle m'aide. Marthe, Marthe, lui répondit le Seigneur, vous vous inquiétez, et vous vous embarrassez de plusieurs choses. Après tout une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

MÉDITATION.

De l'auguste qualité de Mere de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la dignité de Mere de Dieu, comme dit saint Thomas (*a*), est en quelque façon infinie, et qu'elle est incompréhensible à l'esprit humain; elle a pour terme Dieu qu'elle renferme dans son idée : car qui dit une Mere, dit nécessairement un Fils; et qui dit une Mere de Dieu, dit nécessairement un Fils qui est Dieu lui-même; et comme l'esprit humain ne sauroit comprendre la dignité de Fils de Dieu, il est également impossible qu'il puisse comprendre celle de sa divine Mere. *Concevez* (b), dit saint Grégoire, *ce que c'est qu'un Fils de Dieu, et vous concevrez ce que c'est que sa Mere. L'excellence de l'un vous fera connoître l'excellence de l'autre.* Vous me demandez, dit saint Eucher, quelle est la Mere; demandez auparavant quel est le Fils : *Quæritis qualis Mater, quærite priùs qualis Filius.* En effet, c'est la plus grande et la plus étroite alliance qu'une pure créature puisse contracter avec Dieu; à l'union hypostatique près, on ne sauroit concevoir une plus grande union que celle d'une Mere avec son Fils. Ce qui a fait dire à Albert le Grand, que la sainte Vierge au moment qu'elle devint Mere de Dieu, n'a pu être plus intimément unie à Dieu, à moins que de devenir Dieu elle-même : *In hac Annuntiatione sanctissima Virgo magis Deo conjungi non potuit, nisi fieret Deus.* C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, ou du moins à saint

(a) 1. q. 25. (b) *In lib.* 1. *Reg.*

Fulgence son disciple, que la chair de Jesus-Christ étant la chair de Marie, *Caro Christi*, *Caro Mariæ* (a), en vertu de la naissance qu'elle lui a donnée, elle ne fait, pour ainsi dire, qu'une même chose avec lui : *Unum effecit Matrem et Filium.* C'est sur cette vérité que saint Bonaventure dit que l'auguste dignité de Mere de Dieu est comme le dernier effort de la puissance divine. Dieu, dit-il, peut faire un monde plus grand que celui qu'il a fait, un Ciel plus vaste, un soleil plus lumineux, un feu plus pur, une terre plus fertile; mais il ne peut pas faire une Mere plus noble, plus respectable, plus excellente, plus auguste qu'une Mere de Dieu : *Majorem matrem quàm Matrem Dei facere non potest.* Avons-nous jamais fait réflexion à l'incompréhensible dignité de la sainte Vierge ? Saint Chrysologue dit qu'il n'y a que ceux qui ne connoissent point ce que c'est que Dieu, qui n'admirent point avec étonnement la grandeur ineffable de Marie : *Quantus sit Deus ignorat, qui hujus Virginis mentem non stupet, animam non miratur* (b). C'est ce qui a fait dire aux Saints Peres, et en particulier à saint Chrysostôme et au Bienheureux Pierre Damien, que tout ce qu'il y de plus grand, de plus noble, de plus parfait parmi toutes les pures créatures, les Chérubins, les Séraphins, les premieres Intelligences célestes, tout est au-dessous de la sainte Vierge ; il n'y a que l'Ouvrier qui soit au-dessus de cet ouvrage : *Videbis quidquid majus est, minus esse Virgine; solumque opifitem opus istud supergredi* (c). Oui, Vierge sainte, s'écrie saint Epiphane, vous êtes supérieure à tout ce qui n'est pas Dieu : *Sola, Deo excepto, cunctis superior existis* (d). Il n'y a rien, non il n'y a rien,

(a) *Serm. de Assumpt.* (b) *Serm.* 140. (c) *Serm. de Nat.* (d) *Orat. de Laud. Virg.*

Vierge très-sainte, s'écrie aussi saint Anselme, qui vous soit égal, rien qui vous soit comparable; car tout ce qui est, ou est au-dessus de vous, ou est au-dessous; Dieu seul est au-dessus de vous, et vous êtes supérieure à tout ce qui n'est pas Dieu. *Quod suprà te, solus Deus; quod infrà te, omne quod Deus non est* (a). Quelle doit être notre vénération pour la Mere de Dieu! quel dévouement, quel respect, quelle confiance, quelle dévotion et quel zele pour son culte!

SECOND POINT.

Considérez quel doit être le crédit qu'a cette divine Mere auprès de son divin Fils, et quel est son pouvoir, sa sublime dignité, son excellence, et quelle doit être notre confiance en elle, et notre culte: un fils bien né peut-il refuser quelque chose à sa chere mere? Marie doit tout à la bonté de Dieu; mais ce Dieu ayant élevé Marie jusqu'à la suprême dignité de Mere de Dieu, peut-il lui refuser tout ce qu'un fils doit à sa mere? Non, ne craignons pas d'en trop dire, disent les Saints Peres, lorsque nous louons la Mere de Dieu, soyons sûrs seulement que nous n'en dirons jamais assez. Saint Jean Damascene défie non-seulement les hommes, mais encore les Anges de la louer dignement; ses louanges ne peuvent être renfermées dans aucun éloge. Etant Mere, dit-il, elle doit posséder tous les biens de son Fils, et au culte près de latrie qui est dû à Dieu seul, elle doit être honorée d'un culte particulier, qui se rapporte toujours à Dieu, puisque ce n'est que parce qu'elle est Mere de Dieu qu'on l'honore d'une maniere si singuliere et toujours religieuse. *Decet Matrem ea quæ Filii sunt possidere et ab omnibus adorari* (b). O trois fois sainte et sacrée

(a) *De Concept. Virgin.* (b) *Orat. de Assumpt.*

Vierge, s'écrie saint Basile de Seleucie! celui qui dira de vous tout ce qu'il y a de plus grand, de plus magnifique, de plus illustre, de plus glorieux, ne dira rien que de vrai : *O ter sacrosancta Virgo! de te qui omnia illustria et gloriosa dixerit, nunquam is quidem à veritatis scopo aberraverit.* Ai-je eu jusqu'ici des sentimens pareils à ceux de ces Saints Peres, et de toute l'Église? quel a été mon zele et mon empressement pour l'honorer du culte qui lui est dû? mais ai-je pensé que celle qui est Mere de Dieu, veut bien être ma Mere? Quel honneur pour moi! mais quel bonheur! Qu'ai-je à craindre avec une telle protection? Mais quel fond, quel motif de confiance! la Mere de Dieu, de mon Rédempteur, de mon Juge, de celui qui est seul l'arbitre de mon sort éternel, est ma chere Mere : la Mediatrice auprès de mon Sauveur, la Trésoriere du Tout-Puissant, la Distributrice des graces, m'aime avec tendresse, me protege comme son serviteur, m'aime comme son enfant; et je ne la servirai pas avec zele, avec ardeur! et je ne l'aimerai pas comme ma chere Mere! aurai-je honte de porter sa livrée, d'être du nombre de ses serviteurs, de ses dévots? aurai-je honte de faire profession d'être l'un des plus zélés serviteurs de Marie?

A Dieu ne plaise, Vierge sainte, que je mérite jamais ce reproche; malheur à qui ne vous aime pas : pour moi je m'engage dès ce moment à vous honorer, à vous servir avec tout le zele, l'empressement et la tendresse possible : vous êtes ma chere Mere, vous êtes après Dieu notre vie, notre consolation, notre espérance. Obtenez-moi la grace d'être éternellement du nombre de vos véritables serviteurs et de vos enfans.

Aspirations dévotes durant le jour.

Monstra te esse Matrem ; sumat per te preces, qui pro nobis natus, tulit esse tuus. L'Egl.

Faites voir que vous êtes notre Mere ; et que par votre moyen nos prieres soient exaucées de celui qui pour l'amour de nous a bien voulu être votre Fils.

O Domine quia ego servus tuus, ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ. Psal. 115.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre serviteur, et qu'étant votre serviteur, celle qui étant votre Mere ne se regarde que comme votre servante, veut bien être ma bonne Mere.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA haute idée que nous avons des grandeurs de Marie ne doit pas être purement spéculative. Cette connoissance doit être pratique ; elle ne doit pas nous inspirer des sentimens muets, oisifs ; l'admiration doit être accompagnée du culte. Admirons avec étonnement les grandeurs ineffables de la sainte Vierge ; mais il faut que nos prieres, notre confiance et notre dévotion disent combien nous l'honorons. Parmi les diverses pratiques de piété envers la sainte Vierge, celle de réciter le Pseautier que saint Bonaventure a composé en l'honneur de la sainte Vierge, est une des plus utiles ; ce Pseautier renferme cent cinquante Pseaumes composés par ce grand Docteur et ce grand Saint, à l'imitation de ceux de David ; divers Cantiques, à l'imitation de ceux des Prophetes ; une Hymne qui répond à celle du *Te Deum laudamus ;* et un Symbole à l'instar de celui de saint Athanase. De tout cela on en a composé un Office distribué par heures

pour tous les jours de la semaine, à l'imitation de l'Office divin. Comme ce grand Saint a ramassé dans ce Pseautier tout ce qu'on peut dire de grand et d'affectueux de la Mere de Dieu, il est difficile de n'être pas touché des tendres sentimens dont ce célebre Docteur étoit rempli. Vous trouvez tout ce Pseautier distribué en Offices dans un seul livre; ayez-le pour le réciter chaque jour, et vous expérimenterez bientôt combien cette pratique de piété est utile.

2.° Il y a peu de Saints qui n'ayent fait des prieres particulieres à la sainte Vierge: rendez-vous-les familieres. Voici celle qu'a composé saint Ephrem, et qu'il récitoit tous les jours avec une dévotion singuliere: " O très-sainte et „ très-immaculée Vierge, Mere de mon Dieu, „ Reine de lumiere, très-puissante et très-charitable, vous êtes plus noble que tous les Esprits célestes, plus pure que tous les rayons „ du soleil, plus digne d'honneur que tous les „ Chérubins, plus sainte que les Séraphins, „ plus glorieuse sans comparaison que toutes les „ Hiérarchies des Anges. O sainte Dame, qui „ avez été l'espérance des anciens Peres, la „ gloire des Prophetes, la louange des Apôtres, „ l'honneur des Martyrs, la joie des Saints, la „ couronne des Vierges, recevez-moi, et me „ conservez sous les ailes de votre charité, et à „ l'ombre de votre protection. Ayez pitié de moi „ qui suis un misérable pécheur souillé d'une infinité de crimes par lesquels j'ai offensé Jesus-„ Christ, votre Fils, mon Dieu et mon Juge. „ O Vierge pleine de grace, éclairez mon entendement, mettez des paroles en ma bouche, „ donnez le mouvement à ma langue, afin qu'avec „ toute l'affection de mon cœur je chante vos „ louanges, et je vous salue avec le même respect, et la même dévotion due à la Mere de „ Dieu, avec laquelle vous salua l'Ange Ga-

„ briel, quand il vous dit : *Je vous salue Marie*
„ *pleine de grace, le Seigneur est avec vous ;* et
„ que je dise avec le même esprit et la même
„ tendresse qu'Elisabeth : *Vous êtes bénie entre*
„ *toutes les femmes.* „

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT LOUIS, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT Louis encore plus célebre par sa sainteté et par ses miracles, que par son illustre naissance, étoit petit-neveu de saint Louis Roi de France, et neveu par sa mere de sainte Elisabeth de Hongrie. Il naquit à Brignoles en Provence l'an 1274. Il fut le second fils de Charles II, dit le Boiteux, Roi de Naples et de Sicile, et de Marie, fille d'Etienne V Roi de Hongrie. Louis dans son enfance n'eut presque jamais rien d'enfant ; tout étoit en lui beaucoup au-dessus de son âge, soit ou la maturité de l'esprit, soit ou la retenue et la gravité des mœurs. Ses Gouverneurs n'eurent jamais besoin de l'avertir de ses petits devoirs ; il prévenoit leurs instructions par son inclination pour la piété avec laquelle il sembloit être né, et leurs leçons par son amour pour la retraite et pour l'étude. Les jeux, les divertissemens, et tous les exercices qui font les amusemens et les plaisirs ordinaires des jeunes Princes, ne furent jamais de son goût. Il aimoit la lecture des livres de piété, et encore plus la priere. On avoit de l'admiration à la Cour, et même du respect pour sa modestie. La mollesse et l'amour du plaisir qui naissent avec les Grands, et qui croissent toujours avec l'âge dans une Cour où tout flatte l'amour-propre et les sens, ne furent presque

pas connus du jeune Prince. Il se déroboit ordinairement de la compagnie des enfans d'honneur qu'on élevoit avec lui, lorsqu'ils alloient au jeu ou à quelque autre divertissement, et c'étoit toujours pour aller passer ce temps à son Oratoire. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'au milieu des délices dans lesquelles un jeune Prince est nourri, il s'étudia à mortifier ses sens, et à macérer sa chair dès son enfance.

Il n'avoit que sept ans lorsque nonobstant la délicatesse avec laquelle il étoit élevé, on le trouvoit souvent hors de son lit, couché par un mouvement de pénitence sur le tapis de pied. C'est le témoignage qu'en rendit la Reine sa mere, de la bouche de laquelle l'Auteur de sa vie avoit appris cette singularité. Ses promenades se terminoient toujours à quelque Eglise ou à quelque Monastere de Religieux, et tout son plaisir étoit d'apprendre tous les exercices de mortification et de piété, qui font le principal fond de la vie Religieuse. Il ne pouvoit souffrir les marques de sa qualité au pied des autels. Sa foi et son respect ne pouvoient s'accommoder de ses distinctions; on avoit beau lui préparer des prie-Dieu et des carreaux, il ne vouloit être à genoux qu'à terre. Sa dévotion et sa modestie en inspiroient à tous les Courtisans, et l'on disoit que pour avoir de la dévotion, il n'y avoit qu'à voir le Prince entendre la Messe.

Son air, sa modestie, sa douceur lui gagnoient tous les cœurs; tous ceux qui composoient sa Maison ne l'appeloient que l'Ange de la Cour; et il l'étoit en effet par sa rare pureté et par son innocence. Il posséda cette pureté dans un si haut degré de perfection, qu'étant encore enfant, il ne vouloit point qu'aucune femme entrât dans sa chambre. Il avoit fait, comme Job, un accord avec ses yeux pour ne regarder jamais en face une fille; et cette délicate vertu, qui fut toute sa

vie sa vertu favorite, étoit un don de la Reine des Vierges, pour qui notre Saint eut dès le berceau une dévotion et une tendresse qui fit dire dès-lors que Louis étoit le serviteur chéri et le fils bien-aimé de la Mere de Dieu. Il récitoit tous les jours un grand nombre de prieres en son honneur, et sa confiance en cette Mere de miséricorde étoit sans bornes.

Comme notre Saint avoit l'esprit excellent, il fit de merveilleux progrès dans toutes les sciences dans un âge où à peine les jeunes gens commencent à étudier.

Louis brilloit ainsi à la Cour par tant de rares qualités et par une piété sur-tout qui a peu d'exemples, lorsque la divine Providence voulut le faire passer par des épreuves toutes propres à épurer et à perfectionner sa vertu. L'an 1284, deux ans après la révolte générale de la Sicile, le Roi d'Aragon allant assiéger Messine, il y eut un combat naval, dans lequel Charles II, dit alors le Prince de Salerne, pere de Notre Saint, fut pris par les Aragonois, trois jours avant l'arrivée du Roi Charles son pere, qui venoit à son secours avec un grand nombre de vaisseaux. Ce dernier étant mort quelques mois après, le Roi Charles II resta quatre ans en prison, et n'en sortit que par les soins du Pape Nicolas IV et de Philippe-le-Bel Roi de France, en promettant de porter Charles Comte de Valois à renoncer au Royaume d'Aragon, et de consentir que le Pape investît Jacques d'Aragon de celui de Sicile; pour assurance de quoi il donna en ôtage trois de ses fils, du nombre desquels fut notre Saint, avec cinquante Gentilshommes. Il n'avoit que quatorze ans, lorsqu'il fut envoyé en Catalogne pour la délivrance de son pere. Cette disgrace ne servit qu'à donner un nouvel éclat à sa vertu. Louis passa sept ans dans cette prison, où la dureté du Roi Alphonse III donna beaucoup d'exercice à sa

patience. Il n'y fut pas toujours traité en fils de Roi. La joie cependant qui paroissoit sur son visage, faisoit assez connoître avec quel esprit il recevoit ces mauvais traitemens. Son exemple soutint ses autres freres et les autres ôtages, qui n'étoient pas traités plus favorablement. Croyez-moi, leur disoit-il, l'adversité est beaucoup plus avantageuse que la prospérité à ceux qui font profession de servir Dieu, parce que nous ne lui sommes jamais si soumis que dans la souffrance. La prospérité enivre, elle nous aveugle et nous égare, elle enhardit toutes les passions; et en flattant notre amour-propre, elle nous fait perdre la crainte de Dieu.

Non-content des amertumes de son état, il joignit aux peines de sa captivité beaucoup d'austérités volontaires. Il jeûnoit plusieurs fois la semaine avec une rigueur étonnante; il châtioit souvent son corps avec des chaînes de fer, et ordinairement jusqu'au sang, veillant sans cesse à la conservation de sa chasteté, sur laquelle il étoit d'une délicatesse extrême. Il ne voulut jamais permettre qu'aucune femme lui parlât sans témoin, pour prévenir tous les pieges qu'on auroit pu lui tendre. Ce fut durant ce séjour qu'il fit en Catalogne, qu'il lia une étroite amitié avec les Religieux de Saint-François. Il ne pouvoit se séparer de ces saints Religieux; et il obtint des Supérieurs, qu'il y en auroit toujours deux qui coucheroient dans sa chambre. Il passoit avec eux la plus grande partie du jour et de la nuit en prieres. Tous les jours il récitoit l'Office de l'Eglise et le petit Office de la Vierge, à quoi il joignoit celui de la Passion du Sauveur, avec beaucoup d'autres prieres. Il se confessoit tous les jours avant que d'entendre la Messe, pour assister au divin sacrifice avec plus de dévotion; et comme ils avoient la Ville de Barcelone pour prison, il ne sortoit du logis que pour aller à

l'Eglise ou dans les Hôpitaux, où il passoit les heures à rendre aux malades les services les plus dégoûtans et les plus pénibles. Toutes ces pratiques de sa dévotion et de sa charité n'empêchoient point qu'il ne s'appliquât sérieusement à l'étude. Il eut encore pour maîtres dans les Sciences les Religieux de Saint-François, sous lesquels il devint habile dans la Philosophie et dans la Théologie, et ces habiles Maîtres surent si bien profiter de la facilité de son génie qu'avant sa délivrance ils le rendirent capable de disputer des points les plus subtils de la Théologie scholastique.

Etant tombé dangereusement malade dans le Château de Sura, il fit vœu d'embrasser la regle de Saint-François, si Dieu lui rétablissoit la santé; dessein qu'il avoit formé depuis longtemps, mais qu'il tenoit caché de peur d'irriter le Roi son pere. L'accommodement s'étant fait enfin entre le Roi de Naples son pere et le Roi d'Aragon Jacques II, il fut en liberté l'an 1294, avec ses deux freres et les autres ôtages. Comme l'une des conditions du traité étoit le mariage de la Princesse Blanche sa sœur avec le Roi d'Aragon, les deux Cours résolurent de faire un double mariage, en mariant Louis avec la Princesse de Majorque sœur du Roi. Rien n'étoit plus tentant. Son pere lui promettoit de le faire son héritier du Royaume de Naples, son frere aîné Charles Martel, Prince de Salerne, ayant déjà été couronné Roi de Hongrie, comme héritier de sa mere Marie sœur du feu Roi Ladislas; mais rien ne put ébranler la résolution qu'il avoit prise de quitter le monde; de sorte qu'au retour de Barcelone, étant à Montpellier, il pressa fort le Provincial des Cordeliers de le recevoir dans son Ordre. La crainte de déplaire au Roi de Naples pere de notre Saint, empêcha ces Peres de satisfaire à ses vœux. Louis fut obligé de se

rendre en Italie ; mais étant à Rome, il résolut de n'écouter plus la voix de la chair et du sang. Il renonça absolument à la Couronne de Naples et à tous ses autres Etats, et il se consacra entierement au service de Dieu par la tonsure cléricale. Par ce renoncement la Couronne fut destinée au Prince Robert son cadet, et notre Saint ayant obtenu enfin le consentement du Roi, voulut se lier encore plus étroitement au service de Dieu, et reçut les Ordres sacrés dans la Ville de Naples, toujours dans le dessein d'accomplir son vœu.

Le Pape Boniface VIII ayant vu notre Saint à son retour de Catalogne, conçut une si haute idée de sa vertu, qu'il résolut de l'élever aux premieres dignités de l'Eglise. L'Evêché de Toulouse étant venu à vaquer en Cour de Rome par le décès de l'Evêque Hugues Mascaron, il en pourvut notre Saint, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, disant que sa vertu et son mérite personnel suppléeroient à l'âge. Le désir qu'avoit Louis de vivre dans la retraite et dans l'obscurité, réveilla sa répugnance ; mais il fallut obéir au Pape et au Roi. Contraint de l'accepter, il obtint au moins qu'il accompliroit auparavant le vœu qu'il avoit fait d'entrer dans l'Ordre de Saint-François ; c'est ce qu'il exécuta à Rome avec l'agrément du Pape. Il fit solemnellement ses vœux dans le Couvent d'Aracœli, entre les mains du Pere Jean de Murro, quatorzieme Général de l'Ordre, la veille de Noël de l'année 1296, et le jour même de sa Profession, il fut préconisé Evêque. Louis, pour ménager l'esprit du Roi son pere, qui ne pouvoit souffrir qu'il portât l'habit de Saint-François, se contenta, suivant le conseil du Pape, de porter ce saint habit sous la soutane des Ecclésiastiques ; mais cette indulgence ne dura pas. Il condamna lui-même son ménagement, et se croyant obligé de faire voir

qu'il ne rougissoit point de la pauvreté de Jesus-Christ, il quitta cet habit de dessus, et le jour de sainte Agathe, 5 de Février 1297, il traversa nus pieds les rues de Rome, vêtu seulement d'une pauvre robe de Religieux, et ceint d'une grosse corde. Le Pape voulut le sacrer, l'ayant dispensé de l'âge pour l'Episcopat comme il l'avoit fait pour la Prêtrise.

Cette nouvelle dignité ne servit qu'à rendre sa mortification et son humilité plus éclatantes. Il ne quitta plus l'habit de Saint-François; son lit, ses meubles, son train, tout ressentoit le pauvre Religieux, et cette édifiante pauvreté dans un Prince relevoit encore la dignité d'Evêque. Etant parti pour se rendre à son Evêché, il ne relâcha rien de ses austérités durant le voyage. A Sienne il logea chez les Freres Mineurs, et voulut être traité comme les autres sans distinction, jusqu'à laver même la vaisselle avec eux après le repas, et à vivre du pain de la quête. A Florence il refusa de coucher dans une chambre magnifiquement meublée pour le recevoir, et ne voulut qu'un lit ordinaire.

Il fut reçu à Toulouse avec toute la magnificence que méritoit un Prince, un Evêque, et un Saint; et sa modération lui gagna d'abord le cœur du Clergé, de la Noblesse, et du Peuple. Son air, sa modestie, sa douceur, tout inspiroit en lui l'amour de la piété, et sa seule présence fit d'abord changer de face à tout le Diocese. Ses premieres visites furent aux pauvres dans les Hopitaux, et ses premiers soins à soulager les pauvres familles honteuses. S'étant fait rendre compte des revenus de l'Evêché, il ordonna qu'après avoir prélevé ce qui étoit absolument nécessaire pour son entretien, plutôt comme pauvre Religieux que comme Evêque, tout le reste fût distribué aux pauvres. Il en nourrissoit tous les jours vingt-cinq à sa table, qu'il servoit lui-même le genou

en

en terre, croyant servir Jesus-Christ, à l'exemple de son oncle saint Louis. Sa charité s'étendoit encore sur les pauvres prisonniers qu'il visitoit souvent, aussi-bien que les pauvres malades, et après les avoir confessés, il les consoloit par ses discours, et les assistoit par ses aumônes. Ses charités ne se renfermoient pas même dans son Diocese, ou dans le Languedoc; elles passoient encore dans la Provence, et dans les autres Etats du Roi son pere, de qui il obtint pour une seule fois la grace de cent cinquante prisonniers de guerre, qui étoient condamnés à perdre la vie. Sa sollicitude pastorale prévenoit tous les besoins. Il fit d'abord la visite de tout son Diocese, et partout il laissa des preuves et des monumens de son zele et de sa charité.

Au milieu de ses travaux Apostoliques il ne relâcha rien de son exacte régularité, ni de ses pénitences; il ajouta même à ses premieres austérités. Il disoit la Messe tous les jours, et chaque jour avec une nouvelle ferveur qui se manifestoit par ses larmes. Puissant en œuvres et en paroles, il ne montoit jamais en chaire qu'on ne vît chaque fois quelque insigne conversion, et qu'il n'inspirât une nouvelle dévotion envers la Mere de Dieu à tout son auditoire. Le Pape ayant détaché du Diocese de Toulouse la ville et le territoire de Pamiers pour en faire un nouveau Diocese, et ayant érigé l'Eglise du Monastere des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin en Chapitre et en Cathédrale, nomma au nouvel Evêché saint Louis, et lui donna à gouverner sous deux titres différens les deux Dioceses.

Le zele de notre Saint pour la conversion des Juifs et des Hérétiques dont toute la Province étoit infectée, étoit trop ardent et trop soutenu pour n'être pas efficace. Il en convertit un grand nombre par ses prédications, et par ses exemples. Mais ce Saint étoit un fruit déjà trop mûr pour le

Ciel, pour que Dieu le laissât plus long-temps sur la terre. Ayant été obligé d'aller en Provence pour des affaires de pure charité, il tomba malade dans le Château de Brignoles. Il avoit résolu d'aller à Rome pour renoncer à toutes ses dignités, résolu de passer le reste de ses jours dans une cellule, lorsque Dieu lui fit connoître qu'il vouloit le récompenser. Il se prépara à la mort avec une ferveur nouvelle. Il se fit donner le saint Viatique le jour de l'Assomption, qu'il reçut à genoux, fondant en larmes. Tout le reste du temps de sa maladie ne fut qu'une oraison continuelle; il récitoit sans cesse la Salutation Angélique, et quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il récitoit si souvent l'*Ave Maria*, il répondit que, devant mourir, il mettoit après Jesus-Christ toute sa confiance en la Sainte Vierge. En achevant ces paroles, il rendit tranquillement son esprit à son Créateur, le 19 d'Août de l'an 1299, la deuxieme année de son Episcopat, et la vingt-cinquieme de son âge. Un saint Religieux vit en ce moment son ame s'élever dans le Ciel en la compagnie de plusieurs Esprits bienheureux qui disoient : C'est ainsi que seront traités ceux qui auront servi Dieu avec une grande pureté, et dans une grande innocence. Son corps fut porté solemnellement aux Cordeliers de Marseille, où il avoit ordonné sa sépulture. C'est de là que plusieurs l'ont nommé *Saint Louis de Marseille*. Le nombre et l'éclat des miracles dont Dieu voulut honorer son tombeau en manifestant la gloire de son serviteur, porterent le Pape Jean XXII successeur de Boniface VIII, à le canoniser après toutes les informations ordinaires. Il en publia la Bulle le 7 d'Avril, l'an 1317, dans la ville d'Avignon, et deux jours après il en écrivit un Bref à la Reine de Sicile sa Mere qui étoit encore en vie. Le onzieme de Novembre de la même année on leva son corps du Chœur des Cordeliers de Marseille pour l'exposer sur le grand

Autel, où il fut mis dans une châsse d'argent en présence de beaucoup de Cardinaux et de Prélats, de Robert Roi de Sicile frere du Saint, de la Reine de Sicile et de celle de France, et de toute la Noblesse des deux Cours. L'an 1423, Alphonse, dit le Magnanime, Roi d'Aragon et de Naples, ayant pris et pillé la ville de Marseille, emporta sur sa galere ce sacré trésor, et le fit mettre dans la ville de Valence en Espagne, où il est conservé avec soin, et honoré par la vénération des Peuples.

La Messe de ce jour dans l'Eglise est celle de l'Octave de l'Assomption.

L'Oraison qu'on dit à l'honneur de ce Saint, est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus, omnipotens Deus, ut Beati Ludovici Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas et devotionem nobis augeat et salutem. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous, en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Louis, l'esprit de piété et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 24.

IN omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor. Tunc præcepit, et dixit mihi Creator omnium, et qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi: In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare: et in electis

J'AI cherché un lieu de repos parmi toutes les nations, et je me suis choisi une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'Univers m'a parlé, et m'a fait connoître sa volonté; celui qui m'a créé a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit: Ha-

meis mitte radices. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi : et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato : et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion. Quasi palma exaltata sum in Cades : et quasi plantatio rosæ in Jericho. Quasi oliva speciosa in campis, et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis. Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi : quasi myrrha electa, dedi suavitatem odoris.

bitez dans Jacob ; qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes élus. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la Cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem ; j'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu ; j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints ; je me suis élevée comme les cedres du Liban, et comme les cyprès de la montagne de Sion ; j'ai poussé mes branches en haut comme les palmiers de Cadès, et comme les plantes de rosiers de Jéricho ; je me suis élevée comme un bel olivier dans la campagne, et comme le plane qui est planté dans les places, sur le bord des eaux. J'ai répandu une senteur de parfum, comme le cinnamome et comme le baume le plus précieux, et une odeur comme celle de la myrrhe la plus excellente.

Comme c'est par la sainte Vierge que la Sagesse éternelle, le Verbe consubstantiel à son Pere, s'est incarnée, l'Esprit-Saint fait parler ici cette Mere des Fidelles sous le nom de la Sagesse, et il lui fait dire que quoiqu'elle doive tout ce qu'elle est au choix purement gratuit que Dieu a fait d'elle, elle n'a pas laissé d'y coopérer, en y répondant par sa fidélité. C'est ce qui lui fait dire qu'elle a choisi une demeure stable dans l'héritage du Seigneur. Cet héritage du Seigneur n'est pas seulement la Jérusalem céleste, ce sont encore tous les Fidelles, et en particulier les Elus de Dieu : Gens sancta, populus acquisitionis (*a*).

(a) 1. *Petr.* 1.

RÉFLEXIONS.

Ma puissance est établie dans Jérusalem. Y a-t-il, peut-il même y avoir une pure créature qui ait plus de crédit auprès de Dieu que la sainte Vierge, qui en ait même autant ? Salomon, dit l'Ecriture, se leva de son trône pour aller au-devant de sa mere, et commanda qu'on lui préparât un autre trône auprès du sien, afin de la faire asseoir à sa droite : *Surrexit Rex in occursum ejus, adoravitque eam, et sedit super thronum suum, positusque est thronus matri ejus, quæ sedit ad dexteram ejus* (a). Si Salomon a rendu cet honneur à sa mere, Jesus-Christ aura-t-il moins d'amour pour la sienne ? Ayez pour votre mere un souverain respect tous les jours de sa vie, disoit Tobie à son Fils : *Honorem habebis matri tuæ* (b). Le Fils de Dieu qui inspiroit ce devoir à ce saint Patriarche, y pouvoit-il manquer ? Pourrois-je vous refuser quoi que ce soit que vous me demandiez, disoit Salomon à sa mere : *Pete Mater mea : neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* Le Sauveur tient-il un autre langage à la sainte Vierge ? Ignore-t-on que c'est à sa priere qu'il a fait le premier de ses miracles ? il prévient même le temps de faire des miracles publics, dès que la sainte Vierge témoigne le souhaiter. Que ne devons-nous pas attendre de son intercession toute-puissante ? O bienheureuse Vierge Marie, s'écrie saint Augustin, recevez, s'il vous plaît, nos très-humbles actions de graces, quoique très-foibles et très-peu proportionnées à vos merites. Exaucez nos prieres, et nous réconciliez avec Dieu. Obtenez-nous le pardon de nos péchés, que nous demandons par votre intercession. Impétrez-nous les graces qui sont nécessaires à notre salut. Recevez

(a) 3. *Reg.* 2. (b) *Tob.* 4. 3.

ce que nous offrons; accordez-nous ce que nous demandons, car vous êtes l'espérance unique des pécheurs : *Quia tu es spes unica peccatorum.* C'est par vous que nous espérons le pardon de nos crimes : *Per te speramus veniam delictorum.* C'est de vous que nous attendons la récompense de nos bonnes actions : *Et in te, Beatissima, nostrorum est expectatio præmiorum.* Je consens, Vierge sainte, dit saint Bernard, qu'on ne parle jamais de votre miséricorde, s'il se trouve quelqu'un qui puisse dire que vous lui avez manqué, quand il vous a invoqué dans ses besoins. Qui peut désespérer de la miséricorde de Dieu, quand il aura la miséricorde de Marie? Peut-on ne pas croire son salut en assurance, quand il sera entre les mains de la Mere de Dieu? Si elle ne le procuroit pas, ce seroit, ou faute de crédit auprès de son Fils, ou faute de bonne volonté pour ceux qui l'invoquent. Peut-on douter de l'un ou de l'autre, sans outrager et le Fils et la Mere? Peut-elle manquer de pouvoir auprès de son Fils, elle à qui son Fils a en quelque façon communiqué sa toute-puissance, comme dit saint Bonaventure? Elle peut tout par son Fils; elle peut tout avec son Fils; elle peut tout auprès de son Fils. Celui qui a commandé aux hommes d'honorer leur pere et leur mere, violeroit-il cette loi? Mais l'observeroit-il, s'il méprisoit l'intercession de sa Mere? Le pouvoir de Marie se doit mesurer par la dignité de Mere de Dieu qu'elle possede, par la tendresse qu'a le Fils pour elle, par la grandeur des obligations qu'il lui a en tant qu'homme, par la qualité de Médiatrice des hommes; et si cela est, jusqu'où ne va pas le pouvoir de la Mere de Dieu, et jusqu'où ne doit pas aller notre confiance en elle!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 10.

In illo tempore : Intravit Jesus in quoddam Castellum : et mulier quædam Martha nomine, excepit illum in domum suam, et huic erat soror nomine Maria, quæ etiam sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius. Martha autem satagebat cīrca frequens ministerium ; quæ stetit, et ait : Domine, non est tibi curæ, quòd soror mea reliquit me solam ministrare ! dic ergo, illi, ut me adjuvet. Et respondens, dixit illi Dominus : Martha, Martha, solicita es, et turbaris erga plurima. Porrò unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

En ce temps-là : Jesus entra dans un Bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avoit une sœur nommée Marie, qui se tenoit assise aux pieds du Seigneur, et qui écoutoit sa parole. Cependant Marthe se donnoit beaucoup de peine à apprêter divers mets : et se présentant : Seigneur, dit-elle, ne faites-vous point réflexion que ma sœur me laisse travailler toute seule ! Dites-lui donc qu'elle m'aide. Marthe, Marthe, lui répondit le Seigneur, vous vous inquiétez, et vous vous embarrassez de plusieurs choses. Après tout une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point, ôtée.

MÉDITATION.

De la confiance qu'on doit avoir en la très-Sainte Vierge.

PREMIER POINT.

Considérez que la confiance est une bonne opinion, ou même une assurance qu'on a de la bonne volonté d'une personne en notre faveur, et du pouvoir qu'elle a de rendre cette bonne

volonté efficace. Ce n'est pas assez de vouloir faire du bien, il faut le pouvoir; le pouvoir sans la volonté ne sauroit fonder la confiance, comme la bonne volonté sans le pouvoir ne sauroit être qu'un désir stérile et une bienveillance sans fruit. On ne peut pas douter que la sainte Vierge n'ait ce pouvoir. Nous savons, dit saint Anselme, qu'elle a un si grand mérite, et qu'elle a tant de crédit auprès de Dieu, qu'il n'est pas possible qu'elle ne fasse pas ce qu'elle veut : *Scimus beatam Virginem tanti esse meriti et gratiæ apud Deum, ut nihil eorum quæ velit efficere, possit aliquatenus effectu carere* (a). Et c'est de-là qu'il conclut qu'il n'est pas possible qu'une personne qu'elle a pris sous sa protection, soit damnée. *Rien ne résiste à votre puissance, Vierge sainte*, dit Georges Archeveque de Nicomédie (*b*); *rien ne s'oppose à vos volontés; tout obéit à vos commandemens; tout est soumis à votre autorité.* Comment ne seroit-elle pas toute-puissante, dit saint Bernard, puisque Dieu a mis en elle la plénitude de tous les biens : *Totius boni plenitudinem posuit in Maria* (*c*). Dieu veut, ajoute-t-il, que toutes les graces, tout le bien qu'il nous fait, passe par les mains de sa Mere : *Nihil nos Deus habere voluit, quod per Mariæ manus non transiret.* Quelle confiance ne doivent pas avoir en Marie tous ceux qui la servent et qui sont sous sa protection, continue ce Pere! Ils doivent tout espérer de Dieu, puisqu'elle connoît tous leurs besoins, et qu'elle veut les secourir. Elle les connoît, dit-il, parce qu'elle est Mere de la Sagesse; elle le veut, parce qu'elle est Mere de la Miséricorde; elle le peut, parce qu'elle est la Mere du Tout-Puissant. La qualité de Mere donne une autorité naturelle sur son fils, à laquelle, dit saint Thomas, rien ne

(a) *Lib. de Concept. Virg.* (b) *Orat. de exit. Virg.*
(c) *Serm. de Nat.*

déroge. Que les enfans soient Rois, qu'ils soient Souverains, qu'ils soient Maîtres; un fils peut racheter sa Mere, elle ne devient pas pour cela son esclave; quelque obligation qu'elle lui ait, elle est toujours sa mere, et ni la condition ni l'état ne diminuent jamais rien de son autorité. Quel pouvoir n'a donc pas la sainte Vierge! Mon Dieu, que ce crédit tout-puissant de la sainte Vierge auprès de son divin Fils est un motif bien consolant pour tous ses véritables serviteurs!

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a que ceux qui ne connoissent pas la sainte Vierge, qui ignorent son amour tendre et compatissant pour les hommes. Elle est la Mere des Elus et le refuge des pécheurs; elle est la consolation des affligés, le salut des infirmes, et, comme chante l'Eglise, l'asile et le secours ordinaire de tous les Chrétiens: *Salus infirmorum*, *Refugium peccatorum*, *Consolatrix afflictorum*, *Auxilium Christianorum*. La maternité divine, dit saint Anselme, est inséparable de la maternité humaine; et dès-là que Marie est devenue Mere de Dieu, elle est devenue Mere des hommes. Or, la nature n'est pas plus ardente dans ses affections, comme remarque saint Ambroise, que la grace; au contraire le feu de la charité est bien plus vif, plus pur, et plus fort que celui de la nature; et comme la charité de la sainte Vierge est dans une perfection consommée, jugez de la tendre affection qu'elle a pour nous. Quelle preuve ne nous en a-t-elle pas donnée en offrant elle-même pour nous son cher Fils à la mort de la Croix pour le salut de tous les hommes? Si Dieu avoit bien voulu avoir son consentement, disent les Peres, pour l'Incarnation du Verbe, il n'a pas

moins exigé, ce semble, son consentement pour sa mort. On sait quelle a été la tendresse sans exemple de la sainte Vierge pour ce cher Fils ; elle l'a offert cependant elle-même dans le Temple comme victime pour la rédemption : jugez jusqu'à quel point elle nous aime ; nous ne comprendrons jamais l'excès de son amour pour nous. Bon Dieu, quel motif de notre confiance ! O Marie ! s'écrie saint Bonaventure, quelque misérable que soit un pécheur, vous avez pour lui des tendresses de mere ; vous l'embrassez, *materno affectu complecteris* (a) ; vous le chérissez, *foves ;* et vous ne l'abandonnez point, jusqu'à ce que vous l'ayez réconcilié à son Juge formidable, *nec deseris quousque horrendo Judici miserum reconcilies.* Je sais, dit le Bienheureux Pierre Damien, que vous êtes toute pleine d'amour, Vierge sainte, et que vous nous aimez avec une tendresse que rien ne peut affoiblir, ni ébranler, *et amas nos amore invincibili*, puisque c'est dans vous et par vous que votre Fils et votre Dieu nous a aimés d'un amour extrême, *quos in te, et per te Filius tuus et Deus tuus summâ dilectione dilexit.* Mais si la sainte Vierge aime si tendrement les pécheurs, avec quelle tendresse n'aime-t-elle pas les justes ? avec quelle ardeur sur-tout n'aime-t-elle pas ses fidelles serviteurs : *Ego diligentes me diligo.* On trouve toutes sortes de biens, dit le dévot Idiot, en trouvant la Vierge Marie ; car elle aime ceux qui l'aiment ; et ce qui est encore plus admirable, elle sert beaucoup plus ses serviteurs qu'on ne la sert : *Imo sibi servientibus servit.* Bon Dieu, quelle douce consolation pour tous les hommes, que de savoir que nous sommes si tendrement aimés de la sainte Vierge ! Qui pourroit manquer de confiance en une si puissante Mere ? Mais qui pourroit ne la pas aimer ? Non, s'écrie saint

(a) *In spec.*

Bernard, que tout l'enfer soit déchaîné contre moi, que le nombre et la grieveté de mes péchés m'effrayent, que ma propre foiblesse me fasse tout craindre : je sais que la sainte Vierge m'aime, rien ne sauroit ébranler ma confiance ; il suffit que je l'aime, je dois tout espérer.

C'est ce que je vous dis, ma chere Mere ; c'est ce que je vous dirai toujours. Je n'ai qu'un regret, c'est de vous avoir si peu aimée par le passé ; mais j'espere avec le secours de la grace que vous m'obtiendrez, que je réparerai mon ingratitude passée par la tendresse avec laquelle je vous aimerai le reste de ma vie ; après Dieu, toute ma confiance est en votre bonté.

Aspirations dévotes durant le jour.

Si oblitus fuero tuî, oblivioni detur dextera mea. Psal. 136.

Si je vous oublie jamais, Vierge, sainte, que ma main droite me devienne inutile.

Miserere meî, quoniam in te confidit anima mea, Psal. 56.

Ayez pitié de moi, ma bonne Mere ; car, après Dieu, toute ma confiance est en vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. SAINT BERNARD dans cette seconde Homélie qu'il a faite sur ces paroles de l'Evangile, *Missus est*, nous donne une pratique de piété charmante. Qui que vous soyez, dit-il, qui vous trouvez sur cette mer orageuse du monde, agité de la tempête, au milieu des écueils, ayez toujours les yeux sur cette étoile du matin, si vous ne voulez pas faire naufrage. Si les vents des tentations soufflent, si vous allez donner contre les écueils des tribulations, ne perdez jamais de vue l'étoile,

invoquez Marie, *Respice stellam, voca Mariam.* Si vous vous sentez agité par la passion de l'orgueil, de l'ambition, de la jalousie, de la détraction, regardez l'étoile, invoquez Marie, *Respice stellam, voca Mariam.* Si la colere, si l'avarice, si le démon d'impureté, vous fatiguent, ayez recours à Marie, *Respice ad Mariam.* Si le souvenir de vos péchés passés vous effraie, si les remords d'une conscience souillée vous troublent, si la crainte des terribles jugemens de Dieu semble vouloir vous jetter dans le désespoir, ayez recours à Marie, *Cogita Mariam.* Dans toutes sortes de dangers, dans tous les accidens fâcheux, dans tous les doutes, *In periculis, in augustiis, in rebus dubiis*, que tout votre recours soit à Marie. *Mariam cogita, Mariam invoca.* Ayez continuellement le nom de Marie à la bouche; ayez-le profondément gravé dans le cœur: *Non recedat ab ore, non recedat à corde.* Mais ayez soin d'imiter ses vertus, si vous voulez être exaucé dans vos prieres. Vous ne sauriez vous égarer avec un tel guide, et avec une telle protectrice vous devez être en repos: *Ipsam sequens, non devias ipsâ tenente, non corruis: ipsâ propitiâ, pervenis:* votre salut est en sûreté, si la sainte Vierge vous est propice. Voilà les sentimens de ce grand Saint: ayez vous-même cette sainte pratique.

2°. Récitez tous les jours de votre vie la priere suivante de saint Augustin, que l'Eglise a adoptée, et qu'elle fait régulièrement deux fois le jour dans l'Office divin: *Sancta Maria succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro Clero, intercede pro devoto femineo sexu. Sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tui sancti Nominis commemorationem.* Vierge sainte, secourez les malheureux; fortifiez les foibles, consolez les affligés, priez pour tout le peuple, suppliez en particulier pour

le Clergé, intercédez pour les femmes et filles qui vous sont dévouées; que tous ceux qui célebrent votre saint nom, ressentent votre assistance et les doux effets de votre tout-puissant secours.

VINGTIEME JOUR.

SAINT BERNARD, CONFESSEUR.

SAINT BERNARD, premier Abbé de Clairvaux, illustre par la sainteté da sa vie, par sa doctrine et par ses miracles, l'un des plus chéris et des plus zélés serviteurs de la Mere de Dieu, la lumiere du monde Chrétien, et l'un des plus grands ornemens de l'Eglise de France, naquit l'an 1091 au Village de Fontaines en Bourgogne, à trois quarts de lieue de Dijon, dans le Diocese de Langres. Son pere nommé Tescelin en étoit Seigneur, il descendoit des Comtes de Châtillon, l'une des plus nobles familles de la Province. Alethe sa mere étoit fille de Bernard Seigneur de Montbard, qui étoit parent des Ducs de Bourgogne. L'un et l'autre étoient encore plus distingués par leur vertu que par leur illustre naissance; mais rien ne donna tant d'éclat à leur ancienne noblesse que notre Saint. Il étoit le troisieme de sept enfans, six fils et une fille, que saint Bernard gagna dans la suite tous à Dieu. La pieuse mere les avoit tous nourris de son lait, et les chérissoit tous avec tendresse; mais un songe mystérieux qu'elle eut pendant qu'elle étoit grosse de Bernard, lui rendit ce cadet encore plus cher. Elle songea qu'elle portoit dans le sein un petit chien qui aboyoit. Effrayée d'un tel songe, elle consulta un homme de Dieu, qui lui prédit, qu'elle accoucheroit

d'un fils qui garderoit un jour avec beaucoup de fidélité le troupeau du Seigneur, et ne cesseroit de crier contre les ennemis de la foi et de l'Eglise. Une prédiction si consolante inspira à cette vertueuse Dame une prédilection pour Bernard dont nul de ses freres ne fut jaloux. Les belles qualités avec lesquelles il étoit né, justifioient assez cette distinction. Alethe l'éleva avec soin dans la piété, lui inspirant de bonne heure un grand mépris de tout ce qu'il y a de plus séduisant dans le monde; et parce que ses deux aînés, Guy et Girard, avoient pris le parti des armes, qui étoit la seule profession qui convînt alors aux jeunes gens de leur qualité, elle voulut que Bernard s'appliquât à l'étude des belles-lettres. Elle l'envoya étudier à Châtillon-sur-Seine pour y apprendre les sciences avec la piété. Bernard qui joignoit une grande docilité à un esprit naturellement vif, aisé et pénétrant, y fit en peu de temps des progrès qui étoient beaucoup au-dessus de son âge; mais comme il avoit été prévenu des plus grandes graces, et que la vertu sembloit être née avec lui, on le vit avancer encore plus dans la piété que dans les sciences. Il parloit peu, méditoit beaucoup, et aimoit la retraite. Sa modestie le distinguoit encore plus que ses rares talens; les graces de sa personne lui gagnoient les cœurs, une éloquence naturelle achevoit de les assujettir; il avoit beaucoup de goût pour les sciences même profanes, et pensa s'y abandonner; mais les sages instructions de sa vertueuse mere le délivrerent de ce piege.

On eût dit qu'il étoit né avec une dévotion si sensible pour la sainte Vierge, qu'il suffisoit, étant encore enfant, de nommer le nom de Marie pour le faire tressaillir de joie; et pour le corriger des plus petits défauts, inséparables de l'enfance, c'étoit assez de lui dire que cela déplaisoit à la sainte Vierge. Il reconnut bientôt les obliga-

tions singulieres qu'il lui avoit ; car on ne doute point que son amour extrême pour la pureté, ne fût un don singulier de cette Reine des Vierges. Cette délicate vertu étoit d'autant plus en danger dans le jeune Bernard, que la nature l'avoit plus libéralement orné de tout ce qui pouvoit le faire aimer ; aussi son innocence et sa pureté furent attaquées de la maniere la plus violente, et dans des circonstances où il semble que sans miracle il n'eût pu y résister. Sa victoire ne diminua rien de la grandeur du danger ; et voyant que le monde étoit plein de pieges pour lui, il résolut d'aller chercher un asile dans quelque solitude. Cette résolution ne l'empêcha point d'être toujours plus en garde contre les ruses du tentateur. Ses yeux s'étant un jour arrêtés par surprise sur une femme avec un peu trop de curiosité, il en fut si indigné contre lui-même, qu'il se jeta jusqu'au cou dans un étang presque glacé qui se trouva proche, et résolut d'éteindre le feu d'impureté, aux dépens même de sa vie.

Impatient d'exécuter au plutôt son dessein, la nouvelle Réforme de Cîteaux lui parut l'abri le plus propre pour conserver son innocence. Peu de personnes avoient le courage de l'embrasser ; les austérités excessives et l'extrême pauvreté qui s'y pratiquoient, rebutoient tout le monde. Il y avoit douze ou treize ans que le Bienheureux Robert, abbé de Molesme, l'avoit établie, et personne n'osoit l'embrasser. Bernard n'en fut point effrayé, mais en sortant de l'Egypte, il lui enleva ce qu'il y avoit peut-être de meilleur ; trente Gentilshomme furent les premiers fruits de son zele, Ses six freres, la plupart déjà Chevaliers, qui s'opposoient le plus à son dessein, furent sa premiere conquête. Etant allés tous six à Fontaines prendre congé de leur pere, Guy l'aîné dit à Nivard le cadet de tous qu'ils lui laissoient tout le bien : Vous prenez donc pour vous

le Ciel, répond Nivard, et vous ne me laissez que la terre : le partage n'est pas égal. En effet, il suivit bientôt ses freres.

Saint Bernard gagna aussi à Dieu son Oncle Gaudry, Seigneur de Tully près d'Autun, et un Gentilhomme de réputation nommé Hugues de Mâcon, depuis Evêque d'Auxerre. Peu de jeunes hommes à qui le Saint parlât, qu'il n'enrôlât dans la malice spirituelle; en sorte que dès que Bernard paroissoit, les meres cachoient leurs enfans, et les femmes retenoient leurs maris, persuadées que nul ne pouvoit résister à ses charmes. Notre Saint ayant assemblé tous ses compagnons au nombre de trente, ils se retirerent à Cîteaux. On ne peut dire avec quelle joie ils y furent tous reçus par l'Abbé saint Etienne, successeur d'Alberic, que le Bienheureux Roberty avoit établi lorsqu'il s'en étoit retourné à Molesme. Bernard qui achevoit alors la vingt-deuxieme année de son âge, ayant été reçu au Noviciat, commença cette nouvelle vie avec tant de ferveur, que ces commencemens surpasserent la perfection des plus saints Religieux lorsqu'ils achevent leur carriere. Il déclara dès-lors une guerre éternelle à son corps et à tous ses sens. Ses mortifications ordinaires étoient des excès. On ne porta jamais l'abstinence ni le jeûne si loin. Cette austérité alla jusqu'à ruiner entierement sa santé, et à lui faire perdre l'usage du goût ; et il prit un si grand empire sur ses yeux, qu'après avoir passé un an dans la chambre des Novices, il ne savoit pas si le toit étoit lambrissé, ni s'il y avoit plus d'une fenêtre dans l'Eglise.

La pureté de son cœur et les macérations de sa chair lui faisoient trouver un goût merveilleux à la priere. Il eut d'abord un don sublime de contemplation ; Dieu se communiqua avec plaisir à cette ame innocente ; et ce goût délicieux, cette

union intime avec Dieu, cette dévotion tendre, ne s'affoiblirent plus tant qu'il vécut.

Ayant achevé son Noviciat, Bernard fit sa Profession entre les mains de saint Etienne à la tête de trente Novices qui l'avoient suivi; ce fut au mois d'Avril de l'an 1114. Ce nouveau lien le lia encore plus intimément avec Dieu, et augmenta en lui le désir ardent d'une perfection consommée. Jamais homme ne dompta mieux la délicatesse de sa complexion, ni la foiblesse de son naturel. Les offices les plus pénibles de la maison et les plus vils, sembloient flatter son amour-propre. L'abbé l'ayant jugé peu propre à scier les blés avec les autres Freres durant la moisson, il demanda à Dieu avec tant d'instance la force et l'adresse de pouvoir fournir à ce travail, qu'il fut exaucé; et on le vit surpasser les autres en activité dans cet exercice fatigant dès la moisson suivante. Son travail des mains n'interrompit jamais son union intime avec Dieu ni sa priere; on lui a souvent ouï dire dans la suite de sa vie, que ç'avoit été principalement dans les champs et dans les bois qu'il avoit reçu, par la méditation et par la priere, l'intelligence qu'il avoit des saintes Ecritures, et qu'il n'avoit jamais eu d'autres maîtres que les chênes et les hêtres dans cette étude de Livres saints. Aussi cette connoissance sublime des vérités et des mysteres de la Religion, en quoi notre Saint a excellé, a toujours été regardée dans l'Eglise comme un miracle.

La réputation de saint Bernard, et l'exemple de ses trente Compagnons, attirèrent à Cîteaux tant de monde en moins de deux ans, qu'il fallut envoyer plusieurs essaims pour peupler d'autres solitudes. Le saint Abbé qui en avoit déjà envoyé un à la Ferté-sur-Grône, et un à Pontigny, choisit saint Bernard pour aller fonder une troisieme Colonie à Clairvaux, qui devint bientôt plus nombreuse et plus célebre que la mere. La

cérémonie qu'on observoit alors pour ces sortes de fondations, étoit d'envoyer douze Religieux, au Supérieur desquels l'Abbé donnoit une croix. Bernard sortit de l'Eglise de Cîteaux avec cet étendard à la main, et accompagné de ses Compagnons, arriva dans un désert affreux du Diocese de Langres, près la riviere d'Aube. C'étoit une retraite de voleurs, et le lieu étoit si affreux qu'on l'appeloit la Vallée d'Absynthe. Bernard ne douta point que ce ne fût celui que la Providence lui destinoit. Ils se mirent tous à défricher eux-mêmes un endroit de cette terre sauvage, bâtirent de petites huttes de bois avec un oratoire. Ils eurent beaucoup à souffrir; mais la sainteté de Bernard suppléa à tout, et ce nouveau Monastere devint si illustre, et reçut tant d'éclat, qu'on donna le nom de Clairvaux à la vallée sombre d'Absynthe.

Notre saint eut beau s'ensevelir dans son désert, Dieu qui l'avoit destiné pour être la lumiere du monde Chrétien, le fit bientôt connoître. On voyoit arriver tous les jours de nouveaux Soldats de Jesus-Christ qui venoient se mettre sous sa conduite. Les Rois, les Evêques, les Princes venoient de toutes parts pour prendre ses conseils, et Clairvaux devint l'Ecole de la Religion, le Séminaire des Saints; et les vastes bâtimens ne pouvant plus contenir tant de Religieux, il fallut envoyer peupler d'autres solitudes.

Tescelin pere de saint Bernard, qui avoit vu ses enfans le quitter l'un après l'autre pour servir Dieu à Clairvaux, y vint enfin lui-même embrasser la vie Monastique, et y mourut dans une extrême vieillesse en odeur de sainteté. Sa fille Humbeline n'eut pas un sort moins heureux. Etant venue voir saint Bernard, elle fut si touchée de ses entretiens, que renonçant à tout, elle s'enferma dans le Monastere de Julli, qui avoit été fondé depuis peu pour les femmes.

Depuis que saint Bernard étoit Abbé, il n'avoit profité de la dignité de Supérieur, que pour avoir la liberté de macérer son corps sans dépendance; aussi avoit-il si fort ruiné sa santé, qu'il mangeoit sans goût, et toujours avec répugnance; au lieu de beurre il mangea durant plusieurs jours du suif, ou du vieux-oing qu'on lui avoit présenté par mégarde, et but de l'huile pour de l'eau sans s'en appercevoir. Il fut souvent malade jusqu'à l'extrémité, et par ses excessives austérités il se trouva réduit à ne pouvoir presque rien avaler de solide; et le besoin de manger, qui fait le plaisir des autres, lui étoit devenu un supplice bien amer; cependant au milieu de ses peines il avoit toujours le visage serein, et d'une gaieté qui marquoit la tranquillité de son ame. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire et de plus surprenant, c'est qu'un homme ruiné de santé et presque toujours malade, ait pu faire tant de merveilles. Il fonda lui seul cent soixante Monasteres en différentes Provinces de la Chrétienté. Le premier fut celui de Trois-Fontaines au Diocese de Châlons l'an 1118, qui fut suivi la même année de celui de Tarouca en Portugal, où le Saint envoya une nouvelle Colonie. Peu de Royaumes dans le monde Chrétien qui ne voulussent avoir de ses Disciples. La Savoie, l'Italie, la Sicile, l'Espagne, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Allemagne virent bientôt revivre toute la ferveur et la perfection de la vie Monastique dès qu'elles eurent reçu les Religieux de Clairvaux. Peu de Princes Chrétiens, peu de Prélats qui ne lui demandassent de ses éleves.

Mais rien ne donne une plus haute et plus juste idée du mérite extraordinaire et de l'éminente sainteté de saint Bernard, que les services importans et infinis qu'il a rendus à l'Eglise. Après avoir été le Pere des Pauvres, le Maître des Religieux, le Réformateur de la discipline et le Prédicateur

de la Pénitence, Dieu fit bien voir qu'il l'avoit encore choisi pour être le pacificateur des troubles publics, l'arbitre des différends, le Thaumaturge de son temps, le fléau des ennemis de la foi, et l'un des plus grands Docteurs de l'Eglise.

L'an 1124 il réconcilia le peuple avec l'Archevêque de Rheims : en 1127, Etienne Evêque de Paris, avec Louis le Gros Roi de France. Notre Saint fit encore cette même année d'autres courses en divers endroits du Royaume pour le même sujet. Tous ces voyages ne l'empêcherent pas de composer le Traité important que nous avons de lui, *touchant la grace et le libre arbitre.* L'année suivante le Pape Honorius II ayant envoyé en France le Cardinal Matthieu son Légat pour assembler un Concile à Troyes, voulut que saint Bernard y assistât. Le Saint qui étoit rentré dans Clairvaux, bien résolu de n'en plus sortir, allégua mille raisons pour s'en défendre; il fallut obéir, et l'on vit bientôt que le saint Abbé, après avoir été le Restaurateur de l'état Religieux, étoit encore l'ame des Conciles. Ses décisions et ses avis formerent les Règlemens de celui de Troyes. Saint Bernard fut chargé seul de faire des Statuts à l'Ordre militaire des Templiers, et écrivit au Grand-Maître cet admirable Traité, qui a pour titre : *Exhortation aux Chevaliers du Temple.*

L'amour de la solitude avoit déjà fait prendre à notre Saint le chemin de Clairvaux, lorsqu'un fâcheux schisme le rappela au secours de l'Eglise. L'ambition de Pierre de Léon venoit de former un schisme dans l'Eglise sous le nom d'Anaclet, contre Innocent II légitime Pape. L'Antipape avoit eu l'adresse d'attirer à son parti non-seulement la ville de Rome et le Milanois, mais encore le Roi de Sicile Roger, le Duc de Guyenne, et plusieurs autres Princes. Innocent étant venu chercher un asile en France, tint un Concile à Clermont et à Etampes, où le Roi Louis le Gros se trouva. On

obligea Bernard d'y venir. On y examina l'élection d'Innocent et d'Anaclet, et tous les Peres convinrent qu'il falloit laisser au saint Abbé la décision d'une affaire si délicate. Saint Bernard après un long examen, prononça en faveur d'Innocent, et toute l'assemblée embrassa son sentiment comme l'oracle du Saint-Esprit, et reconnut Anaclet pour Antipape. L'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne prirent le même parti. Mais il n'etoit pas aisé de convertir le Duc de Guyenne : cette conquête de la grace étoit réservée au zele de Bernard. Le Duc Guillaume, fameux par ses excès, avoit été engagé dans le schisme, et le soutenoit avec opiniâtreté. Saint Bernard fit plusieurs voyages auprès du Duc, que Gerard Evêque d'Angoulême, partisan d'Anaclet, rendoit toujours inutiles. Le Saint disant la Messe demanda la conversion du Duc, et il l'obtint. La consécration faite, et la paix donnée au peuple, saint Bernard met le corps de Notre-Seigneur sur la patene, le porte hors de l'Eglise où étoit le Duc, et s'arrêtant devant lui avec un visage enflammé et des yeux étincelans, il l'apostrophe d'un ton qui l'effraya de telle sorte, que ce Prince tomba par terre demi-mort, et il ne voulut se relever que lorsque le Saint le frappant du pied, lui commanda d'entendre debout ce que Dieu lui ordonneroit par sa bouche. Ce loup tout-à-coup changé en agneau, devint d'un insigne pécheur un modele de la plus austere pénitence. Après cette illustre conquête, saint Bernard alla s'ensevelir à Clairvaux ; mais l'Eglise avoit encore besoin de son zele et de ses travaux Apostoliques.

Le Pape étant à Liege reçut l'obéissance de Lothaire Roi des Romains, mais il fut embarrassé des prétentions et des demandes de ce Prince. Saint Bernard n'y fut pas plutôt venu trouver le Roi, que tout fut réglé à la satisfaction du Pape. Le Saint fut obligé d'aller en Flandres, où sa pré-

sence acheva un grand nombre d'illustres conversions que ses livres et sa réputation y avoient commencées. Plus de trente Gentilshommes le suivirent à Clairvaux pour vivre sous sa direction; et le pape avec toute sa cour, l'y vint voir la même année. Il y fut reçu avec cette pompeuse simplicité qui charme et édifie si fort les Grands, quand ils se trouvent au milieu d'un si grand nombre d'Anges mortels qui ne manquerent point d'attirer l'admiration, et les larmes même de toute la Cour Romaine. Pas un de tant de saints Religieux qui voulût seulement lever les yeux pour satisfaire une curiosité si pardonnable.

Le Concile de Rheims, auquel le Pape présida, fit encore sortir notre Saint de son désert; et quelque instance qu'il fît pour retourner à Clairvaux, il fallut suivre le Pape en Italie. Il y assista au Concile de Plaisance; et ayant réconcilié ceux de Pise avec les Génois, il accompagna le Pape à Rome : on eût dit que le Ciel avoit choisi Bernard pour être l'arbitre de tous les différends. Le Pape l'ayant fait son Légat en Allemagne, l'envoya réconcilier Conrad Duc de Souabe, avec l'Empereur, et à son retour, il assista au Concile de Pise. Il en fut l'oracle, comme il l'avoit été des précédens, après lequel il alla purger Milan de l'infection du schisme. Ce n'étoit partout autour de lui qu'acclamations, que cris de joie; on ne l'appeloit par-tout que l'Ange de paix et le soutien de l'Eglise. Il est vrai que le don des miracles l'accompagnoit par-tout, il en fit un nombre prodigieux à Milan, à Pise, à Crémone; mais Bernard étoit un miracle lui-même encore plus grand que ceux qu'il faisoit par-tout. Au milieu de cette foule accablante d'occupations, il composa son excellent ouvrage sur le Cantique des Cantiques; et comme s'il n'eût été chargé que du soin de son Monastere de Clairvaux, il fonda cette même année cinq Mo-

nasteres. On eût dit que l'Eglise Universelle ne pouvoit se passer de l'activité toujours efficace de Bernard. Roger, Roi de Sicile, ne cessoit de soutenir le schisme. Cette insigne conversion étoit encore réservée au zele du saint Abbé. Quoiqu'encore malade, il se rendit à la Cour de Roger, il confondit en sa présence tous les raisonnemens du Cardinal Pierre de Pise, qui passoit pour l'homme le plus éloquent de son temps, et éteignit enfin le schisme. De toutes les offres magnifiques que lui fit le Pape Innocent, pour reconnoître ses grands services, il n'accepta qu'une dent de la tête de saint Cesaire Martyr, et avec cette Relique notre Saint revint se renfermer dans sa chere solitude, d'où il envoya deux colonies de ses enfans en Sicile, où le Roi Roger venoit de fonder deux Monasteres pour les Moines de Clairvaux, et une troisieme en Irlande, à la priere de son cher ami saint Malachie.

On eût dit qu'il n'y avoit que l'Abbé de Clairvaux qui pût vaincre tous les ennemis de la Foi et de l'Eglise. Pierre Abailard, Docteur célebre par la vivacité de son esprit, et par une brillante érudition, dont il faisoit parade, corrompu dans ses mœurs, le fut bientôt dans sa foi, et enseigna plusieurs erreurs qui obligerent les Prélats d'assembler à Sens un Concile. Saint Bernard y fut appelé; il y réfuta les erreurs d'Abailard, le confondit, et le porta enfin à faire pénitence le reste de sa vie. Ce ne fut pas la seule victoire que le Saint remporta sur les ennemis de la Foi. Il réfuta les erreurs de Pierre de Bruis, et de Henri son Disciple; il confondit Arnaud de Bresse, et tous ses sectateurs : il combattit une autre sorte d'Hérétiques qu'on nommoit Apostoliques; s'opposa au Moine Raoul, qui prêchoit qu'il falloit tuer tous les Juifs, et fit condamner dans le Concile de Rheims Gilbert de la Porrée, Evêque de Poitiers, et Eon de l'Etoile. On l'appeloit le

Thaumaturge de l'Occident, à cause du nombre presqu'incroyable de miracles qu'il opéroit, non en secret, et à Clairvaux, mais en public, et à la vue de tout le monde. Il eut la consolation en 1145 de voir élever sur le saint Siege un de ses éleves, Pierre Bernard de Paganelle, que notre Saint avoit fait Abbé du Monastere de Saint-Anastase à Rome, et qui prit le nom d'Eugene III, auquel dans la suite il adressa son livre *de la Considération*. C'est sous ce Pape que saint Bernard fut chargé de prêcher la Croisade contre les Infidelles. Il le fit avec tant de succès, et il autorisa ce qu'il prêchoit par tant de miracles, qu'on ne vit jamais une si nombreuse armée de Croisés. Les crimes et les déréglemens énormes des soldats rendirent cette entreprise inutile. Le Saint s'en attribua tout le mauvais succès, et souffrit avec joie une espece de persécution que lui attira la défaite de cette prodigieuse armée. Saint Bernard, après avoir assisté comme l'oracle de l'Eglise aux Conciles d'Etampes, de Rheims et de Treves, alla recevoir le Pape Eugene à Clairvaux, où il tint un Chapitre général en présence du Souverain Pontife. Sentant tous les jours affoiblir ses forces, il obtint enfin qu'on le laissât dans son désert. Ce peu de repos ne laissa pas d'être encore bien utile à l'Eglise par plusieurs ouvrages qu'il composa pleins de cette onction spirituelle qui se fait sentir dans tous ses écrits, et qui est l'effet de cet amour divin dont son cœur étoit embrasé, et de cette piété affectueuse qui le caractérise. Sa tendresse sur-tout envers la sainte Vierge y est trop bien marquée, pour ne pas s'y faire admirer. Jamais serviteur de Marie plus ardent, plus dévoué, plus éloquent et plus zélé à inspirer sa dévotion, et à étendre son culte. Il suffit de lire ses ouvrages pour avouer que la sainte Vierge n'eut peut-être jamais un plus cher favori, ni un serviteur plus fidelle. Etant un jour dans l'Eglise Cathédrale

Cathédrale de Spire au milieu du peuple et du Clergé, absorbé dans une espece d'extase qui lui étoit assez ordinaire, il s'écria tout enthousiasmé, en faisant trois génuflexions : *O Clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria !* Paroles que l'Eglise a ajoutée à la priere qu'elle fait si souvent à la sainte Vierge.

Ses courses, ses occupations et ses travaux apostoliques ne l'avoient jamais empêché de dire tous les jours la Messe ; ses infirmités augmentées les dernieres années de sa vie, l'en empêcherent encore moins. Il continua d'offrir le divin Sacrifice jusqu'aux dernieres extrémités, et toujours avec une dévotion, avec une ferveur nouvelle. Durant sa derniere maladie, il fut visité par Gumard, Roi de Sardaigne, que sa haute réputation avoit attiré à Clairvaux. Saint Bernard l'ayant entretenu de l'abus et du néant des grandeurs mondaines, lui conseilla de rester à Clairvaux ; et le voyant peu disposé, il le laissa aller, lui prédisant qu'il reviendroit bientôt préférer une cellule de Clairvaux à tout le Royaume de Sardaigne. Ce qui arriva un an après.

Illin, Archevêque de Treves, vint à Clairvaux prier le Saint d'aller mettre la paix entre les habitans de Metz, et quelques Princes voisins qui désoloient cette Province. Quoique saint Bernard fût mourant, il voulut bien sacrifier ce qui lui restoit de vie pour le salut de ces peuples. Dieu le fortifia ; il sépara les deux armées, ramena les esprits, les réconcilia, et après avoir cimenté cette paix par plusieurs miracles, il vint terminer à Clairvaux une vie si sainte par une aussi sainte mort. Ses derniers soupirs ne furent que des actes du plus pur et du plus ardent amour de Dieu, et des effets de sa confiance et de sa tendresse extrême envers la sainte Vierge. Enfin, le 20 d'Août de l'année 1153, ce grand Saint, le restaurateur de la vie monastique, le modele

de la plus éminente vertu, l'oracle de tout le monde Chrétien, l'organe du Saint-Esprit, l'ame des Conciles, le médiateur et l'arbitre de tous les différends, le sujet de la vénération des Papes et des Rois, l'admiration de tous les peuples, qui avoit refusé les premieres places et les plus grandes dignités de l'Eglise, mourut à Clairvaux, de la mort des justes, entre les bras de ses Religieux inconsolables de perdre un tel Pere, et en présence d'un grand nombre d'Evêques et d'Abbés qui avoient accouru de toutes parts pour recevoir sa bénédiction et assister à sa mort. Il étoit âgé de soixante-trois ans, dont il en avoit passé quarante dans la vie Religieuse, et trente-huit dans la charge d'Abbé. Ses funérailles furent celles qu'on fait aux Saints, accompagnées de beaucoup de respect, de dévotion et de vénération pour ses saintes reliques. Il fut enterré dans l'Eglise de Clairvaux, devant l'autel de la sainte Vierge, à laquelle cette Eglise est dédiée. L'éclat et la multitude des miracles que Dieu opéra au tombeau de saint Bernard, ne permirent pas que l'on différât long-temps de lui rendre un culte public. Il fut solemnellement canonisé vingt ans après sa mort par le Pape Alexandre III, qui le jour de cette grande solemnité, dit pontificalement la Messe comme d'un Docteur de l'Eglise.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIONOS, quæsumus Domine, beati Bernardi Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Bernard Abbé, nous rende agréables à votre

valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

divine Majesté ; afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 39.

JUSTUS cor suum tradit ad vigilandum diluculo ad Dominum qui fecit eum, et in conspectu Altissimi deprecabitur. Aperiet os suum in oratione, et pro delictis suis deprecabitur. Si enim Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum : et ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ, et in oratione confitebitur Domino : et ipse diriget consilium ejus et disciplinam, et in absconditis suis consiliabitur. Ipse palàm faciet disciplinam doctrinæ suæ, et in lege testamenti Domini gloriabitur. Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usque in sæculum non delebitur. Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur à generatione in generationem. Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.

LE Juste appliquera son cœur, et veillera dès le point du jour pour prier le Seigneur qui l'a crée, et il offrira ses prieres au Très-Haut. Il ouvrira sa bouche pour la priere, et il demandera pardon pour ses péchés. Car s'il plaît au Souverain Seigneur, il le remplira de l'esprit d'intelligence ; alors il répandra comme une pluie les paroles de la Sagesse, et il bénira le Seigneur dans la priere ; il conduira ses conseils et ses instructions ; et méditera les secrets de Dieu. Il publiera lui-même les instructions qu'il a apprises, et il mettra sa gloire dans la Loi de l'alliance du Seigneur. Sa sagesse sera louée de plusieurs, et elle ne tombera jamais dans l'oubli. Sa mémoire ne s'effacera point de l'esprit des hommes ; et son nom sera honoré de siecle en siecle. Les nations publieront sa sagesse, et l'Eglise célébrera ses louanges.

L'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique, d'où cette Epître est tirée, en faisant l'éloge du Sage, fait en même-temps le véritable portrait de l'homme juste ; et fait bien voir que la véritable gloire, le vrai

mérite et la véritable sagesse sont inséparables de la véritable piété, qui seule est le sujet d'un véritable éloge.

RÉFLEXIONS.

Son nom sera honoré de siecle en siecle, et l'Eglise célébrera ses louanges. Cette Prophétie regarde tous les Justes. La suite des siecles qui affoiblit la mémoire de tous les grands hommes, releve celle des Saints, et la rend tous les jours plus respectable. Le temps use jusqu'au relief des plus belles actions des héros de la terre; leur éclat se fane sur la fin du jour; il n'y a que la vertu des Justes qui ne soit point sujette à la caducité; leur mérite est toujours neuf, et l'Eglise trouve toujours dans leur piété un nouveau sujet d'éloge. Mais cette Prophétie s'accomplit encore plus à la lettre dans la Reine des Saints, la Mere des Elus, qui a bien eu raison de dire que dans tous les siecles à venir on exalteroit son bonheur. C'est principalement de la sainte Vierge qu'on peut dire que l'Eglise célébrera ses louanges tous les jours, et que son nom sera honoré de siecle en siecle. Il est certain que Dieu ayant prédestiné de toute éternité Marie pour être la Mere de son Fils, elle a été de toute éternité l'objet de la prédilection des trois Personnes adorables; et si les Anges au moment de leur création ont connu Jesus-Christ par la foi, ont-ils pu ne pas connoître, et ne pas révérer sa Mere? S. Augustin, saint Jean de Damas, saint Bernard, S. Anselme et plusieurs autres saints Peres assurent que les Prophetes et les Patriarches de l'ancienne Loi ont eu une connoissance anticipée de la Mere du Rédempteur, et que les Anges l'ont encore moins ignorée: quels ont dû être leurs sentimens d'admiration, de respect et d'amour! *A Prophetis prænunciata*, dit saint Sophrone, *à Patriarchis, figuris et ænigmatibus præsignata, ab Evangelistis exhi-*

bita et monstrata, ab Angelis venerabiliter atque officiosissimè salutata. Les filles de Sion, c'est-à-dire les ames fidelles de tous les temps, l'ont vue, et elles ont publié son mérite et son bonheur : *Viderunt eam filiæ Sion, et beatissimam prædicaverunt* (a). Quelle idée plus élevée de sa sublime dignité! quel éloge plus magnifique que celui de l'Ange Gabriel au jour de son Annonciation! quelle vénération mieux marquée que celle de sainte Elisabeth au jour de sa visite! *Benedicta tu in mulieribus.* Ce n'est pas assez : D'où cela me vient-il, ajoute-t-elle, que la Mere de mon Seigneur me visite? *Undè hoc mihi* (b)? De quelle maniere et en quels termes s'exprime saint Jacques le Mineur dans sa Liturgie sur les louanges de la sainte Vierge : Toutes les créatures vous louent et vous bénissent, dit-il (*c*), ô pleine de graces! tous les Anges et tous les hommes vous honorent et vous reconnoissent le Temple saint, le Paradis spirituel et la gloire des Vierges, de laquelle Dieu a voulu prendre chair, et qu'il a daigné comme enfant reconnoître pour sa Mere ; toutes les créatures vous louent et vous bénissent, ô pleine de graces! On sait quels sont les sentimens de saint Jean sur ce sujet, et de tous les autres Apôtres. Nul siecle dans l'Eglise qui n'ait eu de grands hommes et de grands Saints, nul de ces grands Docteurs qui n'ait eu pour la Mere de Dieu des sentimens semblables. Saint Ignace Martyr dans le premier siecle, saint Justin et saint Irénée dans le second, saint Grégoire de Néocésarée, et saint Cyprien dans le troisieme ; saint Athanase et saint Ephrem, saint Basile, saint Epiphane, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Sophronius, dans le quatrieme ; S. Cyrille, saint Eucher, saint Chrysologue et saint Basile

(a) *Can.* 6. (b) *Luc.* 1.
(c) *Can.* 6. *disp.* 1. *can. Jacobus.*

de Seleucie, dans le cinquieme ; saint Fulgence, saint André de Candie et plusieurs autres, dans le sixieme ; saint Grégoire-le-Grand, S. Ildéphonse et tous les Peres du second Concile de Nicée, dans le septieme ; saint Germain de Constantinople et saint Jean de Damas, avec le cinquieme et le septieme Concile général, dans le huitieme siecle ; saint Nicéphore, Théophanes de Nicée, dans le neuvieme ; le savant Idiot et S. Fulbert dans le dixieme ; le Bienheureux Pierre Damien et saint Anselme dans le onzieme ; saint Bernard dans tous ses ouvrages, l'Abbé Rupert, Arnould de Chartres et Hugues de Saint-Victor, dans le douzieme ; le Pape Innocent III et le célebre Guillaume, Evêque de Paris, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, sans parler de saint Dominique et de saint François ; dans le treizieme ; le savant Scot, S. Bernardin de Sienne, Jean Gerson, S. Laurent Justinien et saint Antonin dans le quatorzieme siecle, et tous les grands Hommes et tous les Saints dans les siecles suivans ; toutes ces grandes lumieres du monde Chrétien, tous ces oracles de l'Esprit-Saint et de l'Eglise, se sont comme épuisés à publier les grandeurs de la Mere de Dieu, à exalter son pouvoir tout-puissant auprès de Dieu, à exhorter tous les Chrétiens par des expressions dignes d'un si grand sujet et avec des termes si énergiques, à une confiance sans bornes, à une vénération singuliere, à une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Que doivent penser de leur état et de leur éternelle destinée, ceux qui n'ont point cette consolante confiance, ni cette tendre dévotion envers la Mere de Dieu ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Du culte singulier que nous devons rendre à la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

Considérez que quand on pense que la sainte Vierge est Mere de Dieu, on comprend aisément avec quel empressement, avec quelle affection, avec quel profond respect elle doit être honorée.

Il n'y a que des Ariens, des Nestoriens, des Calvinistes et des Luthériens, ennemis mortels de l'Eglise et de Jesus-Christ, qui ayent eu le front de désapprouver, de condamner le culte religieux qu'on doit rendre à Marie. Le Fils de Dieu respecte sa Mere : quel honneur ne devons-nous pas rendre à celle à qui le Fils de Dieu a été soumis? Toute l'Eglise implore plusieurs fois chaque jour sa puissante intercession : quel culte ne doivent pas lui rendre tous les jours les Fidelles ? L'enfer vomit sans cesse d'horribles blasphemes contre elle : mais quels ne vomit-il pas contre Jesus-Christ ? il n'y aura jamais que l'hérésie, fille aînée de l'enfer, qui ait les mêmes sentimens et le même langage. Les vrais enfans de Dieu pensent et parlent bien autrement : tant de temples et tant d'autels dressés en son honneur ; tant de vœux faits pour mériter sa protection ; tant de pieuses sociétés dans l'Eglise sous son nom : tout publie la nécessité, la sainteté de son culte. La sublime et incompréhensible dignité de Mere de Dieu, l'auguste qualité de Médiatrice auprès du Fils de Dieu, nos besoins, nos intérêts, notre espérance, notre reconnoissance, notre foi, tout exige ce culte. C'est un tribut qui est dû à l'excellence et à la sublime dignité de la Mere de Dieu, de la Reine des Anges et des hommes, à l'éminente sainteté de celle qui n'est inférieure qu'à Dieu seul, et qui est au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Quand on considere avec quels sentimens de la plus affectueuse, de la plus humble (*a*), de la plus profonde vénération, tous les Saints ont honoré la sainte Vierge, de quelles expressions ils se sont servis pour témoigner leur respect intérieur ; pas un qui, à l'adoration près, ne lui ait rendu le culte le plus parfait, et n'ait porté ce culte aussi loin qu'il a été capable ; quand on voit que

(a) *Anselm. l. de Concept. Virg.*

l'Eglise non contente de célébrer tant de Fêtes en son honneur avec toute la solemnité possible, non contente de ne commencer ni finir l'Office divin que par une priere à la sainte Vierge, elle veut qu'on avertisse trois fois le jour les Fidelles de rendre à cette divine Mere le culte qui lui est dû : quel doit être notre regret de l'avoir nous-mêmes jusqu'ici si peu honorée ! quelle négligence dans son service ! quelle nonchalance, quelle indécence dans le culte que nous lui avons rendu !

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a trois sortes de culte religieux dans l'Eglise. Le culte de latrie, ou adoration suprême, qui n'appartient qu'à Dieu, et ne peut se terminer qu'à lui. Cette adoration intérieure que nous rendons à Dieu en esprit et en vérité, a ses marques extérieures, dont la principale est le sacrifice, qui ne peut être offert qu'à Dieu seul, parce que le sacrifice est établi pour faire un aveu public et une protestation solemnelle de la souveraineté de Dieu, et de notre dépendance de lui. Tout culte religieux se doit terminer à Dieu comme à sa fin nécessaire ; et si l'honneur que l'Eglise rend à la sainte Vierge et aux Saints peut être appelé religieux, c'est à cause qu'il se rapporte nécessairement à Dieu : et ainsi ce n'est point proprement à Marie que nous dédions des autels, ni à elle que nous offrons le divin sacrifice, mais à Dieu qui l'a choisie, à Dieu qui l'a sanctifiée, à Dieu qui l'a glorifiée. Le second est le culte de dulie, qu'on rend aux Saints dont on reconnoît le mérite, et qu'on honôre comme les favoris de Dieu. Mais parce que le culte dont nous honorons la sainte Vierge doit être proportionné à sa sainteté et au rang qu'elle tient auprès de Dieu dans la Cour céleste, il doit être d'un ordre supérieur à celui de tous

les autres Saints ; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'hyperdulie, c'est-à-dire, d'un culte autant au-dessus de celui qu'on rend aux Saints, que la sainte Vierge les surpasse en sainteté, en dignité, en mérite ; et comme la sainte Vierge, en qualité de Mere de Dieu, fait, pour ainsi dire, un Ordre à part dans la gloire, et qu'assise à la droite de son Fils, elle tient un rang au-dessus de tous les Anges et de tous les Saints, elle mérite aussi un honneur, une vénération, des hommages bien au-dessus de ceux qu'on rend à tous les Saints qui habitent la Jérusalem céleste. Quel est le culte singulier que je lui ai rendu jusqu'ici ? Toute vénération est la mesure de l'estime que nous avons du mérite d'une personne, et de l'idée que nous avons de sa dignité. Notre vénération jusqu'ici pour la Mere de Dieu prouve-t-elle l'excellence de notre culte et de notre dévotion envers la sainte Vierge ? On respecte jusqu'aux portraits, jusqu'aux noms, jusqu'aux palais des Grands : quel respect avons-nous pour les temples, pour les images, pour le saint nom de Marie ? Combien de fois nous sommes-nous bornés dans nos dévotions à des apparences de respect de pure coutume.

J'ai un regret extrême, Vierge sainte, de vous avoir si peu honorée et si peu aimée jusqu'ici. La confiance que j'ai en votre bonté, me fait espérer que vous voudrez bien me pardonner mes négligences passées. Je vais vous honorer désormais comme la Mere de mon Dieu, et vous aimer comme ma chere Mere ; daignez recevoir le repentir et les vœux d'un serviteur jusqu'ici infidelle, mais qui est bien résolu d'être le reste de sa vie le plus humble et le plus zélé de tous vos serviteurs.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dignare me laudare te Virgo sacrata. L'Egl.

Daignez souffrir, sainte Vierge, que je vous honore et que je vous loue le reste de ma vie; faites que je le fasse dignement.

Ave Regina cœlorum, ave Domina Angelorum. L'Egl.

Je vous salue, Reine des Cieux, la souveraine Dame des hommes et des Anges, je vous salue.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.°. On peut dire qu'on récite beaucoup de prieres, mais qu'on en fait peu. On lit plus qu'on ne prie; et ce peu de respect et d'attention qu'on a dans ces exercices de Religion en éteint tout le mérite, et le rend infructueux. Voulez-vous que vos prieres à la sainte Vierge soient exaucées, que vos services soient agréables et bien reçus: vivez dans l'innocence; les levres sont toujours pures quand le cœur n'est point souillé. Ayez un respect intérieur et extérieur pour la sainte Vierge, qui soit une preuve de la tendresse que vous avez pour elle, et la marque sensible du culte religieux que vous lui rendez. Honorez singuliérement tout ce qui a quelque rapport, tout ce qui appartient à la sainte Vierge: pratiques de dévotion, images, symboles, oraisons, chapelles, confréries, tout ce qui tend à honorer la Mere de Dieu, à inspirer la confiance en la Mere de Dieu, à augmenter la dévotion envers la Mere de Dieu, tout cela vous doit être cher, précieux, respectable. Ne cessez en toute occasion de témoigner votre dévouement religieux envers la Mere de Dieu, d'exalter ses grandeurs, de publier ses louanges, d'étendre son culte. Ces sen-

timens sont ordinaires à tous ses véritables serviteurs.

2.° C'est honorer véritablement la sainte Vierge que d'honorer sa famille, que d'honorer sur-tout sainte Anne, saint Joachim, sainte Elisabeth sa cousine, saint Zacharie, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Evangéliste, et singuliérement saint Joseph, son chaste époux, et le gardien de sa virginité. Honorez encore, à sa considération, les Saints qui ont eu une dévotion plus marquée envers la sainte Vierge. Célébrez avec une solemnité et une ferveur singuliere toutes ses Fêtes. C'est une pratique de piété bien méritoire de jeûner la veille. Mais faites-vous une loi de faire toutes les prieres ordinaires en son honneur avec une particuliere dévotion. Ne manquez jamais de dire l'*Angelus* le matin, à midi et le soir, avec attention et respect. Ne prononcez qu'avec vénération le saint nom de Marie; et faites-lui souvent pendant le jour cette belle priere de l'Eglise.

Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et horá mortis suscipe.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT GERMAIN, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

SAINT Germain, l'un des plus illustres et des plus zélés serviteurs de la sainte Vierge, dans l'Eglise d'Orient, l'un des plus célebres Prélats de l'Eglise Grecque, vint au monde vers le milieu du septieme siecle. Il étoit fils du Patrice Justinien, à qui l'Empereur Constantin, surnommé Pogonat, fit couper la tête, sur des soupçons très-légers. Germain, quoiqu'encore fort jeune, res-

sentit vivement cette mort, et en parut inconsolable. L'Empereur en fut irrité, et par une barbarie indigne du cœur d'un homme, il punit sévérement le jeune Germain de ce qu'il pleuroit trop la mort de son pere. Les rares qualités du jeune homme, son riche naturel, son bel esprit, et sur-tout sa piété qui se faisoit déjà admirer, toucherent le Prince. Il fut fâché, et de la mort du pere, et des mauvais traitemens qu'il avoit fait au fils; et pour réparer sa faute, il eut soin que Germain fût admis dans le Clergé, et lui fit même donner un emploi distingué dans l'Eglise de Constantinople. Le jeune Clerc honora son Office et par le brillant de son esprit, et par l'exemple de ses vertus. Son application à l'étude des sciences de la Religion, le rendirent bientôt la plus brillante lumiere du Clergé, et la pureté de ses mœurs lui gagna l'estime et le cœur de toute la Ville.

On eût dit qu'il étoit né avec la dévotion envers la sainte Vierge. Cette tendresse respectueuse pour la Mere de Dieu sembla toujours le caractériser. Plus il méditoit ses grandeurs et ses bienfaits, plus il étoit éloquent à publier en toute occasion ses louanges, et nous avons peu de saints Peres de l'Eglise Grecque qui en ayent écrit avec plus d'énergie et d'onction. Son mérite l'éleva bientôt à la premiere dignité de cette Eglise. Son savoir, son zele pour la Religion, et sa haute piété, firent bientôt voir combien il étoit digne d'être à la tête du Clergé. Il y avoit déjà quelques années que saint Germain brilloit dans Constantinople, lorsque l'Eglise de Cyzique dans l'Hellespont venant à vaquer, il en fut choisi Evêque. Ce fut sur la fin du septieme siecle qu'il prit l'administration de ce Diocese. L'hérésie des Monothélites l'avoit infecté, comme la plupart des autres Dioceses d'Orient. Le Saint trouva un champ tout en friche, qu'il fallut défricher. La

moisson répondit bientôt à ses travaux et à la magnanimité de son zele. Il y rétablit la pureté des mœurs en y rétablissant la pureté de la Foi, et en moins de trois ans cette Eglise désolée depuis long-temps, changea de face. Il crut que le moyen le plus efficace pour réformer d'abord tant d'erreurs et tant d'abus, c'étoit d'y ressusciter la dévotion envers la sainte Vierge. Il ne fut pas trompé. La protection de la Mere de Dieu, qui détruit toutes les hérésies, fit revivre la pureté de la Foi et des mœurs. Le saint Prélat vit bientôt réunir dans le même bercail toutes ses ouailles.

Saint Germain étoit trop agréable à Dieu pour n'être pas éprouvé par la tribulation. L'Empereur Philippique Bardane, hérétique Monothélite, trouvoit dans notre Saint un trop zélé défenseur de la Foi pour le laisser en paix. Ayant relégué le Bienheureux Cyr, Patriarche de Constantinople, dans le Monastere de Choras, il lui donna pour compagnon de son exil, celui qui étoit l'imitateur de ses vertus et de son zele. Notre Saint y fut relégué, jusqu'à ce que Philippique, fauteur des hérétiques, ayant été chassé, Anastase, Empereur Catholique, fût mis sur le trône. Il n'y avoit que quatorze mois qu'il étoit le maître de l'Empire, lorsque touché de voir le Siege Patriarchal de Constantinople occupé par un hérétique intrus, nommé Jean, il le chassa, et l'on choisit pour Patriarche l'Evêque de Cyzique. Saint Germain fut reçu du Clergé, du Sénat et du Peuple avec une joie universelle, et bientôt on fut persuadé que cette translation étoit un coup singulier de la Providence, qui vouloit faire revivre dans cette Eglise la foi et la piété. Le jour de son entrée dans la ville, une femme enceinte montée sur un banc pour le voir passer, se mit à crier devant toute la multitude : Saint Prélat, bénissez le fruit que je porte. Que Dieu le bénisse, répondit le Patriarche, par l'interces-

sion du premier Martyr. Cette parole donna la pensée de donner le nom d'Etienne au fils dont elle accoucha, et ce fut saint Etienne le Jeune, qui souffrit dans la suite le martyre sous Constantin Copronyme, pour la défense des saintes Images.

Notre Saint ne fut pas plutôt sur le Siege Patriarchal, que les mœurs de toute la ville furent changées. Il réveilla d'abord par ses prédications et par ses exemples la dévotion à la S.te Vierge, qui étoit le grand secret qu'il avoit pour convertir les gens, et pour opérer ses merveilles. Les changemens qui arriverent dans l'Empire d'Orient, troublerent un peu la tranquillité dont jouissoit l'Eglise. L'Empereur Anastase fut détrôné, et Théodose III monta sur le trône, qu'il céda bientôt à Léon Isaurique, qui parut Catholique dans les commencemens. Mais saint Germain prévit les malheurs qui devoient arriver à l'Eglise, lorsque l'an 719, faisant la cérémonie du Baptême du fils de l'Empereur, qu'on nomma Constantin, il s'apperçut que le jeune Prince avoit sali les sacrés Fonts du Baptême.

Le calme duroit encore lorsqu'une armée prodigieuse d'Arabes et de Sarrasins vint inonder le pays et assiéger la ville. Le siege dura trois ans, durant lesquels elle se vit souvent en danger d'être emportée d'assaut par ces Barbares. Ce fut dans cette désolation publique que parut le zele et la charité de notre Saint, qui voyant que les secours humains étoient trop foibles pour résister à cette effroyable multitude d'ennemis, eut recours à sa ressource ordinaire, la sainte Vierge. Il ne cessoit de prêcher tous les jours, exhortant tous les habitans à appaiser la colere de Dieu par la pénitence. Les Barbares se preparant à donner un assaut général, le saint Patriarche ordonna qu'on feroit durant trois jours une procession solemnelle sur les remparts, et qu'on y porteroit

l'Image de la très-Sainte Vierge. On ressentit bientôt l'effet de cette puissante protection. Le Chef des Sarrasins qui avoit vu de son camp cette cérémonie religieuse, fut saisi d'une telle frayeur, qu'il résolut de lever le siege. Il traita avec l'Empereur, et une des conditions du traité fut, qu'il lui seroit permis avant de se retirer, d'entrer lui seul avec ses principaux Officiers dans la ville pour satisfaire sa curiosité, en donnant de part et d'autre des ôtages. Une partie des Officiers étoient déjà entrés, lorsque ce Prince se trouvant à la Porte du Bosphore, se sentit repoussé par une main invisible, et levant les yeux il apperçut sur la porte de la ville l'Image de la sainte Vierge. Il en fut si effrayé, que retournant sur ses pas, il s'embarqua avec précipitation, et prit la fuite. Cette merveille dont une lettre du Pape Grégoire II, écrite à saint Germain et qui se trouve dans les Actes du second Concile de Nicée, fait mention, donna lieu à notre Saint de faire au peuple de Constantinople ces discours si éloquens sur les grandeurs et les louanges de la sainte Vierge. Personne, ô bienheureuse Vierge, s'écrie-t-il, ne peut espérer son salut que par votre moyen; personne ne peut obtenir miséricorde que par votre intercession... O sainte Mere de Dieu! que deviendrions-nous si vous nous abandonniez, vous qui êtes la vie et l'esprit de tous les Chrétiens? C'est un signe de salut et de vie, ajoute-t-il, d'avoir continuellement en la bouche le nom de Marie... Comme notre corps donne une marque de vie par la respiration, votre saint nom, ô Vierge Mere de Dieu, étant continuellement dans la bouche, n'est pas seulement un signe de vie et de joie spirituelle, mais encore il nous la procure. Que le nom de la Mere de Dieu soit la derniere parole et le dernier mouvement de ma langue, dit-il, afin que partant de ce monde avec ce rameau d'olivier à la

bouche, je m'envole au lieu du repos : *Ut illud velut olivæ ramum in ore ferens, avolem, et requiescam.* Vous êtes, ô Mere de Dieu, dit-il ailleurs, toute-puissante pour sauver les pécheurs, et vous n'avez pas besoin d'autre recommandation auprès de Dieu, car vous êtes la Mere de la véritable vie. Votre protection est infaillible, votre intercession est la vie. Si vous ne nous enseigniez le chemin, nul ne deviendroit spirituel, nul n'adoreroit Dieu en esprit ; car l'homme est devenu spirituel quand vous êtes devenue la demeure du Saint-Esprit. O Mere de Dieu, nul n'est rempli de la connoissance de Dieu que par vous ; ô Vierge très-sainte, nul n'est sauvé que par votre intercession ; ô Mere de Dieu, nul n'est délivré des dangers, si ce n'est par vous ; ô Vierge Mere, nul n'obtient aucune grace, si ce n'est par vous ; ô bien-aimée de Dieu, vous êtes la plus douce consolation que j'aye reçu de Dieu en toutes mes peines, vous êtes la rosée céleste qui raffraîchissez mes ardeurs ; c'est du sein de votre miséricorde que mon cœur reçoit du rafraîchissement dans ses aridités. Vous êtes après Dieu ma force, mon appui, toute ma confiance ; exaucez mes prieres ; rien ne convient mieux à la Mere de mon Dieu, laquelle aime tant les pécheurs.

Tous les discours de ce grand Saint sont pleins de sentimens de tendresse pour la sainte Vierge : c'est elle aussi qui le soutint dans tous ses travaux ; car l'Empereur Léon étant devenu Iconoclaste, n'oublia rien pour perdre un Saint qui soutenoit la Foi avec tant d'éclat. Il employa tous les artifices pour le décrier : calomnies, fourberies, persécutions, tout fut mis en œuvre pour avoir occasion de le chasser de son Siege Patriarchal, sans se souvenir des services importans que ce Saint avoit rendus à la Ville et à l'Empire. Notre Saint ne fut ni effrayé des menaces, ni affoibli par les mauvais traitemens.

Léon ayant publié un Edit impie contre le culte des saintes Images, saint Germain défendit la foi de l'Eglise avec tant de force et de courage par ses écrits et par ses prédications, que l'Empereur outré de la sainte liberté avec laquelle il lui avoit reproché son impiété, et irrité du zele avec lequel il prêchoit contre l'hérésie naissante, le fit ignominieusement souffleter, fouetter, traiter avec outrage et ignominie par les soldats qu'il avoit envoyés pour le renverser du Siege Patriarchal. Ce saint Prélat âgé de près de quatre-vingt-dix ans, ne parut pas même ému de tous ces outrages; mais sa patience n'adoucit point l'impie Empereur. Il le fit déposer par une poignée de Prélats de Cour, vendus à l'Empereur, et engagés dans la même hérésie, et puis l'envoya en exil dans le Monastere de Choras, où il avoit déjà été relégué avec saint Cyr son prédécesseur sur le Siege Patriarchal de Constantinople. Saint Germain vécut encore deux ou trois ans dans cette sainte retraite, tout occupé de Dieu, et dans les exercices édifians de la vertu la plus parfaite. Enfin l'an 734, ce grand Saint, usé par ses pénitences et par ses longs travaux, chargé des mérites d'une longue vie toute passée dans l'innocence, rendit son bienheureux esprit à Dieu dans le Monastere de Choras. Son corps y fut enterré, d'où il fut enlevé, et porté en France, lorsque les Français se rendirent maîtres de Constantinople. Ses reliques sont dans l'Eglise du bourg de Borty entre le Limousin et l'Auvergne.

Ce Saint a toujours été regardé comme un des plus grands serviteurs de la Mere de Dieu, et comme le premier défenseur des saintes Images.

La Messe de ce jour, est celle de l'Octave de l'Assomption.

L'Oraison qu'on dit à l'honneur de ce Saint est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus, omnipotens Deus: ut Beati Germani Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat et salutem. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Germain, la véritable dévotion et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 24.

IN omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor. Tunc præcepit, et dixit mihi Creator omnium; et qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi: In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare, et in electis meis mitte radices. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion. Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho. Quasi oliva speciosa in campis; et quasi

J'AI cherché un lieu de repos parmi toutes les Nations, et je me suis choisi une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'Univers m'a parlé, et m'a fait connoître sa volonté; celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit: Habitez dans Jacob; qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes élus. J'ai été ainsi affermie dans Sion; j'ai trouvé mon repos dans la Cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem; j'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu; j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints. Je me suis élevée comme les cedres du Liban, et comme les cyprès de la Montagne de Sion; j'ai

platamus exaltatasum juxta aquam in plateis. Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans, odorem dedi: quasi myrrha electa, dedi suavitatem odoris.

poussé mes branches en haut comme les palmiers de Cadès, et comme les plantes de rosiers de Jéricho; je me suis élevée comme un bel olivier dans la campagne, et comme le plane qui est planté dans les places, sur le bord des eaux. J'ai répandu une senteur de parfum, comme le cinnamome et comme le baume le plus précieux, et une odeur comme celle de la myrrhe la plus excellente.

La Sagesse releve ici la faveur qu'elle a faite aux Hébreux, à l'exclusion de tous les Peuples, et elle insinue par-là que mal-à-propos les autres Nations se vantoient de la posséder. La véritable sagesse ne réside que dans Israël : la véritable dévotion à la sainte Vierge ne se trouve que dans l'Eglise.

RÉFLEXIONS.

J'ai répandu une senteur de parfum, comme le cinnamome et comme le baume le plus précieux, et une odeur comme celle de la myrrhe la plus excellente. Il n'y a proprement que la sainte Vierge qui puisse tenir ce langage. Si les Saints sont la bonne odeur de Jesus-Christ, quelle odeur ne doit pas répandre la Reine des Saints ? Si la grace sanctifiante est comparée au baume le plus précieux, quelle senteur de parfum ne doit pas exhaler celle qui en est pleine ? Et si le cinnamome, le baume et la myrrhe sont les symboles des principales vertus, à qui ces parfums exquis conviennent-ils davantage qu'à Marie ? La grace sanctifiante distingue le premier moment de sa Conception : ce moment où l'élu et le réprouvé, le pauvre et le riche, le sujet et le Monarque sont également enveloppés dans la disgrace du Seigneur; ce moment honteux à tous les hommes, est un moment de gloire pour elle. Fille du Très-Haut, héritiere du Ciel, digne objet

de l'amour d'un Dieu, elle voit tous les enfans d'Adam esclaves du démon, héritiers de l'Enfer, victimes de la justice divine : seule prérogative que le Seigneur ait jugée digne de la Mere qu'il a choisie, Marie a reçu la grace dès le premier moment de sa Conception; et elle a conservé cette grace jusqu'au dernier moment de sa vie, aussi belle, aussi pure, aussi entiere que lorsqu'elle la reçut, sans que nul péché même véniel, nulle imperfection, nulle fragilité, nulle surprise, lui ayent jamais donné la moindre atteinte. C'est une merveille de voir une eau vive sortir du sein de la terre aussi claire et aussi pure que si elle nous venoit du Ciel; mais il est inoui que cette eau après avoir arrosé les prairies et les campagnes, après avoir longtemps roulé ses flots dans une vallée profonde et bourbeuse, elle se soit enfin rendue à la mer aussi nette, aussi pure qu'elle avoit paru à sa source : c'est ce qu'a fait la sainte Vierge. Après avoir vécu soixante et douze ans dans cette vallée de larmes, dans ce lieu de misere et d'imperfections, sans que son cœur ait jamais rien perdu de sa pureté. Son humilité, sa chasteté, sa patience ont été mises à des épreuves qui n'eurent jamais de pareilles : elles y ont reçu un nouvel éclat. Elle s'est vue préférée par le Saint-Esprit à toutes celles de son sexe, sans être touchée le moins du monde de cet honneur : elle n'a pas même été tentée de renoncer à sa virginité par l'espérance certaine de devenir Mere de Dieu, et Reine de tout le monde. Elle a vu mourir son Fils unique, accablé d'infamie et de douleur; elle l'a vu ressusciter, comblé de gloire, sans que des états si opposés et si extrêmes lui ayent causé le moindre excès ou de tristesse, ou de joie. Sa charité pour tous les hommes a été immense. Quelle foi plus parfaite? Quelle mortification plus continue? Quelle

modestie plus charmante ! Quel amour de Dieu plus pur, plus ardent, plus extraordinaire, plus parfait ! Quelle sainteté plus éminente ! Marie, dit saint Bernardin de Sienne, a aimé Dieu sans nulle interruption, dès le premier moment de sa vie : *Mens Virginis in ardore dilectionis continuò tenebatur.* Si la sainte Vierge depuis sa Conception jusqu'à la derniere heure de sa vie, a fait autant d'actes d'amour de Dieu qu'il s'est écoulé d'instans, elle qui dès le premier moment égala par ses mérites, et surpassa même de beaucoup tous les mérites et des Anges et des hommes, quel a dû être le trésor inestimable, incompréhensible, de graces, de vertus, de mérites de la très-sainte Vierge au moment de sa mort ! O qu'il est bien vrai qu'elle seule a pu dire : *J'ai répandu une senteur de parfum comme le cinnamome, et comme le plus précieux baume.*

L'ÉPÎTRE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 10.

In illo tempore : intravit Jesus in quoddam Castellum : et mulier quædam Martha nomine, excepit illum in domum suam, et huic erat soror nomine Maria, quæ etiam sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius. Martha autem satagebat circa frequens ministerium ; quæ stetit, et ait : Domine, non est tibi curæ, quòd soror mea reliquit me solam ministrare ! dic ergo illi, ut me adjuvet. Et respondens, dixit illi Dominus : Mar-

En ce temps-là : Jesus entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut en sa maison. Elle avoit une sœur nommée Marie, qui se tenoit assise aux pieds du Seigneur, et qui écoutoit sa parole. Cependant Marthe se donnoit beaucoup de peine à apprêter divers mets ; et se présentant : Seigneur, dit-elle, ne faites-vous point réflexion que ma sœur me laisse travailler toute seule ! Dites-lui donc qu'elle m'aide. Marthe, Marthe, lui répondit le Seigneur, vous vous in-

tha, Martha, solicita es, et turbaris erga plurima. Porrò unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

quiétez et vous vous embarrassez de plusieurs choses. Après tout une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

MÉDITATION.

De l'amour que la sainte Vierge a pour tous les hommes, et singulièrement pour les pécheurs.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est certain, puisque c'est un article de foi, que Dieu aime tous les hommes, et qu'il les veut tous sauver; qu'il éclaire quiconque vient au monde : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (a). Or comme la sainte Vierge n'a point d'autre volonté que celle de Dieu, elle aime tout ce que Dieu aime, et elle n'a rien tant à cœur que ce que Dieu veut. L'amour de Dieu et du prochain sont toujours, pour ainsi dire, de même âge, et naissent tous deux ensemble dans le même cœur; ils y vivent, et ils y meurent tous deux ensemble. Ce sont, dit saint Grégoire, deux anneaux qui composent la même chaîne, deux fleuves qui naissent de la même source, deux branches qui sortent de la même tige, deux astres qui procedent du même principe, et qui ont le même motif. Comprenez, s'il est possible, quel est l'amour extrême qu'a la sainte Vierge pour Dieu, et vous comprendrez quel est l'amour ardent qu'a la sainte Vierge pour les hommes. Or comme il n'y a point de pure créature qui aime plus Dieu qu'elle, il n'y en a point aussi qui ait plus de tendresse

(a) *Joan.* 1.

pour nous. Marie, dit saint Bernard, est notre sœur, notre parente, notre alliée, notre Mere : *Obsecro te, quòd soror mea sis, ut benè sit mihi propter te, et vivat anima mea ob gratiam tui.* Ce n'est pas tout, elle est encore notre bonne Mere. Dieu n'a point fait de commandement aux peres et aux meres d'aimer leurs enfans, dit saint Thomas, parce que la nature, dit-il, donne aux peres et aux meres un amour si violent pour leurs enfans, qu'il leur tient lieu de loi et de précepte. Une mere, dit Dieu, peut-elle jamais oublier son enfant ? jugez si Marie, la plus tendre des meres, peut jamais oublier les hommes. Dès-là que Marie est devenue Mere de Dieu, dit saint Anselme, elle est devenue Mere des hommes. Qui peut douter de sa tendresse pour nous ? Concevez combien la sainte Vierge aime les hommes, par le douloureux sacrifice qu'elle a fait pour eux. Considérez combien elle aimoit son cher Fils ; jamais mere ne porta si loin sa tendresse. Cependant il s'agit de sacrifier ce cher Fils pour le salut des hommes. Combien a dû lui coûter ce cruel sacrifice. Elle l'a fait cependant pour l'amour de nous ; elle a offert à la mort ce cher Fils, et à la mort la plus infame et la plus cruelle. Après cela demandez si la sainte Vierge nous aime, et cherchez un plus puissant, un plus grand motif de confiance en la bonté de la Mere de Dieu.

SECOND POINT.

Considérez que l'amour que la sainte Vierge a pour nous, est un amour-compatissant, qui la rend sensible à nos miseres ; et comme le péché est le plus grand de tous les maux de la vie, elle a plus de tendresse et de compassion pour les pécheurs. La conformité de son

son cœur avec celui de son divin Fils, lui inspire cette affection compatissante. On sait le zele du Sauveur du Monde pour le salut des pécheurs : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* Voilà la mesure de l'amour et du zele de la sainte Vierge. C'est ce qui fait que l'Eglise l'appelle le refuge des pecheurs, et que dans la priere ordinaire qu'elle lui fait tant de fois chaque jour, elle lui donne pour motif, que c'est pour les pécheurs qu'elle prie : *Ora pro nobis peccatoribus.* O immaculée Vierge Marie, s'écrie saint Ephrem, Mere de Dieu, Reine de l'Univers, l'espérance des plus désespérés, la ressource de tout le monde, nous nous mettons sous votre protection ; couvrez-nous des ailes de votre charité et de votre miséricorde ; ayez pitié de nous qui sommes souillés de crimes. La sainte Vierge ne cesse dans le Ciel de prier pour les pécheurs, dit le vénérable Bede : *Non cessans pro peccatoribus exorare.* Et certainement la Mere de miséricorde pourroit-elle ne pas aimer les pécheurs, ne pas s'intéresser pour le salut des pécheurs ? O Marie, s'écrie sur cela saint Bonaventure, quelque misérable que soit un pécheur, vous avez pour lui des tendresses de Mere : *Materno affectu complecteris.* La sainte Vierge est Médiatrice entre Dieu et les hommes, comme dit saint Bernard : il faut donc qu'elle aime tendrement les pécheurs. Vous êtes redevable aux pécheurs, Vierge sainte, s'il m'est permis de parler de la sorte, dit Guillaume Evêque de Paris, vous êtes redevable aux Pécheurs, pour ainsi dire, de tout ce que vous avez de grace et de gloire, et même de l'auguste qualité de Mere de Dieu : *Totum quod habes gratiæ, quod habes gloriæ ; etiam hoc ipsum quòd es Mater Dei, si fas est dicere, peccatoribus debes.* Car c'est pour eux que tout cela vous a été donné : *Omnia enim hæc propter peccatores tibi collata sunt.* Comment

pourriez-vous leur refuser votre protection et votre bienveillance? La sainte Vierge nous aime avec tendresse; elle est touchée de nos maux; elle s'intéresse à notre salut : quel plus consolant, quel plus puissant motif de confiance? Vous ne méritez pas d'être exaucé, parce que vous êtes pécheur, dit saint Anselme; mais les mérites de la Mere de Dieu qui prie pour les pécheurs, exigent que Dieu vous exauce. Qui désespérera de la miséricorde du Fils, dit saint Bernard, ayant la Mere de Dieu pour avocate? Marie nous aime, quelque pécheurs que nous soyons : et nous n'aimerons pas Marie, et après Dieu nous ne mettrons pas toute notre confiance en Marie?

Que ma langue s'attache pour toujours à mon palais; que ma main droite soit plutôt à jamais oubliée, si mon cœur cesse jamais de vous aimer, Vierge sainte; si ma langue cesse jamais de vous louer; si je cesse jamais d'être à votre service, ô mon unique espérance après Dieu! ô mon refuge, et l'asile de mon salut!

Aspirations dévotes durant le jour.

Si oblitus fuero tuî, oblivioni detur dextera mea, Psal. 136.

Que ma main droite me devienne inutile, Vierge sainte, si j'oublie jamais votre bonté pour moi.

In te confido, non erubescam. Psal. 24.

Je mets en vous, ô Mere de mon Dieu, toute ma confiance, je n'aurai pas la honte de me voir abandonné.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est certain qu'après le cœur adorable de Jesus-Christ, celui de sa sainte Mere est l'objet le plus saint, le plus excellent et le plus véné-

rable qu'on puisse proposer à la dévotion des Chrétiens. Si l'on considere ce cœur dans son être matériel, c'est la plus noble portion du plus saint corps qui soit au monde, et par conséquent un objet mille fois plus digne de respect que toutes les reliques des Saints. C'est ce cœur qui est le principe naturel de la vie de la très-sainte Vierge; c'est ce cœur qui a comme fourni le sang précieux dont le Saint-Esprit s'est servi pour former le Corps adorable de Notre-Sauveur; c'est, comme l'on dit, le siege de l'amour que la sainte Vierge a pour nous, et l'organe principal de tous les sentimens affectueux de cette bienheureuse créature. Que si du sens naturel on passe au sens moral, quel cœur plus saint, plus digne de nos respects et de notre vénération, puisqu'il est le siege de toutes les plus admirables vertus, et le symbole le plus naturel de l'amour tendre et parfait que la très-sainte Vierge a pour Dieu et pour les hommes. Ce cœur est tout à nous, puisqu'il n'a jamais été sans nous aimer; et si Marie nous aime tous comme ses enfans, de quel œil devons-nous regarder ce cœur de mere? C'est ce qui a porté les Fidelles depuis long-temps à célébrer une Fête particuliere en l'honneur du saint Cœur de Marie. Cette Fête se célebre dans plusieurs Dioceses de France, à Coutances, à Dijon, à Paris, à Arles et à Lyon, où l'on a érigé des Sociétés à l'honneur de ce saint Cœur, avec l'approbation et l'autorité des plus grands Prélats, et même du saint Siege. Ayez la même dévotion; entrez dans ces pieuses Sociétés, et si le saint Nom de Marie est le titre d'une Fête particuliere aujourd'hui dans toute l'Eglise, quelle dévotion ne devez-vous pas avoir à son saint Cœur?

2.° Le Pape Clément IX, dans le Bref d'Indulgence daté du 23 Avril de l'année 1668, qu'il a donné en faveur de la Confrérie érigée à Arles dans l'Abbaye de Saint-Césaire, sous le titre du Saint Cœur de la Mere de Dieu, en assigne la

Fête le troisieme Dimanche après la Pentecôte. A Paris, où cette dévotion est fort établie, on en fait la Fête le 8 de Février. Ne manquez pas tous les ans de célébrer cette Fête avec dévotion ; et pour avoir part aux grandes Indulgences que le Pape accorde aux Associés, soyez du nombre, et ne manquez pas de vous confesser, et de communier ce jour-là. Employez tout votre crédit et votre zele pour faire établir la même Confrérie par-tout ailleurs. Quand on a dévotion au saint Cœur de la Mere de Dieu, peut-on ne pas avoir beaucoup de part à ses plus grandes faveurs, et à toutes ses graces ?

Permettez-moi, très-sainte Mere de mon Dieu, de m'unir aux ames saintes qui s'appliquent à honorer d'un culte particulier votre sacré Cœur, afin que je puisse avoir part aux graces qui sont attachées à une dévotion si agréable à votre cher Fils, et à sa divine Mere. O Cœur très-saint de la Mere de Dieu toujours immaculée ! Cœur le plus pur, et le plus vénérable, après celui de Jesus, que la main toute-puissante du Créateur ait formé ; source insatiable de bonté, de douceur, d'amour et de miséricorde ; image parfaite du sacré Cœur de Jesus-Christ mon Sauveur, toujours sensible à tous nos maux, toujours embrasé du zele ardent de mon salut, toujours ouvert à ceux qui s'y réfugient ; daignez agréer mes vœux et mes vifs sentimens de respect et de reconnoissance. Je vous rends l'hommage le plus profond dont mon ame est capable ; vous serez désormais l'objet de mon amour et de ma vénération : Vierge sainte, Mere de miséricorde, et Mere du bel amour, rendez mon cœur semblable au vôtre ; purifiez-le par votre puissante intercession ; sanctifiez-le, détachez-le de l'amour des créatures, et que le même feu divin qui embrase le vôtre, embrase le mien durant le temps et pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINT PHILIPPE BENITI, CONFESSEUR.

SAINT Philippe Beniti qu'on regarde communément comme le Fondateur de l'Ordre Religieux des Servites ou Serviteurs de la sainte Vierge, quoiqu'à proprement parler, il n'en soit, comme dit le Martyrologe, que le Propagateur, étoit de la Ville de Florence, de la noble famille de Beniti, si considérée dans le Pays. Il naquit vers l'an 1224. Son pere nommé Jacques et sa mere Albande, recommandables par leur exacte probité, eurent grand soin de lui donner une éducation chrétienne. La douceur de son naturel, son inclination pour la vertu, et sur-tout une dévotion prématurée envers la sainte Vierge, furent un présage certain de sa future sainteté. Il n'avoit encore qu'un an, lorsque quelques-uns des Religieux Servites étant venus quêter de Florence, dès qu'il les vit : *Ce sont-là*, s'écria-t-il miraculeusement, n'ayant point encore l'usage de la parole, *ce sont-là les Serviteurs de la Vierge.* Cette merveille augmenta l'amour et l'attention de ses parens qui regarderent cet enfant comme devant faire un jour l'honneur de la famille.

Après lui avoir fait faire ses études d'Humanité à Florence, ils l'envoyerent étudier en Médecine à Paris. On y admira la vivacité et la pénétration de son esprit, aussi-bien que la pureté de ses mœurs, et une sagesse peu ordinaire dans ceux de son âge. Il revint en Italie, et alla continuer la même étude dans l'Université de Padoue, où il prit le bonnet de Docteur. Etant revenu à Florence, bien loin de se laisser éblouir des brillantes

espérances qui le flattoient, il résolut d'aspirer à une gloire plus solide. Délibérant sur le choix de l'état qu'il devoit embrasser, il entra un jeudi de l'Octave de Pâques dans la chapelle des Servites près de Florence, pour entendre la Messe. Comme on lisoit l'Epître du jour qui contient l'histoire de la conversion de l'Eunuque de la Reine d'Ethiopie, il fut frappé de ces paroles que le Saint-Esprit dit au Diacre Philippe : *Approchez-vous ; et joignez ce chariot*, et par la conformité du nom de Philippe, il crut qu'elles lui étoient adressées. Occupé de ces pensées, il se retire chez lui, supplie la sainte Vierge de lui faire connoître la volonté de Dieu, et passe jusqu'à minuit en prieres. Il eut une vision durant son oraison. Il lui sembla d'être dans une campagne vaste et déserte, où il ne voyoit de tous côtés que précipices, que cailloux, que pointes de rochers, que boue, que serpens, qu'épines et que pieges tendus par-tout. Une vision si affreuse l'effraya ; il se mit à crier de toutes ses forces durant cette extase, mais il fut bientôt rassuré par l'apparition de la sainte Vierge assise sur un chariot et environnée d'Anges et de Bienheureux, laquelle répétant les paroles qu'il avoit ouïes à la Messe : *Philippe, approchez-vous, et joignez ce chariot*, elle lui ordonna d'entrer dans la Société naissante des Servites, dont ce chariot étoit la figure.

Il n'y avoit que quinze ans que ce saint Ordre si fécond en Saints, et si respectable, sur-tout par la profession singuliere de servir la sainte Vierge, et de l'honorer d'un culte plus particulier, avoit pris naissance sur le Mont-Serene, à trois lieues de Florence, où sept Marchands du lieu s'étoient retirés par dévotion et y servoient Dieu en Communauté, sous la protection de la sainte Vierge, dont ils se qualifioient Serviteurs. Ils venoient d'établir un Hospice aux portes de Florence, avec une petite Chapelle, sous le

titre de l'Annonciade, dans laquelle notre Saint avoit entendu la Messe le jour précédent. Philippe ne doutant plus que Dieu ne l'appelât dans cet Ordre naissant, se rendit à cet Hospice dès la pointe du jour, où se jetant aux pieds du Pere Bonfils, l'un des sept premiers Peres, à qui les autres s'étoient soumis comme à leur Supérieur, il demanda avec instance d'être associé à leur Compagnie parmi les Freres Lais. Le Pere Bonfils, qui ne connoissoit ni la qualité, ni les talens du postulant, le reçut sans délai parmi les Freres Lais, et l'envoya au Mont-Serene pour être occupé aux offices les plus bas et les plus vils de la Maison, et aux ouvrages de la campagne. Rien ne pouvoit mieux favoriser son humilité; il sut si bien déguiser son savoir et sa naissance, qu'on ne découvrit en lui qu'une grande sagesse et un fond de vertu qui le fit admirer. Sa mortification étoit extrême, et comme si les pénibles travaux dont il étoit chargé, n'eussent point suffi pour mater son corps, il y ajoutoit des austérités qui effrayoient les plus robustes. Ses occupations extérieures n'interrompoient point son oraison continuelle, et son union intime avec Dieu. Il ménageoit si bien son temps, qu'il en trouvoit toujours pour passer plusieurs heures en prieres devant l'Image de la sainte Vierge, et pour se retirer même dans une grotte près de l'Eglise, où joignant la méditation de la Passion du Sauveur à des macérations volontaires, il oublioit les besoins de son corps et passoit les jours sans nourriture. Il se flattoit de pouvoir employer le reste de ses jours à se sanctifier dans cette vie obscure, lorsque ses Supérieurs ayant reconnu en lui une sagesse peu ordinaire, accompagnée d'une éminente vertu, l'envoyerent à Sienne, pour avoir l'inspection d'une nouvelle Maison de l'Ordre qui s'y établissoit. Il croyoit pouvoir s'y maintenir toujours dans l'état de Frere

Lai ; mais une conversation qu'il eut durant son voyage avec deux Peres Dominicains, trahit son humilité. Ces Peres reconnurent en lui un esprit si supérieur et des talens si rares, qu'ils allerent représenter à ses Supérieurs le tort qu'ils se faisoient et à toute l'Eglise, de tenir une si grande lumiere sous le boisseau, et leur persuaderent de l'élever au Sacerdoce. Il ne leur fut pas difficile de découvrir ce trésor caché, dès qu'ils l'examinerent de plus près ; et sans avoir égard ni aux répugnances de son humilité, ni à ses prieres et à ses larmes, ils obtinrent de Rome la permission de l'élever aux Ordres sacrés. On ne le vit pas plutôt à l'autel que son éminente sainteté se fit jour à travers tous les voiles dont il s'étoit servi jusqu'alors pour cacher son rare mérite. On le fit d'abord passer par tous les degrés de son Ordre. Il fut fait Definiteur, puis Assistant général, et enfin on le mit à la tête de sa Compagnie. Jamais Supérieur général ne mérita plus de l'être, et jamais homme ne s'en crut plus indigne que lui. Il mit en œuvre tous les moyens pour se démettre de sa charge ; mais il ne fut point écouté. Il comprit alors qu'il y avoit une volonté supérieure à la sienne, et un ordre de la Providence auquel il feroit mal de résister. Il s'appliqua donc à étendre le culte de la sainte Vierge qui étoit la fin de son saint Institut. Quoiqu'il y eût déjà trente-cinq ans que son Ordre étoit établi, il n'avoit presque point fait de progrès, et tout se réduisoit à une Maison et à deux ou trois petits Hospices. Mais à peine notre Saint fut à la tête de sa Congrégation, que le mérite et la sainteté du Général la rendirent célebre. On vint en foule pour se mettre sous sa direction ; la plupart des Villes demanderent de ses Enfans, et notre Saint mit sa Congrégation dans une si haute réputation, et lui donna tant d'éclat, que, quoiqu'il n'ait été que le cinquieme Général, tout le monde

convint de le regarder comme le Fondateur de son Ordre.

Un miracle qu'il fit en allant à Rome ne contribua pas peu à cette haute réputation. Ayant trouvé sur son chemin un pauvre lépreux presque tout nu, et n'ayant ni or ni argent à lui donner, il se dépouilla de sa tunique, et l'en revêtit. A l'heure même le lépreux se trouva guéri de sa lepre ; et quelque priere que lui fît le Saint de taire cette merveille, la reconnoissance du pauvre l'emporta sur l'humilité du Saint; mais sa modestie parut encore avec bien plus d'éclat dans le refus qu'il fit de la premiere dignité de l'Eglise. Il y avoit près de trois ans, depuis la mort du Pape Clément IV, que le Saint Siege étoit vacant, les Cardinaux assemblés à Viterbe ne pouvant s'accorder sur le choix d'un Pape, lorsqu'ils convinrent tous d'élire le Général des Servites, comme le plus digne sujet. Saint Philippe fut si effrayé de ce projet, qu'il s'enfuit secrétement dans les montagnes du territoire de Sienne, accompagné d'un seul Religieux à qui il crut pouvoir se fier, et il demeura caché dans des trous de rocher, jusqu'à ce qu'il apprit que l'on avoit enfin donné un nouveau Pape à l'Eglise, qui fut Grégoire X. Cette retraite fut d'autant plus agréable à notre Saint qu'il se vit dans la solitude, pour laquelle il avoit toujours eu tant d'attraits, et qu'un plus tranquille loisir lui donnoit tout le temps pour la priere. Il s'abandonna aux rigueurs de la pénitence avec excès : son jeûne y fut des plus austeres, et continuel : il ne s'y nourrit que d'herbes sauvages et insipides, et n'y but que de l'eau, qui lui manqua bientôt dans une terre sablonneuse. Mais le Seigneur y pourvut ; car on assure que le peu qu'il y avoit trouvé ayant tari, plein de foi et de confiance, il frappa trois fois de son bâton, et il en sortit une si grande quantité d'eau qu'il s'y fit une mare,

qu'on appela dès-lors les Bains de Saint-Philippe; on les voit encore aujourd'hui sur le Mont appelé Montagnate, et l'on attribue la vertu que ces eaux ont de guérir plusieurs maladies, aux mérites de notre Saint.

Ce fut dans cette retraite que Dieu lui fit connoître qu'il devoit porter son nom dans les autres Provinces, et faire passer en même temps parmi les étrangers le culte et la dévotion singuliere que l'on faisoit profession d'avoir dans son Ordre pour la sainte Vierge. En effet, il ne fut pas plutôt sorti de son désert, qu'ayant établi un Vicaire général en sa place pour l'Italie, il partit avec deux de ses Religieux pour aller publier par-tout les grandeurs de la Mere de Dieu; en prêchant la Pénitence. Il vint d'abord en France, où l'on vit avec admiration les fruits merveilleux de ses prédications, principalement dans les Villes d'Avignon, de Toulouse et de Paris, où il fut reçu comme un nouvean Prophete. Il passa de là dans les Pays-Bas, la Frise, en Saxe et dans la Haute Allemagne, publiant par-tout avec un succès inoui les grandeurs de la sainte Vierge, réveillant et augmentant par-tout le culte et la tendre dévotion envers la Mere de Dieu.

Après avoir employé deux ans à cette grande Mission Apostolique, il retourna en Italie, et ayant assemblé le Chapitre général à Burgo, il n'oublia rien pour-se faire décharger du fardeau du Généralat. Il ne fut pas écouté, et tous d'une voix le déclarerent Général pour le reste de sa vie. Se voyant donc obligé de maintenir et de perfectionner son institut, il se rendit au Concile général assemblé à Lyon pour demander l'approbation de son Ordre : il l'obtint avec tous les agrémens et les éloges que méritoit un si saint Institut. A son retour en Italie, il pacifia la Ville de Pistoie qui étoit cruellement déchirée depuis longtemps par les factions des Guelphes et des Gibelins.

Il travailla avec le même succès à pacifier les troubles de Florence, et fit rentrer dans l'obéissance du Pape Martin IV les habitans de Forli. A la vérité son zele lui fit dévorer bien des humiliations et des travaux; car les rebelles ne pouvant supporter la véhémence de ses prédications, se jeterent sur lui, le dépouillerent honteusement, le fouetterent par les carrefours de la Ville, et le chasserent avec ignominie, mais sa patience ne fut pas sans fruit. L'un de ceux qui l'avoient si maltraité, nommé Péregrin, en fut touché; il se repentit, et choisit l'Ordre même de notre Saint pour le lieu de sa pénitence. Celle de quelques femmes débauchées qu'il convertit par sa seule modestie, fit assez voir que tout est efficace dans les Saints.

Ses travaux et ses pénitences ayant extraordinairement affoibli sa santé, il connut que sa fin étoit proche. De Florence il s'en alla tout languissant à Sienne, puis à Pérouse, où il reçut la bénédiction du Pape Honorius IV. Après avoir obtenu de lui de nouveaux Privileges pour son Ordre, il passa à Todi, dont les habitans sortirent au-devant de lui avec des branches d'olivier pour le recevoir comme en triomphe. Etant entré dans son Monastere il alla droit à l'Eglise, et s'étant prosterné devant l'autel de la sainte Vierge: *C'est ici*, s'écria-t-il, *le lieu de mon repos pour jamais.* La fievre le prit le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Il passa toute l'Octave dans les sentimens les plus vifs d'amour de Dieu, de tendresse pour la sainte Vierge, et de componction de ses péchés. Le dernier jour de l'Octave, il se fit administrer les derniers Sacremens, après lesquels il fut trois heures comme mort. Revenu de cette défaillance, il dit que le démon avoit fait tous ses efforts pour le perdre, mais que la protection de la sainte Vierge l'avoit délivré de ce péril. Il demanda ensuite son livre, c'étoit

son crucifix, et en le serrant sur sa poitrine, il rendit son ame à son Créateur le 22 Août de l'an 1285, quoique sa Fête ait été fixée au 23 à cause du jour de l'Octave de l'Assomption de la sainte Vierge. On fut trois jours entiers sans pouvoir enterrer son corps, à cause de la foule du peuple. Le Pape Clément X le canonisa l'an 1671, avec les solemnités ordinaires.

La Messe de ce jour est celle de l'Octave de l'Assomption de la sainte Vierge.

L'Oraison à l'honneur de saint Philippe Beniti est celle qui suit.

DEUS, qui per Beatum Philippum Confessorem tuum, eximium nobis humilitatis exemplum tribuisti : da famulis tuis prospera mundi ex ejus imitatione despicere, et cœlestia semper inquirere. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui par le moyen du Bienheureux Philippe, votre Confesseur, nous avez donné un si grand exemple d'humilité : accordez à vos serviteurs la grace de mépriser à son exemple les prospérités de ce monde, et de n'ambitionner que les biens du Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 24.

IN omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor. Tunc præcepit, et dixit mihi Creator omnium ; et qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare, et in electis meis mitte radices,

J'AI cherché un lieu de repos parmi toutes les Nations, et je me suis choisi une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'Univers m'a parlé, et m'a fait connoître sa volonté ; celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans

Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion. Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho. Quasi oliva speciosa in campis, et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis. Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi: quasi myrrha electa, dedi suavitatem odoris.

Jacob ; qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes élus. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la Cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem ; j'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu ; j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints ; je me suis élevée comme les cedres du Liban, et comme les cyprès de la montagne de Sion ; j'ai poussé mes branches en haut comme les palmiers de Cadès, et comme les plantes de rosiers de Jéricho ; je me suis élevée comme un bel olivier dans la campagne, et comme le plane qui est planté dans les places, sur le bord des eaux. J'ai répandu une senteur de parfum, comme le cinnamome et comme le baume le plus précieux, et une odeur comme celle de la myrrhe la plus excellente.

Les expressions de cette Epître sont toutes figurées, selon le style des Orientaux. Prendre racine est mis pour s'affermir dans le peuple que Dieu a honoré par le choix qu'il a fait de lui, ce qui signifie les ames des Saints. Tous ces arbres et toutes ces plantes odoriférantes, sont le symbole des vertus de la sainte Vierge, comme ce Peuple si honoré est la figure de ses dévots.

RÉFLEXIONS.

Celui qui m'a créée a reposé dans mon sein (a). Voilà qui renferme tous les éloges, tout ce qu'on peut dire de plus grand de Marie. On s'étonne

(a) *Chem. Serm.*

quelquefois de ce que le Texte sacré nous apprend si peu de chose des grandeurs de la sainte Vierge; et pour peu qu'on ait de zele, on voudroit que l'Evangile s'étendît davantage sur les éloges de la Mere de Dieu. Mais l'Evangile pouvoit-il rien dire de plus noble, de plus excellent, rien qui fondât une plus grande estime, rien qui remplît la plus haute idée que l'homme puisse se former d'une pure créature, que de dire que c'est *Marie de laquelle Jesus est né!* Il ne faut qu'entendre ces deux termes *Mere de Dieu*, pour y trouver de quoi satisfaire amplement le zele qu'on a pour la gloire de Marie. Dieu peut-il élever une pure créature à une plus haute dignité? et, à l'union hypostatique près, peut-il y avoir une communication plus intime avec la Divinité que la Maternité divine? Voilà la base sur quoi porte cette profonde vénération que l'Eglise a toujours eue pour la sainte Vierge, cette confiance extraordinaire que tous les Saints ont toujours eue en la sainte Vierge, cette grande distinction que l'Eglise a toujours mise entre elle et les autres Saints. Marie est Mere de Dieu; ne craignez ni excès dans ses éloges, ni indiscrétion dans votre confiance, ni superstition dans le culte religieux qui lui est dû. Dieu ayant destiné Marie au plus auguste ministere qui fût dans les idées de la Sagesse incréée, l'Eglise a conclu qu'il a dû répandre sur elle tous les trésors de ses graces, la combler de toutes ses faveurs, et la prévenir de tous les avantages qui pouvoient la rendre digne de soutenir la Maternité divine. C'est de là que l'Eglise a bien jugé que Marie avoit été sainte et immaculée dans sa Conception, parce que ç'eût été, ce semble, une indécence que la Mere de Dieu fût quelque temps sous l'esclavage du démon; qu'elle avoit reçu plus de graces et de vertus elle seule que tous les Saints ensemble, parce qu'elle étoit appelée à une fin plus noble; et qu'il n'y

avoit aucune pure créature, ni dans le Ciel, ni sur la terre, qui approchât de la sainteté, du mérite, de la gloire, de l'ineffable dignité de la Mere de Dieu. C'est ainsi que l'Eglise, découvrant toutes les grandeurs qui sont renfermées dans cette glorieuse qualité, et voulant ensuite rendre à la Mere de Dieu des hommages qui fussent proportionnés à la sublimité de son état et de son rang, après avoir usé des termes les plus nobles, et des expressions les plus fortes pour lui marquer tout le respect dont elle est touchée, n'étoit pas satisfaite de ses éloges, et désespérant d'en trouver jamais qui soient dignes de sa grandeur, s'écrie avec S. Augustin : *Quibus te laudibus efferam nescio.* Vierge sainte, pardonnez à la bassesse de mes paroles, je ne puis marquer toute la vénération que j'ai pour vous, et comme le nombre et l'excellence de vos perfections me surprennent, m'éblouissent ; aussi je ne puis trouver de termes assez respectueux, ni d'éloges assez magnifiques pour célébrer vos grandeurs ; et ce qui me jette dans l'étonnement où je suis, c'est que vous soyez la Mere d'un Dieu : *Quia quem cæli capere non poterant, tuo gremio contulisti.* Mais si l'Eglise a trouvé dans le titre de Mere de Dieu un objet si digne de vénération, pour proposer aux Fidelles, elle a trouvé quelque chose de plus consolant encore pour nous. C'est-là qu'elle a découvert ces trésors infinis de graces qu'elle présente à ses enfans ; c'est-là qu'elle a trouvé une Rédemptrice, pour ainsi dire, généreuse, une Médiatrice toute-puissante, un asile ouvert à tous les pécheurs, une Mere pleine de tendresse pour les hommes ; car quiconque dit Mere de Dieu, dit tout cela. Oui, nous le pouvons dire avec l'Eglise, avec les Conciles et les Peres : être Mere de Dieu, c'est être, dans un sens, la Rédemptrice des hommes, la cause du salut de l'Univers ; c'est fournir le Sang qui a été

répandu pour nous sur la Croix ; c'est former le Corps adorable qui a servi de rançon pour le genre humain ; c'est produire de la plus pure portion de soi-même la Victime qui doit appaiser un Dieu irrité ; c'est le nourrir de son propre lait ; c'est s'arracher avec violence au plus aimable Fils du monde, pour le voir attaché à une Croix pour l'amour de nous. Après ces preuves éclatantes de son amour, qui peut douter de son pouvoir ? qui peut mettre des bornes à sa confiance ? *Pete Mater mea.* Non, ma Mere, ne ménagez point mon pouvoir, lui dit son Fils, avec beaucoup plus de raison que Salomon ne le disoit à Bethsabée. Et voilà ce qui a rendu tous les saints Peres si éloquens sur les louanges de la sainte Vierge. Heureuse donc l'ame qui a fondé son espérance sur Marie ; heureux qui plein d'amour et de vénération pour le Fils, a appris dès son enfance à réclamer la protection de la Mere ; heureux qui met en elle toute sa confiance après Dieu.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 10.

In illo tempore : Intravit Jesus in quoddam Castellum : et mulier quædam Martha nomine, excepit illum in domum suam, et huic erat soror nomine Maria, quæ etiam sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius. Martha autem satagebat circa frequens ministerium ; quæ stetit, et ait : Domine, non est tibi curæ, quòd soror mea reliquit me solam ministrare ! dic ergo

En ce temps-là : Jesus entra dans un Bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avoit une sœur nommée Marie, qui se tenoit assise aux pieds du Seigneur, et qui écoutoit sa parole. Cependant Marthe se donnoit beaucoup de peine à apprêter divers mets ; et se présentant : Seigneur, dit-elle, ne faites-vous point réflexion que ma sœur me laisse travailler toute seule ! Dites-lui donc qu'elle

illi, ut me adjuvet. Et respondens, dixit illi Dominus Martha, Martha, solicita es, et turbaris erga plurima. Porrò unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

m'aide. Marthe, Marthe, lui répondit le Seigneur, vous vous inquiétez, et vous vous embarrassez de plusieurs choses. Après tout une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

MÉDITATION.

Des grandes graces et des faveurs singulieres que procure la véritable dévotion à la Ste. Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la véritable dévotion envers la sainte Vierge est une source intarissable des plus grandes faveurs du Ciel. Nous vivons en pays ennemi, que de dangers, que de tentations, que de pieges tendus à l'innocence! Notre vie est une guerre continuelle; on n'a pas seulement besoin de vigilance, mais encore de courage et de force pour résister à l'ennemi du salut. Nos chutes l'enhardissent, nos foiblesses le rendent formidable, et les occasions si fréquentes mettent en danger le salut. Il faut de grandes graces; et sans une puissante protection, qui peut se promettre d'être victorieux? Un véritable serviteur de la sainte Vierge a de grandes ressources. Il sert une Reine qui a un pouvoir sans bornes sur tout l'enfer; il est au service d'une héroïne qui a écrasé la tête de ce serpent infernal; il a pour Mére la distributrice de toutes les graces. Sa puissance est sans mesure, et sa bonté égale son pouvoir. L'Eglise l'appelle la Tour de David: *Mille boucliers y sont suspendus, et l'on y trouve toutes les armes des plus vaillans* (a). Quel abri,

(a) *Can. 4.*

quel asile où l'on soit plus en assurance ? La véritable dévotion envers la sainte Vierge nous assure tous ces secours. Si la Mere de Dieu nous protege, qu'avons-nous à craindre dans ce lieu d'exil ? Si la Mere de miséricorde nous défend, quel ennemi, quel accident peut nous nuire ? Et si elle est libérale envers ceux-mêmes qui n'ont pour elle que de l'indifférence, quelle doit être sa libéralité envers ses plus fidelles serviteurs, ses plus chers favoris ! Toutes sortes de biens, dit S. Antonin, me sont venus par la dévotion à la sainte Vierge : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* Avez-vous le bonheur d'être du nombre des serviteurs de Marie, dit le savant Idiot ; avez-vous trouvé Marie, vous avez trouvé toutes sortes de biens : *Inventâ Mariâ Virgine, invenitur omne bonum.* Le démon n'a rien oublié pour fermer aux Chrétiens ces entrailles de miséricorde, pour ôter aux pécheurs cet asile, en inspirant à tous les hérétiques le dessein d'étouffer la dévotion à la Mere de Dieu. Nul Hérétique qui n'ait tâché de décrier, de condamner, d'éteindre la confiance des Fidelles en la sainte Vierge : mais l'Eglise a redoublé son zele, sa dévotion et son culte, a mesure que l'hérésie a multiplié sa malignité et ses ruses. Quel honneur, quel bonheur d'être dans les bonnes graces de la Mere de Dieu, d'être tout dévoué à son service ! Avoir pour vous une singuliere dévotion, Vierge sainte (*a*), c'est avoir des armes défensives que Dieu met en main à ceux qu'il veut sauver. Vous êtes un asile et un lieu de sureté pour tous ceux qui s'y réfugient. Hé, que deviendrions-nous si vous cessiez de nous protéger ! *Si tu nos deseruéris, quid de nobis fiet ?*

(a) *Dam. de Assumpt.*

SECOND POINT.

Considérez que la sainte Vierge ne défend pas seulement ses serviteurs contre les tentations de l'ennemi, mais elle les console encore dans leur tristesse; elle les assiste dans leurs dangers; elle les soutient dans leurs combats; elle les soulage dans leurs peines; le titre de Mere de miséricorde dit tout cela. C'est ce que signifie encore cette multiplicité de Sociétés, de pratiques de dévotions en l'honneur de la Mere de Dieu sous tant de divers titres: Notre-Dame d'Espérance, de la Victoire, du Refuge, du Saint-Esclavage, de Pitié. L'Église, en autorisant tous ces titres si consolans, a voulu nous découvrir les trésors de graces, et cette source inépuisable de toutes sortes de bénédictions qui se trouvent au service de la sainte Vierge. Non, on ne reconnoît point les avantages infinis qu'on trouve dans cette dévotion. Les Saints les connoissoient, eux qui ne trouvoient ni des termes assez significatifs, ni des expressions assez fortes pour exprimer leurs sentimens d'amour, de vénération, de confiance, de tendresse et d'admiration pour la Mere de Dieu. Mais parmi tous ces bienfaits que cette aimable dévotion nous procure, la grace de la persévérance, et d'une sainte mort, doit tenir le premier rang. Nul besoin plus pressant, nul moment plus critique que celui de la mort. C'est à cet important moment que les serviteurs de Marie trouvent une protection toute-puissante auprès d'elle. Comme c'est le point décisif du salut, cette Mere de miséricorde n'est jamais plus libérale en faveur de ceux qui l'ont honorée. L'Église a si bien connu le besoin de cette protection singuliere de la sainte Vierge, à l'heure de la mort, qu'elle en fait une mention particuliere dans ses prieres: *Nunc et in hora mortis nostræ*,

dit-elle tous les jours, et plusieurs fois le jour, dans la Salutation Angélique. *Tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe*, dit-elle ailleurs, tant elle est persuadée que l'assistance de la sainte Vierge en ce dangereux moment nous est absolument nécessaire. Or, qui peut plus raisonnablement, plus surement se promettre cette puissante protection, que les véritables serviteurs de Marie? oubliera-t-elle dans ce danger ceux qui l'ont honorée et aimée durant leur vie? Quelle consolation dans la derniere maladie, de penser qu'on meurt véritable serviteur de Marie! Que ne doit-on pas espérer du souverain Juge, quand on a la protection de sa Mere! La confiance bien fondée en la bonté de la sainte Vierge, en ce dernier moment, en adoucit toutes les peines; elle en tempere les frayeurs, elle rassure. Peu de véritables dévots de la sainte Vierge qui ne meurent avec cette douce et religieuse tranquillité, qui est un présage de leur salut.

Ah! Vierge sainte, que je souhaite ardemment de vous aimer, de vous servir, de vous honorer! Je me dévoue entiérement et sans réserve à votre service; et si jamais vous avez eu un serviteur fidelle tout le temps de sa vie, je veux que ce soit moi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Eia ergo advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. L'Egl.

Soyez, Vierge Sainte, notre Médiatrice, notre Avocate, et tournez vers nous ces yeux pleins de douceur et de bonté.

Sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem. L'Egl.

Que tous ceux qui vous servent et qui vous invoquent, Vierge sainte, ressentent les doux effets de votre puissante protection.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PARMI tant de pieuses et d'industrieuses pratiques que la dévotion tendre envers la Mere de Dieu a inspirées à ses véritables serviteurs, nulle ne sauroit lui être plus agréable, ni plus utile à tous les Fidelles, que celle du culte perpétuel de la très-sainte Vierge, établie par l'autorité du saint Siege dans les principales villes du Royaume, et depuis quelque temps dans l'Eglise de l'Hôtel-Dieu de la ville de Lyon, où la sainte Vierge est singuliérement honorée. La fin que se propose cette pieuse Société, à laquelle le Pape Clément XI, qui a gouverné l'Eglise avec tant de sagesse, de zele, de dignité, a accordé de si grandes indulgences; la fin, dis-je, que cette pieuse Société se propose, est de rendre à cette Reine du Ciel et de la Terre un hommage public et perpétuel; et cela, pour deux motifs les plus capables d'exciter la piété chrétienne. Le premier est un motif d'amour et de reconnoissance, qui nous engage à aimer, à louer et à honorer sans cesse la plus parfaite de toutes les créatures, qui n'a jamais cessé de nous aimer, et qui ne cesse jamais de nous faire du bien par sa puissante intercession qu'elle emploie continuellement en notre faveur auprès de son Fils Notre Sauveur. Le second est tiré du zele que tous les vrais Fidelles doivent avoir pour les intérêts de la Mere de Dieu notre commune Mere. Comme il y a eu dans tous les temps des ennemis de Marie qui ont entrepris de décrier le culte religieux qui lui est dû, et de lui ravir par-là une partie de sa gloire, il est juste qu'on tâche de lui procurer par cet établissement des serviteurs qui l'honorent en tout temps, et sans interruption, pour réparer par-là, autant qu'il se

peut, les outrages qu'elle a reçus dans tous les siecles de la part des Hérétiques. La seule idée d'une dévotion si juste, si intéressante, et si conforme aux desseins de Dieu et aux pratiques de l'Eglise, doit charmer toutes les personnes qui ont le cœur susceptible de piété, et sensible à la reconnoissance. Quoi de plus juste, que la plus parfaite, la plus sainte, la plus excellente, la plus élevée en dignité, et la plus aimable de toutes les pures créatures, reçoive de continuels hommages de la part de ceux qui croient sa sainteté et son éminente qualité de Mere de Dieu, et qui veulent profiter de son crédit; de ceux enfin qui la connoisent pour leur Reine, pour leur Mere, pour leur Avocate, pour leur refuge, et qui comptent avec raison sur sa puissance et sur sa bonté. Certainement si Marie aime ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo;* si elle s'intéresse particuliérement pour ceux qui l'honorent et qui la servent, quelles graces n'obtiendra-t-elle pas pour les pieux et fidelles associés, qui n'oublient rien pour lui procurer un si grand honneur? et quelles bénédictions du Ciel n'attirera-t-elle pas sur les villes où un si bel établissement sera formé? N'oubliez rien pour vous faire enrôler dans une si pieuse et si utile Société. Employez même tout votre crédit et votre zele pour l'établir dans les lieux où elle n'est pas encore établie. Ayez un petit livre intitulé : *Instruction pour les Associés du Culte perpétuel de la sainte Vierge*, imprimé à Lyon chez les Freres Bruyset, rue Merciere.

2.° Voici une Oraison qui contient le culte propre qui est dû à la sainte Vierge : O très-sainte Vierge Marie, Mere de Dieu, Reine du Ciel et de la Terre, Souveraine des Anges et des hommes, je crois avec une soumission profonde d'esprit et de cœur tout ce que la Foi Chrétienne m'apprend de vous; et en particulier, je crois

fermement que vous êtes réellement et véritablement la Mere de Dieu. Je confesse que vous méritez par cette Maternité divine un culte tout particulier qui n'est dû qu'à vous. Je confesse que Dieu seul est au-dessus de vous, et que tout ce qui n'est pas Dieu est soumis à votre empire. Je reconnois que tous les Anges, tous les Saints, et tous les hommes sont vos sujets et vos serviteurs; que vous méritez toute leur vénération, toute leur soumission, tous leurs services, toutes leurs louanges, tout leur zele et tous leurs respects. Je confesse que le Créateur de l'univers en se faisant votre vrai Fils, vous a élevée à une gloire incompréhensible à tout esprit créé; et comme nulle créature ne peut concevoir votre dignité, nulle aussi n'est capable de vous rendre un honneur digne de vous. Hélas! que puis-je donc faire, moi pauvre pécheur, pour vous honorer? Toutefois puisque vous ne dédaignez pas mes hommages, ô souveraine Reine du monde, dont la bonté et la miséricorde égalent la puissance et la dignité, recevez de moi la vénération qui vous est due. Prosterné donc au pied de votre trône, ô Mere de mon Dieu, Mere de mon Rédempteur, qui régnez sur les Séraphins, et devant qui toute la majesté des Rois n'est qu'une ombre, je vous rends l'honneur le plus sincere, le plus humble, le plus profond qu'il me soit possible après celui que je dois à mon Dieu. Je vous reconnois pour ma souveraine Maîtresse, en qui après Dieu je mets toute ma confiance; je m'estime heureux de vous connoître, de vous appartenir, de vous servir. Mais parce que ma bassesse m'empêche de pouvoir vous rien offrir qui soit digne de vous, j'unis mon hommage à ceux des Séraphins, et aux honneurs que vous avez reçus de Jesus-Christ même votre Fils. Je me consacre à vous pour toujours, auguste et immaculée Vierge; recevez-moi au nombre de

vos esclaves, et daignez me faire remplir avec perfection les devoirs que votre sublime qualité de Mere de Dieu m'impose de respect, d'obéissance, d'amour, de zele, et d'un désir ardent de me consumer pour la gloire de votre Fils, et pour la vôtre. Je fais, ô divine Mere, une ferme résolution de renouveler sans cesse à vos pieds l'hommage que je vous rends aujourd'hui. Heureux, si je puis contribuer par mon exemple et par mon zele à perpétuer votre culte, suivant la fin que je me suis proposée en me dévouant à votre service dans cette pieuse Société. Ainsi soit-il.

VINGT-TROISIEME JOUR.

LA COMMEMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS.

CE n'est pas seulement par un motif de charité pour les Morts que l'Eglise destine tous les mois un jour, où elle offre pour eux le divin sacrifice; c'est aussi pour les vivans que cette commune Mere exerce ce pieux devoir de charité, persuadée que la pensée de la mort leur est autant salutaire à eux-mêmes, que la priere pour les morts est utile à ceux qui sont déjà décédés: *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis* (a). Pensez à la mort, et vous vous conserverez dans l'innocence. Pensez à la mort, et vous ne serez plus infatué de l'amour de vous-même, et vous ne serez plus si vif sur vos droits, si jaloux de votre autorité, si âpre, si sensible sur vos intérêts, si déraisonnable dans vos emportemens, si dur aux autres, si indulgent à vous-même, si peu Chrétien par-tout. Pensez à

(a) *Eccli.* 7.

la

la mort, et dès-là vous aurez de la douceur, de la retenue, de l'honnêteté, de la modération, de la patience. Il n'est nulle passion qui ne s'affoiblisse à cette salutaire pensée. La pensée de la mort est le contre-poison des passions : mais n'est-ce pas pour cela même qu'on ne pense pas à la mort, et qu'on a même tant d'horreur d'y penser. On aime ses passions, on les nourrit, on les flatte, et l'on hait ce qui les affoiblit, et ce qui les inquiete.

Si la pensée de la mort trouble, effraie, étourdit, que sera-ce de la mort même ? Doute-t-on si l'on mourra ? est-on sûr de bien mourir ? Une sainte mort est-elle un ouvrage si aisé, ou si indifférent ? est-elle d'une si petite conséquence, qu'elle ne mérite pas qu'on y pense ? De la mort dépend le sort éternel ; peu de gens meurent saintement. Mais peut-il arriver qu'on meure saintement, tandis que si peu de gens pensent à la mort, tandis que si peu de gens pensent à se procurer une sainte mort par l'exercice continuel d'une sainte vie ? Ce dernier moment est critique, puisqu'il décide de notre sort éternel. C'est d'une mort sainte ou d'une mort dans le péché, que dépend la bienheureuse ou malheureuse éternité. Le danger est violent, il est pressant, tout y est à craindre : un esprit affoibli, une conscience chargée d'iniquité, une ame effrayée : et si jamais l'ennemi de notre salut a mis en œuvre ses ruses, ses violences, ses artifices, ses armes, c'est dans ce dernier moment. Une sainte vie est d'un grand secours : mais les plus grands Saints ont tremblé aux approches de la mort ; qui peut rassurer les imparfaits, les pécheurs à cette derniere heure ? il n'y a guere que la confiance bien fondée en la protection de la Mere de Dieu. C'est proprement à la mort qu'on connoît, qu'on sent le bonheur des véritables dévots à la sainte Vierge ; c'est dans cette occasion si périlleuse pour le

à l'agonie : *Præsens auxiliatrix ;* et si quelque chose me rassure, c'est que je suis sous votre protection : *Sub tutela, et protectione tua totus sum.*

La pensée des terribles jugemens de Dieu me fait trembler, dit Richard de Saint-Victor ; une seule chose me rassure, c'est de penser que lorsque je paroîtrai devant Dieu pour être jugé, si la Mere de miséricorde est avec moi, et qu'elle daigne prendre mon parti, qui peut douter que le Juge ne me soit favorable ? *Si accedam ad judicium, et Matrem misericordiæ mecum habuero in causa mea, quis Judicem denegabit propitium* (a) ? Et si jamais la Mere de miséricorde s'intéresse pour ses serviteurs, n'est-ce pas dans ce moment critique et décisif qu'elle exerce envers eux sa miséricorde ? *Maximè pro examinandis exercebit in judicio, hoc misericordiæ judicium.*

Rien n'est plus consolant, rien ne fait plus de plaisir aux Mariniers lorsqu'ils sont agités d'une violente tempête, dit saint Ambroise, que la vue de l'étoile de la mer, c'est-à-dire, de l'étoile Polaire. C'est une consolation encore plus douce, et un plaisir plus exquis à ceux qui sont à l'agonie, d'appercevoir durant ce formidable combat avec les Puissances de l'Enfer, cette éclatante étoile de la mer, la sainte Vierge que l'Eglise salue comme étoile de la mer, en la saluant comme Mere de Dieu. *Tam gratum erit nobis in ultimâ agonis luctâ multis dæmonum tentationibus et vehementissimis doloribus agitatis, ubi viderimus præclaram hanc maris stellam, quam Ecclesia salutat : Ave maris stella, Dei Mater alma.* Oui, dit saint Bernard, c'est cette belle étoile qui préside sur cette mer orageuse sur laquelle nous sommes embarqués : *Ipsa est præclara et eximia stella super hoc mare magnum meritò sublevata.* Vous n'avez qu'à la suivre, vous ne sauriez vous

(a) *Part.* 2. *cap. Cant.*

égarer : *Quam sequens, non devias.* Vous n'avez qu'à la prier, vous ne tomberez point dans le désespoir : *Ipsam rogans, non desperas.* Ne la perdez jamais de vue, et vous suivrez le droit chemin : *Ipsam cogitans, non erras.* Tant que vous serez sous sa protection, vous n'avez rien à craindre dans cette derniere heure : *Ipsâ protegente, non metuis.* Et soyez sûr que si elle vous est favorable, vous arriverez heureusement au port du salut. *Ipsâ propitiâ, pervenis.* Certainement quand je vous considere, sainte Vierge, continue le même Pere, je ne vois que miséricorde, que bonté : *Cùm te aspicio, nihil nisi misericordiam cerno.* Car c'est principalement pour les malheureux que vous êtes devenue Mere de Dieu, aussi avez-vous enfanté la miséricorde : *Nam pro miseris, Mater Dei facta es; misericordiam insuper genuisti.*

Si jamais le secours spécial, la protection particuliere de la sainte Vierge nous est nécessaire dans les divers besoins de la vie, c'est singulierement dans ce moment critique, dans ce dernier moment où l'enfer fait ses derniers efforts, et met en œuvre tous ses plus malins artifices pour effrayer, pour tenter, pour embarrasser une pauvre ame et la jeter dans le désespoir. De quel secours est alors la bienveillance, la faveur, l'assistance de celle dont le crédit est tout-puissant auprès du Sauveur son divin Fils, notre souverain Juge et notre Dieu, et dont le seul nom écarte, dissipe toutes les Puissances des ténebres ! Mais en faveur de qui fait éclater son pouvoir cette Mere de Miséricorde, si ce n'est à l'égard de ceux qui l'ont honorée, qui l'ont aimée, qui l'ont servie toute leur vie. Heureux, s'écrie saint Bernard, heureux les dévots de Marie, de trouver dans ce terrible danger, et dans cette furieuse tempête un port assuré, un asile à l'abri de toutes les ruses et de toute la ma-

lignité de l'ennemi ; heureux qui dans ce compte effroyable et épineux qu'il faut rendre au souverain Juge, a dans ce redoutable tribunal la Mere de Dieu pour avocate. Attachons-nous durant toute la vie au service d'une telle Reine, s'écrie le vénérable Bede (*a*), considérant les avantages inestimables qu'on trouve dans sa bienveillance à ce dernier moment ; dévouons-nous au service d'une telle Reine qui n'abandonne jamais dans un besoin si pressant ceux qui ont mis leur espérance en sa protection : *Serviamus semper tali Reginæ Mariæ quæ non derelinquit sperantes in se* (b). Car si les mérites de celui qui prie, dit saint Anselme, ne méritent pas qu'il soit exaucé, les mérites néamoins de la Mere de Dieu qui prie font qu'il est exaucé : *Si merita invocantis non merentur ut exaudiatur, merita tamen Matris intercedunt ut exaudiatur* (c). Cherchons la grace finale sur-tout, et cherchons-la par Marie, dit saint Bernard ; car elle trouve toujours ce qu'elle cherche, et ne manque jamais d'obtenir ce qu'elle demande : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus : quia quod quærit invenit, et frustrari non potest.* Quelque grand pécheur que vous soyez, vous pouvez vous approcher de Dieu avec assurance, continue le même Saint, ayant pour vous la Mere qui se présente devant son Fils, et le Fils qui se présente devant son Pere : la Mere montre à son Fils les mamelles qui l'ont alaité ; le Fils montre à son Pere son côté et ses plaies. Il n'est pas possible que Dieu refuse une grace qui lui est demandée avec tant de marques d'amour : *Securum accessum habes apud Deum, ô homo, ubi Mater stat ante Filium, Filius ante Patrem ; Mater ostendit Filio pectus et ubera, Filius ostendit Patri latus et vulnera. Ibi ergo nulla poterit esse repulsa, ubi tot sunt amoris insignia.* C'est une erreur de

(a) *Hom. de S. Maria.* (b) *De Concept. B. V.* (c) *Serm. de Nat.*

croire que la sainte Vierge ait retiré de l'enfer des damnés : *In inferno nulla est redemptio.* Mais ce qui est vrai, c'est qu'elle a empêché bien de ses serviteurs d'être précipités dans l'enfer, en leur obtenant de son Fils le temps et les moyens de se convertir, en leur ménageant si bien le dernier moment, qu'elle leur a fait obtenir la grace de la persévérance finale. On ne doute point que la sainte Vierge n'ait quelquefois arrêté des ames impénitentes dans des corps épuisés de sang et percés de coups, pour leur donner le loisir de se réconcilier avec Dieu ; on en a plus que d'un exemple. Ce qu'il y a encore de bien consolant, c'est que rien n'est plus propre, rien n'est plus efficace pour abréger les peines du Purgatoire, que la protection singuliere de la Mere de Dieu. C'est ce qui a fait dire à saint Germain que la protection de la sainte Vierge est au-dessus de toutes nos conceptions, et qu'on ne peut comprendre quelle est sa force et son étendue : *Patrocinium Virginis majus est, quàm ut possit intelligentiâ apprehendi.* Cette Mere de miséricorde, cette Mere si tendre, si compatissante pour ses enfans, les verroit-elle de sang froid dans les feux dévorans du purgatoire ? Il n'est pas besoin de miracles pour les soulager ; la sainte Vierge a des moyens de soulager ces ames affligées, qui sont, pour ainsi dire, plus naturels et plus conformes à la conduite ordinaire de la Providence ; elle a entre ses mains toutes les graces et toutes les miséricordes du Seigneur, dit le bienheureux Pierre Damien : *In manibus ejus sunt omnes miserationes Domini.* Elle saura bien faire en sorte que ce serviteur qui a toujours été si dévoué à son service, et dont la pureté des mœurs, dont la régularité de la vie a toujours fait honneur à sa dévotion, fasse à l'heure de la mort un acte d'amour si ardent, ait une contrition si parfaite, que Dieu l'exempte par sa miséricorde de la plus

grande partie de ses peines, en lui remettant la plus grande partie de ses dettes, ou faisant en sorte que les trésors de l'Eglise lui soient appliqués, aussi bien que les mérites infinis du sacrifice de la Messe, ou les suffrages des prieres des Fidelles. On trouve dans le treizieme chapitre du quatrieme livre des Révélations de sainte Brigitte ces consolantes paroles que la sainte Vierge dit à cette grande Sainte: Je suis la Mere de Dieu, et la Mere de tous ceux qui sont en Purgatoire: il ne se passe point d'heure que la rigueur de leurs peines ne soit adoucie par mon intercession. Quelle part ne doivent pas avoir à ces insignes faveurs tous ceux qui ont été véritablement dévots à la Mere de Dieu durant leur vie?

La Messe est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Défunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FIDELIUM Deus, omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum remissionem cunctorum tribue peccatorum: ut indulgentiam, quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur. Qui vivis, et regnas, etc.

O DIEU Créateur, et Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés, afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise le pardon qu'ils ont toujours souhaité. Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

IN diebus illis, Audivi vocem de cælo, dicentem mihi: Scribe: Beati mor-

AU même temps, j'ouïs une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit: Ecrivez:

tui, qui in Domino moriuntur. A modò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis: opera enim illorum sequuntur illos.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur : dès à présent l'esprit leur dit de se reposer après leurs travaux, car leurs œuvres les suivent.

Saint Denys d'Alexandrie dit que le livre de l'Apocalypse n'est pas moins admirable qu'il est obscur. Il n'y a point de parole qui ne renferme un grand sens sous son obscurité. Toutes les paroles de ce saint livre, dit saint Jérôme, sont autant de mysteres. Je les révere d'autant plus, dit saint Denys, que je les comprends moins.

RÉFLEXIONS.

Heureux les Morts qui meurent dans le Seigneur. C'est-là ce qu'on appelle une mort précieuse ; toute autre mort est vile, abjecte ; il n'y a que la mort des Saints qui soit estimable, respectable. Mourût-on illustré par une suite de victoires, par une continuité de prospérités, par une multiplicité de hauts faits et d'éloges magnifiques; si l'on ne meurt de la mort des Saints, on n'est grand que sur le papier et dans l'histoire ; on n'a qu'un bonheur chimérique et imaginaire. Il ne peut y avoir que la mort des Saints qui fasse des heureux ; mais il faut penser souvent à la mort, si l'on veut que la mort soit sainte. On peut dire que la pensée de la mort fait à peu près à l'égard des passions ce que fait la mort même : *In illa die*, dit le Prophete, *peribunt omnes cogitationes eorum.* A ce dernier moment s'évanouiront tous ces ambitieux projets, tous ces vastes desseins, toutes ces flatteuses espérances : *Peribunt.* Ce plan de fortune si juste et si bien tracé, ces mesures prises avec tant d'art, ces grandes entreprises si hardies : *In illa die peribunt :* tout s'efface, tout s'évanouit, tout disparoît ; tout ce qui

flatte, se fane, s'éteint à ce dernier jour. La pensée de la mort fait à-peu-près la même chose durant la vie. Nulle passion qui ne pique, qui n'enchante, qui n'attache; nulle qui ne promette une nouvelle félicité, un nouveau goût: la mort ôte le charme. A ce jour les liens n'attendent pas qu'on les dénoue, ils se brisent d'eux-mêmes, rien ne pique, tout est fade; l'idée de cette félicité chimérique, dont les passions nous repaissent, se change alors en sentimens d'indignation contre notre propre folie. On peut dire qu'en ce dernier jour nos pensées périssent avec nos passions: *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* En effet, de quel œil envisage-t-on au lit de la mort tout ce qui a nourri la cupidité, tout ce qui a été l'objet de l'ambition et de toutes les passions humaines. Cette place si élevée, et qui a tant coûté, perd bientôt son prix et tout son mérite, quand on ne la regarde plus, pour ainsi dire, que du tombeau. Cette magnificence, ce faste, cette somptuosité, ce luxe, tout ce qui éblouissoit durant la vie, perd alors son éclat. Les ombres de la mort obscurcissent tout jusqu'à la Majesté Royale. Ce siecle nous en a donné un grand exemple. Ce Monarque, qu'un regne de soixante-douze ans, célebre par autant de victoires que d'années; ce grand Monarque, l'admiration de tous les peuples, la terreur de tous ses ennemis, l'idée réelle de la plus éclatante grandeur, l'image la plus brillante de la félicité humaine; ce Monarque si puissant, si absolu, meurt comme les autres hommes; et, à ce dernier moment de la vie, grandeur, puissance, majesté, éclat, tout disparoît, tout s'éteint. Bon Dieu, qu'on découvre alors de faux brillans! Que c'est un beau point de vue, qui rassemble bien des objets et qui développe bien des mysteres, que l'heure de la mort! Durant la vie, les passions ne font rien voir que dans un faux jour: à la

mort, tout paroît sans fard, sans artifice. De-là on découvre distinctement le principe de ces jalousies piquantes, le motif de ces envies malignes, l'objet de cette ambition démesurée : mais sous quelle face le découvre-t-on ? Que pense-t-on alors de cette avarice sordide, quand de toutes ces riches possessions, de tous ces trésors il ne reste plus qu'une fosse, qu'une biere, qu'un suaire ? O que l'on mourroit saintement, si l'on mouroit deux fois !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 6.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ! Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in nobis. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

En ce temps-là : Jesus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : Comment cet homme-ci nous peut-il donner sa chair à manger ? Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

Du véritable secret de faire une sainte mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le véritable secret de faire une sainte mort, c'est de mener une sainte vie. Inutilement se flatte-t-on sur les secours spirituels d'une derniere maladie ; outre l'incertitude du temps, l'incompétence de l'état, l'incompatibilité des circonstances, ces conversions précipitées, superficielles, forcées même la plupart, ne furent jamais vraies. Il faut qu'il y ait un intervalle entre la conversion, entre la pénitence et la mort. Après avoir vécu dans une exacte régularité de mœurs, dans l'innocence même toute la vie, on craint les jugemens de Dieu à la mort, et l'on a sujet de craindre ; comment une conversion de deux jours après une vie passée dans le péché et dans le désordre, peut-elle rassurer un mourant ? Il faut un motif de confiance mieux fondé et plus plausible. Dieu est miséricordieux, il est vrai, mais c'est bien aussi sur cette infinie miséricorde que comptent les plus Saints ; et cependant ils tremblent encore. Convenons qu'il n'y a qu'une vie pure, une vie pénitente, une vie passée dans les exercices de la mortification et dans la pratique des vertus chrétiennes, une vie conforme à la Loi et aux maximes de l'Evangile, qui puisse fonder une véritable confiance. Avouons qu'une sainte vie est le véritable secret de faire une sainte mort. Quelle vraisemblance, en bonne foi, qu'après avoir passé ses jours dans une désobéissance continuelle, dans un mépris même formel des plus sacrées volontés de Dieu, si marquées dans

l'Evangile ; après avoir préféré toute sa vie les irréligieuses maximes du monde aux saintes maximes de Jesus-Christ ; après n'avoir eu souvent du Chrétien que le Baptême et une grimaciere apparence de Religion ; après avoir méprisé de sang froid et avec réflexion les graces les plus fortes ; les inspirations les plus pressantes, les exhortations les plus touchantes, les exemples les plus persuasifs, et tous les moyens de conversion les plus efficaces, une derniere maladie qui affoiblit la raison, qui nous rend incapables de vaquer à une affaire de rien, qui nous force de rompre les liens les plus forts, soit un temps, un état, un moyen propre pour réparer tous les déréglemens, tous les égaremens d'une vie qui demanderoit une retraite, une pénitence de trente années ? N'est-ce pas décrier notre Religion, insulter même à Jesus-Christ, de s'imaginer qu'on peut sûrement compter sur une telle momerie ? Cette femme mondaine, ce libertin outré, cet Ecclésiastique mondain, cette personne Religieuse si irréguliere, si immortifiée, si indévote, auroient-ils trouvé le secret d'éluder tous les oracles de Jesus-Christ, ses lois, ses conseils, ses menaces ? Faites-vous tel système qu'il vous plaira, forgez-vous telle morale qui vous flatte : le vrai secret de faire une mort chrétienne, c'est de vivre en chrétien. Dieu peut faire des miracles ; mais on est bien à plaindre, quand on ne peut assurer son salut que sur un miracle. Ne rendez point inutiles ces réflexions.

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a encore un secret de faire une sainte mort, si connu de tous les saints Peres ; c'est la véritable dévotion à la sainte Vierge. Ne croyez pas que par la véritable dévotion à la sainte Vierge on entende une routine de prieres vocales en l'honneur de la Mere de Dieu ; un

nom écrit dans les registres d'une Société, d'une Confrérie sous le titre de Notre-Dame ; une habitude de certains exercices de mortification et de piété, qui, quoique très-saints, ne suffisent pas s'ils ne sont animés de la grace et de l'esprit chrétien ; toutes ces dévotions mortes et décharnées ne méritent point le nom de dévotion. Par la véritable dévotion on entend un désir ardent et efficace d'honorer, de servir la Mere de Dieu, de lui plaire ; on entend une conduite chrétienne, qui prouve la droiture, la pureté, la sainteté des dispositions intérieures ; on entend des exercices de dévotion, qui sont l'effet d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu et de tendresse pour la sainte Vierge : la Mere ne sauroit regarder d'un œil favorable que ceux qui sont agréables à son Fils. Or, il est tout visible qu'une telle dévotion est un secret admirable pour faire une mort sainte ; outre qu'elle est la source d'une sainte vie, quels secours, quelles graces, quels avantages ne procure-t-elle pas aux dévots à la Mere de Dieu, à ce dernier moment décisif de l'éternité ? La sainte Vierge est la distributrice des graces de son Fils ; on n'en eut jamais un plus pressant besoin qu'à ce dernier moment. Cette Mere si pleine de bonté les refusera-t-elle à ses chers enfans, à ses dévots, à ses serviteurs fidelles ? et tandis qu'elle assiste alors ceux même qui ont eu envers elle le moins de confiance et de dévotion, oubliera-t-elle ceux qui l'ont honorée, servie, aimée plus tendrement durant leur vie ? et si elle les protege, si elle les assiste d'une maniere si affectueuse et si empressée, quelles graces ne doivent-il pas recevoir, et contre les efforts du démon, et contre les frayeurs naturelles de la mort, et contre les langueurs et les douleurs de la derniere maladie ? Mon Dieu, quel sujet de confiance mieux fondé, quelle espérance plus consolante ! Combien de fois lui a-t-on dit avec toute l'Eglise : Priez pour

nous pauvres pécheurs, Mere de Dieu, maintenant, et à l'heure de notre mort. Avons-nous à craindre qu'elle l'ait oublié, ou qu'elle paroisse sourde à une priere si souvent répétée ? Avouons donc que la véritable dévotion envers la sainte Vierge est un secret infaillible pour faire une bonne mort.

Daignez, Mere de mon Dieu, et ma chere Mere, daignez écouter favorablement et exaucer ma priere. J'espere que la sincere et tendre dévotion que je vais avoir envers vous le reste de ma vie, m'assurera la grace d'une sainte mort.

Aspirations dévotes durant le jour.

— *Sancta Maria, Mater Dei, ora prò nobis peccatoribus, nunc, et in hora mortis nostræ. Amen.* L'Egl.

Sainte Marie, Mere de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe. L'Egl.

Marie, Mere de grace, Mere de miséricorde, protégez-nous contre la malice de l'ennemi du salut; et faites que je rende le dernier soupir entre vos mains.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE la sainte vie est le véritable secret de faire une sainte mort, ne cherchez pas une autre pratique. Rapportez toutes vos actions, tous vos projets, tous vos désirs à cette fin; et dans tout ce que vous entreprenez, dans tout ce que vous faites, ayez toujours cette pensée si nécessaire : Ceci doit-il me servir pour bien mourir ? Faites non-seulement tous vos exercices de Chré-

tien dans cette vue; mais encore toutes les actions de la vie civile doivent avoir pour principe ce même esprit, et s'y rapporter. Les adversités, les afflictions perdent la moitié de leur amertume, quand on pense, dans les souffrances, qu'elles peuvent nous servir pour nous détacher de l'amour de la vie, et pour nous disposer à une sainte mort. Les prospérités enivrent, elles étourdissent du moins, et font souvent tourner la tête. Rappelez alors sur-tout la pensée de la mort; c'est toujours le contre-poison.

2.° Une des plus intéressantes prérogatives de la véritable dévotion envers la sainte Vierge, c'est de nous procurer une sainte mort. Voilà un nouveau motif d'avoir cette sainte dévotion; faites que dès ce jour la vôtre devienne encore plus affectueuse, plus ardente. Ne dites jamais surtout la priere de l'Oraison Angélique, sans faire désormais une attention particuliere sur ces paroles: *Nunc, et in hora mortis nostræ;* maintenant, et à l'heure de notre mort. Rendez-vous familieres tous les jours de votre vie les deux pieuses aspirations que vous venez de lire à la fin de la Méditation de ce jour, et demandez souvent à la Mere de Dieu sa protection particuliere pour le dernier moment de votre vie.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINT BARTHELEMI, APÔTRE.

SAINT BARTHELEMI, qui est toujours mis le sixieme dans l'Evangile parmi les Apôtres, étoit de Galilée comme tous les autres Apôtres, d'une condition aussi vile, étant pêcheur de son métier, mais dont les mœurs étoient très-pures.

Il étoit fils de Tolmai, comme son nom le fait entendre ; car *Bar* en Hébreu signifie *fils*. Quelques-uns ont cru que saint Barthelemi est ce Nathanaël que saint Philippe amena au Sauveur, et de qui Jesus-Christ fit un si bel éloge, en disant de lui : Voilà un véritable Israélite, en qui il n'y a nul artifice. Mais saint Augustin rejette cette opinion, et assure que la raison pourquoi Jesus-Christ ne choisit pas Nathanaël pour l'un de ses Apôtres, c'est que c'étoit un Docteur de la Loi, et que le Sauveur ne vouloit choisir que des gens grossiers et idiots, pour se les associer dans le ministere Evangélique, et pour établir son Eglise, afin que sa toute-puissance parût visiblement dans ce grand ouvrage auquel la sagesse humaine ne devoit point avoir de part.

Ce saint Apôtre fut un des plus ardens et des plus généreux à suivre Jesus-Christ. Il n'eut pas plutôt été appelé qu'il quitta tout, et ne pensa plus à reprendre rien de ce qu'il avoit quitté. Quelques-uns des autres retournerent à la pêche après leur premiere vocation ; saint Barthelemi ne quitta plus son divin Maître : c'étoit un des plus empressés à le suivre par-tout, un des plus charmés de ses entretiens, un des plus touchés de ses discours, et des plus attachés à sa personne. Ce grand Apôtre accompagna par-tout Jesus-Christ, et fut le témoin le plus assidu de ses miracles. Il se trouva présent quand le Sauveur guérit à Capharnaüm le serviteur du Centenier, quand il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, quand il guérit cet homme qui étoit possédé par un démon qui, étant maître de son corps, lui avoit ôté l'usage de la vue et de la parole. Notre Saint qui s'étoit trouvé avec son cher Maître aux noces de Cana, où il avoit été témoin du miracle qu'il fit en changeant l'eau en excellent vin, étoit aussi présent au repas que lui avoit donné Simon le Pharisien, durant le-

quel Magdelaine, cette célebre pécheresse, fut convertie; enfin le Sauveur a fait peu de merveilles durant sa vie publique, dont saint Barthelemi n'ait été le témoin.

Il y avoit déjà long-temps que le Sauveur avec ses Apôtres alloit de ville en ville, et de village en village, prêchant sans cesse dans les Synagogues, ne laissant passer aucune occasion d'annoncer au peuple le Royaume de Dieu, confirmant toujours sa Doctrine par la guérison d'un grand nombre de malades, lorsqu'il résolut de donner sa Mission aux Apôtres, qui jusqu'alors s'étoient contentés de le suivre; et afin d'exciter en eux le zele des ames, vertu si nécessaire aux Ouvriers Evangéliques, voyant un jour beaucoup de monde qui s'assembloit autour de lui, il témoigna qu'il étoit touché sensiblement de voir tant d'ames périr par la faute de leurs Docteurs et de leurs Prêtres, comme des brebis sans Pasteurs, errantes et dispersées çà et là, exposées à mille dangers, accablées de maux, et destituées de tout secours. Pénétré jusqu'au fond du cœur de ce sentiment de compassion, et tout attendri, s'adressant à ses Apôtres : La moisson est grande, leur dit-il, mais il y a peu de moissonneurs pour la faire : priez le Maître du champ d'y envoyer des ouvriers. Alors il déclara à ses Apôtres que c'étoient eux qu'il avoit choisis pour faire cette moisson; et leur ayant donné ce qui pouvoit contribuer le plus à autoriser leur Mission, c'est-à-dire, une puissance absolue, tant sur les démons que sur les maladies les plus incurables, pour chasser les uns et guérir les autres, sans le secours d'aucun remede naturel, il les envoya deux à deux, afin qu'ils s'aidassent l'un l'autre, mettant toujours saint Pierre à leur tête, comme étant le premier, et le Chef de cette troupe d'élite. Saint Barthelemi fut joint avec saint Philippe, et parut un

des plus zélés pour le salut des peuples. Ils prêchoient par-tout les maximes Evangéliques, exhortoient tout le monde à la pénitence, rendoient la santé aux malades, délivroient les possédés. Enfin ils revinrent glorieux, après avoir chassé les démons et guéri les maladies les plus incurables.

Le Sauveur du Monde ayant été pris par les Juifs, la consternation fut générale parmi les Apôtres. Prévenus déjà par tout ce qu'ils avoient entendu dire au Fils de Dieu de sa Passion, ils ne laisserent pas d'être saisis de tristesse, de frayeur et d'une désolation accablante. Saint Barthelemi sur-tout fut saisi d'une si vive douleur de voir son divin Maître si maltraité, que s'étant retiré dans la maison qui leur servoit d'hospice dans Jérusalem, il passa les trois jours de la Passion à verser continuellement des larmes. La Résurrection du Sauveur les fit tarir; il passa jusqu'au jour de l'Ascension avec les autres à l'école de Jesus-Christ; et depuis l'Ascension jusqu'à la descente du Saint-Esprit, en retraite dans le Cénacle. En ce cinquantieme jour, en cette Fête si solemnelle, dite la Pentecôte, le Saint-Esprit dont l'immensité remplit l'Univers sans sortir du Ciel, vint sur la terre déjà sanctifiée par les travaux du Sauveur, et il y fit sentir sa présence par une admirable profusion de ses dons, et par une communication encore plus admirable de sa personne; tous les Apôtres et les Disciples en furent remplis. Ils se sentirent en effet tout embrasés de ce feu divin, tout éclairés des lumieres surnaturelles, et reçurent dès-lors le don des langues. Dans le partage que les Apôtres firent de toutes les régions de l'Univers, la Lycaonie, l'Albanie, les Indes Orientales et l'Arménie furent la Mission destinée pour notre saint Apôtre. Il y porta l'Evangile déjà écrit en Hébreu par saint Matthieu: les

lumieres de la foi se répandirent d'abord partout où saint Barthelemi passoit, et le nombre des conversions qu'il fit par-tout ne fut pas le moindre de ses miracles. Saint Chrysostôme dit que le changement de mœurs qu'opéra notre Saint étonna même les Païens, et qu'on admiroit avec étonnement par toutes les Provinces où saint Barthelemi avoit passé, la pureté, la tempérance, et toutes les plus grandes vertus qui brilloient dans ces nouveaux Fidelles.

Après avoir pourvu à la conservation de la Foi dans la Lycaonie, dans l'Albanie et dans les Indes, en y laissant des ouvriers formés de sa main, il se rendit en Arménie, qui devoit être un jour le champ le plus fertile de sa moisson et le théâtre glorieux de son zele. Etant arrivé dans une des principales villes, où se trouvoit alors le Roi et toute sa Cour, le saint Apôtre ne fut pas plutôt entré dans le temple, que le démon qui y rendoit des oracles par la bouche d'une idole nommée Astaroth, devint muet. Ce silence étonna tous les Arméniens, et mit la consternation dans la ville. On courut à une autre idole appelée Berith, pour savoir la cause de ce funeste événement. Le démon répondit par la bouche de celle-ci que c'étoit la présence d'un nommé Barthelemi, Apôtre du vrai Dieu, qui forçoit son compagnon de se taire, et qu'il lui en arriveroit autant à lui, si le même Apôtre paroissoit dans son temple. Qu'au reste Astaroth ne parleroit point que ce saint homme ne fût loin, parce qu'il prioit Dieu cent fois le jour, et autant la nuit, accompagné d'un nombre prodigieux d'Esprits bienheureux qui lui faisoient escorte. Le peuple fut étonné de ce témoignage que Dieu contraignoit le démon de donner de la vertu miraculeuse de notre Saint, et étoit dans l'impatience de voir cet Apôtre; mais les Prêtres prévoyant bien que

leur crédit alloit être ruiné si le Saint étoit reconnu, mirent en œuvre tous leurs artifices pour le perdre. Ils eurent beau le chercher durant trois jours, Dieu le leur rendoit invisible, jusqu'à ce que notre Saint ayant délivré quelques possédés, et guéri plusieurs malades désespérés, saint Barthelemi fut reconnu par ses miracles.

Le bruit en fut bientôt répandu par-tout ; on ne l'appeloit plus que l'Apôtre du vrai Dieu, l'homme de miracles. La Cour fut bientôt informée des merveilles du Saint, et le Roi qui avoit une fille possédée d'un démon furieux qui la tourmentoit, fut dans l'impatience de voir l'Apôtre. Saint Barthelemi n'eut pas plutôt paru, que la fille fut délivrée. Le Roi voulut reconnoître par des présens magnifiques un si grand bienfait ; mais le Saint lui fit entendre qu'il ne venoit point chercher des pierreries, ni de l'or, mais le salut de son ame et la conversion de son peuple. Je viens, ajoute-t-il, vous faire connoître le vrai Dieu, seul Créateur de ce vaste Univers, seul digne de nos adorations, de notre amour, de nos hommages. Vos idoles sont les organes des Démons, vous adorez ce qu'il y a de plus exécrable dans l'Univers, vos prétendus Dieux sont les Démons mêmes ; et pour vous convaincre, mon Prince, que je dis vrai, je veux que le plus accrédité de vos prétendus Dieux soit contraint de confesser lui-même la vérité que je vous prêche. La condition fut bientôt acceptée. Le Roi accompagné du Saint et de toute sa Cour, se rend au Temple : mais à peine saint Barthelemi fut entré, que le Démon cria qu'il n'étoit pas Dieu ; qu'il ne pouvoit pas y avoir plus d'un Dieu, et que ce seul et unique Dieu étoit Jesus-Christ que prêchoit son Apôtre. Sur cette confession le Saint commanda au Démon, de la part de Jesus-Christ, de briser sur l'heure même toutes les idoles de la ville. Le Démon obéit, et dans le moment toutes les idoles

furent réduites en poudre. Une merveille si éclatante frappa autant le cœur que l'esprit ; toute la ville se convertit, et après quelques jours d'instructions, le Roi et toute la Cour reçurent le Baptême. Douze des principales villes du Royaume suivirent l'exemple du Roi ; tout plia sous le joug de Jesus-Christ, tout se convertit ; et saint Barthelemi ayant cultivé cette vigne durant quelque temps, la fournit de dignes Ministres des Autels, de Prêtres et d'Evêques.

Toutes les Puissances de l'Enfer avoient été trop maltraitées pour ne pas se venger. Les Prêtres des Idoles devenus l'opprobre de la Nation, et voyant bien que le Roi Polémon étoit trop affermi dans la Foi Chrétienne pour pouvoir jamais être perverti, eurent recours à Astiages frere du Roi, qui régnoit dans une partie de l'Arménie. Celui-ci, superstitieux Idolâtre, résolut de venger l'affront que cet étranger avoit fait aux Dieux ; il l'invita à venir dans les terres de sa dépendance. Saint Barthelemi qui ne souhaitoit rien si ardemment que de donner son sang pour Jesus-Christ, courut avec empressement au martyre ; en effet, il ne fut pas plutôt arrivé à la ville où étoit Astiages, que ce tyran le fit écorcher tout vif. Jamais supplice ne fut plus cruel : le Saint le souffrit avec une patience qui étourdit les Idolâtres. Comme il ne cessoit encore de publier la divinité de Jesus-Christ et les grandes vérités de la foi, le tyran lui fit couper la tête. Ce fut le 25 d'Août, comme l'on croit, quoiqu'il eût été écorché pour Jesus-Christ le jour précédent. C'est peut-être ce qui a donné occasion à quelques Eglises de célébrer sa Fête le 25, qui est le jour de sa mort, et à d'autres le 24, qui est celui de son cruel supplice.

La mort du Saint fut bientôt vengée miraculeusement par un châtiment visible. Astiages et tous les Prêtres complices de son crime furent possédés du Démon, qui après les avoir tourmen-

tés durant trente jours de la maniere du monde la plus horrible, les étranglerent. Le corps de saint Barthelemi ayant été enlevé par les Chrétiens, fut mis dans une caisse de plomb, et enterré ; Dieu rendit bientôt son tombeau glorieux par bien des miracles. Les Païens plusieurs années après étant devenus maîtres de l'endroit où étoient ces saintes Reliques, les jetterent dans la mer, qui porta la caisse de plomb jusqu'à l'Isle de Lipari, qui est proche de la Sicile. Mais les Sarrasins vers le milieu du neuvieme siecle, s'étant saisis de cette Isle, ce trésor précieux fut transporté à Benevent, d'où, l'an 983, sous l'Empereur Othon II, il fut transporté à Rome, où il est honoré d'une dévotion singuliere par les Fidelles.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, qui hujus diei venerandam sanctamque lætitiam, in Beati Apostoli tui Bartholomæi festivitate tribuisti : da Ecclesiæ tuæ, quæsumus, et amare quod credidit, et prædicare quod docuit. Per Dominum, etc.

DIEU Tout-puissant et éternel, qui avez rendu ce jour vénérable par la sainte et solemnelle réjouissance de la Fête de votre Apôtre saint Barthelemi, faites la grace à votre Eglise d'aimer ce qu'il a cru, et de prêcher ce qu'il a enseigné. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 12.

FRATRES : Vos estis corpus Christi, et membra de membro. Et quosdam

MES Freres : Vous êtes le corps de Jesus-Christ ; et des membres dépendans d'un

quidem posuit Deus in Ecclesia, primùm Apostolos, secundò Prophetas, tertiò Doctores, deinde virtutes, exinde gratias curationum, opitulationes, gubernationes, genera linguarum, interpretationes sermonum. Nunquid omnes Apostoli! nunquid omnes Prophetæ! nunquid omnes Doctores! nunquid omnes virtutes! nunquid omnes gratiam habent curationum! nunquid omnes linguis loquuntur! nunquid omnes interpretantur! Æmulamini autem charismata meliora.

autre membre. C'est pour cela que Dieu a établi dans l'Eglise en premier lieu des Apôtres, puis des Prophetes, après des Docteurs, d'autres ensuite qui operent des miracles, d'autres encore qui ont le don de guérir les malades, de donner des secours, de gouverner, de parler diverses langues, d'interpréter. Tous sont-ils Apôtres! tous sont-ils Prophetes! tous sont-ils Docteurs! tous operent-ils des miracles! tous ont-ils le don de guérir les malades! tous parlent-ils diverses langues! tous savent-ils interpréter! Au reste recherchez avec ardeur les dons les plus parfaits.

Dans le Chapitre d'où cette Epître est tirée, saint Paul fait voir que quoique le Saint-Esprit ne soit qu'un, ses dons différens sont partagés entre les hommes, afin que chacun d'eux s'acquitte de sa fonction, comme font les membres dans le corps humain. C'est ainsi que Jesus-Christ a réglé dans son Eglise la différence des états.

RÉFLEXIONS.

La foi suffit pour nous rendre membres de Jesus-Christ; mais il n'y a que la charité qui nous rende des membres vivans, et qui nous fasse sentir ce que souffrent les autres membres. Jesus-Christ a voulu que les Fidelles ne fissent qu'un corps, dont il veut bien être le chef; et il veut que la charité en soit comme l'ame qui anime ce corps, et qu'à cette charité on connoisse qui sont ses véritables membres : *In hoc cognoscent omnes.* Et comme chaque membre du corps s'intéresse aux souffrances et aux besoins des autres membres,

que l'œil, que le pied, que la main prêtent leur secours et leur vertu pour soulager la partie qui souffre ; de même nous prenions part aux nécessités de nos freres ; que nous souffrions avec eux, et que nous employions tous nos moyens pour les soulager dans leurs besoins. Reconnoissons-nous aujourd'hui bien des gens à cette marque, qui caractérise tous les vrais Fidelles ? Jugeons-en par la part que nous prenons aux miseres d'autrui, par l'assistance que nous donnons aux pauvres et aux malheureux, par les empressemens que nous avons à soulager nos freres ; jugeons-en par les libéralités que nous faisons aux pauvres. Bon Dieu, que de faux freres ! que de faux Fidelles ! que de membres morts, secs et perclus ! Puisque nous sommes le corps mystique de Jesus-Christ, nous devons vivre de son esprit et imiter les souffrances de son esprit, ainsi que les souffrances de son corps naturel. Cette importante et irréfragable vérité est-elle aujourd'hui du goût de tout le monde ? *Dieu a établi dans l'Eglise en premier lieu des Apôtres, puis des Prophetes, après des Docteurs.* Admirons tous ces différens dons ; louons le Seigneur qui les a donnés à son Eglise : mais ne les envions pas pour nous-mêmes, et ne pensons pas qu'il faille avoir les mêmes dons pour être Saints. Le don le plus précieux pour chacun en particulier, est de savoir faire un bon usage des talens qu'on a reçus, sans envier ceux que l'on n'a pas. N'en eût-on reçu qu'un seul, il faut le faire valoir, sans quoi on est puni comme un mauvais serviteur, comme un serviteur inutile. Judas étoit Apôtre, et Judas s'est perdu dans son Apostolat. Balaam prophétise, et Saül aussi ; mais combien de Prophetes qui nous font déplorer leur perte ? Peu d'Hérésiarques qui n'ayent été Docteurs ; le nombre est presque infini de ces hommes éclairés et savans, qui ont fait une fin malheureuse. On se fait Saint chacun dans son état, pourvu

pourvu qu'on en remplisse les devoirs. Ce qui trouble la Hiérarchie de l'Eglise, c'est que tous voudroient quelquefois être Docteurs ou Prophetes; on ne veut pas vieillir dans un rang inférieur, et, pour en sortir, on n'attend pas le choix de Dieu, à qui il appartient de placer, et qui en donnant la place, donne le mérite pour la remplir. Ces dons éclatans, qui peuvent nous rendre plus utiles aux autres, sont souvent les moins utiles pour nous-mêmes. Que j'estime toujours plus, ô mon Dieu, ceux qui me rendent agréable à vos yeux, que ceux qui peuvent me faire estimer des hommes.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 6.

In illo tempore : Exiit Jesus in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei. Et cùm dies factus esset, vocavit discipulos suos : et elegit duodecim ex ipsis (quos et Apostolos nominavit), Simonem quem cognominavit Petrum, et Andream fratrem ejus, Jacobum et Joannem, Philippum et Bartholomæum, Matthæum et Thomam, Jacobum Alphæi, et Simonem qui vocatur Zelotes, et Judam Jacobi, et Judam Iscariotem, qui fuit proditor. Et descendens cum illis, stetit in loco campestri, et turba discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa, et Jerusa-

En ce temps-là : Jesus s'en alla sur la montagne pour prier, et il passa la nuit en prieres devant Dieu. Dès qu'il fut jour, il appela ses Disciples, en choisit douze d'entr'eux auxquels il donna le nom d'Apôtres, Simon qu'il nomma Pierre, et André son frere, Jacques et Jean, Philippe et Barthelemi, Matthieu et Thomas, Jacques fils d'Alphée, et Simon surnommé le zélé, Jude frere de Jacques, et Judas Iscariote qui fut le traître. Etant descendu avec eux, il s'arrêta dans la plaine, aussi-bien que la troupe de ses Disciples, et une multitude de gens de toute la Judée, de Jérusalem, et du Pays maritime de Tyr et de Sidon, qui étoient venus

lem, et maritima, et Tyri, et Sidonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur à spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere: quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes.

pour l'entendre, et pour être guéris de leurs maladies. Ceux mêmes qui étoient possédés des esprits immondes, en furent délivrés; et toute la troupe cherchoit à le toucher, parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les guérissoit tous.

MÉDITATION,

De la vocation à l'état de vie.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y eut jamais vocation plus marquée, et plus certainement de Dieu que celle des Apôtres, c'est Jesus-Christ lui-même qui les choisit. Cependant, parmi des gens si bien appelés, Judas se damne. Il ne suffit donc pas que la vocation soit bonne; il faut travailler, il faut coopérer à cette vocation, en remplissant avec soin tous les devoirs de son état. Dieu a fait la multiplicité des conditions, et il a destiné chacun en particulier à une condition de vie déterminée. Le salut a une connexité avec cette vocation. Faut-il embrasser un état de vie auquel on n'est pas appelé? c'est s'égarer, c'est se perdre. Dans cette sage économie des différens états, Dieu destine ses graces par rapport à la condition à laquelle il nous appelle. Manque-t-on à cette vocation, choisit-on un autre état que celui qui nous étoit destiné par la Providence: on renverse, pour ainsi dire, toute l'économie de notre salut. Dieu avoit mesuré ses graces, ses secours, le naturel même, et les inclinations du sujet avec la condition qu'il lui avoit déterminée. La vertu

alors auroit été aisée, les dangers rares et peu pernicieux, le Ciel serein et la mer calme. Vous avez pris une autre route : cette jeune personne que Dieu appeloit à l'état Religieux, est restée dans le monde ; ce jeune homme que Dieu éloignoit de l'autel, s'est ingéré dans le sacré ministere : voilà le principe, voilà la source funeste de ce déluge de maux qui inondent la terre ; voilà ce qui cause tant de scandales, voilà la véritable cause de la perte de tant de gens. Consulte-t-on beaucoup le Seigneur sur le choix de vie ? hélas ! ce sont les parens qui font la vocation ; c'est l'intérêt d'une famille, c'est la passion, qui sont les oracles et les arbitres de la destinée. Un jeune homme est cadet, il est donc destiné à l'Eglise : mais il n'a point de vocation, n'importe, les parens l'ont pour lui. Cette Demoiselle est unique ; elle a beaucoup de biens ; elle a beaucoup de belles qualités ; elle est donc destinée pour le monde : mais elle se sent attirée à la retraite ; elle ne veut penser qu'à son salut ; elle sent qu'elle se perdra dans le monde. Ce n'est pas-là ce que l'on consulte : le bien, l'intérêt de famille, l'alliance, la fortune, la passion, voilà les grands ressorts qui remuent toute la machine. Eh, Seigneur ! l'on s'étonne après cela si les malheurs semblent héréditaires dans les familles ; on s'étonne si l'on voit tant de malheureux, tant de mécontens !

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas assez d'être dans l'état où Dieu nous veut ; il faut remplir avec fidélité les devoirs de cet état. Avant que de choisir un état de vie, il faut prier, consulter le Seigneur pour connoître l'état où il nous appelle. Mais est-on engagé dans l'état qu'on a embrassé, il n'est plus temps de délibérer, ni de douter

si l'on n'auroit pas mieux fait de prendre un autre parti ; des irrésolutions à contre-temps sont des tentations : il ne faut plus s'appliquer, s'étudier qu'à remplir avec ponctualité les obligations du genre de vie qu'on a embrassé. Le démon se sert, en habile et rusé tentateur, de ces inquiétudes chagrinantes, pour nous donner le change. Quelle illusion, de vivre dans une perplexité continuelle sur son état, et d'en négliger les devoirs ! Remplissez-les avec soin, et vous aurez sujet d'être tranquille sur le choix de vie. Mais, votre vocation fût-elle aussi marquée que celle de Saül, fût-elle aussi sainte que celle de Judas, que vous sert d'avoir pris le bon parti, si vous vous en acquittez mal ? Rien ne prouve mieux que nous sommes dans la condition où Dieu nous veut, que notre soin, notre empressement à lui plaire. Lui déplaire, n'est pas une marque de notre mauvaise vocation, mais c'est une preuve de notre mauvaise volonté. Est-on engagé dans le monde : qu'on y vive chrétiennement ; qu'on soit en garde contre l'ennemi qui règne, et contre la multiplicité des pieges qui y sont tendus ; qu'on vive selon les maximes de l'Evangile, et l'on y fera son salut. Est-on dans l'état Ecclésiastique : qu'on y édifie le prochain par une pureté de mœurs à l'épreuve de la calomnie ; qu'on s'acquitte avec un esprit de Religion des sacrées fonctions du plus saint de tous les Ministeres, et on y fera son salut en édifiant l'Eglise. Est-on dans l'état Religieux : qu'on vive selon la perfection de son état ; que la modestie, la régularité, l'esprit de solitude et de retraite animent toutes les actions du Religieux ; que la dévotion annonce au public la sainteté de la conduite, et alors on vivra en vrai Religieux, et l'on mourra en Saint. Mais le joug qu'on s'est imposé paroît insupportable : ce n'est pas la pesanteur du joug qui fait plier, c'est la lacheté et la foiblesse de celui

qui le porte : un autre joug ne vous seroit pas plus léger. Mais supposons que vous vous soyiez mépris dans le choix de condition, prenez la peine que vous y trouvez en esprit de pénitence, et alors votre état de vie sera une source de graces et de salut pour vous.

Mon Dieu, que le démon est subtil, qu'il est rusé, et que je suis peu sage ! Que de moyens n'ai-je pas eus jusqu'ici de me faire Saint, et quelle perte n'ai-je pas faite par mes inutiles regrets, par mes dégoûts superflus et par mes doutes ? Non, mon Sauveur, je ne veux plus penser qu'à me sanctifier dans mon état, en y vivant selon vos maximes. Accordez-moi votre grace, sans laquelle je ne ferai rien.

Aspirations dévotes durant le jour.

Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi, salutare vultûs mei, et Deus meus. Psal. 41.

Espérons en la bonté de mon Sauveur et de mon Dieu, pleins de confiance que la résolution de remplir nos devoirs sera efficace avec le secours de sa grace.

Juravi, et statui custodire judicia justitiæ tuæ. Psal. 118.

J'ai juré, Seigneur, et je l'ai résolu, de garder désormais avec fidélité vos saintes Ordonnances.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si vous êtes encore en état de faire un choix de vie, n'oubliez rien pour connoître l'état auquel vous êtes appelé. Vous n'aurez jamais un choix à faire qui demande plus de méditation, de conseil et de sagesse ; aussi n'en est-il point de plus grande conséquence. Ne consultez ni la

chair, ni le sang. Les parens ne consultent souvent que leur propre inclination, leurs intérêts, leurs passions mêmes, touchant la destinée de leurs enfans, sans se mettre en peine de leur salut, ni de leur sort éternel, avec lequel l'état qu'ils doivent embrasser a une connexion très-étroite. Ayez un sage et saint Directeur à qui vous découvrirez vos plus secrets sentimens, votre naturel, vos inclinations, votre penchant, vos talens, vos bonnes qualités et les mauvaises. Faites tous les jours beaucoup de prieres pour demander à Dieu qu'il vous fasse connoître sa volonté. Fréquentez les Sacremens, intéressez sur-tout la sainte Vierge dans cette importante affaire, et transportez-vous sur-tout vous-même à l'heure de la mort; c'est de tous les temps celui où l'on juge le plus sainement de toutes choses.

2.° Etes-vous engagé dans un état pour toute la vie : ne délibérez plus sur le choix; inutiles et désavantageuses réflexions : mais occupez-vous uniquement à remplir avec ferveur et avec ponctualité tous les devoirs de votre état; persuadé que Dieu vous y veut, quoique le choix que vous avez fait, et les motifs que vous avez eus, ayent été défectueux : c'est une tentation alors de croire le contraire. Quand on s'est laissé tomber, on ne s'amuse plus à raisonner sur le choix du chemin qu'on avoit à prendre; on s'applique à guérir la plaie qu'on s'est faite, et à être plus sur ses gardes pour s'empêcher de tomber en continuant la même route. Suivez ce conseil.

VINGT-CINQUIÈME JOUR.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

LOUIS IX du nom, l'un des plus grands Rois qu'ait eu la France, et l'un des grands Saints qu'ait eu l'Eglise, naquit à Poissy le 25 d'Avril de l'an 1215. Le Seigneur qui l'avoit choisi pour en faire un Roi selon son cœur, l'avoit prévenu de ses dons singuliers qui forment le cœur des Saints. Jamais Prince ne vint au monde avec un plus noble penchant pour la vertu, avec un plus riche fond de douceur et de bonté, avec des qualités plus royales et plus héroïques. La Reine Blanche sa mere, Princesse encore plus recommandable par sa haute piété que par la supériorité de son génie, voulut se charger elle-même de sa premiere éducation. Elle s'étudia à lui former le cœur, de telle sorte qu'il sût obéir à Dieu et le servir avant que d'apprendre à commander aux hommes. L'art eut peu à faire sur un naturel si heureux. Le jeune prince sembloit prévenir les leçons, et l'on s'apperçut bientôt qu'on n'avoit qu'à laisser fructifier les semences de la vertu que Dieu avoit répandues dans cette grande ame.

Louis n'avoit encore que huit ans lorsqu'il perdit le Roi Philippe-Auguste son grand-pere, et trois ans après son pere Louis VIII, surnommé le Lion, qui lui laissa la Couronne à l'âge de onze ans, sous la tutelle de sa mere. Cette habile Princesse voulant prévenir les troubles d'une longue minorité, (car nos Rois n'étoient alors majeurs qu'à vingt-cinq ans), elle fit sacrer le Roi son fils à Rheims, dissipa par sa sagesse, en peu de temps, toutes les entreprises des Comtes de

Champagne, de Boulogne, de Bretagne, de la Marche, de Dreux, de Flandres, de Toulouse et de Provence, ligués contre le Gouvernement; et ayant affermi par sa prudence et son courage l'autorité du Roi son fils, elle conserva le calme dans l'Etat durant tout le temps de sa Régence. Le plus grand soin de la vertueuse Princesse pendant cette douce tranquillité fut de bien élever le Roi. Elle n'épargna rien pour lui faire recueillir de bonne heure les fruits de la vertu et de la science. Elle trouvoit en son fils la docilité, la douceur, la droiture de l'esprit et du cœur nécessaires pour rendre ses leçons efficaces. Elle ne cessoit de lui dire que quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle aimeroit mieux lui voir perdre la vie que l'innocence. Cette maxime salutaire lui inspira toute sa vie une si grande horreur du péché, qu'ayant demandé un jour à Joinville son confident, lequel il aimeroit mieux, d'être lépreux ou d'avoir commis un péché mortel, et celui-ci ayant répondu avec sa franchise naturelle, qu'il aimeroit mieux avoir commis cent péchés que d'avoir la lepre. Le jeune Roi, indigné de cette réponse : Il paroît bien, lui dit-il d'un ton un peu ému, que vous ne savez pas ce que c'est que d'être dans la disgrace de Dieu : sachez qu'un seul péché mortel est un malheur plus à craindre que tous les maux du monde ensemble.

Le goût merveilleux que le jeune Roi prenoit aux maximes de l'Evangile, lui en faisoit pratiquer tous les conseils. Il commença dès ses premieres années à mortifier ses sens, à macérer son corps et à dompter ses passions presque dès leur naissance. Il aimoit la chasse, la pêche, le vol de l'oiseau et les échecs : il n'en fallut pas davantage pour s'interdire pour toujours dès l'âge de quinze ans tous ces divertissemens innocens. La priere et tous les exercices de piété prirent dès-lors la place des amusemens les plus permis. Sa

modestie au pied des Autels, sa dévotion, réformerent toute la cour. Les plus libertins en étoient touchés ; tout se rendoit à ses exemples.

En remplissant si parfaitement les devoirs d'un parfait Chrétien, il ne négligeoit point ceux d'un grand Roi. Jamais Prince ne fut plutôt forme ; aussi habile dans le cabinet qu'à l'armée, on le voyoit briller par-tout. Il entendoit fort bien le Latin : qualité rare en ce temps-là, sur-tout parmi les Princes ; tout le temps que les affaires n'occupoient point, il le donnoit aux exercices de la Religion, ou à la lecture des saints Peres ; et sa dévotion n'affoiblit jamais sa valeur. La Ligue de quelques Princes mécontens de la Régence s'étant réveillée, Louis, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans, ne parut pas plutôt à la tête de son armée que la Ligue fut dissipée. Il mit le siege durant les plus fortes rigueurs de l'hiver devant Bolesme, contre l'avis de ses Généraux, Place imprenable : il la prit cependant. Ce premier coup d'essai obligea les mécontens à demander la paix, et rendit le calme au Royaume.

Le Roi retourné à Paris, donna de nouvelles marques de sa piété. Il fonda la célebre Abbaye de Royaumont ; mit la premiere pierre à l'Eglise de sainte Catherine-du-Val ; fonda les Chartreux, à qui il donna l'Hôtel de Vauvert ; bâtit des Monasteres et des Hôpitaux ; et ayant ramené à l'Eglise Raimond Comte de Toulouse, il eut la consolation de finir heureusement la guerre des Albigeois, que son pere Louis VIII avoit commencée.

Après avoir appaisé les dissentions du Royaume, et réduit les ennemis du dehors, il revint à Paris, aussi estimé des Officiers et du Soldat, qu'aimé et admiré du Peuple : car on ne pouvoit voir sans étonnement que le plus puissant Roi, dans la plus florissante Cour, à l'âge de dix-huit à vingt ans, eût une délicatesse de conscience, une pureté de

mœurs, une sagesse, une piété, qu'on auroit admirées dans le Cloître. Il ne se présentoit point d'occasion de rendre la justice, de soulager les Peuples, de faire quelque acte de charité, qu'il n'embrassât avec joie. Les pauvres furent toujours ses sujets favoris; et après sa minorité, il en nourrit un grand nombre dans le Palais, qu'il servoit lui-même à table. Son zele pour la Religion fut sa passion dominante; il signoit souvent, Louis de Poissy, parce que c'étoit à Poissy qu'il avoit reçu le Baptême. Ayant épousé l'an 1234 Marguerite, fille aînée de Raimond Béranger Comte de Provence, Princesse accomplie, dont les inclinations étoient assez conformes à celles du Roi; saint Louis s'appliqua à régler sa Maison et celle de la jeune Reine, en telle sorte que la Maison et le Domestique du Roi devinrent bientôt pour toutes les familles particulieres un modele de toutes les vertus chrétiennes, du bon ordre et de la plus exacte régularité. Le Roi devenu majeur, fit une profession encore plus ouverte de la sainteté à laquelle Dieu l'appeloit. Il bannit le luxe de son Palais, se défit de toute magnificence dans ses meubles et ses habits, se retrancha les divertissemens les plus innocens, augmenta ses austérités et mata sa chair par les disciplines fréquentes et le cilice. Ses prieres étoient réglées. Il disoit l'Office divin tous les jours, faisoit réguliérement ses stations de dévotion, visitoit les pauvres dans les Hôpitaux; et comme la tendresse pour la sainte Vierge étoit, pour ainsi dire, sa belle passion, il ne passoit aucun jour sans lui donner des preuves de son zele pour son culte.

Ses dévotions n'affoiblirent jamais son application aux affaires de l'Etat. L'on ne vit jamais le Royaume plus florissant que sous son regne. Hugues de Lusignan, Comte de la Marche, Prince inquiet et turbulent, s'étant ligué avec Henri III Roi d'Angleterre, prit les armes contre

son Souverain, et fier du puissant et nombreux secours que lui avoit amené en personne l'Anglois, ne se promettoit rien moins que la conquête du Royaume. Saint Louis ayant assemblé quelques troupes, se met à leur tête, va au-devant du Comte, le défait, passe la Charente avec une poignée de gens pour aller attaquer Henri qui avoit une nombreuse armée, la met en déroute par sa seule valeur, porte l'effroi jusques dans le quartier du Roi, qui, craignant d'être pris, courut deux jours et deux nuits sans manger pour se sauver à Blaye. Le Comte et la Comtesse vinrent se jeter aux pieds du Roi : il leur pardonna. Il lui eût été aisé de se saisir de tout ce que les Anglois tenoient en-deçà de la mer : le saint Roi se contenta d'avoir chassé l'ennemi ; il lui donna la paix, et remit la tranquillité dans le Royaume.

La famine affligeant les Provinces de Normandie, de Guyenne et de Poitou, saint Louis ne les délivra pas seulement des impôts ordinaires, il y fit porter des blés, et fit de grandes largesses à tous les pauvres. Le bruit s'étant répandu en Orient, que Louis, le plus formidable des ennemis qu'eussent jamais eu les Mahométans, s'étoit croisé ; un petit Roi de Phénicie, appelé par ses sujets le Vieux de la Montagne, ou le Roi des Assassins, accoutumé à être obéi avec un dévouement aveugle par ses sujets, envoya deux assassins à Paris pour assassiner le saint Roi. S. Louis en fut averti ; les Assassins furent arrêtés et renvoyés avec des présens : c'est ainsi que le saint Roi se vengea de ceux qui avoient attenté à sa vie.

La haute réputation d'un Roi vraiment Chrétien, aussi célebre par sa sagesse, par sa valeur, que par sa rare piété, porta les Princes les plus éloignés à rechercher son amitié ou son assistance. L'an 1239, Baudouin II, de la Maison de Courtenay, Empereur de Constantinople, étant venu

implorer le secours des Latins, crut gagner tout d'un coup le cœur de Louis, en lui apportant la sainte Couronne d'épines. Il n'y fut pas trompé. Le Roi l'assista de troupes et d'argent. La sainte Couronne d'épines fut retirée des mains des Vénitiens, à qui les Grecs l'avoient engagée, et elle fut apportée en France. Le Roi alla la recevoir à cinq lieues de Sens, suivi de toute la Cour et du Clergé, et l'accompagna jusqu'à Paris avec des sentimens de dévotion et de sainteté, dont tout son extérieur donnoit des marques bien sensibles. Il porta lui-même la sainte Relique, nus pieds et tête nue, depuis l'Eglise de St-Antoine-des-Champs jusqu'à celle de Notre-Dame. Elle fut déposée dans la Chapelle de Saint-Nicolas qui tenoit à son Palais. Ayant reçu depuis un morceau de la vraie Croix, il fit abattre la Chapelle de Saint-Nicolas, et y bâtit la Sainte-Chapelle. Il y mit les saintes Reliques enchâssées dans l'or et les pierreries, et y fonda des Chanoines. Tous les ans au jour du Vendredi-Saint il s'y rendoit revêtu de ses habits royaux, la couronne sur la tête, et exposoit lui-même la vraie Croix à la vénération du peuple. Ensuite, la tête découverte, les pieds nus, sans ceinture et sans épée, il se prosternoit profondément, prioit Dieu quelque temps, puis se traînant sur ses genoux, s'arrêtoit de nouveau, prioit encore; enfin, s'approchant de la Croix, fondant en larmes, il faisoit une troisieme priere; puis étant prosterné, il baisoit la Croix avec une humilité et une componction qui tiroient les larmes de toute l'assemblée.

Toute la France jouissoit d'un calme accompagné de toutes les prospérités sous le regne du plus saint et du plus grand Roi de l'Univers, la terreur de ses ennemis, l'admiration des Etrangers, et les délices de son peuple, lorsqu'une fievre maligne réduisit en cinq jours ce Prince

à l'extrémité, et plongea tout le Royaume dans la consternation. On vit alors jusqu'à quel point ce Monarque étoit aimé de ses sujets ; ce ne fut par-tout que prieres, qu'exposition du Saint-Sacrement, que processions, que vœux, que jeûnes : Dieu y eut égard. Le Roi en revint, mais ce ne fut qu'après avoir fait vœu de mener lui-même dans la Palestine une armée assez forte pour en chasser les Turcs. Toute la Famille Royale, tous les Grands du Royaume, les Prélats, tout eut beau s'opposer à ce pieux dessein, rien ne put ébranler la résolution du saint Roi ; il prit la croix, et après avoir conféré à Cluny avec le Pape Innocent IV., qui l'avoit déclaré, dans le Concile de Lyon, Généralissime de l'armée Chrétienne ; saint Louis ayant déclaré la Reine Blanche sa mere, Régente du Royaume, alla attendre les Croisés à Aigues-Mortes en Languedoc, et il en partit sur la fin de Mai de l'an 1248, avec une flotte de dix-huit cents voiles. La navigation fut heureuse ; et après avoir passé quelques mois dans l'Isle de Chypre, où étoient ses magasins, il alla débarquer en Egypte. Quinze ou vingt mille Sarrasins qui campoient sur le bord, furent défaits, et Damiette, la plus forte Place de toute l'Egypte, dont elle est la clef, fut d'abord emportée par l'armée Françoise. Le Roi qui faisoit par-tout des prodiges de valeur, n'en faisoit pas moins de piété. Aussi réglé dans ses devoirs de Religion à Damiette qu'à Paris, il donnoit aux exercices de charité et de dévotion tout le temps qui n'étoit point destiné aux affaires. Le salut des Sarrasins le touchoit ; il eut la joie d'en voir venir tous les jours un grand nombre à son camp demander le Baptême.

Ces premiers succès furent un sujet de débauche aux Officiers et aux soldats. On eût dit que plus le saint Roi marquoit d'ardeur et de soins pour attirer les graces du Ciel par ses prieres,

ses mortifications et ses charités, plus l'armée travailloit à s'en rendre indigne par ses dissolutions et par ses crimes. Aussi éprouva-t-elle bientôt la colere d'un Dieu irrité. Car étant arrivée devant la ville de la Massoure, la disette des vivres, les maladies, et les feux d'artifices des ennemis la réduisirent dans un si pitoyable état, qu'elle n'étoit plus qu'un tas de corps morts et de malades. La dyssenterie et le scorbut régnoient dans toute l'armée, le Roi n'en fut pas exempt. On le porta avec peine dans la petite ville de Charmasach, où il fut mis dans une espece de chaumine. Mais il fut bientôt investi de tous côtés d'une nuée de Sarrasins, et voulant épargner le sang, il donna ordre à ses gens de se rendre. Il fut conduit à la Massoure, où le Sultan fit porter l'Oriflamme et les autres Drapeaux François en triomphe. L'affliction qu'eut la Reine qui étoit à Damiette à la nouvelle de la prise du Roi, la fit accoucher d'un fils, que la tristesse de cet accident fit appeler Jean Tristan, et qui étoit le troisieme de ses enfans mâles.

Le Roi ne parut jamais plus grand ni plus saint que dans cette accablante adversité. Ayant tout perdu jusqu'à sa liberté, il sut être prisonnier en Roi, et en Roi Très-Chrétien. Le changement de son état ne lui fit rien changer à sa maniere de vivre. Il n'interrompit ni ses jeûnes, ni ses autres austérités. Aussi tranquille dans sa prison qu'il l'étoit à la Cour, il continua de réciter régulièrement les prieres que l'Eglise fait tous les jours à des heures réglées; et il regarda comme une grace singuliere de Dieu, que de tant de meubles précieux pris par les Sarrasins, ils lui eussent seulement rendu son Pseautier et ses Heures. Toujours maître de lui-même, patient jusqu'au prodige, ferme sans fierté, il refusa tout ce qu'il croyoit être contre son honneur, ou contre sa conscience. Une soumission héroïque aux ordres

de la Providence fut toute sa consolation. Cette grandeur d'ame donna de l'admiration jusqu'aux Sarrasins, qui charmés de ses rares qualités, disoient hautement que s'il vouloit être leur Roi, ils n'en auroient point d'autre. La reddition de Damiette, avec huit cent mille bezans d'or et une treve de dix ans, furent sa rançon et celle de toute l'armée.

Le Roi vint débarquer à Acre en Palestine, où il voulut rester près de quatre ans pour rétablir ou fortifier les principales villes de la Terre-Sainte. Sa grande passion étoit de pouvoir donner son sang pour la Foi. Il fit durant ce séjour dans la Palestine en cent occasions des prodiges de valeur, et donna des preuves éclatantes d'une sainteté qui n'avoit point encore paru dans un Monarque. La nouvelle de la mort de la Reine Régente l'obligeant de revenir en France, il partit de la Palestine le 24 Avril de l'an 1255, après avoir rebâti et fortifié Jaffa, Césarée, Sidon et Acre. Les réjouissances extraordinaires qu'on fit en France à l'arrivée du saint Roi, furent les preuves de l'amour sincere et universel des Peuples. Il ne s'appliqua plus qu'à rendre ses Peuples heureux par la réformation des abus, par la suppression des impôts, et par la sagesse et l'utilité de ses ordonnances. Sa foi, sa religion, sa solide et royale piété ne parurent jamais avec plus d'éclat. Ses seuls exemples réformerent les mœurs à la Cour et dans tous les états. Il bannit le blaspheme par la sévere punition des blasphémateurs. Il fit revivre le respect religieux qu'on doit avoir dans le Lieu saint, en châtiant rigoureusement ceux qui le profanoient. Autant qu'il étoit indulgent envers ceux qui l'offensoient lui-même, autant étoit-il exact à faire observer la Loi de Dieu; et l'on disoit communément de lui qu'il n'étoit pas possible de trouver ni un meilleur serviteur de Dieu, ni un meilleur Maître des hommes.

Il entendoit plusieurs Messes chaque jour. Son respect et sa dévotion frappoient les assistans. Les larmes qu'il répandoit à l'élévation de la sainte Hostie, étoient l'effet de son ardent amour pour Jesus-Christ, et de sa foi. Depuis son retour en France, il augmenta ses austerités. Outre les jeûnes de l'Eglise qu'il observoit scrupuleusement, il jeûnoit tout l'Avent, tous les Vendredis de l'année, et la veille de toutes les Fêtes de la sainte Vierge, au pain et à l'eau. Il ne mangeoit ni fruit, ni poisson, mais seulement du pain et des légumes l'Avent et le Carême. Il ne quitta plus le cilice, et jamais Religieux le plus austere ne fut plus ingénieux à se mortifier. Ses trésors n'étoient ouverts que pour les pauvres; il en assembloit tous les Samedis près de deux cents, à qui il lavoit les pieds, les baisoit et leur faisoit l'aumône; il en nourrissoit tous les jours six vingts dans le Palais, et ne prenoit point de repas qu'il n'en eût quelques-uns à sa table. On disoit qu'il n'avoit de favori que les pauvres, les Religieux de Saint-Dominique et de Saint-François. Peu de Provinces dans son Royaume, peu de Villes même dans tous ses Etats, où il ne fondât des Maladeries, des Monasteres, des Chapelles, des Hôpitaux et des Collégiales. Il fonda dans Paris l'Hôpital des Quinze-vingts, pour y entretenir trois cents aveugles, en mémoire de trois cents Chevaliers de sa suite, à qui les Infidelles avoient crevé les yeux en Orient. Il tenoit une liste exacte des pauvres Gentilhommes de chaque Province, des veuves et des pauvres Demoiselles à marier, et le moins qu'il faisoit à leur égard, étoit de les mettre à leur aise. Sa puissance ne s'etendoit pas aussi loin que sa charité; et jamais Prince ne mérita mieux le glorieux titre de Pere du Peuple, et en particulier de Pere des Pauvres. La sagesse qu'il apportoit dans l'administration de la justice, le faisoit regarder comme le Sa-

mon de la Chrétienté, et l'opinion que les étrangers avoient de sa droiture, de sa pénétration et de son équité étoit si grande, qu'il devint l'arbitre de tous les différends. Les Rois et les Peuples, les Papes même le choisirent plus d'une fois pour terminer leurs démêlés, et le Pape Grégoire IX, l'Empereur Fréderic II, et Henri III, Roi d'Angleterre, et les Barons Anglois, ne voulurent que cet Ange de paix pour arbitre.

Les nouvelles qu'il reçut de l'état pitoyable où étoient les Chrétiens du Levant, réveillerent son zele pour les Lieux saints. Il résolut de reprendre la Croix, et de faire tous ses efforts pour retirer des mains des Infidelles la Terre-Sainte. La Reine, les Princes ses enfans, toute la Cour, eurent beau l'en dissuader, il crut que Dieu demandoit de lui ce sacrifice, et rien ne fut capable d'empêcher cette expédition. Il prit la Croix de la main du Cardinal de Sainte-Cecile, Légat du Saint Siege, qui prêchoit la Croisade; la fit prendre à ses trois fils, Philippe son aîné, Jean Tristan Comte de Nevers, et Pierre Comte d'Alençon, et à presque tous les grands Seigneurs du Royaume. Il fit ensuite son testament; établit l'Abbé de Saint-Denis et le Sire de Nesle Regens du Royaume; et ayant fait ses dévotions, il s'embarqua le premier Juillet de l'an 1270. Et ayant été obligé de relâcher au port de Cagliari, il remit à la voile, et fit route vers Tunis, dont le Roi avoit témoigné vouloir se convertir. La descente se fit sans aucune perte; les Sarrasins qui gardoient les bords ayant pris la fuite dès qu'ils virent approcher les Français. On perdit bientôt l'espérance de la conversion du Roi de Tunis, quand on apprit qu'il avoit fait mettre aux fers tous les Chrétiens. Cependant les chaleurs excessives du climat, le défaut de bonnes eaux, la corruption des vivres, causerent en peu de jours dans toute l'armée une maladie contagieuse,

qui remplit tout le camp de corps morts. Le Comte de Nevers, fils du Roi, et le Cardinal Légat furent d'abord emportés. Le Roi lui-même en fut saisi. Il parut bien qu'il avoit une connoissance certaine de sa mort, qui étoit plus qu'un pressentiment, par les ordres qu'il donna pour sauver le reste des troupes. Il ne cessa aucun jour de s'acquitter avec encore plus de ferveur de tous ses exercices de piété, et de réciter son Office. Se sentant défaillir, il appela son fils Philippe qui devoit lui succéder, et lui fit cette admirable instruction qu'il avoit écrite.

" Mon cher fils, lui dit-il, le premier conseil
„ que je vous donne, c'est d'aimer Dieu de tout
„ votre cœur et de toutes vos forces, parce que
„ sans lui nous ne pouvons rien. Vous devez être
„ dans la disposition de vous laisser plutôt mettre
„ en pieces, que de l'offenser mortellement. S'il
„ vous envoie quelque maladie, ou quelque
„ autre affliction, vous devez l'en remercier,
„ vous persuadant que vous méritez encore de
„ plus grands châtimens pour l'avoir mal servi,
„ et pour l'avoir offensé. Si vous en recevez
„ quelque faveur, il faut pareillement l'en re-
„ mercier avec humilité, et prendre garde de
„ n'en pas devenir plus fier : ce seroit un grand
„ mal d'abuser de ses bienfaits pour l'offenser.
„ Je vous conseille de vous confesser souvent,
„ et de choisir des Confesseurs d'une vie exem-
„ plaire pour vous instruire de vos devoirs.
„ Usez-en de telle maniere avec eux et avec vos
„ autres amis, que vous les persuadiez qu'ils peu-
„ vent avec liberté et sans rien craindre vous re-
„ prendre de vos fautes. Que l'on vous voie as-
„ sister volontiers au service de l'Eglise, parois-
„ sez-y avec modestie et attention, sur-tout
„ durant le saint Sacrifice : qu'il ne vous y
„ échappe jamais aucune parole inutile ; il faut
„ que votre respect soit une preuve visible de-

„ votre foi. Je vous recommande d'avoir une
„ grande dévotion envers la sainte Vierge, et un
„ cœur tendre et libéral pour les pauvres. Quand
„ vous aurez quelque inquiétude ou quelque cha-
„ grin, s'il est de nature à être communiqué,
„ déchargez-vous-en dans le sein de votre Con-
„ fesseur, ou de quelque autre personne discrete,
„ et capable d'adoucir votre peine. Faites-vous
„ un plaisir d'avoir quelquefois des entretiens de
„ piété avec des gens de bien. Ne souffrez ja-
„ mais qu'on tienne devant vous des discours li-
„ bertins, scandaleux, ou médisans, et punissez
„ sévérement les paroles qui seroient injurieuses
„ à Dieu, ou aux Saints. Si Dieu vous fait la
„ grace de parvenir à la Couronne, montrez-
„ vous digne par vos bonnes mœurs de recevoir
„ l'onction sacrée par laquelle les Rois de France
„ deviennent les Oints du Seigneur; et exercez-
„ vous sur-tout aux vertus propres de ce haut
„ rang. Que l'on voie en vous une droiture et
„ une équité à toute épreuve. Déclarez-vous plu-
„ tôt pour le pauvre que pour le riche, et don-
„ nez toute liberté à votre Conseil de parler
„ contre vos interêts, dès qu'il s'agira de faire
„ justice. Restituez sans délai ce qui ne vous ap-
„ partient point, ou ce que vos Prédécesseurs
„ pourroient avoir usurpé; il y va de votre cons-
„ cience et du repos de leurs ames. Empêchez
„ les violences que l'on pourroit faire aux Eccléi-
„ siastiques. Aimez les Religieux, faites-leur du
„ bien; et suivez la maxime du Roi Philippe
„ mon aïeul: qu'il vaut mieux quelquefois dissi-
„ muler les entreprises des gens d'Eglise, que
„ de causer du scandale en les réprimant avec
„ trop de violence. Aimez et honorez la Reine
„ votre mere, et écoutez ses conseils. Chérissez
„ vos freres; soyez zélé pour leurs intérêts:
„ mais que ce ne soit jamais aux dépens de la
„ justice. Ayez de bons Conseillers pour la dis-

„ Messes et de prieres dans toutes les Commu-
„ nautés de France ; et donnez-moi part dans
„ toutes les bonnes œuvres que vous ferez.

„ Je vous donne, mon cher fils, ma bénédic-
„ tion, et telle que la peut donner un pere à un
„ fils qu'il aime tendrement ; et je prie Notre-
„ Seigneur Jesus-Christ qu'il vous conserve et
„ vous protege par sa grace, et qu'il vous fasse
„ celle de ne jamais rien faire contre sa volonté,
„ afin qu'il soit honoré et servi par vous. Je lui
„ demande pour moi la même grace, afin que nous
„ puissions ensemble le voir, le louer et l'ho-
„ norer pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il. „

Ce fut peu avant que de partir de Paris que ce saint Roi écrivit lui-même ces admirables instructions qui font son portrait, et qui sont un précis de sa conduite. Il avoit communié très-souvent durant sa maladie. La fievre augmentant tous les jours, le Roi reçut les derniers Sacremens avec de si grands sentimens de piété, que nul des assistans ne put retenir ses larmes. Il ne voulut plus depuis entendre parler que de Dieu. Ce ne fut plus qu'une oraison continuelle et une union intime avec Dieu. Son visage ne parut jamais plus serein ni son air plus gai qu'aux approches de la mort. Il se fit mettre en chemise, couvert d'un cilice, sur un lit de cendre, où tenant un crucifix collé sur sa bouche, il expira tranquillement le 25 d'Août, de l'an 1270, âgé de cinquante-cinq ans et quatre mois, la quarante-quatrieme année de son regne. Ainsi mourut de la mort des justes l'un des plus grands Rois et des plus saints que le Ciel ait vu sur le trône ; grand par sa valeur qui le rendoit intrépide dans les combats ; encore plus grand par cette magnanimité chrétienne qui le faisoit admirer jusque dans ses adversités, et qui seule peut faire les vrais héros dignes de la vénération publique jusqu'à la fin des siecles. Les os du Saint ayant été déchernés, furent mis

avec son cœur dans une châse fort riche. Le Roi de Sicile son frere, Charles d'Anjou, voulut avoir les chairs, qu'il fit transporter à Palerme, et inhumer avec grande solemnité dans l'Abbaye de Mont-Réal. Le Roi Philippe, après une treve conclue avec le Roi de Tunis pour dix ans, revint en France avec la précieuse caisse qui renfermoit les os et le cœur de son pere. On ne peut exprimer avec quels sentimens de vénération et de tendresse la France reçut ce trésor. Il fut d'abord déposé dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris le 21 de Mai de l'an 1271, et porté le lendemain à Saint-Denys avec un convoi qui étoit un magnifique triomphe. Le Roi Philippe, accompagné de tous les Princes, des Grands du Royaume et d'un grand nombre de Prélats, voulut porter lui-même le corps du saint sur ses épaules. Le grand nombre de miracles qui se firent aux deux tombeaux du saint Roi, porterent le Pape Grégoire X, trois ans après, à faire faire les informations juridiques, qui se trouverent plus amples même qu'il ne falloit. La brieveté du Pontificat des neufs Papes suivans, suspendit durant dix-sept ans sa canonisation, qui fut terminée par Boniface VIII l'an 1297, avec une solemnité et une magnificence incroyable.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui beatum Ludovicum Confessorem tuum de terreno regno ad cœlestis regni gloriam transtulisti: ejus quæsumus meritis, et interces-

O DIEU, qui avez transféré votre Confesseur saint Louis du Royaume de la terre à la gloire de celui du Ciel: faites que par ses mérites et son intercession nous

sione Regis Regum Jesu Christi Filii tui facias nos esse consortes. Per eumdem Dominum, etc.

ayons part à la gloire du Roi des Rois Jesus-Christ votre Fils. Par le même Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 10.

JUSTUM deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum: honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. In fraude circumvenientium illum adfuit illi, et honestum fecit illum. Custodivit illum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum, et certamen forte dedit illi, ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. Hæc venditum justum non dereliquit, sed à peccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversùs eos qui eum deprimebant: et mendaces ostendit, qui maculaverunt eum, et dedit illi claritatem æternam Dominus Deus noster.

LE Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints, il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir tout le fruit : il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies, et il l'a rendu respectable. Il l'a protégé contre ses ennemis, et il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses : c'est elle qui n'a point abandonné le Juste, lorsqu'il fut vendu ; mais elle l'a tiré des mains des pécheurs : elle est descendue avec lui dans la prison, et elle ne l'a point quitté dans les chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mis entre les mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avoient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci par des calomnies, et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle.

De tous les livres sapientiaux dont on reconnoît Salomon pour Auteur, celui-ci dont cette Epître est

tirée, est celui qui est appelé par excellence le livre de la Sagesse. L'Auteur s'y propose pour fin principale l'instruction des Rois et des Grands, et c'est à eux singuliérement qu'il adresse ses admirables maximes.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites. La divine Providence ne paroît jamais mieux que dans la conduite qu'elle tient avec les justes, avec les Saints. A n'écouter que la prudence humaine, à ne regarder qu'avec des yeux charnels, à ne consulter que notre esprit et notre foible raison, on diroit que Dieu oublie les gens de bien, et qu'il n'y a que les pécheurs qui prosperent. Combien de gens vertueux qui passent leurs jours dans l'adversité? Rien ne leur réussit, tout contribue à les humilier; il semble que leur droiture, la pureté de leurs mœurs, leur bonne foi, leur piété, leur attirent toutes les disgraces, tandis que tout prospere, tout réussit aux impies. Ils s'élevent comme des arbres de haut vent. J'ai vu l'impie, dit David, dans la plus haute fortune; je l'ai vu élevé comme les cedres du Liban : je n'ai fait que passer, continue-t-il, et il n'étoit plus : *Et ecce non erat.* Et je n'ai pu même en trouver la place : *Et non est inventus locus ejus.* Ces continuités de prospérités dans ce monde, sont d'ordinaire des présages des plus grands malheurs. Un hiver doux et serein cause toujours des maladies. Dieu conduit le juste; qu'a-t-il à craindre avec un tel guide? il ira toujours le droit chemin. Les vues de Dieu sont bien différentes des nôtres. Qui n'eût plaint la triste aventure de Joseph? son sort étoit à plaindre. Un jeune enfant est vendu à des Ismaélites : sa droiture, sa simplicité, sa piété fait tout son crime; il n'est jeté dans une prison que pour avoir voulu être trop innocent : sa captivité cependant, sa prison, sont

les

les degrés par lesquels il monte sur le trône. Prudence humaine, eussiez-vous pris ce chemin pour faire la fortune de Joseph, et pour le placer dans la premiere place de l'Egypte? eussiez-vous trouvé cette voie droite? C'étoit cependant la plus courte, et la seule qu'il y eût à prendre pour être heureux et pour être grand. Combien de gens blâmoient les entreprises de saint Louis? Certainement elles n'étoient pas du goût de la politique. Les mauvais succès de ses voyages du Levant et de l'Afrique sembloient autoriser les murmures des Courtisans. Combien de Grands qui désapprouvoient ses dévotions, et qui n'auroient pas pris la même route, s'ils étoient nés comme lui sur le trône. Quel Grand du monde, quel Monarque, quel Prince cependant a mérité tant d'éloges? Quel Empereur, quel Roi ne voudroit point avoir aujourd'hui le même sort que lui!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 19.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere sibi regnum, et reverti. Vocatis autem decem servis suis, dedit eis decem mnas, et ait ad illos: Negotiamini dum venio. Cives autem ejus oderant eum: et miserunt legationem post illum dicentes: Nolumus hunc regnare super nos. Et factum est ut rediret accepto regno: et jussit vocari servos, qui-

En ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples cette parabole: Un Seigneur allant dans un pays éloigné pour prendre possession d'un Royaume et s'en revenir après, appela dix de ses serviteurs, leur partagea dix marcs d'argent, et leur dit: Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. Or, les gens de son pays le haïssoient, et ils envoyerent des députés après lui, pour dire: Nous ne voulons point de cet homme-là pour notre Roi. Cependant après s'être mis en possession du Royau-

bus dedit pecuniam, ut sciret quantum quisque negociatus esset. Venit autem primus dicens : Domine, mna tua decem mnas acquisivit. Et ait illi : Euge bone serve ; quia in modico fuisti fidelis, eris potestatem habens super decem civitates. Et alter venit dicens : Domine, ecce mna tua fecit quinque mnas. Et huic ait : Et tu esto super quinque civitates. Et alter venit dicens : Domine, ecce mna tua, quam habui repositam in sudario : timui enim te, quia homo austerus es, tollis quod non posuisti, et metis quod non seminasti. Dicit ei : De ore tuo te judico, serve nequam. Sciebas quòd ego homo austerus sum, tollens quod non posui, et metens quod non seminavi : et quare non dedisti pecuniam meam ad mensam, ut ego veniens, cum usuris utique exegissem illam ! Et astantibus dixit : Auferte ab illo mnam, et date illi qui decem mnas habet. Et dixerunt ei : Domine, habet decem mnas. Dico autem vobis, quia omni habenti dabitur, et abundabit : ab eo autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo.

me, il revint, et fit appeler les serviteurs auxquels il avoit donné son argent, pour savoir combien chacun l'avoit fait valoir. Le premier qui vint, dit : Seigneur, votre marc en a produit dix autres. Il lui répondit : Voilà qui va bien, bon serviteur, parce que vous avez été fidelle en peu de chose, vous aurez intendance sur dix villes. Le second vint, et dit : Seigneur, votre marc en a produit cinq autres. Pour vous, lui répondit-il, que cinq villes vous soient soumises. Il en vint un autre, qui dit : Seigneur, voilà votre argent que j'ai gardé dans un mouchoir ; car je vous craignois, parce que vous êtes un homme rigide ; vous retirez ce que vous n'avez pas avancé, et vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé. Méchant serviteur, lui dit-il, je vous juge sur vos propres paroles. Vous saviez que je suis un homme rigide, qui retire ce que je n'ai point avancé, et qui moissonne ce que je n'ai point semé ; et d'où vient que vous n'avez pas mis mon argent à la banque, en sorte qu'à mon retour je pusse le retirer avec intérêts ? Et il dit à ceux qui étoient présens : Otez-lui le marc qu'il a, et donnez-le à celui qui a dix marcs. Ils lui dirent : Seigneur, il en a dix. Et moi je vous dis qu'à tout homme qui a, on lui donnera, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a.

MÉDITATION.

De la vraie générosité à l'égard de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la vraie générosité à l'égard de Dieu, consiste à ne rien refuser à Dieu. Peut-on lui trop donner, quand on lui donne tout? Peut-il même exiger trop de nous, quand il nous demande tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, puisque c'est de lui seul que nous avons tout reçu? Y a-t-il quelqu'un qui puisse entrer en concurence avec Dieu, et ce Dieu peut-il se contenter d'un partage? Le cœur étroit croit faire beaucoup, quand il donne quelque chose à Dieu. Le cœur genéreux, quoi qu'il fasse pour Dieu, pense toujours qu'il fait trop peu, et il pense juste. Toute réserve est une espece de larcin à l'égard de Dieu. La vraie générosité veut qu'on ne lui refuse rien, c'est-à-dire, qu'on lui soit fidelle en tout temps et en toute chose. C'est ici le plus grand point de la vie spirituelle, de pratiquer le bien sans mettre des limites, sans jamais se relâcher, sans souffrir qu'il y ait de l'interruption et du vide dans les exercices de la vertu et dans les progrès de la grace. Celui qui fait sans restriction et sans cesse tout le bien qu'il peut et le mieux qu'il peut, est vraiment généreux. Mais celui qui met une seule limitation dans la disposition de son cœur pour le service de Dieu, déchoit de cette générosité. Bon Dieu, que de gens lâches à votre service! que de serviteurs paresseux! On met le marc d'argent dans un mouchoir, on se contente de ne point faire le mal. Mais fait-on tout le bien qu'on peut? Comparons notre fidélité, notre ferveur, notre générosité

avec celle de ces généreux serviteurs de Dieu que nous admirons : ce sont-là nos modeles, leur ressemblons-nous beaucoup ? Faites réflexion sur la vie chrétienne, et les vertus éclatantes de saint Louis ; quelle humilité sur le trône ! quelle piété dans tous les exercices de Religion ! quelle charité envers les pauvres ! quelle douceur envers ses domestiques ! quelles mortifications sous la pourpre et au milieu des délices de la Cour ! quelle générosité à l'égard de Dieu durant toute sa vie ! Nous sommes de la même Religion, nous avons la même Loi, nous servons le même maître ; le servons-nous avec la même fidélité ?

SECOND POINT.

Considérez combien il y a peu d'ames généreuses à l'égard de Dieu, parmi ceux-mêmes qui font profession d'être à son service. Que de partages dans les dispositions du cœur et dans ses affections ! Aime-t-on Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses forces ? c'est-là le premier des commandemens, et la base de toutes les vertus chrétiennes. Que de réserves dans tous les sacrifices que l'on fait ! l'amour-propre enleve toujours la meilleure portion pour soi, et pour ainsi dire, toute la graisse. La vertu aujourd'hui des personnes les plus régulieres est comme abâtardie. Peu de gens qui marchent sans s'arrêter, peu de ceux qui mettent la main à la charrue qui ne regardent derriere eux. Trouve-t-on beaucoup de ces ames généreuses qui ne soient point rebutées, ou du moins arrêtées par les moindres difficultés ? Trouve-t-on beaucoup de ces ames pures qui ne cherchent que la pure gloire de Dieu, même dans les fonctions de leur zele ? n'écoute-t-on que la voix de Dieu dans ses projets, dans ses desseins, dans ses entreprises ? La voix de la chair et du sang n'est-elle jamais écoutée ? Les passions sont-elles éteintes

dans ces cœurs qui se disent Chrétiens ? sont-elles du moins domptées, humiliées, subjuguées dans une ame qui fait profession d'être vertueuse ? Consultons cette langueur et cette crainte lâche qui regne jusque dans nos ferveurs ; consultons ce lâche respect humain, qui dans les occasions de nous déclarer pour Dieu, nous rend si timides ; consultons cette attention éternelle sur nos besoins, cette délicatesse qui va souvent jusqu'au raffinement, ces liens, ces attaches qui sont d'autant plus nuisibles dans les voies de Dieu, qu'elles sont moins grossieres ; consultons ces devoirs de notre état dont on s'acquitte si imparfaitement ; et concluons de toutes ces imperfections, de toutes ces infidélités, que nous sommes bien lâches.

Cette connoissance et ce triste aveu, Seigneur, ne se réduiront-ils qu'à un stérile regret ? Non, mon divin Maître, non je ne serai plus infidelle dans votre service ; je veux commencer dès ce moment à vous aimer avec tendresse, et à vous servir avec une fidélité généreuse. C'est sur votre infinie miséricorde que porte ma confiance. Accordez-moi la grace de vous servir désormais avec générosité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Diligam te Domine fortitudo mea. Psal. 17.
Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force.

Quis nos separabit à charitate Christi ? Rom. 8.
Qui pourra me séparer de l'amour de J. C. ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. Il est étonnant qu'on serve Dieu avec lâcheté, sur-tout quand on pense que c'est un Dieu qu'on sert. Voulez-vous le servir avec générosité, ayez

soin de vous tenir continuellement en sa présence, non par des efforts violens, ni par un empressement inquiet, mais par une douce et amoureuse attention. Il y a des personnes qui se contentent de se recueillir trois ou quatre fois le jour, et puis le reste de la journée ils donnent toute liberté à leur esprit, ayant seulement en vue de se garder du péché. Ces personnes, quoiqu'ils soient gens de bien, perdent de grands trésors de grace, et n'étant pas assez libéraux envers Dieu, ils demeurent là, rampent toute leur vie, et ne sauroient atteindre à la perfection. Voulez-vous nourrir cette douce présence de Dieu, retranchez toute action de légéreté, toute vaine curiosité, tout discours inutile. L'entiere abnégation de soi-même et le dégagement des créatures, c'est le chemin pour parvenir à un continuel souvenir de Dieu.

2°. Un grand moyen d'acquérir cette générosité de cœur envers Dieu, c'est l'exercice d'une continuelle abnégation de soi-même. Il y a des ames qui se mortifient quelquefois; mais celles qui sont généreuses se mortifient en tout, et sans relâche. La continuation dans cette pratique, est un des points qui contribue les plus à l'avancement spirituel. Un cœur généreux ne rencontre aucune occasion de se mortifier qu'il ne l'embrasse, semblable aux Marchands qui ne laissent échapper aucune occasion de gagner. Voulez-vous avoir cette générosité à l'égard de Dieu: ayez un dénuement parfait de toutes les créatures. L'ame généreuse rompt tous ses liens pour se mettre en liberté; celle qui est lâche et foible demeure chargée de ses fers, et dans l'esclavage de ses affections déréglées. Mettez en pratique ces avis salutaires; on ne connoît l'avantage et le prix de cette générosité que quand on l'a.

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT ZÉPHYRIN, PAPE ET MARTYR.

SAINT ZÉPHYRIN étoit Romain de naissance, fils d'Abundius. Il vint au monde vers le milieu du second siecle. On n'a rien de certain de ses premieres années. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ses parens étoient Chrétiens, du nombre de ceux dont la droiture, la probité et la pureté des mœurs faisoient alors l'éloge du Christianisme. Rome n'étoit pas seulement le centre de la Foi, elle étoit encore le modele de toutes les vertus, et le théâtre de la générosité chrétienne. On venoit de toutes les parties du Monde pour admirer le nombre prodigieux de Chrétiens de toute condition et de tout sexe qui fleurissoit dans cette capitale de l'Univers, pour admirer l'excellence de leurs vertus et profiter de leurs exemples. Cette idée si avantageuse des Fidelles de Rome, peut nous en donner une assez juste de la haute vertu et du mérite extraordinaire de notre Saint; puisqu'après la mort du Pape saint Victor, Dieu déclara lui même par un signe visible envoyé d'en-haut et d'une maniere surnaturelle, qu'il n'y avoit personne dans le Clergé plus digne que Zéphyrin pour gouverner l'Eglise.

Le feu de la persécution sous l'Empereur Severe n'avoit jamais été si allumé, ni si ardent; l'Eglise avoit besoin d'un généreux et saint Pape. Il y avoit onze jours que les Fidelles assemblées avec le Clergé, le demandoient à Dieu par de continuelles et ferventes prieres, lorsque le Ciel se déclara tout-à-coup visiblement en faveur de saint Zéphyrin, par l'apparition miraculeuse du Saint-Esprit sous la forme

d'une colombe, qui vint se reposer sur sa tête, et peu après disparut. Un signe si visible d'un choix si spécial et d'une prédilection si marquée, en déterminant tous les suffrages en sa faveur, faisoit l'éloge du mérite du sujet. Saint Zéphyrin fut donc élu successeur du Pape Victor l'an 202, avec l'applaudissement universel de tous les Fidelles.

On reconnut bientôt le soin singulier que Dieu prenoit de son Eglise, par le choix miraculeux qu'il avoit fait de saint Zéphyrin, pour la gouverner dans un temps où elle n'eut jamais plus besoin d'un saint Pape. Car ce fut dans la premiere année de son Pontificat, qui étoit la dixieme de l'Empereur Severe, que ce Prince qui avoit paru au commencement assez favorable aux Chrétiens, publia des Edits qui exciterent une horrible persécution contre l'Eglise. Le saint Pape vit bien les desseins que Dieu avoit eus sur lui en l'élevant sur le Saint Siege durant une si furieuse tempête. Il n'en fut point effrayé. Son zele, son ardent amour pour Jesus-Christ, lui inspirerent bien d'abord le désir de se produire comme un bon Pasteur, pour répandre au plutôt son sang pour son troupeau, et signaler les commencemens de son Pontificat par le martyre. Mais ayant fait réflexion que le troupeau ne seroit pas épargné par la mort du Pasteur, et que le vaisseau de l'Eglise se trouvant sans pilote, n'en seroit que plus battu de l'orage, il crut qu'il devoit se ménager pour la consolation de ses enfans. Il n'épargna cependant ni soins ni travaux pour encourager les Chrétiens, et pour les secourir dans cette désolation publique. Il couroit jour et nuit toutes les maisons des particuliers, il pénétroit jusque dans les cavernes et les souterrains où la tempête avoit assemblé les plus timides. Il les animoit par ses paroles, les exhortoit par ses discours, les fortifioit,

les soutenoit par l'administration des Sacremens, et par ses aumônes. Il animoit les Confesseurs dans les prisons, et accompagnoit les Martyrs jusque sur les échafauds; et bravant les plus grands dangers, il prodiguoit ses travaux et son zele. Enfin après une persécution de neuf ans, il eut la consolation de voir revenir la paix par la mort de Severe. Le saint Pontife fit un merveilleux usage du calme, pour maintenir la Foi de l'Eglise dans sa pureté contre les ennemis domestiques qui l'attaquerent.

Jamais les Hérétiques ne l'attaquerent avec plus de violence que durant le calme que lui laissoient alors les Païens. Les Théologiens condamnés par le Pape Victor, continuoient toujours dans leurs erreurs : saint Zéphyrin les combattit avec tant de force et de vigueur qu'il mérita ce reproche si glorieux que lui firent ces Hérétiques, d'avoir été le premier qui eût soutenu contre eux la divinité de Jesus-Christ. C'est ce qui a obligé saint Optat de mettre notre Saint au nombre des Saints Docteurs qui ont combattu les hérésies.

Praxeas, né en Asie, homme vain et hardi, vint à Rome sous le Pontificat de saint Victor, Prédécesseur de notre Saint, et se déclara d'abord contre les Montanistes; mais son orgueil le fit bientôt tomber lui-même dans des erreurs, et ne reconnoissant qu'une seule Personne dans la Trinité, enseignant même que le Pere avoit été crucifié, ce qui fit donner à ses sectaires le nom de Patripassiens, devint lui-même hérésiarque. Saint Zéphyrin n'oublia rien pour le tirer de cet abyme d'extravagances et d'erreurs; il le confondit, le toucha, le convertit; et lui ayant fait abjurer ses erreurs, le reçut avec douceur, et le fit rentrer dans le sein de l'Eglise. Mais comme les Chefs de parti ne se convertissent presque jamais de bonne foi, Praxeas ayant

passé de Rome en Afrique, retomba dans ses premiers égaremens, et mourut malheureusement dans l'hérésie.

Un événement plus heureux consola notre Saint, et le dédommagea de cette perte. Natalis, illustre Confesseur de Jesus-Christ, avoit eu la foiblesse et le malheur de se laisser aller par un sordide motif d'avarice jusqu'à se rendre chef des Théodoriens en adoptant leur hérésie. N'ayant point voulu se rendre aux raisons convaincantes du saint Pontife et à tous ses salutaires avis, il en fut rigoureusement châtié la nuit suivante par les Anges. Ce châtiment qui étoit l'effet de la miséricorde d'un Dieu qui vouloit le sauver, le rendit docile. Natalie reconnut son erreur, et vint le lendemain dès le matin, couvert d'un sac et la cendre sur la tête, se jeter aux pieds de saint Zéphyrin, et interposa les prieres et la médiation des Fidelles pour obtenir la grace de rentrer dans la communion de l'Eglise. Après lui avoir fait expier par une salutaire pénitence la faute qu'il avoit faite et le scandale qu'il avoit donné, ce Pontife le reçut avec pitié. Natalis témoigna une grande douleur de sa faute, et embrassa même les genoux de tous les laïques, pour demander pardon de son infidélité. Sa persévérance fut une preuve de la sincérité de sa pénitence.

Cette indulgence si conforme à l'esprit de Jesus-Christ à l'égard des pécheurs véritablement pénitens, déplut à Tertullien. Cet esprit naturellement austere et un peu trop plein de son propre mérite, blâma hautement la conduite pleine de douceur de ce bon Pasteur, qui comme un bon pere, usoit de la rigueur quand il la croyoit nécessaire pour le salut de ses enfans, et qui avoit une douceur sage et discrete quand il la croyoit salutaire. La chute funeste de cette colonne de l'Eglise affligea sensiblement le

saint Pasteur avec toute l'Eglise. Tertullien avec cette sévérité outrée, qui étoit l'effet de son orgueil, tomba dans de grossieres erreurs, les soutint avec opiniâtreté, et eut le malheur de mourir hérétique.

Saint Zéphyrin fit plusieurs décrets utiles pour la discipline Ecclésiastique. Il défendit qu'on consacrât le précieux sang de Jesus-Christ dans des calices de bois, comme on le faisoit alors, à cause de l'extrême pauvreté des Fidelles. Il prescrivit que les Ministres de l'Eglise seroient ordonnés publiquement, voulant que leur innocence et leurs bonnes mœurs fussent à l'épreuve de tout reproche. Il ordonna que tous les Fidelles communieroient à Pâques : Qu'un Evêque ne pourroit être jugé que par le Souverain Pontife, ou de son autorité : Que les Prêtres et les Diacres se trouveroient présens quand l'Evêque célebre. Il fit plusieurs autres Ordonnances, qui font voir l'attention et la vigilance de ce saint Pasteur, la vaste étendue de son génie, aux lumieres duquel rien n'échappoit, et son zele infatigable dans tous les différens besoins de l'Eglise. Enfin comblé de mérites et usé de travaux, il termina une vie sainte et un Pontificat de dix-huit ans par la couronne du martyre le 26 d'Août de l'an 221, sous l'empire d'Antonin Héliogabale. Son corps fut enterré dans le cimetiere de Calliste sur le chemin d'Appius, d'où il fut levé depuis et transporté dans une des Eglises de la Ville.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus: ut Beati Zephyrini Martyris tui atque Pontificis, cujus gaudemus meritis, instruamur exemplis. Per Dominum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, Dieu tout-puissant, que comme les mérites de votre Martyr et Pontife saint Zéphyrin nous donnent de la joie, ses exemples nous servent pour nous instruire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre S. Paul aux Corinthiens. Chap. 1.

FRATRES: Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra; ut possimus et ipsi consolari eos, qui in omni pressura per exhortationem, quâ exhortamur et ipsi à Domino: quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. Sive autem tribulamur pro vestra exhortatione et salute: sive consolamur pro vestra consolatione, sive exhortamur pro vestra exhortatione et salute, quæ operatur tolerantiam earumdem passionum, quas et nos patimur: ut spes nostra firma sit pro vobis:

MES Freres: Béni soit Dieu, le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des Miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations; afin que par les choses que Dieu nous dit, pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi, de notre côté, consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux: car plus nous avons de part aux souffrances de Jesus-Christ, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jesus-Christ. Or, soit que nous soyons affligés, c'est pour votre instruction et pour votre salut; soit que nous soyons consolés, c'est pour votre consolation; soit qu'on nous dise quelque chose pour nous encourager, c'est pour

scientes quòd sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis : In Christo Jesu Domino Nostro.

votre instruction et pour votre salut, qui vous fait supporter des afflictions semblables à celles que nous-mêmes nous souffrons ; de sorte que l'espérance que nous avons pour ce qui vous touche, est solide ; étant persuadés que comme vous participerez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation : En Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Cette seconde Epître de saint Paul est une suite, et comme un supplément de la premiere. Elle fut écrite de Macédoine peu de temps après celle-là, et quelques mois avant l'Epître aux Romains.

RÉFLEXIONS.

Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation. Les joies vaines et passageres peuvent couler sur nous par autant de sources que nos passions se forment d'objets pour se satisfaire : mais la vraie et solide consolation n'a que Dieu pour principe, elle vient toute de lui ; aussi est-elle pure, tranquille, rassasiante, tandis que toutes celles qui viennent de la part des créatures sont mêlées, tumultueuses, et alterent, bien loin d'éteindre la soif. Le Dieu qui console, est le Dieu qui pardonne, et il ne console pleinement qu'après avoir pardonné. Dieu est mon Pere, et le Pere des miséricordes, il ne peut donc être pour moi qu'un Dieu de toute consolation, lorsque je ne mettrai point d'obstacle à ses bontés. Il est le Dieu de toute consolation ; c'est-à-dire, que hors de lui il n'y en a point. Quelle erreur d'en chercher ailleurs ! aussi ne trouve-t-on ailleurs que soins inutiles, qu'inquiétudes, que chagrins, qu'amertume. Les amis consolent, mais leur consolation ne sauroit passer jusqu'au cœur ; c'est pourtant le cœur seul qui en

a besoin, puisque c'est dans le cœur seul qu'est la tristesse. Les amusemens, les divertissemens, les plaisirs consolent ; mais leur consolation ne passe jamais les sens. Le cœur reste toujours en proie aux chagrins, au milieu du tumulte de ces charmes superficiels, de ces douceurs extérieures. Enfin les créatures consolent, mais leur consolation est purement étrangere à un cœur affligé. Quand est-ce, mon Dieu, qu'il plaira au cœur humain de comprendre une vérité qu'il expérimente tous les jours de la vie ? Il est de l'état et de l'avantage du Chrétien de souffrir ; et il est de la bonté de Dieu de soutenir et de consoler le Chrétien dans ses peines. Si nous n'éprouvons pas les effets de cette divine bonté, c'est que nous nous en rendons indignes. Ayons une confiance entiere en cette bonté infinie, et nous en goûterons les doux effets. Le Seigneur est le Dieu de toute consolation : ses Ministres doivent être des hommes de toute consolation. C'est dans leur sein que les Fidelles doivent aller répandre leur cœur, et trouver du soulagement à toutes leurs peines. La dureté, la sévérité, et une rigueur outrée qui ne tend qu'à désespérer le pécheur et à éteindre sa confiance, sont-elles du caractere des vrais Ministres de Jesus-Christ ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam sal-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive : car, qui voudra sauver sa vie la per-

vam facere, perdet eam: qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur! Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua! Filius enim Hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis: et tunc reddet unicuique secundùm opera ejus.

dra, et qui l'aura perdue pour moi la retrouvera. Aussi que sert à un homme de gagner tout l'Univers s'il vient à se perdre! ou que donnera-t-il en échange pour soi-même! car le Fils de l'homme doit venir avec la gloire de son Pere, et accompagné de ses Anges; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

MÉDITATION.

De l'importance du salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ si vous avez une affaire plus importante, si vous en avez même une d'une si grande conséquence; si vous en pouvez jamais avoir une qui vous intéresse autant que celle de votre salut.

Il ne s'agit pas de perdre ou de gagner un procès, duquel dépende tout votre bien; il ne s'agit pas même d'être heureux ou malheureux durant toute la vie; l'affaire seroit intéressante, il est vrai, elle ne seroit pourtant pas d'une conséquence infinie. Etre disgracié, soufrir jusqu'à la mort, le malheur seroit grand; mais après tout il ne seroit pas sans ressource. Il s'agit d'un bonheur, ou d'un malheur éternel; il s'agit de posséder Dieu éternellement dans le séjour des Bienheureux, ou d'être précipité dans les enfers, condamné sans espérance de retour aux flammes éternelles. Voilà de quoi il s'agit, quand on parle de l'affaire du salut. Est-elle de quelque

conséquence ! mérite-t-elle notre application et nos soins, cette importante affaire ?

Hélas ! on meurt ; et que sert à la mort d'avoir été riche, puissant, heureux selon l'idée des gens du monde ? On meurt, et à la mort nous perdons tout. Tout nous échappe, la vie la plus heureuse et la plus longue ne paroît plus alors que comme un songe. On meurt, et à la mort, noblesse, dignités, emplois, honneurs, tout disparoît, tout n'est plus que vains titres : mais que vais-je devenir ? Si je suis Saint, cette seule qualité me dédommage bien de la perte de toutes les autres : mais si je suis damné, mais si l'enfer doit être ma demeure éternelle, mais si je passe de mon lit au feu éternel, qui me consolera sur mon sort, qui me dédommagera de ma perte, et d'une perte qui est mon ouvrage, et d'une perte qui est sans ressource et sans retour ?

Et l'on pense à l'affaire du salut de sang froid ! et nous passons un jour sans y travailler ! nous ferons peut-être toutes ces réflexions sans en devenir plus sages !

Que je déplore, ô mon Dieu ! et mon aveuglement et mon erreur. La plus grande partie de mes jours se sont écoulés, et je n'ai pas encore peut-être commencé de travailler à cette affaire ; et que ne mérité-je pas si je differe à un autre jour d'y travailler ?

SECOND POINT.

Considérez à quoi sert aujourd'hui à ces riches damnés d'avoir eu de gros revenus, d'avoir porté de grands noms, d'avoir possédé de belles terres ? Car que peut-on donner en échange, quand on s'est perdu pour jamais ? J'ai perdu le Ciel, j'ai perdu Dieu ; tout est donc perdu, et tout est perdu sans ressource.

Ah ! combien de millions de Martyrs ont gagné

en perdant la vie pour Jesus-Christ ! Un supplice de quelques momens, tout au plus de quelques jours, eût-on même passé plusieurs années dans les plus grands supplices, les afflictions du temps présent, n'ont aucune proportion avec la gloire future : peut-on jamais acheter assez cher la possession, la félicité de Dieu même ? Mon Dieu ! que ces personnes pénitentes et mortifiées, que ces Saints ont été sages, d'avoir tout sacrifié pour faire leur salut. Grands du monde, heureux du siecle, vos sentimens et votre conduite touchant l'affaire du salut prouvent-ils que vous êtes sages ?

Saint Zéphyrin étoit Pape, et il ne se voit pas plutôt sur le premier Siege de l'Eglise, qu'il ne soupire qu'après la gloire de verser son sang pour Jesus-Christ. S'est-on jamais avisé de plaindre son sort ? Il trouve enfin le martyre après l'avoir si ardemment désiré. Ah ! que c'est bien retrouver sa vie que de la perdre pour Dieu ! Que les gens qui passent leur vie dans les plaisirs, qui menent une vie molle et mondaine, ont peu à cœur leurs propres intérêts !

Le mauvais riche est enseveli dans l'Enfer ; le Lazare passe de l'Hôpital à la gloire. Qu'on ait été pauvre, inconnu, maltraité : si l'on est sauvé, on a fait sa fortune. Le salut nous tient lieu de tout ; et sans le salut, la plus haute fortune n'est rien.

Je vous ai trop coûté, mon divin Sauveur, pour me laisser perdre. J'avoue avec un vif regret que je l'ai mérité, et que ma perte est inévitable, si je ne travaille pas mieux désormais à mon salut que je n'ai fait jusqu'à présent. Mais c'en est fait, divin Sauveur, mon parti est pris, mon salut dès ce moment est l'objet de tous mes soins, de mes empressemens, de mon application ; c'est mon unique affaire, je ne veux plus m'occuper désormais que de l'affaire de mon salut : je n'ai, à proprement parler, que cette seule affaire, elle

aura tous mes soins. *Porrò unum est necessarium.* Luc. 10.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ? Matth. 16.

Que me servira-t-il d'avoir gagné tout l'univers, si je viens à me perdre ?

Quam dabit homo commutationem pro anima sua ? Matth. 16.

Que peut-on donner en échange qui vaille notre ame ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RENOUVELEZ chaque jour à la priere du matin, la priere que vous venez de faire, et dites vous plusieurs fois le jour, quand vous faites votre emploi, quand vous commencez une action, quand vous vous appliquez à votre ouvrage : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur !* Que me servira tout ceci, si je ne fais pas mon salut ? Cette pratique est très-utile, et convient à toutes sortes de gens.

2.° Faites-vous une loi inviolable de faire chaque mois un jour de retraite. Ce n'est qu'un jour ; et qui peut raisonnablement refuser de donner dans tout le mois un jour à l'importante affaire du salut, qui seule demanderoit toute la vie ! On trouve tant de loisir pour les affaires temporelles, pour son plaisir, pour ses amis ; n'en manquera-t-on jamais que pour le salut de son ame ! Presque toute la vie se passe à régler des comptes, à examiner des livres, à faire valoir des fonds, à percevoir des intérêts temporels :

sera-ce trop de donner chaque mois un jour à examiner les comptes que nous devons rendre à Dieu ? En quel état est notre conscience ? quel usage, quel fruit des talens reçus ? par quelles voies pourra-t-on réparer les pertes spirituelles qu'on a faites ? On peut dire que de cette pratique dépend la persévérance et le salut de bien des gens.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT CÉSAIRE, ARCHEVÊQUE D'ARLES.

SAINT CÉSAIRE, l'une des plus grandes lumieres de l'Eglise Gallicane, naquit l'an 469, dans le territoire de Châlons-sur-Saône, de parens distingués par leur ancienne noblesse, et encore plus par leur édifiante piété. Il goûta Dieu dès son enfance. Il n'avoit guere que sept ans, qu'on le voyoit s'attendrir à la vue d'un crucifix, d'une image ; et l'ayant vu revenir au logis demi-nu, on fut agréablement surpris d'apprendre qu'il s'étoit dépouillé d'une partie de ses habits pour en vêtir un pauvre. Sa piété croissant avec l'âge, et son dégoût du monde avec son amour pour Dieu, il alla trouver l'Evêque de Châlons, à l'insçu de ses parens, pour le prier de lui couper les cheveux et de lui donner l'habit Ecclésiastique avec la tonsure. Le Prélat qui connoissoit déjà la vertu prématurée du jeune homme, lui accorda avec plaisir ce qu'il demandoit, le retint même dans son Clergé, malgré les oppositions de sa famille.

Le désir de mener une vie encore plus parfaite, loin de la vue de ses parens, lui fit prendre la résolution de s'aller faire Religieux dans le célebre Monastere de Lerins en Provence. Sa fuite

ne put pas être si secrette que sa mere ne s'en apperçût. Elle fit courir pour l'arrêter, mais on ne put jamais l'atteindre. On assure même que le démon n'oublia rien pour faire échouer son dessein. Un possédé le suivit plus d'une lieue, criant sans cesse derriere lui : Césaire, ne va pas plus loin; arrête-toi, Césaire. Le jeune homme fatigué des cris importuns de ce possédé, s'arrête, fait le signe de la Croix sur une tasse qu'il portoit, et qu'il avoit remplie d'eau, en donne à boire au possédé, qui sur le champ fut délivré de son mauvais hôte.

Etant arrivé à Lerins, il fut reçu par saint Porcaire, abbé du Monastere. La ferveur, la dévotion, la modestie du jeune Novice devinrent bientôt l'admiration de tous les Religieux. Il fit sa profession, et il ne se vit pas plutôt lié à la Religion par ses vœux sacrés, que sa ferveur ne connut plus de bornes. On eût dit qu'il étoit né sans passions, et sa mortification continuelle lui fit perdre bientôt l'usage de ses sens. Son jeûne austere étoit continuel; la lecture et la priere occupoient tout le temps du repos, et sa douceur, sa modestie et son union intime avec Dieu ne le firent plus appeler que l'Ange du Monastere. Cependant les austérités de sa pénitence, jointes à la délicatesse de sa complexion, ruinerent sa santé. Le saint Abbé n'oublia rien pour la rétablir; mais voyant que tous ses soins et les remedes ne profitoient point, il crut que le changement d'air lui seroit plus salutaire. Il l'envoya à Arles, chez l'un des plus apparens de la Ville, nommé Firmin, qui exerçoit avec sa femme Grégorie beaucoup de charité envers les pauvres et les Religieux malades. Firmin, charmé de la vertu extraordinaire de Césaire, le regarda comme un de ses enfans, rétablit sa santé par ses soins, et crut lui rendre un double service en le mettant sous la discipline de Pomere, célebre Rhéteur,

pour le perfectionner dans l'Eloquence et les Belles-Lettres. Mais Dieu demandoit de lui une étude plus conforme à ses grands desseins ; aussi en fut-il averti dans une vision, et il résolut dès-lors de ne s'appliquer qu'à l'étude de la Religion et de l'Ecriture.

Firmin s'entretenant un jour avec l'Evêque Eone, lui dit qu'il avoit dans sa maison un Religieux de Lerins d'un mérite et d'une vertu peu commune. Le Prélat le fit venir, et l'ayant interrogé sur son Pays et sa famille, reconnut qu'il étoit son parent, le retint auprès de lui, et avec l'agrément de l'Abbé de Lerins, l'incorpora au Clergé de l'Eglise d'Arles. Il lui conféra d'abord les Ordres sacrés, et peu après l'ordonna Prêtre. Ce nouveau rang le rendit encore plus humble et plus mortifié. Il se souvint qu'il étoit Religieux, et le voulut toujours être. Il ne changea jamais rien dans sa premiere maniere de vivre. Toujours le premier aux Offices, toujours plus austere, plus charitable et plus dévot, le Palais Episcopal fut toujours pour lui un Monastere. Saint Honorat avoit bâti un Monastere dans le Faubourg de la Ville, situé dans une Isle que fait le Rhône, appelée la Camargue. L'Evêque Eone l'en fit Abbé, et notre Saint le gouverna trois ans avec tant de sagesse, de zele et de succès, que l'Evêque Eone étant tombé malade de la maladie dont il mourut, il souhaita fort de n'avoir d'autre successeur que Césaire. Le Prélat étant mort, Césaire fut élu tout d'une voix. Il n'y eut que lui seul à qui ce choix déplut. Il refusa, il s'enfuit, il se cacha ; il fallut cependant se rendre à une vocation si marquée.

Saint Césaire ne fut pas plutôt élevé sur le Siege Episcopal, qu'on s'apperçût bientôt qu'on avoit un parfait successeur des Apôtres. Son zele répondoit à sa haute piété, et le fruit de ses travaux à son zele. Il prêchoit sans cesse la parole de

Dieu, réguliérement deux fois le jour, le matin et le soir, et toujours avec une force et une onction merveilleuse. On eût dit qu'il voyoit les dispositions intérieures, par le portrait vif et touchant qu'il faisoit des mœurs et des déréglemens de son siecle. Il avoit un talent singulier pour découvrir et pour guérir en même-temps les maladies de l'ame. Sa charité pour les pauvres ne lui permit jamais d'en laisser un seul sans secours, et il disoit ordinairement que les revenus de l'Evêché étoient la pension alimentaire que l'Eglise devoit aux pauvres. Jamais Pasteur ne prit plus soin de son troupeau. Nul village dans tout le Diocese, nul hameau qui ne vît chaque année son Prélat, personne qui pût échapper à sa sollicitude pastorale. Si son zele parut à réformer les abus, à déraciner le vice, à rétablir la discipline, il ne brilla pas moins à conserver parmi ses peuples la pureté de la Foi. Il combattit principalement l'hérésie des Ariens, dont faisoient profession les Goths, qui étoient alors les maîtres de la Province. Son zele ne fut pas moins ardent à combattre les Pélagiens, et sur-tout les erreurs des demi-Pélagiens, qui étoient en grand nombre. Les bornes de son Diocese n'en mettoient point à sa charité. Il envoyoit des modeles de sermons dans tous les Royaumes voisins, pour suppléer à la rareté des ouvriers, et pour faciliter l'instruction des peuples. Il s'appliqua aussi à régler ce qui regarde l'Office et le culte divin, et à bannir du lieu saint les paroles inutiles, postures indécentes, airs peu religieux, et tout ce qui étoit profane. Au milieu de tous ces travaux il ne relâcha rien de ses austérités, et l'on admire avec raison qu'ayant si peu de revenus, il ait pu faire tant d'aumônes. Il bâtit des hôpitaux tant pour les malades que pour les étrangers ; il fonda même plusieurs Monasteres.

Notre Saint étoit trop agréable à Dieu pour vivre sans tribulation. Sa patience fut mise à de longues

et tristes épreuves. Alaric II Roi des Visigoths, régnoit alors tant en Espagne que dans l'Aquitaine, et dans la Gaule Narbonnoise, qui contenoit le Languedoc et une grande partie de la Provence. Ce Prince, quoique Arien, ne laissa pas de permettre aux Evêques Catholiques de s'assembler pour la conservation de la Foi et de la discipline Ecclésiastique. L'an 506 le Concile fut convoqué dans la vile d'Agde. Saint Césaire, que les Evêques regardoient comme leur Maître par sa doctrine et par sa piété, y présida. Il s'y trouva trente-cinq Evêques, qui y firent soixante et onze Canons, tous importans pour la discipline Ecclésiastique. Le dix-huitieme ordonne aux Fidelles de communier pour le moins trois fois l'année, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël, et porte que ceux qui y manqueront, ne seront pas regardés comme Catholiques. Saint Césaire rigide observateur des saints Canons, les fit observer avec son exactitude ordinaire. Son zele déplut à bien des gens, qui formerent une cabale contre lui, et n'oublierent rien pour le perdre auprès d'Alaric par leurs calomnies. Licinien Notaire de son Eglise, à la tête des mécontens, accusa le Saint de favoriser secrétement les Bourguignons. Sur cette fausse accusation, Alaric chassa Césaire de son Eglise, et l'exila à Bourdeaux. Le Saint souffrit avec une patience héroïque les incommodités de son exil. Ceux de Bourdeaux reconnurent bientôt son innocence, dès qu'ils furent les témoins de sa sainteté. Le feu ayant pris dans la ville, on ne trouva de moyens d'arrêter l'incendie que dans les prieres du Saint. Il ne se fut pas plutôt mis en prieres au milieu des flammes, que le feu fut éteint. Alaric informé de ce miracle, et de la patience édifiante dont il supportoit son bannissement, le rappela dans son Eglise. Il en fut reçu avec des démonstrations d'une joie publique; mais le calme ne fut pas long. Alaric ayant

été défait par Clovis dans les plaines du Poitou, perdit la couronne avec la vie.

Théodoric Roi des Ostrogoths en Italie ayant succédé à Alaric, eut bientôt sur les bras les François et les Bourguignons, qui vinrent assiéger la ville d'Arles. Un jeune Ecclésiastique, parent de saint Césaire, ayant passé dans le camp des assiégeans, fut le prétexte d'une nouvelle calomnie. Les Ariens et les Juifs qui étoient les plus puissans dans la ville, ennemis de la Religion de notre Saint, l'accuserent devant les Officiers du Roi d'avoir de l'intelligence avec les François et les Bourguignons, et de vouloir leur livrer la ville. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre criminel; on se saisit du Saint, on le mit dans une affreuse prison, et on délibéroit de le jeter dans le Rhône lorsqu'on surprit une lettre d'un Juif qui offroit aux assiégeans de leur livrer une porte de la ville, pourvu qu'on lui promît de sauver du pillage tous ceux de sa nation. Cette aventure fit connoître l'innocence de saint Césaire. On le tira du cachot, et il ne se servit de la liberté qu'on lui rendit, que pour assister une multitude de personnes désolées, qui vinrent se réfugier dans la ville après la levée du siege. Saint Césaire voyant qu'on les laissoit périr de misere et de faim, après avoir vendu tout ce qu'il avoit pour les assister, cela ne suffisant pas, fit fondre encore les vases d'or et d'argent qui servoient à l'Autel, pour payer la rançon des prisonniers, et pour nourrir ceux qui étoient en danger de mourir de pure misere.

Une charité si généreuse admirée de tous les gens de bien, irrita le cœur de ceux que sa vertu désespéroit, et servit d'occasion à une nouvelle calomnie. On fit entendre au Roi Théodoric que le Prélat avoit appauvri son Eglise pour enrichir des François et des Bourguignons, et qu'il nourrissoit dans les peuples un esprit de révolte. Le Roi

Roi lui ordonna de le venir trouver en Italie pour répondre aux accusations dont on le chargeoit. Notre Saint obéit. Il se rendit à Ravenne, et se présenta au Roi avec ce visage serein et cette sécurité qu'inspire la bonne conscience. Sa seule présence dissipa les préventions du Roi. Théodoric ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il se sentit pénétré de vénération et de respect pour un si saint Evêque. Il ne voulut jamais entendre parler de justification. Il lui fit des honneurs extraordinaires, et le chargea de riches présens. Le Saint les reçut; mais le jour même il les employa à racheter tous les prisonniers de son Diocese qui étoient en Italie. Le Roi ne put s'empêcher d'admirer et de publier une si rare charité. Le Pape Symmaque ayant appris qu'il étoit à Ravenne, voulut le voir. Il fut reçu du Pape, du Clergé, et des Sénateurs avec des honneurs qu'on ne rend qu'à la sainteté et au mérite extraordinaire. Sa présence augmenta sa réputation. Le Pape lui donna le *Pallium*, qui étoit la marque des Métropolitains, et permit aux Diacres de son Eglise de porter des Dalmatiques, comme ceux de l'Eglise Romaine.

Saint Césaire de retour dans son Eglise, y jouit de la paix et du calme que sa haute vertu lui avoit procuré. Il rebâtit le Monastere qu'il avoit commencé, et que les Ariens lui avoient détruit durant le siege, et dédia l'Eglise sous le nom de la sainte Vierge, à laquelle il eut toute sa vie une singuliere dévotion. C'est ce célebre Monastere qu'on appelle aujourd'hui l'Abbaye de Saint-Césaire. Il y mit une Communauté de Religieuses, et fit venir pour la gouverner sa sœur sainte Césarie qui vivoit en grande réputation de sainteté dans un Monastere que le célebre Cassien avoit bâti près de Marseille. Il composa pour ces Filles une Regle où l'esprit regne sensiblement, et qui étoit un précis de la perfection chrétienne. Elle fut observée fort réguliérement jusqu'à ce que la

Regle de Saint-Benoît eût pris sa place. Notre Saint dressa encore une autre Regle pour les Religieux, qui fut reçue dans plusieurs Monasteres.

Ces deux Regles ne sont pas les seuls écrits de ce grand Saint. Il y a un grand nombre de ses Homélies parmi celles des Peres, et l'on regrette avec raison la perte que la postérité Ecclésiastique a faite de son Traité de la Grace et du libre Arbitre, contre Fauste de Riez. Saint Césaire devenu l'oracle de l'Eglise Gallicane par son savoir et par sa sainteté, tint un Concile à Arles, où l'on fit plusieurs utiles réglemens. Il en assembla un autre à Carpentras, où il présida, et deux ans après s'étant trouvé à Orange avec plusieurs Evêques à l'occasion de la dédicace de l'Eglise qu'avoit bâti le Patrice Libérius, il y tint ce célebre Concile dont les vingt-cinq Canons sur la Prédestination et la Grace furent d'abord approuvés par le Pape Boniface II, par une lettre qu'il en écrivit à saint Césaire qui avoit présidé à ce Concile, et dans la suite adoptés par les Conciles universels. Notre Saint présida encore au Concile de Vaison, et peu après à celui de Riez, où l'Evêque Contumelieux fut déposé pour sa vie scandaleuse. Après le jugement du Synode, notre Saint en écrivit au Pape Jean II, qui approuva tout ce que le Concile avoit fait contre cet indigne Prélat, qui fut relégué pour le reste de ses jours dans un Monastere.

Saint Césaire étant de retour dans son Eglise, connut que Dieu vouloit récompenser ses travaux, et qu'il n'avoit plus que peu de temps à vivre. Jamais jours ne furent plus pleins que les siens. Etant tombé malade vers la mi-Août, il ne s'occupa plus que des joies célestes, dont Dieu lui donnoit un avant-goût, au milieu même des grandes douleurs qu'il souffroit. Enfin, après avoir reçu les derniers Sacremens de l'Eglise avec une

nouvelle ferveur, plein de jours et de mérites, il rendit doucement son esprit à Dieu le 27 d'Août de l'an 542, à l'âge de soixante et quatorze ans, regardé dans tous les siecles suivans comme le vrai modele d'un parfait Evêque. Il fut enterré, comme il l'avoit souhaité, dans l'Eglise du Monastere des Religieuses qu'il avoit bâti, et qui porte aujourd'hui son nom, quoique l'Eglise, comme nous avons dit, ait été dédiée par le Saint sous le nom de la sainte Vierge.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut beati Cesarii Confessóris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous, en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Césaire, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de la premiere Épître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 4.

FRATRES : Sic nos existimet homo ut Ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei. Hìc jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur. Mihi autem pro minimo est ut à

MES Freres : Qu'on nous regarde comme les Ministres de Jesus-Christ, et comme les dispensateurs des mysteres de Dieu. Maintenant ce qu'on demande des dispensateurs, c'est que celui qui l'est, soit trouvé fidelle.

vobis judicer, aut ab humano die : sed neque meipsum judico. Nihil enim mihi conscius sum : sed non in hoc justificatus sum : qui autem judicat me, Dominus est.

Pour ce qui est de moi, la chose dont je me mets le moins en peine, est que vous me jugiez, vous, ou qui que ce soit des hommes. Je ne me juge pas non plus moi-même; car je ne me sens coupable de rien, et néanmoins cela ne me justifie pas; mais c'est le Seigneur qui me juge.

Corinthe, la plus célebre et la plus riche ville de l'Achaïe, s'étoit livrée à tous les vices qui ont accoutumé d'accompagner l'opulence et le grand commerce des étrangers, qui sont le luxe, la volupté, la bonne chere, et les autres désordres qui en sont les suites. Saint Paul y fit de grandes conversions durant son séjour de dix-huit mois, et en étant parti, il leur écrivit d'Ephese cette admirable Lettre pour les préserver de la contagion.

RÉFLEXIONS.

Qu'on nous regarde comme les Ministres de Jesus-Christ; c'est-à-dire, que des titres si glorieux fassent toujours ressouvenir les Fidelles du respect et de la soumission qu'ils doivent aux Ministres de Jesus-Christ; mais qu'ils ne fassent jamais oublier à ceux-ci l'humilité, la bonté, le désintéressement avec lequel ils doivent servir les Fidelles, et combien pure, édifiante, irréprochable, exemplaire, doit être la vie de ceux qu'on doit regarder comme les Ministres et les favoris du Seigneur; combien doivent être pures et fidelles ces mains qui dispensent les sacrés mysteres. Il s'agit de ménager les intérêts de Dieu et ceux des hommes; d'allier les droits de sa miséricorde et de son amour. Nul emploi plus saint, nulle condition plus respectable, parce qu'il n'en est point de plus sacrée ni de plus sublime : quelle vertu, quelle sainteté ne demande-t-elle

point dans les sujets ? C'est le Sang d'un Dieu dont on est les dispensateurs, craignons de le profaner en le dispensant aux pécheurs impénitens ; mais c'est le Sang d'un Dieu mort pour les pécheurs, craignons de fermer des sources salutaires à ceux qui veulent s'y laver. Les personnes consacrées au saint Ministere sont des économes, dont la premiere vertu est la fidélité : fidélité à Jesus-Christ, pour ne chercher que ses intérêts ; à l'Eglise, pour travailler sous ses ordres avec zele et soumission ; aux pauvres, pour administrer leur patrimoine avec une sage économie ; à tous les Fidelles, pour les édifier et les instruire. Manquer de fidélité à Jesus-Christ, c'est une prévarication sacrilege ; en manquer à l'Eglise, c'est une révolte impie ; en manquer aux pauvres, c'est une injustice criante ; en manquer à tous les Fidelles, c'est une espece d'impiété que Dieu punit toujours sévérement. Seigneur, s'écrie saint Paul, j'appelle à votre Tribunal de tous les faux jugemens des hommes. Vous les réformerez à la face de tout l'Univers, ces injustes arrêts que la médisance et la malignité auront dictés contre vos serviteurs. Est-il une pensée plus capable de nous faire mépriser les jugemens des hommes, et de nous empêcher nous-mêmes de juger des autres ? Pour peu que nous voulussions réfléchir sur la légéreté et l'inconstance des jugemens qu'il nous arrive de former des autres, et sur les intérêts et les passions cachées qui nous les font former, il nous seroit facile de mépriser les jugemens que l'on porte de nous. Un Apôtre à qui la conscience ne reproche rien, n'ose encore se croire justifié ; qu'est-ce donc qui nous rassure ? Cette séduisante tranquillité ne peut être que le calme trompeur d'une fausse conscience.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 24.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. Illud autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur venturus esset, vigilaret utique : et non sineret perfodi domum suam. Idò et vos estote parati : quia quâ nescitis horâ Filius hominis venturus est. Quis, putas, est fidelis servus, et prudens, quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore ! Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Veillez, car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. C'est pourquoi soyez de même tout prêts, vous autres ; car à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra. Quel est à votre avis le serviteur fidelle et sage, que son Maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne quand il le faut de quoi se nourrir ? Heureux le serviteur que son Maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.

MÉDITATION.

Des fausses Vertus.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il n'est rien de plus ordinaire dans le monde que l'apparence de la vertu. L'estime naturelle que la raison inspire à tout homme

pour la droiture, pour la probité, pour cette habitude de l'ame à faire le bien, à suivre ce qu'ordonne la Religion, ce que la droite raison dicte, et la passion qu'une ame naturellement orgueilleuse a pour tout ce qui distingue et fait honneur, sont la source de l'hypocrisie; c'est-à-dire, de ce déguisement qu'on affecte en matiere de probité et de dévotion. Combien d'hypocrisies se croit-on permises pour cacher ce qu'on est, et paroître ce qu'on n'est pas, sur-tout quand on croit avoir besoin de sa réputation pour le bien même du public. L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Mais si l'orgueil est comme la source de toutes les fausses vertus, l'amour-propre n'a guere moins de part à leur naissance. On est charmé des privileges de la véritable vertu; son éclat donne dans les yeux, et l'honneur qui la suit, irrite l'appétit, pour ainsi dire, d'une ame naturellement orgueilleuse; mais comme la véritable vertu exige bien de petites violences qu'il faut se faire pour être solidement vertueux, l'amour-propre à qui cette violence déplaît, ne s'étudie qu'à avoir les apparences de la vertu, qui imposent ces dehors spécieux; ce masque séduisant contente l'orgueil, sans troubler les passions, et sans inquiéter l'amour-propre. On affecte une douceur superficielle, une modestie fardée, une humilité qui ne va jamais au-delà des paroles et de l'air qu'on s'étudie d'avoir; on saisit toutes les bonnes œuvres d'éclat, on suit toutes les dévotions de vogue. La dissimulation est un art, et pour peu qu'on ait de l'esprit et de l'ambition, on y devient habile. A la vérité, un rôle de dévot bien joué impose; on s'y méprend, et il est certainement aisé de s'y méprendre; mais que gagnent ces gens masqués? La comédie ne dure pas long-temps, le masque s'use, et l'on sent bien dans sa propre conscience qu'il n'est rien de si méprisable que

de vouloir paroître ce qu'on n'est pas. Cependant rien n'est si commun aujourd'hui que cette impie momerie. Nul hérétique qui n'ait étudié, qui n'ait affecté l'art d'imposer par son extérieur ; nul qui n'ait contrefait l'homme dévot, l'homme mortifié, l'homme modeste. Bon Dieu, que cette généralité de fausses vertus prouve évidemment la nécessité d'un jugement universel !

SECOND POINT.

Considérez que les fausses vertus se trouvent principalement en trois sortes de personnes, dans les hypocrites, dans les sages mondains, et dans les jeunes gens : dans les hypocrites, par malice ; dans les sages du monde, par ignorance ; et dans les jeunes gens, par foiblesse. Les hypocrites, comme trompeurs, affectent l'image de la vertu pour en recueillir le fruit, qui est l'estime et la louange, sans en avoir fait les frais. Ils ne peuvent avoir de la vertu qui ne soit fausse, parce que la vertu est fondée en la vérité, et qu'elle vient du fond du cœur, qui est persuadé du bien solide, et qui le désire sincérement. Ainsi les hypocrites manquant de ce désir sincere, n'ont que l'apparence du bien, leur fond intérieur est faux et menteur ; ce n'est pas le bien qu'ils veulent directement, ils n'en veulent que l'écorce ; de sorte que toute leur prétendue vertu n'est que dans la surface. Ils obtiennent cependant ce qu'ils prétendent, qui est l'estime et la louange des hommes, parce que les hommes ne jugent d'eux que selon les apparences, ne pouvant pénétrer le fond du cœur. Les vertus des anciens Philosophes étoient fausses ; la véritable vertu ne se trouve que dans le Christianisme, dans la véritable Religion. Tels sont encore parmi les Chrétiens certains sages mondains, peu établis dans la foi et dans la piété ; n'ayant que quelque vertu morale et naturelle, qui n'est pas compa-

tible avec le vice, ni même avec l'impiété. Ils passent souvent pour vertueux, parce qu'ils ont quelque sorte de modération, de probité même, et de justice : mais leur vertu est fausse ; l'ame des vertus, la foi et la piété leur manquent. Les vraies vertus ont une liaison ensemble, elles ne peuvent se séparer ; or si ces prétendus sages ont de la modération, de la justice, ils négligent l'humilité, la charité, la patience, sans quoi il est impossible d'être véritablement vertueux. Les jeunes gens donnent aisément dans ce faux leurre ; comme leur esprit est peu éclairé, et qu'ils manquent d'expérience, ils prennent souvent pour vertu ce qui n'en a que les dehors. Cela se voit en quantité de Novices, qui s'étant donnés au service de Dieu par un puissant attrait de la grace, donnent d'abord dans les excès, dont ils se lassent bientôt. La véritable vertu a un caractere inimitable ; elle est véritablement humble, douce, charitable, mortifiée, exacte à garder les plus petits devoirs de son état ; d'une conscience délicate, d'un cœur droit et bienfaisant, et d'une dévotion affectueuse et tendre. Mon Dieu, qu'il y a peu de véritable vertu dans le monde !

Y en eût-il encore moins, Seigneur, j'espere qu'avec le secours de votre grace, et par l'intercession toute puissante de votre divine Mere, après vous, toute ma confiance, j'aurai désormais une véritable vertu.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dirige me in veritate tua, et doce me. Psal. 24.

Instruisez-moi Seigneur, de votre Loi, et conduisez mes pas dans le droit chemin de la vertu.

Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Donnez-moi, Seigneur, un cœur pur, et cette droiture d'esprit sans quoi il n'y a nulle véritable vertu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La véritable vertu chrétienne se distingue de la fausse par son principe, qui est Dieu, et la grace, laquelle lui donne la valeur et le prix; par son motif, qui est toujours surnaturel, et qui lui donne l'éclat qui l'accompagne; par sa fin, qui est de plaire à Dieu, et de faire son salut. Jesus-Christ est le vrai modele de toutes les véritables vertus; les Saints en sont de fidelles copies. Ne perdez jamais de vue ces grands modeles. Voulez-vous connoître si votre vertu est véritable : examinez quel en est le principe, le motif et la fin. Défiez-vous des actions extérieures, quelque louables qu'elles soient; si elles ne sont animées de la charité qui en est l'ame, ce ne sont que des dehors, des apparences superficielles de la vertu. Etudiez-vous à plaire à Dieu en tout ce que vous faites; et que la gloire de Dieu, l'imitation de Jesus-Christ et des Saints, le salut de votre ame, soient toujours le motif et la fin de toutes vos vertus.

2.° Quoiqu'on n'ait pas d'abord toutes les vertus, on n'en n'a jamais une, qu'on n'ait un vrai désir d'avoir toutes les autres. Etes-vous véritablement dévot : vous souhaitez ardemment d'être humble, charitable, mortifié, patient. Etes-vous humble : vous ne sauriez avoir un cœur dur, austere pour personne; vous aurez garde d'être colere, emporté, impatient. Vous faites l'aumône, vous priez beaucoup, vous êtes de toutes les dévotions, de toutes les bonnes œuvres : rien n'est plus louable; mais si avec ces vertus vous êtes médisant, vindicatif, plein de fiel, soupçonneux; si vous négligez les devoirs de votre état, vos obligations, vos regles; défiez-vous de vos apparentes vertus, il est à craindre qu'elles ne soient fausses. Faites souvent l'examen de vos vertus; cette pratique est importante.

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT AUGUSTIN, EVÊQUE ET DOCTEUR DE L'EGLISE.

SAINT AUGUSTIN, l'ornement de l'Episcopat, l'une des plus éclatantes lumieres du monde Chrétien, le plus grand Docteur de l'Eglise, naquit à Tagaste, ville de Numidie en Afrique, le 13 de Novembre de l'an 354. Il étoit d'une honnête famille : son pere nommé Patrice, n'étoit point encore Chrétien; mais sa mere sainte Monique, par sa douceur, par sa patience, sa sagesse et sa piété, avoit acquis tant d'ascendant sur lui, que toute sa famille étoit chrétienne. L'enfance d'Augustin exerça beaucoup la patience et la vertu de sa mere. La vivacité extraordinaire de son esprit et de ses passions naissantes le rendoit peu docile. La facilité qu'il avoit à apprendre, faisoit qu'il en étudioit moins. Sa passion dominante étoit l'amour de la liberté et du plaisir, ne pouvant souffrir la gêne. Sa vertueuse mere n'oublioit rien pour lui donner une éducation chrétienne : elle l'avoit déjà fait mettre au rang des Cathécumenes lorsqu'il tomba malade et en péril de mort. Il demanda lui-même le Baptême; mais s'étant trouvé mieux, et chacun se défiant de ses mauvaises inclinations, on jugea à propos de le lui différer jusqu'à ce que la maturité de l'âge l'eût mis dans des dispositions moins douteuses.

Au sortir des petites écoles de Tagaste, on l'envoya étudier les Belles-Lettres à Madaure, ville voisine. L'étude des fables, et des autres folies de l'antiquité profane, fut d'abord sa belle passion. La supériorité de son génie le fit bientôt briller

parmi ses compagnons ; il excelloit sur-tout dans l'éloquence, et l'on fit à son pere des rapports si avantageux de l'excellence de son esprit et de ses rares qualités, qu'il le retira de Madaure à l'âge de seize ans, pour l'envoyer achever ses études à Carthage. En attendant que tout fût prêt pour ce voyage, Augustin resta à Tagaste près d'un an ; et ce fut durant l'oisiveté de ce séjour dans la maison paternelle, qu'il se plongea dans toutes sortes de débauches. Sa mere sensiblement affligée n'oublioit rien pour tâcher de le retenir ; mais ses prieres, ses avis et ses larmes faisoient peu d'impression sur un jeune libertin, à qui un pere trop indulgent passoit tout. Etant à Carthage il s'y abandonna à tous les déréglemens d'une volupté criminelle, que les spectacles profanes auxquels il se plaisoit beaucoup, et la mauvaise compagnie, nourrissoient. Au milieu de ces désordres, ne pouvant effacer de son cœur les impressions que les premieres leçons chrétiennes de sa vertueuse mere y avoient faites, il demanda à Dieu de temps en temps la chasteté, qu'il eût été fâché d'obtenir. Il lisoit avec un singulier plaisir les ouvrages de Cicéron ; une seule chose lui déplaisoit, comme il le dit lui-même, c'étoit de n'y point trouver le nom de Jesus-Christ, dont il avoit été imbu dès ses plus tendres années. Comme la débauche mene à l'irréligion, il donna dans toutes les erreurs des Manichéens, quoique dans le fond il les trouvât extravagantes.

Cependant sainte Monique, doublement affligée de ce double déréglement de son fils, ne cessoit de pleurer devant le Seigneur, le suppliant sans cesse d'avoir pitié de son ame. Dans l'amertume de son cœur elle s'adressa à un saint Evêque, qui la rassura, en lui disant : Allez, ma fille, continuez de gémir et de prier pour lui, il n'est pas possible que le fils de tant de larmes périsse.

Augustin devenu l'admiration de tous les Sa-

vans par sa parfaite intelligence de tous les livres d'Aristote et par son éloquence, enseigna à Carthage la Rhétorique avec un applaudissement universel à l'âge de vingt ans, et ses succès faisant croître son ambition, il résolut d'aller à Rome. Son dessein ne put être entiérement caché à sa mere qui étoit venue à Carthage pour travailler plus efficacement à sa conversion. Elle voulut le suivre : mais Augustin sut s'en débarrasser par une ruse. Il lui conseilla d'aller passer la nuit dans une Chapelle de Saint Cyprien qui étoit proche du port ; et pendant qu'elle prioit Dieu, Augustin mit à la voile. Il se logea chez un Manichéen où il tomba dangereusement malade : le danger ne le convertit pas. Il professa la Rhétorique à Rome avec encore plus d'applaudissement qu'à Carthage ; bientôt la Ville de Milan envoya demander au Préfet de Rome un habile Rhétoricien. On ne délibéra pas long-temps sur le choix ; Augustin eut la préférence. Dès qu'il fut arrivé à Milan, il alla voir l'Evêque Ambroise, dont la réputation éclatoit par-tout l'Univers. Il en fut reçu avec une bonté qui commença à lui gagner le cœur ; et s'étant rendu assidu à entendre les Sermons de ce saint Prélat, il sentit renaître tous les remords de sa conscience.

Il y avoit déjà long-temps qu'ayant confondu Fauste le plus célebre des Evêques Manichéens dans une conférence publique, il avoit un souverain mépris de ses erreurs et étoit dégoûté de la secte ; mais un commerce criminel qu'il avoit avec une femme, dont il avoit eu un fils, l'empêchoit d'embrasser la Religion Catholique, quoiqu'il la crût la seule véritable. Dans cet intervalle sainte Monique arriva à Milan, résolue de poursuivre et d'obtenir de Dieu sa conversion avec le secours de saint Ambroise. Elle trouva ce cher fils qui n'étoit plus Manichéen, mais qui n'étoit pas non plus Catholique. Elle crut qu'il falloit le marier

pour le retirer de ses déréglemens : Augustin y consentit, et renvoya en Afrique la femme qu'il entretenoit, laquelle y passa le reste de ses jours dans la pénitence. Cependant la grace qui se servoit et des sollicitations de sainte Monique et des entretiens de saint Ambroise pour convertir Augustin, lui inspira le désir d'avoir une conversation avec un saint Prêtre nommé Simplicien, qui avoit instruit saint Ambroise. Simplicien l'exhorta vivement à rompre tous ses liens, et lui raconta la conversion de Victorin à laquelle il avoit lui-même tant de part, et qui étoit de sa connoissance. L'exemple d'un homme si célebre toucha si fort Augustin, qu'il résolut de l'imiter; mais ce n'étoit jamais qu'une demi-volonté, qui manquoit toujours de courage.

Alype, son ami, étant un jour avec lui dans sa chambre, Ponticien leur ami commun arriva. Ayant trouvé les Epîtres de saint Paul sur sa table, il en parut fort édifié, et comme c'étoit un Gentilhomme fort Chrétien, il prit occasion de là de leur parler de la vie admirable de saint Antoine, de la multitude des Monasteres qui peuploient les déserts, et de la conversion de deux Officiers de l'Empereur, à qui la lecture de la vie de ce grand Saint avoit fait quitter le monde sur le champ, pour embrasser la pénitence de la vie Cénobitique. Lorsque Ponticien fut sorti, Augustin, vivement touché de tout ce qu'il venoit d'entendre, se leva, et dit à Alype d'un ton qui faisoit assez voir ce que la grace opéroit dans son cœur : Qu'est-ce que tout ceci; cher ami ? à quoi nous amusons-nous ? Des ignorans viennent ravir le Ciel ; et nous avec toute notre science, nous ne faisons que ramper sur la terre ! Quoi, parce qu'ils ont été plus sages que nous, nous n'oserons pas le devenir autant qu'eux ? et parce qu'ils ont pris le devant, nous aurons honte de les suivre ? Disant ceci, il sort brusquement. Alype étonné

d'un tel changement, le suit dans le jardin. Là Augustin s'étant assis, et se répandant en soupirs et en larmes, ne se trouvant pas encore assez en liberté avec son ami, il le quitte sans dire mot, et étant allé dans le fond du jardin, se jette par terre sous un figuier, où répandant des torrens de larmes; il s'écrioit d'une voix entrecoupée de sanglots : *Jusqu'à quand Seigneur, jusqu'à quand me ferez-vous sentir les effets de votre colere ! Jusqu'à quand renverrai-je toujours à demain ce que je puis faire aujourd'hui ! Si demain, pourquoi non pas à l'heure même !* Disant ceci, il entendit une voix miraculeuse qui disoit, *Prenez et lisez, prenez et lisez*. Etonné de ce qu'il venoit d'entendre, il se leve, va trouver Alype, prend les Epîtres de saint Paul qu'il avoit laissées auprès de lui, les ouvre, et trouve ces paroles : *Loin de la débauche, des sales plaisirs et des impudicités; mais revêtez-vous de Jesus-Christ Notre-Seigneur, et n'ayez point soin de la chair en ce qui regarde ses convoitises.* A peine eut-il achevé ce dernier mot qu'il se trouva tout d'un coup au-dessus de ses irrésolutions et dans le calme. Alype aussi touché que lui, voulut être le compagnon de sa nouvelle vie. Ils sortent tous deux, et vont trouver sainte Monique, à qui ils racontent ce qui leur étoit arrivé. Elle en fut transportée de joie, sur-tout quand elle apprit qne son fils renonçant au mariage ne vouloit plus penser qu'à la retraite.

Pour se disposer au Baptême, Augustin se retira à la campagne dans un lieu appelé Cassy, peu éloigné de Milan, avec sa mere, son fils Adeodat et son ami Alype. Ce fut pendant cette retraite qu'il composa son livre contre les Académiciens, le Traité de la vie heureuse, celui de l'immortalité de l'ame, un quatrieme de l'ordre de la Providence, et ses Soliloques. Il passoit près de la moitié de la nuit à méditer les grandes vérités de la Religion; il continuoit ses prieres

bien avant dans le jour, et trouvoit un goût merveilleux dans les Pseaumes. Il écrivit à S. Ambroise, qui avoit témoigné à sainte Monique la joie qu'il avoit de cette conversion, et lui rendant compte de ses dispositions, lui demandoit ses instructions pour se disposer au Baptême. Il quitta la campagne et revint à Milan au commencement du Carême de l'an 387, et enfin il fut baptisé par saint Ambroise le Samedi-Saint, avec son fils Adeodat et son cher ami Alype. On croit que ce fut alors que saint Ambroise et saint Augustin composerent ensemble le *Te Deum*, en action de graces d'une conversion qui combloit de joie toute l'Eglise, et qui étoit une victoire insigne sur tout l'enfer.

Saint Augustin avoit trente-trois ans lorsqu'il fut baptisé. Devenu enfant de Dieu par le Baptême, il résolut de soutenir toute sa vie, par la pureté de ses mœurs et par la régularité de sa conduite, une si précieuse et si auguste qualité. Le grand monde lui parut un obstacle à son dessein; il prit le parti de la retraite, et il se détermina à aller chercher en Afrique un lieu propre à pleurer ses péchés. Il partit de Milan avec sa mere et son fils, et s'arrêta à Ostie pour y attendre un embarquement. Ce fut là qu'il perdit sa chere mere sainte Monique : il ne put s'empêcher de pleurer la mort de celle à qui il avoit coûté tant de larmes durant sa vie. Après avoir rendu les derniers devoirs à sa sainte mere; il alla passer quelque temps à Rome, où il s'employa en entier à la conversion des Manichéens. Il ne put souffrir l'insolence avec laquelle ils vantoient leur prétendue continence. Ce fut pour les guérir et les ramener à la Foi qu'il composa pour lors les deux livres *Des Mœurs de l'Eglise Catholique*, et *des Mœurs des Manichéens*. Et peu après, son traité *du Libre Arbitre contre ces hérétiques*.

Après avoir passé quinze ou seize mois à Rome,

il alla s'embarquer à Ostie, et arriva en Afrique vers la fin de l'hiver de l'an 389. S'étant retiré chez lui à la campagne avec quelques-uns de ses amis, il y passa trois ans dans les exercices de la plus fervente piété, et de la plus austere pénitence. La priere et l'étude de la Religion et de l'Ecriture Sainte, faisoient toute son occupation jour et nuit. Il jeûnoit rigoureusement tous les jours, et macéroit sa chair par des austérités continuelles. Ce fut dans cette religieuse solitude qu'il écrivit ses deux livres *sur la Genese*, et composa celui du *Maître*, qui est un Dialogue admirable avec son fils Adeodat, qu'il perdit peu de jours après durant sa retraite, de laquelle le dernier fruit fut le livre *de la vraie Religion*, l'un des plus excellens ouvrages de ce grand homme.

Il y avoit près de trois ans que saint Augustin jouissoit du doux repos de sa solitude, lorsque la réputation de sa haute vertu et de son rare savoir l'obligea d'en sortir. Un grand Seigneur d'Hippone, l'une des principales Villes de la Numidie, grand ami de notre Saint et grand homme de bien, le pria de le venir voir. L'espérance de l'attirer dans sa petite Communauté, qui grossissoit tous les jours, obligea Augustin de faire ce voyage. Comme il étoit à Hippone, l'Evêque du lieu nommé Valere parla à son peuple du besoin qu'il avoit d'avoir un saint Prêtre dans son Eglise qui pût l'aider dans ses fonctions. Les habitans qui connoissoient déjà la vertu et la doctrine d'Augustin, n'en voulurent point d'autre. Il fallut le surprendre, car il craignoit jusqu'à l'ombre de toute dignité. Etant venu un jour à l'Eglise, lorsque tous les Fidelles y étoient assemblés, on se saisit de lui, et sans écouter ni ses larmes, ni ses prieres, ni ses raisons, ils demanderent tous d'une voix qu'il fût ordonné Prêtre. L'Evêque Valere écouta encore moins les oppositions éloquentes de son humilité; il fallut

se rendre ; et après avoir reçu les premiers Ordres sacrés, il fut ordonné Prêtre par l'Evêque Valere. Tout ce qu'il put obtenir, fut qu'on lui donneroit un jardin de l'Eglise pour y bâtir un Monastere. A peine fut-il achevé qu'il fut rempli d'un grand nombre d'excellens sujets, pour qui le Saint composa sa Regle. La pauvreté y étoit extrême, le jeûne et le silence continuels, et la priere peu interrompue. C'est cette admirable Regle qui a comme enfanté tant d'Ordres Religieux, et qui forme encore aujourd'hui un des plus illustres et des plus saints Corps Religieux de l'Eglise. Quoique ce ne fût pas encore l'usage de l'Eglise d'Afrique que les Prêtres prêchassent, ce sacré ministere étant la fonction ordinaire du Pasteur ; Valere n'hésita point, en faveur de saint Augustin, de se dispenser de cet usage. Il voulut qu'Augustin distribuât à son peuple le pain de la parole de Dieu ; et notre Saint le fit avec tant de fruit, qu'on ne l'appeloit plus que l'Apôtre de la divine parole. Il prêchoit presque tous les jours, et tous les jours avec une nouvelle affluence, et de nouveaux applaudissemens du peuple.

Augustin ne se contentoit point de combattre les vices par ses prédications, il le faisoit encore par ses écrits. Il composa le Livre *de l'utilité de la Foi*, et réforma plusieurs abus qui s'étoient introduits dans Hippone. Ayant eu une conférence publique avec Fortunat le héros des Manichéens, saint Augustin le confondit, le toucha même. Fortunat promit de se convertir, mais cette promesse se réduisit à ne plus paroître dans la Ville. Saint Augustin se trouva l'an 393 au Concile d'Hippone, assemblé par Aurele Evêque de Carthage et Primat ; et ce fut à la priere des Peres du Concile qu'il composa son livre *de la Foi et du Symbole*, qui est un admirable abrégé de la Doctrine Chretienne. Il fit durant cette année divers écrits contre les Donatistes et les Manichéens, et

devint le fléau de tous les hérétiques. Ce fut l'année suivante 394 que se lia cette étroite amitié entre saint Jérôme et saint Augustin, par le moyen d'Alype qui avoit fait un voyage en Palestine. Saint Paulin de Nole voulut avoir un commerce de lettres avec notre Saint, qu'on regardoit déjà par-tout comme l'oracle de l'Eglise. Peu de personnes distinguées par leur savoir ou par leur piété, qui ne voulussent être en relation avec ce grand homme. Cependant l'Evêque Valere craignant que quelque Eglise dépourvue de Pasteur ne lui enlevât Augustin, le demanda pour son Coadjuteur : il l'obtint ; et ayant assemblé tous les Evêques de sa Province, on fut sourd au refus que fit Augustin de cette sublime dignité ; et cédant enfin à la volonté du Seigneur, il fut sacré Evêque Coadjuteur de celui d'Hippone, l'an 395, la quarante-deuxieme année de son âge.

L'alarme fut dans toutes les sectes hérétiques dès qu'on vit Augustin sur le Siege Episcopal. Les Donatistes, dont le Pays étoit plein, prévoyant le péril où étoit leur parti, si Augustin les entreprenoit, demanderent quelque composition. Le Saint leur offrit une conférence. Les Donatistes obligerent Proculéien leur Evêque à l'accepter ; mais celui-ci n'eut jamais le courage d'entrer en lice avec un tel adversaire. Ils eurent recours à une troupe de bandits et de scélérats, qui faisoient l'élite des Donatistes. On les appeloit Circoncellions, parce qu'ils rôdoient sans cesse autour des maisons pour commettre toutes sortes d'insolences et de brigandages. Altérés du sang des Catholiques, ils l'étoient bien davantage de celui d'Augustin : ils tâcherent souvent de l'assassiner ; mais le Seigneur le conserva toujours par miracle. Il ne cessoit cependant de travailler à leur conversion par ses paroles et par ses écrits. C'est à leur occasion qu'il composa ses Traités *sur le Baptême et sur l'Unité de l'Eglise*. Il assista

à la plupart des Conciles assemblés à Carthage et ailleurs, dont il étoit l'ame et l'oracle. Cependant les hérétiques ne l'occupoient pas tellement qu'il ne donnât les premiers soins à son peuple, sur-tout depuis la mort de l'Evêque Valere son prédécesseur, visitant son Diocese avec un zele et un fruit qui répondoient à l'idée qu'on avoit de sa sainteté et de son mérite.

Les Donatistes ne cessant de troubler l'Eglise d'Afrique, obligerent l'Empereur Honorius de permettre une conférence publique entre les personnes les plus habiles des deux partis. Elle se tint à Carthage l'an 411. Il s'y trouva deux cent quatre-vingt-six Evêques Catholiques et deux cent soixante et dix-neuf du parti des Donatistes. Le Tribun Marcellin, Commissaire de l'Empereur, s'y trouva pour empêcher tout désordre. Saint Augustin fut le principal, ou pour mieux dire l'unique acteur. Petilien, l'Achille du parti hérétique, fut confondu par le saint Docteur. La Religion Catholique triompha, et cette nuée de Donatistes fut entiérement dissipée. Ce ne furent pas là les seuls ennemis de l'Eglise que notre Saint eut à combattre, ni la seule victoire qu'il remporta. Dieu l'avoit suscité pour poursuivre, pour démasquer, pour combatre et pour vaincre toutes les hérésies. Après avoir atterré et confondu par ses écrits les Ariens, les Priscillianistes, les Origénistes, les Manichéens, il fallut en venir aux prises avec Pélage. Ce Moine venu d'Irlande, avoit tellement imposé par un air modeste et mortifié, et par le masque d'une piété apparente, qu'il passoit pour un Saint; et à la faveur de sa réputation, il avoit déjà répandu par-tout le poison de l'hérésie la plus pernicieuse. Célestius, un de ses disciples, la soutenoit en Occident, tandis que Pélage l'établissoit dans l'Egypte. Saint Augustin réfuta vivement toutes leurs erreurs par un nombre prodigieux d'écrits, et

mérita avec raison le glorieux titre de Docteur et de Défenseur de la Grace.

On ne parloit dans tout le monde Chrétien que du mérite, que des ouvrages, que des victoires de saint Augustin, qui étoit devenu l'admiration de tout l'Univers, et comme l'homme de toute l'Eglise. On s'adressoit à lui de toutes les parties du Monde pour le consulter : nul Concile, nulle assemblée d'Evêques et de Docteurs où il ne fût écouté comme l'oracle. Mais ce qui est encore plus merveilleux, c'est que quelque grand que fût son mérite, quelque extraordinaire que fût sa réputation, son humilité étoit encore plus grande. Jamais homme ne s'estima moins que lui ; jamais Fidelle ne fut plus soumis au Saint Siege. Ce grand et sublime génie ne perdit jamais de vue son néant, ni les égaremens de sa jeunesse. C'est dans cet esprit qu'il composa le livre *de ses Confessions*, tâchant de tempérer cette haute réputation de sainteté où il étoit, par cette confession publique. On assure que se promenant un jour sur le rivage de la mer, rêvant sur quelques points incompréhensibles du Mystere ineffable de la Trinité, sur lequel il travailloit pour lors, il apperçut un jeune enfant qui paroissoit fort occupé à mettre l'eau de la mer dans un creux qu'il avoit fait en terre. L'ayant interrogé quel étoit son dessein : C'est, dit l'enfant, de vider toute l'eau de la mer dans ce petit espace. Croyez-vous, mon fils, d'en venir à bout, repart saint Augustin? Bien plutôt, répond l'enfant, que vous ne viendrez à bout de comprendre, avec votre esprit limité, la grandeur infinie du mystere incompréhensible.

Si la science n'avoit pas enflé son cœur, ses études n'avoient point altéré sa dévotion. Peu de Saints qui ayent eu une piété plus tendre, plus affectueuse, plus moëlleuse que saint Augustin ; peu qui ayent eu le cœur embrasé d'un

amour de Dieu si pur, si actif, si ardent; peu qui ayent eu une dévotion pour Jesus-Christ et pour la sainte Vierge, si vive et si tendre. *Vous avez dardé dans mon cœur*, dit-il, *une fleche d'amour, qui l'a pénétré si avant, que le fer tout rouge de feu en est resté dans la plaie.* C'est ce feu divin qui éclairoit son esprit, qui enflammoit son cœur, et qui lui inspiroit ce zele généreux qui l'a rendu le fléau de tous les hérétiques. On n'a qu'à voir les livres de ses Soliloques, de ses Méditations, de ses Confessions, pour juger quelle étoit l'ardeur de son amour pour Dieu, et combien on a eu raison de le peindre tenant son cœur enflammé en sa main; on ne pouvoit pas lui donner un plus juste symbole. On ne peut guere porter plus loin la délicatesse sur la pureté; il ne voulut jamais permettre qu'une femme, fut-ce sa propre niece ou sa sœur, entrât dans sa maison, et il n'en regarda jamais aucune en face. Sa charité envers les pauvres répondoit à son amour pour Dieu; il disoit que le revenu de l'Evêque est le leur, et que si le pauvre ne trouve point chez l'Evêque de quoi dîner, il faut que l'Evêque se passe ce jour-là de quoi vivre. Son horreur pour la médisance ne lui permit jamais de ménager les médisans; et l'on avoit coutume de dire que la médisance craignoit autant la présence et la conversation d'Augustin, que l'erreur ses conférences.

Ce saint Docteur se voyant chargé d'années, car il avoit soixante et douze ans, et encore plus de travaux publics, qui multiplioient tous les jours, pria qu'on lui donnât le Prêtre Eracle pour partager avec lui les soins de son Diocese. Se voyant un peu moins accablé, il entreprit la révision et l'examen de ses ouvrages, dont le nombre montoit déjà à deux cent trente-deux livres, compris en quatre-vingts Traités diffé-

rens, sans compter un nombre presque infini de Lettres et de Sermons sur des matières très-importantes. Cette revue n'est autre que l'ouvrage *de ses Rétractations*, où il corrige ce qui pouvoit lui être échappé de moins juste et de moins exact, et où il fait la censure de tous ses écrits avec une sévérité extrême. Il y avoit déjà quelque temps que saint Augustin, usé de pénitences et de travaux, languissoit, lorsque le Comte Boniface, pour se venger de l'Empereur Valentinien III, de qui il croyoit avoir été maltraité, appela les Vandales qui étoient en Espagne. Leur Roi Genseric y vint à la tête de quatre-vingt mille hommes, qui en moins de deux ans se rendirent les maîtres de toute l'Afrique, à la réserve des trois principales Villes, Carthage, Hippone et Cirte. Plusieurs Evêques s'enfuirent aux approches des Barbares. Saint Augustin n'abandonna jamais son cher troupeau; il l'exhortoit tous les jours à appaiser la colere de Dieu par la pénitence; il pleuroit le jour et la nuit devant Dieu, et le supplioit de ne point épargner le Pasteur, pour sauver les brebis. La Ville étoit assiégée, et il n'y avoit plus d'espérance de secours. Il supplia le Seigneur que si sa volonté étoit que la Ville fût surprise, il lui plût de le retirer du monde avant que de voir un si grand malheur. La maladie où il tomba, lui fit assez connoître qu'il seroit exaucé. Il se prépara à la mort avec une ferveur digne d'une si grande ame. Il reçut les derniers Sacremens avec cette foi et cette piété dont son ame étoit animée, et le 28 d'Août de l'an 430 il rendit tranquillement son esprit à Dieu au milieu de ses disciples et de son Clergé, qui fondoient en larmes. Il étoit âgé de soixante et seize ans, dans le troisieme mois du siege de la Ville.

Telle fut la mort précieuse de ce grand Saint, que les plus grands hommes de l'Eglise appellent

la lumiere des Docteurs, le modele des Prélats, le bouclier de la Foi, l'arsenal de la Religion, la tour de David de laquelle pendent mille boucliers, le fléau des ennemis de Jesus-Christ, la colonne de l'Eglise, et le maître le plus éclairé de la Morale Chrétienne. Les Souverains Pontifes et les Conciles même ont fait de magnifiques éloges de la doctrine de saint Augustin et de ses écrits. Le Pape saint Célestin fait l'éloge de sa foi, et l'appelle avec les autres Papes ses prédécesseurs, l'un des premiers Docteurs de l'Eglise. Saint Paulin l'appelle le sel de la terre; saint Jérôme l'ennemi de l'erreur, et Severe Sulpice l'abeille industrieuse qui nourrit les Fidelles de son miel, et qui tue de son aiguillon les hérétiques.

Son corps fut enterré avec toute la solemnité possible dans l'Eglise Cathédrale. La Ville fut prise l'année suivante; mais le feu que les Barbares victorieux y mirent, épargna son tombeau et sa Bibliotheque, où étoient tous ses ouvrages. Les Evêques d'Afrique exilés en Sardaigne, y porterent son corps, se consolant de leur exil par ce précieux dépôt. Il y demeura deux cent six ans. Luitprand Roi des Lombards le fit transporter à Pavie avec beaucoup de solemnité l'an 712, où il est encore à présent exposé à la vénération publique.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

ADESTO supplicationibus nostris, omnipotens Deus: et quibus fiduciam operandæ pietatis indulges, DIEU Tout-Puissant, écoutez favorablement nos très-humbles prieres: et daignez accorder, par l'inter-

intercedente

intercedente Beato Augustino Confessore tuo atque Pontifice, consuetæ misericordiæ tribue benignus effectum. Per Dominum, etc.

cession de votre Confesseur et Pontife saint Augustin, l'effet de votre miséricorde accoutumée à ceux à qui vous donnez la confiance de l'espérer de votre bonté. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul à Timothée. Chap. 4.

CHARISSIME : Testificor coram Deo, et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus : prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam Doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus : et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto : ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex : non solùm autem mihi, sed et

MON très-cher fils : Je vous en conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts ; je vous en conjure par son avénement et par son regne, prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion ; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire ; car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine ; mais qué piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs ; et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent ; acquittez-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Evangile ; remplissez votre ministere. Vivez sobrement : car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment,

iis qui diligunt adventum ejus. j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

Saint Paul écrivit cette seconde Epître à Timothée non seulement pour l'appeler auprès de lui, mais aussi pour l'encourager au milieu des peines de l'Episcopat. Il lui donne divers avis sur les faux Docteurs et les Hérétiques de ce temps-là, les Simoniens, les Gnostiques, et ceux qui devoient venir après eux, dont il lui fait une vive peinture.

RÉFLEXIONS.

Prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion. Ne vous rebutez point d'enseigner, quand même vous verriez que vous n'êtes point écouté. Le Laboureur seme par le mauvais comme par le beau temps. La semence qui doit fructifier, se pourrit dans la terre avant que de pousser. Ce qui est reçu dans un esprit distrait, et quelquefois railleur, méprisant, dans un cœur dur et peu préparé, se réveille souvent, et produit son fruit lorsqu'on y pense le moins. Le vrai zele est patient; tout zele impétueux tient trop de la passion, pour être un vrai zele; tout zele qui manque de prudence, de discrétion, de charité, est défectueux; tout zele mal réglé est toujours à craindre, il outre tout, il ne ménage rien, et n'écoute que ses préventions, le plus souvent très-injustes et très-mal fondées; plus il a de témérité, plus il s'applaudit; et comme il est toujours accompagné de beaucoup d'ignorance, ses imprudences mêmes le rendent plus fier. Une vertu encore nouvelle est d'ordinaire plus coupable qu'un zele indiscret, et donne aisément dans un excès de sévérité, sur-

tout à l'égard des autres. Voulez-vous, Seigneur, disoient saint Jacques et saint Jean, animés d'un zele un peu trop amer contre les Samaritains, qui avoient chassé ses Disciples : voulez-vous que nous disions que le feu descende du Ciel, et qu'il les consume ? C'étoit un zele un peu trop sévere ; aussi le Sauveur les en reprit-il, en leur disant : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés. Il y a bien de l'illusion souvent dans cette ardeur à laquelle on donne toujours le nom de zele ; les uns suivent leur naturel, donnent dans des sévérités outrées ; les autres dans une blâmable lâcheté : l'innocence des mœurs d'un Confesseur est quelquefois pour lui une occasion de se rendre trop difficile, et quelquefois ses propres imperfections le rendent trop complaisant. La seule spéculation fait souvent condamner trop vîte, et souvent la longue pratique fait absoudre trop facilement. Tout faux zele est un effet de la passion. Ceux qui en sont animés, sont assez semblables à ceux que saint Jude appelle des nuées sans eau, que les vents emportent de tous côtés, et qui se consument en éclairs et en tonnerres. Le vrai zele est toujours accompagné de beaucoup de patience et de douceur.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 5.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quòd si sal evanuerit, in quo salietur ! Ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur fòrâs, et conculcetur ab ho-

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre ; que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût ! Il n'est plus bon qu'à jeter dehors et qu'à être foulé

minibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est. Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut Prophetas: non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat cœlum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum: qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une ville bâtie sur une montagne ne sauroit être cachée; et quand on allume une lampe on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous dis en vérité : avant que le Ciel et la Terre viennent à manquer, tout ce qui est de la Loi s'accomplira, sans qu'il en manque un seul iota, ou un seul point. Celui donc qui violera un de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des Cieux; mais celui qui les gardera et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

De l'amour de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est étrange que nous ayons besoin qu'on nous prouve que nous devons aimer Dieu. Dès-lors que nous sommes capables d'ai-

mer Dieu, pouvons-nous connoître le souverain bien, la source de tous les biens, le seul bien véritable, qui est Dieu, et ne le pas aimer? Il faut, ô mon Dieu, que vous soyez bien peu connu, puisque vous êtes si peu aimé. Qu'y a-t-il dans tout l'Univers, capable de toucher notre cœur, que Dieu ne possede éminemment? Grandeur, beauté, puissance, bonté, vous n'êtes dans tous les objets créés que des ombres très-imparfaites; Dieu seul est grand, sage, puissant et bon. Nous avons beau faire, quelque aimable, quelque accompli que soit l'objet créé auquel notre cœur s'attache sur la terre, il ne sauroit nous rendre heureux un seul moment. Que d'accidens fâcheux, que de changemens imprévus, que de traverses troublent notre repos! La crainte qu'il ne se rebute, l'assurance de le perdre un jour, alarment et inquietent; l'amour des créatures est inséparable de l'inquiétude, du trouble, de la douleur. Vous seul, ô mon Dieu, qui faites toute ma félicité, vous seul pouvez être à moi autant de temps que je le voudrai. Nulle aventure, nul accident, nulle puissance ne peut vous enlever à mon ame, et je n'ai à craindre en un objet si aimable ni dégoût, ni changement; supposons même qu'il se trouvât un objet créé, digne de notre amour, qui pourroit nous assurer qu'il nous juge digne du sien? Ce Dieu si puissant, si parfait, si aimable, non-seulement ne dédaigne pas notre cœur, notre amour; mais il nous fait même un commandement exprès de l'aimer; il se plaît extrêmement dans une ame qui l'aime. Hélas! une naissance obscure, une médiocrité de génie, une disgrace nous rend le rebut du monde, et c'est dans cet état vil et abject que Dieu nous regarde avec des yeux pleins de tendresse. Les Grands vous méprisent: mais Dieu vous aime. Vos envieux, vos concurrens vous haïssent: mais

Dieu vous chérit, et parmi les favoris de Dieu il n'y a ni envie, ni jalousie, ni concurrent. Dieu nous aime, et nous n'aimons pas notre Dieu.

SECOND POINT.

Considérez quels sentimens de reconnoissance et d'amour ne s'allumeroient pas dans notre cœur, si nous apprenions que le plus grand Roi de l'univers nous honore de sa bienveillance. Hélas! vous m'aimez, ô mon Dieu, je ne l'ignore pas; tout me le dit, tout me le prouve, et je ne vous aimerai point! Ouf, Dieu n'est pas seulement infiniment aimable, mais il nous aime encore infiniment. Les bienfaits sont la preuve la plus sensible de l'amour : en avons-nous reçu de Dieu? ne nous en comble-t-il pas à tout moment, lors même que nous les employons pour lui déplaire? A qui devez-vous l'être, et à qui devez-vous tout ce qui contribue à vous le conserver? Ce ciel, ces astres, cette terre et ses fruits sont-ils des effets moins visibles de la bonté du Créateur? Tout cela est à vous, et c'est Dieu qui l'a fait pour l'amour de vous. Trouvez quelque bien dans vous, et hors de vous, que vous n'ayez reçu de lui, qui ne soit un de ses dons. Hélas! tout nous dit, tout nous prêche que Dieu nous aime; quand pourrons-nous dire nous-mêmes que nous aimons Dieu? Mais quel bienfait plus signalé que celui de la Rédemption? Si un Roi se faisoit esclave pour délivrer un de ses sujets, lui donneroit-il une grande marque de son amour? en devroit-il attendre quelques sentimens de reconnoissance? Ce Dieu qui n'a besoin de personne pour être infiniment heureux, s'est fait homme, s'est fait esclave, a donné sa vie pour rendre heureux les hommes. Cet amour de mon Dieu pour nous est incompréhensible, je l'avoue; mais notre lâcheté, notre froideur, notre ingratitude envers Dieu le

sont-elles moins ? Considérez la vie et la mort du Rédempteur; parcourons tous les Mysteres de notre Religion, l'Eucharistie, et tous les Sacremens, et la fin de tous ces moyens, qui est l'éternité bienheureuse : voilà ce que Dieu a fait pour nous prouver l'excès de son amour; y a-t-il réussi ? Que vous en semble, en a-t-il assez fait ? Mais pouvoit-il en faire davantage ? Crois-je, Seigneur, toutes ces merveilles ? et si je les crois, ma croyance n'a-t-elle rien à me reprocher là-dessus ? Hé quoi, mon Dieu ! non-seulement il est juste que je vous aime, mais je ne trouve même mon propre intérêt que dans votre amour. Nulle joie pure, nulle paix, nul repos, nulle félicité sur la terre, que dans le cœur de ceux qui vous aiment. Ah ! que les Saints, ces grands hommes, ces grands génies ont été sages de ne mettre tout leur bonheur qu'à aimer Dieu ! Qu'un saint Augustin a été heureux d'être tout embrasé de ce divin amour ! A quoi tient-il que je n'aye le même avantage ? Votre amour, ô mon Dieu, votre amour ! et cela me suffit.

Diligam te, Domine. C'en est fait mon Dieu, et mon tout; je vous aimerai sans ménagement, sans partage; et je vais, moyennant votre sainte grâce, vous dédommager en quelque sorte de mon ingratitude par un plus grand amour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, tu scis quia amo te. Joan. 21.

Vous savez, Seigneur, que je ne désire rien tant que de vous aimer.

Quis nos separabit à charitate Christi ! Rom. 8.

Qui est-ce qui me séparera de l'amour de Jesus-Christ ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. UN Dieu infiniment aimable nous permet, nous sollicite, nous commande même sous peine du dernier malheur de l'aimer; et qui obéit à ce commandement? L'amour se produit en mille manieres; l'esprit ne s'occupe que de l'objet aimé; on ne se lasse jamais d'en parler, et quel soin, quel empressement n'a-t-on pas de lui plaire? On ne trouve du goût que dans ce qui lui plaît; tout ce qui est contraire à ses volontés, à ses sentimens, nous révolte. Voilà les preuves que vous devez donner désormais de votre amour pour Dieu. Si vous aimez Dieu, vous penserez à Dieu souvent; vous ne le perdrez même guere de vue. Faites-vous une loi de ne laisser passer aucune occasion de parler de Dieu : ce sera une marque sûre que vous l'aimez; mais étudiez-vous sur-tout à lui plaire. Il demande de vous certains petits devoirs, l'observation sur-tout des plus petites Régles : ce sera par cette exacte régularité que vous prouverez que vous aimez Dieu.

2°. Accoutumez-vous à faire fréquemment des actes d'amour de Dieu en toute occasion, durant ces visites de bienséances, de devoir ou de nécessité, dans ces entretiens, dans ces occupations, dans cette étude. Une élévation de cœur à Dieu, un mot qui marque l'ardeur de votre amour, un regard vers le Ciel, nourrissent merveilleusement ce feu divin, et l'enflamment. Les actes d'amour de Dieu les moins étudiés, ceux que le cœur produit sur le champ, sont les meilleurs : servez-vous sur-tout de ceux qu'on vous a suggérés à la fin de la Méditation. Les Soliloques, les Méditations, le Livre des Confessions de saint Augustin vous en fourniront un grand nombre. Dites souvent à Dieu que vous l'aimez;

cela sert beaucoup à nous obtenir son amour. Il y a encore aujourd'hui bien des personnes dévotes qui font jusqu'à deux mille actes d'amour de Dieu chaque jour.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

La Décollation de Saint Jean-Baptiste.

La Décollation de saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire, la Fête qu'on fait en ce jour en l'honneur de son martyre, a été toujours célébrée dans l'Eglise avec solemnité. Avant le sixieme siecle de l'Eglise, cette fête étoit qualifiée la Passion de saint Jean. On l'appeloit aussi le jour natal, ou la naissance céleste du saint Précurseur, comme on appelle encore aujourd'hui le jour de la mort des Martyrs, celui de leur naissance dans la gloire; mais depuis le temps de saint Grégoire le Grand, cette fête dont on donne ici l'histoire, a toujours retenu le nom de la Décollation de saint Jean.

Saint Jean-Baptiste s'étant retiré dès son enfance dans le désert, y avoit passé près de vingt-cinq ans dans une austere pénitence. Son vêtement étoit un cilice fait de gros poils de chameau, qu'il tenoit serré autour de ses reins, avec une ceinture de cuir. Il n'avoit pour vivre que des sauterelles, nourriture assez commune parmi les pauvres de la Palestine, du miel sauvage et de mauvais goût qu'il rencontroit dans les bois; lorsqu'en la vingt-neuvieme année de son âge, qui étoit la vingt-huitieme de Jesus-Christ et la quinzieme de l'Empire de Tibere, le Saint-Esprit le retirant du désert, lui commanda de prêcher sur le rivage du Jourdain une doctrine et un Baptême

de pénitence. Ce fut en ce temps-là que le premier Héraut du Sauveur, cet homme né par miracle, cet admirable Solitaire, ce Précurseur du Messie, reçut ordre de faire sa charge et d'exercer le ministere pour lequel il étoit envoyé. Ce nouveau Prédicateur fit d'abord grand bruit dans la Judée ; on venoit de toutes parts pour voir et pour entendre cet homme merveilleux, et plusieurs se firent ses disciples ; il exhortoit les uns, il baptisoit les autres, et il persuadoit à tous de faire une sérieuse pénitence, parce que le Royaume des Cieux étoit proche. Le peuple quittoit les villes pour venir entendre ce nouveau Prédicateur ; il n'y avoit pas jusqu'aux superbes Pharisiens et aux Sadducéens, gens sans loi et sans pitié, qui ne lui vinssent demander le Baptême avec des marques d'humilité et de contrition. Comme il ne faisoit acception de personne, il déclamoit hardiment contre le vice et les abus, et n'épargnoit aucune condition ; son zele étoit vif, mais discret, et sa morale sainte.

Tandis que saint Jean baptisoit et instruisoit ainsi les pécheurs, le Sauveur même des pécheurs, le Juste et le Saint par excellence, voulut aussi être baptisé, pour donner occasion sans doute à saint Jean de l'annoncer le premier au peuple. Le Sauveur vint donc pour cela de Nazareth vers le Jourdain, et se présenta pour être baptisé comme les autres. Saint Jean qui ne l'avoit point vu, du moins depuis son enfance, reçut en ce moment-là une lumiere d'enhaut, qui lui fit connoître clairement que cet homme qui venoit lui demander le Baptême étoit le Messie. Saisi alors de vénération et de respect, il s'excusa de baptiser celui qu'il savoit être son Sauveur et son Dieu, et qui venoit ôter lui-même le péché du monde. Quoi, lui dit-il, vous venez à moi, vous voulez que je vous baptise, vous qui me devriez baptiser ! Jesus lui

répondit seulement qu'il devoit le faire pour remplir ainsi toute sorte de devoir. Les merveilles qui accompagnerent cet acte d'humilité du Sauveur, donnerent occasion à saint Jean de publier le Messie, et de le faire connoître à tous ses Auditeurs.

Peu de temps après cette action, le zele de ce saint homme fut la cause de sa prison et de sa mort. Il y avoit quelque temps qu'Hérode surnommé Antipas, fils du vieil Hérode surnommé le Grand, sous lequel Jesus-Christ étoit né, entretenoit avec un scandale public Hérodias, femme de Philippe son frere, laquelle ayant quitté son mari, avoit épousé son beau-frere. Saint Jean, qu'un zele généreux animoit, prêchoit vivement contre ce scandale. Hérode en fut offensé, et encore plus aigri par Hérodias, qui ne pouvant souffrir les reproches sanglans du saint homme, ne cessoit de solliciter Hérode de le faire taire. Ce Prince esclave de son infame passion, fit arrêter ce saint Précurseur, et l'envoya prisonnier dans le château de Maqueronte. Tout le monde fut indigné de l'injustice de sa détention; mais on se contenta de la condamner, et on continua toujours de l'aller entendre prêcher dans sa prison avec la même liberté et le même zele. Hérode ne pouvoit s'empêcher de l'estimer, et de le voir quelquefois malgré Hérodias. Le Saint ne le ménageoit pas plus en prison qu'il avoit fait dans le désert; et il ne cessoit de lui dire qu'il ne lui étoit pas permis d'avoir la femme de son frere. Ce zele généreux alluma dans le cœur d'Hérodias une haine contre ce saint homme, qui ne put s'éteindre que dans son sang. Non-contente de le voir en prison, elle résolut de se défaire d'un censeur si fâcheux, en lui ôtant la vie. Elle trouva enfin l'occasion favorable à ses desseins; elle prit pour les exécuter le jour de la naissance d'Hérode,

auquel ce Prince faisoit un superbe festin aux Grands de sa Cour, aux Officiers de ses troupes et aux principaux de la Galilée. Hérodias avoit eu une fille du mari qu'elle avoit quitté, nommée Salomé, jeune, bien faite, et toute propre à imposer et à séduire par ses airs galans et enjoués ; elle dansoit sur-tout avec une habileté et une bonne grace qui plaisoit. Salomé parée extraordinairement entre dans la salle où se célébroit la fête, et se met à danser devant Hérode et toute l'assemblée pendant que l'on étoit à table. Elle plut tellement à ce Prince et aux assistans, que transporté de sa passion, il lui dit de lui demander tout ce qu'elle voudroit, et jura devant toute l'assemblée qu'il le lui donneroit, quand même elle lui demanderoit la moitié de son Royaume. Salomé courut aussi-tôt à sa mere, pour savoir ce qu'elle demanderoit. Hérodias l'ayant instruite, elle rentra aussi-tôt, et demanda à Hérode la tête de Jean-Baptiste dans un bassin. Hérode fut fâché d'une telle demande, et en parut chagrin ; cependant à cause du serment qu'il avoit fait, et par considération pour ceux qui étoient à table, lesquels ayant peut-être bonne part aux reproches que faisoit le saint Précurseur aux pécheurs et aux libertins, n'étoient pas fort fâchés qu'on s'en défît; ce Roi impie, par la plus injuste et la plus barbare de toutes les foiblesses, envoya un de ses Gardes à la prison avec ordre de lui apporter la tête de Jean-Baptiste. L'Officier obéit. Le Saint qui avoit vécu toute sa vie plutôt en Ange qu'en homme, ce digne Précurseur du Rédempteur, dont la naissance pleine de merveilles avoit causé tant de joie, et dont la vie avoit été si sainte, vit la mort de sang froid, content de prévenir par le martyre la mort douloureuse de ce divin Sauveur, dont il avoit prévenu la naissance. Quelques-uns ont cru que Jesus-Christ fut miraculeusement

présent à sa mort, comme il a voulu être présent à celle de saint Etienne. Quoi qu'il en soit, l'Officier de ce Prince barbare lui coupa la tête dans la prison, et l'apporta dans un bassin à Hérode, qui la fit donner aussi-tôt à la fille qui avoit dansé, et la fille la donna à sa mere. Saint Jérôme dit qu'Hérodias lui perça la langue avec le poinçon de ses cheveux, pour se venger après sa mort de la liberté avec laquelle il lui avoit reproché ses crimes durant sa vie. C'est ainsi que la vie du plus grand des enfans des hommes, fut la récompense de l'adresse et de la bonne grace d'une baladine. La justice divine ne tarda pas de venger la mort de saint Jean. Hérode engagé dans une fâcheuse guerre avec Aretas Roi des Arabes, qui voulut avoir raison de l'affront fait à sa fille qu'il avoit répudiée pour épouser Hérodias, perdit une grande bataille, et les Juifs mêmes attribuerent ce malheur à la mort de saint Jean. Peu d'années après, l'Empereur Caligula le priva de ses Etats, et le relégua à Lyon avec Hérodias, où ils moururent de pure misere. Et Nicéphore ajoute, que sa fille Salomé étant tombée dans une riviere glacée, eut la tête coupée par une piece de glace. La mort de saint Jean arriva la trente-unieme année de Jesus-Christ, qui étoit la trente-deuxieme de l'âge de saint Jean-Baptiste. Ses Disciples trouverent moyen d'enlever son corps, et l'enterrerent dans une Ville de Samarie, appelée Sebaste. Son chef fut mis à part; et ayant été trouvé sous le regne du grand Constantin, il fut porté avec pompe et solemnité à Constantinople, et depuis en Occident, dont la plus grande partie se conserve à Rome. Plusieurs Eglises en Italie et en France possedent quelques portions de ses reliques. Les plus considérables sont à Malthe, à Lyon, au Puy, à Vienne en Dauphiné, à Turin, à Venise; et l'Eglise du Château de Saint-Chau-

mont dans le Lyonnois conserve une partie notable d'une de ses mâchoires.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

SANCTI Joannis Baptistæ Præcursoris, et Martyris tui, quæsumus Domine, veneranda festivitas, salutaris auxiliis nobis præstet effectum. Qui vivis, etc.

FAITES, s'il vous plaît, Seigneur, que la vénérable solemnité de votre Précurseur et Martyr saint Jean-Baptiste, nous procure l'effet d'une assistance salutaire. Vous qui étant Dieu, vivez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de Jérémie. Chap. 1.

IN diebus illis: Factum est verbum Domini ad me dicens: Accinge lumbos tuos, et surge, et loquere ad Juda omnia quæ ego præcipio tibi. Ne formides à facie eorum: nec enim timere te faciam vultum eorum. Ego quippe dedi te hodie in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum, super omnem terram, Regibus Juda, Principibus ejus, et Sacerdotibus, et populo terræ. Et bellabunt adversùm te, et non prævalebunt: quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te.

EN ces jours-là: Le Seigneur me parla, et me dit: Ceignez vos reins, allez promptement, et dites à Juda tout ce que je vous commande. N'appréhendez point de paroître devant eux, parce que je ferai que vous n'en aurez aucune crainte; car je vous établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain sur toute la terre, contre les Rois de Juda, ses Princes, ses Prêtres et son peuple. Ils combattront contre vous, et ils n'auront point l'avantage sur vous, parce que je suis avec vous pour vous délivrer, dit le Seigneur.

Jérémie étoit fils d'Helcia, de la race Sacerdotale; il étoit natif d'Anathoth, de la Tribu de Benjamin. Il fut appelé de Dieu au ministere de la Prophétie dès l'âge de quatorze ans, l'an du monde 3375, *et continua jusqu'après la prise de Jérusalem par les Chaldéens, c'est-à-dire, pendant* 43 *ans.*

RÉFLEXIONS.

Qu'il seroit à souhaiter que personne ne s'ingérât dans le sacré ministere sans une vocation bien marquée! on ne verroit pas tant d'ouvriers inutiles, et la vigne du Seigneur ne seroit pas en friche sous la main de la multitude des ouvriers; le monde seroit bientôt purgé des vices dont il est inondé; les abus ne croîtroient plus comme l'ivraie qui étouffe le bon grain; la corruption des mœurs ne seroit plus une maladie populaire, qui pénetre jusque dans le sanctuaire; et la piété Chrétienne refleurissant par-tout, feroit par-tout l'éloge de la Religion. On sait que la corruption du cœur humain est la source féconde du déréglement des mœurs, et de cette licence qui regne dans tous les états, et qui est de tous les âges. Quelle corruption plus effrénée dans la jeunesse? quelle irréligion dans un âge plus mur? quelle indolence pour le salut? quel oubli de Dieu dans la plus part, jusqu'à ce que les approches de la mort viennent éveiller l'ame par des alarmes? Avec quel empire ne regnent pas aujourd'hui les passions? elles sont le grand mobile presque de tout; tout plie sous leur violence. Enfin l'injustice, l'usure, la mauvaise foi ne prennent presque plus de masque pour se déguiser, tant elles sont devenues effrontées par le nombre. D'où vient cette universalité de déréglement au milieu d'une Religion si sainte, si pure? C'est qu'il est rare de trouver des Jean-Baptiste, qui osent dire hardiment, et bien haut: *Non licet.* Il n'est pas permis

de vivre dans cette mollesse, dans ce luxe, dans ces plaisirs où l'on passe ses jours. Il n'est pas permis, de quelque âge, de quelque état, de quelque condition qu'on soit, de suivre ses passions, et de ne pas mener une vie mortifiée. La crainte, le respect humain, la lâcheté du mercenaire laissent en proie les brebis; Dieu a beau dire : N'appréhendez pas de paroître, on craint jusqu'à son ombre; et que deviendront les ouailles, quand le Pasteur même craint le loup? Lâches Directeurs, Prédicateurs mous et complaisans, Prophetes, qui vous étudiez à ne rien dire qui ne plaise, quel préjudice ne faites-vous pas à la Religion? et de combien d'ames réprouvées ne vous demandera-t-on pas compte, si elles se sont perdues par votre maligne complaisance, par votre pernicieuse lâcheté? Que de peres de famille; que de Magistrats, que de personnes constituées en dignité, que de gens chargés de la conduite de ceux qui leur sont soumis, seront en peine de répondre, quand on leur demandera compte de ceux dont ils ont si fort négligé le salut par lâcheté, par crainte?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Marc. Chap. 6.

In illo tempore : Misit Herodes, ac tenuit Joannem, et vinxit eum in carcere, propter Herodiadem uxorem Philippi fratris sui, quia duxerat eam. Dicebat enim Joannes Herodi : Non licet tibi habere uxorem fratris tui. Herodias autem insidiabatur illi, et volebat occidere eum, nec poterat.

En ce temps-là : Hérode avoit envoyé prendre Jean, et l'avoit fait mettre aux fers dans la prison à cause d'Hérodias femme de Philippe son frere, qu'il avoit épousée; parce que Jean disoit à Hérode : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frere. Cependant Hérodias lui tendoit des pieges, et vouloit le faire

Herodes enim metuebat Joannem, sciens eum virum justum et sanctum : et custodiebat eum, et audito eo multa faciebat, et libenter eum audiebat. Et cùm dies opportunus accidisset, Herodes natalis sui cœnam fecit Principibus, et Tribunis, et primis Galilææ. Cùmque introisset filia ipsius Herodiadis, et saltasset, et placuisset Herodi, simulque recumbentibus : Rex ait puellæ : Pete à me quod vis, et dabo tibi : et juravit illi : Quia quidquid petieris dabo tibi, licet dimidium regni mei. Quæ cùm exisset, dixit matri suæ : Quid petam ! At illa dixit : Caput Joannis Baptistæ. Cùmque introisset statim cum festinatione ad Regem, petivit, dicens : Volo ut protinùs des mihi in disco caput Joannis Baptistæ. Et contristatus est Rex, propter jusjurandum, et propter simul discumbentes, noluit eam contristare : sed misso spiculatore præcepit afferri caput ejus in disco. Et decollavit eum in carcere, et attulit caput ejus in disco : et dedit illud puellæ, et puella dedit matri suæ. Quo audito, discipuli ejus venerunt, et tulerunt corpus ejus : et posuerunt illud in monumento.

mourir : mais elle ne pouvoit en venir à bout, parce qu'Hérode qui craignoit Jean, sachant que c'étoit un homme de bien et un saint homme, le faisoit garder, agissoit même en beaucoup de choses par son conseil, et l'écoutoit volontiers. Néanmoins le jour vint à propos, qu'Hérode fit le festin de sa naissance aux Grands de sa Cour, à ses Capitaines et aux plus considérables de la Galilée. Lorsque la fille d'Hérodias fut entrée, et qu'elle eut dansé ; comme elle plut au Roi et à ceux qui étoient à table avec lui, le Roi dit à la jeune fille : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai. Il lui dit même avec serment : Tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai, fût-ce la moitié de mon Royaume. Etant sortie, elle dit à sa mere : Que demanderai-je ! La tête de Jean-Baptiste, répondit la mere. Et aussi-tôt étant revenue promptement au Roi, elle lui fit sa demande en ces termes : Ce que je veux, c'est que vous me donniez tout à l'heure dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. Le Roi en eut du chagrin, à cause de son serment et de ceux qui étoient à table avec lui : il ne voulut pas la chagriner, mais envoyant un de ses Gardes, il commanda qu'on apportât la tête de Jean dans un bassin. Le Garde lui coupa la tête dans la prison, l'apporta dans un bassin, et la donna à la fille, et la fille la donna à sa mere : ce que les disciples de Jean ayant appris, ils vinrent prendre son corps, et le mirent dans un tombeau.

MÉDITATION.

De l'effet des Passions.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que tout ce qui arrive de mal de la part des hommes, et d'ordinaire l'effet des passions. Multiplicité d'inquiétudes, insatiabilité de désirs, foule continuelle de chagrins, troubles dans les familles, guerres dans les Etats, injustices, violences, crimes énormes, hérésies, schismes, partis, scandales, et tout ce qui remplit la terre de deuil et d'amertume; voilà le fruit des passions. L'enfer, pour ainsi dire, est leur ouvrage; les plus innocentes ne sont guere sans repentir. Bon Dieu! un homme qui fait quelque usage de sa foi et de sa raison, peut-il donner quelque treve à des ennemis de qui il a tout à craindre, à qui il doit tous ses déplaisirs, et qui l'entraînent dans l'abyme des derniers malheurs? Quelle prospérité à l'abri des orages que la moindre passion est capable d'exciter dans le cœur? Elles ont toutes le secret de détremper d'une triste amertume les joies les plus tranquilles. Une passion qui domine, suffit pour faire révolter toutes les autres. Un dépit, une jalousie, un intérêt, une haine fomentée, un orgueil irrité, et sur-tout une passion impure; quels horribles dégâts, bon Dieu, tout cela ne fait-il pas? Nous en avons un grand exemple et bien sensible dans Hérode. Dès que la passion criminelle pour Hérodias s'est emparée de son cœur, quels effets plus étranges! impiété, irréligion, injustice. Hérodias est la femme légitime de son frere Philippe, elle en a eu des enfans: la passion

ne raisonne pas tant, elle n'y regarde pas de si près. Hérode répudie sa femme légitime, quoique fille d'un puissant Roi, qui saura bien se venger de l'affront qu'il a fait à sa fille : Hérode épouse avec un scandale public la femme de son propre frere. L'aveuglement est un des premiers effets de la passion. Jean, cet homme si juste et si saint, et reconnu pour tel par Hérode, crie par un motif et par un zele de Religion, contre ce scandale public : Hérode, malgré l'estime et la vénération qu'il a pour lui, jusqu'à agir en beaucoup de choses par son conseil, lui fait couper la tête. Voilà ce que peut, ce que fait une passion. Les exemples de tous les temps ne prouvent guere moins la violence et la tyrannie des passions : et l'on fait la paix avec cet ennemi, on s'apprivoise avec ces bêtes féroces, on les nourrit, on les flatte ; et l'on s'étonne du dégât qu'elles font !

SECOND POINT.

Considérez, qu'un des principaux effets des passions est d'affoiblir la raison, d'aveugler l'esprit et d'éteindre la foi. On peut dire qu'il n'y eut jamais d'hérésie dans le monde qui n'ait été l'effet, l'ouvrage de quelque passion. En fait de Religion, chaque passion est un prestige. En bonne foi, quelle preuve plus sensible que l'entêtement des Luthériens et des Calvinistes ? C'est la seule passion d'intérêt, d'ambition, et sur-tout de libertinage, qui les rend opiniâtres. Que les préjugés de la volonté cessent, que les sens soient moins écoutés, que la passion ait moins d'empire, que les raisons de jalousie, de vengeance, d'orgueil, de libertinage disparoissent, les hérétiques seront bientôt convertis. Ces réflexions déplaisent, parce qu'elles sont vraies, et qu'elles troublent la possession d'une erreur qui flatte l'amour-propre, et qui est un peu trop d'accord avec les

sens. C'est un artifice de notre amour-propre de ne nous faire voir nos passions que dans un faux jour; elles ne nous paroissent violentes, hideuses, ennemies, pernicieuses que chez autrui; nous nous persuadons que les nôtres sont plus douces et moins malfaisantes. Envisageons-les sans préjugés; pensons-en nous-mêmes comme tous les autres en pensent; ne regardons nos passions que dans leurs effets, rien ne nous en donne une plus juste idée; elles déplaisent toujours quand on les voit sans déguisement. Cherchons la source de ces inquiétudes, de ces chagrins, de ces troubles. Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin, nous trouverons la véritable cause dans nos passions.

Hé, Seigneur, conviendrons-nous toujours de ces vérités pratiques, sans qu'elles n'operent rien? Votre grace, Seigneur! et je vais dès ce moment travailler sans relâche à dompter ces ennemis domestiques, qui seuls troublent mon repos, et mettent en si grand danger mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ. Psal. 50.

Délivrez-moi, ô mon Dieu et mon Sauveur, de ces passions qui me tyrannisent.

Eripe me de inimicis meis, Deus meus: et ab insurgentibus in me libera me. Psal. 58.

Délivrez-moi, Seigneur mon Dieu, des ennemis de mon salut: et tirez-moi des mains de ceux qui m'attaquent à toute heure.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. PEU importe de connoître la violence et la malignité des passions, si l'on n'a pas le courage de les vaincre. Nulle qui ne mette en danger le

salut, nulle qui ne soit une maladie ; mais que serviroit-il de découvrir la nature du mal, si l'on ignore l'art de le guérir ? Le premier moyen de dompter un si redoutable ennemi, c'est de n'avoir jamais avec lui ni paix ni treve. On est vaincu, dès qu'on le ménage : c'est de l'opiniâtreté du combat que dépend presque la victoire. Epargnez-vous une passion, elle en devient d'abord plus impérieuse, plus fiere. La satisfaites-vous, vous en devenez l'esclave. Il suffit qu'on la laisse respirer un moment, elle vous met dans les fers. Examinez quelles sont les passions qui vous dominent, et résolvez-vous à ne leur plus rien accorder dès ce moment.

2.° Il y a des passions qu'il faut éternellement harceler, d'autres qu'il faut attaquer de front. A l'égard de certaines passions, on ne se met en sûreté que par la fuite de l'objet, et souvenez-vous que ne vaincre une passion qu'à demi, c'est l'irriter, et non pas l'affoiblir. Etes-vous colere ? réprimez, étouffez jusqu'à l'indignation, et eussiez-vous raison de vous fâcher contre un enfant, un domestique, un sujet, n'en faites rien. Est-ce l'avarice qui domine ? donnez libéralement et de bonne grace, sur-tout soyez libéral en aumônes, quelque raison que vous eussiez de refuser. Est-ce une passion impure qui vous fait gémir ? évitez jusqu'à l'ombre de l'objet qui la réveille, fuyez, fuyez les moindres occasions, matez la chair, priez beaucoup, et ayez une dévotion tendre envers la sainte Vierge.

traite. S'étant donc dérobés de la Cour à l'insçu du Roi, ils se rendirent en diligence sur un port de mer, où ayant trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour la France, ils s'embarquerent sans se faire connoître, et arriverent en ce Royaume en peu de jours.

Comme ils ne cherchoient qu'un lieu fort solitaire pour s'y retirer, ils trouverent près de Meaux un désert qui parut à notre Saint le lieu que le Ciel lui avoit destiné pour sa retraite. Ils s'adresserent à saint Faron Evêque de Meaux, déguisant toujours leur nom et leur qualité, le prierent fort humblement de vouloir bien permettre qu'ils restassent dans quelque lieu retiré de son Diocese, pour y passer leurs jours dans l'exercice de la pénitence. La Princesse le pria de lui assigner un Monastere de Filles où elle ne fût occupée que de l'affaire de son salut; et notre Saint lui demanda la permission de se retirer dans la solitude voisine. Le saint Evêque reconnut assez à leur air et à leurs manieres que c'étoient des gens de qualité, et voyant bien qu'ils ne vouloient point être connus, approuva leur dessein sans en demander davantage. Il mit la Princesse Sira dans un Monastere dont sainte Fare sa sœur étoit Abbesse, et il donna au Prince Fiacre un lieu dans la forêt de Fordille, pour y bâtir un hermitage.

Notre Saint ne fut pas plutôt retiré dans son désert, qu'il commença par y bâtir une Chapelle en l'honneur de la sainte Vierge qu'il appeloit sa chere Mere, et pour laquelle sa dévotion sans cesse croissoit, et une cellule près la Chapelle. Ce fut-là que cet illustre Solitaire retraça l'image des Paul, des Antoine et des Hilarion, vivant plus en Ange qu'en homme. Ce jeune Prince né et nourri à la Cour, n'eut plus que des herbes et des racines pour nourriture. Son jeûne étoit continuel, et son oraison encore moins interrom-

pue que son jeûne. Dieu se communiquoit à cette grande ame avec une abondance de consolations celestes, qui l'empêchoient bien de regretter les délices de la Cour. Ses austérités étoient excessives, et l'Historien de sa vie semble l'accuser d'avoir traité son corps avec trop de dureté.

Une sainteté si éclatante se fit bientôt jour à travers les bois de cet affreux désert. La vertu de notre Saint fit grand bruit, et sa réputation lui attira bien des hôtes. Sa grande charité pour les pauvres le rendit industrieux pour les soulager. Non-seulement il leur attiroit les secours du Ciel dont ils avoient besoin, en les guérissant miraculeusement de leurs maladies, mais il tâchoit de les assister dans leur pauvreté et dans leurs miseres par toutes sortes de moyens. Il bâtit des loges qui faisoient une espece de Monastere propre à loger les étrangers, et cultivoit lui-même un jardin et un petit champ, pour avoir de quoi les nourrir tout le temps qu'ils restoient à l'hermitage. Saint Chilain revenant de Rome, ouit dire tant de merveilles de la vertu de notre saint Solitaire, qu'il voulut le venir voir. Ce qu'il vit surpassa de beaucoup ce qu'il en avoit entendu dire; et il eût resté avec lui dans la solitude, si sa sainteté et son mérite ne l'en eussent tiré pour le faire Evêque dans l'Artois.

Cependant le nombre des Pélerins qui venoient chercher auprès de saint Fiacre les secours spirituels dans leurs besoins, et le soulagement et la guérison même dans leurs maladies, augmentant tous les jours, il crut devoir demander lui-même un nouveau secours à saint Faron. Il lui représenta que s'il vouloit lui accorder un plus grand espace de terre dans son désert, il pourroit le cultiver, et en tirer de quoi faire la charité à cette multitude de pauvres. Le S. Prélat le reçut avec vénération, et lui dit qu'il lui donnoit en propre tout l'espace qu'il pourroit lui seul en

en un jour entourer d'un fossé. Le Saint ayant pris congé du Prélat, retourne à son hermitage, et le matin ayant fait sa priere, commence à tracer avec son bâton une ligne pour renfermer le champ qui lui avoit été accordé. Mais par un miracle surprenant cette ligne se trouva un fossé large et profond, la terre s'ouvroit d'elle-même sous ses pas à mesure qu'il avançoit, et les arbres tomboient des deux côtés pour servir de muraille à l'enclos de son hermitage. Une femme appercevant cette merveille, prit ce saint homme pour un sorcier, et courant à l'Evêque de Meaux, lui dit que l'Hermite de Fordille étoit magicien, et qu'elle avoit vu de ses propres yeux les effets surprenans de ses sortileges ; puis revenant sur ses pas, elle vomit mille injures contre le Saint, et lui défendit de la part du Prélat de passer outre. Notre Saint s'arrêta, et après avoir remercié cette femme emportée du mauvais service qu'elle lui avoit rendu, se reposa sur une pierre, à laquelle il imprima miraculeusement la forme de ses genoux et de son bras ; on la voit encore aujourd'hui dans son Eglise. Saint Faron étant arrivé, et admirant les merveilles par lesquelles Dieu manifestoit la sainteté de son serviteur, le pria de continuer son enclos, et fut témoin lui-même du miracle.

Pendant que saint Fiacre vivoit ainsi tranquille dans sa retraite, le Roi son pere mourut, et Ferquard son cadet succéda à la Couronne d'Ecosse. Mais ce malheureux Prince s'étant laissé infecter de l'hérésie des Pélagiens, et ayant donné dans les derniers déréglemens, il fut dépossédé dans une assemblée des Etats, et renfermé dans une prison à cause de son hérésie et de ses débauches. Comme il falloit lui donner un successeur, tous les Ordres du Royaume convinrent de donner la Couronne à saint Fiacre, auquel elle appartenoit légitimement. Ils envoyerent des Députés au Roi

de France Clotaire II pour le supplier d'employer son autorité, pour obliger saint Fiacre de retourner en Ecosse. Le Saint en fut effrayé, et craignant qu'on ne l'enlevât, il demanda à Dieu de le rendre sur l'heure lépreux, pour pouvoir par cet artifice spécieux, conserver sa pauvre cellule, et lui faire un sacrifice de son Royaume. Ce pieux stratagême réussit. Une lepre horrible rebuta les Députés. Ils se contenterent de lui dire assez froidement qu'il ne tiendroit qu'à lui de venir prendre possession d'un Royaume dont il étoit héritier; mais qu'ils n'oseroient le presser de quitter sa solitude. Les deux partis furent bientôt d'accord. Le Saint leur répondit, qu'il préféroit sa retraite à tous les Royaumes de l'Univers, et qu'ils n'avoient qu'à se choisir ailleurs un Maître. A peine les députés eurent repassé la mer, que cette lepre apparente disparut, et le Saint resta tranquille dans sa solitude. Cette aventure donna un nouveau relief à sa vertu. L'éclat de sa naissance qu'il avoit cachée jusqu'alors lui attira de nouveaux admirateurs, et chacun voulut venir voir ce saint Prince déguisé en Hermite. Cette réputation fit souffrir son humilité; et voyant que la foule augmentoit tous les jours, il pria le Seigneur de le retirer de ce monde. Il fut exaucé; et plein de mérites et de vertus, il mourut le 30 Août de l'année 670, âgé de soixante-quatre ans, dont il en avoit passé près de quarante dans la solitude. Son corps fut enterré dans l'Eglise qu'il avoit bâtie sous le nom de la Mere de Dieu, d'où il fut transféré quelque temps après dans l'Eglise Cathédrale de Meaux, où il est conservé avec la vénération du public, dans une châsse de vermeil, donnée par Louis II.

Les miracles que Dieu avoit opérés pendant sa vie, devinrent encore plus fréquens et plus célebres après sa mort. On venoit de toutes parts

implorer l'intercession de ce grand Saint pour toutes sortes d'infirmités et pour toutes les nécessités publiques. Un habitant de Monchi en Picardie amenant deux de ses enfans malades au sépulcre du Saint, tomba avec eux dans une riviere si profonde et si rapide qu'on perdit bientôt de vue le pere et les enfans. Lorsqu'on les croyoit ensevelis dans les eaux, on fut bien surpris de les voir reparoître ; le pere tenant ses deux fils par la main, sentit les eaux se durcir sous ses pieds, et marchant dessus, les conduisit sur le rivage. La guérison de leur maladie suivit de près cette premiere faveur ; et ce miracle fut bientôt suivi d'un pareil encore plus admirable.

Quatre jeunes enfans se baignant dans la riviere d'Oyse, furent ensevelis dans les eaux : on les chercha long-temps ; mais on ne put jamais trouver leurs corps. Les meres averties de ce malheur viennent plusieurs heures après tout éplorées. Animées d'une sainte confiance en notre Saint, elles le supplient d'employer son crédit auprès de Dieu, et d'avoir pitié et des enfans et de leurs meres désolées. A peine avoient-elles achevé leur priere, qu'on voit revenir sur l'eau ces enfans qui assurent avoir été conservés au milieu des eaux par saint Fiacre.

Ses Reliques sont en singuliere vénération à Meaux. La Reine Marie de Médicis en obtint une portion qu'on conserve à Florence. L'an 1637 le Cardinal de Richelieu en ayant obtenu une vertebre la fit enchâsser dans un riche Reliquaire qu'on voit dans l'Eglise Paroissiale de Saint Josse à Paris, où il y a en l'honneur de ce Saint une célebre Confrérie.

La Messe à l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des Saints Confesseurs non Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

ADESTO, Domine, supplicationibus nostris, quas in Beati Fiacri Confessoris tui solemnitate deferimus : ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit, precibus adjuvemur. Per Dominum nostrum, etc.

SEIGNEUR, écoutez favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solemnité de votre Bienheureux Confesseur saint Fiacre ; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 3.

FRATRES : Secundùm gratiam Dei quæ data est mihi, ut sapiens architectus fundamentum posui: alius autem superædificat. Unusquisque autem videat quomodo superædificet. Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. Si quis autem superædificat super fundamentum hoc, aurum, argentum, lapides pretiosos, ligna, fœnum, stipulam, uniuscujusque opus manifestum erit : dies enim Domini declarabit, quia in igne revelabitur : et uniuscujusque opus quale sit, ignis probabit.

MES Freres : Selon la grace que j'ai reçue de Dieu, j'ai mis le fondement, à l'exemple d'un sage architecte. Un autre bâtit dessus, mais que chacun prenne garde de quelle maniere il le fait. Car pour le fondement personne n'en peut mettre d'autre que celui qui a été mis ; et c'est Jesus-Christ. Que si quelqu'un, pour bâtir sur ce fondement, employoit de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, de la paille ; ce que chacun aura fait, sera mis en évidence : car le jour du Seigneur le découvrira, parce que le feu le fera paroître ; et que le feu fera l'épreuve de ce qui est l'ouvrage de chacun.

Les Corinthiens encore peu instruits des Mysteres de la Religion, au lieu de s'appliquer à mettre en pratique ce qu'on leur avoit appris, s'amusoient à disputer entr'eux du mérite et des talens de ceux qui leur annonçoient la parole; et chacun prenoit parti, au lieu de ne s'attacher qu'à Jesus-Christ, qui est le seul fondement de la Foi et de toutes les vertus.

RÉFLEXIONS.

L'Eglise est un édifice spirituel bâti sur le fondement inébranlable de la pierre angulaire, qui est Jesus-Christ. Il est l'Architecte qui en a dressé le plan; les Apôtres sont les Ouvriers qui l'ont exécuté, les Fidelles en sont les pierres vivantes, et elles sont cimentées par le sang d'un Dieu. Heureux ceux qui se laissent mettre à la place pour laquelle chaque pierre a été taillée et destinée. Les Hérétiques qui ont voulu bâtir sur un autre fondement que Jesus-Christ, ont vu bientôt leur édifice s'écrouler. Ils ont beau former des partis et se donner de grands mouvemens pour les grossir; tous leurs artifices, toutes leurs cabales sont des étaies qui soutiennent à la vérité l'édifice durant quelque temps, mais tôt ou tard tout s'éboule. L'Eglise a vu naître tous les partis, toutes les hérésies, et elles les voit toutes mourir. Nulle qui appuyée de l'autorité des Grands, de la réputation même des Savans et des Prélats, de la multitude de ses Partisans et du Peuple, n'ait dominé, n'ait fait du bruit, n'ait régné durant quelque temps; après quoi les étançons ayant plié, et étant eux-mêmes tombés, tout l'édifice est tombé en ruine. Ces misérables restes de l'Arianisme, du Nestorianisme, et qu'on voit encore en Orient et ailleurs, sont les pitoyables débris de l'édifice. La Foi seule est restée dans l'Eglise Apostolique, Catholique et Romaine. Toutes les Sectes ont beau faire tous leurs efforts

pour ébranler l'édifice : vains efforts, entreprises chimériques : l'édifice est éternel, la véritable Eglise est inébranlable, inaltérable, toujours ferme, toujours pure, parce qu'elle seule est fondée sur Jesus-Christ qui en est seul le fondement. La perfection chrétienne est aussi comme un édifice où chaque Fidelle doit travailler; et dans cet ouvrage, si ses mains sont pures, tout ce qu'elles touchent se change en or et en pierres précieuses, symbole de la charité et des plus solides vertus. Au contraire, pour peu qu'elles soient souillées, elles n'élevent qu'un édifice de bois et de paille, figure des œuvres que la vanité ou l'intérêt corrompt. Le Jugement de Dieu est comme un feu qui éprouvera toutes nos actions et qui éclairera toutes les ténebres où nous aurons tâché de cacher aux autres, et peut-être à nous-mêmes nos propres péchés. Que gagne-t-on à s'en imposer à soi-même ? la mort, le Jugement démasquent tout.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit : ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point petit troupeau : car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône : faites en sorte d'avoir des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien : car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

De la Sainteté.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous n'avons qu'une fortune à faire; c'est de nous faire Saints. La sainteté est le seul objet digne d'un cœur chrétien. Trouvez un bien plus réel, imaginez une gloire plus solide, un bonheur plus intéressant et plus plein; et voilà cependant le seul bien que nous négligeons, pour courir après des chimeres.

Que sert à un homme, un instant après sa mort, une heure même avant qu'il meure, d'avoir été riche, puissant, d'avoir été dans les honneurs et dans les plaisirs, s'il perd son ame? Mais sera-t-il fort à plaindre d'avoir été pauvre, humilié, persécuté, le rebut même de tout le monde, s'il est Saint? Et cette sainteté ne pourra-t-elle jamais réveiller nos désirs et notre courage?

Etre Saint, c'est être serviteur de Dieu; quelle plus honorable qualité? et fut-il jamais un meilleur Maître? Ce n'est pas assez; être Saint, c'est être ami de Dieu, enfant de Dieu; c'est être heureux, et éternellement heureux de la félicité de Dieu même. Ce ne sont pas seulement tous les biens ensemble qu'on possede quand on est Saint, c'est la source même de tous les biens. Ce n'est pas proprement la joie du Seigneur qui entre dans le cœur des Saints, l'espace y seroit trop étroit, elle y seroit trop resserrée; c'est l'ame des Bienheureux qui entre, qui se perd délicieusement, pour ainsi dire, dans la joie du Seigneur; c'est-à-dire, dans les délices, dans la béatitude de Dieu.

Imaginez sur la terre tout ce qui peut contribuer

à rendre un homme parfaitement heureux ; rassemblez tous les trésors de l'Univers, toute la magnificence des Grands, tous les honneurs et les plaisirs du siecle ; réunissez toutes les Couronnes du monde pour faire un seul Monarque de tout l'Univers, éloignez même de cette idée de félicité tout ce qui peut chagriner, quelque inséparable qu'il soit de la vie : vous n'en pourrez jamais séparer la certitude de mourir un jour, et cette pensée seule détrempe d'amertume toutes les joies de la vie. La sainteté renferme un bonheur pur et éternel, sans craindre de le jamais perdre ; et voilà quel doit être mon sort, si je suis sauvé ; voilà quel sera mon héritage : et mon ambition peut avoir un autre objet ! et tout autre plaisir peut être de mon goût ! Je puis être ami de Dieu durant toute l'éternité ; et je puis penser à une autre fortune !

Quoi ! je pense à un emploi, à une place qui ne m'éleve de quelques degrès que pour rendre souvent ma chute plus sensible ; à une distinction qui m'attire cent envieux ; à amasser des biens avec bien des sueurs, pour un héritier ingrat, libertin et impie : et je ne pense pas à me faire Saint ?

Quelle honte, Seigneur, et quel regret d'avoir pensé jusqu'ici à toute autre chose ; et que la seule chose que j'aye négligee, méprisée même, soit votre amitié, mon doux Jesus et mon salut !

SECOND POINT.

Considérez que vous n'êtes sur la terre que pour avoir le même sort que les Bienheureux dans le Ciel. Leur récompense est grande ; Dieu ne nous en offre pas une moindre : ils sont Saints ; nous ne sommes ici que pour l'être ; et nous pensons, ô mon Dieu, à autre chose qu'à le devenir ! Est-ce

être sage? est-ce seulement avoir le bon sens, que de négliger une telle fortune?

Est-ce la peine qu'il y a de se faire Saint qui nous rebute? Hé quoi, en coûte-t-il plus que le Ciel ne vaut, que la possession de Dieu même ne mérite? Les difficultés effrayent; la peine décourage: vaines frayeurs, terreurs paniques, imaginaires difficultés, qui s'évanouissent dès qu'on entre dans la carriere. Mais n'y a-t-il point de peine à s'enrichir, à parvenir jusqu'à cet emploi, à monter seulement quelques degrés? N'en coûte-t-il rien pour faire une chimérique fortune? Que de travaux à essuyer! Que de chagrins et de déboires à dévorer! Que de duretés et d'amertumes! Quelle si brillante fortune qui ait jamais valu les fatigues, les soins, les humiliations et les hontes qu'il faut essuyer? Nul chemin dans le monde qui ne soit plein d'épines et de mauvais pas; ce tas effrayant de difficultés ne rebute personne.

Il y a de la peine à se faire Saint, il est vrai; il faut mortifier ses passions, donner bien des combats; il faut vaincre. Mais il faut avouer que Dieu répand une onction secrete dans le cœur de ses amis, qui adoucit bien son joug. On y trouve des croix; mais le fruit en est doux. Quelle abondance de consolations au milieu des rigueurs de la plus austere pénitence! Mais ne dût-on trouver que de l'amertume dans le calice, et des épines dans ces voies, y a-t-il à délibérer, dès qu'il s'agit d'un éternel bonheur ou d'une éternité malheureuse?

Les Saints ont-ils cru la sainteté à un trop haut prix? En a-t-il trop coûté à saint Fiacre? Il a sacrifié tout ce qu'il y a de plus grand, de plus éclatant, de plus flatteur, de plus tentant dans le monde. Rien ne donne plus dans les yeux que le trône; rien aussi n'est plus précieux que la royauté; rien n'est plus considérable qu'un Royaume. S'est-il repenti à la mort, d'avoir préféré la solitude et sa

pauvre cellule à la couronne d'Ecosse ? A-t-il dû même s'en repentir ? Que seroit-il, s'il fût mort sur le trône ? Hélas, ce que sont tant d'autres Monarques, dont on a oublié même le nom. Il est Saint, le voilà devenu l'objet de la vénération, et j'ose dire de l'envie de tous les peuples. Hé, mon Dieu, que nous jugeons mal, et notre conduite est encore pire !

O heureux sort des Saints ! Faites, Seigneur, que le désir ardent que j'en ai, soit rendu efficace par votre grace. Vous voulez que je sois Saint, je le veux être, et je suis résolu de vivre comme les Saints ont vécu pour être Saints.

Aspirations dévotes durant le jour.

Porrò unum est necessarium. Luc. 10.

O qu'il est vrai, Seigneur, qu'il n'y a que la sainteté qui soit nécessaire !

Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis. Psal. 126.

Heureux celui qui goûte ces grandes vérités, et qui ne désire que de se faire Saint.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE vous contentez pas d'aimer et d'estimer la sainteté, et de louer les Saints ; c'est d'ordinaire tout le fruit qu'on tire des réflexions qu'on fait sur leurs vertus, et de leurs éloges. Prenez aujourd'hui une résolution efficace de les imiter, et travaillez sans relâche et sans délai à ce grand ouvrage. Commencez par examiner s'il n'y a rien en vous qui soit un obstacle à votre salut. Etes-vous dans l'état où Dieu vous veut ? N'avez-vous point d'inclination, d'attachement, ou d'intrigue peu innocente ? Vos occupations ordinaires, votre loisir, vos habitudes, vos amis, vos plaisirs ne

vous sont-ils point un obstacle ? Ne laissez pas passer le jour sans retrancher, sans réformer tout ce qui peut nuire à votre véritable fortune. Sachez de votre Directeur quelle est votre passion dominante ; c'est l'ennemi le plus à craindre pour le salut, et c'est celui aussi avec qui il ne faut jamais faire ni paix, ni treve ; et ne lui donnez jamais de quartier.

2.° Ce n'est pas assez d'ôter les obstacles à la sainteté ; il faut encore prendre tous les moyens de se faire Saint, et mettre incessamment la main à l'œuvre. Examinez les points suivans. 1.° Etes-vous exact à faire un jour de retraite tous les mois, et la visite du très-saint Sacrement tous les jours ? 2.° Quel temps donnez-vous aux exercices de piété, et aux bonnes œuvres ? 3.° Quel fruit tirez-vous du fréquent usage des Sacremens ? 4.° Comment vous acquittez-vous des devoirs de votre état ? souvenez-vous que c'est en vous acquittant avec ponctualité de ces devoirs que vous ferez le plus de progrès dans la vertu. 5.° Visitez-vous les pauvres ? les assistez-vous ? Jesus-Christ ne fait mention que des œuvres de miséricorde, quand il fait entrer ses serviteurs dans la joie du Seigneur. 6.° La vie des Saints est une belle leçon pour tout le monde ; il y en a eu de tout âge, de toutes conditions, et de tous les états ; choisissez-en un pour votre protecteur particulier, et pour votre modele : on ne mérite jamais mieux la protection des Saints, que quand on les imite ; ne lisez jamais leur vie qu'avec le dessein de pratiquer quelqu'une de leurs vertus.

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINT RAYMOND NONNAT, CONFESSEUR.

SAINT RAYMOND naquit en Catalogne l'an de Jesus-Christ 1204, dans le Bourg de Portel au Diocese d'Urgel, d'une famille des plus distinguées par sa noblesse et par ses alliances avec les illustres Maisons de Foix et de Cardone. Il vint au monde après la mort de sa mere, et par une incision faite au côté de la défunte, d'où il fut tiré plein de vie contre l'attente des plus habiles Médecins, ce qui lui fit donner le surnom de Nonnat. Ce miracle, pour ainsi dire, de sa naissance fut accompagné d'une faveur bien singuliere dont Dieu le prévint, en le douant d'un naturel heureux, et d'un penchant pour la vertu, qui prévint l'éducation et l'âge.

A peine eut-il l'usage de la raison, que voyant qu'il n'avoit point de mere sur la terre, il résolut d'en choisir une dans le Ciel. Toute la tendresse de fils fut pour la sainte Vierge, qu'il prit dès-lors pour sa chere mere. Il ne l'appeloit plus que de ce nom. Tout enfant qu'il étoit, il ne trouvoit de goût et de plaisir qu'à la priere. Ses dévotions sur-tout envers la sainte Vierge lui tenoient lieu de divertissement. Il ne rencontroit aucune de ses images qu'il n'honorât d'un culte singulier; et sa tendresse extraordinaire envers la Mere de Dieu lui mérita dès-lors le glorieux titre d'Enfant de Marie. On avoit assez de soin de le bien élever. Son beau naturel épargnoit à ses Précepteurs le plus grand travail de l'éducation; et comme il avoit l'esprit excellent, et qu'il étoit fort appliqué, il faisoit tous les jours de nouveaux progrès

dans les études, lorsque son pere craignant que sa trop grande dévotion ne le portât à se faire Ecclésiastique, ou Religieux, ne voulut plus qu'il étudiât, et pour le dépayser, il l'envoya à la campagne. Il voulut même qu'il prît soin, tout jeune qu'il étoit, d'une ferme qui lui appartenoit, espérant que cette occupation lui ôteroit toute autre pensée. Raymond obéit, et sans entrer dans les desseins de son pere, il s'accommoda de telle sorte à ce changement, qu'il y appliqua les mesures qu'il avoit déjà prises au College pour servir Dieu dans un état de retraite et de pénitence. Charmé de sa solitude, il se fit lui-même berger de son troupeau, et tandis qu'il le faisoit paître dans les bois, il nourrissoit son ame de la contemplation des choses célestes, et toute la journée se passoit dans des exercices de piété. Toute sa peine étoit de ne pouvoir point rendre ses devoirs de dévotion à la sainte Vierge dans quelque Eglise dédiée en son honneur, comme il avoit coutume de faire quand il étoit chez son pere. Le Seigneur y pourvut; le pieux Berger trouva au pied d'une montagne, où il conduisoit ordinairement son troupeau, un petit Hermitage abandonné, et une Chapelle à côté, dans laquelle il y avoit une fort belle image de la sainte Vierge. On ne peut dire quelle fut la joie de Raymond à la vue de ce cher objet; il ne regretta plus les Eglises de Portel. Ce petit Hermitage devint l'objet de ses vœux, et la Chapelle son séjour ordinaire. Dieu lui donna dans cet exercice un goût extraordinaire pour la solitude. Les austérités qu'il joignoit à la priere continuelle, le rendoient tous les jours plus agréable au Seigneur. Le démon fut trop effrayé de ce début pour laisser long-temps notre Saint en repos. Il s'apparut à lui sous la forme d'un autre Berger, qui s'entretenant avec lui, tâchoit de lui donner du dégoût de sa solitude. Je m'étonne, lui disoit-il,

qu'un enfant de votre naissance et de votre esprit se réduise à garder un troupeau et à mener une vie sauvage. Ensuite lui représentant les douceurs qu'il pourroit goûter dans le monde, cet Esprit impur commença à lui tenir des discours qui alarmerent son innocence et sa pureté. Alors Raymond tout effrayé leve les yeux au Ciel et réclame la protection de la sainte Vierge. A ce seul nom de Marie, le démon disparut, en jetant un cri affreux, qui fut accompagné d'une noire fumée fort puante. Le Saint reconnoissant la malice du tentateur, court à la Chapelle, se prosterne devant l'image de la Mere de Dieu, et la supplia de le protéger contre les ruses d'un ennemi si redoutable. Il fut exaucé, et les consolations intérieures dont il fut abondamment comblé, le porterent à se consacrer de nouveau pour toujours au service d'une si bonne Mere.

Le démon ayant si mal réussi dans son dessein, et voyant ses ruses découvertes, eut recours à la jalousie des autres Bergers pour molester le Saint, et interrompre ses pieux exercices. On vint rapporter à son pere que Raymond, uniquement occupé de ses dévotions, laissoit périr son troupeau, et qu'il lui seroit aisé de s'instruire par lui-même de cette nuisible négligence. Le pere de notre Saint prévenu par tout ce qu'on lui avoit rapporté, se rend un jour dans sa terre, et approchant du troupeau, voit un jeune Berger d'une beauté extraordinaire, qui lui inspiroit même de la vénération et du respect, lequel veilloit sur le bétail avec beaucoup de soin. N'ayant point apperçu son fils, il se rendit à la Chapelle, et l'ayant trouvé en priere, lui demande qui est ce jeune Berger à qui il a remis le soin du troupeau? Raymond qui ignoroit ce miracle de la divine Providence, ne sachant que répondre, se jette à ses pieds, et fondant en larmes, lui demande pardon de sa négligence. Le pere qui connut par

cette conduite que tout ceci étoit l'ouvrage de Dieu, en fut touché, et ne voulant point interrompre les dévotions de son fils, l'embrasse en pleurant de tendresse et de joie, et se retire. Cette faveur du Ciel fut suivie bientôt d'une plus grande grace. La sainte Vierge lui apparut; elle lui apprit que le jeune Berger que son pere avoit vu étoit un Ange qu'elle avoit chargé du soin de son troupeau, pendant qu'il s'acquittoit de ses exercices de piété; mais que désormais elle vouloit lui faire encore une plus grande grace; qu'il falloit qu'il quittât sa solitude pour entrer dans un Ordre Religieux, établi sous le titre de Notre-Dame de la Mercy, et que c'étoit dans cette sainte famille qu'elle vouloit qu'il passât le reste de sa vie. Raymond charmé d'un ordre si précis de la Mere de Dieu, et qui étoit si conforme à son inclination, s'adressa au Comte de Cardone son parent pour avoir le consentement de son pere; il l'obtint, et le Comte l'envoya lui-même à Barcelone pour entrer dans l'Ordre de Notre-Dame de la Mercy. Son air, son nom, sa vertu le firent recevoir comme un présent du Ciel. Il entra dans le Noviciat, ayant reçu ce saint habit des mains de saint Pierre Nolasque.

Le jeune Novice surpassa bientôt en vertu les plus anciens Profès. On ne pouvoit assez admirer sa ferveur, son détachement de toutes choses, sa dévotion, son obéissance, sa mortification excessive, et sa profonde humilité; enfin il fit de si prodigieux progrès dans la perfection de son état, que deux ou trois ans après sa Profession il fut jugé digne d'un des plus importans emplois de l'Ordre; ce fut de l'envoyer sur les Côtes de Barbarie pour traiter avec les Infidelles de la délivrance des Chrétiens captifs, en qualité de Rédempteur des Esclaves. Jamais homme ne soutint son ministere avec plus de courage, de sagesse et de sainteté. Etant arrivé à Alger, il y trouva un

si grand nombre de Chrétiens esclaves, qu'après avoir procuré la liberté à tous ceux pour la rançon desquels tout ce qu'il avoit apporté d'argent pouvoit suffire, voyant qu'il en restoit encore un assez grand nombre à racheter, il obtint leur liberté, en s'offrant lui-même en ôtage : le danger où il voyoit que ces pauvres gens étoient de perdre la Foi de Jesus-Christ parmi les Infidelles, lui fit faire ce magnanime sacrifice de sa propre liberté.

Ce miracle de charité jusqu'alors presque inoui, lui procura bientôt une espece de martyre. Ceux à qui l'on confia sa garde, le traiterent d'une maniere si barbare, que l'on craignit pour sa vie. Le Cadi, ou Juge de Police, en étant averti, et craignant que s'il venoit à mourir, la somme promise pour sa rançon ne fût perdue, fit publier une Ordonnance par laquelle il défendoit qu'on le maltraitât au-delà des charges ordinaires de la captivité, sous peine de payer la même somme qu'on attendoit, s'il venoit à mourir dans l'esclavage. Ce petit soulagement affligea notre Saint, qui ne souhaitoit rien si ardemment que d'être le Martyr du moins de la charité. Si ses péchés, disoit-il, l'empêchoient de donner son sang pour la Foi Catholique, ayant perdu l'occasion de mourir pour la liberté de ces pauvres esclaves rachetés par le Sang de Jesus-Christ, il tâcha de se dédommager par le bon usage qu'il fit de la liberté qu'on lui avoit donnée d'aller par la ville. Il étoit jour et nuit dans les basses-fosses, où l'on amenoit tous les jours de nouveaux Captifs ; il les consoloit dans leur disgrace ; il les fortifioit dans la Foi ; il tâchoit d'adoucir leurs peines par l'espérance de leur délivrance. Non-content d'encourager et de soulager les Chrétiens, il poussa sa charité jusque sur les Infidelles. Dieu lui accorda la grace d'en convertir quelques-uns, qui voulurent être baptisés de sa main ; mais il reçut bientôt

aussi la récompense de son zele. Le Gouverneur informé et irrité de ces conversions, le condamna à être empalé. La sentence auroit été exécutée sans le crédit de ceux qui étoient intéressés à sa rançon, et qui pour ne la point perdre, obtinrent une commutation de peine, qui se termina à une longue et cruelle bastonnade.

Cet horrible tourment ne put empêcher saint Raymond de continuer ses instructions à ceux qui voulurent bien les recevoir. Le Gouverneur à qui il fut dénoncé de nouveau, le fit fouetter par tous les carrefours de la Ville, puis mener à la grande place, où le bourreau lui perça les deux levres avec un fer chaud, et lui passa un cadenas d'acier pour lui fermer la bouche. Le Juge en voulut garder la clef, et ne la donnoit qu'aux heures qu'il falloit lui faire prendre quelque nourriture. Il le fit mettre aux fers dans un affreux cachot, où il resta huit mois, jusqu'à ce que sa rançon fût arrivée.

Le plaisir qu'avoit notre Saint de souffrir pour le nom et la foi de Jesus-Christ, lui fit demander instamment à ses Supérieurs de passer le reste de ses jours dans un Pays qui seul pouvoit lui procurer la grace du martyre, mais il fallut obéir. Le Pape Grégoire IX, voulant honorer la pourpre, fit ce glorieux Confesseur de Jesus-Christ Cardinal du titre de Saint-Eustache. Cette éminente dignité le toucha peu, et ne lui fit rien changer dans son habit, dans sa pauvreté, ni dans son genre de vie si austere. Il se retira dans son Couvent de Barcelone, sans que le Comte de Cardone son parent pût jamais lui persuader d'accepter un train de Cardinal, ni de permettre qu'on meublât du moins sa cellule.

Comme sa charité étoit toujours ardente pour le soulagement des malheureux, ayant rencontré un jour un pauvre transi de froid, et qui avoit la tête nue, notre Saint n'ayant aucun secours à lui

donner, touché de son état, l'embrasse tendrement, et lui ayant donné son chapeau, se retire dans son Couvent, mortifié de n'avoir pu lui donner autre chose. La nuit suivante il eut une vision durant son oraison. La sainte Vierge lui apparut et lui mit une couronne de fleurs sur la tête. Quelque singuliere que fût cette faveur, notre Saint ne put s'empêcher de témoigner la préférence qu'il donnoit à une couronne d'épines sur celle de fleurs. Cette prédilection plut à Dieu ; il lui sembla que Jesus-Christ lui-même lui mettoit sur la tête une couronne toute semblable à la sienne, et que la lui pressant sur son crâne, il en sentoit toute la douleur.

Cependant le Pape Grégoire souhaitant d'avoir auprès de lui un si saint homme, le manda à Rome. Le Saint obéit; mais arrivant à la Ville de Cardone, à deux lieues de Barcelone, une fievre violente le prit, et en peu de jours fit désespérer de sa vie. Le Prêtre qui devoit lui administrer le saint Viatique ne se trouvant point, et notre Saint souhaitant ardemment de le recevoir, il eut la consolation de communier de la main des Anges, ou même selon quelques-uns de la main même de Jesus-Christ, et on assure qu'il y eut plusieurs témoins de cette merveille. Enfin riche en vertus, usé de pénitences et de travaux, et comblé de mérites, il mourut de la mort des Justes le 31 d'Août de l'an 1240, âgé seulement de trente-six ans. A peine fut-il expiré, qu'il s'éleva une grande contestation sur le lieu de sa sépulture. Ceux de Cardone protestoient qu'ils ne se dessaisiroient jamais d'un présent que le Ciel leur avoit fait. Le Clergé de Barcelone prétendoit avoir droit d'enterrer un Cardinal, et les Peres de son Ordre demandoient un trésor trouvé dans leur propre fonds, et qui leur appartenoit par bien des titres. Après plusieurs délibérations, on crut qu'il

falloit remettre la décision de ce différend à la Providence. On convint qu'on mettroit le saint Corps dans une caisse, qu'on en chargeroit une mule aveugle, et que là où elle s'arrêteroit, ce seroit le lieu où l'on déposeroit ce sacré dépôt. Ce projet fut executé. La mule marcha assez long-temps, suivie d'un concours prodigieux de peuple. Après avoir traversé les bois et les champs, elle alla s'arrêter à la Chapelle de l'Hermitage de Saint-Nicolas, dans laquelle saint Raymond avoit reçu de si grandes graces de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. C'est ce qui obligea saint Pierre Nolasque, Général de l'Ordre de la Mercy, de demander cette Chapelle et un terrain dans ce désert pour y bâtir un magnifique Couvent de l'Ordre. C'est dans l'Eglise de ce Monastere que reposent les Reliques du Saint, que Dieu honore tous les jours de nouveaux miracles.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui in liberandis fidelibus tuis ab impiorum captivitate Beatum Raymundum Nonnatum Confessorem tuum mirabilem effecisti: ejus nobis intercessione concede, ut à peccatorum vinculis absoluti, quæ tibi sunt placita liberis mentibus exequamur. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez rendu admirable le Bienheureux Raymond Nonnat votre Confesseur dans le soin qu'il a eu de délivrer vos Fidelles de la captivité des impies : accordez-nous par son intercession, qu'étant délivrés des liens du péché, nous fassions avec un esprit vraiment libre ce qui vous est agréable. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir, qui inventus est sinè macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum ! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit. Ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait : c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

C'est apparemment l'an du monde 3828 *du commencement de la persécution suscitée contre le Grand-Prêtre Onias, que Jesus fils de Sirach, Auteur de ce Livre, voyant l'apostasie de la plupart des Juifs, se retira en Egypte, où il composa cet Ouvrage.*

RÉFLEXIONS.

Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle. Une des plus grandes tentations de l'homme sur la terre est celle des richesses. Celui qui a su les posséder sans attache, ou les quitter sans regret, ou les perdre sans douleur, est vraiment parfait et digne d'une gloire éternelle. On peut dire que les richesses sont un objet qui réveille toutes les passions; il ne faut pas être surpris si elles causent tant

de mouvemens tumultueux, vifs et piquans, et tant de troubles dans l'ame : *Radix enim omnium malorum est cupiditas* (a). La convoitise, dit l'Apôtre, est la racine de toutes sortes de maux; et quelques-uns s'y laissant aller, continue-t-il, se sont écartés de la Foi et se sont attirés bien des chagrins. Il faut un bon esprit et un cœur bien généreux, un cœur grand et noble, pour ne pas se laisser éblouir par un éclat, qui en donnant dans les yeux, pénetre jusqu'au cœur, et l'enchante par l'espérance de tous les avantages temporels que les richesses promettent et qu'elles procurent à l'amour-propre, aux sens et aux passions. Etre pauvre dans les richesses, être content dans la pauvreté, c'est être au milieu du feu sans brûler, c'est être au milieu des flatteurs sans s'élever ni s'enfler d'orgueil, c'est être au milieu des occasions de pécher sans y succomber. A la vérité, pouvoir faire impunément le mal et ne le pas commettre, ce n'est pas le moindre des miracles; mais, hélas! qu'une condition est malheureuse quand il faut des miracles pour y être homme de bien. Certainement dans les principes de la Foi peut-on souhaiter les richesses? Peut-on même ne les pas craindre, en voyant à quel point elles rendent le salut difficile? On comprend plus aisément le désintéressement des premiers Fidelles qui se dépouilloient absolument de tout, que l'avidité des Chrétiens d'aujourd'hui qui n'ont jamais assez. Né dans une fortune médiocre, bénissez Dieu de vous avoir ôté le plus grand obstacle du salut; né dans l'opulence, craignez votre état, et demandez sans cesse à Dieu d'en éviter les pieges. Les richesses, selon l'expression du Sauveur, sont des épines, mais elles piquent plus le cœur que les sens; et qui ne sait que les piqûres du cœur sont mortelles!

(a) 1. *Tim.* 6.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum, quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi quos cùm venerit Dominus invenerit vigilantes. Amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias, quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins, ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

Des Divertissemens de la Campagne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que rien n'est plus étonnant que de voir avec quelle avidité on cherche à se divertir dans le monde, dans une Religion cependant qui ne prêche rien tant que la croix, la pénitence et la mortification des passions. Les plaisirs sont aujourd'hui de toutes les saisons et de tous les âges. On ne demande pas s'il convient à un Chrétien de mener une vie molle, oisive et délicieuse; on demande, si ceux qui font profession d'être Chrétiens, ceux qui croient l'Evangile, peuvent se dispenser de mener une vie mortifiée et pénitente; s'ils peuvent vivre dans les plaisirs, et être vraiment Chrétiens? Il y a, dit-on, un temps de divertissement, une saison de plaisir durant l'année; et c'est le temps de l'automne: c'est-à-dire, que durant l'automne on est donc dispensé d'être véritablement Chrétien. Mon Dieu, en quel endroit de votre Evangile trouve-t-on cette morale? On se divertit, dit-on, il est vrai; mais on ne fait point de mal dans ces divertissemens. Et depuis quand y a-t-il une saison, un temps durant l'année où il est permis à un Chrétien de passer les jours et les semaines dans un éternel oubli de Dieu? Les passions sont-elles plus innocentes à la campagne qu'à la ville? Y a-t-il moins de danger, parce qu'il y a plus de licence, plus d'occasions, moins de retenue, plus de tentations? Il n'y a point de mal: et n'en seroit-ce pas un assez grand de ne faire nul bien, à qui est obligé d'en faire à toute heure? On ne

fait point de mal : hé quoi, une continuité de divertissemens, en jeux, en repas, en entretiens libres et enjoués, en visites, en promenades licencieuses ; car à quelle autre occupation est destiné pour l'ordinaire le séjour qu'on fait à la campagne ; et cette continuité d'oisiveté, de plaisirs et de mollesse, est-elle fort innocente ? Consultez ces tristes débris de l'innocence, qui sont les fruits ordinaires de ce funeste séjour. Ne diroit-on pas à voir cette licence, que le tentateur, l'ennemi éternel de notre salut, a défense d'approcher de ces lieux de plaisirs, et que les passions, qui font tant de ravages par-tout ailleurs, sont éteintes à la campagne ? Cependant on y est sans précautions, sans exercices de piété, sans secours des Sacremens, sans préservatifs, sans retenue même et sans défiance. On donne toute liberté aux sens ; l'amour-propre y est sans frein, l'esprit sans contrainte, le cœur au large ; et l'innocence y regne-t-elle long-temps ? Mon Dieu, que les divertissemens de la belle saison causeront un jour de regrets infructueux, et de larmes ameres !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a point de temps durant l'année qui nous dispense des devoirs essentiels de la Religion : connoître Dieu, l'aimer et le servir, c'est l'exercice de tous les jours d'un Chrétien, et de toute sa vie. C'est-là le tout de l'homme, dit le Sage : *Hoc est omnis homo :* craignez Dieu en tout temps, et observez ses commandemens. Voilà le précis de nos obligations, et l'abrégé de nos devoirs ; voilà non-seulement en quoi consiste toute la perfection, mais encore toute la sagesse, la probité, la raison et le bon usage qu'il en doit faire. Avoir toutes les bonnes qualités, faire tout le reste en perfection, et ne pas

pas craindre Dieu, et ne pas l'aimer, et lui déplaire, c'est être déraisonnable, méprisable, insensé. Or depuis quand l'automne, la belle saison, le temps qu'on passe à la campagne dispense-t-il les Chrétiens de ces indispensables devoirs? Dieu est-il moins notre souverain Maître, notre Sauveur, notre Dieu à la campagne qu'ailleurs? Quelle autorité supérieure dispense alors des exercices du Chrétien: Prieres, lectures de piété, respect, dévotion, assiduité au divin Sacrifice? Le saint jour du Dimanche et les jours de Fêtes perdent-ils à la campagne leur solemnité? Les maximes de l'Evangile et les lois les plus sacrées de l'Eglise n'y ont-elles pas la même vigueur que dans la ville? A voir de quelle maniere on passe ces saints jours à la campagne, n'a-t-on pas raison de faire ces demandes? En bonne foi, à quoi se réduit toute la sanctification de ces saints jours? On paroît précipitamment à l'Eglise avec une indécence champêtre; on entend avec des airs dissipés et inquiets une courte Messe; à peine a-t-on la patience d'y assister jusqu'au bout; la bonne chere, les parties de plaisir, les divertissemens les plus étudiés absorbent tout le reste du jour; on peut même dire que les divertissemens des jours de Dimanches et de Fêtes enchérissent sur ceux des jours d'œuvres. Cette profane multiplicité de plaisir est-elle fort chrétienne? Ces divertissemens de la campagne sont-ils tous innocens? assiste-t-on aux Offices divins? Les gens de qualité, les gens aisés auroient honte d'y assister à Vêpres. Et l'on regarde après cela ces divertissemens de la campagne comme permis, comme tout au plus indifférens, et selon l'idée de plusieurs, comme nécessaires. On peut s'aller délasser à la campagne dans la belle saison; ce délassement même, et cette cessation d'affaires, d'études, de sérieuses occupations, peut être très-licite; mais ces di-

vertissemens doivent être chrétiens ; et ceux qui les prennent doivent-ils se dispenser de leurs devoirs de Chrétiens, parce qu'il sont à la campagne ?

Je reconnois, Seigneur, le déréglement du cœur humain, et je le condamne ; et j'espere, moyennant le secours de votre grace, que me souvenant qu'il n'y a ni saison, ni lieu, ni temps où je ne doive vous plaire, je rendrai désormais mes divertissemens innocens.

Aspirations dévotes durant le jour.

Benedicam Dominum in omni tempore ; semper laus ejus in ore meo. Psal. 33.

Je bénirai le Seigneur en tout temps ; je consacre pour jamais ma bouche à célébrer ses louanges.

Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus cupit nimis. Psal. 111.

Heureux l'homme qui craint le Seigneur, et qui met tout son plaisir à garder par-tout ses Commandemens, et à lui plaire.

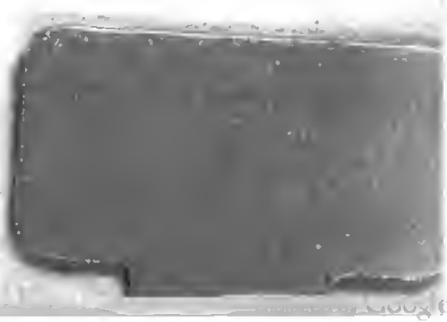
PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. On ne prétend pas interdire à toutes sortes de personnes toutes sortes de divertissemens. Il y en peut avoir d'innocens ; il y en a donc qui sont permis. La fin doit régler les plaisirs. Un esprit trop long-temps appliqué demande quelque délassement. Un corps lassé par le travail a besoin de quelque relâche. Les divertissemens doivent distraire, mais ils ne doivent pas occuper. Ils doivent laisser de la joie, et jamais de repentir. Un trop long usage les rend nuisibles. La passion n'en doit être ni l'ame ni la regle, et pour être licites, il faut qu'ils soient toujours chrétiens.

2.° Passez-vous quelque temps à la campagne : souvenez-vous que vous n'êtes dispensés d'aucun de vos devoirs de Chrétien. Ayez soin d'y faire régulièrement tous vos exercices de piété, et même avec plus de soin, de ferveur et d'exactitude qu'à l'ordinaire. Tâchez d'y assister tous les jours à la Messe ; ne manquez jamais de donner sur le soir une demi-heure à la priere et à la méditation, ou dans votre chapelle, ou dans votre chambre, ou du moins en vous promenant seul dans un lieu retiré. Faites chaque jour ponctuellement la lecture d'un livre de piété, du moins un quart-d'heure ; et tandis qu'on vous permet de prendre un peu plus de divertissemens honnêtes, n'oubliez point les vrais divertissemens de l'ame, qui consistent à s'acquitter parfaitement de vos pratiques de dévotion. Si l'éloignement de l'Église ne vous permet pas d'aller à Vêpres les jours de Dimanches et de Fêtes, ne manquez jamais de les dire en particulier. Ne vous dispensez jamais de dire chaque jour votre chapelet et de lire un livre de piété tout le temps que vous serez à la campagne. Regardez ce temps agréable comme une petite retraite, du moins durant quelques heures du jour. Le lieu inspire le recueillement ; mais le démon dissipe si fort qu'il fait omettre à la campagne les exercices de piété les plus ordinaires. Prévenez ces piéges, vous expérimenterez avec quelle libéralité, avec quelle douceur Dieu récompense alors sur le champ la ferveur d'une ame chrétienne. Quand on est fidelle à garder ces pratiques, on goûte d'ordinaire plus de dévotion à la campagne qu'ailleurs.

Fin du mois d'Août.

590545
Sal



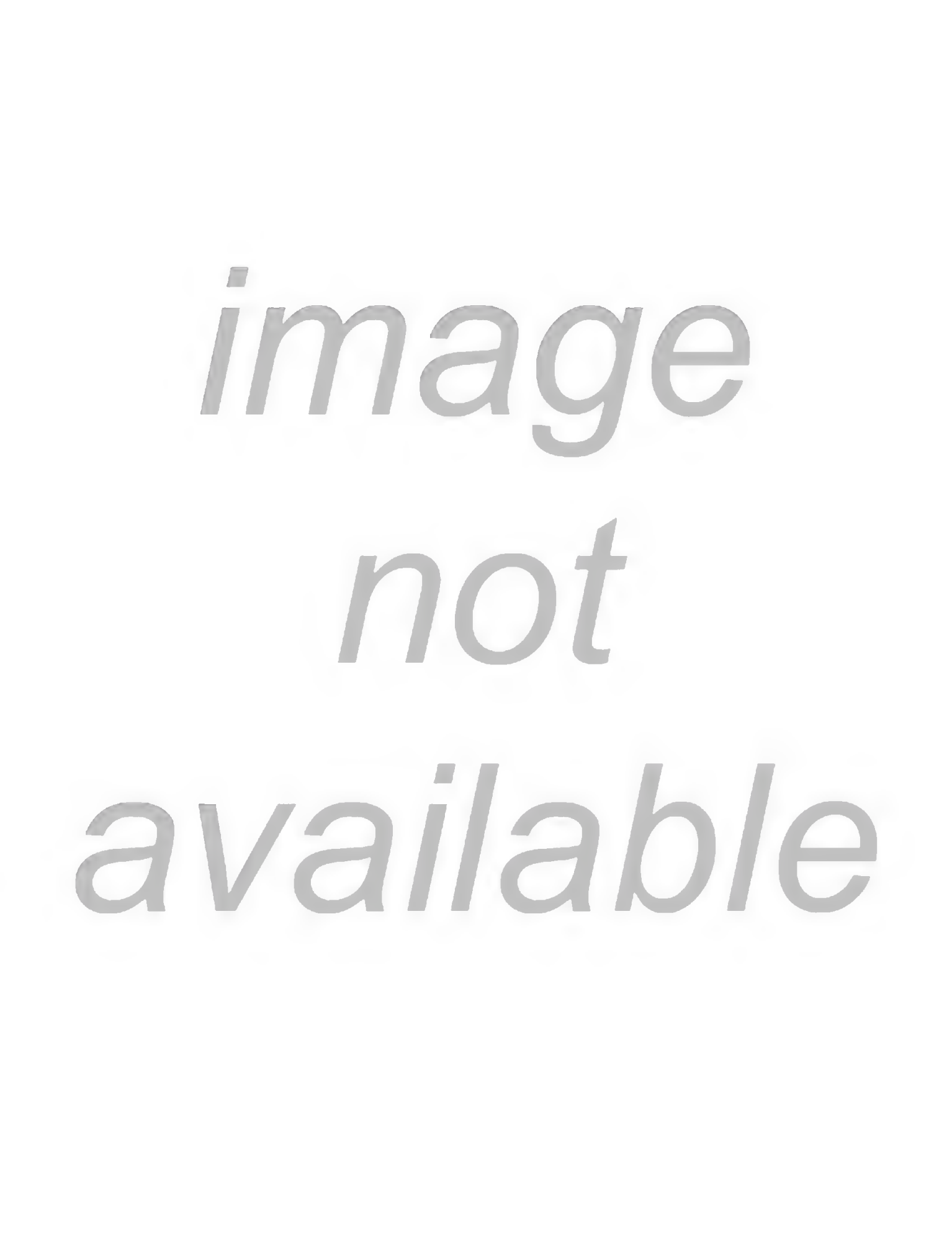


image
not
available